



HAL
open science

Des oiseaux marins en ville : analyse comparée en milieu portuaire des représentations du goéland (*Larus argentatus*, *Larus michahellis*) en lien avec l'évolution des dynamiques écologiques des populations

Matiline Paulet

► To cite this version:

Matiline Paulet. Des oiseaux marins en ville : analyse comparée en milieu portuaire des représentations du goéland (*Larus argentatus*, *Larus michahellis*) en lien avec l'évolution des dynamiques écologiques des populations. Géographie. Université de Bretagne occidentale - Brest, 2020. Français. NNT : 2020BRES0054 . tel-03352624

HAL Id: tel-03352624

<https://theses.hal.science/tel-03352624>

Submitted on 23 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THESE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITE
DE BRETAGNE OCCIDENTALE

ECOLE DOCTORALE N° 604
Sociétés, Temps, Territoires
Spécialité : *Aménagement de l'espace et urbanisme*

Par

Matiline PAULET

**Des oiseaux marins en ville :
analyse comparée en milieu portuaire des représentations du goéland
(*Larus argentatus*, *Larus michahellis*) en lien avec l'évolution
des dynamiques écologiques des populations**

Thèse présentée et soutenue à Brest, le 28 octobre 2020

Unité de recherche : EA 7462 Géoarchitecture. Territoires, Urbanisation, Biodiversité, Environnement
6 avenue Le Gorgeu 29238 Brest Cedex 3

Rapporteurs avant soutenance :

Nathalie BLANC, Directrice de recherche, CNRS, Université de Paris
Sophie LALIGANT, Maître de conférences, HDR, Université de Tours

Composition du Jury :

Philippe CLERGEAU, Professeur des universités, MNHN-CNRS-UPMC, Président du Jury
Nathalie BLANC, Directrice de recherche, CNRS, Université de Paris, rapportrice
Sophie LALIGANT, Maître de conférences, HDR, Université de Tours, rapportrice
Frédéric BIORET, Professeur des universités, UBO, directeur de thèse
Émilie MARIAT-ROY, Enseignante-chercheuse contractuelle, Université de Tours, co-encadrante
Hélène MARTIN-BRELOT, Maître de conférences, UBO, examinatrice

Invitée :

Maya LECLERCQ, Socio-anthropologue praticienne, Lille

Remerciements

Merci à la Fondation de France pour m'avoir permis, grâce à son financement (Contrat de recherche Fondation de France IGP1RP006 Programme AAP Quels littoraux pour demain ?) de mener à bien mon enquête de terrain et pour m'avoir permis de coordonner un programme de recherche sur les goélands.

Merci à tous les membres du jury, pour avoir accepté de prendre le temps d'évaluer mon travail et pour toutes les riches discussions que cela aura permis.

Merci à Frédéric Bioret pour m'avoir offert l'opportunité de réaliser ce travail, pour son accueil au sein du laboratoire et pour son encadrement tout au long de ces années.

Merci infiniment à mes co-encadrantes, Émilie Mariat-Roy et à Maya Leclercq, pour le temps et l'énergie qu'elles ont consacré à mon travail de thèse et pour les nombreuses discussions enrichissantes que nous avons pu avoir. Sans vous, ce travail n'aurait pas pu être poussé si loin.

Merci aux municipalités de Lorient et de Sète pour m'avoir accompagnée pendant l'enquête de terrain, et plus spécialement à Pascal Desmaux, à Emmanuelle Trocadéro et Emmanuelle Le Brazelec à Lorient et à Thierry Laurence et Audrey Cabal à Sète.

Merci à Matthieu Fortin pour m'avoir encouragé à mener cette thèse. Merci également à Bernard Cadiou pour toutes les informations apportées. Merci à Marine Leicher, à Lucie Abolivier et à Gyrel Yedonou pour les discussions qui ont fait avancer ma réflexion et pour les projets que nous avons menés ensemble.

Merci à Frédérique Chlous, sans qui ce projet de thèse n'aurait jamais commencé. Merci notamment à Marion Bourhis, qui au début de ma thèse m'a soutenue dans ce projet.

Merci aux différents chercheurs qui ont participé, à un moment ou un autre de mon parcours, à la dynamique de mes travaux.

Merci aux différents doctorants que j'ai pu côtoyer au long de ces années de thèse, merci pour leurs discussions et leur énergie qui m'ont toujours poussé à continuer ma thèse.

Merci à tous les habitants de Lorient et Sète qui m'ont donné de leur temps, m'ont offert leur savoir et leur sourire. Merci plus spécialement aux personnes chez qui j'ai logé, Françoise Debelle et Mamick. Merci notamment à mes amis du port de pêche de Lorient, à Yves, à Dom, à Joël, à Sanchez, à Pascal et à tous les pêcheurs que j'ai côtoyés pendant plusieurs mois.

Merci à Didier Masci, à Stéphane Dalis, à Nathalie Morvan, à Anouck Le Crann, à Carole Boussion, à Hélène Troumelin, à Jannick Duval, à Jean-Pierre Aucher, à Magalie Le Fevre, à Marc Poitrenaud, à Morgane Savin, à Olivier Branquet, à Sabrina Jan, à Typhaine Delatouche, Julien Le Viol, Sandrine

Lafond, aux soigneuses du centre de soins LPO de Villeveyrac, à Patrice Cramm, à Sylvain Faivre, à Denis Régler, à Jean-Claude Phalippou, à Florent Dalverny, à Philippe De Montredon, à Lamy Garcia et à José Llinares pour avoir accepté de m'accorder du temps pour un entretien.

Merci à mes patients relecteurs Mamoune, Corentin, Juliette, Pierre, Yves-Marie et Christine. Merci à Joseph et Sarah pour le coup de main.

Merci à mes parents, à mes sœurs, mes grands-parents qui m'ont toujours soutenue et qui m'ont apporté de l'énergie dans les moments plus difficiles.

Merci à Corentin d'avoir été toujours présent et à l'écoute pendant ces années où j'ai construit puis mené ce projet de thèse. Merci pour sa patience, pour les nombreuses discussions que nous avons eues, pour l'énergie qu'il a toujours su me donner pour que j'arrive enfin à la fin de ce projet de thèse.

Bibliographie et sitographie

À la fin du manuscrit se trouvent une bibliographie référençant tous les auteurs cités dans le texte et une sitographie récapitulant toutes les pages web/Internet citées dans le texte ou dans les légendes des figures.

Références bibliographiques et insertion dans le texte

Les références bibliographiques, qui n'ont pas pu être datées, sont notées comme suit : (auteur, s. d), « s. d » signifiant sans date.

Anonymat des personnes interrogées

Par respect de confidentialité, un prénom fictif est associé à tous les enquêtés mentionnés.

Extraits d'entretiens

Les extraits d'entretiens sont présentés entre guillemets, suivis entre parenthèse, de la ville où s'est déroulé l'entretien et de la date à laquelle il a eu lieu. Lorsqu'ils font plus d'une ligne ou d'une phrase, ils sont présentés à la ligne avec une taille de police plus petite.

Emploi du « je » ou du « nous » dans le manuscrit

À l'exception de l'introduction générale et de cette note au lecteur, l'ensemble du texte est écrit à la première personne du pluriel. Ce choix a été fait, puisque comme l'introduction l'expliquera, ce travail de recherche s'inscrit dans un programme de recherche qui comprend différents partenaires avec lesquels j'ai travaillé tout au long de ces années de thèse. L'emploi de la première personne du pluriel dans le manuscrit fait ainsi sens car c'est une manière d'inclure les voix et les réflexions de l'ensemble des personnes qui ont permis de mener à bien ce travail de doctorat. Il permet de rendre hommage aux personnes impliquées dans ce projet et d'insister sur l'aspect collaboratif et collectif que donne à voir cette thèse.

En revanche, l'introduction générale est écrite à la première personne du singulier car elle décrit un vécu, une expérience personnelle et elle rapporte une parole plus subjective. L'emploi de la première personne du singulier paraît alors plus approprié dans cette partie.

Emploi des termes « Homme » ou « homme » dans le manuscrit

Le terme « Homme » avec une majuscule sera employé pour désigner l'ensemble des humains de sexe masculin et de sexe féminin. Il fait référence à l'espèce humaine en général.

Le terme « homme » avec une minuscule sera employé pour désigner les humains de sexe masculin.

Légendes des figures

L'année indiquée entre parenthèses dans la légende de certaines illustrations correspond à l'année de prise de vue de la photographie.

Liste des acronymes

ACTA : Association de de Coordination Technique Agricole
AERHO : Association Espaces de Rencontre entre les Hommes et les Oiseaux
AMGVF : Association des Maires de Grandes Villes de France
ANRT : Association Nationale de la Recherche et de la Technologie
CEN L-R : Conservatoire d'Espaces Naturels du Languedoc Roussillon
CESCO : Centre d'Écologie et des Sciences de la Conservation
CIFRE : Conventions Industrielles de Formation par la REcherche
CNPN : Conseil National de la Protection de la Nature
CNTRL : Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales
COP : Conférence of Parties
CRBC : Centre de Recherches Bretonnes et Celtiques
CRBPO : Centre de Recherches sur la Biologie des Populations d'Oiseaux
CRIOBE : Centre de Recherche Insulaire et Observatoire de l'Environnement
CRN : Construction et Réparation navale
CROP : Centre de Recherches Ornithologiques de Provence
CSP : Catégorie socio-professionnelle
DDTM : Direction Départementale des Territoires et de la Mer
EHESS : École des hautes études en sciences sociales
EVE : Espace Végétal Ecologique
GISOM : Groupe d'Intérêt Scientifique des Oiseaux Marins
GOB : Groupe Ornithologique Breton
GON : Groupe Ornithologique et Naturaliste du Nord
GRIVE : Groupe de Recherche et d'Information sur les Vertébrés et leur Environnement
IFREMER : Institut Français de Recherche pour l'Exploitation de la MER
IGP : Indications d'Origine Protégés
INPN : Inventaire National du patrimoine naturel
INRA : Institut National de la Recherche Agronomique
LPO : Ligue pour la Protection des Oiseaux
MNHN : Muséum National d'Histoire Naturelle
MEA : Millenium Ecosystems Assessment
OMEGA : Outil de Management Environnemental et de Gestion de l'Avertissement de la lagune de Thau
ONCFS : Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage
ONU : Organisation des Nations Unies
PCHS : Protection Civile, Hygiène et Santé
PME : Petite ou moyenne entreprise
QHSE : Qualité, Hygiène, Sécurité, Environnement
RESOM : RÉSeau national Oiseaux Marins
SEM : Société d'Économie Mixte
SEPNB : Société pour l'étude et la protection de la nature en Bretagne
SIC : Sites d'intérêt Communautaire

SIEL : Syndicat Mixte des Étangs Littoraux
SMBT : Syndicat Mixte du Bassin de Thau
SPEC : SPecies of European Conservation concern
SPV : Services de la Protection des Végétaux
UQAM : Université du Québec à Montréal
UBO : Université de Bretagne Occidentale
UICN : Union Internationale pour la Conservation de la Nature
UNEP : Union Nationale des Entreprises du Paysage
ZNIEFF : Zones Naturelles d'intérêt Écologique Faunistique et Floristique
ZPS : Zone de Protection Spéciale
ZSC : Zone Spéciale de Conservation

Sommaire

Introduction générale : D'une démarche individuelle de recherche à un projet collectif et appliqué	13
Chapitre 1 : Une étude au service d'une meilleure compréhension des relations entre les citadins et la nature	21
I. L'ÉMERGENCE D'UN NOUVEL INTERÊT DES FRANÇAIS POUR LA NATURE EN VILLE	25
II. L'IRRUPTION D'UNE ESPÈCE SAUVAGE EN MILIEU URBAIN AU XX ^E SIECLE : LE CAS D'UN OISEAU MARIN	49
III. UNE PROBLÉMATIQUE D'ORDRE SOCIAL ET SCIENTIFIQUE	83
Chapitre 2 : Enjeux et intérêts d'une analyse comparative de deux communes portuaires pour appréhender les relations entre les goélands et les Hommes	101
I. DEUX TERRITOIRES COMPARABLES AVEC DES CARACTÉRISTIQUES PROPRES	107
II. DEUX VILLES CONCERNÉES PAR L'INSTALLATION DU GOÉLAND	139
III. L'INTÉRÊT D'UNE ANALYSE COMPARATIVE	161
Chapitre 3 : Une méthodologie de recherche axée sur les représentations des citadins	169
I. UNE ENQUÊTE DE TERRAIN ETHNOLOGIQUE POUR RECUEILLIR LES REPRÉSENTATIONS DES HABITANTS	173
II. L'ANALYSE DES DONNÉES RECUEILLIES SUR LE TERRAIN	193
III. UNE RECHERCHE DOCUMENTAIRE POUR COMPRENDRE LES IMAGES VÉHICULÉES SUR LES GOÉLANDS	203
Chapitre 4 : Évolution des représentations : d'un bel oiseau marin à un oiseau prédateur, envahissant et gênant	219
I. LE GOÉLAND, UN BEL OISEAU MARIN FAMILIER À L'HABITANT	223
II. LE GOÉLAND, UN OISEAU QUI A CHANGÉ SELON LES CITADINS	251
III. DES RECHERCHES DOCUMENTAIRES QUI TÉMOIGNENT D'UNE ÉVOLUTION DES REPRÉSENTATIONS DU GOÉLAND ET D'UN LIEN ENTRE LES IMAGES VÉHICULÉES PAR LA PRESSE ET LES REPRÉSENTATIONS RECUEILLIES SUR LE TERRAIN	283
Chapitre 5 : Des Hommes et des mondes : analyse de la position qu'occupe chaque catégorie d'enquêtés par rapport à l'oiseau et par rapport aux autres habitants	307
I. UNE DIVERSITÉ DE RELATIONS ENTRE L'HOMME ET L'OISEAU RÉVÉLATRICE D'UN RAPPORT AU MONDE DIFFERENCIÉ	311
II. DES HABITANTS QUI PRENNENT POSITION DANS LE MONDE	367
Chapitre 6 : Des représentations du goéland influencées par plusieurs facteurs et révélatrices d'un mal-être	393
I. APPROCHE DYNAMIQUE DES REPRÉSENTATIONS : DES RELATIONS ENTRE L'HOMME ET L'OISEAU S'INSCRIVANT DANS UN TERRITOIRE ET UN ANIMAL PARTICIPANT PLEINEMENT À LA CONSTRUCTION DES REPRÉSENTATIONS	397

II. LE GOÉLAND EN VILLE, UN RÉVÉLATEUR DE MAL-ÊTRE ET DE CHANGEMENT SOCIÉTAL ET ENVIRONNEMENTAL 417

Conclusion : S'inspirer des diverses « manières de faire » avec l'oiseau afin d'engager une cohabitation durable entre les citadins et les goélands..... 437

Introduction générale

Introduction générale

D'une démarche individuelle de recherche à un projet collectif et appliqué

GENÈSE DU PROJET DE RECHERCHE

Ce projet de thèse est né d'un long travail de réflexion qui a commencé en 2013. Jusqu'en 2016, année où je me suis inscrite en doctorat, il s'est construit au fil des rencontres et des discussions avec de nombreux scientifiques et gestionnaires de la nature. Sollicitant à la fois les sciences biologiques et les sciences humaines et sociales et y intégrant une dimension appliquée, il constitue l'aboutissement de mon parcours universitaire et professionnel et il est en adéquation avec mes attentes révélées au long des dernières années.

Titulaire d'une Licence de biologie à l'université de Rennes 1 puis d'un Master d'anthropologie de l'environnement au Muséum national d'Histoire naturelle (MNHN) de Paris, j'ai une formation bidisciplinaire. En outre, mon stage de Master 2¹ m'avait permis de réaliser une enquête ethnologique de cinq mois sur les savoirs traditionnels liés à l'environnement sur l'île de Moorea en Polynésie Française. En 2013, à la suite de mes études, je me suis engagée dans un service civique de huit mois au sein d'un centre de soins pour oiseaux sauvages, à Tarare près de Lyon. N'ayant pas oublié mon désir de faire de la recherche, c'est durant cette même période que j'ai commencé à monter un projet de thèse avec l'anthropologue Frédérique Chlous², que j'avais rencontrée lors de mon stage de Master à Moorea. Au vu de mes attentes, celles de faire de la recherche appliquée et de m'intéresser aux oiseaux, et de mon parcours bidisciplinaire, le sujet de thèse a facilement été défini. Je souhaitais qu'il réponde à un problème sociétal qui fasse intervenir des oiseaux et des Hommes. J'ai rapidement pensé aux conflits entre les citadins et les goélands (*Larus argentatus*, *Larus michahellis*), dont j'entendais fréquemment parler dans la presse régionale. Avec Frédérique Chlous, nous avons ainsi décidé de nous intéresser au phénomène d'installation des goélands dans les villes françaises, et d'étudier les corrélations entre les représentations sociales des oiseaux et les dynamiques écologiques de l'espèce, afin de proposer des pistes de solution pour une gestion intégrée et raisonnée de l'oiseau en milieu urbain. Nous avons hésité avec le choucas des tours (*Coloeus monedula*) ou la corneille noire (*Corvus corone*), qui posent également problème en ville. Mais, nous avons finalement estimé plus intéressant d'étudier les représentations du goéland du fait de son statut d'oiseau protégé, des différentes méthodes appliquées à la gestion des populations et de son fort pouvoir symbolique. Le choix de faire une analyse comparative entre deux sites d'études a été également décidé rapidement afin de diversifier les angles d'approches et d'apporter des éléments de réponse quant à la manière dont se construisent les représentations des habitants concernant les goélands. Lorient, dans le Morbihan, comptant la plus importante colonie de goélands en France et ayant mis en place depuis longtemps des dispositifs de gestion de l'oiseau, est apparu comme un

¹ Master 2 spécialité Environnement, Développement, Territoires, Sociétés réalisé au MNHN de Paris. Stage de Master 2 réalisé au sein du MNHN-CRIOBE (Centre de Recherche Insulaire et Observatoire de l'Environnement) à Moorea et encadré par Tamatoa Bambridge, directeur de recherche au CNRS.

² Frédérique Chlous est chercheuse au laboratoire PALOC (Patrimoines locaux, Environnement et globalisation) (IRD-MNHN) à Paris.

premier terrain d'étude pertinent. La deuxième commune a été ensuite choisie en fonction de Lorient. Nous voulions une ville côtière comparable à la cité morbihannaise, en termes de taille de population et d'expériences avec les goélands, tout en ayant des caractéristiques géographiques et culturelles distinctes. Parmi les choix retenus, la commune de Sète dans le département de l'Hérault nous a paru correspondre le mieux à ces critères.

Une fois le sujet rédigé, nous avons cherché un financement pour mener à bien ce projet. Cette phase a duré près de trois ans pendant lesquels je travaillais pour pouvoir subvenir à mes besoins (missions d'intérim, contrats étudiants, CDD). Nous avons sollicité certaines bourses et fondations, sans succès (allocations doctorales 2015 Île-de-France, Fondation de France Bourse Déclics). Nous avons ensuite découvert le dispositif CIFRE (Conventions Industrielles de Formation par la REcherche), consistant à associer autour d'un travail de recherche un doctorant, une entreprise ou une association et un laboratoire de recherche. Le dispositif est financé principalement par le Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche et sa mise en œuvre est confiée à l'ANRT (Association Nationale de la Recherche et de la Technologie). Durant plus de six mois, nous avons ainsi démarché plus d'une centaine d'associations et d'entreprises afin de constituer un dossier CIFRE. L'association Bretagne Vivante-SEPNB a été l'une des premières intéressées. Depuis plusieurs années, elle fait effectivement face à de nouvelles sollicitations des villes qui lui demandent des solutions pour gérer les plaintes des citoyens concernant le goéland. Association naturaliste experte dans les études scientifiques et écologiques sur les oiseaux marins, elle ne s'était jamais spécialement intéressée à ces questions avant que les municipalités ne la contactent. Lorsque nous avons proposé ce projet de thèse à l'association, plusieurs salariés ont estimé que ce travail de recherche pourrait leur permettre d'obtenir des éléments précieux pour répondre aux sollicitations des mairies. Nous avons donc monté un dossier CIFRE. Malheureusement, l'association n'étant pas assujettie à la TVA et par conséquent ne pouvant être aidée financièrement que partiellement par le dispositif CIFRE, le coût d'un salaire de doctorant pour trois ans aurait coûté trop cher à la structure. C'est finalement le cabinet associatif AERHO (Espaces de Rencontre entre les Hommes et les Oiseaux) qui s'est engagé. Ce dernier s'occupe de la gestion de plusieurs pigeoniers parisiens et réalise des études sur les rapports entre les citoyens et les oiseaux, afin que cohabitent harmonieusement l'Homme et l'animal en ville. Comme l'association Bretagne Vivante-SEPNB, les membres d'AERHO étaient très intéressés par la dimension anthropologique de notre étude. Ensembles, nous avons rédigé le dossier de candidature CIFRE selon le montage suivant : le président d'AERHO était mon responsable scientifique au sein de l'association, Frédérique Chlous et l'écologue Anne-Caroline Prévot du laboratoire CESCO (Centre d'Écologie et des Sciences de la Conservation) du MNHN étaient respectivement directrice et co-directrice de la thèse. Suite à la demande d'AERHO, le sujet de recherche avait intégré un autre animal, le pigeon, présent lui aussi dans les villes et objet de plaintes des habitants. Il s'agissait de comparer les représentations et les pratiques des habitants entre le pigeon et le goéland. En février 2016, la réponse est arrivée : le financement n'était pas accepté car le comité d'évaluation de l'ANRT considérait l'association AERHO « trop petite » et n'ayant pas les capacités pour encadrer financièrement, matériellement et physiquement un doctorant. Même si nous avons conscience que l'association présentait des faiblesses pour encadrer une thèse, nous pensions que le suivi par une anthropologue et une écologue du MNHN

compenserait pleinement cette fragilité. Nous fûmes donc tous très surpris et déçus de la réponse de l'ANRT. Suite à cet épisode, je décidais d'abandonner ce projet de thèse et de me tourner vers d'autres voies. J'ai donc recherché d'autres types de postes et d'emplois, tout en proposant mes services de conseillère en environnement. J'ai, à ce titre, travaillé avec l'association AERHO sur quelques missions dont l'une s'est réalisée dans la commune de Lorient, séjour où j'ai pu rencontrer des élus de la ville et échanger avec eux sur la question du goéland en ville. J'ai pu également avoir plusieurs échanges avec la Ligue pour la Protection des Oiseaux (LPO) concernant ces mêmes problématiques.

Toutes les personnes intéressées par mon projet de thèse et rencontrées durant cette période de recherche de financement, puis lors de mon travail de conseillère en environnement, m'ont toujours soutenue et poussée à ne pas abandonner ce projet de recherche. En juin 2016, grâce à leurs appuis et à leurs encouragements, j'ai décidé à nouveau de me donner les moyens de réaliser cette thèse. En suivant les conseils de plusieurs personnes de l'association Bretagne Vivante-SEPNB, je me suis dirigée vers des chercheurs du laboratoire de Géoarchitecture de l'université de Brest pour discuter de mon projet. J'avais alors repris mon premier sujet de thèse qui n'intégrait plus le pigeon pour m'intéresser uniquement aux relations entre les citadins et les goélands. Au sein de cette équipe pluridisciplinaire associant les sciences biologiques aux sciences humaines et sociales, les chercheurs se sont montrés très intéressés. Un projet, abordant les relations entre les Hommes et les animaux dans les milieux urbains et sollicitant les disciplines de l'anthropologie et de la biologie et de l'écologie, s'inscrivait directement dans les axes de recherche du laboratoire. Je me suis donc inscrite en doctorat en septembre 2016 avec Frédéric Bioret³ comme directeur de thèse et Émilie Mariat-Roy⁴ et Maya Leclercq⁵ comme co-encadrantes. Frédéric Bioret est directeur du laboratoire de Géoarchitecture et j'avais rencontré Émilie Mariat-Roy et Maya Leclercq durant les premières années de construction du projet de thèse. Les différentes formations et disciplines auxquelles appartiennent mes encadrants traduisent la pluridisciplinarité de mon sujet et sa dimension appliquée : Frédéric Bioret est biologiste, Émilie Mariat-Roy est anthropologue, Maya Leclercq est socio-anthropologue et travaille depuis plusieurs années dans un bureau d'études. N'ayant toujours pas de financement et travaillant en parallèle dans un magasin de produits alimentaires, la première année de doctorat a consisté principalement à réaliser une synthèse bibliographique et à rechercher des financements. Avec l'aide de Frédéric Bioret et de connaissances dans l'association Bretagne Vivante-SEPNB et dans la municipalité de Lorient, nous avons construit un programme de recherche dans lequel était intégrée cette thèse. Nous l'avons soumis à un appel d'offre de la Fondation de France en 2017 et il a finalement été retenu. Ce programme, dont j'assure la coordination, a commencé en février 2018 pour une

³ Frédéric Bioret est professeur des universités à l'Université de Bretagne Occidentale (UBO) et directeur du laboratoire EA 7462 Géoarchitecture. Territoires, Urbanisation, Biodiversité, Environnement à Brest.

⁴ Émilie Mariat-Roy est docteure de l'École des Hautes études en Sciences sociales (EHESS), enseignant-chercheur contractuel à l'université de Tours et membre associée du laboratoire PALOC (IRD-MNHN). Elle était notamment en charge du volet ethnologique du programme de recherche INPECMAM (étude des interactions entre la pêche et les mammifères marins) dont nous parlerons ultérieurement.

⁵ Maya Leclercq est docteure du MNHN, chercheuse associée au laboratoire Clersé (centre d'études et de recherches sociologiques et économiques UMR 8019) à Lille. Elle est aujourd'hui socio-anthropologue praticienne et dirige le bureau d'étude *Sociotopie* à Lille.

période de trois années. Il aura permis de dégager le financement de deux années de salaire, afin de mener à bien l'enquête de terrain et de commencer l'analyse des données.

VERS UN PROJET COLLECTIF ET APPLIQUÉ

Le programme de recherche dans lequel est intégrée la thèse s'intitule « Des goélands dans les villes du littoral français : vers une gestion intégrée, raisonnée et participative de l'oiseau ». Il comprend des partenaires issus de différentes disciplines ainsi que des gestionnaires, qui pour certains d'entre eux ont construit, soutenu et porté ce projet de thèse dès 2013 (annexe 1). Il s'agit du laboratoire CESCO, de l'association Bretagne Vivante-SEPNB, de la LPO Hérault, de la ville de Lorient et de la ville de Sète (annexe 1). L'objectif de ce programme pluridisciplinaire est de proposer une gestion intégrée et raisonnée de l'oiseau en milieu urbain, c'est-à-dire intégrant l'étude des représentations des habitants, des dynamiques des populations du goéland et prenant en compte le retour d'expérience des méthodes de gestion de l'oiseau en ville. Il souhaite également proposer une gestion participative de l'oiseau dans les espaces urbains incluant l'ensemble des acteurs concernés par la question du goéland en ville. Ce projet se rapproche de certains récents programmes de recherche pluridisciplinaire qui possèdent une dimension appliquée, tel que le programme IMPECMAM⁶. Ce dernier financé par la région Bretagne, réalisé entre 2011 et 2013, s'intéressait aux interactions entre les pêcheurs professionnels de la Mer d'Iroise et les mammifères marins. Il comptait proposer des mesures de gestion innovantes et adaptées pour permettre aux pêcheurs d'exercer leur activité sans crainte de la déprédation, tout en garantissant la protection des mammifères marins. Comme notre programme de recherche sur les goélands urbains, il répondait à une question de société et visait à améliorer la compréhension des interactions entre des Hommes et des animaux. Le programme dans lequel s'insère la thèse se compose ainsi de quatre axes de recherche comportant de la recherche fondamentale et appliquée (annexe 1). Le premier axe s'intéresse aux dispositifs de gestion de l'oiseau en ville. Il a consisté à inventorier les aménagements urbains et les dispositifs de gestion de l'oiseau en ville existants en France et à l'étranger. Une analyse synthétique des points forts et des points faibles des différents dispositifs a accompagné ce travail. Ce dernier a été mené entre avril et août 2019 par Gyrel Yedonou, un stagiaire de Master 2 de l'université d'Arras que j'ai encadré. Le deuxième axe de recherche a été réalisé entre février et septembre 2019 par une salariée de l'association Bretagne Vivante-SEPNB, Lucie Abolivier. Il s'agissait de réaliser une synthèse bibliographique sur les données biologiques et écologiques concernant l'évolution des effectifs, de la répartition spatiale et du comportement alimentaire et reproducteur du goéland en France. Ce travail est cité à plusieurs reprises dans les premiers chapitres de mon manuscrit, il m'a permis de mieux appréhender la dynamique des populations de goélands et de comprendre pleinement la biologie

⁶ Le pilotage opérationnel du programme IMPECMAM était assuré par le Parc naturel marin d'Iroise. Les partenaires étaient réunis autour d'un comité de suivi composé du Parc naturel marin d'Iroise, d'Océanopolis, de l'UBO (laboratoire BioGeMME), du CETMA-Anthropologie maritime/MNHN, du Comité départemental des pêches et des élevages marins du Finistère et des représentants de chaque métier concerné (fileyeurs, caseyeurs, palangriers et chalutiers). Il comportait un volet biologique (analyse génétique des populations et état sanitaire des mammifères marins, régime alimentaire), un volet ethnologique (enquêtes qualitatives) et un volet halieutique (programme d'embarquements sur les bateaux de pêche, évaluation de la capture accidentelle).

et l'écologie de l'animal. L'axe 3 du programme de recherche s'intéresse aux relations entre les citadins et les goélands, il correspond au travail ethnographique réalisé pendant la thèse. Il s'agissait d'identifier les représentations que les citadins avaient des goélands et d'amorcer une analyse des causes sous-jacentes de ces représentations et de leur évolution dans les villes de Lorient et de Sète. L'axe 4, qui constitue la partie la plus appliquée du programme de recherche, n'est pas encore achevé. Grâce à la compilation et au recoupement de l'ensemble des résultats des précédents axes, il apportera des réponses aux questions posées par la problématique du goéland en ville et ouvrira des perspectives et des pistes d'orientation en vue d'une mise en œuvre opérationnelle. Dans ce cadre, des animations et de la sensibilisation ont déjà été réalisées à Lorient auprès du grand public sur la question du goéland par un service civique de l'association Bretagne Vivante-SEPNB. Par ailleurs, plusieurs réunions, que j'ai organisées, se sont tenues depuis le début du programme de recherche. En octobre 2017, un premier rendez-vous a réuni à Lorient l'ensemble des partenaires du projet, afin de présenter en détail les axes de recherche, d'en discuter et de recueillir les avis de chacun. Plusieurs réunions en plus petits comités ont ensuite eu lieu, notamment avec les services Hygiène et Santé de la ville de Lorient et de Sète. J'ai également participé à plusieurs conférences, parfois à deux voix avec un partenaire, pour présenter les résultats du programme de recherche. À Lorient, en 2019, avec Gyrel Yedonou, nous avons présenté les premiers résultats des axes 1 et 3 à plusieurs élus et à des habitants qui font partie d'un groupe de travail concernant les goélands. À Sète, j'ai réalisé une conférence concernant mes premiers résultats de thèse devant les différents responsables des conseils de quartiers. Ces habitants étaient particulièrement intéressés car ils sont souvent les premiers à faire face aux riverains qui se plaignent du goéland en ville. Plus récemment, dans le cadre des journées du RESOM (réseau national sur les oiseaux marins), avec Lucie Abolivier, nous avons présenté les résultats des axes 2 et 3 devant des ornithologues et des scientifiques appartenant à diverses associations naturalistes. Le programme est ainsi étroitement lié au travail de recherche que je présente dans ce manuscrit. En effet, durant mes années de thèse, les nombreux échanges et les multiples discussions avec les différents partenaires et avec les différents publics rencontrés lors des conférences ont nourri et enrichi mes réflexions, ils ont contribué à la construction de ma problématique de recherche. Les travaux réalisés dans le cadre des axes 1 et 2 du programme m'ont apporté de précieuses informations et ils ont fourni un riche matériau dont j'ai pu me saisir pour compléter et approfondir mes recherches. Sans l'existence de ce programme et des personnes qui y ont été impliquées, je n'aurais probablement pas réalisé la même thèse. Cette dernière aurait été moins riche d'informations, d'échanges, de débats et moins ancrée dans les problématiques sociétales que rencontrent aujourd'hui les municipalités et les gestionnaires de la nature.

La thèse s'est donc construite sur plusieurs années avec l'appui de scientifiques, de gestionnaires de la nature et d'associations. Elle s'est concrétisée avec la création du programme de recherche, financé par la Fondation de France, pour faire partie d'un projet commun intégrant certains partenaires qui ont suivi la construction de la thèse dès le début. Au-delà de répondre à une question scientifique, elle s'intègre aujourd'hui dans un projet plus général qui vise à apporter des résultats et propositions à ceux qui m'accompagnent dans ce programme. Ce travail de recherche s'inscrit également dans l'actualité car il contribue à apporter des éléments de réflexion et de

réponse aux enjeux écologiques et sociaux de notre temps. La crise sanitaire liée au COVID-19, que nous avons récemment traversée, montre la nécessité de repenser les liens entre les humains et les non-humains. Des études révèlent que le virus proviendrait de populations de chauve-souris et expliquent que des maladies de ce type pourraient être de plus en plus fréquentes dans les prochaines années, en raison de la proximité toujours plus grande entre les Hommes et les animaux sauvages⁷. La fragmentation et l'artificialisation des espaces naturels, l'étalement urbain et l'accaparement des terres par l'agriculture intensive, conduisent les animaux à se rapprocher des humains. Ces crises à la fois sanitaires, sociales et écologiques, remettent en cause notre manière d'habiter le monde. Le travail de thèse, à travers le cas des goélands qui posent problème en ville depuis plusieurs décennies, souhaite rendre compte de ces enjeux inédits qui interpellent notre société occidentale. Ces oiseaux, qui vivaient principalement dans les milieux naturels au début du XX^e siècle, s'adaptent aujourd'hui en colonisant les milieux urbains, et, comme les chauves-souris qui véhiculent la COVID-19, rentrent plus fréquemment et durablement en contact avec les populations humaines. La crise sanitaire que nous avons connue, l'installation du goéland en ville et les conflits qu'elle engendre entre les habitants et les oiseaux, montrent la nécessité de développer de nouvelles « manières de faire » monde avec l'animal, de partager différemment l'espace entre les humains et les non-humains, et invite finalement à repenser sur la base d'un objet spécifique, notre rapport à la nature.

Afin d'apporter des éléments de réponses à ces questions philosophiques, scientifiques et sociétales, et également de remplir mes engagements vis-à-vis de mes partenaires, mon manuscrit présente une réflexion déployée autour de six chapitres. Le premier chapitre, introductif et théorique, permet de comprendre progressivement l'objet de cette étude, ses questions et hypothèses de recherche. Les représentations qu'ont les citoyens des goélands s'inscrivent dans une longue histoire des relations entre l'Homme et la nature en ville, que je décrirai. Je considère que ce passé constitue un support essentiel à une analyse des relations contemporaines entre le citoyen et la nature, c'est pourquoi j'y consacrerai une partie consistante. Par ailleurs, l'étude du passé sur la base d'une recherche documentaire dans la littérature scientifique, montrera que l'animal a rarement été synonyme de nature en ville. Il révélera également que depuis plusieurs années émerge un nouvel intérêt de la part des citoyens pour la nature, paradoxalement apparié à un rejet de l'animal sauvage en ville. Suite à cette approche historique qui permet de comprendre dans quel contexte et quelle posture je me place pour étudier les représentations qu'ont les citoyens des oiseaux, le cas concret d'étude sera présenté. La biologie, l'écologie des goélands seront détaillées. J'analyserai ensuite la manière dont ces oiseaux ont progressivement « fait problème » en France au cours du XX^e siècle. Ces différents aspects permettront de se familiariser avec les goélands étudiés et de comprendre leur histoire avec les Hommes. Ils expliquent la problématique générale de la thèse et la construisent ; ils orientent les questions, les objectifs et les hypothèses de recherche et participent du positionnement théorique de l'étude qui sera expliqué à la fin du premier chapitre. Le deuxième chapitre et le troisième chapitre présenteront les deux terrains d'étude et la méthodologie de recherche. Ils permettront de saisir dans quel cadre géographique, sociétal et culturel les représentations ont été recueillies, et

⁷ Informations issues de l'article *Contre les pandémies, l'écologie* écrit par Sonia Shah et publié dans *Le Monde diplomatique* n°792-67^e année Mars 2020.

renseigneront sur la manière dont les représentations et les relations entre les citadins et les goélands ont été appréhendées et traitées. Le quatrième chapitre et le cinquième chapitre décriront les résultats et les analyseront : d'abord, les représentations que les habitants se font des oiseaux, puis les pratiques de chacun avec les goélands. Ils dévoileront qu'à travers leurs relations à l'animal, les enquêtés prennent position par rapport aux autres et à ceux qui pensent différemment d'eux. Les dernières parties du manuscrit, plus conclusives, reviendront et répondront aux questions et hypothèses de recherche. Elles s'appliqueront à comprendre comment se construisent les représentations que se font les citadins sur les goélands et s'interrogeront sur la manière dont les territoires dans leur dimension spatiale et temporelle, les dispositifs de gestion et les comportements de l'oiseau sont susceptibles d'influencer ces dernières. Elles présenteront enfin ce que les relations entre les goélands et les enquêtés révèlent sur les rapports des citadins à leur société et aux crises que traverse notre époque.

Chapitre 1
Une étude au service d'une meilleure compréhension des relations entre les citoyens et la nature

Introduction

Le premier chapitre introductif offre une mise en contexte sociohistorique de l'émergence de l'intérêt pour la nature en ville pour en arriver progressivement à notre problématique de recherche. Il aborde, dans un premier temps, l'histoire des relations entre l'Homme et la nature en ville à travers la manière dont le végétal et l'animal ont été traités par les politiques urbaines. L'intérêt d'étudier le passé est qu'il permet de mieux comprendre le présent puisque les représentations de la nature et les relations qu'entretiennent les citoyens aujourd'hui avec leur environnement, sont le produit du développement des villes et de la manière dont les responsables politiques ont accordé une place à la nature. Nous présentons ensuite les attentes actuelles des citoyens vis-à-vis de la nature, fruit de la longue histoire entre la ville et la nature, et nous témoignons de l'intérêt récent pour le monde animal. Néanmoins, nous constatons que parallèlement à cet engouement pour l'animal, les animaux sauvages sont encore rejetés des villes. C'est le cas des goélands (*Larus argentatus*, *Larus michahellis*) que nous avons étudiés dans cette thèse. Dans un deuxième temps, nous présentons ainsi la biologie de ces deux espèces de goélands, leur aire de répartition et la dynamique écologique des populations. Ces connaissances permettent de se familiariser avec l'oiseau et son histoire afin de mieux appréhender les relations entre les citoyens et les goélands. Adopter le point de vue de l'animal permet de comprendre son rôle dans sa nouvelle cohabitation avec les citoyens (Baratay, 2012b ; Savalois, 2012). Ensuite, nous nous attardons sur la façon dont le goéland a progressivement fait « problème » en France. Les éléments développés dans la première partie de ce chapitre permettent de définir, dans un troisième temps, nos questions, nos hypothèses de recherche et notre positionnement théorique.

I. L'ÉMERGENCE D'UN NOUVEL INTERÊT DES FRANÇAIS POUR LA NATURE EN VILLE

1. L'histoire de la relation entre l'Homme et la nature en ville du XVIII^e au XX^e siècle

a. Du XVIII^e au XX^e siècle : une nature végétale et maîtrisée

Le désir pour la nature en ville est ancien et a pris différentes formes au cours des siècles. C'est à travers le domaine du végétal qu'on a pu voir naître cet intérêt. Au XVIII^e siècle, les jardins investissent la ville (Hodak, 1999). Ils sont des lieux de plaisance et de divertissement où l'on recherche du plaisir et du repos (Baron, 2014). Les animaux les agrémentent : les oiseaux dans les volières ou les poissons dans les bassins (Baron, 2014 ; Blanc, 2003). Des ménageries royales mettent en scène une certaine nature en exposant des animaux sauvages (ours, lions, guépards...). Elles permettent de célébrer la gloire du Roi et d'exalter son pouvoir sur le monde (Hodak, 1999 : 159). En Europe, l'une des premières ménageries qui a existé est celle de Louis XIV à Versailles (Hodak, 1999 : 158). Comme le remarque l'historien Michel Pastoureau, « il ne s'agit nullement de satisfaire la curiosité d'un public avide de voir des bêtes féroces ou insolites mais bien de mettre en scène des emblèmes ou des symboles vivants que seuls les plus puissants peuvent acheter, nourrir, offrir ou échanger » (Pastoureau, 2004 : 50). À cette époque, c'est donc une nature végétale qui est privilégiée puisque « le végétal pare et embaume la ville » alors que l'animal, en dehors des jardins et des ménageries, « la dépare et l'empuantit » (Blanc, 2003 : 171). L'animal est particulièrement lié à la saleté des villes et aux épidémies qui se sont succédées aux XIV^e et XV^e siècles (peste, typhoïde, tuberculose...) (Briand, 2016 ; Riguelle, 2018). Il est mobile, non contrôlable et n'est pas considéré comme « un élément structurant » qui organise et construit l'espace urbain (Blanc, 2003 : 171). Il est associé au sauvage immaîtrisable, aux nuisibles et aux prédateurs qu'il faut surveiller sans cesse et éventuellement éradiquer (Dalla Bernadina, 2011). À l'exclusion des animaux servant à agrémenter les jardins et les ménageries, ce sont uniquement les animaux de rente utilisés pour la consommation de viande ou pour le transport des personnes et/ou des marchandises qui sont acceptés, et composent le paysage urbain : poules et coqs, troupeaux d'ovins, de moutons, de porcs et bêtes de traits tels que les chevaux (Roche, 2016 : 7, 9).

À la fin du XVIII^e siècle, un premier changement apparaît dans la manière de concevoir la nature en ville. Cette évolution est liée à la naissance du mouvement hygiéniste. Ce dernier s'inspire du *traité des aires, des eaux et des lieux* d'Hippocrate publié au XVIII^e siècle, qui traduit la conviction selon laquelle le milieu joue un rôle primordial au regard de la santé humaine (Barles, 2011 : 31) avec une certaine croyance en la vertu réparatrice de la nature (Dubost & Lizet, 2003). Il s'inscrit dans un contexte d'urbanisation lié aux révolutions industrielles. Sont ressentis les méfaits de la ville tels que la pollution de l'air, du sol et les saletés des rues qui propagent les maladies. La nature s'oppose alors à l'industrialisation (Stallybrass & White, 1986). Elle est perçue comme étant salvatrice et se définit davantage par opposition à la ville que pour elle-même (Bourdeau-Lepage, 2017b). L'urbanisme de la cité change avec la création de mails plantés, l'arbre devenant source de santé (Barles, 2011 : 33). De grands parcs paysagers, squares et espaces boisés semi-naturels apparaissent, permettant le délassement et l'émergence de nouvelles pratiques en ville, bénéfiques à la santé des citadins (Bourdeau-Lepage, 2017a). À Paris, est préconisé

l'établissement d'espaces verts à chaque point cardinal dans un souci d'aérer le tissu urbain avec la construction des bois de Boulogne et de Vincennes, tels qu'on les connaît aujourd'hui (ibid. : 16). Les fleuves et les rivières sont recouverts et les abattoirs sont repoussés des centres-villes dans un souci de santé publique. La nature en ville est asservie et façonnée par l'Homme : « elle est désirée pour sa capacité à réduire les miasmes, à agir positivement sur la santé des citadins en assainissant l'air » (ibid. : 16). C'est un vivant maîtrisé, dont la naturalité est limitée (Barles, 2011 : 37). C'est toujours le végétal qui est primé contrairement à l'animal qui est considéré comme source de saletés, d'odeurs, de maladies et de désordre (Dubost & Lizet, 2003). Au XIX^e siècle, le développement du thermalisme, des bains de mer et du naturisme se retrouve dans cette même logique de l'hygiénisme : « il faut compenser les maux de la ville par les bienfaits de la nature, l'eau, l'air, la lumière, le soleil... » (Dubost & Lizet, 2003 : 8). Naissent également les cités-jardins et les jardins ouvriers. Ces derniers sont mis à disposition des plus pauvres pour subvenir à leurs besoins et leur permettre d'avoir un lieu où ils peuvent se changer les idées (ibid.). Les cités-jardins, qui s'inspirent partiellement des jardins ouvriers, sont une recherche de l'hygiène, de la paix sociale et de la productivité dans une optique d'entreprise (Hardy-Hémery, 1997 : 645). Il s'agit d'assurer par la nature le maintien de l'ordre et le contrôle des populations urbaines (ibid.). Raoul Dautry, défenseur et ingénieur de cités-jardins, déclarait à cette époque : « rien n'est plus moralisateur que le contact avec la nature et je ne connais pas de sport qui vaille que le jardinage » (Dautry, cité par Hardy-Hémery, 1997 : 670). L'un des objectifs des cités-jardins est d'éloigner l'habitant de « l'estaminet, de l'ivresse et des vices » et de surveiller ses comportements (ibid.). Il sert également à fixer une main d'œuvre qualifiée à proximité des entreprises et d'augmenter la productivité de ces dernières (Hardy-Hémery, 1997 : 645).

Le XIX^e siècle voit l'apparition des animaux de compagnie dans les sphères bourgeoises urbaines (chien, chat, oiseau, poisson) (Baratay, 2012b ; Deluermoz & Jarrige, 2017). Le nombre de chiens est multiplié par trois en France et l'animal domestique devient un élément majeur du modèle familial bourgeois (Deluermoz & Jarrige, 2017 : 20). Il est alors au centre du quotidien. Son état de santé, son appétit, son humeur occupent une place considérable dans ces familles (Deluermoz & Jarrige, 2017 : 25). Quant à l'animal sauvage, il est toujours présent en ville dans les zoos puis dans les parcs zoologiques à partir du XX^e siècle. Loisir urbain, le zoo rend accessible et visible un ailleurs extérieur à la ville à travers les animaux de forêts ou de montagnes ou un ailleurs provenant de contrées lointaines à travers les animaux exotiques (Hodak, 1999 : 157). Il concentre en un même lieu les attributs de la connaissance, de la découverte, de la promenade et de l'exposition (ibid.). L'historienne Caroline Hodak souligne qu'au cours du XIX^e siècle, le zoo est l'un des monuments caractéristiques de toute capitale politique ou économique et l'une des composantes de la respectabilité d'une ville moderne (ibid. : 159). À Lyon, le parc de la Tête d'Or, construit en 1848, possède d'ailleurs l'un des jardins zoologiques les plus anciens de France.

Au début du XX^e siècle, la ville évolue avec l'arrivée du fonctionnalisme et du modernisme, incarné notamment par l'architecte Charles-Edouard Jeanneret dit Le Corbusier et sa Cité Radieuse. L'espace est divisé en zones fonctionnelles (travail, habitat, commerce et loisirs), toute surface devenant rigoureusement organisée pour l'Homme. Le verdissement de l'espace est ordonné et sont construits des grands ensembles avec de grands parcs et jardins. Est attribuée à la nature une

fonction normative, comme les autres composantes de l'espace urbain. Elle doit embellir et améliorer le cadre de vie des habitants avec une fonction de loisir répondant aux critères de la ville fonctionnaliste (Bourdeau-Lepage, 2017a). Comme pour le mouvement hygiéniste, elle est également reconnue pour ses vertus purifiantes et libératrices (Tétard, 2012).

b. La fin du XX^e siècle et le début du XXI^e siècle : l'émergence d'une nature institutionnalisée

Depuis plusieurs décennies, la nature en ville revêt une nouvelle forme. Comme le montrent les anthropologues Françoise Dubost et Bernadette Lizet (2003), même s'il existe un parallèle entre l'hygiénisme ancien et celui d'aujourd'hui, dont le rôle joué par les éléments naturels dans les politiques urbanistiques et sociales est essentiel, le vrai changement se situe à la mode de l'écologie urbaine et du développement durable. Il est lié à la récente prise de conscience de la fragilité de la planète et de ses ressources naturelles limitées (ibid.). Il suscite de nouvelles manières de penser et d'être au monde qui visent à un nécessaire changement des relations entre l'Homme et la nature (ibid.).

La géographe Nathalie Blanc (1998) s'est intéressée au courant de pensée lié à l'écologie urbaine. Elle explique comment les différentes sphères politiques et scientifiques se le sont appropriées. Mouvement né aux États-Unis au début du XX^e siècle avec des sociologues de l'école de Chicago, elle situe sa première prise en compte en France au niveau politique dans les années 1980 (Blanc, 1998). Les pouvoirs publics et municipaux s'en saisissent pour traiter les problèmes d'environnement urbain et le lient à des notions de « qualités de vie », de « cadre de vie » (Blanc, 1998 : 295). Mais, c'est dans les années 1990 que l'écologie urbaine a connu un véritable bond en avant, que ce soit dans le champ scientifique, dans le domaine de la politique ou de la pratique (ibid.). Au sein des municipalités, les services « environnement » sont créés et de multiples programmes et actions en lien avec le cadre de vie sont réalisés (ibid.). Cette appropriation de l'écologie par les politiques publiques témoigne d'un changement de cadre d'intervention qui implique de prendre en compte la ville comme un milieu complexe et un lieu de relation entre les citadins et la nature. La ville est désormais étudiée en tant qu'écosystème urbain. Cette nouvelle approche s'appuie sur le paradigme écosystémique, issu de l'écologie scientifique et politique, qui se consacre à l'étude des interactions des espèces entre elles et entre les espèces et le milieu (Blanc, 1998).

Dans un contexte actuel de crise écologique et d'une société de plus en plus urbaine⁸, les problématiques environnementales ont effectivement changé depuis le XVIII^e siècle. Le concept du développement durable est défini pour la première fois en 1987, date du rapport de

⁸ L'ONU estime 2,5 milliards de personnes de plus habiteront dans les villes d'ici 2050 (ONU. *Actualités 2,5 milliards de personnes de plus habiteront dans les villes d'ici 2050*. Nations Unies Département des affaires économiques et sociales [en ligne]. 16 mai 2018. Consulté le 13.10.2019 sur : <https://www.un.org/development/desa/fr/news/population/2018-world-urbanization-prospects.html>).

Bruntland⁹. Il promeut un nouveau modèle de croissance « qui répond aux besoins présents, sans compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs »⁹. Il insiste sur la dimension sociale et écologique du développement qui doit être intégrée au même titre que la dimension économique. Au début des années 2000, la notion d'« anthropocène » est popularisée par le géochimiste Paul Josef Crutzen (Crutzen, 2007). Elle qualifie la nouvelle ère géologique dans laquelle nous vivons, influencée et impactée à l'échelle globale par l'action de l'espèce humaine sur son environnement, et qui débute dans la dernière partie du XVIII^e siècle (ibid.). Elle permet de reconnaître le rôle de l'action humaine et de ses activités dans le changement climatique. Dans ce contexte de prise de conscience de la responsabilité de l'Homme dans la crise écologique, la nature en ville acquiert un nouveau statut. Elle est aujourd'hui de plus en plus prise en compte dans les stratégies de qualification des espaces urbains et dans les choix politiques en matière d'urbanisme et d'aménagement (Bourdeau-Lepage, 2017b). Les fleuves et les rivières sont redécouverts et mis en valeur par l'aménagement des berges dans de nombreuses villes. À Lyon, les quais de la Saône et du Rhône ont été récemment restaurés et les habitants y redécouvrent « la culture du fleuve » avec ses fêtes nautiques, ses mariniers et ses pêcheurs (Dubost & Lizet, 2003 : 12). Certains oiseaux sauvages, tels que les faucons pèlerins ou les hirondelles, deviennent des personnages médiatiques en ville, où des gestionnaires s'attèlent à les préserver par des aménagements urbains (ibid.). D'autres deviennent des espèces sentinelles¹⁰ et des indicateurs écologiques, marqueurs de la biodiversité et de la bonne santé des villes (Reygrobellet, 2007 : 116 ; Tétard, 2012 : 41). De nombreuses municipalités créent des jardins partagés qui ont remplacé les anciens jardins ouvriers. Certaines y produisent du miel issu de leurs propres ruches. Avec la politique « zéro phyto » et la loi qui oblige les collectivités à se passer des produits phytosanitaires, plusieurs villes passent à un entretien de leurs espaces verts totalement exempts de pesticides. La nature est maintenant affaire de tous : « aujourd'hui un constat s'impose, la nature en ville fait l'objet de vifs débats au sein des sphères politique, scientifique, sociétale et philosophique » (Bourdeau-Lepage 2017a : 14). Cette prise de conscience verte se traduit par les nombreux accords internationaux signés par les différents pays, ces derniers produisant de nouvelles lois ou nouveaux règlements dont certains relèvent de l'aménagement du territoire et répondent aux objectifs du développement durable (ibid.). De l'Évaluation des écosystèmes pour le millénaire (Millennium Ecosystems Assessment, MEA) commandée par l'ONU (Organisation des Nations Unies) en 2005 a émergé la notion de services écosystémiques. Les conférences mondiales pour l'environnement ou Conférence of Parties (COP), organisées tous les ans, confèrent une portée internationale à la crise écologique. La gouvernance à l'échelle de l'Union Européenne s'organise : près de 300 textes, 70 directives, 20 règlements, décisions ou recommandations concernant l'environnement ont été élaborés (Stoffaës, 2002 : 302). En 2019, l'Union Européenne s'est engagée à la neutralité carbone d'ici 2050. En France, le Grenelle de l'environnement a apporté en 2007 la trame verte et bleue. Plus récemment, le gouvernement d'Emmanuel Macron a mis en place la Convention Citoyenne pour le Climat. Cette dernière constitue une assemblée de citoyens tirés au sort qui a pour mission de définir une série de mesures permettant d'accélérer la

⁹ INSEE. *Développement durable*. INSEE [en ligne]. 13 octobre 2016. Consulté le 01.10.2020 sur : <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1644>

¹⁰ Terme utilisé pour désigner une espèce indicatrice de l'état de santé d'un écosystème. On l'utilise comme référence pour la qualité ou le bon fonctionnement des milieux (Triplet, 2017).

lutte contre le changement climatique. Au niveau de la réglementation, de nouveaux labels apparaissent tels que EVE (Espace Végétal Ecologique) en 2006 par Ecocert ou en 2013, « biodiverscity » promue par le Conseil International Biodiversité et Immobilier et qui certifie d'une gestion écologique ou de performance écologique (Bourdeau-Lepage, 2017a : 18).

Cet engouement pour la nature touche toutes les sphères de la société y compris les citoyens. Il pourrait s'apparenter à du « greenwashing »¹¹ et/ou à une mode passagère. La question quant à la véracité de ce phénomène n'est pas le propos, mais ce qui est particulièrement intéressant, c'est que du point de vue sociologique, il révèle un nouvel intérêt pour la nature de la part des citoyens.

Comme le dit la géographe Lise Bourdeau-Lepage, « à l'heure où la ville devient le plus souvent l'horizon de vie de l'Homme, le citoyen occidental cherche à assouvir un autre de ses désirs, celui de nature » (Bourdeau-Lepage, 2017b : 360). « Il cherche à disposer des agréments de la ville tout en satisfaisant son désir de nature » (Bourdeau-Lepage, 2012 : 2). L'ingénieur-urbaniste Emmanuel Boutefeu (2009) affirme que l'un des faits marquants de l'urbanisme actuel est que les Français manifestent clairement leur quête de verdure, ce d'autant qu'ils vivent dans une grande ville. Nathalie Blanc (1995 : 341) situe les débuts de cet intérêt dans les années 1970, période où les citoyens ont commencé à développer une sensibilité envers leur cadre de vie. Selon ses propos, cette demande de nature exprime « une stratégie nouvelle d'esthétisation des espaces publics » (Blanc, 2010 : 178). Ce désir est un besoin de reconnexion au monde naturel qui s'appuie sur l'expérience esthétique pour tenter de transformer l'espace public (Blanc, 2010). Il est associé à une sensibilité croissante des citoyens aux enjeux écologiques et rejoint les discours actuels des scientifiques sur la biodiversité et sur le développement durable (Blanc, 2010 ; Clergeau *et al.*, 1996). Les géographes Nathalie Long et Brice Tonini, suite à une enquête menée à Nantes et à Angers en 2012, montrent que la nature est de plus en plus désirée par les populations urbaines pour leur permettre de supporter la ville, de l'accepter dans leurs pratiques et dans leurs usages quotidiens. Comme ils disent, « considérer la végétation urbaine comme un moyen de fuir, de cacher, de faire oublier la ville est la première de ces tendances et une attitude très fréquente de la part des habitants » (Long & Tonini, 2012). Cette vision de la nature se rapproche de la perspective hygiéniste du XIX^e siècle qui voyait une nature salvatrice opposée à la ville.

Lise Bourdeau-Lepage (2017b) à travers une enquête réalisée à Lyon en 2012 auprès de 150 habitants constate pourtant qu'aujourd'hui le désir de nature de l'Homme semble revêtir de nouveaux aspects différents de ceux du XVII^e, du XVIII^e ou XIX^e siècle. Il est poussé par une prise de conscience des effets négatifs sur l'environnement des activités humaines et par la volonté de corriger les maux induits par la ville. Il correspond à une recherche de nouvelles interactions avec l'autre, une quête de nouvelles formes de proximité entre les Hommes. Selon les propos de la géographe, « on peut émettre l'idée que le désir de nature des citoyens occidentaux aujourd'hui trouve sa source dans le désir de l'Homme pour l'Homme » (Bourdeau-Lepage, 2017b : 362). Elle

¹¹ « Écoblanchissement » ou « blanchissement écologique » en français (Tétard, 2012 : 56), ce terme désigne un procédé de marketing utilisé par une structure publique ou privée (entreprise, collectivité...) dans le but de se donner une image favorable et responsable face à l'environnement et à la crise climatique.

conclut que ce besoin de nature et de proximité montre un désir d'urbanité, « l'urbanité pouvant être défini comme la capacité d'un individu à mettre ses pas dans ceux des autres, à s'adapter aux temps de l'autre » (Bourdeau-Lepage, 2017b : 370).

La nature entretient ainsi avec le citoyen une longue histoire qui a pris différentes formes et nouveaux statuts au cours des siècles (fig. 1). Les éléments de nature en ville ont évolué, passant des squares à des espaces semi-naturels et à des jardins partagés. Les parcs zoologiques ont remplacé les zoos et les ménageries. Le concept de développement durable et le mouvement d'écologie urbaine sont apparus dans la deuxième moitié du XX^e siècle. La nature est aujourd'hui de plus en plus désirée par les citoyens et prise en compte par les politiques urbaines.

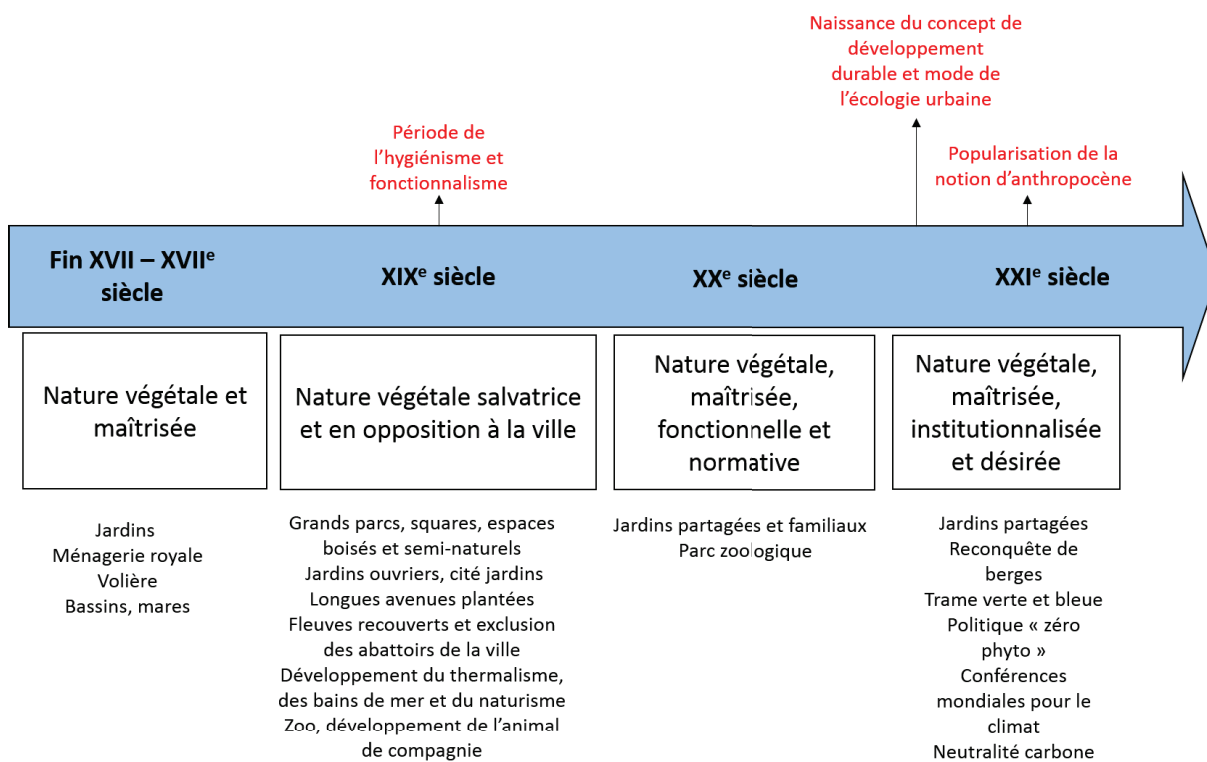


Figure 1 : Exemples d'éléments historiques marquant les relations entre les Hommes et la nature en ville du XVII^e à nos jours

2. Les attentes actuelles des citadins vis-à-vis de la nature

a. Un désir de nature végétale et maîtrisée

La partie précédente rend compte d'une nature de plus en plus désirée et valorisée par les citadins. Cette demande montre un besoin de reconnexion au monde naturel qui s'exprime par un désir d'esthétisation de l'espace public et qui permet aux habitants de mieux supporter la ville (Blanc, 2010 ; Bourdeau-Lepage, 2017a). Les géographes Nathalie Blanc (2010) et Lise Bourdeau-Lepage (2017b) lient ce désir de nature à une prise de conscience de la crise écologique et de l'action négative de l'Homme sur son environnement. À travers cette demande de nature, c'est également un besoin de proximité, de convivialité et de solidarité entre les Hommes qui est exprimé (Bourdeau-Lepage, 2017b).

Ce besoin de nature est donc général et réel. Mais, on peut se demander quelle représentation de la nature expriment les citadins : comment les habitants définissent-ils la nature en ville ? Décrivent-ils tous la même nature ? Que recherchent-ils dans cette nature ? Que leur apporte-t-elle ? Répondre à ces interrogations est une tâche difficile car il existe autant de nature désirée que de citadins (Bourdeau-Lepage, 2017a : 21). Néanmoins plusieurs recherches, notamment celles déjà présentées, peuvent nous apporter des réponses. Un des premiers résultats est que la nature en ville pour les citadins est aujourd'hui toujours associée au végétal (Blanc, 1995 ; Blanc & Cohen, 2002 ; Bourdeau-Lepage, 2017a, 2017b ; Boutefeu, 2009). Lors d'un entretien avec un habitant réalisé à Lyon dans le cadre de sa recherche sur les relations entre les blattes et les citadins, Nathalie Blanc rapporte ce propos : « l'animal en ville ce n'est pas normal, ce n'est pas adapté au style de vie des humains » (Blanc, 1995 : 329). L'animal n'a pas sa place, est un intrus dans les espaces urbains. Une enquête réalisée en 2016 par l'Union Nationale des Entreprises du Paysage (UNEP) et l'Ipsos confirme ce constat (2016) : un français sur deux pense que la ville du futur sera végétale et écologique. L'animal n'est pas assimilé à cette nature de la ville et il est pensé par rapport au végétal, ce dernier étant un « support de l'animal, dans un climat et une topographie particulière » (Blanc, 1995 : 348, 349). Contrairement aux Anglais et aux Allemands pour qui la nature est bleue et animale, la nature est verte pour les Français (Bourdeau-Lepage, 2017a : 21). Cette tradition française résulte de l'histoire entre l'Homme et la nature dans les villes que nous avons décrite dans la partie précédente, passé où le végétal a toujours primé sur l'animal, puisque ce dernier, mobile dans l'espace, a toujours été plus difficile à contrôler que la plante (Blanc, 1995). Autonome et mouvant, il est plus immaîtrisable et imprévisible. Comme dit le géographe Paul Arnould à propos du vivant végétal et animal en ville, il ne respecte pas les consignes de « mobilier urbain », d'« éléments de décor » que les gestionnaires et les urbanistes veulent lui imposer (Arnould *et al.*, 2011 : 51, 64). Nous pouvons citer, pour exemple, les pigeons qui n'élisent pas toujours domicile dans les pigeonniers construits et placés pourtant à leur effet (Berthier, 2019). Selon Nathalie Blanc, l'une des raisons de cette primauté du végétal est que la ville a toujours été considérée « comme un décor¹² et non comme un univers de relation » où

¹² Dans cette phrase, le décor prend le sens de décor de théâtre, de spectacle. La ville apparaît comme un décor inanimé, immuable et s'apparente, au décor de théâtre ou de spectacle, qui correspond à un ensemble de peintures et d'accessoires qui figurent le lieu où se passe l'action (définition issue du dictionnaire en ligne CNTRL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales) : CNTRL. *Portail lexical*. CNTRL [en ligne]. Consulté le 30.02.2019 sur : <https://www.cnrtl.fr/>).

l'animal pourrait avoir sa place (Blanc, 2003 : 172). Perçus en quelque sorte comme des arrières-scènes de théâtre ou de spectacle, les espaces urbains ont été définis indépendamment des liens qui s'y nouent, indépendamment des relations entre les Hommes et les lieux, entre les animaux et les milieux et entre les humains et les non-humains (ibid.).

Un second résultat qui ressort des études est que le citadin souhaite toujours une nature maîtrisée et façonnée par l'Homme (Bourdeau-Lepage, 2017a). C'est une nature mise en scène, esthétisée qui renvoie d'une certaine manière à la « *terza natura* » (Bourdeau-Lepage, 2017a : 23). L'expression « *terza natura* », « la troisième nature », inventée en 1541, provient du poète et historien Jacopo Bonfadio (ibid.). Dans les années 1990, elle a été reprise par l'historien John Dixon Hunt pour fonder sa théorie sur la gradation des trois natures (Hunt, 1996). Selon ces auteurs, la « *terza natura* » correspond à une nature améliorée et magnifiée par l'art (ibid.)¹³. Une étude des géographes Amélie Robert et Louis Yengué (2018), réalisée dans des villes moyennes de la région Centre-Val-de-Loire, complète ce résultat. Elle montre que les citadins possèdent un désir paradoxal de nature en ville qui laisse finalement bien plus de place à une nature maîtrisée, domestiquée, propre et sous contrôle qu'à une nature spontanée (Robert & Yengué, 2018). Bien que les habitants apprécient la nature en ville, ils se plaignent aux élus et techniciens de ses inconvénients (ibid.). Ils n'apprécient pas les feuilles mortes sur les parkings, les « mauvaises herbes » et les branchages sur les rues. Dans leur enquête sur les liens entre les citadins et les espaces verts, Nathalie Long et Brice Tonini (2012) constatent également que le critère de la propreté de la nature apparaît sans équivoque dans 69 % des réponses, représentant ainsi le premier critère d'évaluation de la qualité d'un espace vert pour les habitants. Cette propreté implique des pelouses tondues, des arbres élagués ou des parterres de fleurs (Robert & Yengué, 2018). Dans cette même logique de contrôle par l'Homme de la nature, le citadin souhaite une nature de proximité avec des espèces bien déterminées ; « il préfère la plupart du temps celles qu'il connaît et qui composent le cadre campagnard de sa région » (Clergeau, 2008 : 55). Tous les oiseaux ne sont pas valorisés par les citadins, ce sont surtout les oiseaux chanteurs et les petits oiseaux des jardins (Berthier, 2019). C'est pourquoi des animaux plaisent et sont convoités en ville tels que les rougegorges et que d'autres sont rejetés comme les corbeaux (Clergeau *et al.*, 1997).

La nature spontanée et sauvage est ainsi peu exprimée par les habitants quand ils évoquent la nature en ville puisqu'elle est contraire à ce que souhaite le citadin. Elle gêne car elle est incontrôlable, inconnue et synonyme de désordre. Certaines espèces peuvent même être jugées dangereuses du fait qu'elles sont considérées comme menaçant la sécurité des habitants qui, pour certains, pensent pouvoir se faire attaquer physiquement par l'animal et/ou du fait qu'elles sont estimées porteuses de maladies infectieuses potentiellement transmissibles à l'Homme (Blanc, 1995 ; Clergeau, 2008 ; Savalois, 2012). À travers son histoire, la ville occidentale est donc devenue un lieu de maîtrise du temps, de l'espace, des saisons, un milieu artificiel et contrôlé duquel ont été chassés les phénomènes naturels (Blanc, 2000). De ce passé, provient le fait que le sauvage n'a pas sa place en ville : en tant qu'« être vivant, autonome, doué de motilité et qui peut venir y

¹³ Jacopo Bonfadio définit la « *terza natura* » en ces termes : « La nature, quand elle s'intègre à l'art, est élevée au rang de créatrice qui devient l'égale de l'art [...] l'union des deux engendre une troisième nature (*terza natura*), que je ne sais comment nommer » (Bonfadio, cité par Hunt, 1996 : 26).

vivre "librement" », il échappe au contrôle de la ville (Blanc, 2000 : 85). Les pratiques des citadins confirment cette idée : dans leur étude, les géographes Amélie Robert et Louis Yengué (2018) constatent que les bois et les espaces semi-naturels sont moins fréquentés que les parcs d'agrément. Lorsque la nature sauvage en ville n'est pas condamnée et stigmatisée par l'habitant, c'est souvent parce qu'elle passe inaperçue (Long & Tonini, 2012). Les citadins ne la voient pas et ne lui prêtent pas attention puisque la ville est un lieu où il n'y a de nature que gérée et contrôlée ; elle n'est pas considérée par les urbains car elle échappe au contrôle de l'Homme (Long & Tonini, 2012). Aux yeux de ces derniers, cette nature sauvage et spontanée n'a plus rien à voir avec les êtres humains et s'impose par son caractère lointain, tenue à une certaine distance de lui avec un destin qui se déroule en dehors de celui de l'humain (Blanc, 2013). Elle renvoie à la nature sauvage décrite par la philosophe Virginie Maris, c'est-à-dire aux milieux faiblement anthropisés et peu influencés par l'Homme : ce sont « des entités et des territoires qui ne [sont] pas des productions intentionnelles et dans lesquels les processus naturels peuvent se maintenir et évoluer sans être conçus ni captés par les intérêts humains » (Maris, 2018 : 40).

Néanmoins, plusieurs anthropologues considèrent qu'aujourd'hui un nouvel engouement pour le sauvage apparaît dans notre société occidentale et urbaine (Bobbé, 2004a, 2004b ; Boussin, 2012 ; Dalla Bernadina, 2012b ; Micoud, 1993). C'est « l'appel du sauvage » déclare l'anthropologue Sergio Dalla Bernadina en titre de son livre (2012b), celui d'un sauvage valorisé et connoté positivement par les Hommes. Ce désir s'exprime dans différents discours et pratiques des habitants. La cueillette des champignons, des châtaignes, des herbes sauvages ou encore les événements organisés en pleine nature tels que les teknivals, sorte de festival de musique techno qui rassemble de nombreuses personnes, illustrent cette envie d'ensauvagement (Dalla Bernadina 2011, 2012b). Le mouvement récent du survivalisme suit cette même dynamique (Dalla Bernadina, 2011). Il rassemble des personnes qui se préparent à la fin de notre civilisation moderne et industrielle en apprenant à se nourrir et à vivre dans des milieux sauvages désertés d'humains. Des plantes et végétaux sauvages sont également réhabilités dans les espaces naturels et urbains (Dalla Bernadina, 2012b). Des réintroductions de loups, d'ours ou de lynx sont réalisées dans les montagnes françaises (ibid.). Dans les villes alsaciennes, des plates formes sont aménagées pour accueillir des cigognes (Méchin, 2012 : 150). Ces dernières font la joie des touristes et de certains habitants qui aiment admirer et écouter ces oiseaux (Dalla Bernadina, 2012a : 26). Les « friches urbaines », les « jardins naturels » ou en « mouvement » sont réinvesties par les pouvoirs publics et convoitées par les citadins (Clément, 1999 ; Janin & Andres, 2008 ; Lizet, 2010). L'anthropologue Sophie Bobbé évoque l'apparition d'une « nouvelle culture du sauvage », qui fait de ces animaux sauvages réintroduits dans nos territoires sous prétexte de notre désir de nature, des êtres contrôlés, surveillés, comptabilisés et parfois régulés (Bobbé, 2004a : 203). Selon le sociologue André Micoud, ces nouveaux animaux constituent des « sauvages naturalisés vivants », qui ressemblent de moins en moins à des animaux sauvages, car ils sont mis en scène pour paraître le plus authentique possible, et sont surtout destinés à être aimés et choyés par les citoyens (Micoud, 1993 : 208). Sergio Dalla Bernadina (2011 ; 2012b) propose plusieurs explications à ce nouvel engouement du sauvage qui revêt finalement l'aspect d'un sauvage idéalisé, fantasmé et souvent instrumentalisé. Il estime que ce phénomène fait suite à la désertification des espaces ruraux et à l'implosion de la civilisation paysanne durant le XX^e siècle

(ibid.). Il explique que « la fin des sociétés rurales a comporté une sorte de "dérégulation" des valeurs traditionnelles et a libéré les représentations de la nature de leur référentiel concret » (Dalla Bernadina, 2011 : 116). L'univers de la nature, de la chasse, de la cueillette sont devenus des espaces fictionnels où l'Homme y projette ses fantasmes et ses valeurs (ibid.). Le géographe Ludovic Boussin indique que ce désir de sauvage s'inscrit dans une époque où l'on découvre que « le niveau de développement atteint par ces sociétés se fait souvent au détriment de l'environnement, d'où la montée d'une conscience écologique qui s'accompagne de la sacralisation de la nature et de l'animal sauvage » (Boussin, 2012 : 135). Ce dernier deviendrait le symbole d'une nature qui risquerait de disparaître (ibid.). Pour Sergio Dalla Bernadina (2011), cette réhabilitation du sauvage est également aujourd'hui un effet de mode et de marché car, comme il ironise, il est bien vu d'aimer le sauvage :

« Aujourd'hui, dans des appartements remplis de plantes exotiques, d'aquariums tropicaux, de sculptures et autres spécimens des arts premiers, les objets du désir ont un look sauvage [...] Ils montrent que nous n'avons plus peur de la vermine que nos ancêtres campagnards s'obstinaient à repousser par tous les moyens. Ils permettent de prouver que nous ne sommes pas des ploucs. Parce que, justement, qui a peur de la nature sauvage ? » (Dalla Bernadina, 2011 : 93)

b. Vers un rapport à la nature différencié

Une des premières raisons pour laquelle les citadins désirent la nature en ville est qu'elle leur apporte du bien-être ; ils sont conscients de ses bienfaits pour leur santé. L'enquête réalisée à Lyon en 2012 par Lise Bourdeau-Lepage et son équipe (Bourdeau-Lepage, cité par Bourdeau-Lepage, 2013) montre que 95 % des personnes interrogées estiment que les espaces verts et les éléments liés à l'eau participent à leur bien-être. La nature détend et relaxe. Comme le remarquent Nathalie Long et Brice Tonini (2012), fréquenter un jardin permet de se ressourcer et de s'aérer. Ils constatent d'ailleurs que la volonté de se délester dans les jardins se dénote dans les tenues vestimentaires de nombreux habitants fréquentant les parcs (shorts, tongs, serviettes, tapis...). Leurs accoutrements et leurs équipements ressemblent à ceux des touristes qu'on croise sur la plage (ibid.). La nature pour les citadins est une plus-value pour la qualité de vie en ville, voire un besoin vital pour certains (Bourdeau-Lepage, 2017a). Elle leur permet de mieux supporter la ville et ses méfaits, l'espace vert leur faisant oublier leur citadinité pour un temps (Long & Tonini, 2012). Les citadins considèrent également que la nature en ville crée du lien social. Nathalie Long et Brice Tonini (2012) constatent qu'un tiers des personnes qu'ils ont interrogées retiennent que l'espace vert en ville constitue un lieu de rencontre. C'est un endroit où les gens se retrouvent, discutent, font des pique-niques et où les enfants jouent ensemble. De même, s'occuper d'un espace vert en commun, tel qu'un jardin partagé en bas de son immeuble, peut renforcer les relations entre les voisins ; beaucoup d'habitants le savent et s'adonnent à cette activité de jardinage pour rencontrer les gens de leur quartier. Ensuite, la nature en ville est considérée comme salvatrice (Bourdeau-Lepage, 2017a). Les citadins estiment en effet qu'elle permettrait de résoudre certaines nuisances urbaines par ses effets positifs sur l'environnement. Dans la

pratique, cette idée se traduit par l'utilisation de certaines plantes reconnues pour leur action de dépollution de l'air ou pour leur action rafraîchissante sur l'air (ibid.). Plus largement, ce besoin général de nature de la part des citoyens se reflète dans le choix résidentiel des personnes, ces dernières s'installant de préférence à côté des parcs ou des squares (Bourdeau-Lepage, 2017a : 24). Des enquêtes réalisées par l'Ipsos confirment ces résultats : 7 européens sur 10 déclarent rechercher à vivre en priorité près d'un espace vert (UNEP & Ipsos, 2013 : 5).

Ainsi, les habitants désirent-ils cette nature en ville car ils ont conscience qu'elle permet d'augmenter leur bien-être, de créer du lien social et de corriger certains méfaits de la ville. Leurs discours rejoignent certaines préoccupations des politiques passées transmises depuis le XVII^e siècle et décrites dans la partie précédente. Comme au XIX^e siècle, la nature est appréciée pour ses bienfaits sur la santé et pour atténuer les nuisances de la ville. Les citoyens héritent de cette histoire entre l'Homme et la nature en ville.

Néanmoins, ce besoin de nature peut s'exprimer de manières différentes selon les personnes interrogées. Il dépend des pratiques de l'habitant dans l'espace urbain, de son histoire personnelle et de ses rapports avec la nature. Sandrine Manusset (2017), docteure en sciences de l'environnement, s'est intéressée aux perceptions que portent des citoyens sur les espaces verts. Elle identifie six modes de représentations qui qualifient des discours et sous-tendent des pratiques, des usages et des attentes sociétales de la nature différents. Son étude se base sur une enquête réalisée auprès de plus de 400 habitants sur sept communes bretonnes, plus ou moins urbanisées. Les modes de représentation, qu'elle détermine et nomme, se différencient par des logiques de discours et par les valeurs-clefs mises en avant dans les propos des habitants interrogés. La première logique qu'elle identifie et qui caractérise certains discours est « la logique sociologique » (Manusset, 2017 : 60). Elle correspond à des habitants qui associent leur fréquentation des espaces de nature à un besoin social : ils se rendent aux parcs « pour se promener »¹⁴ et « pour rencontrer du monde »¹⁵. Elle décrit des personnes qui considèrent la présence d'espaces verts comme un service de la ville et comme un cadre urbain de qualité. Deuxièmement, « la logique patrimoniale locale » des discours correspond à la représentation conservatrice et romantique de la nature (Manusset, 2017 : 60). Ces attentes de nature sont portées par des valeurs esthétiques du paysage et se rapprochent du souhait des citoyens d'esthétisation des espaces publics par la nature que décrit Nathalie Blanc (2010). « Elles renvoient finalement à des marqueurs forts de l'identité territoriale » (Manusset, 2017 : 60). Troisièmement, « la logique ethnologique locale » se base sur l'appartenance sociale et territoriale (Manusset, 2017 : 60). Les espaces verts permettent aux personnes de se sentir du même territoire et du même groupe social que d'autres habitants. Sandrine Manusset décrit ensuite « la logique écologique globale » qui correspond à un discours des enquêtés fondé sur des connaissances techniques, relevant des sciences de l'environnement, et qui s'attache à la santé de l'humain et de l'environnement (Manusset, 2017 : 60). « La logique politique globale », autre mode de représentation qu'elle distingue dans certains propos, mêle des enjeux éthiques et philosophiques qui ne sont pas rattachés spécifiquement au territoire lui-même (Manusset, 2017 :

¹⁴ Extrait d'entretien cité par Sandrine Manusset (2017).

¹⁵ Extrait d'entretien cité par Sandrine Manusset (2014).

60). À la différence, elle définit « la logique politique locale » comme un discours qui renvoie aux jeux de rôles des différents acteurs du territoire, par exemple, à l'échelle de commune ou de l'intercommunalité (Manusset, 2017 : 60). Ces modes de représentations permettent de comprendre les différents positionnements des citoyens quant à leurs attentes de nature, sachant que le discours d'un habitant peut être révélateur d'une ou plusieurs logiques qui peuvent être mobilisées simultanément ou à des moments différents, en fonction de la situation et des circonstances (Manusset, 2017).

La géographe Nicole Mathieu analyse également les différentes attitudes des citoyens vis-à-vis de la nature. Elle s'appuie sur une enquête réalisée par Nathalie Blanc sur les rapports entre des habitants et des blattes dans une cité HLM à Rennes (Blanc, 1995). À la différence de Sandrine Manusset (2017), elle ne s'intéresse pas à la manière dont s'expriment les attentes de nature des citoyens, mais à la façon dont s'articule leurs représentations de la nature et leurs actes, leurs pratiques avec elle. Elle identifie une « culture urbaine de la nature » caractérisée « par le refus de désigner comme fait de nature le vivant et le naturel présents en milieu urbain » (Mathieu, 2000a : 170). Elle estime que pour les citoyens, la nature n'existe pas en ville puisque c'est un milieu considéré comme artificiel. Ses résultats montrent d'ailleurs que les habitants possèdent peu de connaissances des fonctionnements biologiques et naturels et qu'il y a un décalage entre les représentations et les pratiques. En effet, malgré des discours agressifs et négatifs sur les blattes, peu de citoyens les tuent et mettent en action une stratégie contre ces animaux. La géographe distingue ensuite trois types de « cultures de la nature » en milieu urbain fondés sur la différence entre leurs représentations et leurs pratiques de la nature (Mathieu, 2000a : 165). La première est la « culture phobique » ou « idéaliste » qui correspond à des catégories sociales qui sont nées en ville et sont urbaines depuis plus d'une génération (Mathieu, 2000a : 172). Vivant dans des conditions plutôt modestes ou difficiles, ces habitants développent une ultra-phobie face à certaines espèces, ce qui les empêche de réagir. Amplifiant souvent leur discours sur la pullulation, ils montrent une méconnaissance des fonctionnements du vivant végétal et animal, une survalorisation de la nature en dehors de la ville, une faible conscience écologique et un sentiment de fatalité par rapport aux problèmes d'environnement. La géographe constate chez ces habitants une équivalence entre le mal-être et la manière dont ils vivent la ville, et un fort décalage entre l'imaginaire et la sensibilité, entre les comportements et les représentations. Elle identifie ensuite la « culture urbano-rurale » qui comporte des habitants originaires du monde rural (Mathieu, 2000a : 172). Ils possèdent une méconnaissance des espèces urbaines et ils opposent la nature de la ville et de la campagne. Par rapport à la première catégorie, ils sont néanmoins plus tolérants à l'espèce non maîtrisée et présentent moins de décalages entre leurs représentations et leurs pratiques (ibid.). La « culture réaliste » est minoritaire et ne peut pas être associée à une catégorie sociale bien particulière (ibid. : 174). Elle correspond surtout à des habitants curieux qui se donnent les moyens de connaître les espèces urbaines, soit en posant des questions à des scientifiques dès que l'occasion se présente, soit en observant cette nature en ville, soit en cherchant eux-mêmes des informations dans des livres ou sur Internet. Chez eux, est présent un souci de séparer le point de vue esthétique ou symbolique et le point de vue pragmatique. La géographe précise que c'est dans ce groupe que l'on trouve le plus faible décalage entre les représentations et les pratiques (Mathieu, 2000a).

Depuis plusieurs années, de plus en plus de géographes, de sociologues et anthropologues cherchent à comprendre cette diversité des relations entre l'Homme et la nature en ville et à la classifier (Bourdeau-Lepage, 2017a, 2017b ; Manusset, 2017 ; Mathieu, 2000a ; Skandrani, 2014). Aujourd'hui, dans cette même dynamique, d'autres études concernant les relations entre les animaux et les citadins se développent.

3. Un intérêt renouvelé pour le monde animal

a. Une nouvelle sensibilité à l'animal

Les attentes du citadin vis-à-vis de la nature se sont toujours tournées vers le végétal. Cependant, depuis plusieurs décennies, une nouvelle sensibilité à l'animal se développe (Baratay, 2012a), qui a des conséquences sur la présence de l'animal en ville. Au XIX^e siècle, la préoccupation à l'égard de la violence causée à l'animal était déjà présente chez les classes bourgeoises urbaines qui en accusaient les milieux populaires et certains métiers tels que les cochers, les bouchers (ibid. : 138). Aujourd'hui, elle prend une forme différente et concerne des sphères plus larges de la société. La question de la souffrance animale et de sa sensibilité fait effectivement de plus en plus débat dans l'espace public et médiatique. Nombreux sont les citoyens qui deviennent végétariens ou végans par respect de l'animal ; certains militent dans des associations contre la violence dont sont victimes les animaux dans les abattoirs ou dans les élevages intensifs (Bourdeau-Lepage, 2017b) ; d'autres rejoignent le mouvement de libération animale ou antispécisme¹⁶ apparu dans les années 1980 en France (Dubreuil, 2009 : 117). Dans la ville, les habitants sont de plus en plus nombreux à mettre des nichoirs dans leurs jardins. Les actes de maltraitances des citadins vis-à-vis de leur animal de compagnie sont dénoncés et désormais réglementés par la loi (Royer, 2012). En 2015, le statut d'« êtres vivants doués de sensibilité » a été accordé aux animaux par le code civil français¹⁷. Ce nouvel intérêt pour le monde animal s'inscrit dans un contexte de crise écologique et d'érosion de la biodiversité, où la préoccupation pour les espèces animales est de plus en plus grande, tant au niveau des scientifiques que de la société civile.

Bien que les rapports entre les Hommes et les animaux soient depuis longtemps l'objet de recherches (Bobbé, 1993 ; Delort, 1984 ; Digard, 1993 ; Haudricourt, 1962 ; Kellert, 1984 ; Mauz, 2005 ; Méchin, 2011 ; Morizot, 2018, 2020 ; Mounet, 2006, 2008 ; Royer, 2012), peu d'études les ont catégorisés et ont tenté de classifier la diversité des liens qu'entretiennent les humains avec les animaux. En 1984, le chercheur Stephen Kellert établit toutefois une typologie des relations entre les humains et les animaux dans la société américaine contemporaine. Il définit neuf attitudes humaines envers les animaux (tableau 1) en s'appuyant sur une enquête nationale

¹⁶ Le mouvement antispécisme revendique une forme de continuum entre les Hommes et les animaux, en vertu de leur capacité commune à vouloir vivre et à pouvoir souffrir (Dubreuil, 2009). Il s'oppose à toute forme d'exploitation ou de prédation des animaux, et lutte plus généralement pour l'abolition de la division du monde entre dominés et dominants et pour la liberté des humains comme des animaux (ibid.).

¹⁷ République Française. Légifrance Le service public de la diffusion du droit [en ligne]. Consulté le 18.05.2018 sur : <https://www.legifrance.gouv.fr/affichCodeArticle.do?idArticle=LEGIARTI000030250342&cidTexte=LEGITEXT000006070721&dateTexte=20150218>

menée auprès de 3 107 américains sélectionnés au hasard dans 48 états des États-Unis et d'Alaska (Kellert, 1984).

Naturaliste « Naturalistic »	Intérêt principal et affection pour la vie sauvage
Écologiste « Ecological »	Préoccupation principale pour l'environnement en tant que système, pour les interactions entre les espèces sauvages et les habitats naturels
Humaniste « Humanistic »	Intérêt principal et affection forte pour des animaux en tant qu'individu, principalement les animaux de compagnie
Moraliste « Moralistic »	Préoccupation principale pour le traitement juste et injuste des animaux, avec une forte opposition à l'exploitation des animaux et à la cruauté dont ils sont victimes
Scientifique « Scientific »	Intérêt principal dans les attributs physiques et dans le fonctionnement biologique des animaux
Esthétique « Aesthetic »	Intérêt principal pour les caractères esthétiques et symboliques des animaux
Utilitariste « Utilitarian »	Intérêt principal pour les valeurs pratiques et matérielles des animaux ou de leurs habitats
Dominateur « Dominionistic »	Satisfaction principale issue de la maîtrise des animaux et du contrôle de ceux-ci, typiquement dans les activités sportives
Négativiste « Negativistic »	Évitement des animaux en raison du sentiment de peur ou d'aversion qu'ils provoquent
Neutre « Neutralistic »	Évitement des animaux qui s'explique par de l'indifférence ou un manque d'intérêt

Tableau 1 : Classification des différentes attitudes envers les animaux dans la société américaine d'après Stephen Kellert (1984)

Les résultats de son enquête révèlent que les attitudes les plus courantes sont les humanistes, les moralistes, les utilitaristes et les négativistes alors que les moins communes sont les scientifiques et les dominateurs (Kellert, 1984 : 180). Les oppositions à propos de l'exploitation animale opposent les moralistes et les utilitaristes (ibid.). De même, les humanistes ne sont pas compris par les négativistes par rapport à l'affection qu'ils peuvent ressentir pour un animal (ibid.). Stephen Kellert constate également que les américains connaissent très peu de choses sur les animaux en général et que leurs connaissances concernent surtout les animaux de compagnie ou les animaux vivant proches des humains (ibid.).

Dans les années 1990, l'anthropologue Jean-Pierre Digard (1993) s'est intéressé au processus de domestication de l'Homme sur les animaux. Il pense que la diversité des relations qu'entretient l'Homme avec l'animal bouscule l'opposition classique entre l'animal domestique et sauvage. Selon lui, ces deux catégories n'ont plus de sens car il affirme que tous les animaux sont des êtres vivants « dénaturés » qui subissent l'action de l'Homme à des degrés et sens différents (Digard, 1993 : 174). Les animaux sauvages entièrement gérés et surprotégés par nos sociétés seraient finalement quasiment domestiques. Qu'il soit sauvage ou domestique, l'animal procéderait « d'un

travail [social] sur la frontière avec l'animalité, destiné tantôt à abolir cette-ci, tantôt à la renforcer ou à la restaurer » (ibid.).

Aujourd'hui, l'animal sauvage devient ainsi un sujet de préoccupation puisque l'érosion de la biodiversité et l'extinction de plusieurs espèces inquiètent les scientifiques et les citoyens. Les associations naturalistes se mobilisent de plus en plus pour sauver des espèces patrimoniales et sauvages. Le faucon pèlerin (*Falco peregrinus*) dans les villes ou les moineaux (*Passer domesticus*) dans les espaces agricoles en sont des récents exemples. Pourtant, à la différence de l'animal domestique, l'animal sauvage gêne et entre facilement en conflit avec l'Homme. Ce phénomène est d'autant plus important qu'actuellement avec l'étalement urbain et la raréfaction des ressources naturelles, les animaux sont amenés à se confronter de plus en plus avec l'Homme.

Plusieurs recherches ont abordé les problèmes que posent les grands prédateurs tels que les ours (*Ursus arctos*), les loups (*Canis lupus*) ou les sangliers (*Sus scrofa*) aux éleveurs et aux agriculteurs dans les Pyrénées ou dans les Alpes françaises (Benhammou, 2009 ; Bobbé, 1993 ; Mounet, 2006, 2008). Elles dévoilent un monde agricole en perte de légitimité et de reconnaissance, qui à travers ses discours sur l'animal revendique son identité. La sociologue Isabelle Arpin (Mauz) (2002) s'est intéressée aux conflits entre les Hommes et les chamois (*Rupicapra rupicapra*), les bouquetins (*Capra ibex*) et les loups (*Canis lupus*) en Vanoise. Elle met en évidence deux univers qui sous-tendent des représentations et des pratiques différentes avec l'animal : celui des chasseurs, des éleveurs et des gardes-moniteurs âgés et expérimentés et celui des naturalistes, des protecteurs et des gardes-moniteurs récemment recrutés. Par le biais du rapport à l'animal, elle montre comment chaque univers s'oppose, se construit l'un par rapport à l'autre et se forge son identité (Mauz, 2002).

D'autres recherches ont étudié la manière dont certaines espèces sauvages ont changé de statut au cours de leur histoire avec l'Homme. La sociologue Catherine Mougnot et l'écologue Laurence Roussel se sont intéressées aux « natures » du ragondin (*Myocastor coypu*) qui se sont succédées depuis plus de cent ans et qu'elles définissent comme les « façons de le voir et d'interagir avec lui » (Mougnot & Roussel, 2006 : 23). Introduit en Europe au milieu du XIX^e siècle par des sociétés d'acclimatation et d'abord curiosité scientifique, le ragondin est un animal de compagnie apprécié au XX^e siècle. Relâché dans les campagnes quelques décennies plus tard, il devient un animal utile et sauvage observé par les naturalistes. Depuis les années 1970, à cause des dégâts qu'il provoque au monde agricole, il devient nuisible pour de nombreux acteurs. Aujourd'hui, « la représentation du ragondin comme espèce nuisible va s'imposer à toutes les autres, puisque c'est la seule qui a été véritablement consolidée par la loi » (Mougnot & Roussel, 2006 : 26). La recherche dévoile que les différentes « natures » de l'animal sont liées aux actions menées contre lui. Ces gestions constituent des formes d'organisation et de choix techniques qui ont un impact sur la relation de l'Homme à la nature. De même, l'anthropologue Colette Méchin et le sociologue Maurice Wintz (2005) se sont intéressés, dans différents contextes nationaux (France, Pays-Bas, de l'Allemagne, Suisse, l'Autriche), à la manière dont le grand cormoran (*Phalacrocorax carbo*) est passé d'un oiseau protégé, dans les années 1960, à un animal « invasif » dans les années 1980. Ils ont analysé les discours, les attitudes et les actions de divers acteurs concernés par les problèmes que posent

l'oiseau (pêcheur, chasseur, naturaliste, représentant institutionnels...). L'étude révèle que les structures politiques et administratives nationales en charge du dossier du grand cormoran déterminent la construction même de l'objet et du statut de l'animal. En France, à la différence des autres terrains d'étude, ce sont les pêcheurs de loisirs à travers le Conseil Supérieur de la pêche et l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage (ONCFS) qui ont défendu le dossier et qui ont été les plus visibles. Ils ont mis en lumière les problèmes qu'ils avaient avec l'oiseau afin d'obtenir une reconnaissance institutionnelle. Pourtant, les acteurs les plus affectés par la présence de l'oiseau sont les pisciculteurs et les professionnels de la production de poissons d'élevage extensif. Mais moins organisés et dépendant d'un autre Ministre que les pêcheurs de loisirs, ils ont été peu écoutés et leur situation a été peu prise en compte par l'État. L'anthropologue Colette Méchin (2011) a enfin étudié l'évolution du statut du Hamster commun (*Cricetus cricetus* L.) en Alsace. Elle tente de comprendre comment il est passé d'un animal jugé nuisible à celui d'espèce importante à protéger. Elle a examiné le rôle des différents acteurs (agriculteurs, associations naturalistes, représentants des services de l'État, scientifiques) dans la construction de cette nouvelle identité de l'animal à travers leur discours, leurs rhétoriques et leurs prises de position. Elle constate que ce sont principalement les associations de défense de la nature qui ont mis en place le processus et ont défini, dans un premier temps, le problème (Méchin, 2011 : 135). Elle ajoute que c'est aussi par certaines d'entre elles, que s'est construit le personnage du hamster actuel, sorte d'icône de l'alsaciennité (ibid.). Sa recherche montre que le statut accordé à l'animal ne dépend que très peu de lui mais qu'il résulte principalement du jeu des acteurs pour lesquels il a de l'intérêt, d'ordre économique, environnemental, social ou symbolique.

L'ensemble des recherches présentées ci-dessus s'intéressent aux liens qu'entretiennent les humains avec les animaux sauvages. Elles étudient les discours et argumentaires des différents acteurs face à l'animal qui pose problème. Elles révèlent que les animaux permettent aux humains de se positionner, de se rendre légitime et de se différencier les uns par rapport aux autres. En parlant des animaux, les Hommes parlent finalement d'eux-mêmes, de leurs intérêts et des rapports qu'ils entretiennent les uns aux autres (Dalla Bernadina, 2006 ; Mauz, 2002). Ces recherches abordent la question de la relation de l'Homme à l'animal en milieu rural et naturel. Par ailleurs, les rapports en milieu urbain peuvent également s'avérer conflictuels et être l'objet de recherches scientifiques.

b. En ville, un sauvage qui dérange

En ville, des citoyens sont désormais dérangés par l'arrivée d'animaux sauvages (renard, ours, étourneau, pie, goélands...) dans l'espace urbain et s'en plaignent auprès des municipalités (Berthier, 2019 ; Clergeau, 1995 ; Gramaglia, 2010 ; Savalois, 2012). Suite à ces réclamations, certaines villes ont mis en place des méthodes de gestion de l'animal en ville pour limiter sa présence. Concernant les oiseaux, ces dernières sont essentiellement basées sur le contrôle du nombre d'individus (capture, euthanasie, piégeage, effarouchement...). Néanmoins, ces dispositifs, souvent chers pour les communes, se montrent rarement satisfaisants pour faire

baisser le nombre d'animaux et réduire les plaintes des habitants (AMGVF, 2004 ; Cadiou & Jonin, 1997 ; Cadiou *et al.*, 2017 ; Clergeau, 1995, 1997b ; Gramaglia, 2010 ; Skandrani, 2014). Parallèlement à ces nouvelles problématiques, des études se sont développées concernant les relations entre les citadins et l'animal et/ou les méthodes de gestion de l'animal en ville. Un colloque international s'intéressant aux relations entre la nature sauvage et le milieu urbain, s'est déjà tenu à Paris en 1996 au Muséum National d'Histoire naturelle, associant des scientifiques, des naturalistes et des praticiens s'inscrivant dans le courant de l'écologie urbaine (Lizet *et al.*, 1999). Bien que la plupart des communications aient traité uniquement de la nature végétale en ville, quelques-unes d'entre elles abordaient la nature ordinaire et urbaine de façon plus générale, évoquant à la fois les plantes et les animaux, comme les insectes, les batraciens ou les oiseaux (*ibid.*).

La thèse de Nathalie Blanc (1995) est l'une des premières qui aborde les relations entre les citadins et la nature. Elle considère que l'augmentation des problèmes d'environnement doit amener le géographe à élargir son champ d'investigation à cette dimension naturelle et animale peu abordée par les disciplines de la ville, et pourtant contribuant au caractère de l'espace urbain (Blanc, 1995 : 12). Son enquête s'est intéressée aux relations entre le citadin et la blatte (*Blatella germanica*) et entre le citadin et le chat (*Felis silvestris catus*). Ce choix lui a permis de comparer deux types de relation Homme/animal en ville, l'une avec un insecte urbain introduit involontairement dans l'espace du logement et l'autre avec un mammifère introduit volontairement dans l'espace domestique de l'Homme et objet de pratiques collectives et individuelles. L'un de ses résultats est que l'animal ne renvoie que partiellement à l'idée de nature en ville. C'est surtout l'indépendance de l'animal vis-à-vis du contrôle de l'humain et le rapport de répulsion de l'habitant à l'égard de l'animal qui contribuent à « l'élaboration du classement de ce qui est nature en ville » (Blanc, 1995 : 337). La blatte ne renvoie ni à l'idée de nature vu qu'elle est jugée « sale », « infâme » ni n'a sa place en ville car elle est « un élément déplacé dans un univers humain propre, s'éloignant de la nature, extérieur à la ville » (*ibid.*). Le chat n'est également pas nature en ville puisqu'il est trop proche de l'Homme et dépendant de lui. La relation qu'entretiennent les habitants avec l'animal révèle les rapports des citadins à la ville. Elle dévoile une ville opposée à la nature, un milieu urbain considéré comme un lieu de l'artifice : « c'est l'espace de la maîtrise et de la technique » (*ibid.* : 311). Nathalie Blanc conclut que la nature participe de la qualité de la ville et que « la nature qui cristallise pour le citadin des représentations positives est devenu un enjeu pour améliorer la fabrication de la ville et du milieu de vie urbain » (*ibid.* : 344).

Les premiers travaux scientifiques français sur la question des « oiseaux à risques »¹⁸ datent des années 1950 et se sont penchés sur les dégâts que causent les oiseaux à l'agriculture (impacts sur les champs de céréales et de légumineuses, sur les vergers, sur les vignobles, sur les rizières...) (Clergeau, 1997a). En 1946, l'Institut National de la Recherche Agronomique (INRA) mène des études sur la limitation des déprédations des corvidés sur les milieux agricoles, ce qui permet de développer une lutte par moyens sonores (*ibid.* : 16). Dans les années 1960, un groupe de travail sur la protection des cultures contre les oiseaux, piloté par l'Association de de Coordination

¹⁸ L'expression « oiseaux à risques », utilisée par Philippe Clergeau, désigne les oiseaux susceptibles de poser des problèmes à l'Homme ou à son environnement (Clergeau, 1997a : 7).

Technique Agricole (ACTA) et constitué par des représentants de l'INRA, des Services de la Protection des Végétaux (SPV), du Muséum national d'Histoire naturelle et de divers organismes agricoles, se forme et conduit plusieurs études, qui permettent de souligner le manque de connaissances biologiques et comportementales sur les oiseaux (ibid.). Il disparaît cependant en 1967. Impulsé par ces premiers travaux et sous la pression numérique des populations d'étourneaux sansonnets (*Sturnus vulgaris*) hivernants en France, un groupe de travail (ACTA-INRA-SPV) spécifique à l'étourneau est créé en 1976, et décide de développer des études sur les limitations d'effectifs de ces oiseaux (ibid.). Dans les années 1990, les études menées par l'équipe de l'écologue Philippe Clergeau à l'INRA sur la biologie des étourneaux et sur les comportements de regroupement en dortoir permettent la mise en place d'une lutte intégrée (Clergeau, 1995, 1997a, 1997b ; Clergeau & Mennechez, 1997 ; Clergeau *et al.*, 1996). Certaines expériences sont testées : des dortoirs d'étourneaux ne sont pas dérangés en hiver afin de voir s'il est possible de repousser les oiseaux dans des sites sélectionnés qui conviennent aux oiseaux et ne gênent pas les Hommes ; les protections mécaniques montrent les meilleurs résultats pour empêcher l'oiseau de faire des dégâts dans les champs agricoles (Clergeau, 1995 : 7). Progressivement, la question des conflits entre l'Homme et l'oiseau se pose en ville : « intervenir contre les oiseaux indésirables en ville est depuis plusieurs années une réalité : de nombreuses municipalités se défendent des pigeons, des étourneaux, des goélands ou des corvidés en pratiquant des effarouchements, des stérilisations ou des captures [...] Il apparaît clairement aujourd'hui illusoire de séparer les problèmes du milieu rural et ceux du milieu urbain, comme cela s'est fait pendant longtemps, essentiellement à cause d'organes de décision et de sources de financement différents » (Clergeau, 1995 : 5). En 1995, une recherche appuyée financièrement par le ministère de l'Équipement, du Transport et du Logement et le ministère de l'Environnement, menée par l'équipe de Philippe Clergeau, est réalisée afin de préciser les types de relations entre l'Homme et les dortoirs d'étourneaux à Rennes, à partir d'analyses écologiques, sociologiques et médicales (Clergeau, 1995 : 8). Parallèlement, la ville de Rennes finance une étude sur les problèmes d'étourneaux et de goélands (*Larus argentatus*) suite aux nombreuses plaintes qu'elle reçoit des habitants (ibid.). Cette étude s'inscrit dans un programme de recherche pluridisciplinaire¹⁹ associant biologistes, écologues, sociologues et géographes. L'objectif est d'apporter des connaissances scientifiques sur l'avifaune des villes et de mieux comprendre sa relation avec les citadins dans une perspective de gestion appliquée (Clergeau *et al.*, 1997). C'est à travers l'effet des densités (densité du bâti et densité des habitants) que la présence des oiseaux et les représentations des citadins sur ces derniers sont abordées dans la ville de Rennes (Clergeau *et al.*, 1997). Un gradient d'urbanisation est défini sur une progression centre-ville/campagne. Les résultats de l'étude montrent que le repérage des oiseaux par les habitants n'est pas lié à leur nombre. En effet, les citadins du centre qui sont ceux qui en côtoient le plus, sont les plus nombreux à dire qu'ils n'en voient jamais, tandis que dans le péri-urbain, là où le biologiste compte moins d'oiseau, l'oiseau fait partie de leur univers quotidien (ibid.). Ces derniers citadins « l'insèrent comme paramètre remarquable de leur quotidien » (Clergeau *et al.* 1997 : 128). Les résultats de l'enquête sociologique permettent de compléter ces résultats. Ils montrent que

¹⁹ Programme de recherche mené dans le cadre d'un contrat PIRVilles CNRS associant l'INRA faune sauvage, l'UMR CNRS EcoBio, Le COSTEL, l'URA CNRS 915 et 1687, le LARES ainsi que deux laboratoires canadiens (département de géographie et service canadien de la faune) (Lemoigne & Sauvage, 1997 : 183).

l'oiseau participe à l'environnement habité du citadin et qu'il est indicateur de nature, de la qualité du milieu de vie (Lemoine & Sauvage, 1997). Les représentations sur l'oiseau sont cependant ambivalentes : même si 70 % des gens pensent la présence de l'oiseau en ville comme une bonne chose et une source de plaisir, 71,1 % estiment aussi que l'oiseau est potentiellement source de nuisances (ibid. : 188). Imprévisible et semant le désordre en ville, l'animal ne plaît pas car il incarne une nature incontrôlable et triomphante face à l'Homme (ibid.). Les oiseaux sont acceptables, agréables et intéressants en ville tant qu'« ils se trouvent dans une sphère d'images, de réactualisation du sentiment d'exister et aux marges composants d'une toile de fond de quotidienneté » (ibid. : 190). Ce qui est particulièrement intéressant dans les résultats de cette enquête sociologique, c'est qu'ils rejoignent ce que révèle Nathalie Blanc (1995), c'est-à-dire que la nature sauvage fait peur aux habitants et qu'elle ne semble pouvoir exister en ville que propre et contrôlée (Clergeau *et al.*, 1997). Ainsi, en s'inspirant de l'ensemble des expériences et des études réalisées en milieu naturel, notamment contre les oiseaux ravageurs de cultures, Philippe Clergeau propose sa conception de la gestion intégrée des oiseaux appliquée en milieu urbain (Clergeau, 1997b). Elle combinerait une approche écologique avec un suivi des populations d'oiseaux, une gestion raisonnée des interventions sur les oiseaux (adaptation du matériel, réflexion sur l'échelle spatiale de l'intervention, possibilité de non-intervention sur plusieurs sites et de création d'espaces d'accueil), une gestion des ressources alimentaires disponibles et utilisés par les oiseaux et enfin une gestion des plaintes (ibid. : 367).

L'un des oiseaux souvent étudiés en ville est le pigeon biset (*Columbia livia*) (Colon, 2007 ; Colon & Lequarré, 2013 ; Dehay, 2008 ; Jerolmack, 2008 ; Loose, 1997 ; Skandrani, 2014). Cet oiseau a un long passé commun avec l'Homme puisque dès le Moyen-Âge, il est domestiqué et utilisé par l'humain en tant que messenger ou pour sa viande (Dehay, 2008 : 12). Dans les années 1930, l'arrêt de ces pratiques provoque sa colonisation du milieu urbain, les pigeons d'élevages s'échappant par milliers d'individus (ibid. : 13). Dans les années 1960, l'oiseau devient source de nuisances pour les citadins (ibid. : 25). En 1997, l'ornithologue David Loose s'est ainsi intéressé aux problèmes posés par les pigeons dans la ville de Grenoble. Il analyse les plaintes des citadins et les méthodes de gestions existantes. Il relève des mesures de protection qui empêchent le pigeon de se poser (effarouchement ou pose de matériels) et/ou des mesures qui visent à réduire la population (capture et euthanasie). Il dévoile que les nuisances proviennent majoritairement des fientes de l'oiseau et que les habitants possèdent une attitude de décharge des responsabilités sur les collectivités locales identifiées comme seul recours. Plus récemment, la thèse de Zina Skandrani (2014) s'est intéressée aux systèmes socio-écologiques et à ses modèles de gouvernance en se basant sur la relation entre l'Homme et le pigeon dans les milieux urbains. Elle retrace l'évolution de la représentation du pigeon en tant qu'espèce nuisible et montre comment cette image s'est construite socio-culturellement. Elle explique comment la vision de l'oiseau est passée à celle positive d'un bel oiseau messenger, symbole de la paix, à celle négative d'un animal considéré comme sale, nuisible et assimilé à un rat. Ses résultats révèlent également que les politiques de gestions existantes, ayant pour but de réduire le nombre d'oiseaux en ville, ne sont pas des outils appropriés pour résoudre les conflits socio-environnementaux, celles-ci intégrant très peu les relations entre les Hommes et les animaux (Skandrani, 2014).

D'autres recherches se sont concentrées sur la question du nourrissage des pigeons dans les villes, pratique dénoncée par plusieurs citadins et qui préoccupe depuis plusieurs années les élus municipaux. À travers une enquête réalisée entre 2007 et 2008 à Paris, l'anthropologue Paul-Louis Colon et le géographe Nicolas Lequarré (2013) se sont intéressés aux nourrisseurs et à leurs liens avec les pigeons. Ils questionnent les résultats de l'enquête sociologique, réalisée par André Lemoine et André Sauvage en 1997, qui révélait que les nourrisseurs étaient constitués principalement de femmes âgées, en marge de la société et vivant depuis longtemps dans leur quartier. Ils considèrent qu'« aucune enquête approfondie auprès des nourrisseurs n'a jusqu'ici démontré la pertinence de ces constats » et il leur semble donc nécessaire de combler cette lacune (Colon & Lequarré, 2013 : 156). Les résultats de leur étude dévoilent que les nourrisseurs ne sont pas tous des personnes féminines, âgées, seules et répondant aux critères de l'inadaptation sociale. À l'inverse, les auteurs observent qu'à travers l'activité des nourrisseurs se tissent des liens, des affinités et se cache une diversité de personnes dont des jeunes et des hommes. Outre ces résultats, ils expliquent que cette activité permet aux nourrisseurs de se différencier des autres habitants et des autres nourrisseurs. Au sein de leur groupe, il y a ceux qui adoptent « les "bonnes" pratiques et les autres » qui nourrissent d'une mauvaise façon et au mauvais endroit (ibid : 159). Les auteurs concluent que l'animal en ville est un enjeu politique pour les différents groupes humains, le pigeon leur permettant chacun de se différencier et de se légitimer l'un par rapport à l'autre. L'animal exprime « une confrontation entre différentes manières de vivre ensemble en ville » (ibid. : 160).

Plus récemment, la perruche à collier (*Psittacula krameri*) et la corneille noire (*Corvus corone*) ont fait l'objet d'une thèse qui s'est intéressée aux rapports entre les citadins et les oiseaux dans la région d'Île-de-France (Berthier, 2019). La recherche révèle que 43 % des personnes interrogées aiment les oiseaux visibles en ville, sans distinction d'espèces, mais que ces dernières pour plaire doivent néanmoins respecter certains critères (ibid. : 133). La docteure Alizé Berthier identifie trois critères : les oiseaux doivent garder une « juste place », autrement dit rester dans les lieux que les habitants leur attribuent (parcs et jardins, arbres, en l'air), ils doivent tenir « un juste comportement », en d'autres termes ne pas se faire remarquer des citadins et maintenir une distance considérée comme normale avec l'humain, et pour finir, ils doivent rester dans « une juste densité » de leur population en ville (ibid. : 187). Les résultats de la thèse montrent ensuite que la corneille noire est un oiseau peu apprécié des enquêtés car elle est associée à des représentations négatives, liées au corbeau et à sa couleur noire (ibid.). Quant à la perruche à collier, elle constitue une espèce tropicale introduite accidentellement dans la région parisienne dans les années 1970. Entre 2006 et 2014, sa population en Île-de-France a été multipliée quasiment par dix (Clergeau *et al.*, 2015 ; Dubois, 2007), posant des problèmes en ville (plainte des citadins par rapport à son cri, compétition spatiale avec l'étourneau sansonnet et la sitelle torchepot (*Sitta europaea*)). Même si la perruche à collier est spontanément admirée pour son exotisme, sa beauté et sa couleur verte, la thèse révèle qu'un renversement de l'appréciation s'opère à mesure que sa population augmente et devient commune (Berthier, 2019 ; Berthier *et al.*, 2017). La docteure Alizé Berthier et ses collègues apportent des pistes de solutions afin de régler les conflits entre les citadins et la perruche à collier (Berthier *et al.*, 2017). Ils insistent sur la place et le rôle de l'habitant dans la gouvernance, notamment au début de la prolifération de

l'espèce (ibid.). Lors de la phase de colonisation de l'espèce, période où le nombre d'oiseaux peut être encore contrôlé et où il ne pose pas encore de réels problèmes, ils estiment qu'il serait « envisageable de développer un partage d'expérience, les habitants des zones prématurément colonisées pouvant témoigner auprès des autres citadins de ce renversement d'appréciation dès lors que l'espèce entre en phase de prolifération » (ibid. : 430). Selon les auteurs, considérer le rôle des habitants dans la gouvernance du problème permettrait de prévenir les dégâts causés par l'oiseau et d'anticiper les actions à venir (ibid.).

La gestion des goélands (*Larus argentatus*, *Larus michahellis*) urbains fait actuellement l'objet de travaux scientifiques. Philippe Clergeau (1997b) s'y est intéressé dans le cadre de son programme de recherche pluridisciplinaire présenté précédemment. Il applique aux goélands son modèle de gestion intégrée afin de proposer des pistes de solutions pour régler les problèmes posés par l'oiseau en ville. Puisqu'il constate que le nourrissage est l'une des principales raisons de l'installation du goéland en milieu urbain, il estime qu'il est nécessaire de mener une communication accrue envers le grand public pour expliquer les méfaits du nourrissage (Clergeau, 1997b). Il déclare : « outre le développement de recherches complémentaires sur l'adaptation des oiseaux aux activités humaines, c'est donc un objectif d'éducation générale qu'il convient aussi de viser. Comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, la démarche la plus opérationnelle nous impose aujourd'hui de nous tourner vers l'information et la communication au public » (Clergeau, 1997b : 373). Au Royaume-Uni, le spécialiste des oiseaux marins, Peter Rock (2005, 2013) analyse les dynamiques biologiques de différentes espèces de goélands et les gestions existantes afin de proposer des solutions pour limiter l'installation des oiseaux dans les zones urbaines. Il soulève le manque d'étude sur la biologie et l'écologie de l'oiseau en ville, notamment concernant son régime alimentaire. Comme l'avait fait remarquer David Loose (1997), il pense également qu'une meilleure gestion des déchets peut permettre de diminuer cet attrait de l'oiseau pour la ville (Rock, 2005, 2013).

Avec l'installation toujours plus importante des goélands dans les villes et les plaintes des habitants, sont apparues ces dernières décennies des études adoptant une approche sociologique et anthropologique. En 2002, la sociologue Christelle Gramaglia s'est intéressée aux relations entre les Hommes et le goéland leucophée (*Larus michahellis*) en Camargue et dans la région du Languedoc-Roussillon. Entre 1999 et 2000, elle a étudié des lettres de plaintes de citadins et a interrogé des sauniers, des pêcheurs et des ornithologues. Elle a observé des représentations sociales qui changent en fonction des personnes interrogées, de leurs métiers et de leurs occupations, des espaces considérés et de la mobilité de ces mêmes personnes au sein du territoire considéré. Chez les citadins, elle a constaté un sentiment d'exaspération quant à leur cohabitation avec l'oiseau en milieu urbain. Le goéland apparaît comme un perturbateur qui sème le désordre en ville. Il est condamné pour son comportement d'envahisseur et il est considéré comme concurrent de l'Homme sur son territoire (Gramaglia, 2002). Une autre étude de Christelle Gramaglia (2010) s'est intéressée à la manière dont les scientifiques et les ornithologues, inquiétés par la prédation des goélands leucophées sur les laro-limicoles, se sont saisis du phénomène de nidification des goélands dans les villes pour en faire devenir un problème dans l'espace public. La sociologue révèle que dans ce cadre un important travail de reproblématisation et de

dramatisation, qui prenait appui sur l'exemple de la Bretagne avec le cas du goéland argenté, a été réalisé par les scientifiques pour construire un argumentaire convaincant afin d'intéresser et de mobiliser d'autres acteurs à leurs préoccupations. Ce sont principalement les municipalités et les industriels, concernés par les nuisances des goélands, qui ont répondu à leurs sollicitations. Elle conclut qu'aucune réponse n'a encore été trouvée au conflit entre les Hommes et les oiseaux, ces derniers continuant de bousculer les frontières spatiales, organisationnelles et conceptuelles établies par la société humaine. La sociologue plaide pour le développement de nouvelles études portant sur ces communautés hybrides constituées d'humains et de non-humains afin de trouver des formes de cohabitations harmonieuses.

Il existe aujourd'hui enfin la thèse de Nathalie Savalois (2012) qui aborde spécialement les relations entre les goélands et les Hommes dans les villes. La docteure s'est intéressée aux rapports entre les riverains et les goélands leucophées dans la région de Marseille. Son approche est originale par le fait qu'elle étudie la dynamique de ces relations et les influences réciproques entre les Hommes et les oiseaux. S'inspirant de la théorie de l'acteur-réseau (Akrich *et al.*, 2006 ; Latour, 1997), l'oiseau est considéré comme un acteur à part entière dans la relation, susceptible d'influencer directement ou indirectement la société humaine. Par une approche pluridisciplinaire relevant de l'éco-éthologie et de la socio-ethnographie, la thèse analyse le comportement des goélands autant que le discours et les pratiques des acteurs humains. Ses résultats font apparaître que le goéland est un oiseau qui attire l'œil des citadins de par sa couleur blanche et ses comportements sociaux en ville. Oiseau marin, il est lié à la mer et garde cette connotation positive et esthétique appréciée par les habitants. Oiseau local qui fait partie de Marseille, il est cependant décrit comme « envahissant », « sale », « bruyant » et « agressif ». Outre cette représentation ambivalente des humains à l'égard du goéland, la thèse révèle que l'oiseau participe pleinement de sa relation avec le citadin, qu'il est capable d'ajuster ses comportements à ceux du citadin et de défendre ses intérêts. Nathalie Savalois (2012) dévoile la relation dynamique qui existe entre l'habitant et l'oiseau et elle invite ainsi à repenser la protection de la nature non plus seulement en termes de biens mais en termes de lien.

Cet aperçu des études s'intéressant aux relations entre l'Homme et l'animal en ville révèle la manière dont l'animal est perçu par les citadins et fait émerger les limites des modalités de gestions existantes. Il montre que l'animal sauvage est rarement associé à l'idée de nature en ville. Ce dernier n'est accepté que sous certaines conditions : il doit rester à la place que l'Homme lui assigne et doit correspondre à l'image que se fait l'habitant de la nature en ville, celle d'une nature esthétiquement belle, propre, contrôlée et maîtrisée. En effet, la faune valorisée en ville par les citadins se focalise souvent sur des espèces connues et emblématiques du milieu urbain, tels que les rougegorges ou les moineaux, alors que certaines espèces comme les corneilles ou les goélands sont quasi-unanimement rejetées. Au niveau de la gestion de l'animal en ville, la plupart des études scientifiques soulèvent le manque de prise en compte de l'aspect humain. Elles considèrent que d'intégrer la dimension humaine permettrait, en partie, d'apporter des solutions afin d'apaiser les conflits entre les citadins et les animaux sauvages. Elles proposent de s'intéresser aux représentations des habitants et aux relations qu'ils entretiennent avec l'animal, de développer

de la sensibilisation et de la communication auprès du grand public, notamment à l'égard des nourrisseurs.

II. L'IRRUPTION D'UNE ESPÈCE SAUVAGE EN MILIEU URBAIN AU XX^E SIECLE : LE CAS D'UN OISEAU MARIN

1. Le goéland : biologie, écologie et dynamique des populations²⁰

- a. Morphologie, répartition géographique et comportements de reproduction et alimentaire²¹

Le goéland argenté (*Larus argentatus*) et le goéland leucophée (*Larus michahellis*) sont les deux oiseaux auxquels nous avons consacré cette étude. Ils sont protégés par la loi française²² et font partie de la famille des laridés (Laridae), qui comprend 102 espèces, et de l'ordre des charadriiformes (Abolivier *et al.*, 2019). Le goéland argenté (fig. 2) arbore un manteau gris pâle à gris bleuté et des pattes couleur chair. Sa tête, son ventre et sa poitrine sont de couleur blanche et l'extrémité de ses rémiges²³ sont noires mouchetées de taches blanches. Son bec est jaune avec une tâche rouge sur la mandibule inférieure et son œil est jaune-vert pâle avec un cercle orbital de couleur variable. L'oiseau présente une taille de 67 cm et une envergure²⁴ de 123 à 148 cm.



Figure 2 : Goéland argenté

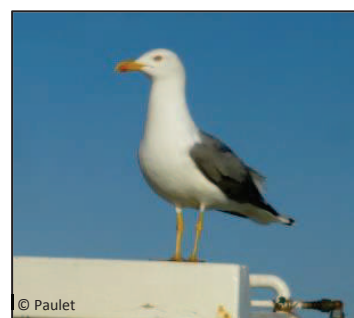


Figure 3 : Goéland leucophée

Le goéland leucophée est semblable au goéland argenté (fig. 3). Il s'en distingue principalement par ses pattes jaunes vif, sa silhouette plus élancée, son cercle orbital systématiquement rouge et par sa taille plus petite de quelques centimètres. Ces deux espèces ne présentent pas de

²⁰ Cette partie s'appuie principalement sur un travail effectué par Lucie Abolivier, chargée de mission dans l'association Bretagne Vivante-SEPNB, dans le cadre du programme de recherche dans lequel s'insère la présente thèse (Abolivier *et al.*, 2019). Nous ne citerons ainsi qu'une seule fois la référence afin de ne pas alourdir le texte.

²¹ Par « comportement de reproduction » ou par « comportement reproducteur », nous entendons l'ensemble des comportements et des actions de l'oiseau qui aboutissent à la fécondation et à la reproduction de l'espèce. Par « comportement alimentaire », nous entendons l'ensemble des comportements et des actions que développe l'oiseau pour se nourrir.

²² À l'échelle internationale, le goéland argenté est protégé par l'accord AEWa et le goéland leucophée par la convention de Berne. À l'échelle européenne, seul le goéland argenté est concerné par la Directive « Oiseaux ». À l'échelle nationale, le premier arrêté qui concerne les goélands date du 5 avril 1962 ; il protège les laridés sur le territoire français (Henry & Monnat, 1981). Plus récemment l'arrêté du 29 octobre 2009 fixe la liste des oiseaux protégés sur l'ensemble du territoire et les modalités de leur protection. Le goéland argenté et le goéland leucophée sont mentionnés dans l'article 3 (République Française. Légifrance Le service public de la diffusion du droit [en ligne]. Consulté le 18.02.2018 sur : <https://www.legifrance.gouv.fr/>).

²³ Terme désignant les grandes plumes des ailes de l'oiseau (définition issue du dictionnaire en ligne : <https://www.cnrtl.fr/>).

²⁴ Terme utilisé pour désigner la longueur entre les extrémités des ailes déployées d'un oiseau (Triplet, 2017).

dimorphisme sexuel²⁵. La seule différence est que le mâle est en général un peu plus grand. Leur espérance de vie est autour de 30 ans.

La taxonomie du groupe des goélands a été modifiée à de nombreuses reprises. Avant 1977, le goéland argenté *Larus argentatus* était divisé en une quinzaine de sous-espèces et en deux groupes : celui des oiseaux à pattes roses et celui des oiseaux à pattes jaunes dans lequel était placé le goéland leucophée. Ce dernier a ensuite été considéré comme une sous-espèce du goéland pontique *Larus cachinnans* (Devillers, cité par Abolivier *et al.*, 2019 : 11). La récente prise en compte de descripteurs moléculaires du génome et de traits de la biologie et de la reproduction de ces taxons a montré qu'il s'agit d'espèces distinctes. Quelques cas d'hybridation sont néanmoins aujourd'hui connus entre les goélands leucophées et les goélands argentés.

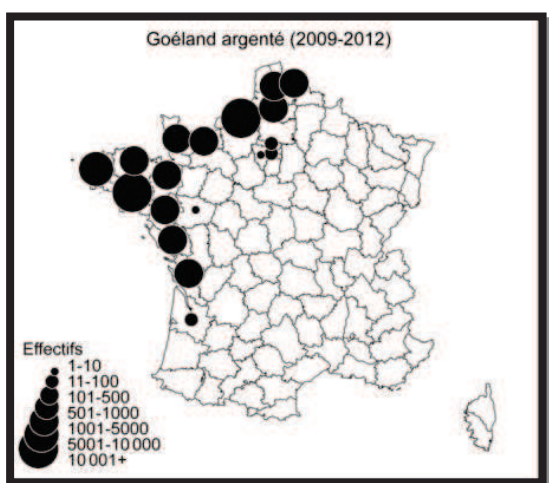


Figure 4 : Répartition des goélands argentés en France (Cadiou *et al.*, 2014)

Le goéland leucophée a une répartition essentiellement méditerranéenne mais il se reproduit jusqu'au littoral atlantique français et divers archipels de macaronésiens : Açores, Madère, Canaries. Sur le territoire national, le goéland leucophée est établi principalement sur la côte méditerranéenne, en particulier sur les îles de Marseille et sur certains étangs du Languedoc (fig. 5).

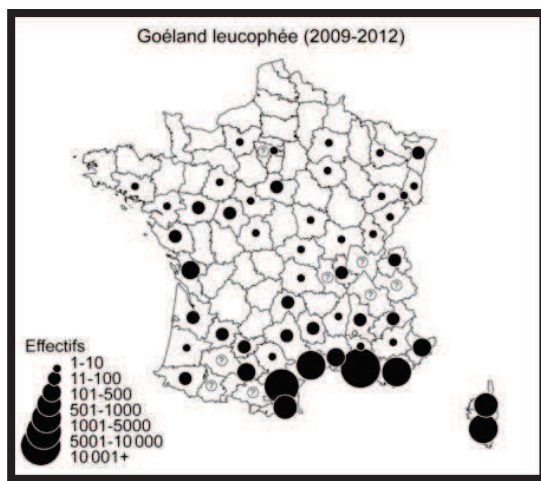


Figure 5 : Répartition des goélands leucophées en France (Cadiou *et al.*, 2014)

Ces oiseaux sont majoritairement sédentaires et la plupart nichent chaque année au même endroit (Tinbergen, 1975). Certaines études sur le goéland argenté ont montré que les reprises

²⁵ Terme utilisé pour désigner les différences morphologiques apparentes entre les individus des deux sexes, qui se manifestent par la taille, la masse corporelle ou le plumage (Triplet, 2017).

d'oiseaux bagués²⁶ étaient essentiellement localisées à moins de 100 km autour de la colonie natale (Spaans, 1971). En revanche, le goéland leucophée est jugé « partiellement migrateur » puisque certaines populations de Méditerranée semblent préférer des zones de la côte atlantique.

Les comportements reproducteurs²⁷ et alimentaires de l'oiseau constituent les comportements les plus visibles en ville et ils font fréquemment l'objet de discussions des citadins. Il est donc important que nous les décrivions.



Figure 6 : Goéland adulte et ses poussins sur le port de Lorient (2018)

Les goélands²⁸ sont des espèces monogames et sont fidèles d'une année sur l'autre. Précédant la copulation, les parades nuptiales font l'objet d'un cérémonial assez complexe combinant cris d'appels, postures diverses, balancements de la tête, battements d'ailes et régurgitation de la nourriture. Le nid est assez large et construit avec des végétaux divers (herbes, algues, racines d'arbres...) mais aussi de déchets de plastique, de graviers, de coquillages, de plumes. Il est construit par les deux

partenaires même si le mâle est généralement plus actif dans cette activité. Un à trois œufs sont pondus par ponte. Au moment de l'éclosion, les poussins pèsent environ 65 grammes et sont couvés en permanence et ce, jusqu'à ce qu'ils aient acquis une certaine indépendance thermique, c'est-à-dire au bout de quelques jours. Le dérangement des parents lors de cette première phase est souvent une cause de mortalité chez l'oisillon. Semi-nidifuge²⁹ et assez mobiles, les poussins explorent les alentours du nid dès le deuxième ou troisième jour. Ils possèdent un plumage cryptique leur permettant de se fondre dans leur environnement (fig. 6). S'ils aventurent un peu trop loin en dehors de leur limite de leur territoire, ils peuvent être attaqués par les adultes voisins, et souvent tués, voire mangés. Pour se nourrir, les poussins tapent sur la tache rouge du bec du parent pour déclencher la régurgitation.

²⁶ Les oiseaux bagués sont les oiseaux qui portent une bague. Une bague est un anneau de métal, de celluloïd ou de plastique fixé à la patte des oiseaux migrateurs pour servir à des observations scientifiques sur les sujets ainsi marqués (définition issue du dictionnaire en ligne : <https://www.cnrtl.fr/>).

²⁷ L'explication du comportement de reproduction s'appuiera également sur les travaux de l'éthologue Niko Tinbergen (1975). Pendant plusieurs années, ce dernier a étudié le comportement de reproduction des goélands argentés au sein de colonies naturelles. Il a fait de nombreux tests et expériences, notamment sur la reconnaissance des œufs par les adultes ou sur la vision des poussins. Il a observé longuement les goélands et en parle en ces termes : « la colonie devient en quelque sorte plus intéressante lorsque vous vous rendez-compte qu'elle se compose d'individus que vous connaissez personnellement. Vous avez l'impression d'être chez vous, de participer à leur vie, et leurs aventures font partie de votre propre existence » (Tinbergen, 1975 : 80).

²⁸ Lorsque le nom de l'espèce n'est pas précisé, le terme « goéland » désigne et englobe le goéland argenté et le goéland leucophée. Au cas contraire, le nom de l'espèce est précisé.

²⁹ Le terme nidifuge désigne les espèces dont les jeunes sont aptes à s'alimenter seuls quelques heures après la naissance (Triplet, 2017).

La surveillance et le nourrissage des oisillons sont assurés par les deux parents, ces derniers manifestants des comportements d'agressivité pour assurer la protection de leur progéniture. Comme le décrit Niko Tinbergen, les oiseaux chargent tout intrus qui rentre dans leur territoire : « même s'ils ne touchent pas l'intrus, toute la manœuvre donne l'impression que l'oiseau se prépare à attaquer, car il abaisse les pattes une fraction de seconde avant de passer comme un éclair devant l'ennemi et, s'il le frappe c'est normalement avec le pied » (Tinbergen, 1975 : 141). Cette charge est accompagnée de cris d'alarme. L'éthologue constate que dans les colonies naturelles, les vrais combats entre les goélands sont extrêmement rares, les comportements de défense, constituant la plupart du temps seulement des menaces à l'intrus qui entre dans le territoire. Il qualifie cette attaque de « bluff » car elle a pour fonction d'intimider l'adversaire qui se rapproche un peu trop près du « centre d'intérêt reproducteur » de l'animal (Tinbergen, 1975 : 82, 83). La philosophe Vinciane Despret (2019 : 62, 63) rapporte également que les comportements territoriaux des oiseaux seraient considérés par des scientifiques comme des simulacres :

« Si le territoire se définit comme un lieu d'intention spectaculaire, l'agressivité n'est plus le motif au sens psychologique, ou la cause, de l'activité territoriale, elle en est le motif au sens esthétique ou musical, elle lui donne son style, sa forme de présentation, son énergie, sa chorégraphie et ses gestes : l'agression devient de l'ordre du simulacre [...] Le vainqueur n'est pas le meilleur combattant mais le meilleur acteur. » (Despret, 2019 : 62, 53)

Les poussins sont capables de voler au bout de 35 à 40 jours, mais seront nourris plusieurs jours encore par leurs parents. Le poussin change progressivement de plumage. Au début marron ou gris, il prend progressivement une couleur marbré, avec des ailes noires et blanches et des yeux et un bec noir (fig. 7). Au bout de quatre ans, il atteint son plumage adulte et sa maturité sexuelle.



Figure 7 : Jeune goéland avec un plumage noir et blanc (2018)

Chez le goéland argenté, la période de reproduction qui comprend la ponte et l'élevage des jeunes, se déroule d'avril à juillet (fig. 8). Chez le goéland leucophée, elle est plus précoce et se déroule de mars à fin juin. Elle est précédée par une longue phase d'appropriation des territoires et de formation des couples (fig. 8).

En France, pour le goéland argenté, la date moyenne de ponte se situe durant la première semaine de mai ; pour le goéland leucophée, elle a lieu fin mars-début avril. La couvaison dure entre 28 et 30 jours en moyenne et le nid est surveillé en permanence durant cette période de ponte. Elle est une période relativement calme, l'oiseau restant sur son nid. En revanche, la phase d'élevage des poussins est la phase la plus bruyante car ces derniers deviennent mobiles et les parents défendent leur progéniture.

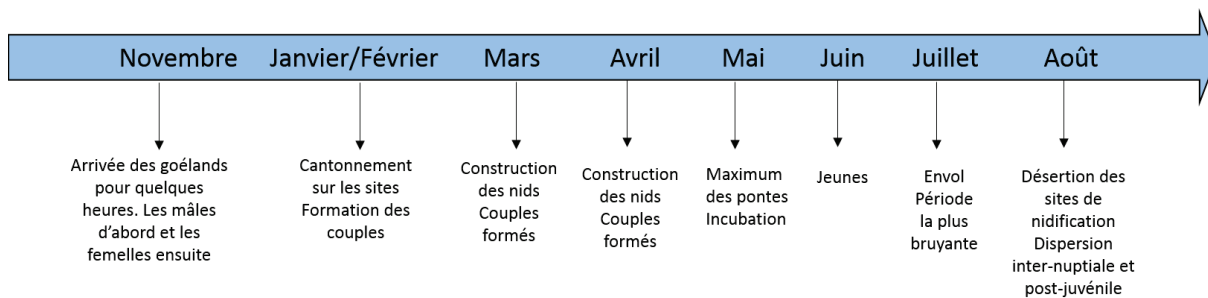


Figure 8 : Récapitulatif du calendrier du goéland argenté
(Ville du Havre, 1993)

Quant à leur comportement alimentaire, les goélands sont des espèces omnivores et opportunistes, capables d'adapter leur alimentation en fonction de la disponibilité en ressources. Leur régime est composé de poissons, d'invertébrés marins (mollusques, crustacés, polychètes...), insectes, vers de terres, petits mammifères et de graines. Les œufs et les oisillons des autres espèces entrent dans la composition de leur diète. Les scientifiques les décrivent telles des espèces anthropophiles et charognards, les goélands se nourrissant également de cadavres d'animaux et de déchets alimentaires qu'ils trouvent dans les décharges à ciel ouvert ou derrière les bateaux de pêche. Les oiseaux peuvent aussi aller dans les champs agricoles profitant du labourage pour capturer les vers de terre.

Cette diversité dans le régime alimentaire est valable surtout à l'échelle de l'espèce : les individus ont souvent des comportements plus spécialisés et parfois plus limités. Une étude menée en rade de Brest a par exemple montré que les femelles se nourrissaient plus de lombrics alors que les mâles se nourrissaient plus sur les décharges (Pons, 1992). Concernant son comportement alimentaire, le goéland n'est pas un oiseau plongeur à la différence du cormoran ou du fou de Bassan. Il capture ses proies en marchant ou en nageant à la surface de l'eau. Il adopte régulièrement des comportements de kleptoparasitisme, c'est-à-dire qu'il dérobe des proies capturées par d'autres oiseaux (aigrettes, sternes...) en les harcelant jusqu'à ce qu'ils la lâchent ou en leur volant habillement lors de leur phase d'atterrissage. Pour casser des corps durs tels que des mollusques ou des crustacés, les goélands larguent les coquilles en vol à quelques dizaines de mètres de haut ou sur un substrat solide (Tinbergen, 1975). Un autre comportement spécifique au goéland argenté est le « pataugeage » qu'il effectue sur les champs ou sur des pelouses pour faire remonter les vers à la surface (ibid. : 39). Lorsqu'il s'adonne à cette activité, le goéland a les pattes qui se soulèvent alternativement et il tourne la tête d'un côté et de l'autre (ibid.). Pour se nourrir, une étude a montré que certains goélands étaient capables de parcourir 30 km tandis que d'autres restaient dans un rayon de un kilomètre autour de leur nid (Henry & Monnat, 1981).

b. Les dynamiques écologiques des populations de goélands

La description des dynamiques des populations³⁰ de goélands en France au cours des siècles derniers est essentielle pour comprendre le phénomène d'installation des oiseaux dans les villes dont nous allons traiter dans la thèse. Elle permet de saisir l'histoire de l'oiseau et le contexte dans lequel les oiseaux ont colonisés les milieux urbains. Dans un souci de clarté, la dynamique des populations de goélands est présentée en trois phases : la phase d'extinction, la phase d'explosion démographique et la phase de déclin.

La phase d'extinction des goélands

Au début du XIX^e siècle, les goélands argentés et les goélands leucophées sont des oiseaux présents sur le littoral français, ils apparaissent mentionnés pour la première fois dans des écrits (Abolivier *et al.*, 2019 ; Savalois, 2012). La première citation précise du goéland leucophée nicheur date de 1859 dans la région Occitanie (Abolivier *et al.*, 2019 : 72). Des couples sont observés sur les îles de Marseille par les ornithologues Jean-Baptiste Jaubert et Barthalemy-Lapommeraye (*ibid.*). À cette même époque, le goéland argenté est considéré comme un nicheur répandu en Bretagne (Henry & Monnat, 1981).

Au XIX^e et début du XX^e siècle, les œufs de ces oiseaux sont collectés à des fins alimentaires par les habitants et les poussins servent d'appâts pour la pêche (Chansigaud, 2012, 2014). Les naturalistes et les ornithologues enrichissent leur collection avec de nombreux spécimens d'oiseaux marins, dont des goélands. Ces derniers sont également exploités dans le cadre de commerce dans la plumasserie, de la chasse sportive et de loisirs (*ibid.*). L'historienne de l'environnement Valérie Chansigaud évoque, dans son livre *Des Hommes et des oiseaux*, comment la chasse de loisirs a tué de nombreux oiseaux marins par le passé. Elle raconte comment l'archipel des Sept Îles, situé dans les côtes d'Armor en Bretagne, était le spectacle de massacres d'oiseaux dont le macareux moine (*Fratercula arctica*), les chasseurs y débarquant avec des caisses de cartouches pour s'exercer au tir (Chansigaud, 2012 : 147). En deux ans, l'effectif des oiseaux était passé de 20 000 à 2 000 individus (*ibid.*). Aujourd'hui, l'archipel des Sept Îles est devenu la première réserve naturelle en France.

Au début du XX^e siècle, les goélands disparaissent quasiment des côtes françaises (Lebeurier, 1977 ; Migot, 1987). D'après certains ornithologues, la combinaison de toutes ces pratiques avec l'oiseau (chasse, collecte des œufs, commerce de plumasserie...) a contribué pour une bonne part à ce déclin général des populations (Cadiou *et al.*, 1997 ; Henry & Monnat, 1981).

³⁰ La dynamique des populations (ou la dynamique écologique des populations) décrit les variations d'abondance dans l'espace et dans le temps des diverses espèces et en recherche les causes. Elle tente de comprendre les facteurs responsables des variations d'effectifs au sein d'une population (Triplet, 2017).

La phase d'explosion démographique des goélands

Au milieu du XX^e siècle, les effectifs des goélands connaissent une augmentation importante au niveau mondial bien qu'elle soit un peu plus tardive pour le goéland leucophée (Cramp, 1971 ; Mudge, 1978 ; Thibault *et al.*, 1996). Au Royaume-Uni, le phénomène est plus précoce et commence dès le début du XX^e siècle (Harris, 1970 ; Raven & Coulson, 1997). Entre 1950 et 1970, la population de goélands en Grande-Bretagne avait déjà doublé (Harris, 1970). Concernant le goéland argenté, cette explosion démographique s'accompagne d'une saturation de ses sites originels et d'une expansion de son aire de reproduction en Atlantique nord (Henry & Monnat, 1981). En 1960, l'effectif européen des goélands argentés est évalué à 833 000 couples. À l'échelle de la France, le graphique ci-dessous (fig. 9) indique l'évolution de sa population entre les années 1955 et 2012 sur le territoire français. Il montre une forte augmentation entre 1955 et 1989, les effectifs passant de 6 500 à 88 100 couples. Il révèle que la phase d'explosion démographique de la population se termine dans les années 1990.

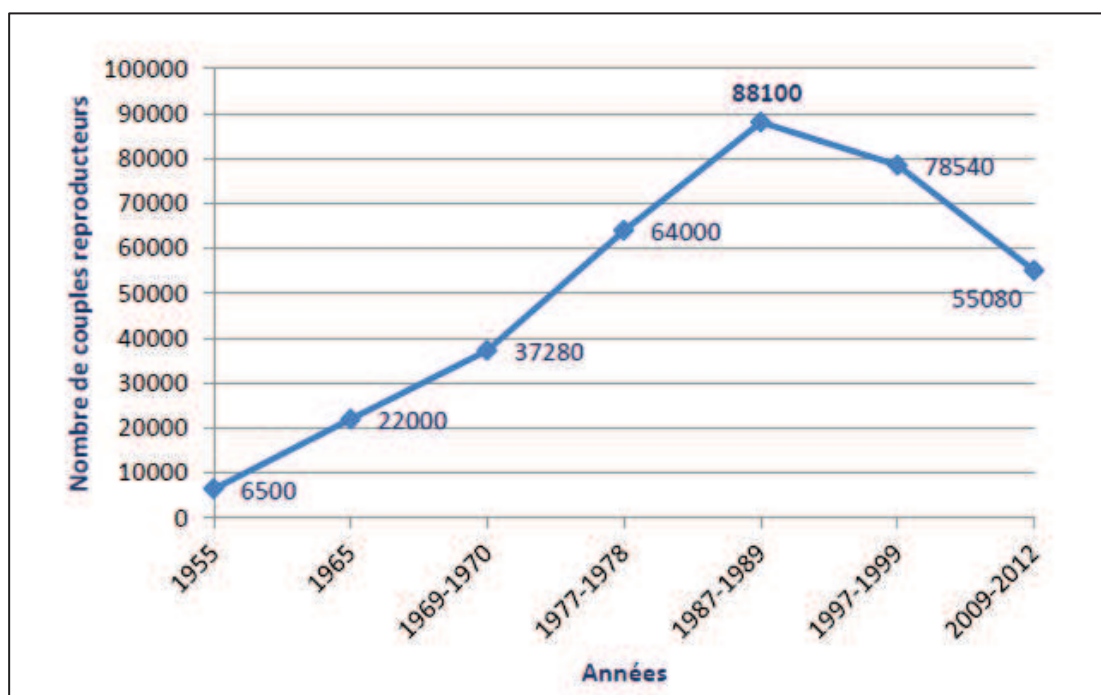


Figure 9 : Évolution des effectifs de goélands argentés nicheurs en France entre 1955 et 2012 (Abolivier *et al.*, 2019)

Concernant les goélands leucophées, très peu de données sont disponibles et il est difficile d'obtenir un état des lieux global des effectifs historiques de la population de l'oiseau dans l'ensemble de son aire de répartition. Il est donc compliqué de donner un chiffre à l'échelle européenne. Nous pouvons toutefois citer quelques études : en 1988, une estimation partielle de la population de l'ouest de la Méditerranée fait état de 84 200 couples minimum (Beaubrun, cité par Abolivier *et al.*, 2019 : 111). Quelques années plus tard, la même population est estimée à 120 000 couples minimum (Perennou *et al.*, cité par Abolivier *et al.*, 2019 : 111). Malgré des données incomplètes sur l'évolution du nombre de goéland leucophée en France, plusieurs études font le constat d'une véritable explosion démographique de l'oiseau dans les régions du Midi au

cours du XX^e siècle (Cadiou *et al.*, cité par Abolivier *et al.*, 2019 : 74 ; Thibault *et al.*, 1996). De plus, le travail de l'association Bretagne Vivante-SEPNB a permis de faire une synthèse qui établit une approximation de l'évolution du nombre de goélands leucophées sur le territoire national (fig. 10). Le graphique (fig. 10) confirme l'augmentation rapide des populations de l'oiseau au cours du XX^e siècle, qui passe de 300 oiseaux en 1920 à une moyenne de 41 590 entre 1997 et 2001.

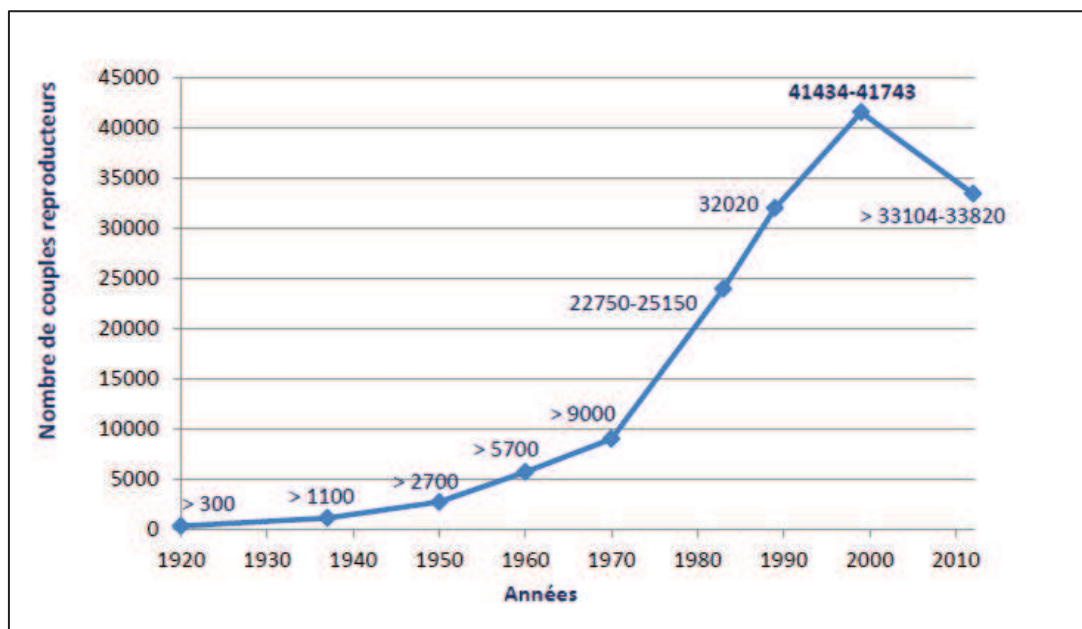


Figure 10 : Évolution des effectifs de goélands leucophée nicheurs en France de 1920 à 2012 (Abolivier *et al.*, 2019)

Comme pour le goéland argenté, cette augmentation du nombre de goéland leucophée entraîne une saturation de ses sites originels et une expansion hors de son territoire naturel. En 1970, l'oiseau colonise pour la première fois le littoral atlantique. En 2009-2012, les effectifs en Atlantique atteignent à peu près 350 couples et, de 1999 à 2012, la population augmente de plus de 5 % en moyenne chaque année.

Les principales hypothèses pour expliquer cet accroissement des populations de goélands sont les mesures de protection de ces espèces prises par l'État dans les années 1960, l'abandon progressif de la collecte des œufs et de la chasse sportive sur ces oiseaux, l'augmentation considérable des ressources alimentaires artificielles, facilement accessibles et mises à dispositions de ces oiseaux (ordures ménagères, restes alimentaires, rejets de pêche et déchets des industries agro-alimentaires...) (Cadiou *et al.*, 1997 ; Henry & Monnat, 1981 ; Lloyd *et al.*, 1991). Cette disponibilité des ressources alimentaires semble avoir particulièrement joué un rôle important dans la survie moyenne des oiseaux et dans leur succès de reproduction, d'où la multiplication rapide des effectifs (Cadiou *et al.*, 1997). En effet, avant les années 1940, la plupart des déchets alimentaires étaient directement brûlés dans les maisons, compostés, ou donnés comme aliments aux cochons ou aux poules. Après la Seconde Guerre mondiale, l'augmentation démographique des villes côtières par l'exode rural, le développement de l'activité touristique et plus généralement le développement de la société de consommation ont entraîné une augmentation des déchets

ménagers (Camberlein & Flotté, 1979b ; Lloyd *et al.*, 1991). De nouvelles politiques urbaines concernant les déchets sont apparues : le brûlage a été interdit et de nouvelles décharges à ciel ouvert ont vu le jour rendant de plus en plus accessible les restes alimentaires aux oiseaux.

Dans le contexte d'expansion des populations hors des limites habituelles, ces oiseaux marins nicheurs ont colonisé certaines villes de bord de mer. Opportunistes et anthropophiles, ils ont migré vers les espaces urbains où ils trouvent aisément de la nourriture, des sites de nidifications (toits, terrasses...) et une protection contre certains de leurs prédateurs naturels. En Angleterre, les premières colonies urbaines apparaissent au début des années 1930 (Monaghan & Coulson, 1977 : 89). En France, dans les années 1970, la présence du goéland argenté est attestée en Bretagne, au Tréport, à Saint-Malo ou à Morlaix (Cadiou, 1997a : 211 ; Vincent, 1986 : 31). Dans le sud de la France, les premiers cas sont constatés en 1975 à Fos-sur-Mer puis en 1983 à Martigues (Cadiou, 1997a : 215). En l'espace d'une décennie, les effectifs des goélands argentés ont été multipliés par deux en milieu urbain, notamment à Lorient où se trouve désormais la plus grande colonie de goélands argentés urbains, soit 2 310 couples (Cadiou *et al.*, 2014 : 27). Le dernier recensement national des oiseaux marins nicheurs en France métropolitaine, datant de 2009-2012, a établi que les effectifs urbains des goélands sont le plus souvent en augmentation ou plus ou moins stables selon les villes considérées (*ibid.*). Aujourd'hui près d'une centaine de villes sont colonisées par le goéland argenté ; le recensement indique 20 050 couples nicheurs urbains, soit 36 % de la population reproductrice (*ibid.* : 27). Concernant le goéland leucophée, près d'une soixantaine de colonies urbaines sont concernées ; en 2012, le bilan des effectifs nicheurs en milieu urbain dépasse les 1 730 couples (*ibid.* : 29), alors qu'en 2000 il était estimé à 300 couples (Cadiou *et al.*, cité par Abolivier *et al.*, 2019 : 82). Ce phénomène de nidification urbaine s'étend désormais jusque dans les terres intérieures : des départements continentaux tels que le Maine-et-Loire, le Val-de-Marne ou l'Île-de-France sont colonisés par les goélands argentés et les goélands leucophées (Cadiou *et al.*, 2014 : 28). Des cas sont également signalés dans la région Auvergne-Rhône-Alpes (Tissier, cité par Abolivier *et al.*, 2019 : 78).

Quelques études se sont intéressées à la biologie et à l'écologie de ces nouveaux goélands urbains afin de comparer les résultats à ceux des colonies naturelles (Cadiou, 1997a, 1997b ; Cadiou *et al.*, 1997 ; Cadiou *et al.*, 2019 ; Pons, 1992 ; Vincent, 1994). Les résultats montrent que la production de jeunes des oiseaux est plus élevée en milieu urbain qu'en milieu naturel : de l'ordre de 1 à 1,5 jeunes par couple pour le premier contre 0,5 à 1 jeune par couple pour le second (Cadiou *et al.*, 1997). Le calendrier du goéland présenté précédemment (fig. 8) est légèrement différent en ville : les pontes sont plus tardives, pouvant donner des jeunes à l'envol jusqu'à fin août début septembre pour les goélands argentés ; les goélands davantage sédentaires qu'en milieu naturel, ne désertent pas toujours leur site mais ils restent aux alentours (Vincent, 1994). Globalement, les liens parents-jeunes semblent également se prolonger plus longtemps en ville (*ibid.*).

La phase de déclin des goélands

Comme nous l'avons vu dans les figures 9 et 10, depuis les années 1990, un phénomène inverse, moins connu que celui de l'augmentation des populations, apparaît : l'expansion des goélands

s'est ralentie et le nombre de goéland (particulièrement pour le goéland argenté) diminue en France et en Europe, et ce surtout dans les colonies naturelles (falaises, zones littorales faiblement peuplées...) (Cadiou *et al.*, 1997 ; Cadiou *et al.*, 2014). En Grande Bretagne et en Irlande, le phénomène a été similaire mais s'est déroulé un peu plus tôt : la population de goélands argenté a presque réduit de moitié entre 1969 et 1987 (Lloyd *et al.*, 1991).

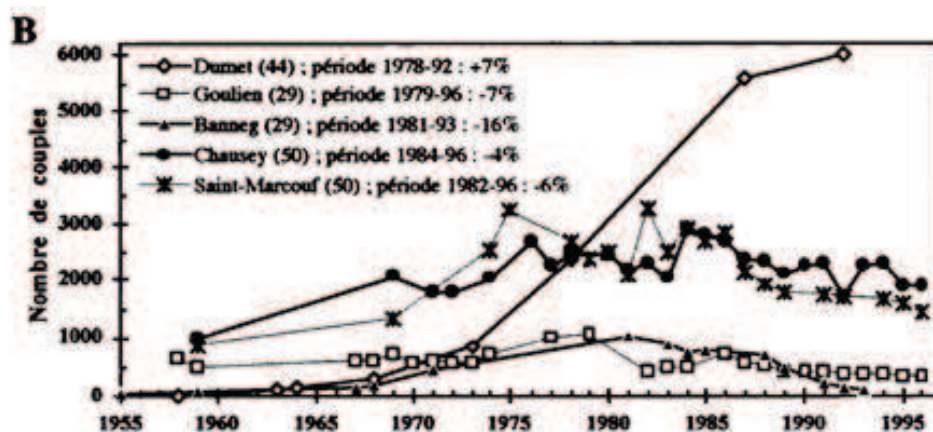


Figure 11 : Évolution des effectifs de goélands argentés (nombre de couples reproducteurs) et taux moyen d'accroissement annuel pour quelques colonies naturelles (Cadiou *et al.*, 1997)

Le graphique (fig. 11) montre l'évolution de quelques colonies naturelles de goélands argentés depuis les années 1955. Il révèle que les effectifs diminuent quasiment partout à partir des années 1990. Au cours de ces années, le taux de croissance des goélands argentés est d'ailleurs devenu négatif dans tous les départements bretons, où était concentré la majorité des effectifs. Cette décroissance annuelle est particulièrement marquée dans les Côtes-d'Armor (-6 % en moyenne) et le département le moins touché est l'Île-et-Vilaine avec -0,3 %. Le dernier recensement national des oiseaux marins nicheurs de 2009-2012 confirme cette tendance (Cadiou *et al.*, 2014) puisqu'aujourd'hui, le déclin dans les colonies naturelles se poursuit à hauteur de plus de 40 % dans certains départements (Cadiou & Yésou, 2006 ; Le Guillou & Debout, 2012).

Ainsi, bien que l'expansion du goéland argenté dans les villes françaises soit observée, elle ne compense pas l'effondrement de leur population dans les zones d'origines (fig. 12). En Bretagne, région qui compte plus de la moitié de l'effectif total du goéland argenté sur le territoire, une étude révèle ce déséquilibre récent entre les colonies naturelles et urbaines (fig. 13) (Cadiou *et al.*, 2019). Le nombre de colonies urbaines augmente depuis les années 1970, passant de 0,2 % entre 1977 et 1979 à 28 % entre 2009 et 2012 (fig. 13), mais l'effectif global dans la région continue pour autant à diminuer de par cet effondrement dans les colonies naturelles.

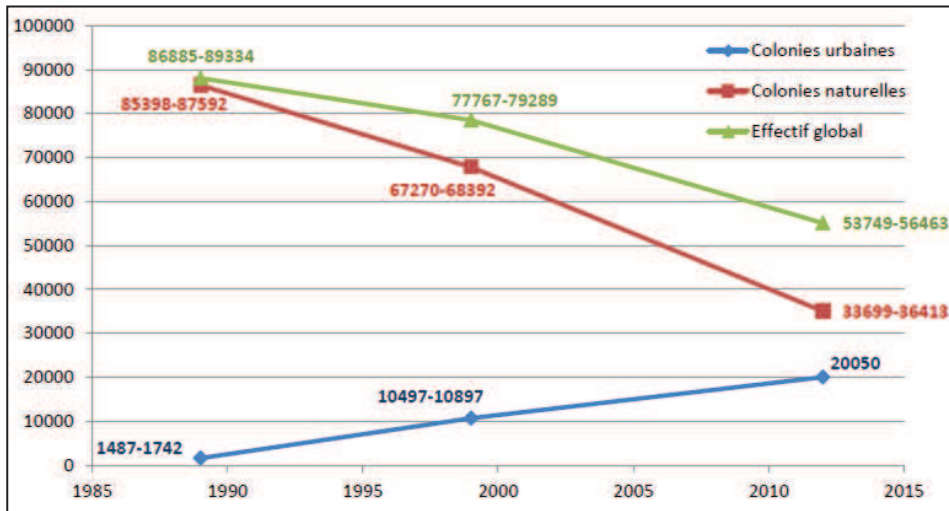


Figure 12 : Évolution des populations de goélands argentés dans les colonies naturelles et urbaines en France de 1987 à 2012 (Abolivier *et al.*, 2019)

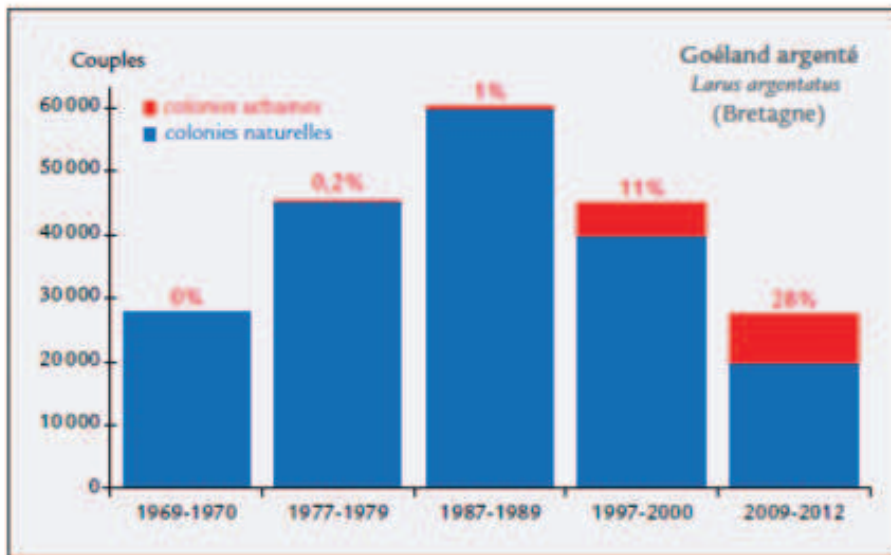


Figure 13 : Évolution des effectifs nicheurs de goélands argentés en Bretagne dans les colonies naturelles et urbaines (la part représentée par les nicheurs urbains est indiquée en pourcentage) (Cadiou *et al.*, 2019)

Face à ce déclin des goélands argenté sur l'ensemble de l'Europe, l'oiseau est désormais considéré comme quasi-menacé. Il est inclus dans la catégorie SPEC-2³¹ en tant qu'espèce à statut défavorable. En Europe, huit pays montrent une population en déclin, six pays montrent une augmentation et deux pays avec des tendances fluctuantes ou avec une stabilité des populations. Depuis 2016, la liste nationale de l'UICN³² place l'oiseau dans la liste rouge dans la catégorie quasi menacé. Au niveau de la région Bretagne où la situation est plus alarmante, il est classé dans la liste rouge comme espèce vulnérable et est considéré comme une espèce à responsabilité régionale « très élevée »³³.

Concernant le goéland leucophée, au vu des problématiques d'exhaustivité des recensements sur le territoire tout au long du XX^e siècle, l'évolution de sa population est plus difficile à évaluer aujourd'hui. On peut cependant noter une augmentation des effectifs de +6,3 % par an en moyenne entre 1920 et 2001 (Abolivier *et al.*, 2019 : 74). En parallèle, on remarque une diminution progressive de ce taux d'accroissement au cours du siècle dernier, de +8 % à +2,5 % (ibid.). Le dernier recensement régional de 2009-2012 sur l'oiseau demeure incomplet : décomptes partiels en Corse, en Ardèche et dans la Drôme et absence de données pour certains départements (Cadiou *et al.*, 2014). Toutefois, des études donnent quelques indices. Elles montrent une augmentation des effectifs dans les départements intérieurs et dans les départements littoraux de la façade Manche-Atlantique, et à l'inverse une baisse globale en Méditerranée.

Plusieurs hypothèses expliquent la diminution du goéland dans son milieu initial ; elles sont liées à la réduction des ressources trophiques générées par la fermeture des décharges publiques, à la diminution des rejets de pêche de par la politique du zéro rejet, à la mise en place de campagnes de destruction des individus et à l'augmentation de la prédation exercée par certaines espèces telles que le goéland marin (*Larus marinus*) ou le goéland brun (*Larus fuscus*) (Cadiou *et al.*, 1997 ; Migot, 1992). La maladie du botulisme, fréquente chez l'avifaune, est aussi une des raisons citées par plusieurs auteurs (Llyod *et al.*, 1991 ; Perrins & Smith, 2000).

³¹ Cet indicateur provient de la liste rouge européenne publiée en 2015 et qui a été réalisée par BirdLife International. Pour juger l'état de la population, il se base sur les critères de l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (UICN). Il identifie les espèces prioritaires (SPecies of European Conservation concern ou SPEC) pour lesquelles des mesures de conservation doivent être prise pour améliorer leur état. Les espèces sont classées par degré de priorité (SPEC 1 : espèce menacée à l'échelle planétaire ; SPEC 2 : espèce à statut européen défavorable dont la majorité de la population mondiale se trouve en Europe ; SPEC 3 : espèce à statut européen défavorable dont la majorité de la population se trouve hors Europe).

³² L'UICN établit des listes rouges afin de permettre de connaître l'état de conservation global des espèces végétales et animales. Elle s'appuie sur une série de critères précis et universels pour évaluer le risque d'extinction de milliers d'espèces et de sous-espèces. Elle est reconnue comme l'outil de référence le plus fiable pour connaître l'état de la diversité biologique spécifique. Il existe une liste rouge à l'échelle mondiale, nationale et régionale.

³³ L'évaluation de cette responsabilité biologique régionale prend en compte le risque de disparition dans la région, l'abondance relative et l'état de la menace à l'échelle nationale. Le critère responsabilité « très élevée » rassemble les espèces pour lesquelles les préoccupations en matière de survie sont les plus fortes à l'échelle régionale et/ou pour lesquelles la Bretagne accueille une très forte proportion de la population nationale (Abolivier *et al.*, 2019).

En guise de conclusion de cette partie, les figures 14 et 15 récapitulent les dynamiques écologiques des populations de goélands.

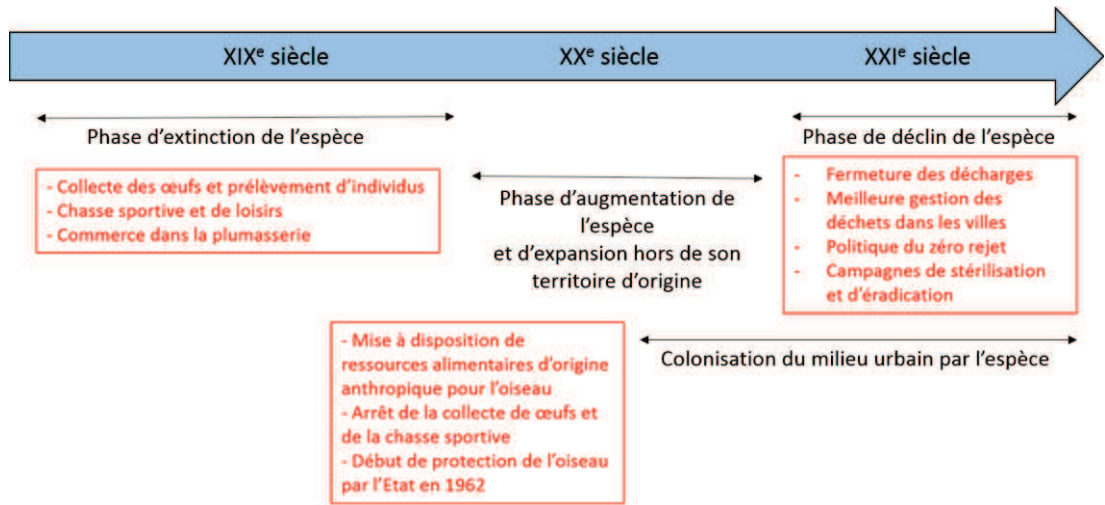


Figure 14 : Synthèse sur les phases de dynamique des populations de goélands (les cadres rouges indiquent les actions de l'Homme qui ont influencé l'évolution des effectifs d'oiseaux)

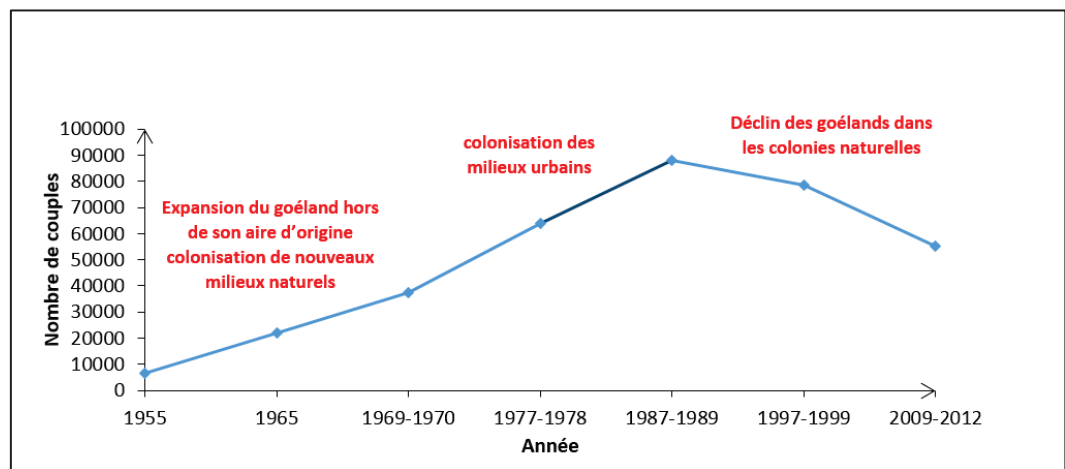


Figure 15 : Évolution des effectifs reproducteurs de goélands argentés en France entre 1955 et 2012 et identification des différentes phases de dynamiques écologiques des populations (d'après Abolivier *et al.*, 2019)

2. La mise en lumière du conflit Homme/goéland et l'arrivée de l'oiseau en ville

a. Les prémices d'un conflit entre l'Homme et l'oiseau

Les premiers conflits entre les Hommes et les goélands concernent les scientifiques et les ornithologues. L'augmentation des goélands au cours du XX^e siècle s'accompagne d'une saturation progressive de ses sites d'origine, d'une extension de l'aire de reproduction et d'une colonisation de nouveaux milieux (Cadiou *et al.*, 1997). La présence du goéland engendre sur les sites colonisés, à travers la compétition spatiale et la prédation, la régression, voire l'extinction de certaines colonies d'oiseaux (mouette mélanocéphale (*Ichthyaetus melanocephalus*), sternes (*Sterna dougallii* ; *Sterna hirundo*), flamant rose (*Phoenicopterus roseus*), tadorne de Belon (*Tadorna tardona*), macareux moine (*Fratercula arctica*), guillemot de Troïl (*Uria aalge*)...) (Blondel, 1963 ; Camberlein & Floté, 1979a ; Salathé, 1983 ; Thomas & Monnat, 1980). Le goéland commence effectivement à s'installer sur ses sites de reproduction entre trois et quatre mois avant de nombreuses autres espèces. Fidèle à son territoire, il l'occupe durablement et interdit toute colonisation ou recolonisation par d'autres oiseaux. Il est un grand compétiteur pour l'occupation de l'espace poussant les autres oiseaux à s'installer dans des milieux moins favorables pour leur reproduction. Le goéland est doté d'un régime omnivore. Certains individus plus prédateurs que les autres s'attaquent aux œufs, aux adultes et aux poussins des autres espèces (Cadiou & Fortin, 2010 ; SIEL & CEN L-R, 2017). Cette capacité d'installation du goéland sur de nouveaux milieux alarme les ornithologues de l'époque :

« Mais comme les ronces et les vrais envahissantes, il faudrait bien un jour établir un barrage à cette surpopulation de goélands argentés qui casse la chaîne alimentaire ; à cette prédominance qui évince d'autres espèces, moins prolifiques ou plus dépendantes du milieu. Il est un équilibre qu'il doit falloir rétablir, si nous voulons revoir nicher chez nous en grand nombre les gracieuses et charmantes Hirondelles de mer, annonciatrices du printemps d'avril. » (Lebeurier, 1977 : 76)

Entre les années 1950 et 1990, l'oiseau prend l'aspect d'un animal nuisible qu'il convient de réguler (Debout, 1986). Les gestionnaires des sites naturels et/ou les associations naturalistes organisent de grandes campagnes d'éradication des goélands dans les espaces naturels en Bretagne et dans le sud de la France. Il s'agit de protéger les espèces d'oiseaux menacées par la prédation du goéland et de sauver leur site de reproduction. Le goéland n'est accepté que s'il est géré et maîtrisé. Comme dit le biologiste Jacques Blondel en 1963 :

« Il est clair qu'un contrôle annuel de la population permettra de dominer la situation partout où elle sera précaire et dans la mesure où il nous sera possible d'agir où nous voulons. Nous pourrions alors tolérer que le goéland argenté "plafonne" à un certain palier que nous interdirions de dépasser. » (Blondel, 1963 : 310, 311)

Les campagnes d'éradication consistent en des opérations d'empoisonnements des goélands. Elles se basent sur un protocole standardisé déjà effectué dans d'autres pays dont notamment en

Grande-Bretagne. Des appâts empoisonnés à base d'alpha-chloralose (ou chloralose-alpha) sont déposés dans les nids. Au bout de quelques heures, les cadavres sont récupérés, examinés et éliminés ; les appâts non consommés sont récupérés et comptés pour limiter la diffusion de poison dans le milieu naturel (Camberlein & Floté, 1979a).

En Camargue, de 1963 à 1994, 18 000 individus sont tués par cette méthode (Gramaglia, 2010 : 137). En Bretagne, plusieurs milliers de couples sont empoisonnés en 1979 (Cadiou & Fortin, 2010 ; Camberlein & Floté, 1979a) (fig. 16 ; fig. 17) ; ce sont principalement les colonies de sternes qui ont été concernées par ces campagnes d'éradication et/ou de stérilisation des goélands (fig. 16). Ces opérations ont été réalisées par l'association Bretagne Vivante-SEPNB en tant que gestionnaire des sites naturels protégés. La méthode a été efficace sur plusieurs sites qui ont vu le maintien ou un retour des sternes (Cadiou & Fortin, 2010). C'est le cas de l'île aux Dames dans le Finistère qui accueille de nouveau des sternes de Dougall (*Sterna dougallii*) et des sternes pierregarin (*Sterna hirundo*) depuis les années 1980 (ibid.).

2 à 3 000 goélands empoisonnés pour faire revenir les sternes

ELIMINER QUELQUES MILLIERS DE GOELANDS pour permettre aux sternes de se reproduire : telle est la douloureuse décision qu'ont prise les responsables de la Société pour l'étude et la protection de la nature en Bretagne. Deux à trois mille goélands argentés vont ainsi se trouver dans le colimateur des écologistes qui les traquent depuis la fin avril sur neuf îlots du Morbihan et du Finistère à l'aide d'appâts empoisonnés. C'est l'opération « Goélands ».

Figure 16 : Extrait d'un article du journal Ouest-France datant du 16/05/1979

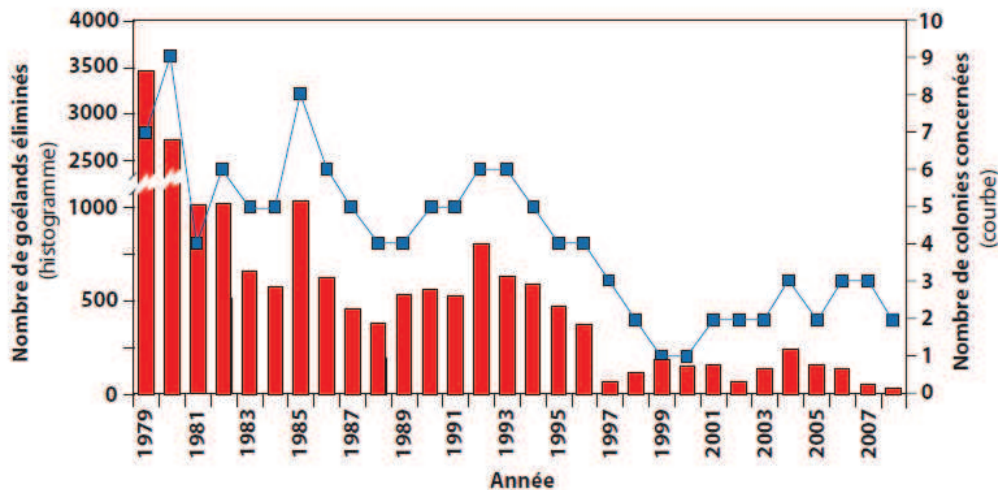


Figure 17 : Bilan des opérations de contrôle des goélands en Bretagne (Cadiou & Fortin, 2010)

Entre 2007 et 2016, le Syndicat Mixte des Étangs Littoraux (SIEL) et le Conservatoire d'Espaces Naturels du Languedoc Roussillon (CEN L-R) mettent en place des campagnes d'empoisonnements sur les étangs Palavasiens et de l'Estagnol dans le sud de la France. Le problème est le même qu'en Bretagne ou en Camargue, le goéland leucophée empêche les laro-limicoles (sterne, avocette...) de nicher et certains individus s'attaquent aux poussins. Les premières années, l'effarouchement par un mannequin gonflable de forme humaine et l'empoisonnement d'adultes sont pratiqués

contre les goélands. En 2012, l'empoisonnement est remplacé par la stérilisation des œufs, cette dernière étant autant efficace et moins lourde à réaliser. Ce programme est été arrêté en 2016 suite à la baisse et la stagnation des effectifs de goélands au profit des laro-limicoles (fig. 18) (SIEL & CEN L-R, 2017).

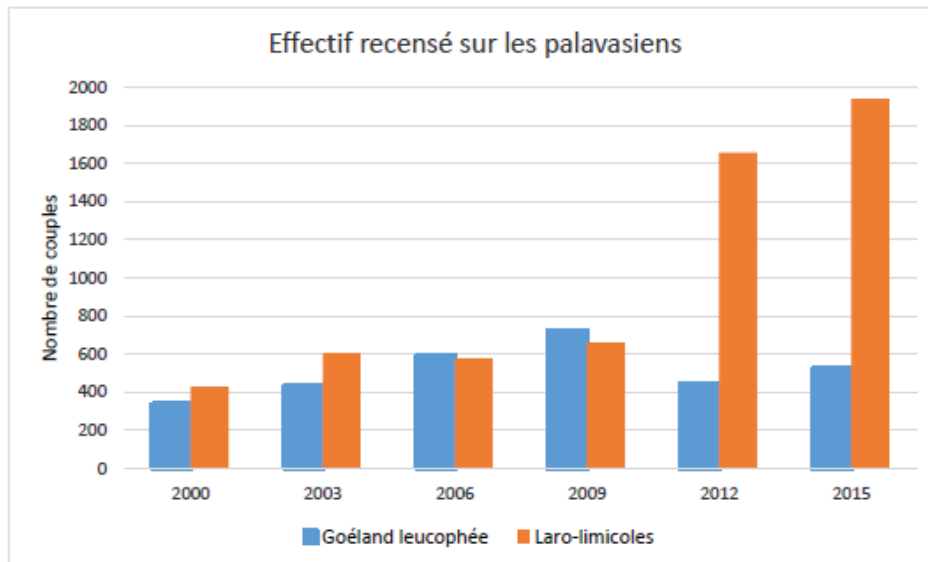


Figure 18 : Évolution des effectifs nicheurs de goéland leucophée et des laro-limicoles entre 2000 et 2015 sur les étangs palavasiens (SIEL & CEN L-R, 2017)

La stérilisation des œufs est un dispositif qui est utilisé pour lutter contre les goélands. Elle s'inspire d'une méthode pratiquée aux États-Unis entre 1940 et 1950 (Cadiou & Fortin, 2010 : 25). Elle consiste à appliquer sur les œufs un produit chimique ou une huile végétale afin de stopper l'incubation sans modification externe perceptible par l'adulte. Les goélands ne s'en rendent pas compte et continuent à couvrir sans qu'aucun poussin ne naisse. En France, les premières campagnes de stérilisation se sont déroulées dans les années 1970 sur le littoral en Bretagne. En 1978, 39 % des nicheurs de Bretagne ont vu leurs œufs traités par cette méthode (Camberlein & Floté, 1979b : 106).

Aujourd'hui, les populations d'oiseaux victimes de la prédation et de la compétition spatiale du goéland se portent mieux (fig. 18). Les campagnes de stérilisation et/ou d'empoisonnements des goélands dans les milieux naturels sont quasiment arrêtées ou effectuées sur des petites zones très ciblées (Jacob, 2015). De plus, le déclin actuel des populations de goélands argentés dans ses milieux d'origines impose une réflexion et une précaution quant aux actions qui visent l'espèce. Les ornithologues et scientifiques se retrouvent face à une situation paradoxale : d'un côté, ils sont toujours préoccupés par la prédation du goéland sur les espèces à fortes valeurs patrimoniales comme les laro-limicoles et d'un autre côté, ils sont inquiets de l'effondrement de la population de goélands dans les milieux naturels.

Outre les scientifiques et les ornithologues, les mytiliculteurs³⁴ ont été touchés par l'expansion des goélands. Dans les années 1970, ils changent de pratiques et s'orientent vers la production de moules sur bouchots. Les goélands modifient leurs comportements alimentaires et s'adaptent à cette nouvelle technique ; pendant l'immersion des pieux, ils prélèvent et mangent des naissains de moules. En 1986, lors d'une réunion relative à la gestion des goélands organisée à Paris par le Ministère de l'Environnement, les mytiliculteurs du nord de la France estiment les dégâts occasionnés à 2 ou 3 millions de Francs. Dans ce contexte, en 1975, le ministère de la Qualité de Vie commande une étude à la Société pour l'Etude et la Protection de la Nature en Bretagne (SEPNB)³⁵ « goélands et mytiliculture dans les côtes du Nord » afin de comprendre le problème et d'essayer d'y remédier. En 1978, suite à l'expérimentation de plusieurs techniques d'effarouchement, un gardiennage des concessions de mytilicultures a été mis en place sous le contrôle de la SEPNB (Camberlein & Floté, 1979a). La méthode, toujours utilisée aujourd'hui, consiste à effrayer les oiseaux au moyen d'un fusil afin de créer un climat d'insécurité permanent et de les faire fuir. Pour que la méthode soit efficace sur du long terme, quelques goélands sont tués, faute de quoi ils s'habituent rapidement aux détonations. Depuis plusieurs années, ce dispositif fait débat entre les mytiliculteurs normands et les associations naturalistes de la région (fig. 19). Les premiers souhaitent continuer à tirer sur les oiseaux alors que les seconds défendent le goéland et s'inquiètent pour le déclin de la population dans la région. L'efficacité quant à la méthode est également remise en cause et est source de conflits entre les deux acteurs.



Figure 19 : Article du quotidien Ouest-France du 06/08/2017

Plus récemment, dans les années 2000, des conchyliculteurs³⁶ de l'étang de Thau près de Sète ont fait face à de récurrentes fermetures de commercialisation de leur production à cause de la contamination bactériologique de leurs coquillages. Ils ont interpellé les scientifiques de l'Institut Français de Recherche pour l'Exploitation de la MER (IFREMER) d'une possible pollution de leur huîtres et de leurs moules par les fientes des oiseaux marins (goéland leucopnée, cormoran...) qui se posent sur les tables conchyloles. Le programme de recherche OMEGA Thau (Outil de Management Environnemental et de Gestion de l'Avertissement de la lagune de Thau) a fait suite associant le Syndicat Mixte du Bassin de Thau (SMBT), des scientifiques, des autorités et collectivités locales et des professionnels de la conchyliculture (Brocard *et al.*, 2010). Son objectif, entre autres, était de répondre aux interrogations des conchyliculteurs et de connaître les causes de la pollution identifiée chez les coquillages, à savoir si les fientes des oiseaux y jouaient un rôle

³⁴ Terme utilisé pour désigner le professionnel qui s'occupe de l'élevage des moules (définition issue du dictionnaire en ligne : <https://www.cnrtl.fr/>).

³⁵ La SEPNB est l'ancien nom de l'association Bretagne Vivante-SEPNB qui a changé en 1998.

³⁶ Un conchyliculteur est un professionnel de l'élevage des coquillages (définition issue du dictionnaire en ligne : <https://www.cnrtl.fr/>).

(ibid.). Les résultats du programme ont montré que par temps sec, la principale source de pollution provient des oiseaux marins mais l'hypothèse doit être encore vérifiée par l'utilisation de marqueurs spécifiques de pollution aviaire (ibid.). En revanche, par temps de pluie, les principales sources de pollution sont le lessivage urbain et rural, de probables interférences entre les réseaux d'assainissement d'eaux usées et pluviales et les effluents de stations d'épuration (ibid.). Suite à cette étude, en janvier 2019, l'étang de Thau a été sectorisé, comme c'est déjà le cas sur les tables conchylicoles en Bretagne ou dans le bassin d'Arcachon. La sectorisation consiste à diviser la zone de production conchylicole en plusieurs secteurs. Cette décision permet qu'en cas de contamination bactériologique, seule une partie de l'étang soit fermée, l'autre zone pouvant être mise à l'abri. Elle assure une sécurité économique et sanitaire pour les conchyliculteurs et clôt le conflit qui aurait pu naître entre ces derniers et les goélands.

b. L'institutionnalisation du « problème goéland »

Les premiers conflits apparus dans les années 1950, entre les goélands et les scientifiques et les conchyliculteurs, ont été les prémices d'un développement de l'espèce en milieu urbain. Certains scientifiques avaient sonné l'alerte. En 1963, l'ornithologue Jacques Blondel évoque les perturbations générées par l'augmentation des goélands dans la région camarguaise et son inquiétude sur les conséquences prévisibles de son installation en milieu urbain. Les villes qu'il cite comme susceptibles d'être colonisées par les oiseaux sont parmi celles qui rencontrent aujourd'hui beaucoup de problèmes avec l'animal (Le Grau-du-Roi, Sète, Port Saint-Louis du Rhône et Martigues) (Blondel, 1963 : 304).

C'est également l'augmentation et l'installation des goélands dans les villes du Royaume-Uni et dans d'autres pays que la France et à des dates antérieures qui ont alarmé les scientifiques. Les premières nidifications constatées sur des immeubles datent de 1894 en Bulgarie, puis en 1953-1954 en Roumanie (Cadiou, 1997a : 215). Au Royaume-Uni, la première installation sur un bâtiment est indiquée dès 1920 (ibid.) ; les premières colonies sont signalées en 1923 dans la ville de Budleigh Salterton dans le Devon (Abolivier *et al.*, 2019 : 96) et en Cornouailles en 1926 à Newquay (Cramp, 1971 : 478). L'Écosse est colonisée, un peu plus tard, dans les années 1950 (Abolivier *et al.*, 2019).

En France, les premières nidifications dans les villes sont constatées dans les années 1970. Elles constituent dans un premier temps des observations exceptionnelles et isolées comme l'indique le propos de l'ornithologue Édouard Lebeurier (1977) :

« En Angleterre, où la même prolifération du Goéland argenté pose aussi problème, les oiseaux ont commencé à coloniser les villes. [...] Ce fait à ma connaissance, n'avait pas été constaté en France. Nous pouvons signaler qu'un couple de goélands argentés en prit l'exemple et nicha en 1975 en pleine ville de Morlaix sur la toiture d'une bâtisse de la rue de Brest [...] Sa présence n'ayant été décelée auparavant qu'à cause des allées et venues d'un jeune nourri par les parents

qui avait attiré l'attention des voisins. Cet unique juvénile, âgée d'environ trois semaines était atteint d'une grave mal formation du bec. » (Lebeurier 1977 : 73)

En 1979, les observations des ornithologues Gilles Camberlein et Denis Floté (1979b) révèlent la présence de trois cas isolés de nidification en France, soit à Saint-Brieuc, Morlaix et Saint-Malo. Les deux ornithologues tentent de prévenir et de mettre en garde les scientifiques et les pouvoirs publics :

« Il convient d'être vigilant. Si un tel phénomène [comme en Angleterre] devait se développer en Bretagne, il semblerait qu'il faille intervenir dès le début de l'installation de la colonie en arrêtant immédiatement toute tentative par destruction des nichées. » (Camberlein & Floté, 1979b : 108)

Un autre cas est renseigné dans la ville du Tréport en Normandie en 1982 (Vincent, 1986 : 31). Pour la plupart des villes littorales françaises, les premiers nicheurs ont été observé sur des toits de criées ou sur des bâtiments voisins, et plus exactement à proximité immédiate de ressources alimentaires abondantes et faciles d'accès (Cadiou, 1997a : 212). L'une des exceptions est la ville de Brest où les premiers cas de reproduction ont été signalés en centre-ville en 1993 puis dans un deuxième temps seulement sur le port en 1996 (ibid.).

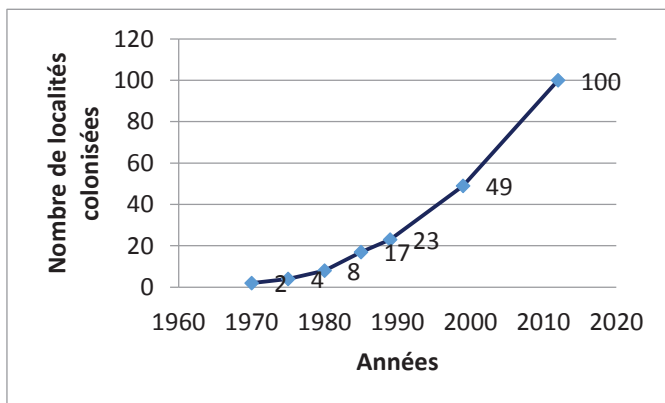


Figure 20 : Évolution du nombre de villes colonisées par les goélands argentés nicheurs en France (Abolivier *et al.*, 2019)

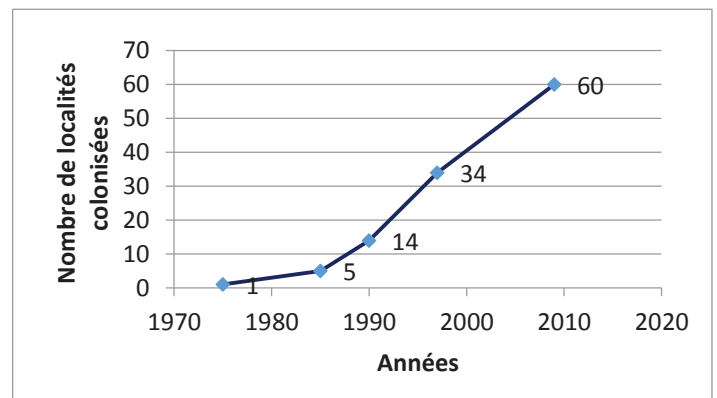


Figure 21 : Évolution du nombre de villes colonisées par les goélands leucophées nicheurs en France (Abolivier *et al.*, 2019)

Comme l'avait prédit les ornithologues et les scientifiques, au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, le phénomène s'intensifie et, de plus en plus de villes françaises sont touchées par l'installation du goéland (fig. 20 ; fig. 21). Dans les années 1980, les oiseaux colonisent les communes du Havre, de Lorient, des Sables d'Olonne et celles du sud de la France comme Menton ou Martigues (Cadiou *et al.*, 1997 ; Vincent, 1986, 1994) ; dans les années 1990 c'est au tour de Brest, de Douarnenez et de Sète.

Au fur et à mesure, de grandes colonies urbaines se créent et les goélands entrent dans des villes de plus en plus continentales et éloignées de la mer. Paris et Rennes voient apparaître leurs

premières colonies au milieu des années 1990 (Cadiou, 1997a : 214) et Lyon dans les années 2000 (Tissier, cité par Abolivier *et al.*, 2019 : 78). Aujourd'hui, Lorient est la ville qui compte le plus de goélands en France, avec 2 300 couples (Abolivier *et al.*, 2019).

Malgré les avertissements des scientifiques, la colonisation des villes françaises par les goélands s'est donc réalisée rapidement. En moins d'un siècle, plus d'une centaine de villes sont touchées (fig. 20 ; fig. 21). En 1994, l'écologue Thierry Vincent analyse la situation en ces termes :

« En France, malgré la mise en garde de certains ornithologues, la nidification des goélands en ville n'a pas été combattue. De ce fait, elle n'a cessé de se développer. Un manque de coordination entre plaignants et biologistes, une méconnaissance des mécanismes déclencheurs et un désintérêt de la part des instances nationales pour ce phénomène jugé marginal ont favorisé le développement de la nidification urbaine au-delà d'un seuil où les problèmes qu'elle engendre peuvent être résolus par des techniques simples et peu onéreuses. » (Vincent 1994 : 15)

Il dénonce le manque d'intérêt des politiques quant à cette problématique et pense qu'il est déjà trop tard pour résoudre les problèmes que provoque la nidification urbaine des goélands. Les premières plaintes des citoyens vis-à-vis de l'oiseau n'ont effectivement pas été longues à apparaître (Beaudeau *et al.*, 1986 ; Gramaglia, 2010) (annexe 2). Dans la ville du Havre, les premières ont été constatées dès 1982 (Beaudeau *et al.*, 1986 : 16) ; À Marseille, elles sont signalées en 1995 (Gramaglia, 2010 : 142).

Les habitants se plaignent des nuisances sonores provoquées par le goéland et de ses fientes qui salissent les voitures et les terrasses (Vincent, 1994). Certains craignent également les possibles maladies transmissibles à l'Homme que peut porter l'oiseau (*ibid.*). Face aux réactions des citoyens, les municipalités sont sollicitées pour résoudre et apaiser les conflits. Alors qu'entre 1950 et 1990, les problèmes entre les Hommes et les oiseaux ne concernaient que les scientifiques, les ornithologues et les conchyliculteurs, au début des années 1990, ils touchent les citoyens et deviennent un sujet de préoccupation pour les élus et les collectivités. Le « problème goéland »³⁷ (Cadiou *et al.*, 1997) s'étend à l'ensemble de la société française et devient une question importante à laquelle les politiques publiques doivent s'attaquer. Dans les années 1990, les médias s'emparent progressivement de cette nouvelle problématique et la mettent en lumière auprès du grand public.

Plusieurs réunions et/ou événements révèlent comment les conflits entre les Hommes et les goélands sont progressivement pris en compte par les politiques et les pouvoirs publics en France.

³⁷ Par cette expression « problème goéland » déjà utilisée par l'ornithologue Bernard Cadiou et ses collègues pour désigner les problèmes posés par les goélands en milieu urbain (Cadiou *et al.*, 1997), le propos souhaite insister sur la construction sociale et politique du problème. Le conflit entre les Hommes et les goélands devient progressivement un problème public ; il « fait problème » et est exprimé par les politiques et les scientifiques en termes de « problème ». Pour expliquer ce « problème goéland », nous nous inspirons également de la thèse de Nathalie Udo qui s'intéresse à la manière dont l'ajonc d'Europe (*Ulex europaeus*), sur l'île de la Réunion, a changé de statut au cours des derniers siècles et a progressivement fait problème (Udo, 2016).

En 1986, à Paris, a lieu l'une des premières grandes réunions organisée par le Ministère de l'environnement sur ce sujet. Sont présents des organismes « plaignants » : la municipalité du Havre, de Saint-Brieuc, le comité interprofessionnel de la conchyliculture, la Compagnie des Salins du Midi et des salins de l'Est, le Syndicat des Paludiers, la Fédération des chasseurs de l'Hérault et le Service technique de la Navigation Aérienne. Ils sont tous, plus ou moins directement, concernés par des problèmes avec les goélands. Les communes évoquent les plaintes des habitants, les conchyliculteurs rapportent les dégâts causés par les oiseaux sur leurs tables conchylicoles, les paludiers se plaignent des déchets laissés par les goélands (déjections et plumes) qui nuisent à la qualité du sel marin, les chasseurs demandent l'autorisation de tir sur les goélands afin de diminuer la prédation de l'oiseau sur l'avifaune chassable. Quant au Service Technique de la Navigation Aérienne, les goélands leur posent problèmes car ils rentrent en collision avec les avions : comme l'écrit le rapport de la réunion, « entre 1974 et 1985, 32 % des collisions mettent en cause les laridés ». La SEPNEB et la Tour du Valat (Centre de recherche pour la conservation des zones humides méditerranéennes) sont conviés à cette réunion, ainsi que plusieurs biologistes et écologues, spécialistes des oiseaux marins. Cette réunion permet de dresser un premier état des lieux sur la question du goéland en France et des problèmes qu'il peut engendrer. À la fin de la réunion, tous les participants s'accordent dans le souhait de créer une « cellule » regroupant, sous l'égide du Ministère de l'environnement, les organismes et professions concernés par les nuisances causées par les goélands. Depuis cette réunion, aucun groupe de ce type n'a pourtant été formé.

En 1993, la ville du Havre organise des journées scientifiques et techniques. L'objectif est de partager les connaissances et les expériences de différents acteurs concernés par la nidification urbaine des goélands afin de proposer des pistes de solutions pour des actions plus réfléchies et efficaces. Le discours d'introduction de ces journées prononcé par le maire annonce :

« Il nous a paru judicieux de mettre en commun les expériences et les réflexions de tous ceux, municipalités, associations, chercheurs, laboratoires qui sont concernés par ce problème, afin d'établir quelles actions concertées et globales peuvent être envisagées, ainsi que le niveau de ces actions, qu'il soit local, régional ou national. C'est là l'objet de ces deux journées de travail auxquelles vous avez accepté de participer et je suis persuadé qu'elles seront fructueuses, et qu'elles répondront aux attentes des uns et des autres, pour le bien commun de nos concitoyens. » (Ville du Havre, 1993)

Comme le montre l'extrait, dès 1993, l'installation du goéland dans les villes se pose en termes de problème ; elle devient un « problème » public qui doit être pris en main par les politiques afin de trouver une solution. Des acteurs variés issus du monde professionnel, académique et associatif ont participé à ces journées : des membres du CRBPO (Centre de Recherches sur la Biologie des Populations d'Oiseaux) et d'associations naturalistes (GON (Groupe Ornithologique et Naturaliste du Nord), SEPNEB, LPO), des techniciens (dont certains du service Santé-Hygiène-environnement de la ville du Havre et de Brest, service espaces verts), des scientifiques (éthologues, ornithologue, urbaniste, architecte...) et des professionnels (laboratoire Actipharm).

Quelques années plus tard, en 1996, se tient un colloque à Rennes organisé par l'INRA et la Fédération Nationale des Groupements de protection de Cultures. Il s'intéresse aux gestions mises en place sur les « oiseaux à risques », et plus exactement sur les oiseaux qui rentrent en conflit avec l'Homme. Il réunit plus de 200 chercheurs et praticiens dont l'écologue Philippe Clergeau, et aborde notamment la question de la gestion des goélands urbains au Havre et à Brest³⁸. Il se veut être une étape décisive dans la construction d'une démarche opérationnelle vis-à-vis des oiseaux qui posent problèmes.

Pour résumer, ces colloques, réunions et rencontres entre le monde politique, professionnel, universitaire et associatif ont mis en lumière les problématiques liées à la nidification urbaine du goéland et ont permis leur première prise en compte au niveau politique. Dans les années 1990, des dispositifs sont testés puis mis en place dans certaines villes, engageant l'institutionnalisation de la lutte contre ces oiseaux.

Pour autant, les citoyens n'ont pas attendu que les municipalités prennent des mesures pour agir contre le goéland en ville. Plusieurs ont essayé seuls et par leur propre moyen de faire partir l'oiseau, sans que leurs actions ne soient pourtant efficaces (Beaudeau *et al.*, 1986). Au Havre, des dénichages sauvages (œuf cassé, nid éparpillé), des empoisonnements et des tirs au fusil ou à la carabine furent constatés (Vincent, 1994). En 1984, près de trente goélands adultes et immatures, qui portaient tous des traces de blessures par plomb ou par balle, furent recueillis dans le centre de soins du musée de la Nature à Allouville-Bellefosse en Normandie (*ibid.* : 217). Ces actions et initiatives des habitants ont inquiété les municipalités car elles pouvaient s'avérer dangereuses, que ce soit pour les personnes elles-mêmes ou pour le voisinage. Elles révèlent qu'à cette période un engagement de la part de la mairie devenait de plus en plus nécessaire (*ibid.* : 216, 217).

3. La prise en main par les pouvoirs publics : les dispositifs de gestion du goéland en ville

a. Les villes du Havre et de Brest, pionnières en matière de gestion des goélands en France

L'instauration de la lutte contre le goéland dans les villes françaises commence dans les années 1990. Les communes du Havre en Normandie et de Brest dans le Finistère, sont les premières à tester des dispositifs. S'intéresser à leurs cas permet de comprendre comment les gestions du goéland en milieu urbain se sont progressivement construites puis institutionnalisées.

Dans les années 1980, 90 % des habitants du Havre s'estiment agacés de la présence des goélands dans la ville ; ils se plaignent du bruit, des salissures et des dégâts causés sur les toits (Vincent, 1994 : 209)³⁹. Dès les premières doléances, la ville essaye différents dispositifs pour apaiser le

³⁸ Les informations sur cet événement ont été obtenues grâce à la consultation d'un document présentant le programme du colloque que possédait l'association Bretagne Vivante-SEPNB dans ses archives.

³⁹ Outre la thèse de Thierry Vincent (1994), les informations sur les premières expériences de la ville du Havre concernant la lutte contre les goélands proviennent également du document présentant le programme du colloque que nous venons d'évoquer dans la précédente note de bas de page.

conflit entre les citadins et les oiseaux. En 1985, elle envisage de contacter un fauconnier. Il s'agirait de faire peur aux goélands avec des rapaces mais la technique s'avère impossible en zone urbaine, le fauconnier devant avoir un contrôle permanent sur ses oiseaux. En 1986, la ville se décide à effectuer des opérations d'empoisonnements des goélands adultes avec la même méthode qu'en milieu naturel. Lors des premières opérations, la mairie fait le choix de discrétion et avertit très peu la population par peur des réactions. L'une des idées d'origine était d'ailleurs de réaliser l'action de nuit mais le comportement alimentaire des goélands l'empêchait. Deux enquêtes d'opinion sont menées en 1986 et 1989 afin de connaître l'avis des habitants sur cette méthode d'empoisonnement. Bien que certaines personnes ne comprennent pas l'objectif de l'opération et s'y opposent, $\frac{3}{4}$ des citadins concernés sont favorables à l'opération d'éradication et ce, d'autant plus que les personnes sont âgées. Ils estiment cependant que l'effort de limitation des goélands réalisé par la mairie n'est pas encore suffisant. En 1990, un système d'effarouchement acoustique est testé par la mairie : des cris de détresse de goélands au moyen d'un magnétophone placé sur une toiture sont diffusés afin de faire peur aux oiseaux. Il est inefficace et abandonné très vite. Entre 1986 et 1991, la méthode d'empoisonnement permet une diminution de l'effectif des goélands sur les zones traitées. Mais elle montre un autre effet négatif : elle provoque l'étalement de la colonie et la dispersion des goélands sur des sites plus difficiles à traiter ou hors de la ville (Vincent, 1994). Suite à ce constat, la méthode d'empoisonnement est arrêtée en 1991, mais en 1994, la méthode de la stérilisation des œufs est essayée. Cette dernière, qui est réalisée de la même manière que dans les milieux naturels, est mieux acceptée par les habitants que la méthode d'empoisonnement. Elle est également plus efficace car elle permet de limiter l'accroissement de la population de goélands et de supprimer la phase considérée comme la plus bruyante de l'oiseau. Aujourd'hui, les goélands nichent toujours au Havre et la ville continue à mener des campagnes de stérilisation. L'effectif de la colonie urbaine est proche de celle de Lorient ; il s'est stabilisé, voire a légèrement diminué depuis le début de la stérilisation (Abolivier *et al.*, 2019).

En 1993, Brest est la première ville en France à tester la méthode de stérilisation des œufs (fig. 22). La municipalité prend cette décision suite aux conférences et échanges tenus lors de journées scientifiques organisées par la ville du Havre, dont nous avons parlé dans la partie précédente (cf. p. 69). Grâce à la consultation des bilans des opérations de stérilisation rédigés conjointement par l'association Bretagne Vivante-SEPNB et la ville de Brest depuis 1993, nous pouvons retracer l'histoire jusqu'à aujourd'hui des campagnes de stérilisation dans la ville et identifier les différents questionnements qui se sont posés aux élus et aux associations. Ces documents apportent des éléments précieux pour comprendre comment la problématique des goélands urbains a été traitée par les municipalités et comment les dispositifs de gestion ont été mis au point en France.

La première opération de stérilisation à Brest fut préparée et réalisée avec l'aide de l'association Bretagne Vivante-SEPNB, de l'Université de Bretagne Occidentale (UBO) et du GOB (Groupe Ornithologique Breton) (SEPNB & GOB, 1993) (fig. 22). L'objectif était de faire partir les goélands de la ville et de les ramener dans leur milieu naturel afin de diminuer les nuisances et les plaintes des citadins. À l'inverse de l'empoisonnement, la méthode n'est pas considérée traumatisante pour les oiseaux et ne choque pas les habitants (*ibid.*). Pendant les premières années, la stérilisation est expérimentale ; il s'agit de tester et de voir si les résultats sont satisfaisants. La

mairie s'occupe également d'informer les populations des quartiers concernés afin de « limiter au maximum les "francs-tireurs" et d'atténuer l'impact psychologique de l'opération » (ibid.). La stérilisation se révèle rapidement efficace, diminuant les nuisances sonores sur les secteurs traités. Elle devient une méthode connue et pratiquée par d'autres villes un peu plus tard comme le Havre et Lorient. Dans les années 1990, la presse locale s'empare de ces nouveaux sujets, relayant les plaintes des habitants, décrivant la méthode de stérilisation et sensibilisant sur les comportements à adopter pour aider la mairie à lutter contre les goélands (fig. 22).



Figure 22 : Article du journal Ouest-France du 19-20 juin 1993 concernant la première stérilisation effectuée à Brest

À Brest, c'est en 1996, soit après trois ans d'actions, que les chiffres montrent pour la première fois une diminution des goélands sur certains secteurs traités (Cadiou *et al.*, 1996). Au début des années 2000, la méthode de stérilisation est néanmoins remise en cause car elle ne répond pas tout à fait aux objectifs attendus et entraînent des effets négatifs. En 1999, il y a une recrudescence des plaintes (Cadiou *et al.*, 1999) ; en 2006, l'effectif des goélands remonte à un taux jamais atteint jusqu'à alors, plus élevé que dans les années 1990 lorsque la ville a commencé à traiter le problème (Cadiou *et al.*, 2006). La stérilisation est estimée parvenir à réduire les effectifs dans les zones traitées mais pas à l'échelle globale de la ville (ibid.). L'hypothèse avancée par les scientifiques et

les élus pour expliquer ce phénomène est que des goélands de l'extérieur de la ville viennent prendre la place de ceux éliminés par la stérilisation :

« Compte tenu de la forte réduction du nombre de jeunes à l'envol depuis 1993, et donc du nombre de futurs reproducteurs potentiels d'origine locale, il est certain que les oiseaux en provenance de l'extérieur contribuent aujourd'hui au renouvellement de la colonie urbaine de Brest. Si les opérations de stérilisation des œufs réduisent les nuisances sonores, elles ne parviennent donc pas à réduire de manière significative les effectifs de goélands nicheurs à l'échelle de la ville. » (Cadiou *et al.*, 2003)

À l'inverse de ce qui avait été prédit au début de la mise en place des premières opérations de stérilisation, les oiseaux ne retournent pas dans leur milieu naturel :

« Il est évident que l'hypothèse initiale, qui considérait que les goélands quitteraient la ville après plusieurs années consécutives d'échec massif de la reproduction pour retourner s'installer dans les îles ne s'est pas vérifiée. La stérilisation semble avoir permis de stabiliser les effectifs mais pas de les réduire de manière durable. En outre, en dispersant les goélands sur la ville, la méthode de stérilisation (de même qu'en milieu naturel) des œufs génère de nouveaux problèmes. » (Cadiou *et al.*, 2004)

Le dispositif mis en place depuis 1993 montre des limites évoquées dans les rapports dès le début des années 2000 : les oiseaux suite à la stérilisation se dispersent et colonisent de nouveaux quartiers, de nouvelles villes. La stérilisation est reconnue comme éclatant les colonies déjà installées et contribuant à l'implantation de nouvelles colonies urbaines (Cadiou *et al.*, 2004). Elle n'apparaît alors plus comme la « solution miracle » et durable à la nidification urbaine des goélands (Belant, 1997 ; Cadiou *et al.*, 2005 ; Clergeau, 1995) puisqu'elle ne parvient pas à diminuer le nombre d'oiseaux en ville à long terme mais seulement à le stabiliser (Cadiou *et al.*, 2004).

La question du déclin des populations de goélands en France apparaît très vite dans les rapports de stérilisation de la ville de Brest. Elle est évoquée une première fois en 1996 puis à fréquence régulière les années suivantes :

« Il convient de noter qu'en milieu naturel la tendance est à la baisse généralisée sur l'ensemble du littoral français et ce depuis déjà une vingtaine d'années [...] Le goéland argenté ne peut plus être considéré, comme par le passé, comme une espèce "surabondante" et cela pose évidemment le problème de la pertinence des actions de limitation visant cette espèce, problème qui est également apparu dans d'autres pays où le goéland argenté est en déclin. » (Cadiou *et al.*, 2004)

Le goéland ne peut plus être considéré tel un nuisible qu'il faut réguler comme dans les années 1960 ; son déclin inquiète les scientifiques qui en alarment les municipalités. La méthode de

stérilisation appliquée depuis les années 1993 est remise en cause face cette nouvelle dynamique des oiseaux et fait émerger de nouvelles questions :

« Il n'est donc pas possible d'envisager de poursuivre indéfiniment ce type de limitation sans se poser des questions essentielles en terme par exemple, de fonctionnement démographique des populations urbaines, de statut de conservation des espèces concernées ou encore des solutions alternatives pour réduire l'attraction des villes pour les goélands (réduction des ressources alimentaires, obstacles physiques à l'implantation des nids...). Les services de l'État (notamment le Ministère de l'environnement) auront, bien évidemment, un rôle important à jouer dans l'appréhension de ces problèmes à l'échelle nationale. » (Cadiou *et al.*, 2004)

À partir de 2006, les rapports des bilans de stérilisation proposent de plus en plus d'initiatives et de méthodes alternatives à la stérilisation. L'idée de trouver des sites refuges pour les oiseaux est évoquée mais elle ne sera jamais approfondie. La mise en place d'un groupe de travail national sur les problèmes posés en milieu urbain est suggérée suite à un séminaire sur la gestion des goélands et des laro-limicoles qui s'est tenu à Sète en novembre 2006 (Cadiou *et al.*, 2006). Un tel groupe serait utile « pour mutualiser les connaissances et les expériences, mettre en place des études sur la biologie des goélands urbains et développer une approche cohérente et globale à l'échelle nationale » (Cadiou *et al.*, 2006). En 2007, le rapport révèle que les goélands se portent mieux en ville que sur les îles et leur milieu naturel ; c'est une première prise de conscience du renversement de la situation entre les colonies naturelles et urbaines et les prémices d'une prise de responsabilité des villes vis-à-vis de la population des goélands (Cadiou *et al.*, 2008). Pourtant, depuis le début des années 2000, rien d'important n'a changé en termes de gestion du goéland à Brest et aucune des préconisations et/ou des initiatives proposées dans les conclusions des bilans de stérilisation n'ont été réalisées. La stérilisation est toujours décrite comme une solution qui ne permet que de pallier le problème et les mêmes effets négatifs de l'opération sont relevés (effet de dispersion, colonisation de nouveaux quartiers et villes...) sans qu'aucune action ne se concrétise. Les graphiques concernant l'évolution des plaintes et du nombre de goélands dans la ville de Brest depuis 1993 (fig. 23 ; fig. 24), issus du dernier rapport de stérilisation, prouvent pourtant comment les résultats des campagnes de stérilisation sont mitigés et ne répondent pas à leurs objectifs premiers (Cadiou *et al.*, 2017).

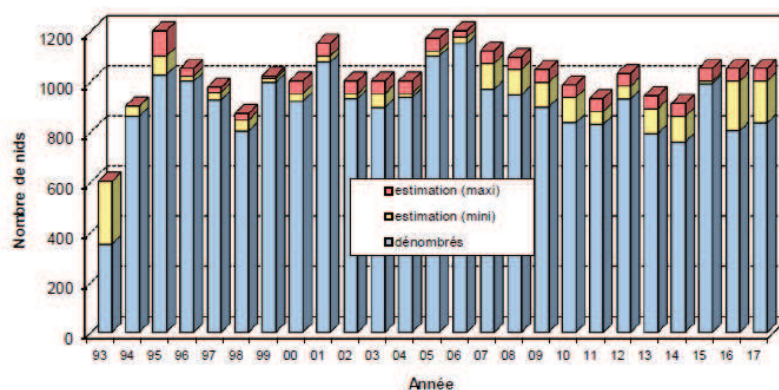


Figure 23 : Évolution de la population nicheuse de goélands urbains à Brest de 1993 à 2017 (Cadiou *et al.*, 2017)

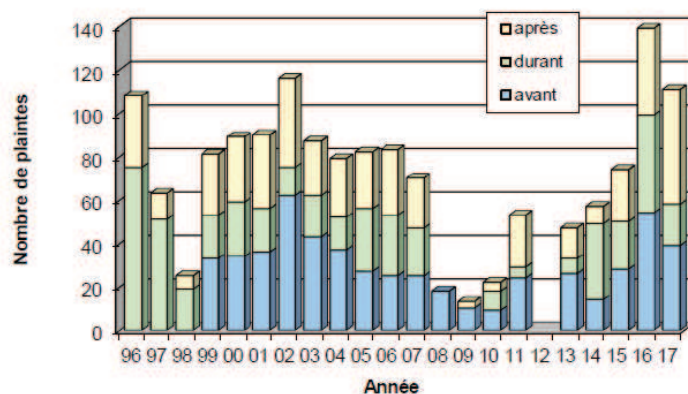


Figure 24 : Évolution des plaintes de 1996 à 2017 enregistrées au service action sanitaire de la Mairie de Brest avant, durant ou après les campagnes de stérilisation (de 1996 à 1998, les plaintes enregistrées avant et pendant la campagne étaient regroupées sans distinction ; en 2012, les plaintes n'ont pas été enregistrées de manière systématique) (Cadiou *et al.*, 2017).

Les expériences des villes du Havre et de Brest avec les goélands permettent de comprendre que les premiers dispositifs, testés contre la présence de l'oiseau en ville, étaient expérimentaux et ont été mis en place grâce à la collaboration de municipalités et d'associations naturalistes. Certaines méthodes se sont révélées rapidement inefficaces telles que l'effarouchement acoustique et d'autres ont été plus concluantes comme les campagnes de stérilisation des œufs. Néanmoins, ces dernières ne sont parvenues pas à réduire de manière significative le nombre de goélands dans les villes et ont montré des effets négatifs en dispersant les oiseaux dans les différents quartiers. Aujourd'hui, bien que la stérilisation des œufs soit le dispositif le plus utilisé par les villes concernées par la nidification du goéland, d'autres méthodes existent.

- b. Les différentes méthodes de gestion du goéland en ville : des résultats peu satisfaisants

Les goélands étant des espèces protégées sur le territoire national depuis les années 1960, les municipalités doivent obtenir des autorisations pour réaliser les campagnes de stérilisation. Lors des premières opérations d'éradication, les municipalités demandaient des dérogations de destruction auprès du Ministère de l'environnement, de la Direction de la Protection de la Nature, du service Chasse et Faune Sauvage (Vincent, 1994). Aujourd'hui, elles s'adressent à la Direction Départementale des Territoires et de la Mer (DDTM)⁴⁰ qui signe l'autorisation. Depuis 2015, elles n'ont plus besoin d'avoir l'avis du CNPN (Conseil National de la Protection de la Nature), ce qui

⁴⁰ La DDTM est un service déconcentré de l'État français. Placée sous l'autorité du préfet du département, elle met en œuvre et coordonne les politiques publiques des ministères. C'est elle qui donne les autorisations de stérilisation des œufs de goélands aux communes.

raccourcit le délai de la procédure. Afin d'obtenir la dérogation, les communes doivent constituer un dossier prouvant qu'il est nécessaire de stériliser les œufs dans la ville puis l'envoyer à la DDTM. L'arrêté du 19 décembre 2014⁴¹, qui fixe les conditions et limites dans lesquelles les autorisations peuvent être accordées, stipule que « la demande de dérogation pour la destruction d'œufs de goélands en milieu urbain doit comprendre les éléments permettant de justifier la conduite des opérations de destruction ». Le dossier doit obligatoirement comporter un plan de la ville faisant figurer les zones de nidification des goélands, les secteurs de stérilisation des œufs et les secteurs urbanisés adjacents des communes voisines concernées par la reproduction des goélands. Une analyse du risque de report de couples de goélands depuis les zones de nidification connues vers les différents secteurs de la commune ou des communes adjacentes et une description des mesures mises en place pour prévenir la multiplication des goélands en milieu urbain doivent être également jointes. Ces derniers documents apparaissent pourtant peu dans les demandes de dérogation que nous avons pu consulter dans le cadre de cette enquête de doctorat. Par ailleurs, pour appuyer leur demande de dérogation, les communes complètent souvent leur dossier avec le dernier recensement des populations de goélands effectué sur la commune et, si elles ont déjà pratiqué la stérilisation, le bilan des anciennes opérations.

La stérilisation des œufs est souvent effectuée en complément d'autres dispositifs. Elle n'est également pas choisie par certaines communes qui préfèrent se tourner vers d'autres méthodes.



Figure 25 : Faux-hibou sur l'un des bâtiments du port de Lorient

Les effarouchements acoustiques ou visuels sont souvent utilisés et consistent à faire peur aux goélands pour qu'ils s'en aillent. Les effarouchements visuels peuvent être des ballons gonflables, des faux rapaces (fig. 25) posés sur les toits ou encore des faisceaux lasers. Les acoustiques, comme ceux utilisés dans la ville du Havre, peuvent imiter un cri de rapace ou d'alerte de goéland. Des détonations tirées sous forme de pétards, de cartouche détonante tirée au pistolet lanceur de fusée sont aussi utilisées. Comme nous l'avons déjà signalé, ces effarouchements ont un

effet immédiat sur les goélands mais ces derniers s'y habituent et ignorent le dispositif très rapidement (Thiériot, 2012).

La fauconnerie est parfois utilisée sur des petites zones (bord de plage, jardins, établissements publics, collège...) mais jamais pour l'ensemble de la ville (Vincent, 1994). Certaines villes prennent l'initiative de mettre des pics sur les lampadaires (fig. 26) ; des cônes et/ou des fils sur les toits des bâtiments publics sont parfois installés pour éviter que les goélands s'y posent (fig. 27 ; fig. 28).

⁴¹ République Française. Légifrance Le service public de la diffusion du droit [en ligne]. Consulté le 18.02.2018 sur : <https://www.legifrance.gouv.fr/>

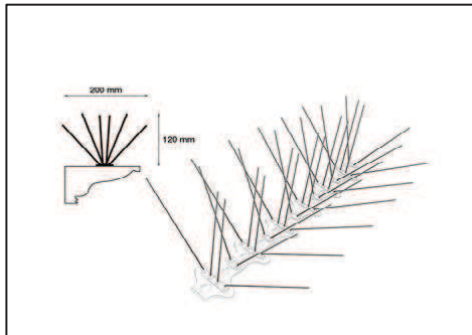


Figure 26 : Pic anti-goélands

Source : *Pics anti mouettes et goélands* [en ligne]. Consulté le 23.05.2019 sur : <https://www.produit-antinuisible.com/840-pics-anti-mouettes-et-goelands>



Figure 27 : Fils sur les toits de la ville de Rimouski (Québec)

Source : Ville de Rimouski. *Programme de contrôle des goélands*. Ville de Rimouski [en ligne]. Consulté le 17.02.2018 sur : <https://rimouski.ca/rubrique/programme-de-controle-des-goelands>



Figure 28 : Cônes sur les toits de la ville de Rimouski (Québec)

Source : Ville de Rimouski. *Programme de contrôle des goélands*. Ville de Rimouski [en ligne]. Consulté le 17.02.2018 sur : <https://rimouski.ca/rubrique/programme-de-controle-des-goelands>

Les municipalités conseillent souvent aux personnes qui se plaignent et aux syndic de copropriété d'utiliser des fils et des pics sur les toits ou sur le bord des fenêtres. Au niveau de la communication aux habitants, les communes sensibilisent sur les comportements à adopter pour éviter que l'oiseau ne prolifère en ville. La sensibilisation concerne essentiellement l'interdiction de nourrissage et l'importance de l'utilisation des conteneurs poubelles afin de limiter l'accès à la nourriture pour les goélands. Des flyers sont distribués dans les boîtes aux lettres et les consignes sont rappelées par les services de la ville lors des campagnes de stérilisation à travers les magazines municipaux et les sites Internet de la ville (fig. 29 ; fig. 30 ; fig. 31). Des panneaux d'affichage peuvent être placés sur certaines des places et des rues (fig. 29 ; fig. 30 ; fig. 31).



Figure 29 : Affiche de Vannes Golfe Habitat

Source : Vannes Golfe Habitat. [en ligne]. Consulté le 02.06.2018 sur : http://www.vgh.fr/upload/affiche_mobilisation_generale_vgh_contre_les_mouettes_et_goelands.jpg



Figure 30 : Affiche de la ville de Dunkerque source : Ville de Dunkerque. *Goélands et mouettes, une présence à maîtriser ensemble.* Dunkerque [en ligne]. Consulté le 15.06.2018 sur : <https://www.ville-dunkerque.fr/vie-quotidienne/goelands-et-mouettes-une-presence-a-maitriser-ensemble/>



Figure 31 : Affiche de la ville de Calais

Source : Ville de Calais. *Calais ville propre.* Calais.fr [en ligne]. Consulté le 06.06.2018 sur : <https://www.calais.fr/fr/Ville-de-Calais/la-mairie/environnement/proprete-espaces-publics/5cb889af72e7e5207080ae0e/calais-ville-propre>

La plupart des municipalités s'appuie sur le règlement sanitaire départemental pour interdire le nourrissage des goélands⁴². Cette interdiction, décidée par les préfetures, relève du code de la santé publique. Elle stipule :

« Il est interdit de jeter ou déposer des graines de nourritures en tous lieux publics pour y attirer les animaux errants, sauvages ou redevenus tels, notamment les chats ou les pigeons ; la même interdiction est applicable aux voies privées, cours ou autres parties d'un immeuble lorsque cette pratique risque de constituer une gêne pour le voisinage ou d'attirer les rongeurs. »⁴³

Les différents dispositifs de gestion du goéland présentés précédemment sont variés. Certains touchent directement l'animal (campagnes d'empoisonnements et de stérilisation), d'autres sont plus préventifs (pose de pics et de fils sur les toits, sensibilisation...). Les histoires des villes de Brest et du Havre avec les goélands révèlent que les méthodes de stérilisation des œufs et d'effarouchements ne livrent pas tout à fait les résultats attendus ; elles ne font que pallier le problème et ne montrent pas de solutions durables. Les recherches scientifiques confirment l'expérience de ces deux municipalités et révèlent que la plupart des politiques de gestion de l'oiseau en ville n'ont pas montré de résultats satisfaisants quant à la baisse du nombre d'oiseaux en ville ou du nombre de plaintes exprimées par les habitants (AMGVF, 2004 ; Cadiou & Jonin, 1997 ; Cadiou *et al.*, 2017 ; Clergeau, 1995, 1997b ; Gramaglia, 2010 ; Skandrani, 2014).

De plus, le travail de Gyrel Yedonou a montré que les différentes méthodes mises en place de façon singulière ne constituent pas une solution efficace contre les nuisances occasionnées par les goélands mais qu'elles devraient systématiquement s'effectuer l'une en complément de l'autre. Il révèle également que de meilleures campagnes de sensibilisation et de communication auprès des habitants devraient être mises en place afin de développer une démarche plus participative de la gestion de l'oiseau en ville. Ces dernières, au-delà des comportements à adopter en ville, porteraient sur la biologie, l'écologie de l'animal et sur les raisons de sa présence en ville. Les citadins seraient invités à parler de leur expérience et à poser leurs questions. Une telle sensibilisation favoriserait une bonne prise en compte de l'oiseau et une meilleure résolution des plaintes (Yedonou, 2019).

Aujourd'hui, les méthodes de gestion du goéland en ville sont toujours discutées par les pouvoirs publics et sont encore objets de débats entre les gestionnaires et les scientifiques. Elles se révèlent insuffisantes et, face au déclin des populations de goélands en France dans les milieux naturels, de nouvelles questions émergent qui remettent en cause les dispositifs utilisés depuis les années 1990. En 2007, la commission faune du CNPN (Conseil National de la Protection de la Nature) s'est réunie à Paris au Ministère chargé de l'environnement pour discuter de la gestion des goélands en France (Cadiou *et al.*, 2006). Malheureusement, aucun rapport de la réunion n'est accessible et les conclusions n'ont pas été rendues publiques.

⁴² Préfet du Morbihan. *Règlement sanitaire départemental du Morbihan-2008*. Préfet du Morbihan Les services de l'Etat dans le Morbihan [en ligne]. Consulté le 05.02.2019 sur : <https://www.morbihan.gouv.fr/Publications/Publications-des-services/Reglement-sanitaire-departemental-du-Morbihan-2008>

⁴³ République Française. Légifrance Le service public de la diffusion du droit [en ligne]. Consulté le 18.02.2018 sur : <https://www.legifrance.gouv.fr/>

La problématique n'est également pas résolue dans les autres pays concernés par la nidification urbaine du goéland. Au Canada, entre 2009 et 2012, une étude a été menée sur le goéland à bec cerclé (*Larus delawarensis*) en milieu urbain et péri-urbain dans la région de Montréal par les chercheurs de l'UQAM (Université du Québec à Montréal) et d'autres universités du Québec⁴⁴. Il s'agissait d'étudier le comportement et la biologie du goéland dans la région, les différents dispositifs de gestion et les perceptions par les habitants de l'oiseau dans un objectif de gestion intégrée. Certains projets se poursuivent encore. Ils portent sur la dynamique des populations, la dispersion post-reproductive et l'utilisation des toits plats pour la reproduction. Concernant la gestion, l'étude conclut de la nécessité de réduire la nourriture d'origine anthropique et d'anticiper l'établissement de nouvelles colonies. Les résultats montrent également que les perceptions des personnes varient d'une région à l'autre ; celles qui vivent près d'une colonie sont plus affectées et attendent des solutions. Par ailleurs, ils révèlent qu'il n'y a pas qu'une seule manière pour apaiser les conflits entre l'habitant et l'oiseau mais plusieurs : « pour certaines personnes, le contrôle de la population de goélands par l'abattage d'oiseaux est acceptable et souhaitable, ce qui n'est pas le cas pour l'ensemble des citoyens ». Dans le cadre de cette étude, un questionnaire réalisé auprès d'habitants de différentes communes a effectivement montré que 39 % des répondants préconisaient une gestion sociale et faunique alors que 41 % pensent qu'elle devrait être uniquement sociale et 18 % exclusivement fauniques (Moreau, 2014 : 50).

Enfin, au Royaume-Uni, en 2015, les citoyens ont fait face à des « attaques » de goélands relayées dans tout le pays par les presses locale et nationale. Les articles rapportent qu'un chien et une tortue ont été tués par un goéland, qu'un homme a été blessé à la tête et un enfant au doigt (annexe 3). Suite à ces événements, le premier ministre David Cameron alarmé par la situation a ordonné un « grand débat » sur la question des goélands urbains :

« Je crois que c'est un sujet très complexe et dangereux. Un Premier ministre ne doit pas se lancer et sortir de son chapeau une réponse à la va-vite [...] Nous avons besoin d'un grand débat sur ce sujet, et nous devons écouter les personnes qui sont visiblement au fait de ce problème dans les Cornouailles et de ses effets potentiels. » (20 minutes, le 28/07/2015)

En 2017, les députés ont débattu au parlement de ces « attaques » (Trotter, 2019a). La protection et le statut légal de l'oiseau ont été discutés et remis en cause, mais à notre connaissance aucune décision n'a donné suite à ces échanges (ibid.). Plus récemment, en juillet 2019, le « problème goéland » a fait de nouveau surface au Royaume-Uni suite à un enlèvement d'un chihuahua par un goéland. Le titre des articles de différentes presses montrent que le ton n'a pas changé depuis les années 2015 : « Un goéland fond sur un chihuahua et l'emporte » (titre du journal lematin.ch du 22/07/2019) ou « Enlevé par un goéland, le chihuahua Gizmo reste introuvable » (titre du Paris Match du 24/07/2019) (annexe 3).

⁴⁴ UQAM. *L'étude du goéland sous tous ses angles. Étude du comportement du goéland à bec cerclé en milieu urbain et périurbain dans une perspective de gestion intégrée* [en ligne]. Consulté le 14.10.2019 sur : <http://goeland.uqam.ca/index.php/fr>

Pour conclure, cette deuxième partie consacrée à l'oiseau, permet de comprendre l'histoire du goéland (Baratay, 2012b), ainsi que les différents rapports qu'entretiennent les Hommes avec cet animal. Au cours des siècles derniers, sa population a évolué et a fluctué entre des phases de déclin et d'expansion démographique. Au XX^e siècle, en parallèle d'une expansion de l'oiseau hors de ses sites d'origines, une diminution de ses effectifs dans les colonies naturelles a été constatée. Les dynamiques écologiques des populations de goélands influencent les humains et leurs comportements (fig. 32). Des conflits entre l'oiseau et l'Homme sont nés suite à l'expansion de l'animal dans de nouveaux milieux naturels (fig. 32). Les ornithologues ont été les premiers inquiets, puis les conchyliculteurs ont été touchés par la prédation des goélands sur leurs naissains de moules (fig. 32). L'oiseau en colonisant les villes a provoqué les plaintes de citoyens (fig. 32). Au fil des années, le « problème goéland » a été progressivement mis en lumière, puis institutionnalisé et les pouvoirs publics s'en sont finalement saisis dans les années 1990. Plusieurs dispositifs de gestion de l'oiseau existent mais la stérilisation est aujourd'hui la méthode la plus utilisée par les communes. Néanmoins, l'expérience des villes comme Le Havre ou Brest, pionnières en termes de gestion des goélands en France, ainsi que plusieurs études, révèlent que la plupart des dispositifs mis en place ne sont pas satisfaisants et ne parviennent ni à réduire le nombre d'oiseaux dans les villes ni à diminuer les plaintes des habitants. Les méthodes de gestion ne constituent pas une solution durable au problème de la nidification urbaine des goélands et ne répondent plus aux enjeux actuels. Le « problème goéland » n'est donc toujours pas terminé comme le montre la dernière réunion organisée par le CNPN et les récents événements qui se sont déroulés au Royaume-Uni. Il est un sujet qui s'inscrit dans les enjeux environnementaux de notre époque et qui préoccupe toujours les politiques et les scientifiques.

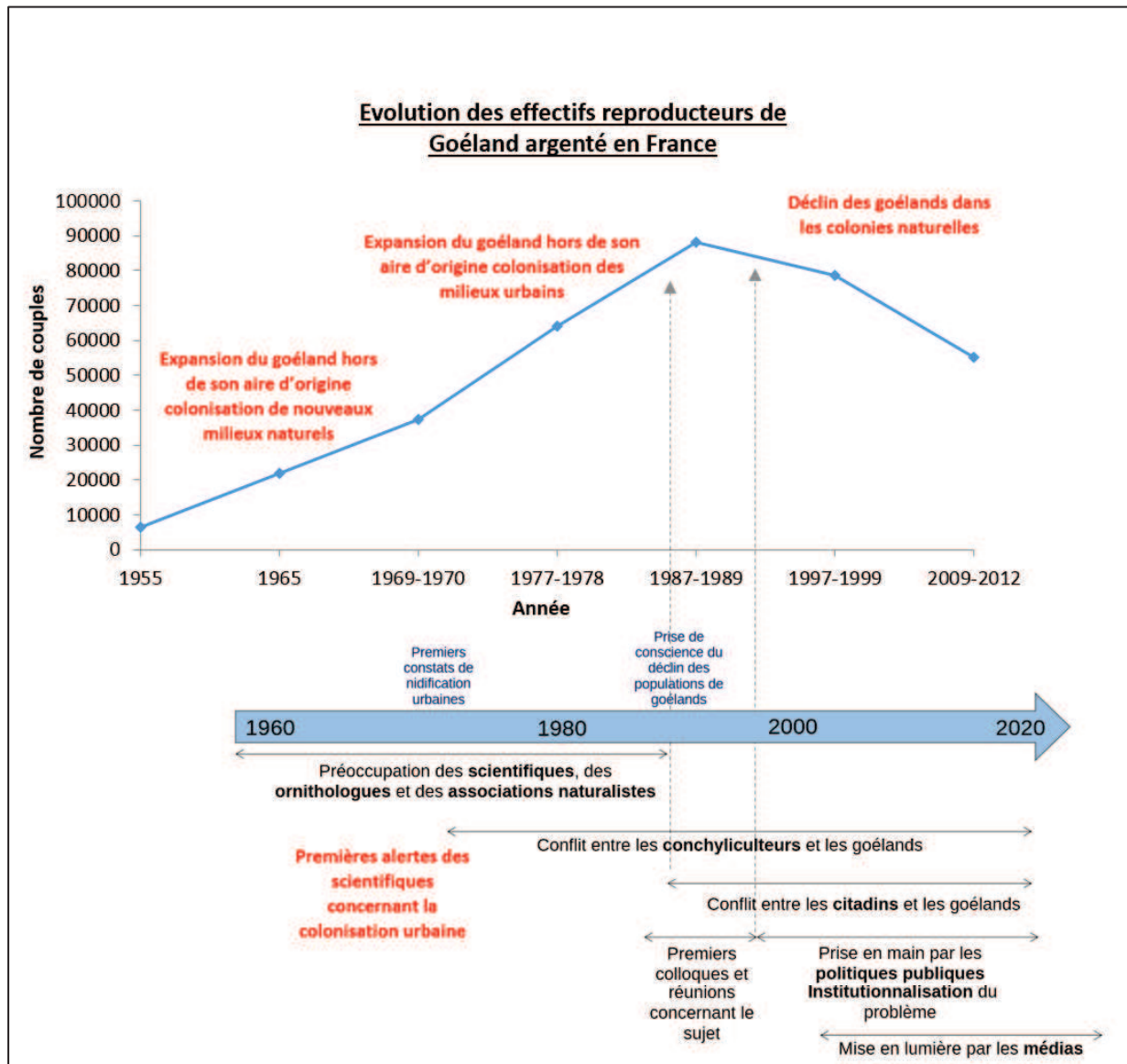


Figure 32 : Les dynamiques écologiques des populations de goélands face à la mise en lumière du « problème goéland » dans le cas du goéland argenté

III. UNE PROBLÉMATIQUE D'ORDRE SOCIAL ET SCIENTIFIQUE

1. D'un problème de société à une question scientifique

- a. Un problème de société : une gestion peu satisfaisante et des plaintes des habitants

Parallèlement à la dynamique des populations de goélands, diverses réactions d'habitants, de scientifiques et de gestionnaires de la nature se côtoient. Pouvant être perçu, lors de son apparition dans les milieux naturels, comme le symbole de la nature sauvage, prisé par les scientifiques et les naturalistes ou encore admiré par les amoureux de la nature, ce même goéland peut devenir, lors de son déplacement vers les villes et de son expansion, une espèce désormais considérée comme nuisible et proliférante par différents acteurs. Aujourd'hui, l'inquiétude des scientifiques devant la diminution du goéland dans son milieu naturel est concomitante à la plainte d'habitants suite à la prolifération du goéland dans les villes.

En France, la colonisation du milieu urbain par les goélands a commencé dans les années 1970. Sa présence en ville a rapidement engendré des réactions de la part des citadins, certains se plaignant des nuisances sonores et des salissures que provoque l'oiseau. Ce dernier est devenu « problème » et objet de préoccupations pour de nombreux acteurs (élus municipaux, décideurs politiques, gestionnaires de l'environnement, associations naturalistes...). Face aux plaintes des citadins, les municipalités ont mis en place des dispositifs de gestion afin de réduire le nombre de goélands en ville. La stérilisation des œufs est aujourd'hui la méthode la plus utilisée. Néanmoins, il est démontré que ces dispositifs ne sont pas efficaces ni en termes de réduction du nombre d'oiseaux en ville ni en termes de réduction des plaintes (AMGVF, 2004 ; Cadiou & Jonin, 1997 ; Cadiou *et al.*, 2017 ; Clergeau, 1995, 1997b ; Gramaglia, 2010 ; Skandrani, 2014). Les méthodes ne sont pas satisfaisantes et sont de plus en plus controversées par les scientifiques, inquiets de la diminution de l'effectif global des goélands en France.

La nidification urbaine des oiseaux continuant à poser problème aux municipalités, des questions restent sans réponse : pourquoi les dispositifs de gestion du goéland ne parviennent-ils pas à diminuer le nombre de plaintes ? Comment faire pour apaiser les conflits entre les Hommes et les oiseaux ? Comment faire cohabiter l'Homme et l'oiseau en ville ? Pourquoi les habitants se plaignent-ils ? Qui sont ces citadins qui se plaignent ? Les services municipaux possèdent peu d'informations sur les habitants qui les appellent pour se plaindre des goélands, puisque l'échange téléphonique est rapide et concerne seulement le motif de l'appel. Les profils sociologiques des personnes, leur lien à l'oiseau et les raisons profondes de la plainte sont peu connus. Bien que ce travail de renseignement n'est pas du ressort de la mairie et nécessiterait un temps de suivi supplémentaire, il pourrait pourtant permettre de résoudre les conflits de manière plus simple et durable. Comme le dit l'ornithologue David Loose, « les problèmes générateurs des plaintes pourraient se résoudre parfois avec un peu d'imagination et de bonne volonté » (Loose, 1997 : 354).

Plusieurs études, dont certaines présentées dans la première partie du chapitre, se sont intéressées aux conflits entre les citoyens et les animaux sauvages. Quelques-unes ont analysé les méthodes de gestion mis en place par les municipalités et ont essayé de comprendre les raisons de leur échec. Le travail de l'équipe de Philippe Clergeau (1995 ; 1997b), dans le cadre du programme pluridisciplinaire à Rennes, a montré que l'absence de prise en compte du facteur humain dans les dispositifs est un frein à une meilleure cohabitation entre l'Homme et l'oiseau en ville. Il préconise une gestion intégrée qui nécessite un travail multidisciplinaire impliquant autant les comportements humains que ceux des oiseaux (Clergeau, 1997b). Il défend un objectif d'éducation générale et pense que la gestion devrait être tournée davantage vers l'information et la communication au public, notamment à l'égard des nourrisseurs (ibid.). De même, les études des deux sociologues André Lemoine et André Sauvage concluent que l'action des mairies envers les « oiseaux à problèmes » doit prendre en compte « la grande disparité des attentes, des dispositions et des ressources non pas seulement économiques mais aussi culturelles que représente la société urbaine » (Lemoine & Sauvage, 1997 : 194). Ils soulignent la diversité des rapports entre l'Homme et l'oiseau en ville, liés aux personnalités et à l'histoire de chacun. Plus largement, l'écologue John Celecia, ancien membre du Secrétariat du Programme sur l'Homme et la biosphère de l'UNESCO et initiateur d'un programme d'écologie urbaine, explique que l'analyse du système urbain doit notamment prendre en considération les facteurs sociaux, psychologiques, économiques, culturels et politiques :

« Mais la véritable spécificité de l'écosystème urbain est sa dimension humaine. Son analyse doit prendre en compte les facteurs biologiques, sociaux, psychologiques, économiques, culturels et politiques [...] L'expérience a montré que négliger de tels aspects de la réalité humaine peut conduire à des interprétations et des conclusions erronées sur la nature des problèmes urbains et par conséquent à une planification et une gestion inadaptée [...] En outre, les études sur la perception des conditions de l'environnement urbain, des enfants aux urbanistes, sont devenus de précieux outils pour approcher les situations concrètes. » (Celecia, 1999 : 246)

Concernant les problèmes que cause le pigeon en ville, la docteure Zina Skandrani et l'ornithologue David Loose insistent sur cette dimension sociologique (Loose, 1997 ; Skandrani, 2014). Selon les propos de Zina Skandrani, « comprendre ces représentations sociales [les représentations des humains sur la nature] ainsi que l'écologie et le comportement des espèces permettrait de déterminer sur quels aspects écologiques en particulier il est recommandé d'agir, et de là quelles seraient les mesures appropriées au niveau socio-politique, dans le but d'augmenter l'acceptation sociale des espèces concernées » (Skandrani, 2014 : 164). David Loose (1997), qui a travaillé sur les plaintes reçues sur quatre années par la municipalité de Grenoble à propos des pigeons, estime que la problématique est d'abord sociale et il pense qu'une meilleure intégration du facteur humain pourrait diminuer les nuisances ressenties par les habitants (Loose, 1997). Dans la dernière partie de sa thèse, Zina Skandrani propose ainsi un nouveau modèle de gouvernance où la coexistence humains-pigeons est basée non plus sur le contrôle des populations mais centrée sur les représentations sociales des espèces. Elle définit la perception sociale comme une fonction objective et elle détermine des variables biologiques liées au pigeon (comportement grégaire de l'espèce et état de santé de l'animal). Elle prend en compte cinq

politiques publiques (pigeonnier public, interdiction de nourrissage, communication, aménagement urbain et gestion de la propreté des villes) capables d'influencer la perception sociale (fonction objective) et les variables biologiques du modèle. Elle étudie ensuite les liens entre ces différentes variables sociales et écologiques et tente de saisir comment la tolérance à l'oiseau peut être améliorée par ces dernières. Son modèle est un exemple concret de médiation et de gouvernance intégrative construit à partir des perceptions sur le pigeon et des facteurs susceptibles de les influencer.

La littérature scientifique soulève donc un manque de connaissances et d'études sur les relations Homme-animal dans un contexte urbain. Le végétal a toujours préoccupé plus la ville que l'animal et ce dernier n'intéresse que depuis peu les scientifiques. Alizé Berthier souligne qu'« au sein des études sur la biodiversité urbaine, moins d'un cinquième s'intéresse à une composante du règne animal (hors humain) » (Berthier, 2019 : 39). Dans le cas du goéland, seulement quelques études se sont intéressées à ces rapports entre le citadin et l'oiseau alors que de plus en plus de communes rencontrent le problème de la nidification urbaine (Gramaglia, 2010 ; Savalois, 2012). Comme dit Nathalie Savalois : « Il existe à notre connaissance très peu d'études en sciences humaines et sociales portant sur les goélands, alors que plusieurs espèces sauvages font couler l'encre de nombreux anthropologues, sociologues, géographes et historiens parmi les grands prédateurs et les espèces chassables » (Savalois, 2012 : 6, 7). Ainsi, le problème de société qui concerne les élus municipaux et les gestionnaires de la nature soulève un manque de connaissances et constitue finalement un problème scientifique (fig. 33) :

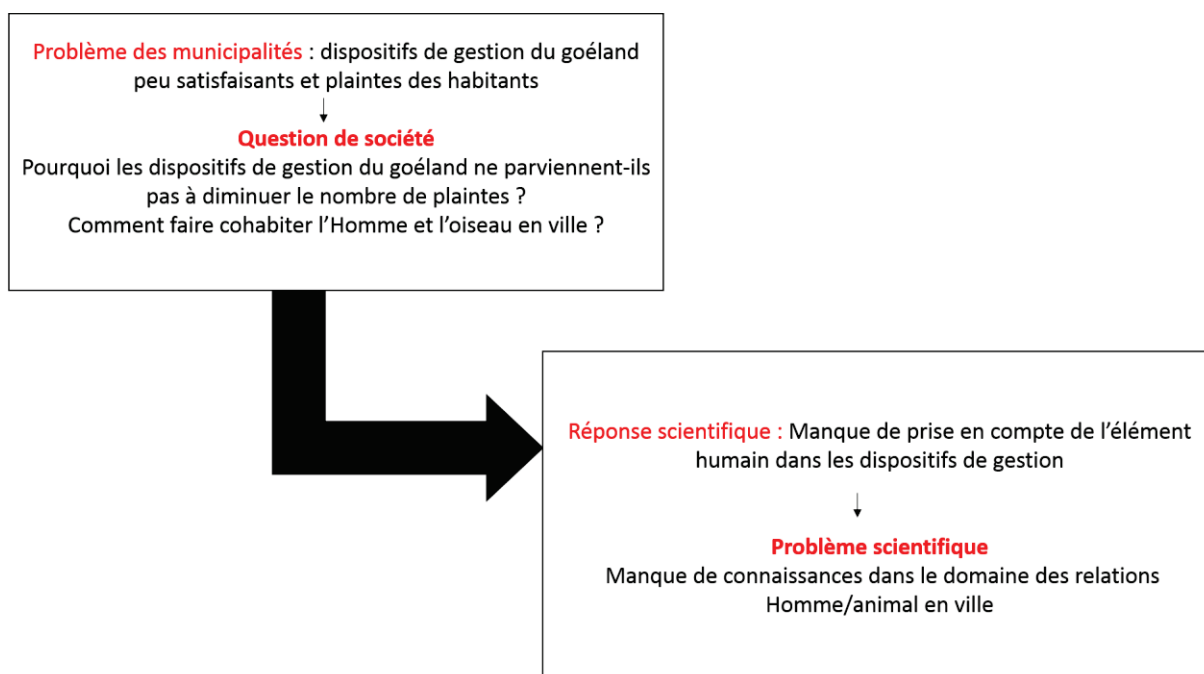


Figure 33 : D'un problème de société à un problème scientifique

b. Un manque de connaissance sur les relations Homme/animal en milieu urbain

Le sujet de thèse fait suite à une question de société : comment faire cohabiter l'Homme et l'oiseau en ville ? Il répond à une demande sociétale et à un besoin des gestionnaires de la nature et des élus municipaux. Ces derniers souhaitent comprendre les raisons de l'échec des dispositifs de gestion et apaiser les conflits entre les citoyens et l'oiseau.

Cette question de société amène à une question scientifique (fig. 33 ; fig. 34). Elle demande des réponses scientifiques et renvoie à l'étude des relations entre l'Homme et la nature en ville, et plus spécialement à celle entre les animaux sauvages et les citoyens. Or, ces sujets n'ont pas été encore beaucoup abordés par les scientifiques, ce qui témoigne d'un manque de connaissance dans l'étude des rapports entre l'Homme et l'animal en ville (Bourdeau-Lepage, 2017a ; Clergeau, 1997b ; Loose, 1997 ; Savalois, 2012 ; Skandrani, 2014). Les représentations des citoyens sur les goélands et les relations qu'ils entretiennent avec lui sont peu connues et explorées, ce qui est pourtant un aspect essentiel dans l'objectif d'arriver à meilleure cohabitation entre les Hommes et les oiseaux (Gramaglia, 2010 ; Savalois, 2012).

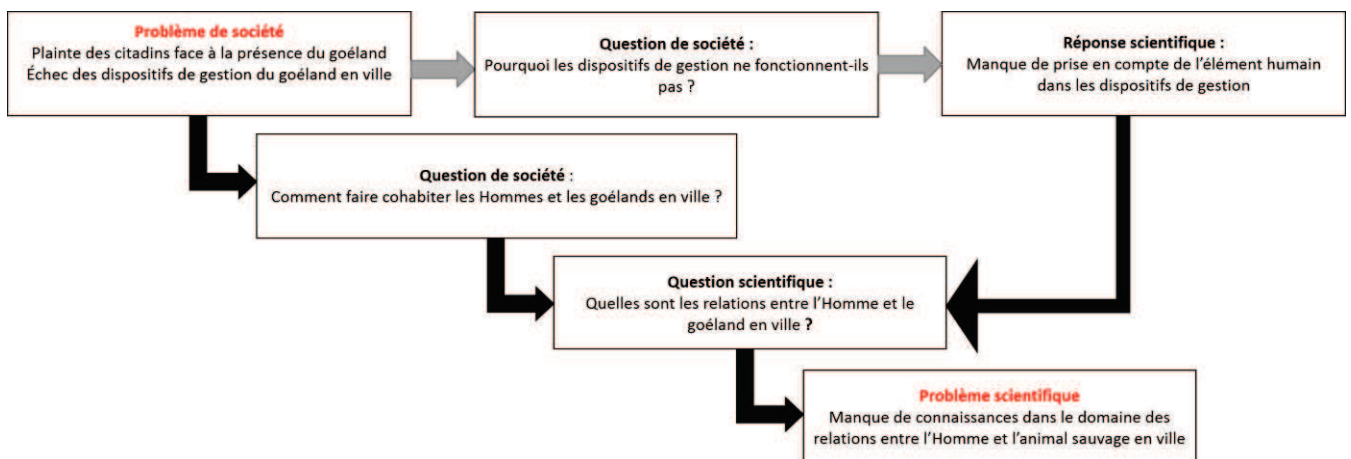


Figure 34 : D'un problème de société à une question scientifique

La thèse propose ainsi d'étudier en profondeur les représentations que se font les citoyens des goélands et les différentes relations existantes entre l'Homme et l'oiseau en ville. Elle cherche à comprendre comment les représentations des habitants vis-à-vis de cet animal naissent, évoluent et se construisent. Dans une perspective diachronique, elle tente d'identifier les facteurs géographiques, culturels, sociologiques et écologiques qui influencent ces représentations. La première partie du chapitre a révélé que les dynamiques des populations de goélands influencent les rapports des Hommes avec l'animal. En effet, suite à l'augmentation des goélands dans certains sites naturels, les scientifiques se sont inquiétés de leur prédation sur certaines espèces de larolimicoles, puis leur installation dans les villes a provoqué des plaintes de la part des citoyens. Il s'agira d'analyser dans quelles mesures ces représentations sont liées à ces variations de

populations de l'oiseau et en quelles manières elles sont influencées par les facteurs sociaux, culturels et géographiques.

La problématique générale de la thèse est alors d'identifier les représentations du goéland, les relations entre le citadin et l'oiseau, et de comprendre comment ces représentations évoluent et se construisent, en s'intéressant aux différents facteurs susceptibles de les influencer. Elle se décline en différentes questions : Quelles sont les représentations du goéland en ville et quelles sont les relations entre l'oiseau et le citadin ? Comment se construisent et évoluent ces représentations ? Les représentations ont-elles changées depuis la colonisation des villes par le goéland ? De quelles manières et dans quelles mesures les représentations sont liées aux dynamiques écologiques des populations d'oiseaux ? Les territoires, les espaces urbains et l'urbanisme de la ville influencent-ils les représentations des habitants sur l'oiseau ? Dans quelles mesures les représentations dépendent-elles des caractéristiques sociologiques et culturelles des habitants ?

2. Les objectifs et hypothèses de la thèse

a. Des objectifs de recherche fondamentale et appliquée

La littérature scientifique révèle un manque de connaissances dans le domaine des rapports entre l'Homme et l'animal en ville (Berthier, 2019 ; Blanc, 1995 ; Clergeau, 1995, 1997b ; Gramaglia, 2010 ; Lemoine & Sauvage, 1997 ; Savalois, 2012 ; Skandrani, 2014). L'objectif principal de la thèse, sur la base de deux terrains ethnographiques, est de contribuer à réduire ce vide scientifique, en produisant des connaissances sur les relations qui se tissent entre les habitants et les animaux en milieu urbain. Elle souhaite apporter un éclairage nouveau sur ce qui est devenu le « problème goéland », dans le but de mieux comprendre la nature des relations entre le citadin et l'animal, et notamment afin de rendre plus efficaces les dispositifs de gestion des municipalités.

Il s'agira d'identifier et de comprendre les relations et les représentations entre le citadin et le goéland afin de saisir la diversité et la pluralité des rapports entre les habitants et les goélands en ville. Notre recherche répondra notamment aux questions qui suivent : comment l'Homme et l'oiseau cohabitent-ils en ville ? Les citadins apprécient-ils le goéland et sa présence en ville ou s'en plaignent-ils ? Quelles sont les relations qu'entretiennent-ils avec ces oiseaux ? Quelles sont les différents usages, pratiques et représentations des citadins concernant le goéland ?

Notre thèse se positionne dans la continuité de celle de Nathalie Savalois. Elle la complète et répond à certaines de ses interrogations. Dans sa conclusion, Nathalie Savalois (2012) évoquait les limites de son travail et suggérait quelques nouvelles pistes de recherche. Elle pensait qu'il serait intéressant d'interroger les liens entre les variables sociologiques, géographiques, psychologiques et interactionnelles et les discours des habitants. Nos travaux ont pour objectif d'identifier les facteurs susceptibles d'influencer les représentations que se font les habitants des goélands. Ils s'intéressent à l'évolution de ces dernières et cherchent à comprendre dans quelles mesures

l'espace urbain, les territoires, les profils sociaux et les relations sociales participent de la construction de ces représentations. Dans ce cadre, les variables culturelles, sociologiques et géographiques seront interrogées. Nathalie Savalois indiquait également qu'il serait pertinent de faire le lien entre le traitement médiatique des questions liées aux goélands et les discours des habitants. Notre recherche abordera cette question en examinant comment les habitants s'approprient ce qu'ils ont lu ou vu dans les journaux pour se faire une idée du goéland ; cette analyse est essentielle car les discours véhiculés par les médias, à l'échelle locale ou à d'autres niveaux, contribuent à la construction des représentations qu'ont les individus sur les oiseaux (Jerolmack, 2008 ; Skandrani *et al.*, 2015).

Notre thèse se distingue toutefois de celle de Nathalie Savalois et apporte de nouvelles connaissances. À la différence de cette dernière qui se concentrait sur les influences réciproques entre les habitants et l'oiseau, cette étude se focalise sur les représentations du goéland et la diversité des rapports existants entre le citadin et l'oiseau. C'est essentiellement l'Homme en tant qu'être humain et social qui nous intéresse alors que Nathalie Savalois étudie et observe également l'oiseau, son comportement, ses capacités d'initiatives et ses interactions avec l'Homme. Son but est moins d'analyser en profondeur les représentations des habitants que d'inclure et d'accorder de l'importance au point de vue de l'oiseau. Notre thèse souhaite compléter et enrichir ce travail en s'attachant à comprendre selon quelles modalités les représentations des habitants se construisent et quels sont les facteurs géographiques, sociaux et culturels qui les influencent. Les choix de terrain se distinguent : tandis que Nathalie Savalois a étudié les relations entre les Hommes et les goélands sur un terrain urbain et insulaire, nous nous y intéressons dans deux villes présentant des contextes urbains distincts. Son choix lui avait permis d'observer et de comparer les comportements du goéland en milieu naturel et en milieu urbain, et d'interroger autant le versant animal que le versant humain dans leur rapport à l'espace. Dans le cas de notre recherche, s'intéresser à deux villes présentant des contextes historiques, culturels et urbanistiques différents permet de mesurer la manière dont l'espace urbain, la géographie et les territoires est susceptible d'influencer les représentations des habitants. Nous utilisons le terme territoire au sens du géographe Alexandre Moine (2006). Le territoire « présente une double nature : à la fois matérielle, il fait référence à l'espace géographique et à la fois symbolique ou idéale, en relation avec les systèmes de représentations qui guident les sociétés dans l'appréhension qu'elles ont de leur environnement » (Moine, cité par Bourhis, 2016 : 263). Il s'articule autour « d'un triptyque de sous-systèmes fondés sur l'espace géographique, l'espace vécu et les acteurs » (Moine, cité par Bourhis, 2016 : 264).

Les objectifs de notre thèse diffèrent de ceux de Nathalie Savalois d'un autre point de vue, notre recherche s'inscrivant dans une démarche fondamentale et appliquée alors que celle de Nathalie Savalois relevait essentiellement de la recherche fondamentale. S'insérant dans le programme de recherche « Des goélands dans les villes du littoral français : vers une gestion intégrée, raisonnée et participative de l'oiseau » qui réunit comme partenaires la ville de Lorient, la ville de Sète, l'association naturaliste Bretagne Vivante-SEPNB et la LPO, notre thèse possède une dimension appliquée. Si elle permet de mieux connaître la nature des liens qui unissent l'Homme à l'oiseau en ville, son intérêt réside aussi dans le fait de répondre à certaines interrogations des élus et des

services municipaux. Notre travail apporte des informations sur les habitants qui appellent la mairie pour se plaindre des goélands. Il dévoile leur profil sociologique (âge, sexe, catégorie socio-professionnelle (CSP)...), leurs représentations de l'oiseau et la relation qu'elles entretiennent avec ce dernier. Il met en lumière les motifs des plaintes et de l'agacement de certains publics vis-à-vis de l'oiseau. Ces renseignements permettent aux élus de mieux comprendre les raisons pour lesquelles les citoyens se plaignent, de répondre plus efficacement aux différents habitants qui les appellent et de mettre au point des dispositifs plus efficaces. Plus largement, la thèse vise à produire des connaissances en appui à la réflexion sur les situations de conflits entre les citoyens et l'oiseau afin de favoriser une meilleure cohabitation entre l'Homme et le goéland en ville. Elle apporte des éléments pour développer des supports de communication et de sensibilisation plus adaptées au contexte local, qui pourront être mobilisés par les mairies ou les associations naturalistes.

b. Les hypothèses de recherche : des représentations à explorer

De la problématique générale de la thèse découlent trois hypothèses de recherches. Ces dernières ont guidé nos réflexions tout au long de ce travail, de la construction de la problématique, en passant par l'enquête de terrain et jusqu'à la rédaction du manuscrit. Premièrement, nous présumons qu'il existe une diversité de relations entre l'Homme et l'oiseau en ville. Deuxièmement, nous supposons qu'au cours des dernières décennies, il y a eu une évolution des représentations de la part des citoyens concernant le goéland. Troisièmement, nous estimons que les représentations sociales du goéland ne sont pas exclusivement liées aux dynamiques écologiques des populations d'oiseaux et au nombre d'oiseaux en milieu urbain mais à d'autres facteurs sociologiques, culturels et géographiques. Ces hypothèses de recherche vont être testées dans le cadre d'une enquête de terrain et d'une recherche documentaire, choix méthodologique que nous décrivons dans un prochain chapitre.

Première hypothèse : il existe une diversité de relations entre l'Homme et l'oiseau en ville

Les résultats de la thèse de Nathalie Savalois (2012) révèlent des représentations ambivalentes de l'oiseau et décrivent différentes relations entre l'Homme et le goéland. Ils montrent notamment qu'il existe des nourrisseurs de goélands qui correspondent de manière similaire aux nourrisseurs de pigeon décrits par André Lemoine et André Sauvage (1997) ou par Paul-Louis Colon et Nicolas Lequarré (2013). Face à ces précédentes études et au contraire des images véhiculées par la presse sur le goéland qui ne rapportent que des rapports négatifs entre l'Homme et l'oiseau⁴⁵, nous supposons qu'il existe une diversité de relations entre les citoyens et les goélands, qui peuvent se révéler positives ou négatives. Le goéland peut être un animal apprécié par certains citoyens, tout

⁴⁵ La juriste anglaise Sarah Trotter (2019a, 2019b) s'est intéressée à l'évolution du statut sociojuridique du goéland au Royaume-Uni de la fin du XIX^e siècle à nos jours. Elle explique comment les presses régionales et locales véhiculent des images dénigrantes et péjoratives de l'oiseau : « Seagulls rarely get a good press in the United Kingdom. Every year, when it comes to the months of their breeding season (April to late July), the newspapers fill with tales of their wrongdoing. At best they are deemed noisy, aggressive, and messy ; at worst, they are portrayed as "attackers", "invaders", "terrorisers", "divebombers", and "killers" » (Trotter, 2019a : 2).

comme il peut être détesté. Nous pensons également que l'image traditionnelle de l'oiseau marin, qui escorte les bateaux de pêche, est encore présente dans l'esprit des citadins et contribue à la construction d'une représentation partagée et positive du goéland. L'objectif de la thèse est d'étudier l'ensemble des relations existantes entre le citadin et le goéland et non uniquement les conflits, pour rendre compte de la diversité des relations entre l'Homme et le goéland en ville, ce qui nous permettra ainsi de tester cette première hypothèse.

Deuxième hypothèse : il y a eu une évolution des représentations des citadins concernant le goéland au cours des dernières décennies

Comme nous l'avons expliqué dans les parties précédentes, depuis l'installation du goéland en milieu urbain, les municipalités reçoivent des plaintes d'habitants vis-à-vis de ces oiseaux. Auparavant, elles n'avaient pas besoin de gérer les conflits entre les citadins et les goélands car ces derniers étaient rares et anecdotiques. Face à l'émergence de ce qui est devenu au fil du temps un « problème goéland » et à l'augmentation des plaintes, nous supposons qu'il y a eu une évolution des représentations de l'oiseau au cours des dernières décennies. Nous pensons que le goéland serait passé d'une image positive associée à celle de l'oiseau marin et blanc que l'on retrouve par exemple dans le roman *Jonathan Livingstone Le goéland* de Richard Bach (1973), à celle plus négative d'un oiseau gênant et nuisible. Le goéland serait aujourd'hui un animal moins aimé par les citadins qu'autrefois et son image se serait dégradée.

Troisième hypothèse : les représentations sociales du goéland ne sont pas exclusivement liées aux dynamiques des populations d'oiseaux et au nombre d'oiseaux en milieu urbain mais à d'autres facteurs sociologiques, culturels et géographiques.

Nous avons vu que les politiques de gestion de l'oiseau en ville se sont construites principalement à partir de l'hypothèse d'une corrélation entre la dynamique des effectifs et les représentations négatives que les citadins ont de ces oiseaux. En d'autres termes, la gêne des habitants et le nombre de plaintes reçues par les services municipaux sont implicitement supposés liés au nombre d'oiseaux dans les villes, puisque les dispositifs de gestion sont basés sur la réduction du nombre d'individus en ville (Skandrani, 2014). Or, nous pensons que les représentations négatives des habitants ne sont pas seulement liées à l'augmentation du nombre de goélands dans la ville mais que d'autres facteurs socio-culturels et géographiques interviennent de façon aussi importante. Cette dernière hypothèse se fonde en partie sur les études scientifiques qui montrent que les échecs des dispositifs de gestion de l'oiseau en ville proviennent d'une absence de prise en compte du facteur social (Blanc, 1995 ; Clergeau, 1995, 1997b ; Lemoine & Sauvage, 1997 ; Gramaglia, 2010 ; Savalois, 2012 ; Skandrani, 2014). C'est cette dernière hypothèse qui sous-tend l'objectif de la thèse de s'intéresser à l'ensemble des facteurs qui influencent les représentations des habitants sur les oiseaux.

3. Un cadre théorique qui relève de plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales

Les théories et les concepts qui ont orienté ce travail relèvent de plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales. En mettant la relation entre les Hommes et les animaux au premier plan de l'étude, la thèse s'inscrit d'abord dans le domaine de l'anthropologie de la nature et dans un positionnement critique vis-à-vis du dualisme nature/culture. Notre cosmologie moderne est le fruit d'une longue histoire qui a séparé l'Homme de la nature, la culture de la nature, les Hommes des animaux. L'anthropologue Philippe Descola (2005) associe notre culture occidentale à l'ontologie naturaliste, caractérisée par une intériorité⁴⁶ différente entre les humains et les non-humains mais une physicalité⁴⁷ identique. C'est la séparation ou le « Grand Partage » interne opéré entre le pôle naturel et social, entre le sujet et l'objet (Descola, 2005 : 91). Dans cette vision du monde, l'Homme est le seul qui est capable « de donner du sens à son existence, à transformer son milieu, à influencer ces éléments qui ont le statut d'objets soumis aux usages des sujets humains » (Savalois, 2012 : 32) tandis que la nature est objet, est extérieur à l'Homme et dotée de peu d'intentionnalité. Néanmoins, plusieurs anthropologues, sociologues et philosophes (Callon, 1986 ; Descola, 2005 ; Latour, 1989, 1997) ont montré que la dichotomie nature/culture n'est pas universelle, qu'il existe d'autres façons d'appréhender la nature et de faire monde avec elle. Ils révèlent que notre société moderne n'a pas toujours fonctionné conformément au « Grand Partage » qui fonde son système de représentation du monde. Philippe Descola décrit quatre grandes ontologies qui définissent différentes relations entre les humains et les non-humains à partir d'une double catégorisation de la « physicalité » et de « l'intériorité » (Descola, 2005). Il distingue l'animisme, dans laquelle les humains et les non-humains ont une intériorité de même nature mais une physicalité différente, le naturalisme qui correspond à notre ontologie occidentale, puis le totémisme qui suppose l'identité des intériorités et des physicalités, et enfin l'analogisme qui témoigne des discontinuités à la fois d'intériorité et de physicalité (Descola, 2005). Le philosophe et sociologue Bruno Latour évoque le fait que « la notion même de culture est un artefact créé par notre mise entre parenthèses de la nature » (Latour, 1997 : 140). Il explique que notre société occidentale en séparant la nature de la culture, les humains des non-humains a créée de nombreux objets hybrides (Latour, 1997) et a permis la « socialisation d'un nombre sans précédent de non-humains » (Flipo, 2006 : 483). Les hybrides, pour Bruno Latour, sont des quasi-objets ou quasi-sujets inclassables, faisant appel à la fois à la science, à la nature et au discours humain : « après Michel Serres, j'appelle de tels hybrides des quasi-objets parce qu'ils n'occupent ni la position d'objets prévue pour eux par la constitution⁴⁸, ni celle de sujets, et qu'il est impossible de les coincer tous dans une position médiane qui en ferait un simple mélange de chose naturelle et de symbole social » (Latour, 1997 : 73).

⁴⁶ L'intériorité fait référence à ce qu'on appelle « d'ordinaire l'esprit, l'âme ou la conscience » ; c'est l'intentionnalité, la subjectivité, la réflexivité, les affects, l'aptitude à signifier ou à rêver (Descola, 2005 : 168).

⁴⁷ « La physicalité concerne la forme extérieure, la substance, les processus physiologiques, perceptifs et sensori-moteurs, voire le tempérament ou la façon d'agir dans le monde en tant qu'ils manifesteraient l'influence exercée sur les conduites ou les habitus par des humeurs corporelles, des régimes alimentaires, des traits anatomiques ou un mode de reproduction particuliers » (Descola, 2005 : 169).

⁴⁸ Bruno Latour entend par « constitution » ce qui ordonne et gère notre société occidentale et moderne. Ce sont des actions, des règles et des valeurs (Latour, 1997). Nous supposons que la Constitution au sens de Bruno Latour fait également référence à la Constitution française, norme juridique suprême qui ordonne la Cinquième République de notre pays (ibid.).

Ainsi, le dualisme nature/culture n'apparaît-il aujourd'hui plus pertinent, fonctionnel et approprié pour comprendre la diversité des relations qu'entretiennent les humains avec les non-humains. Notre thèse rejette donc l'idée du « Grand Partage » qui sépare la nature de la culture et les Hommes des animaux (Descola, 2005). Elle s'inspire de la pensée des auteurs précédemment évoqués et part du postulat que les rapports entre humains et non-humains incluent « une collectivité d'existants » liée à l'Homme (Descola, 2002 : 17). Nous estimons effectivement que considérer l'humain et le non-humain comme présentant une discontinuité d'intériorité et une continuité d'extériorité, ce qui relève de l'ontologie naturaliste occidentale (Descola, 2005), n'est pas tenable lorsqu'on s'intéresse aux rapports qu'entretiennent des habitants avec des animaux. Penser l'Homme comme le seul être pensant capable de donner un sens à son existence et attribuer le statut d'objet à l'animal n'est pas défendable face aux objectifs de la thèse. Dans notre démarche, le citadin et le goéland sont considérés comme faisant partie d'un même univers où des liens et des échanges peuvent se créer. Refuser la dichotomie nature/culture permet d'envisager que les citadins entretiennent une réelle relation avec l'oiseau, qu'elle soit positive ou négative. Nous considérons que ces derniers peuvent ressentir des sentiments comme de l'attachement, de l'affection ou de l'exaspération à l'égard de l'animal. C'est l'aspect relationnel qui intéresse la recherche et son intérêt est de saisir « l'unité de l'homme à travers la diversité des moyens qu'il se donne pour objectiver un monde dont il n'est pas dissociable » (Descola, 2002 : 10). Refuser ce « Grand Partage » permet d'appréhender les conflits entre le citadin et l'oiseau de façon différente et d'en saisir la complexité. Cette position offre la possibilité d'observer « un paysage intellectuel complètement différent, où l'état et les substances sont remplacés par les processus et les relations » (Descola & Palsson, 1996 : 12). « Le monde à décrire n'est [alors] plus un construit d'humain, mais un milieu où des êtres différents sont engagés corporellement et mentalement dans une pratique » (Manceron, 2016 : 292).

En rejetant ce « Grand Partage », nous considérons le goéland comme un acteur à part entière dans sa relation avec l'Homme. Il n'a pas le statut d'objet mais participe autant que l'Homme à la relation. Cette façon de penser de l'animal rejoint la théorie de l'acteur-réseau, développée en France par Bruno Latour et les sociologues Michel Callon et Madeleine Akrich dans les années 1980 (Akrich *et al.*, 2006 ; Callon, 1986 ; Latour, 1989, 1997). Cette théorie, désignée aussi par sociologie de la traduction, est issue de la sociologie des sciences et des techniques et suit le principe de symétrie généralisée qui prend en compte dans son analyse, au-delà des humains, les non-humains. Elle considère que les entités naturelles ne sont pas passives, sont intégrées dans des réseaux sociotechniques et peuvent former des alliances avec d'autres entités humaines ou naturelles. En s'appuyant sur la théorie de l'acteur-réseau, nous envisageons ainsi les relations entre les citadins et les goélands comme des situations constituées d'un ensemble d'entités actantes humaines et non humaines, comme un processus complexe mélangeant réalités sociales et culturelles (*ibid.*). La notion d'actant désigne « toute entité capable d'agir, c'est-à-dire de produire des différences au sein d'une situation donnée » (Callon, 2006 : 242) mais également toute entité qui fait agir les acteurs humains (Latour, 1997). Un actant, confronté « à des événements inédits, dévie de manière imprévisible, s'écarte de sa trajectoire, recompose au moins partiellement son monde » (Callon, 2006 : 244). Nous nous inspirons également de la manière dont l'anthropologue Vanessa Manceron situe aujourd'hui la place de l'anthropologie

dans l'étude des relations entre l'Homme et l'animal. Il lui semble nécessaire de penser ces relations « par-delà nature et culture » (Descola, 2005) mais elle reste prudente face aux dangers de cette anthropologie symétrique qui voudrait autant prendre le point de vue de l'Homme que celui de l'animal. Elle déclare préférer se tenir « à la voie du compromis, à une "symétrie bancale" sensiblement négociée, c'est-à-dire à un "vis-à-vis asymétrique", qui ne renonce ni à une certaine dose d'anthropocentrisme, quand bien même est reconnu l'intérêt de limiter ses excès, ni aux potentialités heuristiques de la pensée relationnelle⁴⁹ ; une approche qui permette de porter attention à l'histoire de ce qui se vit, se dit et se pense dans l'entre soi humain, en adoptant une posture, qui donne au terrain le premier mot sur [les] choix analytiques » (Manceron, 2016 : 295). Ces approches proposées par Bruno Latour, Michel Callon, Madeleine Akrich et Vanessa Manceron permettent d'étudier la nidification du goéland en ville avec un nouveau regard afin de comprendre comment l'oiseau peut influencer les représentations des habitants. Cette manière d'appréhender le goéland rejoint l'approche développée par l'historien Éric Baratay, qui estime qu'il faut « arracher l'histoire à une vision anthropocentrée, regarder les comparses de l'Homme, ces autres vivants que sont les bêtes, passer de leur côté, regarder de leur point de vue en retournant les interrogations, en cherchant des documents plus prolixes ou en lisant les autres autrement, en décentrant le récit. » (Baratay, 2012b : 12). Selon lui, adopter le point de vue de l'animal, « c'est se mettre avec pour mieux voir vivre, s'attacher de près aux faits et gestes, afin de bien les saisir et les rapporter. » (Baratay, 2012b : 105). Dans notre recherche, il s'agit concrètement de connaître l'histoire de l'oiseau et ses liens avec l'humain. La capacité d'agir du goéland est étudiée à travers la présentation de sa biologie, de son éthologie et de ses dynamiques des populations au cours des siècles derniers. Les comportements des goélands en ville et leur influence sur la relation qu'entretiennent les personnes avec lui permettent de saisir le rôle de l'oiseau dans la construction des représentations. Les discours des habitants sont également analysés afin d'observer si les citadins décrivent le goéland tel un être autonome doté d'une capacité d'agissement et acteur de sa relation avec l'humain.

La thèse analyse la façon dont les facteurs géographiques influencent les représentations de l'oiseau. En ce sens, elle se rapproche de la géographie humaine et animale que l'on retrouve dans les travaux des géographes Nathalie Blanc (1995) ou Marianne Cohen (2002). Elle étudie les liens entre l'Homme et son territoire, le rapport des habitants à l'oiseau s'imbriquant dans les relations des habitants à l'espace. Elle analyse dans quelles mesures et en quelles manières les villes construisent les représentations, c'est-à-dire comment des villes avec des climats, des topographies, des urbanismes et des caractéristiques sociologiques différents jouent sur les représentations des habitants. Ces facteurs territoriaux sont importants et nous considérons qu'ils participent à l'évolution des rapports entre le citadin et l'oiseau. La recherche rejoint le courant de la géographie animale, discipline apparue dans les années 2000 (Blanc, 1995). Elle s'intéresse à la cohabitation dans l'espace des habitants et des goélands avec des questions touchant aux conflits de territorialités, d'identités, de partage de territoire. Le goéland est révélateur du rapport

⁴⁹ Vanessa Manceron estime que la pensée relationnelle permet de « considérer aussi l'animal comme un condensé de divers aspects du social, comme un médiateur de relations entre humains, ou bien comme un être vivant ayant un corps et des compétences qui donnent lieu à des formes d'instrumentation techniques et matérielles spécifiques » (Manceron, 2016 : 295).

à la nature et à l'espace. Comme l'écrivent Nathalie Blanc et Marianne Cohen, on observe « qu'habiter implique une structuration de l'espace public avec l'espace privé, du dehors avec le dedans, du social avec l'intime : tous rapports auxquels l'animal contribue en milieu rural comme en milieu urbain » (Blanc & Cohen, 2002 : 33). Nous découvrirons qu'effectivement la tolérance ou l'intolérance vis-à-vis de l'oiseau dépend du lieu où l'habitant le rencontre et révèle la manière dont l'habitant conçoit l'espace.

Dès lors, la thèse s'intéresse aux « modes d'habiter » des citoyens (Blanc, 1995). Ce concept, qui provient de la sociologie urbaine, est utilisé et développé dans les différents travaux de Nathalie Blanc afin d'interroger les relations entre les animaux et les habitants dans les villes (Blanc, 1995, 2000, 2010). Selon ses propos, le « mode d'habiter » « intègre outre une dimension naturelle et matérielle, une dimension individuelle, sociale, économique qui rompt avec les notions naturalistes ou fonctionnalistes d'habitat, de cadre de vie, de logement » (Blanc, 1995 : 355) ; il est « les manières dont l'être humain modifie son environnement et constitue ainsi un milieu structuré » (Blanc, 1995 : 354). Cette notion étudie la façon dont l'humain organise ce qui l'entoure pour en faire un monde habitable, qui prend sens et où il se sent bien. Elle est pertinente pour notre étude qui s'intéresse à la manière dont les habitants gèrent la cohabitation avec le goéland et s'adaptent à sa présence en agissant parfois sur leur environnement. L'oiseau et son installation en ville contribuent « aux modes d'habiter ». L'animal crie et provoque des salissures qui gênent les citoyens, il sème du désordre dans l'espace visuel et sonore des habitants que ces derniers tentent, par diverses manières, de contrôler et de réduire. Ce sont ces partages de l'espace et ces négociations avec l'animal que nous allons explorer. Le « mode d'habiter » rejoint la notion d'« habitabilité » dont parle également Nathalie Blanc (2010). « L'habitabilité » décrit « la qualité de ce qui est habitable en raison des conditions favorables qu'on y rencontre » (Mathieu *et al.*, cité par Blanc, 2010 : 174). Elle permet d'interroger la manière dont l'oiseau contribue à améliorer le lien entre les habitants et l'espace urbain. Penser les relations entre les citoyens et les goélands à travers ces « modes d'habiter » et cette « habitabilité », implique de penser la ville non seulement en termes de milieu physique et matériel mais aussi en tant que résultat d'interaction entre des habitants et leurs lieux de vie et de pratiques (Mathieu, 2000a, 2000b).

Le « mode d'habiter » rejoint le concept d'« espace vécu » développé par les géographes Armand Frémont (1974) et Jacques Chevalier (1974), les deux notions refusant de considérer l'espace comme une matière physique et inerte. Ces scientifiques s'intéressent à la manière dont les gens perçoivent et vivent dans l'espace que constituent leur maison, leur rue, leur quartier ou leur ville. Comme le dit Jacques Chevalier, « étudier l'espace vécu ne consiste pas uniquement à poser la question "comment vivent les hommes dans cet espace ?" mais à focaliser le regard sur les rapports de représentation, invisibles car non explorés ; c'est-à-dire nécessairement à dépasser l'espace-étendue (ou espace support) pour aborder la notion de représentation (d'image) de l'espace en posant une nouvelle question : "comment les hommes voient-ils cet espace ?" » (Chevalier, 1974 : 68). L'espace vécu est un tissu de relations, il est chargé de valeurs, il est « réfléchi » : « Ce n'est pas une étendue neutre mais un produit idéologique (culturel, social et économique) et en tant que produit idéologique, un champ d'affrontement de valeurs »

(Chevalier, 1974 : 68). Aborder la ville comme un espace vécu est l'approche que nous utiliserons dans la thèse. Ce choix permet d'explorer les représentations des citadins sur leur lieu de vie et de prendre en compte leur expérience de l'espace urbain. Les relations avec le goéland étant imbriquées dans ces représentations du milieu urbain, il est essentiel de comprendre les rapports qu'entretiennent les habitants avec leur ville.

La façon dont les géographes cités ci-dessus définissent l'espace et les relations entre les humains et leur environnement se rapproche de la définition de l'écoumène développé par le géographe et philosophe Augustin Berque (1996). L'écoumène est « une réalité relative, ou plus exactement dit, relationnelle. [...] L'écoumène, c'est la relation de l'humanité à l'étendue terrestre » (Berque, 1996 : 78). Comme Nathalie Blanc, Armand Frémont ou Jacques Chevalier, Augustin Berque insiste sur l'aspect relationnel des habitants à leur milieu. Il explique qu'un « accord trajectif » existe entre l'humain et l'environnement qui l'entoure (Berque, 1996 : 157). En d'autres termes, il signifie que les relations entre l'Homme et les éléments qui l'entourent sont constituées d'échanges, d'interactions et d'aller-retour entre un monde subjectif et objectif produisant ainsi la réalité trajective du milieu (Berque, 1996). Appréhender la ville comme un écoumène peut permettre de l'approcher dans une forme plus dynamique et complexe. La ville apparaît alors changeante, se modifiant au gré des opinions et les désirs des personnes qui y vivent, et réciproquement, par l'évolution de sa morphologie et de son urbanisme, elle influence également les représentations des habitants et leur manière de vivre. Grâce à la pensée d'Augustin Berque, la ville acquiert un rôle plus important et ses transformations s'avèrent participer de la construction de la représentation que les habitants se font des goélands. C'est pour cette raison qu'une partie de la thèse sera consacrée à l'histoire des villes d'études et à leur évolution récente.

Les notions de « mode d'habiter », d'« espace vécu », ou d'« écoumène » renvoient toutes plus ou moins directement aux représentations que l'Homme se fait de son milieu. Ces dernières constituent l'objet principal d'étude de la thèse et il est important de préciser le sens qu'elles vont prendre dans ce travail.

Lorsque nous décrivons la manière dont les habitants perçoivent le goéland, nous parlerons de représentations. Ces dernières sont différentes des perceptions qui renvoient à la « réalité présente » dans l'action et à l'activité sensorielle et cognitive (Depeau, 2006 : 12, 13). Les représentations montrent au contraire une réalité absente et reconstruite à partir des caractéristiques à la fois individuelles, sociales et du milieu (ibid.). Elles rejoignent le concept des représentations sociales développé d'abord par le psychanalyste Serge Moscovici (1961) et repris par les différents travaux en psychologie sociale de Denise Jodelet (1989), de Jean-Claude Abric (1989) ou de Willem Doise (1989). Elles sont des connaissances adaptées et corroborées à une action sur le monde : « elles sont reliées à des systèmes de pensées plus larges, idéologiques ou culturels, à un état de connaissances scientifiques, comme à la condition sociale et à la sphère de l'expérience privée et affective des individus » (Jodelet, 1989 : 52). Jean-Claude Abric complète cette définition : « la représentation est un ensemble organisé d'opinions, d'attitudes, de croyances et d'informations se référant à un objet ou une situation. Elle est déterminée à la fois par le sujet lui-même (son histoire, son vécu), par le système social et idéologique dans lequel il

est inséré, et par la nature des liens que le sujet entretient avec le système social » (Abric, 1989 : 188). Nous pensons comme ces auteurs que les représentations des citoyens sont situées sociologiquement, culturellement et socialement.

Les représentations sociales régissent la relation au monde et aux autres. Elles orientent les conduites et les communications sociales : « elles nous guident dans la façon de nommer et définir ensemble les différents aspects de notre réalité de tous les jours, dans la façon de les interpréter, statuer sur eux et, le cas échéant, prendre une position à leur égard et la défendre » (Jodelet, 1989 : 47). Elles sont indispensables en tant qu'elles servent à nous guider dans le quotidien et nous servent de point d'ancrage sur lequel s'appuyer. Comme dit Jean-Claude Abric (1989 : 201, 202), elles « sont des grilles de lecture et de décodage de la réalité » et « elles produisent l'anticipation des actes et des conduites (de soi et des autres), l'interprétation de la situation dans un sens pré-établi, grâce à un système de catégorisation cohérent et stable. Initiatrices de conduites, elles permettent leur justification par rapport aux normes sociales, et leur intégration ». Les représentations que les habitants se font du goéland les orientent dans leur manière de vivre avec l'animal et de cohabiter avec lui. Si elles sont négatives, nous verrons qu'elles favoriseront plus facilement une interaction négative avec l'oiseau et entraîneront des relations conflictuelles entre l'habitant et l'animal. Si elles sont positives, elles seront plus susceptibles de créer des rapports apaisés entre l'Homme et l'oiseau. Le concept des représentations sociales permet ainsi de rendre compte que les représentations des habitants sur le goéland participent de ce rapport à l'oiseau, relation et représentation étant étroitement liés.

Plus largement, les représentations sont considérées comme des prises de positions, qui définissent et différencient les habitants les uns par rapport aux autres : « plus que des opinions consensuelles, les représentations sociales sont des prises de positions de nature différente, même si parfois des repères communs peuvent être utilisés » (Doise, 1989 : 226). Elles permettent de s'opposer et de montrer son désaccord à un groupe, ou à l'inverse d'y exprimer son soutien. Comme nous le découvrirons dans le cinquième chapitre du manuscrit, elles construisent l'identité de chacun. Le sociologue Pierre Bourdieu illustre bien cette idée :

« On n'achète pas un journal mais un principe générateur de prises de positions défini par une certaine "position" distinctive dans un champ de principes générateurs institutionnalisés de prises de position : et l'on peut poser qu'un lecteur se sentira d'autant plus complètement et adéquatement exprimé que l'homologie sera plus parfaite entre la position de son journal dans le champ des organes de presse et la position qu'il occupe lui-même dans le champ des classes (ou des fractions de classe), fondement du principal générateur des opinions. » (Bourdieu, cité par Doise, 1989 : 227, 228)

Pour résumer le propos, bien que la thèse aborde la biologie et les dynamiques des populations de goélands, elle s'inscrit clairement dans le domaine des sciences humaines et sociales (fig. 35). Elle s'appuie sur des concepts et des théories issus de l'anthropologie de la nature, de la sociologie, de la géographie humaine et animale et de la psychologie sociale. Elle rejette le dualisme nature/culture et s'inspire de différentes notions de géographie pour étudier les relations entre

les Hommes et leur environnement tels que « mode d'habiter » ou « espace vécu ». Les représentations des habitants sur l'oiseau sont au cœur de notre étude et le sens qu'elles prennent rejoint celui du concept des représentations sociales développé dans les travaux en psychologie sociale.

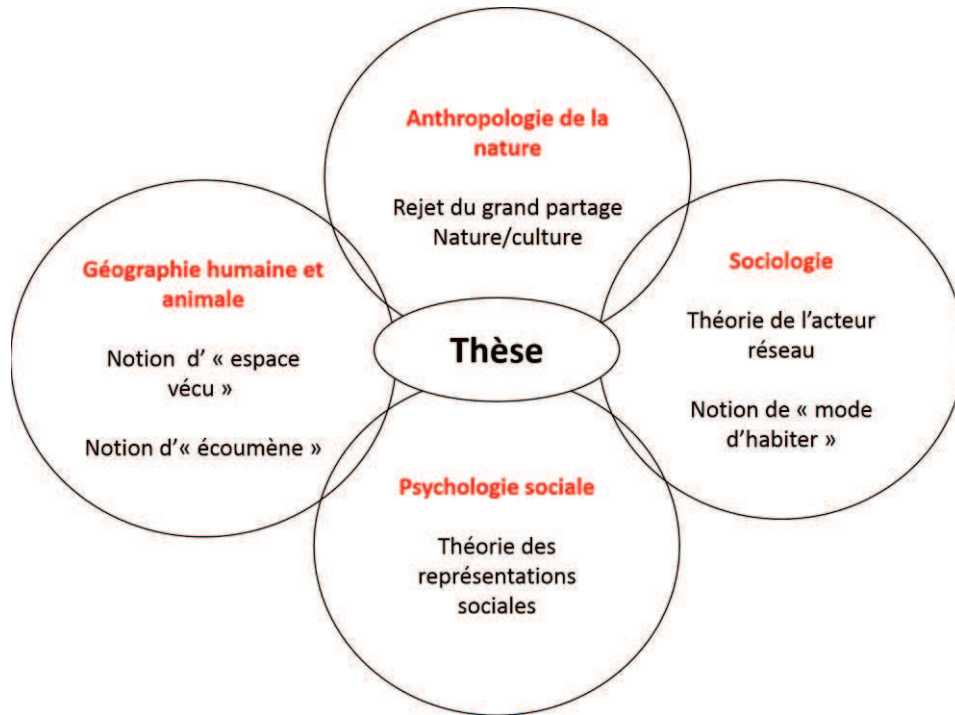


Figure 35 : Le positionnement théorique de la thèse

Conclusion du chapitre 1

Ce chapitre a permis de montrer que bien qu'il y ait un intérêt émergent pour la nature en ville, l'animal sauvage a encore du mal à être accepté par les citadins et sa relation à l'Homme est encore peu étudiée en milieu urbain. Le problème qu'a posé le goéland d'abord aux ornithologues et aux conchyliculteurs, puis aux habitants, montre comment les cohabitations entre humains et non-humains peuvent s'avérer difficiles. Aujourd'hui, le goéland est toujours un sujet de préoccupation ; l'inquiétude des scientifiques face à leur déclin dans les milieux naturels est conjointe à celle des municipalités qui ne savent pas comment faire pour apaiser les plaintes des habitants. Cette thèse s'inscrit dans un problème de société qui révèle un manque d'études dans le domaine des relations entre l'Homme et le goéland en ville. Elle souhaite contribuer à réduire ce vide scientifique en sollicitant différentes disciplines issues des sciences humaines et sociales, telles que l'anthropologie ou la géographie humaine. Les représentations que les citadins se font sur les goélands sont étudiées dans deux sites d'études, les villes de Lorient et de Sète, que nous allons désormais présenter.

Chapitre 2

Enjeux et intérêts d'une analyse comparative de deux communes portuaires pour appréhender les relations entre les goélands et les Hommes

Introduction

Suite aux plaintes des habitants concernant l'installation de goélands à proximité de chez eux, les communes ont pris en main le « problème goéland » dès le début des années 1990. C'est à leur niveau qu'ont été mis en place les dispositifs de gestion de l'oiseau en ville et c'est par leur médiation que sont gérées les situations de conflits entre les citadins et les goélands. À partir d'une analyse comparative, la thèse s'intéresse ainsi aux représentations que les habitants se font de l'oiseau dans deux communes littorales portuaires, celle de Lorient, située dans le Morbihan et celle de Sète, dans l'Hérault (fig. 36 ; fig. 37). L'histoire, le cadre naturel et urbain, les caractéristiques sociologiques et économiques de chaque ville sont appréhendés dans ce chapitre de manière comparative. Comme Brest ou Le Havre, Lorient et Sète ont été colonisées par le goéland et ont mis en place des dispositifs de gestion. Les différences et les ressemblances, concernant leur expérience avec l'oiseau, sont analysées dans cette partie. Cette description des sites d'études est importante car les lieux sont les supports où se fixent les pratiques et les représentations des habitants (Mathieu, 2000a, 2000b). Ils sont « à la fois le cadre et le produit d'interactions sociales » ; « ils portent la marque des événements qui s'y sont déroulés et ces événements, réciproquement, leur doivent quelque chose » (Beaud & Weber, 1997 : 169). Le chapitre se termine par une explication sur l'intérêt de l'analyse comparative entre la ville de Lorient et la ville de Sète.

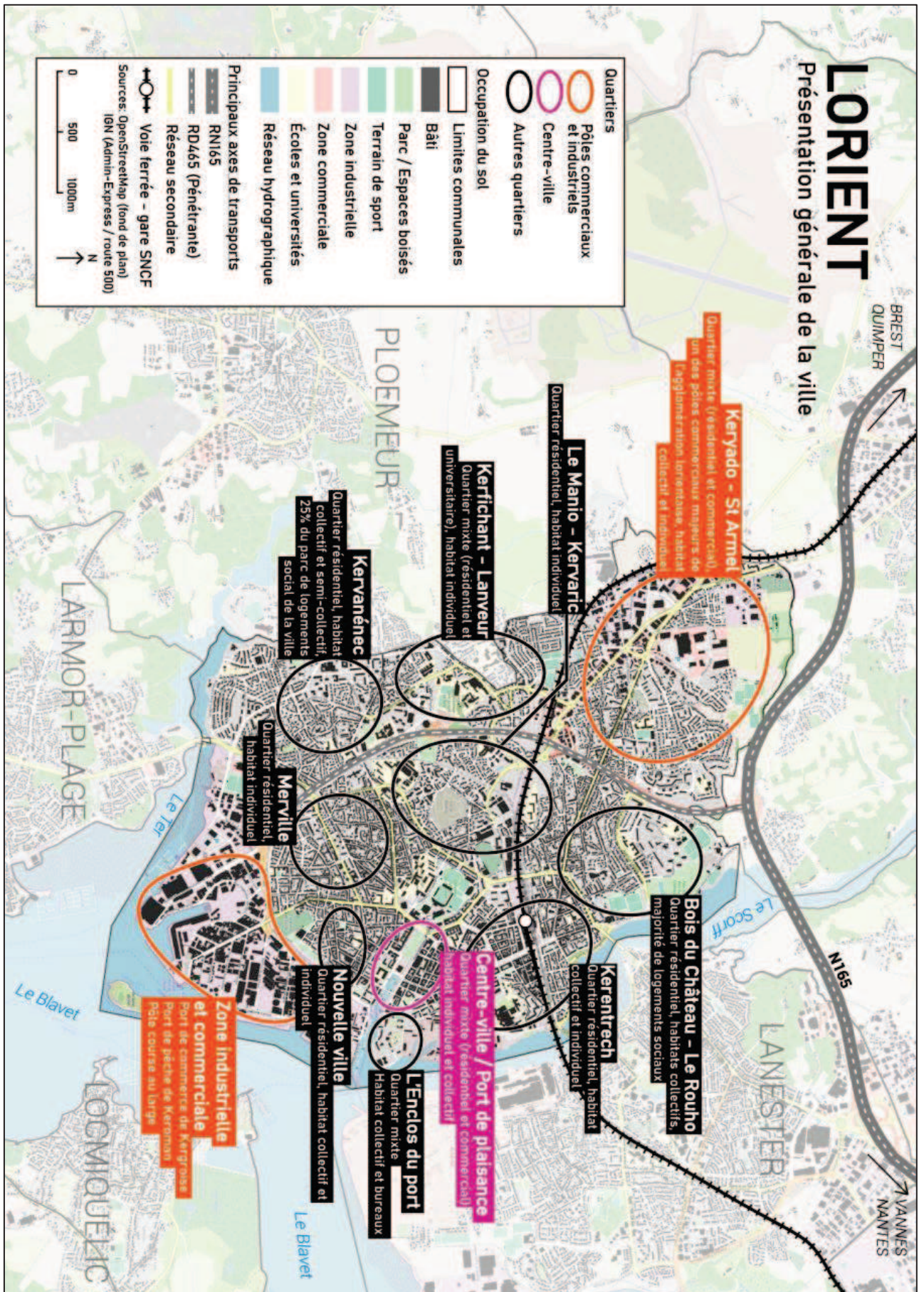


Figure 36 : Présentation générale de la ville de Lorient (2020)

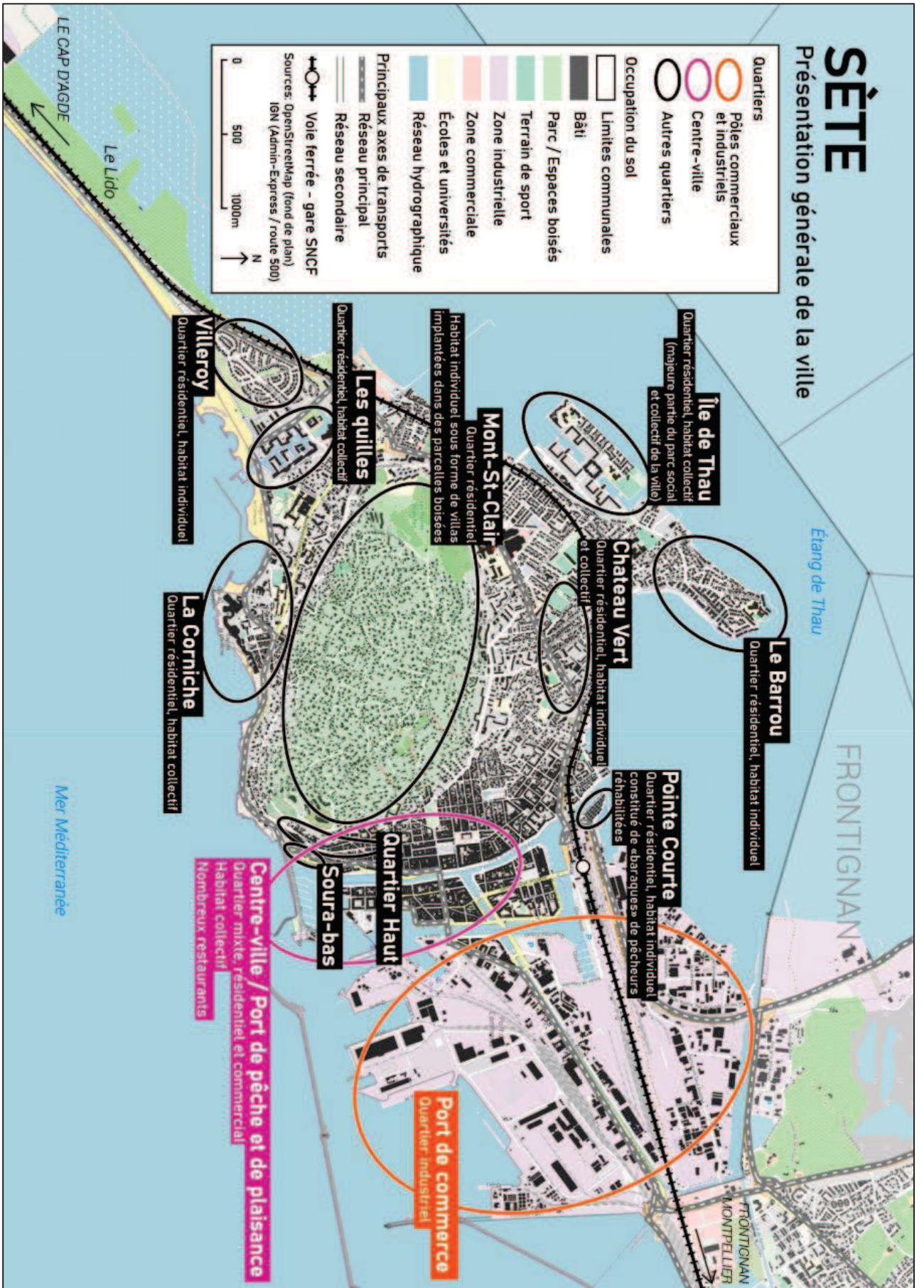


Figure 37 : Présentation générale de la ville de Sète (2020)

I. DEUX TERRITOIRES COMPARABLES AVEC DES CARACTÉRISTIQUES PROPRES

1. Lorient et Sète, deux villes qui se ressemblent

a. Des villes construites à partir de leur port

Tournées vers la mer, les histoires de Lorient et de Sète ont de nombreux points communs. Développées et enrichies à partir de la rade, de l'étang ou de la mer, les deux villes sont nées à la même date, en 1666, de la volonté du royaume de France qui souhaitait créer de grands ports de commerce afin de concurrencer les ports anglais et hollandais.

La ville de Lorient se développe suite à l'établissement de la Compagnie des Indes Orientales⁵⁰ à l'embouchure des rivières du Blavet et du Scorff sur un ancien terrain marécageux appelé Faouëdic (Nières, 1988). Dès 1666, des chantiers navals sont aménagés sur le Faouëdic dans le domaine appartenant à la Compagnie appelé l'Enclos (ibid.). Une des premières unités y sortant est le Vaisseau Soleil d'Orient, qui donnera son nom à la ville (Bruté de Rémur, 1960 : 147). À la même époque, le roi Louis XIV souhaite créer sur la façade méditerranéenne un port d'exportation pour les produits du Languedoc⁵¹. Le chevalier de Clerville, chargé par le ministre Jean-Baptiste Colbert de trouver l'emplacement pour ce projet, identifie le Cap de Sète comme le site le plus approprié de la région. La création du port de Sète est aussi l'opportunité pour l'entrepreneur Paul Riquet d'obtenir un débouché sur la Méditerranée pour le Canal du Midi dont il avait entrepris le creusement. La construction de la digue de protection du port longue de 650 m, appelée môle Saint-Louis, et la pose de sa première pierre en 1666, signent la naissance du port de Sète. Elle permet le développement de la ville dont l'urbanisme a été supervisé par les ingénieurs des fortifications en charge des travaux portuaires en Languedoc (Durand, 2016). Les premières constructions commencent dans le Quartier Haut⁵² où les ouvriers qui construisent le port logent avec leur famille. Beaucoup d'ouvriers viennent des villages voisins de Bouzigues, Mèze, Frontignan et Marseillan. Le Canal Royal, qui relie le bassin de Thau à la mer, est rapidement creusé afin que les bateaux et leurs marchandises arrivant du Canal du Midi, puissent atteindre rapidement la Méditerranée.

Ensuite, au cours des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles, les villes de Lorient et de Sète ont connu des périodes de prospérité, toujours liées à l'activité de leur port.

Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, Lorient s'agrandit⁵³. En moins de 25 ans, le port devient à la fois port d'arsenal, de guerre, de commerce et d'entrepôts. En 1702, la ville compte 6 000 habitants

⁵⁰ Créée en 1664 sous l'égide de Jean-Baptiste Colbert, ministre sous Louis XIV, la Compagnie des Indes a été fondée afin de concurrencer les compagnies étrangères et de participer à l'effort de redressement de la Marine française. Sa mission principale consistait à gérer et contrôler le commerce entre la métropole et ses colonies.

⁵¹ Dans cette partie, la plupart des informations concernant l'histoire de la ville de Sète sont issues du Musée de la Mer qui retrace l'histoire du port de Sète et présente plusieurs traditions culturelles de la ville liées à la mer. Nous l'avons visité lors de notre enquête de terrain à Sète le 15/03/2018.

⁵² Pour repérer où se situent les quartiers évoqués dans les deux villes d'études, se référer aux figures 36 et 37.

⁵³ Dans cette partie, plusieurs informations sont issues de l'exposition *Desseins de ville l'évolution urbaine de Lorient des origines à nos jours 1666-2018* que nous avons visitée le 27/07/2018 à l'Hôtel Gabriel lors de l'enquête de terrain à Lorient.

(Chaumeil, 1939 : 69). En 1730, elle atteint les 20 000 habitants (ibid. : 71). En 1732, elle devient à la place de Nantes, le siège des ventes de la Compagnie des Indes et en 1738 elle est érigée en communauté de ville (ibid.). Face à cette croissance et richesse grandissante, Lorient opère de grands travaux. Au niveau de l'Enclos, l'architecte de la Compagnie, Jacques Gabriel, dessine une cité idéale entièrement vouée au commerce maritime (ibid. : 70). Il remodèle le port

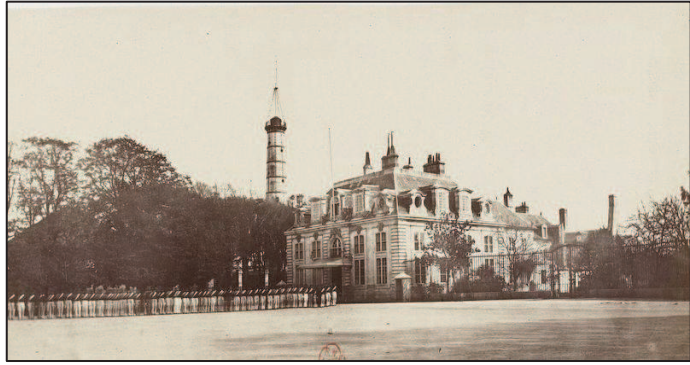


Figure 38 : Hôtel des ventes et la Tour de la découverte à Lorient au XIX^e siècle

Source : Bibliothèque Nationale de France. *Recueil Lorient en 1866*. BNF Gallica [en ligne]. Consulté le 20.08.2018 sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84469998>

et construit les magasins et l'Hôtel des ventes. Ce dernier d'une architecture classique, soignée et symétrique, appelé aujourd'hui l'Hôtel Gabriel, pose le prestige de la Compagnie (fig. 38). La tour de la découverte, qui permet de surveiller l'approche des navires rentrant dans la rade de Lorient, est construite (fig. 38). Les rues sont pavées, des quais et des cales sont aménagés en bordure du ruisseau du Faouëdic. En dehors de l'Enclos, les chaumières sont démolies et remplacées par de plus grandes maisons. La transformation de la ville est essentiellement due au fait que, réputée richissime, la Compagnie voulait avoir des édifices dignes de sa gloire (Chaumeil, 1939 : 70). En 1744, la ville est d'ailleurs fortifiée pour protéger ses intérêts face aux Anglais et devient un centre de construction navale capable de rivaliser avec ses concurrentes atlantiques de Nantes et Bordeaux (Belser, 2006).

À ce tournant de l'histoire, l'historien Louis Chaumeil attire l'attention sur le fait qu'il a suffi seulement d'un siècle pour faire de Lorient, « partie de zéro, une agglomération de 20 000 personnes, la porte française de l'Orient, un centre européen de redistribution des produits asiatiques, un arsenal aussi important que Brest et une ville moderne complètement autonome » (Chaumeil, 1939 : 73). Il compare sa rapide évolution aux villes-champignons, aux créations urbaines de l'Amérique contemporaine et aux villes nées de la révolution industrielle (Chaumeil, 1939).

En 1769, la compagnie des Indes fait faillite (Nières, 1988). Les chantiers navals sont rachetés par le Roi et transformés en port de guerre et arsenal royal (ibid.). Lorient devient alors l'un des quatre ports français capable de construire des vaisseaux de ligne. En 1785, le roi rétablit le commerce privilégié des Indes et une nouvelle Compagnie, créée par Charles-Alexandre de Calonne, assure de nouveau la richesse de la ville. Ainsi, « à la veille de la révolution, Lorient, arsenal royal et port de guerre, base unique d'armement et de désarmement de la compagnie des Indes, siège des ventes de la compagnie, tête de ligne des paquebots transatlantiques, a retrouvé sa prospérité du milieu du siècle » (Chaumeil, 1939 : 74, 75). Lorient est instituée port militaire puis préfecture maritime et sous-préfecture. La ville s'étend en absorbant les faubourgs de Kerentrech et de Merville, Kergroise et Carnel (Belser, 2016). Cependant, au début des années 1790, la compagnie des Indes disparaît (Bruté de Rémur, 1960 : 147). Louis Chaumeil retient la date de 1793 qui, selon

lui, clôt la première période de l'histoire de Lorient caractérisée par la présence de la Compagnie des Indes et la forte activité commerciale de la ville : « il faut ici tourner la page. Le XVIII^e siècle est fini. Jamais la ville de Lorient ne retrouvera cette large activité qui en fit, vers 1750, la rivale de Londres ou d'Amsterdam » (Chaumeil, 1939 : 75). Aujourd'hui, la Tour de la découverte et les anciens édifices de l'arsenal constituent des traces de ce passé prospère.

Au début du XIX^e siècle, les infrastructures portuaires de Lorient sont modernisées et agrandies par la municipalité. L'ancien port de la compagnie des Indes, fermé après la révolution, devient exclusivement militaire. En 1838, débute un projet de nouveau port marchand sur la rive droite du Faouëdic. Un bassin à flot, une écluse et un avant-port sont construits entre 1839 et 1848. Un premier quai est opérationnel en 1863 mais les travaux sont laborieux et le port n'est inauguré qu'en 1870. Suite à sa création naît la vocation charbonnière de Lorient, qui fait de la ville un grand port d'importation de charbon jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale. L'ensemble de cette activité qui réclame une main-d'œuvre importante fait augmenter la population qui vient des campagnes voisines. En 1872, la population de Lorient atteint les 34 660 habitants, 42 116 en 1891 et 44 640 en 1901 (Chaumeil, 1939 : 80). Pour répondre à cet afflux de population, le quartier de la Nouvelle-Ville est construit en 1873, doublant la superficie de la ville. Pendant le XIX^e siècle, c'est principalement l'arsenal et son port de commerce qui demeurent le pilier de l'économie. Comme le remarquent les historiens Gérard Le Bouëdec et Christophe Cérino (2017), à cette époque, c'est toujours le port qui envahit la vie politique lorientaise et qui pèse sur le corps électoral ; en 1848, l'arsenal regroupe 60 % des électeurs : « ce modèle monolithique, naval et industriel d'une "ville-port-arsenal" va perdurer jusqu'aux années 1880 » (Le Bouëdec & Cérino, 2017 : 12).

Au début du XX^e siècle, le paysage urbain de Lorient se transforme. L'extension de la ville se poursuit et les remparts sont peu à peu détruits pour permettre la création de nouveaux quartiers : l'Eau-courante et Cours Chazelles. Des immeubles et des maisons datant de cette époque sont encore visibles dans les quartiers de Kerentrech, Merville et Nouvelle-ville. Ils sont souvent construits en maçonnerie de moellons et enduits au mortier de chaux. Quelques façades montrent de la pierre de taille calcaire ou de granit taillé. Le port charbonnier devenant trop étroit pour son activité, il est entrepris le projet d'un port en eau profonde dans l'anse de Kergroise située à l'ouest du Faouëdic. En 1920, un premier bateau est accueilli et en 1922 est construit un premier quai en eau profonde. En 1929, le port de commerce atteint son record depuis la fin du XIX^e siècle avec 438 000 tonnes de charbon, volume représentant la moitié de l'activité portuaire⁵⁴.

L'histoire de Sète est également liée à la mer. Dès la naissance de la ville en 1666, des pêcheurs de l'étang de Thau et de la région catalane de l'Espagne s'y installent. Les Espagnols introduisent la méthode de la palangre et développent « la pêche en bœufs », technique de capture qui a précédé la pêche au chalut et qui s'effectue avec deux bateaux et un filet appelé « gangui ». Les

⁵⁴ CCI Morbihan. *L'histoire Héritage de la compagnie des Indes*. CCI Morbihan [en ligne]. Consulté le 09.11.2019 sur : <http://lorient.port.fr/le-port-de-commerce/historique>

Catalans développent aussi la pêche au poisson bleu (sardines, anchois...). En 1708, les travaux du port commencés en 1666 sont achevés. Le XVIII^e siècle n'apporte ensuite pas de grande modification à son aménagement. En 1710, des fortifications militaires sont par ailleurs construites par un élève de Vauban, suite à une attaque de la flottille anglaise. De 1705 à 1789, la population passe de 1 024 à 6 550 habitants, notamment par l'immigration de personnes de la région (Cévenols, Nîmois, Dauphinois...) (Sagnes, 1987). Des négociants protestants nordiques et anglo-saxons, des patrons de mer génois et des pêcheurs catalans viennent également augmenter la population de Sète (ibid.).

Au XVIII^e siècle, le port de commerce sétois se développe. Concurrencé par la ville de Marseille, il se tourne vers les Antilles pour importer le sucre, ou vers la Virginie pour le tabac. Mais ce qui fait sa richesse, c'est l'importation du vin et de l'eau de vie (muscats de Frontignan et de Lunel, Côtes-du-Rhône...). De 1736 à 1786, le trafic du port double en volume.

Au XIX^e siècle, s'ensuit une grande période de prospérité pour le port de Sète. Le commerce se développe avec comme principaux trafics le vin, le soufre, le bois, les céréales et le fer. La ville devient le premier port important au monde, au niveau de la tonnellerie et du vin. Elle compte à cette époque jusqu'à 123 maisons de vin. Elle est également un port de transit d'oranges et de citrons en provenance des Baléares et des Canaries, puis plus tard, d'Algérie et du Maroc, vers les autres régions françaises. En 1840, elle est le cinquième port de France. En 1860, la vigne est touchée par la maladie *phylloxéra*, provoquée par des pucerons, et le port devient progressivement plus importateur qu'exportateur. Le vin provient alors principalement d'Algérie et du Maroc. Ce siècle est aussi marqué par un fort développement de la pêche dû à la migration italienne. En 1850, des pêcheurs de Cetara et Gaeta, communes italiennes de la province de

Salerno, viennent s'installer à Sète pour fuir la pauvreté de leur pays. Ils connaissent le port car ils y faisaient déjà souvent escale lors de leur quête de poissons bleus. Ils rapportent leur technique de pêche et beaucoup d'entre eux embarquent comme matelots sur les navires sétois. C'est dans le quartier du Soura-bas, juste à côté du port, que les premiers italiens vont s'installer (Di Nitto, 1999). Comme le décrit le journaliste Paul-René Di Nitto, « c'est là qu'ils font sécher leurs filets et qu'ils se retrouvent lorsque leurs femmes vont vendre le produit de la pêche. C'est là que commence le ghetto » (Di Nitto, 1999 : 17). Au début du XIX^e siècle, le port compte 80 barques catalanes qui pêchent du poisson bleu au filet dérivant et qui utilisent la méthode du chalutage « en bœufs », et 200 petites barques de l'étang de Thau pour la pêche côtière (fig. 39).



Figure 39 : Le port de Sète en 1845 et ses bateaux de pêche à la voile

Source : Port de Sète Sud de France. *Un peu d'Histoire*. Port de Sète Sud de France UN PORT UE RÉGION LE MONDE [en ligne]. Consulté le 18.08.2020 sur : <http://www.sete.port.fr/fr/le-port/un-peu-dhistoire>

Entre 1821 et 1875, la population dans la commune sétoise passe de 9 000 à 27 000 habitants. La ville se dote de ponts, de canaux, d'une voie ferrée et d'une gare en 1859. Un brise-lames permettant de protéger le port des vagues et de la houle, est construit et de lourds travaux de dragage sont nécessaires pour réduire l'ensablement du port. La ville s'étend au nord en direction de l'étang de Thau et à l'est du Mont Saint-Clair, lui conférant sa physionomie actuelle (fig. 40). Plusieurs immeubles témoignent de cette époque prospère de la ville. De style haussmannien, ils sont situés sur le quai Vauban ou sur l'avenue Victor Hugo près de la gare (fig. 41).

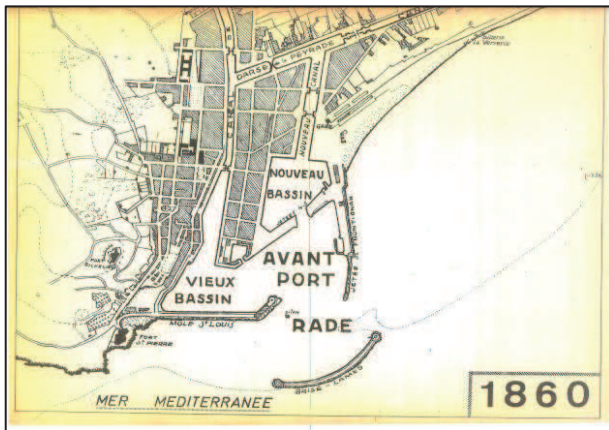


Figure 40 : Le plan de la ville de Sète en 1860

Source : Port de Sète Sud de France. *Un peu d'Histoire*. Port de Sète Sud de France UN PORT UE RÉGION LE MONDE [en ligne]. Consulté le 18.08.2020 sur : <http://www.sete.port.fr/fr/le-port/un-peu-dhistoire>



Figure 41 : Immeubles de style haussmannien sur l'Avenue Victor (2020)

Source : Google Earth

La construction navale est présente dès la naissance de la ville de Sète et se développe avec l'immigration italienne. À ses débuts, les navires se construisent sur la plage, à l'abri du vent, sur les bords de l'étang de Thau. Entre 1700 et 1762, une trentaine de bâtiments dans la ville sont dédiés à cette activité. Ce sont principalement les barques catalanes puis les bateaux-boeufs qui sont réparés et construits pour les pêcheurs de Sète, mais aussi pour l'ensemble de la région du Languedoc. Entre 1740 et 1789, sur 121 des navires construits à Sète, 87 le sont pour des patrons sétois ou des négociants montpelliérains (Gaussent, 1991 : 49). L'une des familles italiennes les plus connues, qui s'est installée à Sète à la fin du XIX^e et a tenu un chantier naval jusqu'à au milieu du XX^e siècle, est la famille Aversa. Les derniers bateaux construits ont été les chalutiers en bois à pêche arrière (ibid.). Toutefois, en 1987, il n'existait déjà quasiment plus de chantiers naval à Sète.

Entre les années 1925 et 1945, les bateaux de pêche sétois se transforment devenant progressivement motorisés. Dans les années 1950, la pêche à la sardine constitue l'activité majeure du port. En 1960, Sète compte une soixantaine d'unités de pêche à la sardine et les navires catalans deviennent de petits chalutiers. La technique du lamparo, qui consiste à pêcher avec l'aide d'une lampe fixée à l'avant du bateau pour attirer le poisson en surface, est ensuite employée, ce qui est un premier pas vers l'industrialisation de la pêche. Mais c'est surtout l'arrivée des rapatriés d'Algérie dans la ville en 1962 qui va contribuer à modernisation de la pêche, entraînant le développement de l'utilisation du chalut et l'extension du port vers l'est.

b. Deux villes aux populations sociologiquement similaires

Aujourd'hui, Lorient et Sète sont deux communes moyennes, respectivement peuplées de 58 135 et 43 229 habitants (INSEE, 2020a, 2020b). Villes-centres qui comptabilisent la majorité des habitants de leur agglomération (Ville de Lorient, 2017 ; Ville de Sète, 2016), elles ont des densités d'habitants supérieures à la moyenne nationale estimée à 105,1 hab/km² (INSEE, 2020c). Aujourd'hui, la densité de Lorient est de 3 269,4 hab/km² (INSEE, 2020a), ce qui en fait la deuxième ville la plus dense en Bretagne après Rennes ; elle est cependant en baisse depuis les années 1990 (Ville de Lorient, 2017). Pour Sète, la densité de 1 785,6 hab/km², est cinq fois plus élevée que celle de l'agglomération sétoise (INSEE, 2020b ; Ville de Sète, 2016). En considérant seulement la partie urbaine du territoire, c'est-à-dire sans prendre en compte la zone du lido, la densité atteint rapidement 3 000 hab/km² (Ville de Sète, 2016 : 53).

La population des deux sites d'études se caractérise par un taux de pauvreté, de 20 % à Lorient et de 24 % à Sète, et de chômage, de 19,4 % à Lorient et de 21,6 % à Sète, taux plus élevés que la moyenne nationale qui est de 14,1 % pour le taux de pauvreté et de 13,9 % pour le chômage (INSEE, 2019, 2020a, 2020b, 2020c). À Lorient, 43 % des ménages fiscaux sont imposés et 41 % à Sète contre 52,1 % en moyenne en France (INSEE, 2020a, 2020b, 2020d). La pauvreté dans les deux villes touche principalement les moins de 30 ans (INSEE, 2020a, 2020b).

Dans la commune bretonne, quel que soit le quartier, le revenu médian est systématiquement inférieur à celui observé dans le département ou au niveau national (Ville de Lorient, 2017). Il se retrouve surtout dans les quartiers proches du Parc du Scorff et au nord de Kervénanec (fig. 42)⁵⁵ (Ville de Lorient, 2017 : 34). Le quartier avec le revenu médian le plus élevé est celui de Merville. À Sète, Les quartiers les plus pauvres sont l'île de Thau, Château vert et le centre-ville ; les quartiers les plus riches sont le Mont Saint-Clair et les quartiers situés sur le lido⁵⁶.

⁵⁵ Nous avons pu trouver sur le site Internet de DataFrance des données plus récentes, datant de 2011, mais la carte générée par DataFrance n'a pas été mise dans le manuscrit car elle était moins lisible pour le lecteur que celle de 2007. De plus, la carte de 2011 offre des données similaires à celle de 2007, ce qui n'apporte pas vraiment d'utilité de la mettre à la place de celle de 2007 (DataFrance. *Lorient*. DataFrance [en ligne]. Consulté le 03.12.2019 sur : <http://map.datafrance.info/population?coords.lat=47.74382544712708&coords.lng=-3.359198570251465&d.d1.id=revenus&d.d1.gr=iris&d.d1.y=2011&d.d1.gp=revenu-median&d.d1.on=1&d.d1.slug=d1&zoom=14>).

⁵⁶ DataFrance. *Sète*. DataFrance [en ligne]. Consulté le 03.12.2019 sur : <http://map.datafrance.info/population?coords.lat=43.39531898226323&coords.lng=3.6697340011596675&d.d1.id=revenu-s&d.d1.gr=iris&d.d1.y=2011&d.d1.gp=revenu-median&d.d1.on=1&d.d1.slug=d1&zoom=14>

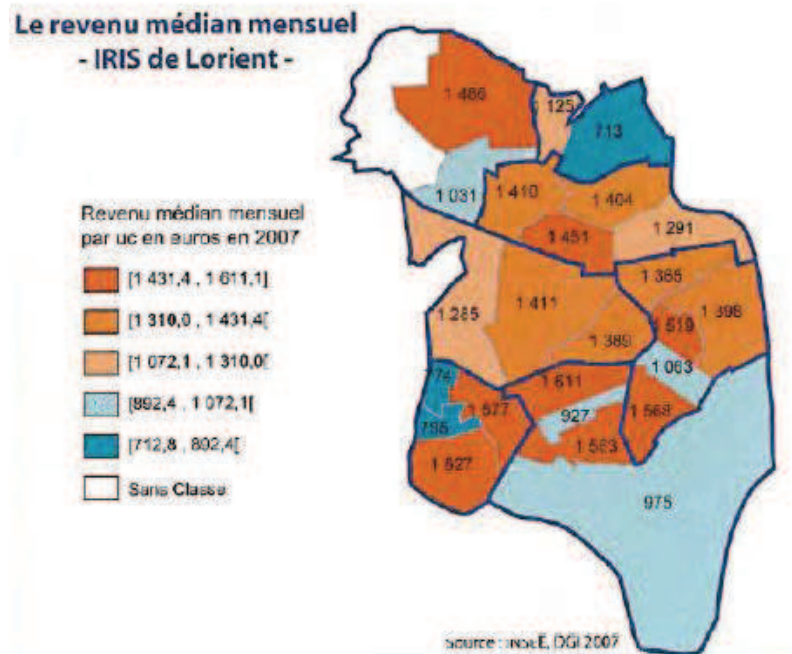


Figure 42 : Revenu mensuel médian en 2007 (Ville de Lorient, 2017)

Au niveau de l'emploi, les deux communes possèdent les mêmes particularités : ce sont les employés et les professions intermédiaires qui sont les plus représentés au sein des catégories socio-professionnelles et l'emploi se retrouve principalement dans le secteur d'activités des services, du commerce, du transport, de l'administration publique, de l'enseignement, de la santé et de l'action sociale (INSEE, 2020a, 2020b). Les habitants travaillent majoritairement dans leur commune de résidence, soit 57,6 % des Lorientais travaillent à Lorient et 69 % des sètois travaillent à Sète (ibid.).

Pour finir, Lorient et Sète sont des communes relativement résidentielles et peu touristiques, à la différence des autres communes de leurs agglomérations. À Lorient, le taux de résidences principales est de 88 % et à Sète de 70,2 % (INSEE, 2020a, 2020b). Dans les deux villes, les résidences principales sont occupées principalement par des locataires (ibid.).

c. Des économies tournées vers la mer

Les histoires de Lorient et de Sète montrent que la richesse des villes s'est construite en grande partie à travers les activités maritimes et le développement de leur port. Aujourd'hui encore, les deux communes ont une économie majoritairement tournée vers la mer.

Le bassin d'emploi⁵⁷ lorientais est le deuxième bassin maritime breton et représente 12 % des emplois maritimes bretons (Audélor, 2019b : 29). En 2016, l'économie maritime locale représente



Figure 43 : Nombre d'emplois dans les pôles maritimes du pays de Lorient en 2016 (Audélor, 2019b)

16 % des emplois du territoire du pays de Lorient⁵⁸ (ibid.). Elle concentre une majorité d'emplois dans le secteur de la défense (personnels militaires et civils de la défense, Marine Nationale) et de la Construction et Réparation Navale (CRN) et ingénierie⁵⁹ (fig. 43). Le secteur des produits de la mer occupe également une place importante, notamment grâce au port de pêche de Keroman de Lorient (fig. 43) ; il regroupe l'ensemble des activités de pêche, la transformation des produits de la pêche et son transport. Puis, le secteur du nautisme avec ses ports de plaisance et son pôle

course au large, et les activités portuaires et transversales (gestionnaires des différents ports, port de commerce, activités de prestation de services et gestion du secteur maritime) représentent une plus petite partie de l'emploi du pays de Lorient (fig. 43).

Les deux premiers employeurs privés du territoire font d'ailleurs partie du secteur maritime : Naval Group (groupe industriel français spécialisé dans l'industrie navale de défense) et Cité Marine (entreprise de transformation du poisson pour la production de plats préparés) (Audélor, 2019b).

Le tourisme littoral est également un secteur d'emplois du pays de Lorient (fig. 44). Ce secteur regroupe l'ensemble des activités touristiques (hébergements, restaurants, musées...) liées au littoral (Audélor, 2017). Il génère 1 300 emplois à l'échelle du pays de Lorient (ibid. : 23).

Entre 2012 et 2016, 470 emplois maritimes ont été créés en pays de Lorient, soit une croissance de 3,5 % en quatre ans (Audélor, 2017 : 24). En rythme annuel moyen, les emplois maritimes ont progressé de 120 emplois par an entre 2012 et 2016 (ibid.). En 2019, l'économie maritime du pays de Lorient continue à créer des emplois, soit 210 emplois en moyenne par an, notamment dans le secteur du nautisme, du pôle produits de la mer et dans la défense (ibid. : 6). De plus, 67 % des emplois maritimes du pays de Lorient sont localisés dans la ville de Lorient (notamment grâce à Naval Group, à l'activité du port de pêche de Keroman et du port de commerce de Kergroise) et 65 % des entreprises sont situées sur la commune (ibid. : 17) (fig. 44).

⁵⁷ Un bassin d'emploi est un regroupement de communes proches ayant entre elles de fortes relations économiques ou liées par des migrations alternantes domicile-travail importantes (Géoconfluences. *Bassins, zones (d'emploi, de vie, etc)*. Géoconfluences ressources de géographie pour les enseignants [en ligne]. Octobre 2015. Consulté le 18.05.2020 sur : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/bassins-zones-demploi-de-vie-etc>).

⁵⁸ Le pays de Lorient comprend 46 communes, celles de Lorient Agglomération et celles de la Communauté de communes de Blavet Bellevue Océan (Audélor, 2017).

⁵⁹ Ce secteur regroupe l'ensemble des activités de construction, réparation, conception et recherche, ainsi que leurs activités support, et dont la finalité est de construire, réparer ou améliorer des unités maritimes professionnelles de travail (bateaux de défense, de pêche, de transport mais pas de loisir) (Audélor, 2017).

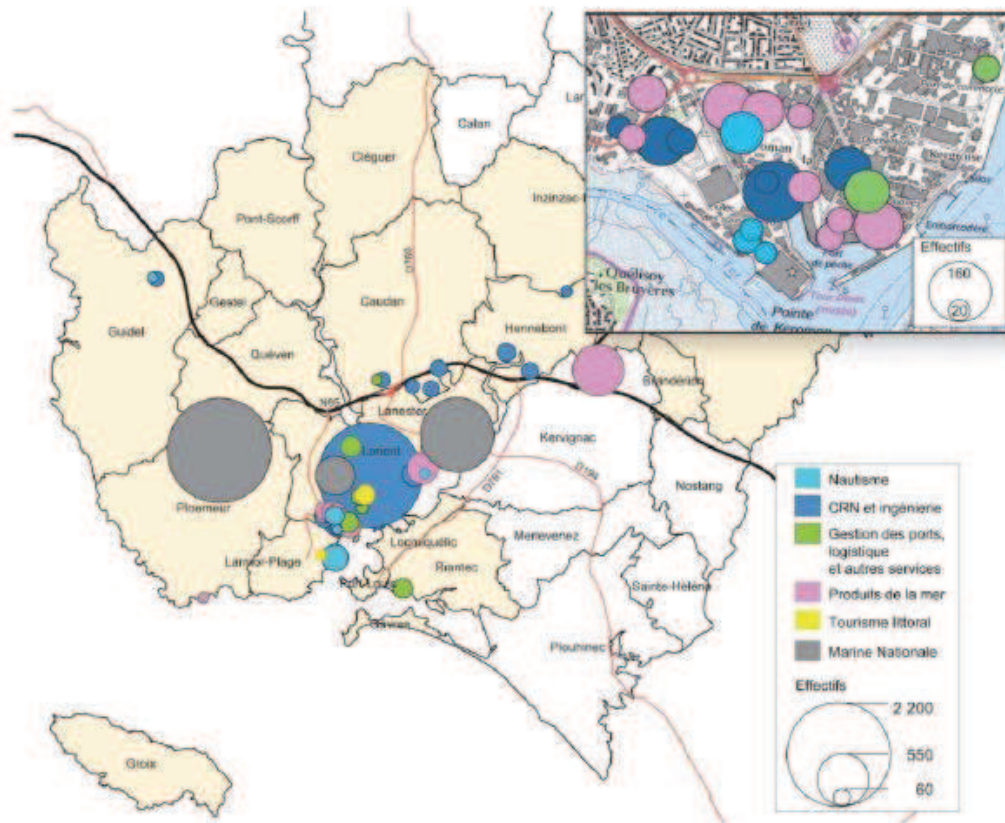


Figure 44 : Les entreprises de l'économie maritime de 20 salariées et plus à l'échelle du pays de Lorient (Audélor, 2013)

L'une des principales zones économiques majeures de Lorient est la zone portuaire au sud de la ville comprenant le port de pêche, de commerce et l'ensemble des activités liées à la mer de la presqu'île de Keroman (Ville de Lorient, 2017).

Depuis le 1^{er} janvier 2007, le port de commerce appartient ainsi à la Région Bretagne et il est géré par la Chambre de Commerce et d'Industrie du Morbihan (Ville de Lorient, 2017). Il est le deuxième port de commerce de Bretagne en tonnes de trafic⁶⁰. En 2017, il était le dix-huitième au plan national⁶¹. En 2018, le tonnage global manutentionné a été de 2 449 688 tonnes et il est en hausse depuis quelques années⁶². Port principalement d'importation, il traite annuellement entre 2,5 et 3 millions de marchandises par an, principalement les produits pétroliers, les matières premières agroalimentaire à destination de la fabrication de l'alimentation animale (tourteaux de soja, de tournesol, farine de poisson, sorgho, seigle...) et les sables marins (CCI Morbihan, 2019).

⁶⁰ Lorient Port Center. *Port de commerce*. Lorient Port Center [en ligne]. Consulté le 14.10.2019 sur : <https://www.lorientportcenter.com/activites-maritimes/commerce>

⁶¹ L'Antenne. *Les ports français en 2019*. L'antenne Les transports au quotidien [en ligne]. Consulté le 03.12.2019 sur : https://www.lantenne.com/Les-ports-francais-en-2018_a14374.html

⁶² Britz, Caroline. *Lorient : le trafic portuaire en hausse*. Mer et Marine toute l'actualité en maritime [en ligne]. 31 janvier 2019. Consulté le 22.06.2020 sur : <https://www.meretmarine.com/fr/content/lorient-le-traffic-portuaire-en-hausse>

Seul port en eau profonde en Bretagne sud, le port de commerce peut accueillir des paquebots mesurant jusqu'à 240 m de long. Depuis 2006, ces derniers fréquentent régulièrement le port et représentent un poids important dans l'économie de Lorient (fig. 45). En 2009, cinq paquebots ont accosté, en 2010 il y en a eu dix (Le Bouëdec & Cérino, 2017 : 311). En 2019, neuf paquebots étaient prévus et 4 327 passagers ont pu débarquer (CCI Morbihan, 2019).

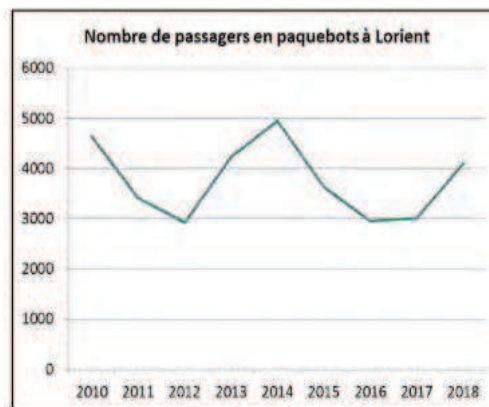


Figure 45 : Évolution du nombre de croisiéristes de 2010 à 2018 (CCI Morbihan, cité par Audélor, 2019a)

Concernant le port de pêche de Lorient, ancien port d'intérêt national, il a été transféré à la région Bretagne en 2007. Il est exploité depuis 1993 par la SEM (Société d'Économie Mixte) Lorient-Keroman dont Lorient Agglomération est l'actionnaire majoritaire. Il se développe sur une surface de plus de 50 ha et comprend une aire de réparation navale équipée depuis 2002 d'un élévateur de bateau d'une capacité de 650 tonnes, l'un des plus puissants d'Europe (Lorient Agglomération, 2016). En 2016, il se place comme le premier port français en termes de valeurs (la valeur des ventes sous la criée) et en termes de tonnages (Union des Ports de France, s. d.). Il est aussi le premier port breton et le premier port de débarquement de langoustines vivantes en France (Lorient Agglomération, 2016 : 10). 26 500 tonnes de produits de pêches sont vendues sous criée chaque année et 80 000 tonnes sont traitées chaque année (ibid.). En 2015, le chiffre d'affaires du port était de 84,6 millions (ibid.). Mais ce qui fait en partie la force du port, c'est qu'il s'inscrit dans une filière complète qui comprend des mareyeurs et des usines de transformation des produits de la mer (Cité Marine, Guyader Traiteur Frais...), des sociétés de négoce, des outils logistiques pour les produits frais, un pôle de recherche (IFREMER) et un Institut technique de développement des produits de la mer (ID-Mer) (Ville de Lorient, 2017). Cette diversité des activités liées à la filière pêche génère plus de 3 000 emplois directs à la ville, soit 275 entreprises, 620 marins, 500 employés des entreprises de mareyage, 1 600 salariés dans la logistique, les services et la réparation navale et 400 emplois dans les industries de transformations (Lorient Agglomération, 2016 : 10).

De plus, l'ingénierie et la Construction et Réparation Navale (CRN) est l'une des activités industrielles importantes de la ville (fig. 43). Elle est construite autour d'une composante militaire et civile⁶³. Composante militaire, liée avant 2003 à la présence de l'arsenal de Lorient, l'entreprise Naval Group présente dans le centre-ville employait 2 200 personnes dans le Morbihan en 2016. Elle est considérée comme un leader mondial du naval dans la défense et un innovateur dans l'énergie. Elle construit des navires de surfaces et participe au projet d'implantation d'éoliennes flottantes au large de Groix. Du point de vue civil, la construction navale est liée aux activités de pêche et de transport maritime. Caractérisée par un grand nombre de petites et moyennes entreprises (PME) et organisée en interprofession, sa filière opère principalement sur l'aire de

⁶³ Lorient Port Center. *La construction navale : diversification et restructuration*. Lorient Port Center [en ligne]. Consulté le 14.10.2019 sur : <https://www.lorientportcenter.com/activites-maritimes/construction-reparation-navale>

réparation navale évoquée précédemment. Pour son activité, elle bénéficie de 23 000 m² et d'une aire de carénage certifiée ISO 14001.

La Marine Nationale a également joué un rôle dans l'histoire de Lorient, bien qu'elle soit aujourd'hui plus importante dans les autres communes du pays de Lorient (fig. 44). Malgré l'abandon de nombreux de ses terrains à la ville, elle est encore présente avec le développement récent de sa base de défense Brest-Lorient. Elle emploie 3 700 personnes dans le pays de Lorient en 2016, soit 200 de plus qu'en 2012 (Audélor, 2017 : 55), et sa base de commandement et administrative emploie 300 personnes dans la ville en 2019 (Audélor, 2019b : 31).

L'un des autres secteurs qui se développe et qui commence à peser de manière significative dans l'économie maritime lorientaise est la filière nautique (fig. 43 ; fig. 44), la rade de Lorient comptant neuf ports de plaisance, notamment le pôle course au large basé sur l'ancienne base des sous-marins à Keroman. Ce dernier, aujourd'hui reconnu premier pôle européen de la course au large, a permis de créer de nombreux emplois dans le secteur industriel et tertiaire (Ville de Lorient, 2017) et il occupe fin 2016, 43 % des emplois du pôle nautisme (Audélor, 2017 : 48). Aujourd'hui sont comptés 800 emplois dans le nautisme et 50 entreprises dédiées à la course au large sur la base des sous-marins⁶⁴. Cinquante skippers, 12 « teams » de course au large et plus de 80 bateaux activent ce pôle⁶⁵. L'espace est composé de 10 000 m² de bâtiments et d'un kilomètre de ponton pour les bateaux⁶⁶. Cette dynamique est soutenue par l'organisation de grandes courses comme la Volvo Océan Race ou l'Atlantique (Ville de Lorient, 2017). Un tiers des bateaux qui participent au Vendée Globe sont également hébergés sur ce site⁶⁴. En 2019, l'agglomération a continué à investir dans le pôle course au large avec l'aménagement d'un nouveau terre-plein de 4 000 m² et la création de 160 mètres de pontons supplémentaires⁶⁶.

À l'instar de Lorient, Sète continue à construire sa richesse à partir de la mer. L'économie maritime occitane est basée sur le tourisme littoral et les produits de la mer (INSEE Occitanie, 2017). Le tourisme littoral représente un poids plus important en Occitanie que dans les autres régions littorales de l'hexagone puisqu'il représente les trois quarts de l'économie maritime (ibid.). Parmi le secteur des produits de la mer, le commerce de détails de poissons, de crustacés et l'aquaculture en mer sont légèrement plus présents au sein des emplois maritimes de la région qu'au sein de la métropole (ibid.). En revanche, les autres secteurs de l'économie maritime, tels que la construction et la réparation de navires, le transport maritime et fluvial ou la Marine Nationale, pèsent beaucoup moins en Occitanie que dans l'hexagone (ibid.).

⁶⁴ Lorient Agglomération. *Pôle course au large*. Lorient Agglomération [en ligne]. Consulté le 03.12.2019 sur : <https://www.lorient-agglo.bzh/a-vivre/nautisme/pole-course-au-large/>

⁶⁵ Lorient Port Center. *La filière nautique : un pôle référence au niveau européen*. Lorient Port Center [en ligne]. Consulté le 20.10.2019 sur : <https://www.lorientportcenter.com/activites-maritimes/nautisme>

⁶⁶ Lorient Agglomération. *Lorient La Base continue d'investir pour la course au large*. Lorient Agglomération [en ligne]. 24 janvier 2019. Consulté le 03.12.2019 sur : <https://www.lorient-agglo.bzh/actualites/toutes-les-actualites/actualite/news/lorient-la-base-continue-dinvestir-pour-la-course-au-large/>

Plus particulièrement, la pêche dans le département de l'Hérault représente 80 % de la pêche régionale et 2/3 de la flotte et des effectifs de marins pêcheurs de la région⁶⁷. Sète possède l'une des quatre criées de la Méditerranée française (ibid.). Concernant la conchyliculture, la production héraultaise représente 10 % de la production nationale de coquillages, soit 450 entreprises et 200 emplois (ibid.).

La zone d'emploi⁶⁸ de Sète et Adge-Pezenas concentre 14 % de l'emploi maritime régional en 2013 (INSEE Occitanie, 2017). Le poids de l'économie maritime dans la zone d'emploi de Sète est élevé puisqu'il dépasse les 12 % en 2013 (fig. 46) (ibid.). Le tourisme littoral reste le secteur prépondérant de cette zone d'emploi (57 % des emplois maritimes), mais le domaine des produits de la mer est également important (27 % des emplois maritime) (ibid.). Plus spécifiquement, 14 % des emplois maritimes de la zone relèvent de l'aquaculture en mer. La pêche en mer est aussi plus présente à Sète et à Montpellier qu'ailleurs en Occitanie (ibid.).

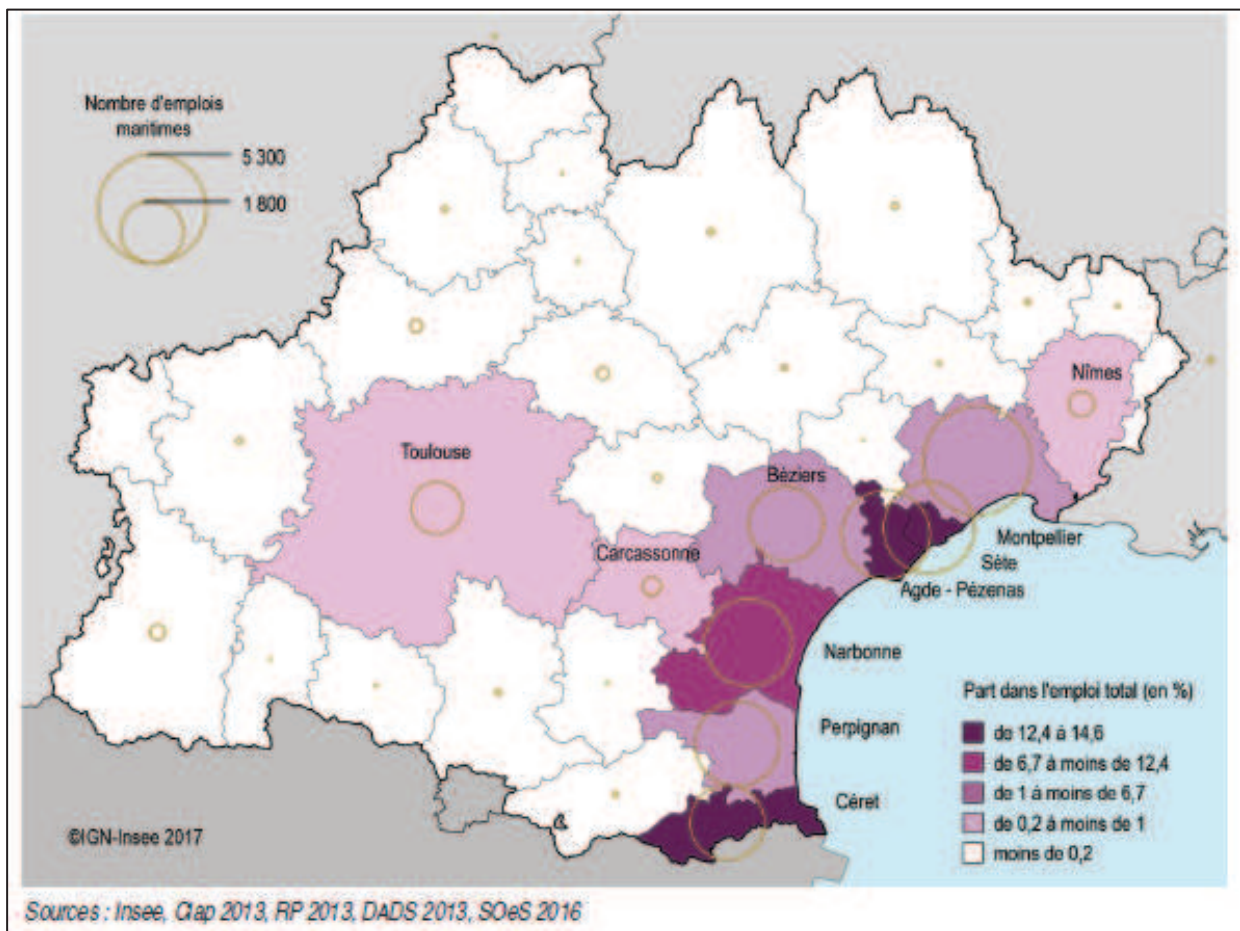


Figure 46 : Nombre d'emplois maritimes et part dans l'emploi total, par zone d'emploi en 2013 (INSEE Occitanie, 2017)

⁶⁷ Conseil départemental de l'Hérault. *L'économie maritime*. Département Hérault [en ligne]. Consulté le 11.01.2020 sur : <http://www.herault.fr/leconomie-maritime>

⁶⁸ Le terme zone d'emploi se rapproche du terme bassin d'emploi. Il définit un espace géographique à l'intérieur duquel la plupart des actifs résident et travaillent, et dans lequel les établissements peuvent trouver l'essentiel de la main d'œuvre nécessaire pour occuper les emplois offerts (INSEE. *Zone d'emploi*. INSEE [en ligne]. 13 octobre 2016. Consulté le 27.05.2020 sur : <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1361>).

De même que Lorient, la ville de Sète a une économie tournée vers la mer à travers l'activité de ses ports. Depuis le 1^{er} janvier 2007, la région a pris en charge la propriété, l'aménagement, l'entretien et la gestion du port de commerce et de pêche de Sète. Depuis 2008, elle a délégué leur gestion à l'établissement Public Régional « Port Sud de France ». Le port de commerce joue un rôle plus important économiquement dans la ville que le port de pêche. Il regroupe 157 entreprises liées au transport et à la logistique industrialo-portuaire, ce qui représente 903 emplois directs et 775 emplois indirects (Ville de Sète, 2016 : 81). Port principalement importateur, il traite un nombre moyen de trois millions de tonnes de marchandises annuellement (ibid. : 84). Depuis 2009, le tonnage a augmenté pour atteindre, en 2011, 3 605 157 tonnes (ibid.). C'est l'un des seuls ports français à avoir connu une telle augmentation (ibid.). En 2017, il atteignait les quatre millions de tonnes (Port de Sète Sud de France & Région Occitanie, 2018 : 4). Au plan national, il se classait en dixième place en termes de trafic global en 2017⁶⁹. Les activités à forte croissance sont le trafic du ciment, des passagers, des vrac liquides et des céréales. Les hydrocarbures, les tourteaux de soja, le bétail et les divers vrac solides sont d'autres produits qui complètent le trafic (Ville de Sète, 2016). Le port se charge également de redistribuer sur le marché français des voitures neuves provenant des sites de production du Sud de l'Europe et d'Asie ; des véhicules sont également exportés vers l'Algérie et l'Israël. L'espace dédié à cette activité sur le port de commerce fait 12 ha, ce qui permet de traiter plus de 100 000 voitures par an. Entre 2007 et 2011, le trafic est passé de 17 000 véhicules à plus de 90 000 unités⁷⁰.

Le commerce du vin existe toujours à Sète et des pinardiers fréquentent encore le port. En 1958, la ville était le premier port international de transit de vin (Daumas, 1960 : 149). Aujourd'hui, le trafic est néanmoins beaucoup moins important en volume qu'autrefois (Ville de Sète, 2016).

Le port de commerce de Sète est un grand port passager. La Gare Maritime Orsetti, construite dans les années 1970, présente de nombreuses lignes régulières avec l'Europe et l'Afrique (Espagne, Turquie, Algérie, Maroc, Mayotte, Madagascar...). Le port, grâce à ces récentes infrastructures, a la capacité de recevoir des navires allant de 200 à 350 m. Il peut accueillir tout

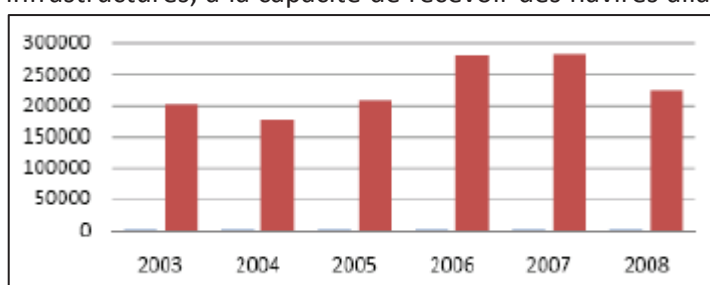


Figure 47 : Évolution du trafic de passagers (Ville de Sète, 2016)

au long de l'année des paquebots de croisières. En 2009, il y avait 8 escales de croisières ; en 2014, il y a eu 32 bateaux et en 2017, 47 navires dont 16 de plus de 280 mètres de long⁷¹. En 2008, le nombre de voyageurs total s'élève à près de 300 000 passagers⁷² par an (Ville de Sète, 2016) (fig. 47).

⁶⁹ L'Antenne. *Les ports français en 2019*. L'antenne Les transports au quotidien [en ligne]. Consulté le 03.12.2019 sur : https://www.lantenne.com/Les-ports-francais-en-2018_a14374.html

⁷⁰ Port de Sète Sud de France. *Pôle véhicules neufs*. Port de Sète Sud de France UN PORT UNE RÉGION LE MONDE [en ligne]. Consulté le 21/01/2018 sur : <http://www.sete.port.fr/fr/commerce/trafics-et-fileres/pole-vehicules-neufs>

⁷¹ CCI Hérault. *L'économie bleue Une nouvelle conquête*. CCI Hérault [en ligne]. 4 juillet 2017. Consulté le 25.05.2020 sur : <https://herault.cci.fr/actualites/leconomie-bleue-nouvelle-conquete>

⁷² Le nombre de passagers comprend le nombre de croisiéristes et le nombre de voyageurs qui transitent par la gare Orsetti.

Quant au port de pêche de Sète, il est le premier port français méditerranéen autant en tonnage qu'en valeur (Ville de Sète, 2016 : 76). Au niveau national, en 2016, il est le vingtième port en termes de valeurs et vingt-et-unième pour le tonnage (Union des Ports de France, s. d.). En 2016, 2 377 tonnes de poissons ont été débarquées (ibid.). Aujourd'hui, il est également le premier port français de débarquement pour le poulpe, le deuxième pour le merlu et le chinchard et le troisième pour la daurade royale⁷³.

Par ailleurs, l'économie de la ville de Sète est marquée par son tourisme et ce, notamment par son tourisme littoral (57 % des emplois maritimes de la zone d'emploi de Sète) (INSEE Occitanie, 2017). De nombreux restaurants et hôtels sont présents à Sète sur les bords des quais. Des produits frais issus directement de la mer ou de l'étang sont valorisés, vendus dans des boutiques ou servis dans les restaurants. Les deux premiers événements culturels et traditionnels qui enregistrent plus de 10 000 entrées au sein de l'agglomération sétoise sont les spectacles tenus au théâtre de la mer et le festival *Escale à Sète*, deux manifestations en relation avec le cadre naturel maritime de la ville (Sète Agglopôle Méditerranée, 2018).

En effet, le théâtre de la mer est une scène à ciel ouverte, réaménagée dans un ancien fort dans les années 1960. Les spectateurs, assis sur les gradins, peuvent voir à la fois la mer et l'artiste (fig. 48). *Escale à Sète* est une fête maritime organisée tous les deux ans où de nombreux bateaux traditionnels, notamment internationaux, accostent pour quelques jours dans le port de Sète.



Figure 48 : Théâtre de la mer (2018)

En outre, une enquête réalisée par un cabinet d'étude privé a montré que 59,4 % des touristes viennent à Sète pour la mer et ses plages ; 42,2 % y séjournent pour ses traditions, son authenticité et son port (Vidal, 2018). Elle a estimé que 66,9 % des touristes pratiquent la baignade et vont profiter des plages. Le tourisme littoral se compose également des croisiéristes et de différents plaisanciers qui fréquentent les ports de plaisances. 1 840 anneaux, déjà saturés, sont disponibles à travers la ville et 2 800 anneaux supplémentaires sont prévus d'ici les prochaines années (Ville de Sète, 2016 : 90). La majorité des croisiéristes viennent visiter la ville pendant leur escale. Une enquête a montré qu'ils aiment aller au panorama du Mont Saint-Clair pour admirer la vue, qu'ils apprécient de se promener le long du port et de la corniche et qu'ils profitent également souvent de la mer et de la plage (CCI Hérault, 2017).

⁷³ SMBT. *Valoriser les activités maritimes Le port de Sète*. Syndicat Mixte du bassin de Thau, Thau un avenir responsable [en ligne]. Consulté le 21/01/2018 sur : <https://www.smbt.fr/content/le-port-de-s%C3%A8te>

d. Deux villes avec des environnements remarquables

Lorient et Sète sont situées dans deux environnements maritimes remarquables présentant une riche biodiversité. Elles sont constituées de divers milieux humides (vasières, estuaires, lagunes...), de sites protégés et classés Natura 2000 qui hébergent de nombreuses espèces d'oiseaux d'intérêt patrimonial, autres que le goéland.

La rade de Lorient constitue un site d'hivernage, de nidification et une halte migratoire pour d'importantes espèces dont certaines sont d'intérêt européen. La bernache cravant (*Branta bernicla*) et le grand gravelot (*Charadrius hiaticula*), pour lesquelles les effectifs dépassent le niveau d'importance internationale, ont été recensés lors d'un comptage au cours de l'année 2015/2016 (Gélinaud *et al.*, 2016). D'autres oiseaux tels que la spatule blanche (*Platalea leucorodia*), le pluvier argenté (*Pluvialis squatarola*) ou le Bécasseau variable (*Calidris alpina*) fréquentent régulièrement les lieux (*ibid.*). De par la richesse de son avifaune, une partie de la rade est classée ZPS (Zone de Protection Spéciale)⁷⁴ au titre de la Directive européenne « Oiseaux » (fig. 49) (Ville de Lorient, 2017). L'ensemble de la rade fait également l'objet du classement ZNIEFF (Zones Naturelles d'intérêt Écologique Faunistique et Floristique) de types I et II⁷⁵. La Petite mer de Gâvres au nord-est de Lorient, composée d'une vaste lagune communiquant avec l'océan par un étroit chenal, est classée ZPS et ZSC (Zone Spéciale de Conservation) au titre des deux Directives européennes « Oiseaux » et « Habitats Faune Flore » (fig. 49) (*ibid.*). Elle accueille plus de 60 % des oiseaux d'eaux de la rade (*ibid.*).

⁷⁴ Les zones ZPS et ZSC sont intégrées au réseau européen des sites écologiques Natura 2000. Leur désignation doit s'accompagner de mesures effectives de gestion et de protection afin de répondre aux objectifs de conservation qui sont ceux de la directive européenne (République française. Datagouv.fr [en ligne]. Consulté le 22.07.2019 sur : <https://www.data.gouv.fr/en/datasets/sites-dinteret-communautaire-sic-natura-2000/>).

⁷⁵ Une ZNIEFF est un espace naturel inventorié pour son grand intérêt écologique. Elle ne constitue pas une mesure de protection réglementaire au contraire des ZPS ou ZSC. Se distinguent les ZNIEFF de type I, qui sont des espaces définis par la présence d'espèces, d'associations d'espèces ou d'habitats rares, remarquables ou caractéristiques du patrimoine naturel régional ; puis les ZNIEFF de type II, qui sont des espaces qui intègrent des ensembles naturels fonctionnels et paysagers possédant une cohésion élevée et plus riche que les milieux alentours (INPN (Inventaire National du patrimoine naturel). *L'inventaire ZNIEFF*. INPN [en ligne]. Consulté le 03.02.2018 sur : <https://inpn.mnhn.fr/programme/inventaire-znieff/presentation>).

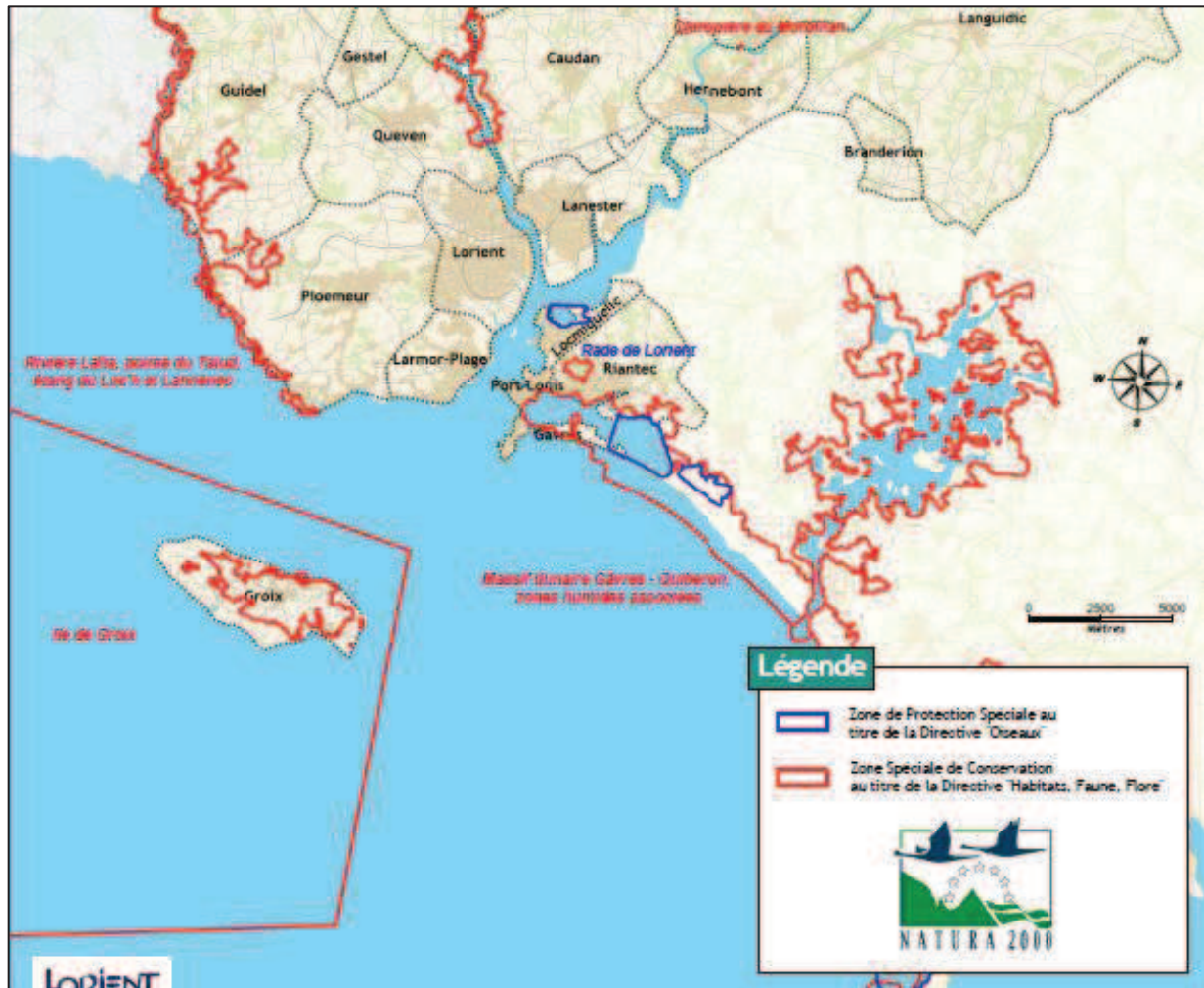


Figure 49 : Zones Natura 2000 au sein de Lorient Agglomération

Source : Lorient Agglomération. Natura 2000. Lorient Agglomération [en ligne]. Consulté le 03.12.2019 sur : <https://www.lorient-agglo.bzh/en-actions/natura-2000/>

L'île de Groix constitue une réserve naturelle dans le prolongement de la rade (fig. 49). De superficie de 14,8 km², elle est peuplée de 2 312 habitants en 2016, avec une densité de 156,2 hab/km² (Robert, 2017). La réserve naturelle nationale François Le Bail, créée en 1982 et agrandie en 2016, gérée par l'association Bretagne Vivante-SEPNB, a été englobée dans le site Natura 2000 île de Groix, en zone ZSC en 2002 (fig. 49) (ibid.). L'avifaune est bien connue, l'inventaire des oiseaux étant mené de manière systématique depuis 1989. 203 espèces ont été inventoriées, dont 71 espèces nicheuses. Les oiseaux marins nichent sur les falaises, ils sont représentés principalement par des goélands bruns (*Larus fuscus*), des goélands marins (*Larus marinus*), des goélands argentés, des cormorans huppés (*Phalacrocorax aristotelis*) et des fulmars boréaux (*Fulmarus glacialis*) (ibid.). Concernant le goéland argenté, une baisse globale de son effectif durant la dernière décennie est constatée, de l'ordre de 40 à 45 % (ibid.) (fig. 50).

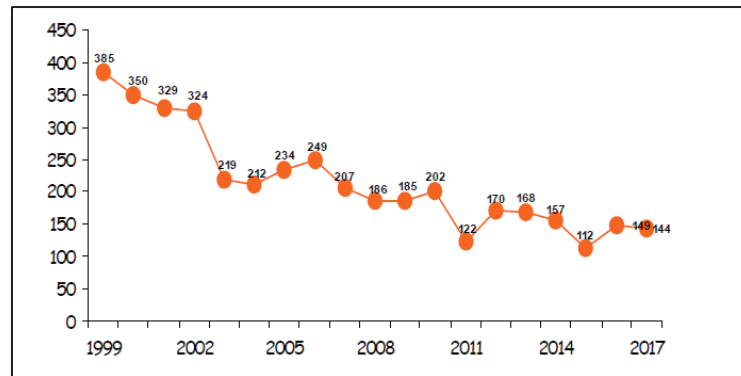


Figure 50 : Évolution des effectifs de couples de goélands argentés entre 1999 et 2017 (Robert, 2017)

Quant à Sète, elle est « représentative du paysage littoral languedocien »⁷⁶. Sa façade maritime, composée du lido et des falaises de la corniche, est inscrite sur les sites du réseau Natura 2000 (fig. 37 ; fig. 51) (Ville de Sète, 2016). Les falaises accueillent plusieurs végétaux rares et menacés au plan national et européen (fig. 51), et c'est l'un des seuls sites connus de la région pour ses fourrés halo-nitrophiles ibériques (ibid. : 126). À l'ouest, sur plus de 60 % du lido, se trouve l'unique exploitation agricole de Sète, le domaine de Villeroy composé de vignes (ibid. : 118). Le lido est reconnu pour la diversité des milieux qui le compose : prés humides, marais salants, steppes et prés salés, boisement, vasières, roselières, herbiers... Zone d'intérêt majeur d'un point de vue écologique, faunistique et floristique, l'étang de Thau constitue également un site privilégié de nidification pour les laro-limicoles et il est classé site d'importance nationale en ce qui concerne le flamant rose (*Phoenicopterus roseus*) (ibid. : 128). Concernant les autres oiseaux qui ont participé à sa désignation en zone ZPS, on retrouve entre autres l'aigrette garzette (*Egretta garzetta*), l'avocette élégante (*Recurvirostra avosetta*), le goéland d'audouin (*Ichthyaetus audouinii*), le grèbe à cou noir (*Podiceps nigricollis*), la mouette mélanocéphale (*Ichthyaetus melanocephalus*), le pipit rousseline (*Anthus campestris*), la sterne caugek (*Thalasseus sandvicensis*), la sterne naine (*Sternula albifrons*) et la sterne pierregarin (*Sterna hirundo*) (ibid.).

⁷⁶ Citation extraite du Musée de la Mer.

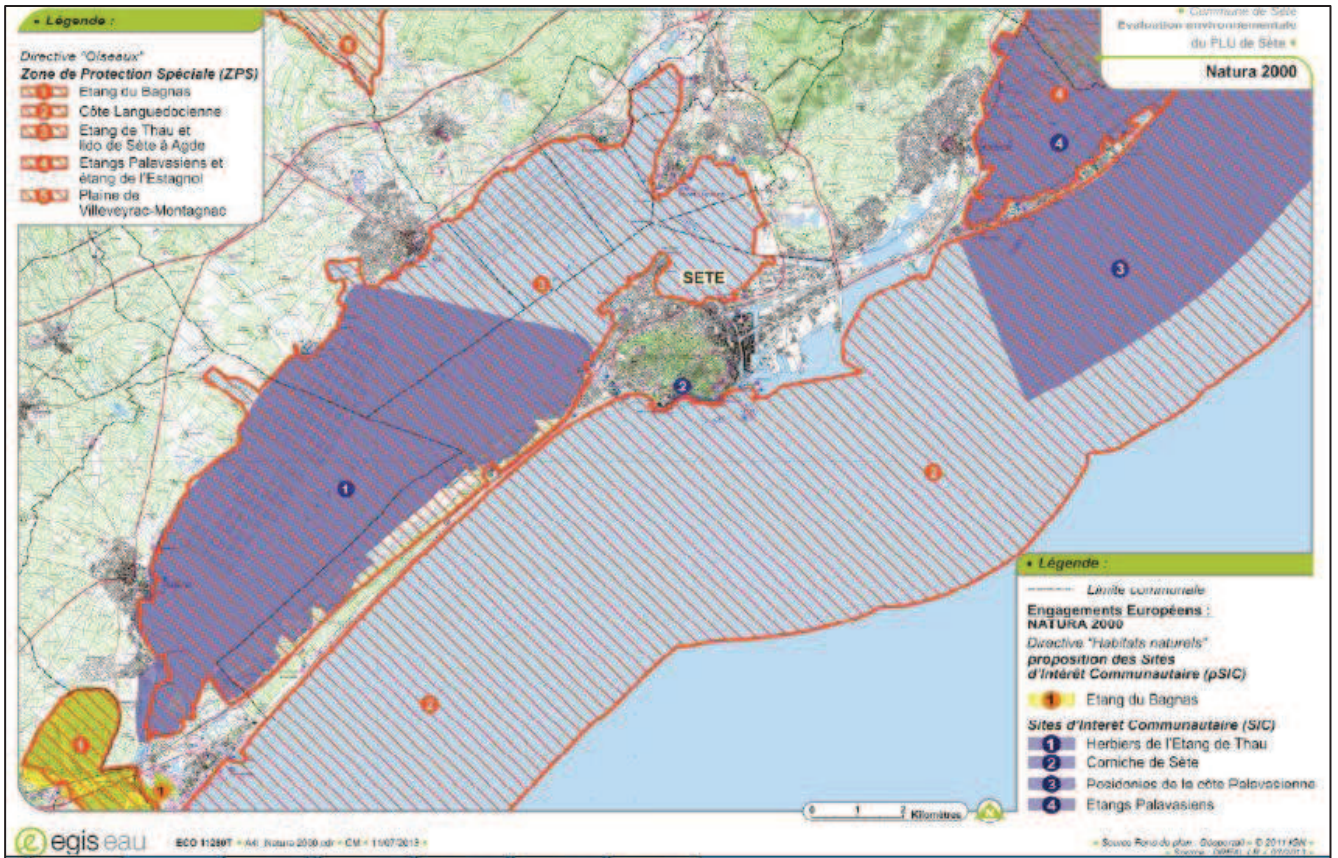


Figure 51 : Le réseau Natura 2000 autour de la ville de Sète (Ville de Sète, 2016)

Depuis 2010, l’herbier de l’étang de Thau est classé en ZSC. Il accueille de vastes herbiers de zostères (*Zostera marina*, *Zostera noltii*) considérés en bon état de conservation (ibid. : 127) (fig. 51).

Enfin, la côte Languedocienne, étendue sur 73 000 ha entre Port-la-Nouvelle et Le Grau-du-Roi, est intégrée au réseau Natura 2000 (ibid.) (fig. 51). Elle se compose de nombreux lidos, lagunes et prés salés adaptés à la reproduction des larvo-limicoles, qui fait de cette côte l’une des plus riches d’Europe pour ces espèces. Les oiseaux qui ont participé à la désignation de ce site en ZPS sont le goéland d’Audouin (*Ichthyaetus audouinii*), le goéland railleur (*Chroicocephalus genei*), la mouette mélanocéphale (*Ichthyaetus melanocephalus*), le plongeon arctique (*Gavia arctica*), le puffin des Baléares (*Puffinus mauretanicus*), le puffin Yelkouan (*Puffinus yelkouan*), la sterne caugek (*Thalasseus sandvicensis*), la sterne hansel (*Gelochelidon nilotica*), la sterne naine (*Sternula albifrons*) et la sterne pierregarin (*Sterna hirundo*) (ibid.) (Ville de Sète, 2016 : 131).

2. Lorient et Sète, deux villes présentant des différences significatives

a. Lorient, une ville marquée par l'urbanisme de la reconstruction⁷⁷

La Seconde Guerre mondiale a profondément marqué l'architecture et la production urbanistique

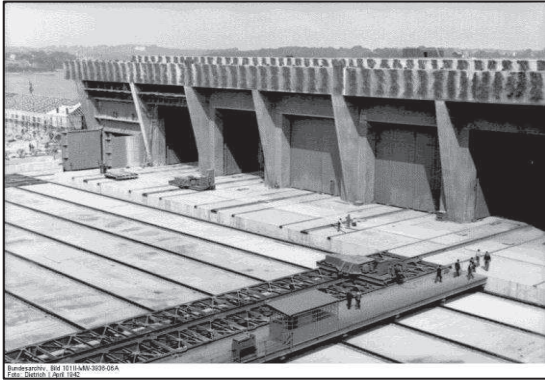


Figure 52 : Un des trois blocs de la base des sous-marins en 1942

Source : Ville de Lorient. *Archives et patrimoine, ville d'art et d'histoire*. Patrimoine.lorient.bzh [en ligne]. Consulté le 25.01.2018 sur : <https://patrimoine.lorient.bzh/histoire/>

de la ville de Lorient. Pendant l'occupation allemande, le régime d'Adolf Hitler souhaite que des bunkers soient construits pour abriter des sous-marins sur le littoral atlantique. Les terrains libres de la pointe de Keroman, normalement réservés à l'extension du port de pêche, sont retenus et le chantier commence en 1940 (Le Bouëdec & Cérino, 2017 : 224). La base est constituée de trois blocs (Keroman I dit KI, Keroman II dit KII et Keroman III dit KIII), capable d'accueillir plus de 25 sous-marins (fig. 52) (ibid.). Elle s'étend sur 26 ha, faisant de Lorient la plus grande base allemande de sous-marins sur la côte atlantique. Mais, en 1944, face à l'imminence du

débarquement, les travaux sont stoppés, laissant le bloc Keroman IV inachevé (ibid.).

La Seconde Guerre mondiale détruit 90 % du bâti de la ville intra-muros. Au cours de neuf bombardements entre le 15 janvier et le 16 février 1943, les alliés déversent entre 500 et 600 bombes explosives et entre 50 et 60 000 bombes incendiaires, détruisant près de 3 000 immeubles sur environ 5 000 bâtiments du centre-ville. Lorient est classée « ville sinistrée » le 6 mars 1943.

Après la Libération, la ville est dans un mauvais état et le problème du logement pour ses habitants ne permet pas la reprise rapide de l'activité. Une lettre du directeur de la Direction des Constructions et Armes navales, du 15 juin 1945, adressée au sous-préfet expose nettement la situation : « le retour de la prospérité dans la région lorientaise est subordonné à la reprise rapide de l'arsenal de Lorient. Or, celui-ci ne peut assurer le couchage et le retour dans leur famille en fin de semaine d'un très grand nombre d'ouvriers » (Bruté de Rémur, 1960 : 157). Pendant plus de 20 ans, la ville se reconstruit donc progressivement : sa reconstruction démarre en 1947 pour prendre un réel essor entre 1949 et



Figure 53 : Les baraques de la reconstruction à Lorient

Source : Ville de Lorient. *Patrimoine.lorient.bzh Archives et patrimoine, ville d'art et d'histoire* [en ligne]. Consulté le 25.01.2018 sur : <https://patrimoine.lorient.bzh/histoire/>

⁷⁷ Dans cette partie, plusieurs informations sont issues de l'exposition *Desseins de ville l'évolution urbaine de Lorient des origines à nos jours 1666-2018* que nous avons visitée le 27/07/2018 à l'Hôtel Gabriel lors de l'enquête de terrain à Lorient.

1950. Plusieurs milliers d'ouvriers y participent. Dans un contexte de pénurie de logements, ils sont logés avec leur famille dans des baraques, sortes de maisons provisoires en bois spécialement conçues pour les ouvriers de la reconstruction (fig. 53). Peu après 1946, Lorient compte déjà 3 500 baraques à vocation résidentielle mais aussi commercial ou administratif (Le Bouëdec & Cérino, 2017 : 282).

Le projet de reconstruction de la ville est confié à l'architecte et polytechnicien Georges Toury. Après plusieurs propositions de plans, les décisions aboutissent à un plan respectant le tracé d'avant-guerre, contrairement à Brest ou Le Havre. Néanmoins, des transformations sont souhaitées car il est prévu de construire une ville plus aérée et moins densément habitée qu'avant-guerre (Bruté de Rémur, 1960). Dans cet objectif, la capacité de logements et de densité de populations dans certains quartiers sont réduites et beaucoup d'espaces verts sont créés autour d'un bâti souvent plus en hauteur qu'auparavant (ibid.). Les immeubles sont reconstruits sur la base administrative de l'îlot au rythme de deux par an et avec, pour chaque îlot, un architecte en chef chargé de l'unité esthétique de l'ensemble. De 1949 à 1963, une trentaine d'architectes, notamment lorientais, ont travaillé sur le secteur du centre-ville. Ces immeubles sont représentatifs des années 1950 (fig. 54). D'abord fermés et compacts, ils deviendront progressivement plus ouverts à l'espace public (fig. 54). L'un des ensembles les plus connus de cette époque est celui qui est surnommé « La Banane » à cause de sa forme en courbe (fig. 55).



Figure 54 : Immeuble rue de Liège dans le centre-ville de Lorient (2020)



Figure 55 : Ensemble « La Banane » à Lorient
Source : Ville de Lorient. Patrimoine.lorient.bzh Archives et patrimoine, ville d'art et d'histoire [en ligne]. Consulté le 25.01.2018 sur : <https://patrimoine.lorient.bzh/histoire/>

La pierre et le béton armé constituent les principaux matériaux de l'époque qui permettent de répondre à l'urgence de la reconstruction. L'hôtel de ville, reconstruit après la guerre, est un exemple de ce type d'architecture. Sa façade est revêtue de granit et son étage abrite de vastes salles dont l'ampleur est permise par l'utilisation du béton armé (fig. 56). Au centre-ville, l'une des places emblématiques de la reconstruction est la place Alsace Lorraine. Les immeubles présentent une ossature de béton et les façades sont marquées par l'emploi de la pierre et des toitures d'ardoises (fig. 57).



Figure 56 : Hôtel de ville reconstruit au lendemain de la Seconde Guerre mondiale à Lorient

Source : Ville de Lorient.

Patrimoine.lorient.bzh Archives et patrimoine, ville d'art et d'histoire [en ligne]. Consulté le 25.01.2018 sur : <https://patrimoine.lorient.bzh/histoire/>



Figure 57 : Immeubles de la place Alsace Lorraine à Lorient (2020)

Aujourd'hui, cet urbanisme d'après-guerre se retrouve dans de nombreux quartiers de la ville. En 2019, la majorité des résidences principales datent effectivement d'après-guerre, soit 8,1 % d'entre elles ont été construites avant-guerre et 48,8 % entre 1946 et 1970 (INSEE, 2020a).

La Seconde Guerre mondiale détruit aussi considérablement les installations portuaires. En 1945, 80 chalutiers manquent au port de pêche, soit 47 % de la flotte de pêche (Nières, 1988 : 274). Le port se redresse en modernisant ses équipements. Le nombre de bateaux de grande taille augmente entre 1945 et 1961 passant de 45 à 76 (ibid.). Au milieu des années 1950, une desserte portuaire contournant le centre est construite, elle facilite l'accès aux ports (ibid.). En 1975, une nouvelle criée et un nouveau quai en eau profonde complètent l'ensemble de Keroman (ibid. : 275). Cette modernisation favorise alors une augmentation des tonnages débarqués entre 1965 et 1974 (ibid.).

La base des sous-marins est le site portuaire qui a été le moins détruit par la guerre. Peu endommagée, elle est utilisée par la Marine Nationale française jusqu'aux années 1990 sans modification de son architecture d'origine (Le Bouëdec & Cérino, 2017). L'année 1993 est marquée par la fin du port militaire de Lorient qui fait suite à l'abandon du site de la base sous-marine en 1995 par la Marine (ibid. : 312, 313). Pour la reconversion du lieu, un concours d'idées est organisé en 1999. Une équipe luxembourgeoise intégrant deux architectes bretons, David Cras et Pascal Debard, remporte le prix. Elle transforme cette base en un pôle économique, nautique et touristique tout en intégrant sa dimension historique, en conservant son envergure architecturale, et crée ainsi le pôle course au large que nous avons évoqué dans la partie précédente (fig. 58). Sur ce site, existe également depuis 1999 un musée du sous-marin Flore qui présente l'histoire des naufrages des sous-marins devant la rade de Lorient. Il est le premier espace muséal de Keroman. Depuis 2010, le sous-marin Flore est notamment visitable et ouvert au grand public. Le site de la base des sous-marins présente également aujourd'hui l'un des bâtiments les plus récents de Lorient, la cité de la voile Éric Tabarly conçue par Jacques Ferrier. Ouvert en 2008, il constitue un

centre d'exposition consacré essentiellement à la course au large (Le Bouëdec & Cérimo, 2017 : 335) (fig. 58).



Figure 58 : Vue de la base des sous-marins actuelle et de la cité de voile (bâtiment violet foncé sur la photo) à Lorient

Source : Ville de Lorient. Patrimoine.lorient.bzh Archives et patrimoine, ville d'art et d'histoire [en ligne]. Consulté le 25.01.2018 sur : <https://patrimoine.lorient.bzh/histoire/>

Comme le concluent Gérard Le Bouëdec et Christophe Cérimo (2017), l'ancienne base des sous-marins est désormais devenue le plus important pôle européen de course au large et offre une nouvelle image de Lorient : « cette nouvelle fonction portuaire, et le développement consubstantiel des activités touristiques ont contribué à faire évoluer les représentations de Lorient depuis la "ville industrialo-militaire dévastée par la guerre" jusqu'à l'image d'une cité moderne qui continue à inscrire son avenir dans les activités maritimes » (Le Bouëdec & Cérimo, 2017 : 351).

À l'opposée de Lorient, Sète est une ville avec un centre historique peu touchée par les guerres. Dans la commune occitane, seules 21,4 % des résidences principales ont été construites entre 1946 et 1970, et 21,7 % d'entre elles datent d'avant 1945 (INSEE, 2020b). Les bâtiments longeant les quais, le port de pêche et les anciens quartiers comme la Pointe Courte avec ses maisons de pêcheurs ou le Quartier Haut, datent des XVII^e et XVIII^e siècles (fig. 59 ; fig. 60 ; fig. 61). Ils ont peu évolué depuis la naissance de Sète et ils donnent un caractère pittoresque et authentique à la ville. La plupart des façades des maisons, de couleurs claires, sont constituées de pierre taillées ou d'enduit à la chaux, ce qui donne un aspect lumineux aux rues et au bâti.



Figure 59 : Quai du centre-ville de Sète (2018)



Figure 60 : Le quartier haut avec son linge aux fenêtres à Sète (2018)



Figure 61 : Quartier de la Pointe Courte à Sète

Source : Service communication de la ville de Sète. *La pointe courte*. Ville de Sète [en ligne]. Consulté le 15/08/2020 sur : <https://www.tourisme-sete.com/la-pointe-courte-sete.html>

b. Sète, une « presqu'île » ensoleillée de plus en plus attrayante pour une nouvelle catégorie d'habitants

Sète a vu sa population augmenter durant ces dernières années. Depuis 1975, sa population stagnait autour de 40 000 habitants mais, depuis les années 2000, elle tend à augmenter (fig. 62).

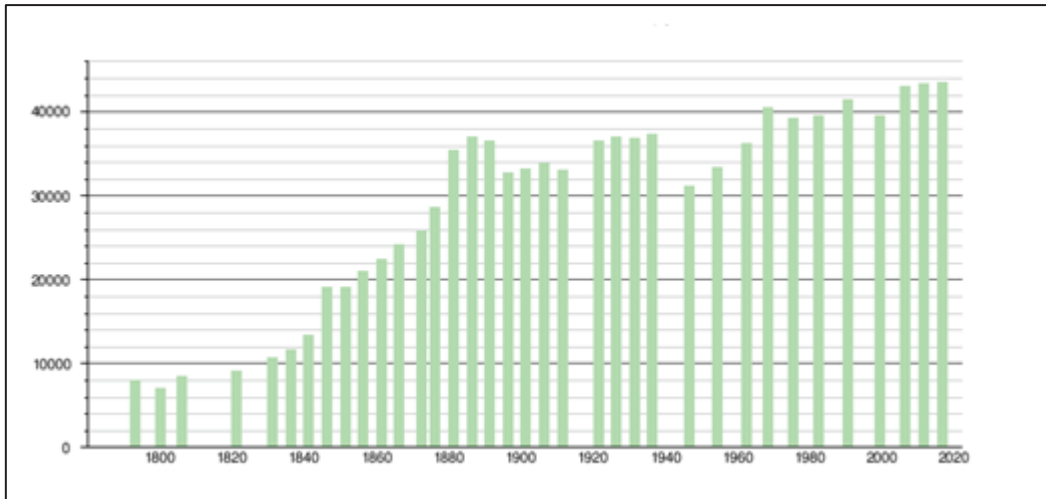


Figure 62 : Évolution de la population de Sète du XIX^e siècle à nos jours
Source : base de Cassini de l'EHESS et base INSEE

L'accroissement du nombre d'habitants résulte, entre autres, de l'arrivée de nouveaux résidents, souvent jeunes retraités. En 2002, le Service Observation et Analyses territoriales du Conseil général de l'Hérault a effectué une analyse qualitative de la population des nouveaux Héraultais. Les résultats montrent que les communes littorales présentent un taux d'accueil des personnes de plus de 60 ans bien plus supérieur à la moyenne départementale, dont il est quasiment le double pour les 60-74 ans (Ville de Sète, 2016 : 68).

Aujourd'hui, la proportion de la population la plus représentée à Sète est ainsi celle ayant entre 60 et 74 ans (INSEE, 2020b). Au niveau de la catégorie socio-professionnelle, ce sont les retraités qui sont les plus nombreux, soit un taux de 37,4 % (INSEE, 2020b). La population de Sète vieillit, les plus de 60 ans étant passés de 17 % à 30 % entre 1999 et 2008 (Ville de Sète, 2016 : 57). Entre 2006 et 2012, le pourcentage de personnes âgées de 60 à 74 ans a évolué de 18 % à plus de 20 % (fig. 63).

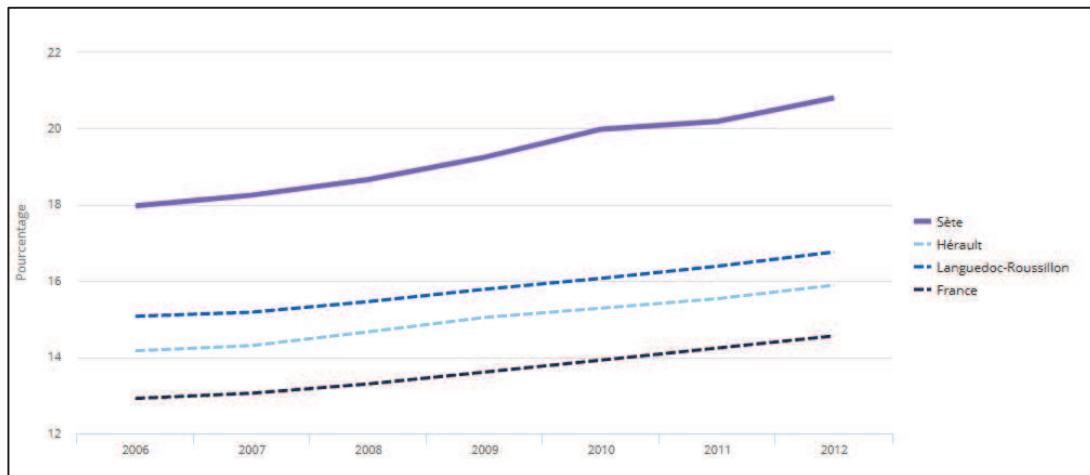


Figure 63 : Évolution du pourcentage des personnes de 60 à 74 ans entre 2006 et 2012
 Source : DataFrance. *Sète Part des personnes de 60 à 74 ans*. Datafrance [en ligne]. Consulté le 23.04.2018 sur :
https://datafrance.info/sete-34200/population/age?view=line&gp=PXX_POP6074

Depuis plusieurs années, Sète attire également de plus en plus de touristes (Ville de Sète, 2016). Ces derniers viennent visiter la ville, profiter de la mer et assister aux nombreux festivals et activités festives organisés par la commune (*Festival Jazz à Sète*, *Worldwilde festival*, festival de musique *Quand je pense à Fernande*, *Escale à Sète...*) (Sète Agglopôle Méditerranée, 2018 ; Vidal, 2018 ; Ville de Sète, 2016). Dans ce cadre, les traditions et les spécialités locales sont valorisées et médiatisées auprès des visiteurs. La fête de la Saint-Louis avec ses joutes organisées dans le Canal Royal et le grand pardon de la Saint-Pierre, fête traditionnelle des pêcheurs, se tiennent chaque année et réunissent de nombreux sétois et touristes. La typique tielle de Sète (tourte à la tomate et aux poulpes fabriquée à l'origine par les pêcheurs italiens du Quartier Haut) est vendue dans plusieurs fabriques artisanales de la ville et elle est même proposée dans de nombreux restaurants. Elle doit d'ailleurs prochainement obtenir la labellisation IGP (Indication Géographique Protégée) tielle de Sète (annexe 4).

La ville possède une capacité d'hébergement touristique équivalente à plus de 70 % de la population sétoise. Ce sont surtout les résidences secondaires qui viennent augmenter la capacité d'hébergement, ces logements représentant environ 80 % de la capacité d'accueil touristique de la ville (Ville de Sète, 2016 : 90). Entre 1990 et 1999, le nombre de résidences secondaires a progressé de plus de 60 % et de plus de 4 % entre 1999 et 2008 (Ville de Sète, 2016 : 61). Aujourd'hui, c'est le quartier de la Corniche qui accueille le plus de résidences secondaires (ibid. : 62). Sète possède un camping 4 étoiles et 15 hôtels avec 506 chambres (INSEE, 2020b). La fréquentation des établissements touristiques a augmenté depuis les années 2000, passant de 148 640 nuitées en 2004 à 181 310 en 2016 (fig. 64).

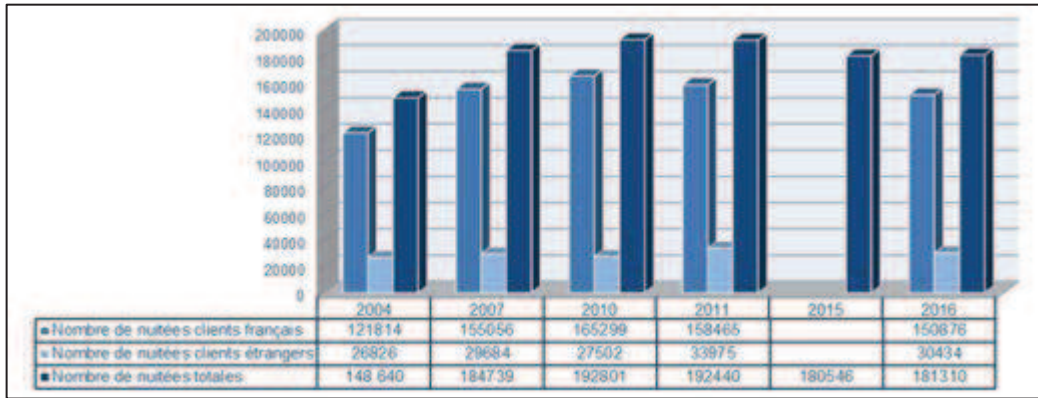


Figure 64 : Évolution de la fréquentation des hôtels de 2004 à 2016

Source : Office de tourisme. *L'hébergement touristique*. Sète cité maritime de caractère [en ligne]. Consulté le 20.11.2019 sur : <https://www.tourisme-sete.com/observatoire-tourisme-hotels-hotellerie.html>

Les résultats d'une étude commandée par Sète Agglopôle Méditerranée en 2018 révèlent que 73 % des touristes sont Français et viennent de la région Auvergne-Rhône-Alpes, de l'Île-de-France et de l'Occitanie contre 27 % d'étrangers, majoritairement Anglais (Sète Agglopôle Méditerranée, 2018). 43 % des touristes ont plus de 55 ans (ibid.). L'étude montre également qu'une personne sur deux qui se rend dans l'Hérault visite Sète (ibid.).

L'évolution sociologique de Sète en une ville touristique et attrayante pour une nouvelle catégorie de population diffère de celle de la commune bretonne. La population de Lorient diminue depuis les années 1975 avec un taux de 0,2 % par an (Ville de Lorient, 2017 : 27) (fig. 65). Elle est la ville de l'agglomération qui a perdu le plus de population depuis le début des années 2000 (ibid. : 28). Cette baisse est principalement due au phénomène de périurbanisation, qui correspond à la fuite des ménages dans les zones périurbaines afin d'habiter dans des logements plus grands et souvent à des coûts plus abordables que ceux de la ville-centre (ibid.). Depuis les années 1990, la baisse est cependant moins marquée et aujourd'hui la population tend à stagner (fig. 65).

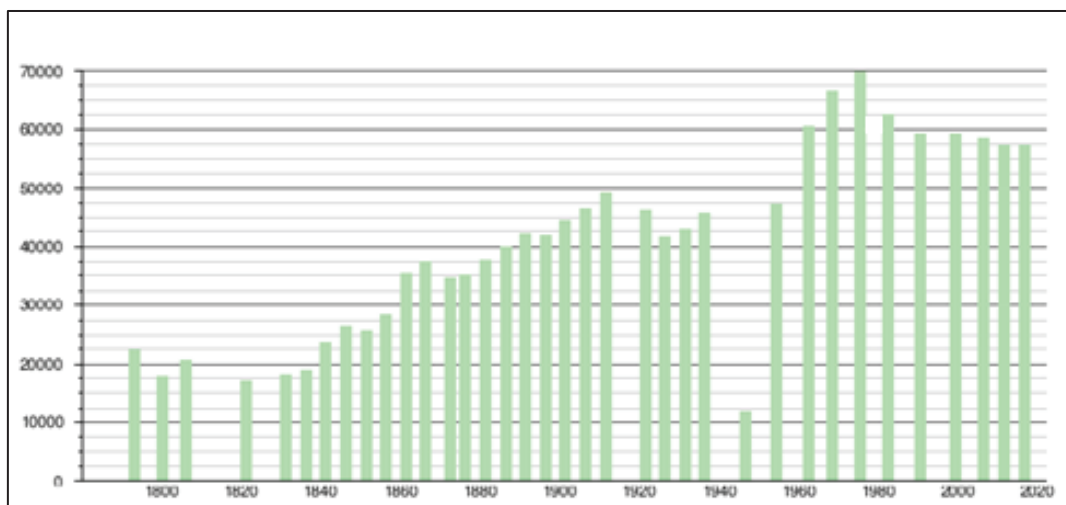


Figure 65 : Évolution de la population de Lorient du XIX^e siècle à nos jours

Source : Ldh/EHESS/Cassini jusqu'en 1999 puis INSEE à partir de 2006

Lorient possède une population plus jeune que Sète, la proportion de la population la plus représentée étant formée de personnes âgées de 15 à 29 ans qui représentent 21,7 % de la population, ce qui est au-dessus de la moyenne nationale (INSEE, 2020a). Néanmoins, bien que le vieillissement de la population apparaisse moins important à Lorient que sur l'ensemble des communes de l'agglomération, la population lorientaise tend toujours à vieillir (Ville de Lorient, 2017 : 29).

De surcroît, Lorient est une commune plus résidentielle et beaucoup moins touristique que Sète. Le taux de résidences principales y est de 88 %, soit nettement supérieur à celui de Sète qui est de 70,2 % (INSEE, 2020a, 2020b). Il est également supérieur à la moyenne nationale qui est de 82,2 %, et à celui de l'ensemble de l'agglomération de Lorient (INSEE, 2020a, 2020c). La part respective des résidences secondaires est seulement de 3,2 % à Lorient contre 21,5 % à Sète (INSEE, 2020a, 2020b). Le tourisme à Lorient est essentiellement basé sur les activités liées à la mer (plaisance, musées...). Au sein du Pays de Lorient, le musée de la cité de la voile et du sous-marin Flore sont notamment les plus fréquentés par les visiteurs (Audélor, 2019b : 34). En 2019, Lorient compte 16 hôtels avec un nombre total de 486 chambres (INSEE, 2020a). Contrairement à Sète, elle ne possède aucun camping (ibid.). En 2019, le nombre de lits en hébergement collectif est de 180 contre 1 087 à Sète (INSEE, 2020a, 2020b). L'un des plus importants événements de la ville, qui attire néanmoins de nombreux touristes, est le Festival Interceltique qui se déroule chaque été à Lorient. C'est un festival de musiques bretonnes, né dans les années 1970, qui dure pendant plus de dix jours et présente plus de 200 concerts et manifestations artistiques. L'événement accueille aujourd'hui plus de 273 000 spectateurs, ces derniers provenant majoritairement de l'extérieur du département (Audélor, 2018 : 2). L'impact économique pour le territoire est estimé à 12,9 millions d'euros (ibid. : 3).

Bien que Lorient et Sète soient situées dans deux environnements naturels remarquables, leurs cadres naturels sont distincts, ce qui pourrait expliquer en partie les différences relevées entre les profils socio-économiques et démographiques des deux villes. À la différence de Sète, Lorient montre un relief peu marqué qui culmine à 46 m à l'extrémité nord-ouest de la commune. Dans la commune bretonne, la rade constitue un marqueur important du paysage qui se présente comme un grand espace naturel de 12 000 ha reliant sept communes riveraines (Ville de Lorient, 2017 : 84). Elle compte une grande variété de paysages et de zones humides (estuaires, rias, vallées, estrans, marais, étang...). Sur sa partie est, moins impactée par l'activité humaine, se trouve d'importantes vasières (vasières de Tréfaven, de Pendreff, de Quélisoy...) tandis que le fond de la rade montre des caractéristiques paysagères à dominance plus agricole et forestière. Au sud-ouest de Lorient, l'étang du Ter, est né de la création de la route de desserte entre Lorient et Larmor-Plage par l'endiguement d'un bras de mer alimenté en eau douce par la rivière du Ter. Il abrite une riche biodiversité et joue le rôle de parc d'agglomération et de site naturel avec ses 60 ha de bois et de prairies. Ses rives offrent six kilomètres de promenades et ont été aménagées pour favoriser une pratique des loisirs de proximité (ibid. : 83).

En revanche, la ville de Sète est reconnaissable par sa position quasi-insulaire qui lui vaut le surnom de « petite Venise du Languedoc »⁷⁸. Elle est effectivement entourée par la mer Méditerranée au sud et l'étang de Thau au nord. Le Canal du Midi et le canal du Rhône-méditerranée la bordent à l'ouest et à l'est. Elle s'étend tout en longueur sur 15 km de long et 57 % de son territoire communal est occupé par les masses d'eau, qu'elles soient lagunaires, maritime ou composées de zones humides (Ville de Sète, 2016 : 32). Sa position insulaire est d'autant plus marquée que les accès à la ville sont difficiles, avec seulement deux entrées par le nord-est ou par le sud-ouest (ibid.). La commune occitane est caractérisée par un paysage naturel composé de collines, d'étangs et de milieux aquatiques salés. Le Mont Saint-Clair, promontoire de 175 m s'impose au cœur de la ville (ibid. : 116). Sur cette colline, se trouve la forêt domaniale des Pierres Blanches de 20 ha composée de garrigues, de pin d'Alep et de chêne Kermès (ibid.). Sète est également marquée par les massifs montagneux qui l'entourent. À l'est, près de Frontignan, se trouve le massif de la Gardiole. À 125 km à vol d'oiseau, le pic du Canigou, l'une des plus hautes montagnes des Pyrénées orientales françaises, culmine à 2 784 m d'altitude. L'étang de Thau est un marqueur du paysage de Sète. Il se démarque parmi l'ensemble des lagunes qui bordent le littoral languedocien puisqu'il possède la plus grande longueur, soit 19,5 km, et la plus grande profondeur⁷⁹. Contrairement à la plupart des étangs de la région, il est peu menacé par un comblement car sa durée de vie est estimée à près de 20 siècles¹⁵.

Pour finir, les villes de Lorient et de Sète montrent des conditions climatiques différentes. Pour la première, le climat est tempéré, de type océanique, avec des précipitations assez abondantes alors que dans la seconde le climat est méditerranéen, caractérisé par la douceur des saisons et un fort ensoleillement (Ville de Lorient, 2017 : 79, 80 ; Ville de Sète, 2016 : 115). Dans la commune bretonne, la hauteur moyenne annuelle des précipitations est de 927 mm contre 440 mm dans la cité occitane et le nombre moyen de jours avec précipitation est de 133 par an contre 79 à Sète (ibid.) L'ensoleillement moyen annuel représente 1 827 heures à Lorient contre 2 500 à Sète. Les hivers sont relativement doux dans les deux villes mais l'été est beaucoup plus chaud dans le sud de la France.

c. Des ports de pêche et de commerce aux spécialités marquées

Les ports de pêche et de commerce à Lorient et à Sète sont différents par leur histoire, leur taille, leur emplacement dans la ville et leur type d'activité. Ils n'occupent également pas tout à fait la même place dans l'économie maritime de Lorient et de Sète.

⁷⁸ Citation extraite du Musée de la Mer.

⁷⁹ Informations issues du Musée ethnographique de l'étang de Thau visité le 06/07/2018 pendant l'enquête de terrain à Bouzigues.

Le port de pêche de Lorient est beaucoup plus récent que celui de Sète, même s'il existait, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, un ensemble de conserveries et de petits bourgs industriels halieutiques dans la rade (Le Bouëdec & Cérino, 2017 : 176). En effet, à cette époque, l'un des ports de pêche le plus important de la région bretonne est celui de l'île de Groix (Ballèvre *et al.*, 2018). Entre 1870 et 1940, il est le premier port français d'armement au thon (*ibid.*). À Lorient, la pêche est longtemps restée une activité marginale, l'arsenal militaire et le port de commerce jouant un rôle essentiel depuis la naissance de la ville. Cependant au début du XX^e siècle, le développement des conserveries dans la rade de Lorient entraîne l'apparition progressive de l'activité de pêche dans la commune bretonne. Dans les premiers temps, les navires de commerce et de pêche cohabitent dans le même port (Le Bouëdec & Cérino, 2017). En 1889, une criée est aménagée et l'activité de pêche connaît un essor rapide après l'adoption par les patrons pêcheurs du chalutage à vapeur, qui permet de rapporter de grosses quantités de poissons (Belser, 2016). En 1903, 200 tonnes de poissons sont débarquées puis 10 000 tonnes en 1913 (*ibid.*). Dès 1909, le trafic lorientais égale celui des ports de Douarnenez, Pont l'Abbé et Concarneau réunis (Chaumeil, 1939 : 81). Au début du XX^e, le port n'offre toujours aucune infrastructure propre à l'activité et les bateaux accostent toujours dans le bassin à flot, à côté des navires de commerce (*ibid.*). En 1918, face au besoin d'agrandir le port et dans l'objectif de concurrencer les ports anglais et hollandais, un projet de l'ingénieur Henri Verrière obtient finalement un financement de plus de trente millions de francs pour l'aménagement d'un grand port de pêche industriel sur l'anse de Keroman, située à proximité de celle de Kergroise (Le Bouëdec & Cérino, 2017). Plusieurs arguments sont en faveur de Lorient pour le faire devenir un grand port de pêche français : la situation du port de Lorient à proximité des zones de pêche du nord du Golfe de Gascogne, le fort tonnage de ses bateaux (Lorient est déjà au troisième rang des ports de pêche français avec 4 265 000 tonnes à cette époque), le grand nombre de chalutiers à vapeurs, la qualification de la main d'œuvre locale ainsi que le désenclavement ferroviaire⁸⁰. De grandes infrastructures dédiées à l'approvisionnement en charbon, à la transformation et la vente du poisson, ainsi qu'à la construction et la réparation navale sont réalisés. Le port est à marée, sans écluses et comprend deux bassins. Au total, 1 530 mètres de quais, un plan d'eau de 7,90 ha donnant l'accès à des portes de déchargement, à une halle de vente, à des magasins sur les quais, avec une voie ferrée à l'arrière, sont construits (Nières, 1988 : 216) (fig. 66). Les travaux ont lieu jusqu'en 1927 (*ibid.*). Au cours des quatre années qui suivent la mise en route du port, le volume de poissons débarqués s'accroît considérablement : entre 1926 et 1939, il augmente de 50 % et la flottille de pêche, qui comprenait 44 unités en 1927, en compte 174 en 1939 (Chaumeil : 84, 85).



Figure 66 : Inauguration du port de pêche le 17 juillet 1927

Source : Département du Morbihan. *Keroman, la cité du poisson depuis 90 ans*. Archives du Morbihan Un service du département [en ligne]. Consulté le 11.01.2018 sur : <https://archives.morbihan.fr/voyagez-dans-le-temps/keroman-la-cite-du-poisson-depuis-90-ans/>

⁸⁰ Informations issues de l'exposition *Desseins de ville l'évolution urbaine de Lorient des origines à nos jours 1666-2018* que nous avons visitée le 27/07/2018 à l'Hôtel Gabriel lors de l'enquête de terrain à Lorient.

Le commerce sur le port fait alors vivre 60 maisons de mareyage et une centaine de mareyeurs ambulants (ibid. : 85). Entre 1927 et 1939, Lorient devient le second port de pêche français (Bruté de Rémur, 1960 : 148).

Aujourd'hui, le port de Lorient se place comme le premier port français en termes de valeurs (Lorient Agglomération, 2016 : 10). La flottille est composée de 130 bateaux qui présente une diversité de métiers et de techniques : chalutiers de fond, chalutiers artisans, langoustiniers, chalutiers pélagiques, chalutiers hauturiers, caseyeurs, ligneurs, bolincheurs, coquilliers et fileyeurs (ibid.). En 2015, les dix premières espèces les plus pêchées en tonnes ont été le merlu, la lingue franche, le lieu noir, la baudroie, le sabre, la langoustine, la lingue bleue, le merlan, la sardine et le lieu jaune (ibid.). La petite pêche, la pêche côtière et la pêche hauturière se côtoient au port de Keroman⁸¹. La petite pêche est effectuée par 44 % des bateaux lorientais qui mesurent de 6 à 12 m et effectuent des marées inférieures à 24 heures. La pêche côtière compte 39 % des bateaux lorientais de 12 à 16 m qui s'absentent du port pour de courtes marées durant de 24 à 96 heures. La pêche au large ou hauturière est effectuée par 17 % des bateaux lorientais et alimente la majorité du tonnage, soit plus de 44 % du tonnage vendus par la criée de Lorient (ibid. : 11). Elle est réalisée par de gros bateaux de 18 à 45 m qui partent pour des marées de 4 à 10 jours. Ces bateaux appartiennent principalement à la société Scapêche, premier armateur de pêche fraîche en France et filiale d'AgroMousquetaires (Intermarché). Ils sont néanmoins peu présents dans le port de Lorient car ils sont basés en Écosse, à proximité de la zone de pêche, et leur pêche est acheminée à Lorient par la route. Lorient est également une base avancée pour des navires espagnols qui débarquent 3 500 tonnes par an (ibid. : 11). Ces débarquements destinés à la vente extérieure représentent 13 % du tonnage vendus par la criée de Lorient (ibid.).

Ce qui différencie le port de pêche de Lorient de celui de Sète, c'est qu'il se caractérise par la présence sur son site d'une concentration d'entreprises de mareyage appelées aussi « magasin de marée » ou « atelier de marée » (fig. 67). Il est d'ailleurs possible d'acheter du poisson frais préparé par ces entreprises dans plusieurs magasins, l'un « Moulin marée » est situé au sein même du port pêche en face de ces entreprises de mareyages. Le port de pêche se distingue aussi par le fait que plusieurs usines de transformation sont également implantées sur le port. La



Figure 67 : Atelier de mareyage dans le port de Lorient (2018)



Figure 68 : Conserverie Groix & Nature sur le port de pêche de Lorient (2020)

⁸¹ SEM Lorient Keroman. *Petite pêche, pêche côtière ou pêche hauturière ?* LORIENT PORT DE PECHE DE KEROMAN [en ligne]. Consulté le 01.06.2020 sur : <http://www.keroman.fr/Petite-peche-peche-co.12616.0.html>

conserverie Groix & Nature dispose d'un entrepôt et d'une boutique d'usine (fig. 68). L'entreprise Capitaine Houat, qui transforme les poissons frais pêchés par les navires de la société Scapêche, était installée depuis 1988 à Keroman. Depuis un incendie en 2011, elle est cependant implantée à Lanester.

À la différence, la pratique de la pêche à Sète est dans l'ensemble plus traditionnelle qu'à Lorient puisque la ville a une vocation pour la pêche depuis le début de son histoire. Elle a en effet existé dès la naissance de la ville occitane au XVII^e siècle grâce aux pêcheurs catalans qui ont introduit la méthode de « la pêche en bœufs ». Le quartier Haut ou de la Pointe Courte sont d'anciens



quartiers de pêcheurs et témoignent de ce passé. Aujourd'hui, le port de Sète, situé en plein cœur de ville, est doté d'une criée créée en 1966, qui est la première d'Europe à être informatisée (fig. 69). Le port est également équipé de quais d'amarrages, d'une aire de carénage pour des navires allant jusqu'à 180 tonnes et d'un système de production et de vente de glace paillette alimentaire. La flotte sétoise est composée de 18 thoniers, de 14 chalutiers et de 28 « petits métiers », soit 60 bateaux de pêche au total⁸². En 2015, les dix espèces les plus vendues en criée ont été le merlu, la baudroie, la daurade, le poulpe, le rouget, l'anchois, l'encornet/calamar, le capelan, la sole et le bar⁸². Dans la commune occitane contrairement à la cité bretonne, se côtoient la pêche industrielle et artisanale, qualifiée aussi localement de pêche « aux petits métiers ». Cette dernière expression, utilisée couramment par les enquêtés et les pêcheurs rencontrés à Sète, n'est pas reconnue juridiquement par la loi. Quelques termes s'en approchent comme « petite pêche côtière » issu d'un règlement européen ou « les petits métiers côtiers polyvalents » et « petits métiers du large polyvalents » issus de l'arrêté du 19 décembre 1994 portant sur la réglementation technique pour la pêche professionnelle en Méditerranée continentale (Reyes *et al.*, 2015). Mais la manière dont les habitants et les pêcheurs nous ont parlé de la « pêche aux petits métiers » et l'ont présentée, se rapproche surtout de la description donnée par les anthropologues Nastassia Reyes, Serge Bahuchet et le juriste Jean Dominique Wahiche (2015). Ces derniers la définissent comme une activité de pêche polyvalente caractérisée par une absence d'arts traînants⁸³, une durée de sortie inférieure ou égale à 24 h, une déclaration du propriétaire du navire en tant que « patron-embarqué », une zone de navigation s'étendant des eaux abritées jusqu'à la bande maritime des 20 milles marins et avec un navire ne dépassant pas généralement les 12 mètres (Reyes *et al.*, 2015).

⁸² Port de Sète Sud de France. *La flotte*. Port de Sète Sud de France UN PORT UNE RÉGION LE MONDE [en ligne]. Consulté le 21/01/2018 sur : <http://www.sete.port.fr/fr/peche/la-criee/la-flotte>

⁸³ Dans le domaine de la pêche, on distingue depuis plusieurs siècles deux types de familles et d'engins de pêche. Il y a les arts dormants qui sont des engins immobiles ou en dérive où les poissons viennent se piéger et les arts traînants sont des engins actifs où l'on « chasse » le poisson. Les engins actifs sont tractés par le bateau (dragues, chaluts, lignes) ou effectuent des encerclements (sennes) (Géofluences. *Arts dormants/arts traînants*. Géofluences ressources de géographie pour les enseignants [en ligne]. Juillet 2014. Consulté le 24.06.2020 sur : <http://geofluences.ens-lyon.fr/glossaire/arts-dormants-arts-traïnants>).

À Sète, « les petits métiers » pêchent aussi bien en mer que sur l'étang. Ils pêchent toute l'année différents poissons et coquillages en fonction des saisons. Certains proposent directement leurs poissons à la vente à leur retour de pêche (fig. 70) ; plusieurs ont construit des petits stands où ils disposent leur pêche. Concernant les chalutiers, ils exercent leur pêche sur l'ensemble du Golfe de Lion et au-delà de la bande côtière des trois milles nautiques. Ils sont polyvalents mais peuvent se spécialiser dans le poisson blanc (merlu, poulpe, loup, baudroie...) ou dans le poisson bleu ou pélagique (sardines et anchois). La flotte des thoniers ciblée sur le thon rouge est apparue dans les années 1970 à Sète⁸⁴. Depuis les dix dernières années, elle a connu des évolutions techniques, notamment l'augmentation de la longueur des bateaux, la modernisation des équipements et la diversification des zones de pêche. Aujourd'hui, la réglementation impose des quotas très stricts et limite fortement la saison de pêche qui est de quelques semaines entre avril et mi-juin, les navires restant le reste du temps à quai⁸⁴.



Figure 70 : Panneau d'un pêcheur qui propose directement son poisson à la vente (2018)

À Sète, la conchyliculture est présente dans le port du Barrou et de la Pointe Courte. Mais c'est sur les communes aux alentours qu'elle est la plus développée. En effet, l'étang de Thau est la principale zone de production conchylicole de la Méditerranée française, tant en nombre d'exploitations qu'en tonnage produit. Cette activité fournit environ 2 000 emplois directs et son chiffre d'affaire atteint les 40 millions d'euros (Ville de Sète, 2016 : 79).

Outre les ports de pêche, les ports de commerce de Lorient et de Sète présentent quelques caractéristiques distinctes. Le port de commerce de Sète joue un rôle plus important dans l'économie de la ville que son port de pêche, à l'inverse de Lorient où c'est le port de pêche qui tient une place plus grande dans l'économie de la ville que le port de commerce. Sète est d'ailleurs l'un des seuls ports français à avoir augmenté son trafic de marchandises au début des années 2010 (Ville de Sète, 2016). Sur le plan national, le port de Sète se classe en dixième place en termes de trafic global en 2017 tandis que celui de Lorient se place en dix-huitième position⁸⁵. De plus, le port de Sète se développe sur une surface de 135 ha alors que celui de Lorient occupe seulement une surface de 23 ha. Le port de Sète, en termes de trafic passagers, est également beaucoup plus important que celui de Lorient : en 2014, à Sète, il y a eu 32 bateaux de croisières et en 2017, 47 navires⁸⁶ ; à Lorient, en 2010, il n'y en eut que dix (Le Bouëdec & Cérino, 2017 : 311), puis que neuf en 2019 (CCI Morbihan, 2019).

⁸⁴ SMBT. *Valoriser les activités maritimes Pêche*. Syndicat Mixte du bassin de Thau, Thau un avenir responsable [en ligne]. Consulté le 21/01/2018 sur : <https://www.smbt.fr/content/p%c3%aache>

⁸⁵ L'Antenne. *Les ports français en 2019*. L'antenne Les transports au quotidien [en ligne]. Consulté le 03.12.2019 sur : https://www.lantenne.com/Les-ports-francais-en-2019_a14374.html

⁸⁶ CCI Hérault. *L'économie bleue Une nouvelle conquête*. CCI Hérault [en ligne]. 4 juillet 2017. Consulté le 25.05.2020 sur : <https://herault.cci.fr/actualites/leconomie-bleue-nouvelle-conquete>

II. DEUX VILLES CONCERNÉES PAR L'INSTALLATION DU GOÉLAND

1. Lorient, une ville avec une population de goélands régulée et valorisée

a. Les premières installations du goéland et la prise en charge par la municipalité

À Lorient, les premières traces de nidification du goéland argenté remontent à 1982 sur les toits du port de pêche (Thomas, 1984). En 1995, un premier recensement est effectué en zone portuaire, permettant de comptabiliser 900 couples de goélands bruns et argentés (Cadiou, 1997b). En 1997 et 1998, le GOB (Groupe Ornithologique Breton) réalise des dénombrements, toujours sur la zone portuaire, avec un bilan de 936-1000 couples de goélands argentés, 61 couples de goélands bruns et 7-11 couples de goélands marins (ibid.).

En 2001, à la suite de plusieurs plaintes d'habitants du centre-ville, la municipalité de Lorient commande un premier recensement à l'association Bretagne Vivante-SEPNB afin de dénombrer l'effectif des goélands nicheurs sur la commune et décider, si nécessaire, de mettre en œuvre des actions de limitation des effectifs de goélands. 1 754 à 1 771 couples de goélands reproducteurs sont comptés, dont 87,9 % de goélands argentés, 10,1 % de goélands bruns, 1,9 % de goélands marins et 0,1 % de goélands leucophées (Cadiou, 2001 : 7). La zone portuaire concentre la majorité des goélands, soit entre 1 578 et 1 582 couples (ibid.). Ces chiffres sont plus élevés que ceux obtenus en 1997 et 1998. Cette différence s'explique en partie par le fait que les recensements du GOB ont été réalisés par des observations faites à partir de la rue, contrairement au recensement de 2001 où les goélands ont été comptés à partir d'un point haut de la ville, d'où une sous-estimation pour le premier recensement. D'après les ornithologues, il est néanmoins certain que la colonie de goélands à Lorient a augmenté entre 1998 et 2001, phénomène enregistré dans toutes les villes françaises à cette même époque. Ainsi, l'un des constats du recensement de 2001 est que Lorient héberge désormais la plus importante colonie plurispécifique de goélands en France, dépassant celle du Havre et la faisant devenir d'importance patrimoniale à la fois au niveau régional et national. Concernant le goéland argenté, la ville se voit doter de la troisième plus importante colonie de Bretagne, après l'île du Loc'h et l'île Cézembre, et se classe au cinquième rang au niveau national (Cadiou, 2001 : 10). Comme le bilan du recensement l'indique : « la ville de Lorient se voit conférer, de manière totalement inattendue, et non souhaitée, une responsabilité nationale en termes de conservation des populations de goélands » (ibid.). L'autre constat est que la phase pionnière d'implantation des goélands dans le centre-ville de Lorient est largement dépassée et que rien ne présage d'un ralentissement de l'effectif du nombre de goélands dans la ville. Suite à ces résultats, dans le rapport du recensement, l'association Bretagne Vivante-SEPNB formule quelques conseils de gestion pour la municipalité. Si toute action était jugée nécessaire par la mairie, elle préconiserait d'agir sur la quasi-totalité des zones déjà colonisées par le goéland, à l'exception de la zone portuaire. Elle prévient qu'intervenir sur cette dernière zone entraînerait un déplacement des populations vers d'autres quartiers de la ville, non forcément colonisés, ce qui augmenterait les nouvelles plaintes et les nuisances. Quelques idées innovantes sont alors suggérées. L'association remarque que la colonie de goélands pourrait être considérée comme un « atout à valoriser » et que le toit du bloc K3 de la base des sous-marins

pourrait être ouvert au public afin de permettre aux visiteurs d'observer et de découvrir les goélands (ibid. : 11). Elle propose également de faire de Lorient un site pilote pour la mise en place de recherches sur la biologie des goélands urbains, connaissances jugées jusqu'alors insuffisantes par les scientifiques (ibid.).

Suite à ce premier recensement, la municipalité décide d'agir pour limiter l'installation des goélands dans la ville. En 2001, en recourant au service Hygiène et Santé, elle fait sa première demande d'autorisation de stérilisation des œufs à la DDTM du Finistère (Guyonvarc'h, 2001). Elle l'obtient et la stérilisation est réalisée pour la première fois à Lorient en 2002 (ibid.). De 2002 à 2011, l'opération est renouvelée, la municipalité rédigeant des demandes de dérogation chaque année. Depuis 2011 et jusqu'à ce jour, les autorisations obtenues sont valables pour une durée de trois ans, ce qui simplifie le travail de la mairie qui n'a plus besoin d'écrire une demande tous les ans (Service Hygiène et Santé de la ville de Lorient, 2010, 2016). Les opérations sont réalisées avec l'aide d'entreprises privées qui assurent la garantie de la fiabilité des protocoles de traitement des nids et qui s'occupent de compter les œufs stérilisés. Ce sont souvent des entreprises spécialisées dans d'autres secteurs d'activités, comme la dératisation ou dans les travaux en hauteur, le travail de stérilisation ne constituant qu'une petite partie de leur métier. Deux équipes de deux ou trois personnes montent sur les toits et stérilisent les œufs pendant une période d'environ deux à trois semaines. Le procédé est le même que dans les communes du Havre et de Brest. Deux passages sur les nids sont effectués, l'un au mois de mai et l'autre en juin pour les pontes tardives. Toutefois, l'opération représente un coût pour la mairie. Par exemple, en 2016, le nid stérilisé s'élevait à 65 euros (Service Hygiène et Santé de la ville de Lorient, 2016 : 7). La zone dans la ville où les nids sont traités peut varier sensiblement selon les années : la zone résidentielle⁸⁷ est systématiquement traitée, celle de Naval Group située à l'est de Lorient l'est seulement depuis les années 2008 et malgré l'avertissement de l'association Bretagne Vivante-SEPNB, le port de pêche a été traité une première fois entre 2008 et 2012 puis chaque année depuis 2017. L'association considérait que toute stérilisation sur le port provoquerait un déplacement des goélands vers d'autres zones de la ville, ce qui entraînerait de nouvelles nuisances et de nouvelles plaintes, faits qui semblent aujourd'hui avérés.

Les demandes de stérilisation rédigées chaque année par le service Hygiène et Santé de la ville de Lorient permettent de retracer l'évolution du nombre de nids stérilisés de 2002 jusqu'à aujourd'hui (fig. 71 ; fig. 72). Ce nombre est assez stable pour la zone résidentielle, soit 276 nids en moyenne (fig. 71). Les pics des années 2006 et 2007 proviennent de la stérilisation des nids réalisée sur les chantiers du nouvel hôpital du Scorff, ce qui a légèrement fait augmenter le nombre de nids stérilisés sur cette période (fig. 71).

⁸⁷ La zone résidentielle de Lorient comprend l'ensemble du territoire communal en dehors de la zone du port de commerce et du port de pêche, et de la zone appartenant à Naval Group.

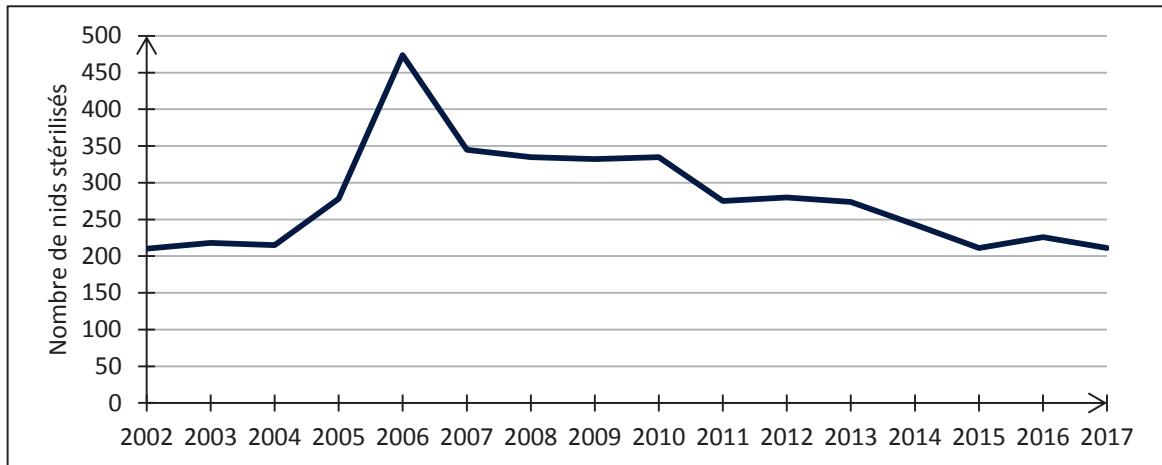


Figure 71 : Évolution du nombre de nids stérilisés pour la zone résidentielle de Lorient entre 2002 et 2017
(Graphique construit à partir d'une compilation de données issues de différentes sources : dossier de demande de stérilisation, bilan des recensements de Bretagne Vivante-SEPNB...)

Le deuxième graphique inclut les zones portuaires (zone du port de commerce et du port de pêche) et celle de Naval Group qui n'ont été traitées que certaines années, d'où des fluctuations importantes de la courbe (fig. 72). Il révèle que le nombre de nids stérilisés depuis les années 2002 n'a pas diminué mais qu'à l'inverse, il a tendance à augmenter. Le bilan de la stérilisation à Lorient est similaire à celui de Brest qui a été présenté dans le chapitre précédent. L'opération permet de stabiliser, voire de diminuer, les effectifs de goélands dans certains quartiers de la ville mais provoque la dispersion et l'étalement des goélands sur d'autres quartiers, d'où un nombre de nids stérilisés qui diminue globalement peu depuis 2002 (fig. 72). Depuis quelques années, le service Hygiène et Santé de Lorient a également observé que certains goélands refont une ponte après le passage de la stérilisation et que la période de ponte de l'oiseau se décale, devenant de plus en plus tardive (Service Hygiène et Santé de la ville de Lorient, 2010 : 5).

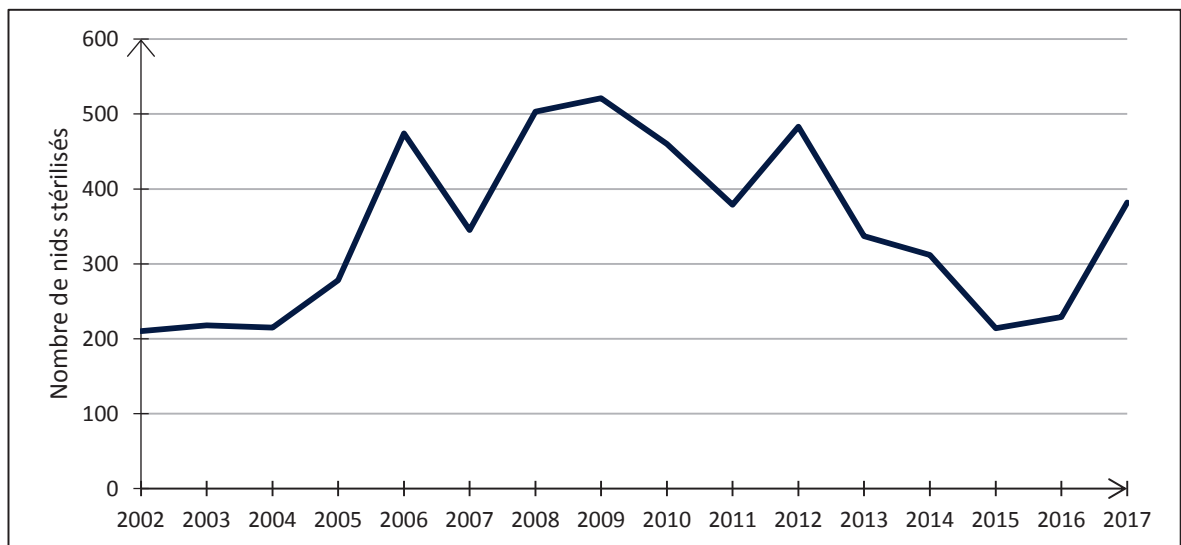


Figure 72 : Évolution du nombre de nids stérilisés pour l'ensemble de la ville de Lorient entre 2002 et 2017
(Graphique construit à partir d'une compilation de données issues de différentes sources : dossier de demande de stérilisation, bilan des recensements de Bretagne Vivante-SEPNB...)

L'évolution du nombre de plaintes dans la ville peut être étudiée à partir des dossiers de demandes de dérogation des villes adressées à la DDTM. Avant ces dérogations, les municipalités recevaient déjà probablement des plaintes mais elles étaient dispersées et réparties entre les différents services et n'étaient pas systématiquement prises en compte. Les plaintes ont été centralisées et recensées par les mairies dans les dernières décennies dans l'idée de rédiger le dossier de demande de dérogation et de le consolider. Dans le cas de Lorient, tous les dossiers n'ont pu être consultés et certains ne mentionnent pas le nombre de plaintes reçues dans l'année. On peut néanmoins évoquer les quelques informations dont nous disposons. Avant la première opération de stérilisation en 2002, une vingtaine de plaintes avaient été reçues par la mairie (Cadiou, 2001 : 10). En 2001, 31 réclamations orales ou écrites, individuelles ou collectives, ont été recensées (Guyonvarc'h, 2001). Le dossier relate d'ailleurs qu'un homme avec une plaie à la tête, suite à une attaque par un goéland alors qu'il récupérait un poussin tombé du nid, a été soigné à l'hôpital. En 2002, la municipalité a comptabilisé 58 appels d'habitants qui signalent des nuisances, des nids ou des personnes qui nourrissent les oiseaux (Guyonvarc'h, 2002). Le nombre de plaintes est plus élevé qu'en 2001 car la mairie estime que la publicité réalisée pour la première campagne de stérilisation dans les journaux locaux et régionaux a été réussie et a poussé plus d'habitants à appeler l'année suivante (Guyonvarc'h, 2001, 2002). Entre 2003 et 2010, les dossiers de demande de dérogation n'ont pu être consultés, ce qui ne permet pas de connaître le nombre de plaintes. En 2010, il est indiqué que le nombre de plaintes a été réduit par rapport aux années précédentes mais aucun chiffre n'est spécifié (Service Hygiène et Santé de la ville de Lorient, 2010 : 3). En 2016, il est renseigné que la mairie a reçu de nouvelles réclamations, orales et écrites, individuelles ou collectives (Service Hygiène et Santé de la ville de Lorient, 2016 : 7). L'entretien réalisé en 2018 avec les personnels du service Hygiène et Santé de Lorient n'a pas vraiment apporté d'informations supplémentaires à ce sujet. En été, ils reçoivent plusieurs appels par semaine mais ils ne peuvent en indiquer le nombre car seuls les courriers écrits sont aujourd'hui recensés. Ces quelques bribes d'informations manquent de précisions et ne permettent pas d'évaluer l'évolution du nombre de plaintes à Lorient en lien avec le goéland. Elles révèlent seulement que les conflits sont toujours présents entre les habitants et les oiseaux et que les opérations de stérilisation n'ont pas complètement réduit le nombre de plaintes.

Les nuisances mises au jour par les plaintes à Lorient sont les mêmes que celles l'on retrouve dans toutes les villes concernées par le « problème goéland ». Au départ, les bruits provoqués par l'oiseau ont été les principales raisons d'exaspération des habitants (Cadiou, 2001 : 9). Les années suivantes, les motifs sont multiples : nuisances liées aux fientes, aux dégradations des toitures (particulièrement dans le port de pêche), aux sacs poubelles éventrés et au comportement agressif de l'animal.

- b. Une responsabilité de plus en plus importante de la ville de Lorient vis-à-vis de sa colonie de goélands

Parallèlement à ces campagnes de stérilisation réalisées par la ville, deux autres recensements, hors celui de 2001, ont été effectués par des ornithologues de l'association Bretagne Vivante-SEPNB à la demande de la mairie. En 2012, le recensement est réalisé à plus grande échelle puisque de nouveaux îlots de goélands reproducteurs sont apparus en périphérie de Lorient et dans les communes adjacentes de Lanester et de Caudan. Les résultats montrent une estimation de 3 500 couples reproducteurs dans la zone d'étude, dont 3 000 pour la ville de Lorient (Fortin *et al.*, 2013 : 46). La zone portuaire de Lorient concentre à elle seule 66 % de la population totale alors que les quartiers d'habitations du centre-ville comptent 10,5 % de l'effectif (fig. 73) (*ibid.*). La comparaison avec le premier recensement de 2001 révèle un accroissement de la population de goélands à Lorient et une augmentation notable de la population de 37 % pour la zone portuaire (*ibid.*). L'une des explications de cette progression des oiseaux est le changement durant ces années de la dynamique urbaine qui aurait amené les oiseaux à se déplacer. Les travaux de rénovation de la base des sous-marins ont effectivement généré une diminution des effectifs nicheurs sur les différents blocs K1, K2 et K3 de 22 % alors qu'il y a eu un accroissement de 65 % sur les autres secteurs portuaires (*ibid.*). La conclusion du recensement rappelle l'importance de la colonie de goélands de Lorient, classée au premier rang des colonies urbaines à l'échelle nationale et rangée désormais parmi les principales colonies françaises de goélands argentés, que ce soit en milieu naturel ou urbain. L'association insiste sur la responsabilité de la ville au niveau régional, et ce, notamment dans un contexte où les effectifs de colonies naturelles de goélands argentés en France continuent à diminuer. Comme en 2001, elle répète que le goéland serait « un atout à valoriser » à Lorient et que la ville pourrait devenir le site pilote pour la mise en place de programme de recherche sur le goéland urbain (*ibid.* : 47).

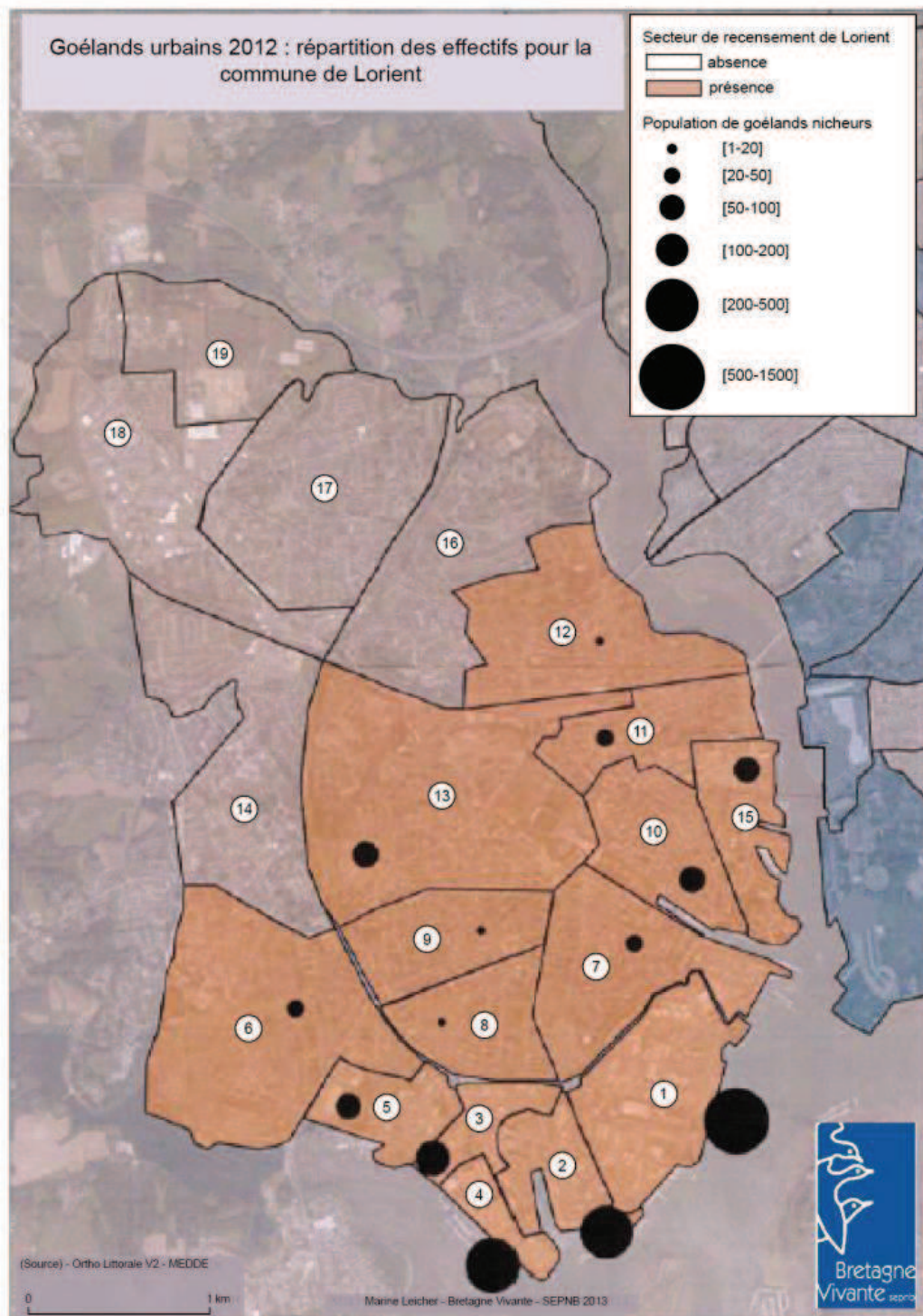


Figure 73 : Répartition des goélands argentés dans la commune de Lorient en 2012 (Fortin et al., 2013)

(Les différents numéros correspondent à différentes zones délimitées par l'association Bretagne Vivante-SEPNEB pour recenser les goélands. 1 : Port de commerce / 2 : Port de pêche / 3 : Quartier de Keroman / 4 : BSM / 5 : Quartier Halioparc / 6 : Quartier Kervenane / 7 : Quartier Nouvelle Ville / 8 : Quartier Merville / 9 : Quartier Frebault / 10 : Quartier centre ville / 11 : Quartier Cours Chazelles / 12 : Quartier Kerentrech / 13 : Quartier COSMAO / 14 : Kerfichant / 15 : Construction navale / 16 : Bois du château / 17 : Keryado / 18 : Zone industrielle et commerciale / 19 : Zone rurale

En 2017, est réalisé le dernier recensement à ce jour. Il ne concerne que la zone portuaire de Lorient et la zone industrielle et commerciale de Keryado-Kerulvé. L'effectif total comptabilisé est de l'ordre de 1 505-1 746 couples reproducteurs ; aucun couple n'a été aperçu sur la zone de Keryado-Kerulvé (Diraison *et al.*, 2017 : 17). Les principaux effectifs sont recensés dans le port de commerce, soit 47 % des nicheurs de la zone portuaire. Le port de pêche ne concentre que 22,4 % des effectifs (ibid. : 13). Les résultats montrent une nette diminution par rapport à l'étude de 2012, soit une perte de 25 % de la population (ibid. : 15). Cette baisse touche surtout les goélands argentés. Même si les campagnes de stérilisation et les variations interannuelles des conditions environnementales y participent, la chute du nombre de goélands est surtout expliquée, comme en 2012, par la dynamique de renouvellement du bâti industriel de la zone portuaire. De nombreux bâtiments ont été démolis puis reconstruits ces dernières années dans le cadre de la rénovation du port de pêche et de la base des sous-marins, entraînant une perte des surfaces favorables à la nidification de l'oiseau. C'est pourquoi, 39 000 m² d'espaces disponibles pour le goéland ont disparu entre 2012 et 2017 à l'échelle de la zone portuaire (ibid. : 12). Le bilan du recensement révèle que c'est la première fois depuis l'histoire de l'installation des populations de goélands en milieu urbain en Bretagne qu'une ville voit sa population diminuer (ibid. : 18). Il prévient d'ailleurs que les goélands argentés et les goélands bruns sont aujourd'hui inscrits sur la liste rouge des oiseaux de France métropolitaine et sur la liste rouge des oiseaux nicheurs de Bretagne (ibid.). Face à ces résultats inquiétants, l'association conclut que Lorient a une responsabilité encore plus importante et capitale qu'auparavant vis-à-vis de sa colonie de goélands. En conséquence, elle préconise de mener des gestions du goéland en ville plus rigoureuses et plus réfléchies, dimensionnées au regard de la perturbation causée par l'oiseau. Elle juge désormais nécessaire d'évaluer les impacts des projets urbains sur la nidification des goélands afin d'éviter les phénomènes de dispersion de la population. Elle invite également à mener une gestion à une échelle plus fonctionnelle qui ne se limiterait pas à la commune. Elle pense que prendre en compte les populations de goélands urbains au niveau du territoire de la rade de Lorient en y incluant notamment les communes de Lanester, Port-Louis et Locmiquélic, permettrait de mieux interpréter les dynamiques de l'oiseau et d'agir avec des outils plus adéquats (ibid.).

Cette proposition de Bretagne Vivante-SEPNB a été reprise par la DDTM. Cette dernière a organisé une réunion en janvier 2016 avec les différentes communes bordant la rade de Lorient afin de mieux partager la problématique goéland et d'envisager une prise en compte globale à une échelle supra-communale. Dans ce cadre, la mise en œuvre d'un plan de gestion commun à l'échelle de la rade a été proposée et un devis a été commandé à l'association Bretagne Vivante-SEPNB. L'intérêt plébiscité a été la mutualisation des moyens financiers et l'économie de certains postes. Suite à ces initiatives et à ces propositions, un recensement des goélands nicheurs a été finalement mis en place au niveau de l'agglomération de Lorient au printemps 2020, sur l'ensemble des communes pour lesquelles les indices de nidifications sont avérés (Lorient, Lanester, Port-Louis, Larmor-Plage et Groix). Il est coordonné par l'agglomération de Lorient et il est réalisé par l'association Bretagne Vivante-SEPNB. Pour ce faire, un groupe de travail s'est réuni le 9 mars 2020 à Lorient avec les différents porteurs du projet pour discuter des études déjà réalisées, des démarches à engager et des modalités selon lesquelles le recensement sera effectué.

Ces différents recensements réalisés par Bretagne Vivante-SEPNB donnent une idée de l'évolution des effectifs de la population de goélands à Lorient. Le travail de l'association mené dans le cadre du programme de la fondation de France a permis de réaliser une synthèse sur les différents comptages réalisés à Lorient concernant les goélands argentés (Abolivier *et al.*, 2019) (tableau 2) :

Année	Effectifs (couples)	Zone de recensement	Sources	Taux évolution global moyen	Taux évolution annuel moyen	Taux évolution global Port	% Département	% Région	% France
1982	1	Port	Thomas, 1984	x	x	Depuis 1982 : + 23 % / an	NS	NS	NS
1987-1989	2	?	GISOM, ROMN	Depuis 1982 : + 100 %	x		NS	NS	NS
1995	≥ 540	Port	Cadiou et al. 1997	Depuis 1989 : + 26 900 %	Depuis 1989 : + 154 %		3,7	0,9	0,6
1997-1999	936-1 000	Port	GISOM, ROMN	Depuis 1995 : + 73,3 %	Depuis 1995 : + 14,7 %		8,0-8,4	2,1-2,2	1,2-1,3
2001	1 550-2 280* 1 400-2045*	Lorient (avec Port) Port uniquement	Cadiou, 2001	Depuis 1999 : + 49,6 %	Depuis 1999 : + 22,3 %		13,3-19,2	3,4-5,0	2,0-2,9
2009-2012	2 101-2 515* 1 805-2 203*	Lorient (avec Port) Port uniquement	GISOM ROMN, Fortin et al. 2013	Depuis 2001 : + 35,5 % Depuis 2001 : + 28,9 %	Depuis 2001 : + 2,8 % Depuis 2001 : + 2,3 %		21,4-24,1	7,8-8,9	3,9-4,5
2017	1 408-1 632*	Port	Diraison et al. 2017	Depuis 2012 : - 22 %	Depuis 2012 : - 4,8 %		14,3-15,7	5,2-5,8	2,6-2,9

Tableau 2 : Bilan des effectifs nicheurs de goéland argenté dans la ville de Lorient (Abolivier *et al.*, 2019)

Légende :

*= chiffre modifié via facteur de correction

Les colonnes « % département », « % région » et « % France » correspondent aux pourcentages que représente le nombre de goélands dans la ville de Lorient par rapport au nombre de goélands dans le département, dans la région et en France.

Le tableau 2 récapitule les chiffres dénombrés par les recensements avec et sans facteur de correction. Il montre que la population de goélands argentés à Lorient a tendance à augmenter jusqu'au début des années 2000. À partir de 2009, elle diminue, voire se stabilise. La responsabilité de plus en plus grande de la ville de Lorient vis-à-vis de l'espèce est révélée par l'augmentation de la représentativité de la colonie au niveau régional et national (deuxième et troisième colonne en partant de la droite du tableau).

Cependant, il faut regarder ces chiffres avec prudence. Ces derniers ne permettent pas de retracer la dynamique des populations de goélands sur le long terme à Lorient, mais ils révèlent et indiquent des tendances. Les recensements en milieu urbain sont effectivement délicats à réaliser et montrent de nombreuses limites. Des problèmes liés à la détectabilité se posent au vu de la complexité architecturale de la ville. Les nids ne sont pas toujours faciles à repérer car ils peuvent être aussi bien disposés sur des toits plats, ou adossés à des cheminées, des lanterneaux et des toitures en pentes, ou entre des mitrons de cheminée. L'idéal serait de visiter et de vérifier chaque toit de la ville mais ceci semble impossible financièrement et logistiquement. Ce souci de détectabilité fait qu'il est difficile de connaître la date de première reproduction en milieu urbain et de définir spatialement les limites de la colonie, cette dernière s'étalant généralement sur une grande surface avec plusieurs sous-colonies plus ou moins distinctes. L'autre problème des

recensements perçu à Lorient, est que les zones recensées sont très variables en fonction des années, incluant plus ou moins des quartiers selon les découvertes des zones colonisées, les demandes des communes, les autorisations d'accès à des sites militaires ou encore les moyens techniques mobilisés. Les pas de temps entre les recensements sont également différents. Ils sont fixés selon les financements et les besoins de la mairie alors qu'ils devraient être réguliers et déterminés par les scientifiques (Abolivier *et al.*, 2019).

Face à ces contraintes posées par le milieu urbain, les recensements requièrent plusieurs méthodes en fonction des contextes topographiques (centre-ville, zone portuaire, zone industrielle). Le comptage des nids se fait, soit à partir d'observations à distance ou directes des toits, soit à partir d'observations depuis la rue ou par des photos aériennes. Pour pallier au problème de détectabilité, des facteurs de corrections sont appliqués sur les chiffres comptabilisés pour estimer la taille réelle de la population. À Lorient, deux types de facteurs ont été utilisés selon les années (tableau 2). L'un est appliqué à l'échelle du toit recensé et l'autre à l'échelle des secteurs. Ces diverses techniques et méthodes liées aux particularités de la ville exigent que les résultats des différents comptages soient à comparer avec précaution et qu'il faille estimer l'évolution du nombre de goélands à Lorient en considérant la spécificité de chaque recensement (Abolivier *et al.*, 2019).

Le travail de l'association Bretagne Vivante-SEPNB donne toutefois à la municipalité de Lorient une estimation du nombre de goélands présents dans la ville. Les chiffres constituent des indicateurs qui aident à la prise de décision. Face à l'effondrement des colonies naturelles de goélands argentés en France et aux bilans des recensements, Lorient a effectivement pris conscience de sa responsabilité de plus en plus importante vis-à-vis de sa colonie de goélands. Elle a pris en considération les conseils de l'association et a créé en 2014 un Observatoire du goéland urbain. Ce projet a été porté par le service environnement de la commune qui s'occupe des animations liées à la biodiversité et à la nature en ville, et plus spécialement par une des personnes du service qui avait déjà des liens avec l'association Bretagne Vivante-SEPNB. L'Observatoire répond à un double objectif ; d'une part, celui de sensibiliser à la présence des goélands dans la ville et de la valoriser, et d'autre part, celui de mener des études scientifiques sur les populations de goélands urbains (suivi, baguage, étude sur les comportements alimentaires...). Il vise à favoriser la connaissance de l'animal et à accompagner l'apprentissage d'une cohabitation entre l'humain et l'oiseau afin de participer au changement de regard sur le goéland, évolution jugée nécessaire pour une meilleure coexistence entre l'Homme et l'animal en ville. Dans ce cadre, un espace réservé à la colonie de goélands a été créé sur le toit du bloc K3 de la base sous-marine sur le port de commerce (fig. 74 ; fig. 75). Les œufs ne sont pas stérilisés sur cette zone afin d'attirer les oiseaux et de les ramener vers la mer. Des visites à destination des élus, des habitants, des écoles et des touristes sont régulièrement organisées sur l'Observatoire afin d'observer et de découvrir les goélands (fig. 76 ; fig. 77). Elles sont assurées par le service animation de l'architecture du patrimoine, le service environnement de la ville et l'association Bretagne Vivante-SEPNB. Une des actions importantes de cet Observatoire est la création en 2014 d'un Groupe Citoyen de concertation. Plateforme d'échange et de communication entre les citoyens, les décideurs politiques et les scientifiques, son objectif est de conseiller la population, de la

sensibiliser et d'informer les services de la ville sur les questions du goéland dans l'espace urbain. Le Groupe Citoyen assure toute l'année des sorties ornithologiques et des conférences à propos de la problématique de l'oiseau en ville. Comptant en 2019 une trentaine d'adhérents, il est constitué de bénévoles de Bretagne Vivante-SEPNB, d'habitants et d'élus de Lorient.



Figure 74: Colonie de goélands sur le K3 (2018)



Figure 75 : Nids de goélands sur la colonie du K3 (2018)



Figure 76 : Sortie sur l'Observatoire des goélands avec des enfants d'une école de Lorient. Les élèves observent les oiseaux aux jumelles (2018)



Figure 77 : Sortie sur l'Observatoire des goélands avec des enfants d'une école de Lorient. Les élèves observent les oiseaux aux longues-vues (2018)

2. Sète, une ville avec une population de goélands rapidement maîtrisée

- a. Une prise en charge municipale récente de la nidification du goéland en ville

À Sète, les premiers couples de goélands leucophée sont recensés pour la première fois en 1982, au nombre de 10, par un bénévole du Groupe de Recherche et d'Information sur les Vertébrés et leur Environnement (GRIVE), dans le cadre des comptages régionaux organisés tous les trois ans

par le Conservatoire des Espaces Naturels du Languedoc-Roussillon⁸⁸ (CEN L-R) (Ville de Sète, 2010 : 6). Le comptage est effectué par longue-vue, du Mont Saint-Clair, à partir de plusieurs points d'observations, deux relevés annuels sont réalisés, l'un mi-avril et l'autre mi-mai⁸⁹. Aucune dernière extrapolation n'est opérée sur les chiffres, ils représentent des minima⁸⁹. De 1982 à 2006, les résultats des comptages révèlent que le nombre de goélands augmente, passant de 10 à 146 couples : « la courbe d'évolution de la population urbaine de Sète est de type exponentielle (évolution significative au risque d'erreur de 1 %), ce qui donne un taux d'augmentation annuel de 11 % à 12 % entre 1982 et 2006 » (Cramm, cité par ville de Sète, 2010 : 6).

Plusieurs estimations ont également été réalisées par le Centre de Recherches Ornithologiques de Provence (CROP). Elles montrent que, de 1997 à 2001, les effectifs ont évolué de 16 à 60 couples à Sète (Abolivier *et al.*, 2019 : 83). Comme pour les recensements du CEN L-R, il est constaté qu'à partir des années 2000, la ville voit une augmentation très significative de ses goélands nicheurs. Les effectifs augmentent au minimum de 500 % en huit ans, soit en moyenne de +25 % par an entre 2001 et 2009 (*ibid.* : 47).

En 2006, un colloque, sur la gestion des goélands leucophées en ville est organisé à Sète, prémices d'une future action de la part de la mairie. Il est destiné aux scientifiques, aux élus et aux gestionnaires de collectivités locales concernés par cette problématique (Ville de Sète, 2010 : 3). Les actes du colloque confirment la croissance exponentielle de l'oiseau en milieu urbain en France et dans la région Languedoc-Roussillon (*ibid.*). Ils expliquent que la problématique de la gestion locale des nuisances est importante à distinguer d'un contrôle des effectifs de populations qui ne peut être géré qu'à une échelle régionale, voire plus large (*ibid.*).

En 2009, à la demande de la municipalité de Sète et dans le cadre des premières campagnes de stérilisation, la LPO Hérault prend la suite des recensements. Le bénévole de la GRIVE n'a alors plus besoin de s'en occuper. Le comptage de la LPO s'étend à l'ensemble de la ville de Sète, à l'exception du port de commerce. Il est effectué à partir de différents points hauts de la ville (toits ou balcons d'immeubles, belvédère du Mont Saint-Clair, sémaphore...). En 2009, 360 nids sont repérés pour une estimation de 500 couples nicheurs (LPO Hérault, 2012 ; Ville de Sète, 2010).

Parallèlement à cette augmentation des goélands à Sète, la municipalité reçoit de plus en plus de plaintes et de demandes d'interventions pour agir contre le goéland de la part de ses habitants : « au fil des années le nombre de plaintes s'est confirmé et la collectivité locale a eu conscience de ne pouvoir avoir d'action apaisante » (Ville de Sète, 2010 : 4). Face à ces sollicitations, le service PCHS (Protection Civile, Hygiène et Santé) de la ville décide de stériliser les œufs en 2009 (*ibid.*). Un dossier de demande de dérogation est rédigé en 2009 et en 2010, puis tous les trois ans à partir de 2011, afin d'obtenir l'autorisation de mener des campagnes de stérilisation. Comme à Lorient,

⁸⁸ Le CEN L-R compte tous les trois ans depuis 1982 les goélands leucophées sur la région Languedoc-Roussillon. Ce sont ses données qui sont remontées au GISOM (Groupe d'intérêt Scientifique des Oiseaux Marins) et qui servent au GISOM pour le recensement national (1968-1970/ 1977-1979/ 1987-1989/ 1997-2000/ 2009-2012).

⁸⁹ Informations issues d'un entretien réalisé avec Patrice Cramm, naturaliste et bénévole au GISOM, à Montpellier le 09/07/2018.

ces dernières sont d'abord effectuées avec les services d'une entreprise privée. En 2015, elles sont réalisées en interne, les agents municipaux étant désormais expérimentés et ayant suivi une formation les habilitant à mener ce travail. La méthode de stérilisation est la même qu'à Lorient. Avec trois équipes de deux agents, la stérilisation représente deux semaines de travail et commence autour du 15 avril. Calculée par la LPO, cette date correspond à celle du pic de ponte, c'est-à-dire la date à laquelle le nid contient un maximum d'œufs non éclos. Un deuxième passage de stérilisation a lieu trois semaines plus tard. La stérilisation est effectuée chaque année sur les mêmes immeubles repérés par la mairie et la LPO ; de nouveaux sites peuvent s'ajouter selon les années, en fonction des signalements ou des appels. En 2014, par exemple, deux quartiers supplémentaires ont été inclus dans le plan de stérilisation (Abolivier *et al.*, 2019).

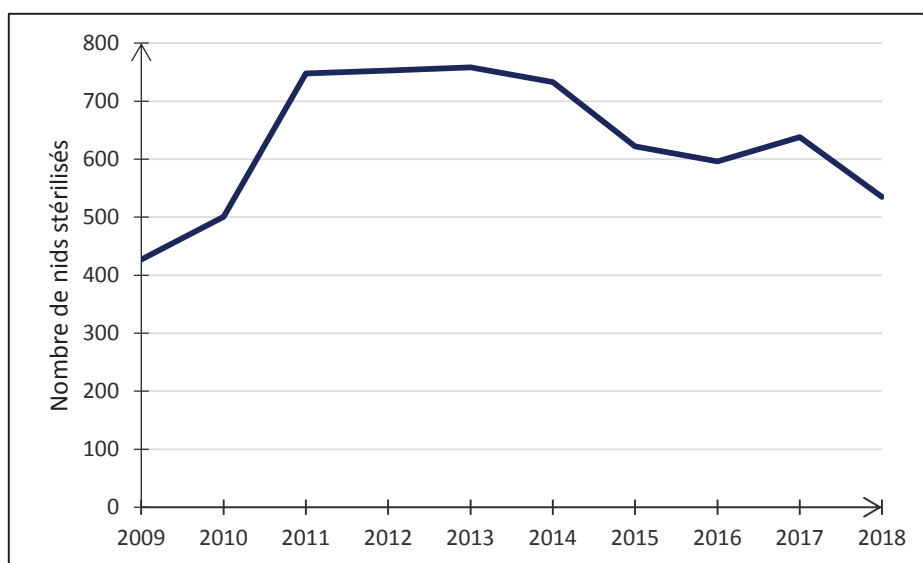


Figure 78 : Évolution du nombre de nids stérilisés à Sète entre 2009 et 2018
(Graphique construit à partir d'une compilation de données issues de différentes sources : dossier de demande de dérogation de la ville de Sète, rapports de bilans de stérilisation, rapports LPO)

Comme pour la ville de Lorient, le nombre de nids stérilisés entre la première stérilisation et celle de 2018 n'a pas beaucoup changé (fig. 78). Il est même légèrement plus élevé aujourd'hui (fig. 78). Les conclusions, quant à l'efficacité de la méthode de stérilisation, sont les mêmes que pour celles de Lorient et de Brest. À Sète, le phénomène de dispersion des goélands dans la ville a été relevé sur la base de l'évolution du nombre d'œufs par bâtiments, chiffres que l'on peut trouver dans les bilans de stérilisation du service PCHS, au contraire de Lorient où ils ne sont pas accessibles. Entre 2012 et 2018, le nombre d'œufs par bâtiment a fortement diminué : il est passé de 6,02 à 3,02, soit une baisse de 50 % (Ville de Sète, 2018 : 3). Cette différence s'explique par l'étalement de la colonie. Les goélands se dispersant et colonisant de nouveaux quartiers, la densité de nids par bâtiment devient de moins en moins élevée, sans que le nombre total de nids stérilisés ne diminue pour autant.

Les plaintes des habitants ont été étudiées à partir des demandes de dérogation et des bilans de stérilisation de la ville de Sète. Plusieurs entretiens réalisés avec le service PCHS de la mairie ont fourni des informations complémentaires. Les habitants, pour se plaindre des goélands,

s'adressent ainsi au standard de la mairie (ils sont alors dirigés vers le service PCHS de la mairie), ou directement au service PCHS. Pour chaque appel ou courrier, l'adresse de l'habitant et son numéro de téléphone sont notés. Ces informations sont ensuite intégrées à la liste des bâtiments sur lesquels le service PCHS doit stériliser les œufs. Les premières demandes de dérogations et bilans de stérilisation n'étant pas accessibles, le nombre de plaintes comptabilisé en 2009 n'a pu être connu (fig. 79). Un indice est toutefois donné dans le rapport de stérilisation datant de 2010 : le nombre de plaintes enregistrées en 2010 est inférieur à celui de 2009 (Ville de Sète, 2010 : 7).

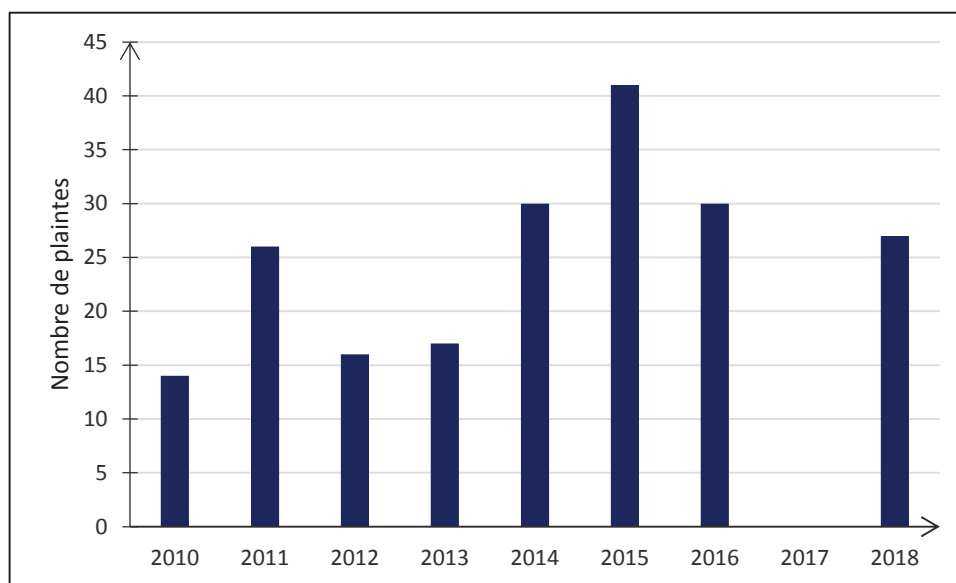


Figure 79 : Évolution du nombre de plaintes entre 2010 et 2018 reçues par la municipalité à Sète

(Données issues de différentes sources : dossier de demande de dérogation de la ville de Sète, dossier de bilans de stérilisation)

Les plaintes sont importantes en 2011 (fig. 79) car elles résultent d'une population sétoise, de plus en plus sensibilisée à l'action municipale, qui ose donc davantage appeler (Ville de Sète, 2010). En revanche, peu de plaintes ont été reçues en 2012 et 2013 (fig. 79). Ce sont surtout des autorisations d'accès au toit que la mairie a traitées, afin de pouvoir stériliser les œufs. En 2014 et 2015, le nombre de plaintes augmente de nouveau (fig. 79), avec comme l'indique encore le dossier, « des contacts de plus en plus informés » et une « population semblant de plus en plus sensibilisée à l'action entreprise par la mairie » (Ville de Sète, 2015 : 11). Comme à Lorient, le nombre de plaintes à Sète n'a pas diminué depuis le début des campagnes de stérilisation mais à l'inverse, il est aujourd'hui en hausse (fig. 79). Entre 2010 et 2018, il oscille entre 14 et 41 plaintes avec, en moyenne, une vingtaine par an (fig. 79). Ces constats permettent de révéler que la stérilisation n'a pas permis de réduire le nombre de doléances des habitants et que des conflits entre l'Homme et l'oiseau perdurent à Sète.

Dans la commune occitane, l'analyse des plaintes par la mairie a montré que les habitants appellent d'abord à cause du danger que peuvent représenter les goélands, vu leur taille et leur comportement ; ensuite à cause de la gêne, principalement sonore (Ville de Sète, 2010 : 7). Avec

une population de plus en plus informée sur l'action de la mairie, certains riverains, sans forcément être dérangés par les nuisances, appellent également pour demander à la ville de stériliser les œufs sur leur toit (ibid.). En outre, depuis le début de la stérilisation, la plupart des plaintes enregistrées par le service PCHS proviennent du centre-ville (ville de Sète, 2010). En 2009, 39 % des plaintes provenaient du centre-ville, contre 7 % du quartier de l'île de Thau, quartier qui comptait pourtant l'une des plus fortes densités de goéland dans la ville (ibid. : 7). En 2011, le constat est le même : 31 % des plaintes viennent du centre-ville, contre 11 % pour le quartier de Thau (Ville de Sète, 2015 : 7). Ces observations révèlent que ce ne sont pas nécessairement les personnes qui habitent dans les quartiers où il y a le plus de goélands qui se plaignent le plus auprès de la mairie. Les raisons qui poussent les habitants à appeler la municipalité sont complexes et répondent à de multiples logiques.

b. Une stagnation, voire une baisse du nombre de goélands à Sète

À Sète, les recensements des goélands leucophées réalisés par la LPO sont menés systématiquement et conjointement aux opérations de stérilisation menées par la mairie. Des discussions et des échanges réguliers ont lieu entre le service PCHS et les membres de la LPO, qui conseillent la municipalité et l'aident à prendre des décisions quant à la manière de mener ses campagnes de stérilisation.

De 2009 à 2019, les comptages ont été réalisés chaque année sur l'ensemble de la ville. Le port de commerce n'a été observé qu'en 2009 (LPO Hérault, 2012 : 7). Une quarantaine de nicheurs avait été recensés, soit 11,11 % de la population totale comptabilisée (ibid.). Dès 2011, l'île de Thau est choisie comme zone échantillon, permettant à la mairie de suivre la population de goélands de façon régulière et systématique sur un même site (ibid.). Elle leur permet également de tester des hypothèses et d'étudier plus précisément certains paramètres reproducteurs (ibid.). Les résultats des recensements montrent que, chaque année les plus grandes densités de goélands nicheurs sont comptées dans le centre-ville et sur l'île de Thau (fig. 80). Sur les quartiers plus résidentiels, tels que la Pointe Courte ou le Barrou, les effectifs sont plus faibles (fig. 80). À partir de 2014, la densité de goélands nicheurs sur l'île de Thau diminue (LPO Hérault, 2014 : 7). Entre 2009 et 2015, la baisse y est estimée à -36 % de couples (LPO Hérault, 2015 : 7) ; en 2017, le nombre de nids recensés sur ce quartier était néanmoins en légère hausse (LPO Hérault, 2017 : 7). Comme pour Lorient, les phénomènes de dispersion de la colonie et le report des goélands vers d'autres quartiers encore non colonisés sont constatés dès 2013 (LPO Hérault, 2013 : 12). Le quartier des Quilles est par exemple concerné par l'installation des goélands seulement à partir de 2015 (LPO Hérault, 2015 : 7) (fig. 80).



Figure 80 : Répartition des nids comptabilisés dans la ville de Sète en 2017 (un nid = un couple de goélands) (LPO Hérault, 2017)

Le travail réalisé par l'association Bretagne Vivante-SEPNB a permis de synthétiser les chiffres des différents comptages de la LPO (Abolivier *et al.*, 2019) (tableau 3) :

Année	Effectifs (couples)	Zone de recensement	Sources	Taux évolution annuel moyen	Taux évolution annuel moyen	% Département	% Région	% France
1982	10	?	GRIVE (P.Cramm)	Pas de données	Depuis 1982 : +12,3%	< 5%	< 0,5%	< 0,1%
1997	16		CROP + Cramm	Depuis 1982 : +3,2%				
1998	20			Depuis 1997 : +25%				
1999	27-31			Depuis 1998 : +35%				
2000	34-43			Depuis 1999 : +26%				
2001	54-60			Depuis 2000 : +59%				
2006	160		GISOM	Depuis 2001 : +24,3%				
2009	400-501*	Ville de Sète + Port de commerce	LPO Hérault	Pas de données	Depuis 2009 : +1,8%	21%	5,1%	1,4%
2010	355-443*	Ville de Sète + Port de commerce		Depuis 2009 : -11,3%		19%	4,5%	1,2%
2011	421-528*	Ville de Sète + Port de commerce		Depuis 2010 : +18,6%		23%	5,3%	1,4%
2012	414-519*	Ville de Sète + Port de commerce		Depuis 2011 : -1,7%		22%	5,3%	1,4%
2013	385-466*	Ville de Sète + Port de commerce		Depuis 2012 : -7,0%		20%	4,8%	1,3%
2014	519-609*	Ville de Sète + Port de commerce		Depuis 2013 : +34,8%		27%	6,4%	1,7%
2015	346*-479*	Ville de Sète + Port de commerce		Pas de données		22%	5,2%	1,4%
2016	445*-575*	Ville de Sète + Port de commerce		Depuis 2015 : +28,6%		25%	5,8%	1,5%
2017	462*-556*	Ville de Sète + Port de commerce		Depuis 2016 : +3,8%		23%	5,4%	1,4%

Tableau 3 : Évolution de la population de Goélands leucophées nicheurs dans la ville de Sète de 1982 à 2017 (Abolivier *et al.*, 2019)

Légende :

*= chiffre modifié via facteur de correction

Les colonnes « % département », « % région » et « % France » correspondent aux pourcentages que représente le nombre de goélands dans la ville de Sète par rapport au nombre de goélands dans le département, dans la région et en France

De la même manière que Lorient, il faut considérer les chiffres du tableau 3 avec prudence. L'évaluation de l'évolution des effectifs des goélands doit se faire en tenant compte des biais que présentent les comptages. Ces dernières sont les mêmes que celles que l'on retrouve à Lorient, elles sont liées aux contraintes du milieu urbain. En effet, comme le soulignent à plusieurs reprises la LPO Hérault, les conditions de comptage à Sète évoluent chaque année et ne sont pas stables. De nouveaux quartiers sont parfois ajoutés. En 2014, par exemple, 84 nids supplémentaires ont été recensés suite à la découverte d'un nouveau quartier colonisé par les oiseaux qui n'avait pas été prospecté l'année précédente (LPO Hérault, 2014). Les méthodes utilisées pour compter les goélands ne sont pas toujours identiques. Pour pallier au problème de détectabilité, une nouvelle technique avait d'ailleurs été testée en 2017 pour comptabiliser les nids : le « distance sampling », qui est une méthode statistique d'estimation de la taille des populations sur de grandes surfaces (LPO Hérault, 2017 : 10). L'analyse de ses résultats avait révélé des estimations de populations imprécises et incohérentes avec les résultats de la stérilisation (ibid.).

Ainsi, faut-il considérer les effectifs estimés plutôt comme des indicateurs qui permettent de donner une idée de l'évolution du nombre de goélands à Sète. Le tableau 3 révèle alors une tendance à la stagnation, voire à la diminution de l'effectif des couples nicheurs sur la ville de Sète à partir des années 2014, soit un taux annuel moyen de croissance qui passe de 12,3 % entre 1982 et 2009 à 1,8 % de 2009 à 2017. Il révèle que les effectifs ont été rapidement maîtrisés par la ville. Comme l'indique la LPO, il semble que les opérations de stérilisation sur la ville de Sète ont permis de préserver la ville d'une augmentation exponentielle des couples nicheurs (LPO Hérault, 2017 : 11). Or, depuis 2017, à l'échelle régionale, les effectifs sétois représentent près de 5,4 %, et à l'échelle départementale près de 23 % (ibid.) (tableau 3). Sète est aujourd'hui devenue la première colonie urbaine de goéland leucophée en France (ibid.). Elle se voit donc conférer une responsabilité nationale en termes de conservation des populations de goélands, qu'elle ne possédait pas précédemment (Abolivier *et al.*, 2019).

3. Lorient et Sète : deux histoires avec le goéland

a. Un « problème goéland » décalé historiquement

Les premières nidifications du goéland recensées à Lorient et à Sète datent de 1982. Elles sont aussi anciennes l'une que l'autre. Suite à cette installation sur les toits, les deux villes ont vu leur nombre de goélands augmenter rapidement. Mais Lorient, à la différence de Sète, a fait face à une progression fulgurante de ses populations. Entre 1982 et 2001, la colonie a évolué de 1 à 2 280 couples nicheurs alors que celle de Sète est passée de 10 à 60 couples. En moins de vingt ans, Lorient a déjà atteint les 500 couples. En 2009, Sète ne compte que près de 500 couples alors que Lorient en compte 2 767.

Même s'il faut se méfier des chiffres, vu les limites que présentent les recensements et les méthodes de calculs afférentes, ils indiquent des tendances et constituent des indicateurs pertinents pour comparer les situations respectives de Lorient et de Sète. Les chiffres obtenus par

comptage sont très différents entre les deux villes et sont nettement plus élevés à Lorient qu'à Sète, ce qui rend leur comparaison possible et leur écart significatif. Ils révèlent que la dynamique des populations de goélands au sein des deux communes n'est pas équivalente. L'augmentation des oiseaux dans la ville bretonne a été considérablement plus rapide que dans la ville occitane, leur effectif a notablement progressé en quelques années. Cet accroissement n'est pas comparable à Sète où il a fallu presque trente ans pour compter 400 couples, alors qu'à Lorient, ce taux a été observé en moins de quinze ans. Les milliers de couples n'ont jamais été atteints à Sète alors qu'à Lorient ils ont été recensés dès le début des années 2000. Alors que les premières nidifications ont été repérées à la même époque, on peut se demander pourquoi le nombre de goélands n'a pas évolué de la même façon dans les deux villes. Sachant que l'augmentation des ressources alimentaires d'origine anthropiques a été l'un des facteurs importants de l'explosion des populations de goélands en France au siècle dernier (Abolivier *et al.*, 2019), nous pouvons supposer que la ville de Lorient possède potentiellement plus de ressources alimentaires accessibles à l'oiseau que Sète. Dans sa thèse, Céline Duhem (2004) montre qu'il est possible de relier l'évolution croissante des ressources anthropiques et le tonnage à proximité des colonies, à l'évolution croissante des populations de goélands nichant dans le secteur. Elle explique que les oiseaux ont toujours su tirer profit des rejets issus de l'activité de pêche et que cette nourriture facilement accessible occupe une place importante dans le régime alimentaire de l'animal (Duhem, 2004). Comme nous l'avons vu précédemment, depuis plusieurs décennies, le port de pêche de Lorient est l'un des plus grands ports de France en tonnages débarqués. Des ateliers de mareyage et des usines de transformations de poissons, qui se trouvent sur le port, représentent une source de nourriture accessible au goéland, sûrement bien plus importante qu'au port de Sète plus petit, moins diversifié dans ses métiers et comptant beaucoup moins d'entreprises de mareyage. Le port de pêche breton a probablement joué un rôle dans cette augmentation rapide des populations de goélands en offrant la nourriture nécessaire à leur développement. Les recensements réalisés depuis 2001 montrent d'ailleurs que la majorité des goélands présents à Lorient ont toujours niché dans la zone portuaire. Pour expliquer cette différence de dynamique écologique entre les populations de goélands à Lorient et à Sète, on peut également supposer que, le goéland leucophée et le goéland argenté n'étant pas les mêmes espèces, certains paramètres biologiques et écologiques ont pu jouer dans leur succès reproducteur. Ces derniers ont peut-être avantagé le goéland argenté et lui ont permis de croître plus rapidement que le goéland leucophée. À l'échelle nationale, le goéland argenté a eu effectivement une explosion rapide de ses effectifs au cours du XX^e siècle, à l'inverse du goéland leucophée qui a progressé plus lentement. Cependant, aucune étude n'existe à ce sujet pour prouver cette éventuelle corrélation.

De cette installation plus ou moins rapide du goéland à Lorient et à Sète, découlent des histoires différentes de la ville avec l'oiseau (tableau 4). Les premières plaintes des habitants vont se faire entendre d'abord à Lorient, plus tard à Sète (tableau 4). Dès les années 2000, la municipalité bretonne avait déjà reçu plus d'une vingtaine de plaintes alors que dans la ville occitane, ce n'est qu'en 2009, que la mairie recense ses premières plaintes. Les conflits surgissent avec presque dix ans de décalage. Dès 2001, Lorient commande un recensement à l'association Bretagne Vivante-SEPNB, alors qu'à Sète, il faut attendre 2009 pour avoir un premier recensement réalisé par la LPO (tableau 4). De ces événements s'inscrivant dans des temporalités différentes vont naître des

gestions suivant leur propre rythme (tableau 4). La stérilisation commence en 2001 à Lorient, en 2009 à Sète. Lors de la première stérilisation, la colonie bretonne atteint déjà les 2 000 individus alors que celle du sud en compte seulement 360 (tableau 4). Contrairement à Lorient, la municipalité de Sète commence à réguler sa population de goélands lorsqu'elle n'atteint pas encore un nombre jugé trop élevé. Elle a pu anticiper le problème et l'a pris en main plus précocement que Lorient. Cette différence s'explique par le fait que lorsque Sète a réalisé sa première stérilisation en 2009, le « problème goéland » était déjà connu des pouvoirs publics et institutionnalisé, il avait déjà pris une tournure politique en termes de gouvernance et de gestion. Plusieurs villes en avaient d'ailleurs déjà fait l'expérience et connaissaient les problèmes engendrés par l'installation de l'oiseau en milieu urbain. En revanche, la ville de Lorient a vu son nombre de goélands augmenter dans les années 1990, époque où le « problème goéland » a émergé et n'était pas encore bien connu. Elle n'avait alors pas les éléments requis pour réagir promptement.

	Date de première nidification sur la ville	Nombre d'année pour que la colonie atteigne les 500 couples	Date des premières plaintes recensées par la mairie	Date de la première stérilisation effectuée par la mairie	Nombre d'oiseau recensés à la première stérilisation	Nombre d'oiseau aujourd'hui dans la ville
Lorient	1982	Un peu moins de 15 ans (soit en 1995)	2000	2001	2 000	2 101 – 2515 (chiffre de 2012)
Sète	1982	Presque 30 ans (soit en 2010)	2009	2009	360	462-556 (chiffre de 2017)

Tableau 4 : Quelques éléments différents entre la ville de Lorient et de Sète concernant leur expérience avec l'oiseau

Bien que « le problème goéland » n'ait été pris au même moment ni avec le même nombre d'oiseaux comptabilisé dans la commune (tableau 4), les deux villes sont aujourd'hui dans une situation similaire. Les conflits entre les habitants et les oiseaux existent toujours et le nombre d'oiseaux n'a pas significativement diminué. La ville de Sète, comme celle de Lorient, s'est vue également conférer une responsabilité au niveau régional et national puisqu'elle possède désormais la plus grande colonie urbaine de goélands leucophées en France. L'histoire des deux villes avec l'oiseau se distingue néanmoins sur certains points. Les grandes différences sont, comme nous venons de le voir, le rythme d'augmentation du nombre de goélands dans la ville et la taille actuelle de la colonie (tableau 4). À Lorient, la progression du nombre de goélands a été très rapide, et, en 2017, la colonie de goélands argentés atteignait presque les 2 000 couples sur le port (Diraison *et al.*, 2017). À Sète, avec un accroissement plus lent, le nombre de goélands atteint en 2017 les 500 couples (LPO Hérault, 2017). Les espèces sont également différentes de même que leur répartition dans la ville. Lorient possède une colonie plurispécifique composée de goélands bruns, argentés, marins et leucophées qui nichent principalement sur la zone portuaire

alors que Sète ne compte que des goélands leucophées répartis de façon plus homogène dans la ville. Ces différences sont importantes à prendre en compte car elles peuvent jouer sur la construction des représentations des habitants.

b. Les spécificités de Lorient et de Sète quant à leur gestion du goéland

La nidification du goéland dans les villes de Lorient et de Sète, bien que décalée dans le temps et survenue dans des proportions différentes, a entraîné la mise en place d'une même méthode de gestion. Depuis les années 1990, la stérilisation des œufs est effectivement le dispositif le plus connu et il est utilisé par la plupart des communes qui rencontrent des problèmes de cohabitation entre les habitants et le goéland.

Même si la méthode de stérilisation est similaire, les services municipaux de Lorient et de Sète n'opèrent pas toujours de la même façon. Dans la commune occitane, elle est systématiquement accompagnée d'un recensement effectué par la LPO tandis que dans la commune bretonne, seuls trois recensements ont été réalisés et ils ne sont pas concomitants aux campagnes de stérilisation. Les liens sont plus fréquents entre la LPO et le service PCHS qu'entre le service Hygiène et Santé et l'association Bretagne vivante-SEPNB à Lorient. Visant l'objectif d'effectuer la stérilisation la plus efficace possible, la LPO a d'ailleurs calculé la date du pic de ponte pour le service PCHS, ce qui permet qu'un maximum d'œufs soit stérilisé. Depuis quelques années à Sète, la stérilisation a été désormais déléguée en interne par souci d'économie aux personnes du service PCHS. Formées à cette technique, ces dernières sont plus autonomes et impliquées personnellement dans les campagnes de stérilisation qu'à Lorient où une entreprise privée accompagne la mairie. Les différents échanges réalisés avec le service PCHS de Sète ont révélé des personnes enthousiasmées à l'idée de mener ces campagnes pendant quelques semaines de l'année. C'est un travail qui les divertit de ce qu'elles font d'habitude et dont elles sont plutôt fières de porter la responsabilité. Au contraire, à Lorient, les personnes du service Hygiène et Santé étaient assez indifférentes quant à leur opinion sur ce que représentaient pour elles les opérations de stérilisation. Certaines étaient agacées car elles considéraient que les campagnes leur prenaient trop de temps et d'énergie dans l'année.

Le bilan des campagnes de stérilisation est le même pour les deux villes. Il rejoint et confirme ce que les études scientifiques et les expériences des autres villes mettent en évidence. À Lorient et à Sète, la stérilisation des œufs ne réduit ni significativement le nombre d'oiseaux ni les plaintes des habitants. Elle est palliative et permet seulement de stabiliser le nombre d'oiseaux en ville. Dans les deux communes, le nombre de nids stérilisés par les services de la mairie n'a pas diminué entre la première et la dernière stérilisation. Il a même plutôt augmenté. Ces chiffres s'expliquent par le phénomène de dispersion des oiseaux et d'étalement de la colonie dans les quartiers non colonisés, conséquences négatives aujourd'hui connues des campagnes de stérilisation.

Depuis quelques années, la gestion du goéland à Lorient se distingue néanmoins de celle de Sète. Elle est pensée sur la base d'une nouvelle approche qui s'est développée avec l'appui du service

environnement de la ville. Depuis longtemps, l'association Bretagne Vivante-SEPNB, à travers ses rapports de recensements, proposait à la commune de changer de regard sur le goéland et de le considérer comme « un atout à valoriser » (Cadiou, 2001 ; Diraison *et al.*, 2017 ; Fortin *et al.*, 2013). Elle émettait l'idée de faire découvrir la colonie de goélands installée sur le K3 au grand public :

« Sur le bloc K3 de la BSM, déjà ouvert au public, des aménagements simples (points d'observations avec longues-vues) pourrait permettre aux visiteurs d'observer et de découvrir les goélands. Les conditions d'observation y sont tout aussi bonnes, voire meilleures, que dans bon nombre de réserves ornithologiques ouvertes au public, et le spectacle qui s'offre aux yeux du néophyte est plutôt impressionnant. » (Cadiou, 2001 : 11)

Ce projet s'est finalement concrétisé en 2014 avec la création de l'Observatoire des goélands. Ce dispositif, qui vise à apaiser les relations entre l'Homme et l'oiseau en milieu urbain, est inédit du fait qu'il ne pose pas la présence du goéland en ville en termes de conflits mais en termes d'interactions positives, il la pense non comme une nuisance mais comme un bénéfice (Cadiou, 2001 ; Diraison *et al.*, 2017 ; Fortin *et al.*, 2013). Grande première en France, Lorient est la seule ville qui a initié ce type de gestion (Yedonou, 2019 : 46). À Sète, la municipalité n'a jamais été poussée à mener de telles initiatives, que ce soit par la LPO, par d'autres associations naturalistes ou par des élus. Aujourd'hui, elle n'effectue toujours que la stérilisation pour apaiser les conflits entre l'Homme et l'oiseau. Lorient étant plus expérimentée dans sa gestion du goéland que Sète, on peut imaginer que cette dernière sera bientôt amenée à développer un projet qui se rapprocherait de celui mené par l'Observatoire des goélands.

III. L'INTÉRÊT D'UNE ANALYSE COMPARATIVE

1. Lorient et Sète, deux villes avec des caractéristiques sociales, économiques et naturelles comparables

Les villes offrent des caractéristiques urbaines, naturelles, sociales et économiques similaires qui rendent possible et pertinente la comparaison des relations entre l'Homme et l'oiseau (annexe 5). En résumé, Lorient et Sète sont des villes-centres de taille moyenne qui comptabilisent la majorité des habitants de leur agglomération. Elles possèdent une majorité de résidences principales et sont moins touristiques que les autres communes de leur agglomération. Leur population se caractérise par un taux de pauvreté et taux de chômage plus élevés que la moyenne nationale. Ce sont également des villes avec une forte densité d'habitants par km². Concernant l'emploi, les deux communes ont des profils socio-économiques similaires. De plus, l'économie des villes repose sur les activités maritimes, et ce principalement sur le port de commerce et de pêche. La différence est que Lorient a récemment développé l'industrie du nautisme, notamment à travers la création du pôle course au large sur la base des sous-marins, alors que Sète a une économie depuis quelques années plus tournée vers le tourisme. Concernant leur cadre naturel, le caractère maritime de la ville est aussi prégnant à Lorient qu'à Sète. L'eau est un élément naturel très présent, que ce soit sous forme de rade, de mer ou d'étang. Les communes sont situées aussi bien l'une que l'autre dans un environnement remarquable constitué de divers milieux humides (vasière, estuaire, lagunes...), de sites protégés et classés Natura 2000. Ces derniers hébergent de nombreuses espèces d'oiseaux autres que le goéland, et qui sont d'intérêt patrimonial. Enfin, les villes de Lorient et de Sète sont nées en 1666 dans un même contexte historique, puis elles se sont développées et enrichies à partir de la rade, de l'étang ou de la mer. Initialement dédiées au commerce, elles ont été et sont toujours également des ports de pêche, de construction navale et plus récemment de passagers.

En outre, les deux communes ont une expérience avec le goéland : elles ont vu leurs toits colonisés par les oiseaux à la même époque mais dans des temporalités et des proportions différentes, elles ont mis en place des dispositifs de gestion du goéland suite à des plaintes d'habitants, elles reçoivent encore aujourd'hui des plaintes et les conflits entre les habitants et les oiseaux demeurent.

Ces similitudes entre les villes de Lorient et de Sète permettent de comprendre que les représentations que les habitants ont des goélands s'inscrivent dans un cadre comparable. Les représentations des habitants et leurs relations avec l'oiseau se sont construites et ont évolué dans des contextes similaires et sur une base commune qui nous permettent de les confronter et de les mettre en regard l'une de l'autre.

2. Les spécificités de chaque ville, des indicateurs précieux pour interroger les représentations

Les représentations que nous avons étudiées sont insérées dans des dynamiques sociétales, culturelles et géographiques différentes (annexe 5). Les villes de Lorient et de Sète n'entretiennent pas la même relation à la mer : la commune bretonne se trouve au fond d'une rade sur un ancien terrain marécageux alors que la cité occitane est située entre un étang et la mer méditerranéenne, est traversée de canaux et construite autour d'une colline, le Mont Saint-Clair, jouté à un lido. L'histoire a dessiné différemment les formes urbaines des deux villes. Sète présente des quartiers anciens et typiques tandis que, Lorient, détruite par la Seconde Guerre mondiale ne possède pas de vieux centre ou de quartiers historiques. Sète pratique l'activité de pêche depuis sa naissance et s'est construite autour de son port de pêche. Ce dernier est en plein cœur de la ville : la criée, les chalutiers et les bateaux plus traditionnels bordent les restaurants, les maisons et les appartements ; les pêcheurs et les employés du port côtoient les habitants et les visiteurs. À l'opposé, Lorient qui a développé son activité de pêche plus récemment, a construit son port à l'écart du centre-ville et des quartiers résidentiels. L'activité de pêche possède son site propre avec un accès réglementé composé de sa criée, de ses ateliers de mareyage et de ses usines de transformations. Il dispose également d'une desserte qui évite que les camions ne rentrent dans le centre de la ville. Tout est aménagé pour que l'activité du port n'interfère pas avec la vie de la ville et de ses habitants. Depuis sa construction, le port de pêche de Lorient occupe également une place plus importante que Sète au niveau national.

Les habitants de Lorient et de Sète ne montrent pas tout à fait les mêmes caractéristiques sociologiques. Dans la ville bretonne, la population est beaucoup plus jeune que dans la ville occitane. Devenant attractive et touristique, Sète possède une population vieillissante et voit depuis quelques années de nouveaux retraités arriver sur son territoire. C'est un phénomène qui n'est pas observé à Lorient où le climat plus frais et humide attire probablement moins les retraités. Cet afflux de nouveaux arrivants explique pourquoi depuis quelques années la population augmente à Sète alors qu'elle stagne à Lorient. Le développement du tourisme dans la ville d'Occitanie est également dû à l'augmentation du trafic de passagers, activité qui est beaucoup plus forte que dans la commune bretonne.

Enfin, nous avons vu que les villes de Lorient et de Sète possèdent des expériences différentes avec l'oiseau : la problématique du goéland est ancienne à Lorient alors qu'elle est récente à Sète, la commune bretonne compte aujourd'hui une colonie beaucoup plus importante en nombre de couples que celle d'Occitanie, les oiseaux nichent principalement sur la zone portuaire à Lorient alors qu'à Sète ils se répartissent de façon plus homogène sur l'ensemble de la ville. À la différence des Sétois, les Lorientais sont également poussés par la municipalité à changer de regard sur l'oiseau grâce à la création en 2014 de l'Observatoire des goélands urbains, dispositif inédit en France et à l'étranger.

Les différences entre les deux territoires étudiés font émerger de nombreuses questions : la position quasi-insulaire de la ville de Sète et l'urbanisme de reconstruction d'après-guerre de

Lorient contribuent-ils au regard que portent les citoyens sur les goélands ? De quelle(s) manière(s) un port de pêche situé en plein centre-ville à l'inverse d'un autre éloigné du centre-ville peut-il influencer les représentations que les habitants se font des goélands ? Comment l'évolution sociologique de la ville de Sète peut-elle participer des représentations différentes de l'oiseau entre la cité occitane et la cité bretonne ? Dans quelles mesures une colonie de goélands aussi importante que celle de Lorient participe-t-elle à la création de représentations négatives des habitants concernant l'oiseau ? Les temporalités différentes des expériences de Lorient et Sète avec les goélands influent-elles les représentations que se font les citoyens de l'animal ? Les représentations que se font les habitants des goélands à Lorient et à Sète sont-elles différentes du fait de l'existence de l'Observatoire des goélands dans la commune bretonne ?

Bien qu'elles se ressemblent, les villes de Lorient et de Sète ont donc leurs spécificités (annexe 5) qui constituent des indicateurs qui nous permettront dans un prochain chapitre d'analyser dans quelles mesures et de quelles manières les territoires sont susceptibles d'influencer les représentations des habitants. Elles constituent des outils précieux afin de mieux se saisir de l'objet d'étude et de comprendre comment les représentations des habitants évoluent et se construisent.

3. Une analyse comparative pour comprendre l'évolution des représentations

La comparaison « constitue un apport précieux, qu'il s'agisse de faire émerger de nouvelles interrogations en diversifiant les angles d'approche sur un objet donné, de renouveler les échelles d'analyse ou encore de dégager des régularités sociales, tout en restant attentif à la singularité des cas » (De Verdalle *et al.*, 2012 : 10).

Dans ce travail, l'analyse comparative est utilisée pour mettre en lumière des processus, des trajectoires et des dynamiques. La comparaison est pensée en termes relationnels plutôt que terme à terme et elle permet de faire parler les objets entre eux (De Verdalle *et al.*, 2012). Comme Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, nous pensons que « les entités ou les objets ne sont pas seulement considérés les uns par rapport aux autres, mais également les uns à travers les autres, en termes de relations, d'interactions, de circulation » (Werner & Zimmermann, 2003 : 16).

La comparaison est un procédé utilisé pour décentrer le regard de son propre univers de référence (De Verdalle *et al.*, 2012). Elle permet de prendre du recul sur un terrain et, dans notre cas, d'appréhender les relations entre les Hommes et les oiseaux dans différents contextes, dimensions et situations. Comme le constate le géographe Philippe Gervais-Lambony « dans le cadre d'une comparaison, l'observation d'autres lieux facilite un regard différent sur le lieu étudié » et « naviguer entre deux terrains a souvent été révélateur d'objets, de thèmes de recherche, de questions que nous ne nous étions pas immédiatement posés lors d'un premier terrain » (Gervais-Lambony, cité par Bouhali, 2015 : 8). Le travail de comparaison permet d'éclairer un objet par rapport à l'autre. Il conduit à de nouvelles questions et hypothèses, il

enrichit et complexifie la réflexion. Pour donner un exemple concret, le terrain réalisé à Sète a permis de s'interroger sur la manière dont le port de pêche et sa localisation dans la ville pouvaient influencer les représentations des habitants. C'est effectivement suite au premier terrain dans la commune occitane et après avoir déjà mené une enquête à Lorient que nous nous sommes intéressés à ces questions. À Sète, nous nous étions aperçus que la proximité du port de pêche au centre-ville entraînait la présence permanente des goélands et de leurs cris dans le centre. En revenant à Lorient, nous avons alors réalisé que l'oiseau était plus discret dans le centre-ville et qu'on le voyait de façon plus épisodique. Être allé à Sète nous avait permis de porter un nouveau regard sur le terrain breton et de prendre conscience que l'emplacement du port dans la ville jouait un rôle sur la présence des goélands et, de ce fait, pourrait avoir une incidence sur les représentations de l'oiseau.

Dès lors, l'analyse comparative est un outil précieux pour mieux se saisir de l'objet d'étude. En faisant émerger de nouvelles questions et des pistes de réflexions, la comparaison améliore la compréhension des représentations des habitants sur les goélands. Elle permet à la fois de relever des invariants, à propos par exemple des comportements adoptés par les habitants vis-à-vis des animaux, et de montrer la complexité et la diversité des relations des citadins à l'oiseau en ville, notamment en ce qui concerne les manières d'agir contre la présence du goéland à Lorient et à Sète ; « elle vise, dans un double mouvement, à dégager des régularités sociales, tout en faisant émerger la singularité des cas étudiés » (De Verdalle *et al.*, 2012 : 13). Il s'agit par la comparaison de mettre à jour « d'éventuels mécanismes et au-delà l'universalité du phénomène » (Morelle, cité par Bouhali, 2012 : 7). La recherche dévoilera effectivement comment l'attachement à l'oiseau peut parfois révéler un mal-être de l'habitant, attitude que peut entretenir tout humain avec d'autres animaux, et elle décrira aussi les particularités de ces nourrisseurs de goélands de Lorient et de Sète qui sont différents, par exemple, des nourrisseurs de pigeon de Paris (Colon, 2007).

L'approche diachronique dont nous avons besoin pour comprendre comment les représentations évoluent et se construisent dans le temps procède aussi d'une démarche d'analyse comparée entre un « avant » et un « après ». Cette démarche dynamique est essentielle pour identifier les facteurs géographiques, sociaux, écologiques qui influencent les représentations des habitants. Elle permet de révéler comment le territoire, dans sa temporalité, joue sur les relations de l'Homme à l'oiseau en ville et comment il participe à la construction des représentations des habitants. En ce sens, l'analyse comparative permet de répondre aux objectifs que s'est donnée la thèse et fait partie intégrante de la méthode mise en place dans la recherche.

De nombreux auteurs mettent toutefois en garde contre les écueils et les risques de la comparaison (Bouhali, 2015 ; De verdalle *et al.*, 2012). L'un des premiers dangers réside dans la maîtrise inégale des deux terrains. Connaître de la même manière et de façon équivalente les caractéristiques sociales, économiques, urbaines et naturelles des sites d'études n'est pas évident. Il faut multiplier les lectures dans la littérature grise et scientifique, les visites sur le terrain, les entretiens... afin de comprendre les spécificités de chaque territoire. Le problème est également que les données accessibles ne sont pas forcément les mêmes et qu'elles ne s'obtiennent pas

toujours aussi facilement selon les sites d'études. C'est ce qui explique que parfois dans ce chapitre, certains points et caractéristiques sont plus développés pour une ville que pour l'autre. Afin de pallier à cette faiblesse, nous avons tenté de développer une méthodologie de recherche systématiquement commune sur les deux terrains et nous avons accumulé un maximum de connaissances sur les deux villes afin de maîtriser au mieux les contextes, les environnements de chacune des villes. Cependant, nous avons parfois jugé intéressant d'être face à des ressources différentes car « l'asymétrie des données peut être révélatrices de différences significatives entre divers terrains » (De verdalle *et al.*, 2012 : 16), elle peut apporter des renseignements précieux que nous n'aurions pas relevés si nous avions eu exactement la même méthode sur les sites d'études. L'autre difficulté de la comparaison, qui découle de cette première, est le danger de réduire ou minimiser le caractère historique et situé de l'objet étudié. Il faut faire attention à ne pas décontextualiser les données récoltées et les résultats obtenus. Décrire, comme nous avons essayé de le faire, l'histoire, les caractéristiques naturelles, urbaines et sociales de chaque ville permet de limiter ce risque et de comprendre dans quel contexte s'inscrivent les représentations des habitants. Lisser les différences que l'on observe dans les résultats entre les deux terrains est un autre piège de l'analyse comparative : « le principal écueil est de "déformer les réalités pour faciliter des rapprochements ou des oppositions intellectuellement séduisantes" [...] Les réalités sont faciles à forcer et les conclusions doivent être prudentes" » (Gervais-Lambony, cité par Bouhali, 2015 : 11). C'est un mécanisme inconscient que chaque chercheur est susceptible d'enclencher. Contextualiser les résultats et les nuancer au maximum permet de contrer ce biais.

Conclusion du chapitre 2

Le deuxième chapitre a abouti à la présentation des deux communes d'études. Les contextes naturel, urbain, social et économique dans lesquels s'inscrivent les représentations des habitants que nous avons étudiées ont été décrits, l'histoire de chaque ville avec le goéland a été expliquée. Ces descriptions permettent de comprendre que Lorient et Sète sont deux villes comparables. Leurs spécificités sont des supports précieux qui vont nous permettre de saisir la manière dont le territoire est susceptible d'influencer les représentations que les habitants se font sur les goélands. L'intérêt de l'analyse comparative entre les deux villes réside dans ce deuxième point. La comparaison permet de mettre en évidence la pertinence et l'importance d'une approche diachronique dont nous avons besoin pour comprendre dans chaque cas comment se construisent les représentations. Elle présente néanmoins des risques que nous avons identifiés. Afin de limiter à ces derniers, l'analyse comparative s'intègre dans une méthode de recherche scientifique et rigoureuse que nous allons continuer à traiter dans le prochain chapitre.

Chapitre 3
Une méthodologie de recherche axée sur les
représentations des citoyens

Introduction

Le chapitre présente la méthodologie de recherche que nous avons adoptée à Lorient et à Sète pour recueillir les représentations que les habitants se font du goéland et pour identifier les relations qu'ils entretiennent avec l'oiseau. Elle procède des positionnements théoriques que nous avons explicités dans le premier chapitre. Outils méthodologiques inscrits dans le domaine des sciences humaines et sociales, l'enquête ethnologique de terrain et la recherche documentaire constituent les principales techniques mobilisées. Nous nous interrogeons ensuite sur les possibles biais induits par ce choix méthodologique et sur les manières dont nous les avons dépassés.

I. UNE ENQUÊTE DE TERRAIN ETHNOLOGIQUE POUR RECUEILLIR LES REPRÉSENTATIONS DES HABITANTS

1. La conduite de l'enquête ethnologique de terrain

a. L'entretien, le face-à-face avec les enquêtés

L'enquête de terrain a commencé par des entretiens exploratoires réalisés sous forme de micro-trottoir auprès d'une cinquantaine d'habitants. Les questions étaient courtes, peu nombreuses et portaient sur leur perception du goéland. Ce travail préliminaire a permis de s'imprégner de l'atmosphère de la ville, d'appréhender la problématique de thèse dans le contexte de chaque site d'étude et de rencontrer des habitants avec lesquels nous nous sommes ensuite entretenus de manière plus approfondie. Quarante-huit habitants ont été effectivement interrogés sous forme d'entretiens semi-directifs (Fenneteau, 2015). Ces derniers ont été réalisés à l'aide de questions ouvertes, peu directives et permettant de laisser l'enquêté assez libre de parler (ibid.). La grille d'entretien était constituée de plusieurs thèmes que nous souhaitions développer auprès des habitants (tableau 5). Des sous-thématiques présentées sous forme de questions permettaient de détailler les aspects que l'on voulait traiter (tableau 5) : elles servaient de guide lors de l'échange et n'étaient pas nécessairement posées. L'entretien commençait par aborder l'expérience qu'avait eue l'habitant avec le goéland. Il s'agissait notamment de savoir s'il avait déjà eu un nid sur son toit. Les nuisances provoquées par l'oiseau en ville étaient souvent évoquées à ce moment de la discussion. La représentation et la connaissance des habitants sur le goéland étaient ensuite explorées. L'échange se terminait sur les dispositifs de gestion mis en place par la municipalité à l'encontre de l'animal et sollicitait leur opinion vis-à-vis de ces méthodes. Les sujets n'ont pas toujours été traités dans cet ordre lors de l'entretien car il était nécessaire de s'adapter aux réponses des enquêtés, de les relancer avec des questions appropriées, de se saisir des opportunités offertes par leurs discours et d'introduire les thèmes au bon moment. La grille d'entretien n'a pas toujours été utile, l'enquêté abordant parfois les thèmes sans qu'on ait besoin de le lui demander ou s'exprimant sur d'autres éléments intéressants que nous n'avions pas relevés. Par ailleurs, nous invitons souvent les habitants à développer leurs propos lorsqu'ils commençaient à nous parler de sujets et d'histoires intimes ou lorsqu'ils exprimaient des sentiments personnels vis-à-vis de l'oiseau. Comme le sociologue Jean-Pierre Deslauriers, nous considérons qu'il n'y a pas de hors-sujets dans un entretien ethnographique, aussi laissons-nous la possibilité aux enquêtés de digresser :

« Le fait que la discussion prenne une tournure imprévue ne doit pas tourmenter le chercheur ; qu'il demeure attentif car, si toutes les digressions ne revêtent pas la même importance, elles sont souvent l'occasion d'apprendre des faits importants. Il vaut donc mieux laisser la personne suivre sa pensée même si l'entrevue est un peu retardée ; il sera toujours temps de la ramener au sujet, et on peut obtenir des faits dont on ne soupçonnait pas l'existence. » (Deslauriers, 1991 : 38)

Ces moments où l'enquêté fait part de ses sentiments et de ses émotions sont importants et apportent des informations précieuses sur leur relation à l'oiseau que seule la confiance instaurée

par un entretien bien mené peut faire émerger. Durant notre enquête de terrain, la grille d'entretien n'a ainsi jamais été considérée comme l'élément de réussite d'un entretien mais plutôt comme un guide et un support sur lequel s'appuyer pendant l'échange.

Thématiques	Sous-thématiques
Noms vernaculaires donnés au goéland	Comment appelez-vous cet oiseau ? Goéland ? Mouette ? Autres ?
Connaissances scientifiques sur la biologie, l'écologie et le comportement du goéland	Que connaissez-vous sur cet oiseau ? Sur son mode de vie ? Sur son comportement ? Sur sa biologie ? Sur son comportement alimentaire ou reproducteur ? Sur son effectif ? Avez-vous perçu une augmentation du nombre de goélands dans votre ville et plus généralement en France ? Si oui, quand ?
Catégorisation/caractérisation du goéland	Considérez-vous le goéland comme un oiseau marin ? Un oiseau sauvage ? Un oiseau protégé ? Un oiseau envahissant ? un oiseau nuisible ? Autres ?
Représentation/connaissance de l'espace investi par le goéland dans la ville	Où nichent les goélands dans votre ville ? Voyez-vous souvent les goélands dans la ville ? Les goélands rentrent-ils dans votre espace privé ou domestique ?
Pratique, relation avec le goéland	Observez-vous les goélands ? Nourrissez-vous les goélands ? Faites-vous fuir les goélands ?
Symbolisme, représentation du goéland	À quelle image le goéland fait-il souvent référence ? Quel est son symbole ? Que vous inspire-t-il ? Connaissez-vous des mythes, des contes sur le goéland ? Avez-vous peur du goéland ?
Nuisances dues à la présence du goéland en ville	Le goéland vous gêne-t-il ? Fait-il trop de bruit ? Provoque-t-il des salissures ? si oui, où ? Le goéland se montre-t-il agressif ?
Aspects positifs de la présence du goéland en ville	La présence du goéland apporte-elle un bienfait en ville ? Est-il un éboueur des rues ? Nettoie-t-il la ville ? La présence du goéland en ville ne vous permet-elle pas d'avoir une relation et/ou connexion à la nature ?
Connaissances des modes de gestion du goéland en ville et opinions sur ces derniers	Quels dispositifs connaissez-vous pour gérer l'oiseau en ville ? Comment trouvez-vous ces dispositifs ? Ces dispositifs vous paraissent-ils efficaces ?
Solutions/alternatives envisagées pour juguler la prolifération du goéland en ville	Quelles autres possibilités ou moyens avez-vous imaginé pour gérer le goéland en ville ? Avez-vous déjà réfléchi à des méthodes de gestion ? Si oui, lesquelles ?

Tableau 5 : Grille thématique d'entretien

Les entretiens avec les habitants ont duré entre une demi-heure et quatre heures. Certaines personnes étaient très succinctes dans leurs discours alors que d'autres aimaient parler du goéland, se livraient à d'amples développements et à de nombreuses digressions. Nous essayions de faire au maximum deux entretiens par jour mais, au vu des disponibilités des habitants et d'un temps limité sur les terrains, nous étions parfois obligés d'en effectuer trois par jour. Néanmoins, les échanges requièrent de l'énergie et réaliser plus de deux entretiens peut impacter la qualité du troisième, ce que révèle le conseil donné par les sociologues Stéphane Beaud et Florence Weber (1997) :

« Ne multiplier pas les entretiens dans une journée. Réaliser un entretien approfondi est fatiguant parce que vous devez assurer l'échange, trouver les bonnes relances, être très attentif aux propos de votre interlocuteur. Tout cela demande de la concentration. Vous verrez que vous sortirez épuisés d'un très long entretien. » (Beaud & Weber, 1997 : 208)

La plupart des entretiens ont été réalisés au domicile des enquêtés. Quelques-uns ont eu lieu dans des cafés ou un sur un banc dans la rue, le choix ayant été souvent laissé à la personne interrogée. Lorsque cette dernière n'avait pas de préférences, nous trouvions plus intéressant de discuter chez elle car nous pensons que les habitants sont plus en confiance chez eux, plus enclins à se livrer et à nous faire part de leurs sentiments et opinions.

À l'exception d'un seul entretien, tous les autres ont été enregistrés à l'aide d'un dictaphone. Nous considérons important d'enregistrer puisque l'utilisation d'un dictaphone permet d'être plus attentif pendant l'entretien et de moins se préoccuper de noter tout ce que dit l'enquêté. Il permet d'être complètement présent pendant l'interaction et de donner des signes non verbaux qui facilitent l'échange (Beaud & Weber, 1997 : 209). L'enregistrement a également un avantage pour l'analyse. Il permet de réécouter l'entretien, de s'arrêter sur des phrases ou des mots et de le travailler en profondeur (Deslauriers, 1991 : 67). Les silences, les doutes, les émotions des enquêtés peuvent même être captés. Concernant l'entretien où nous n'avons pas pu nous servir du dictaphone, il fait suite à un refus d'un enquêté qui ne souhaitait pas être enregistré. Nous avons donc pris des notes tout en respectant, dans la mesure du possible, les formulations employées par l'habitant et les adjectifs qu'il utilisait pour décrire les goélands.

Nous avons également réalisé des entretiens moins formels et à visée informative auprès d'agents municipaux et territoriaux, de représentants d'établissements publics ou privés et de personnes issues du monde associatif afin d'appréhender les dynamiques écologiques des populations de goélands et les dispositifs de gestion de l'oiseau mis en place dans les villes. À la différence de ceux des habitants, ces entretiens n'étaient pas systématiquement enregistrés.

b. Vivre et observer le quotidien des habitants

Afin d'être en immersion sur les sites d'étude, l'enquête de terrain ethnologique a consisté à vivre chez l'habitant et à expérimenter le quotidien des citoyens de Lorient et de Sète. Il s'agissait de

s'immerger dans « l'environnement vécu » des citoyens (Blanc, 2010 : 176), d'être au plus près des situations des personnes étudiées et dans une situation d'interaction prolongée avec elles, « afin de produire des connaissances *in situ*, contextualisées, transversales, visant à rendre compte du "point de vue de l'acteur", des représentations ordinaires, des pratiques usuelles et de leurs significations autochtones » (Olivier de Sardan, 1995 : 72). C'est l'une des méthodes les plus complexes et ambiguës de l'enquête de terrain pour les raisons qu'explique l'anthropologue Jean Copans (1999) :

« L'ethnologue doit transformer de manière subreptice sa vie personnelle (physique, domestique, émotionnelle voire sexuelle) et quotidienne (hygiène de vie, manifestation d'une identité, sociabilité) en moyen et temps de travail scientifique. Il faut entretenir en permanence "la machine ethnologique" grâce à un enregistrement et à une mise en ordre des données, grâce à un contrôle des sources directes ou indirectes d'informations, grâce à un élargissement ou un ciblage de publics ou d'informateurs particuliers. Bref, il faut susciter, canaliser, reproduire les conditions optimales d'une enquête comme si de rien n'était parce que c'est justement le non-dit, la société en actes, la culture en gestes et paroles, qui constitue le terrain d'une bonne recherche. » (Copans, 1999 : 49)

Vivre le quotidien des habitants demande une grande capacité d'adaptation, d'attention et d'assimilation des connaissances et des comportements, où l'ethnologue doit transformer sa manière de vivre en un outil de travail, sans que ceci ne soit perçu par ceux qu'il étudie. À Lorient, nous avons ainsi logé chez une retraitée, qui habite une maison dans la zone de Keryado depuis plus de cinquante ans. À Sète, nous avons vécu dans le centre-ville chez une femme âgée d'une cinquantaine d'années, qui habite dans son appartement depuis cinq ans. Elle s'était plainte récemment à la mairie d'un nid de goélands présent sur son toit, ce qui nous a permis de vivre pendant plusieurs mois les nuisances entraînées par la présence de l'oiseau et ressenties par les habitants. Nous avons eu de nombreuses discussions à propos de la gêne qu'occasionnait le goéland, que ce soit lorsque nous nous croisions dans son appartement, ou lors de plusieurs repas partagés avec elle. Cette immersion, bien que délicate et parfois inconfortable, est importante car elle fournit de précieuses informations qui permettent de comprendre les pratiques des habitants dans la ville et leur rapport au goéland. Les liens qu'entretiennent les citoyens avec le milieu dans lequel ils vivent révèlent leur relation à l'oiseau et la manière dont leurs représentations de l'animal se construisent. Résider chez une personne agacée par le goéland nous a aidés à saisir les sentiments que ressentent les plaignants vis-à-vis de l'oiseau et nous a parallèlement montré que la perception de la nuisance est très subjective. Des échanges fortuits avec des voisins, des habitants dans la rue, au marché ou dans les magasins nous ont également apporté des renseignements et ont répondu à certaines de nos interrogations.

Afin d'être toujours plus immergés dans le terrain, nous avons choisi d'assister aux campagnes de stérilisation à Lorient et à Sète. Nous avons suivi les agents municipaux qui montaient sur les toits pour appliquer l'huile sur les œufs, ce qui nous a permis d'observer comment chaque ville s'organisait et procédait (fig. 81). Ces moments ont été l'occasion d'échanges qui nous ont apporté des informations sur les dispositifs de gestion du goéland et sur le rapport qu'entretenait chaque

service municipal avec ces actions de stérilisation. Nous avons également participé à des animations sur le goéland réalisées par l'association Bretagne Vivante-SEPNB dans des écoles de Lorient (fig. 82 ; fig. 83). Il a été enrichissant d'écouter les propos des enfants et d'observer leurs réactions. Au début de l'enquête de terrain, nous nous sommes également intéressés aux relations entre les pêcheurs et les goélands, ce qui nous a permis d'embarquer sur des chalutiers, des fileyeurs et des caseyeurs à Lorient et à Sète (fig. 84).



Figure 81 : Participation à la stérilisation des œufs à Sète (2018)



Figure 82 : Animation sur les goélands dans une école à Lorient (2018)



Figure 83 : Échange avec des enfants lors d'une animation sur les goélands à Lorient (2018)



Figure 84 : Sortie en mer sur un chalutier à Sète (2018)

Cette immersion s'est accompagnée d'observations du quotidien des habitants, autre méthode essentielle constitutive de l'enquête de terrain. L'observation ethnographique est préparée et structurée. Elle s'appuie sur l'enchaînement de trois savoir-faire fortement imbriqués que sont percevoir, mémoriser et noter (Beaud & Weber, 1997 : 143). La mémoire est l'une des facultés mentales les plus mobilisées mais elle s'accompagne d'autres qualités :

« L'exercice de la mémoire est donc couplé avec le besoin permanent de cohérence, de compression et d'interprétation. Celui-ci interdit de recevoir les informations de façon passive et incite à les agencer dans des explications cohérentes, sous réserve toutefois d'accepter de remettre en doute les certitudes d'un jour au regard d'éléments contradictoires recueillis le

lendemain. L'exercice de mémoire est couplé aussi à la faculté d'étonnement du chercheur qui accroche ses sens à des éléments parfois marginaux [...] Ainsi l'éveil, la disponibilité d'esprit, l'ouverture, la curiosité orientent vers tel élément dont l'examen poussé montrera peut-être qu'il est structurant d'un certain nombre de pratiques. » (Arborio & Fournier, 2015 : 51)

L'observation s'appuie sur « une vigilance aiguisée par des informations extérieures et des questions qui évoluent au fur à mesure de la poursuite du travail » (Beaud & Weber, 1997 : 143). Il s'agissait de découvrir comment les habitants pratiquent leur ville et quels en sont leurs usages. Nous nous sommes intéressés à leurs déplacements en tentant de repérer les moments où ils se lèvent, vont au travail, sortent en ville, vont faire leurs courses et rentrent chez eux. Nous essayions d'identifier les lieux de promenade où les uns aiment marcher et/ou flâner et les lieux de socialisation où les autres se retrouvent, discutent, débattent et jouent. Ce travail a consisté également à observer et à relever les multiples interactions entre les habitants et les goélands. Suite aux premières journées de terrain, certains espaces où l'humain et l'oiseau se croisaient fréquemment, avaient été détectés. À Lorient, il s'agissait du port de pêche et du centre-ville. Une rue du centre était particulièrement intéressante car un goéland, surnommé Gontran⁹⁰, était réputé y venir chaque jour à midi pour essayer d'attraper les sandwiches aux mains des passants. Lors du terrain, nous y sommes allés une quarantaine de fois et nous avons vu l'oiseau en action quasiment à chaque fois. Nous étions alors attentifs au comportement des passants et parfois nous les interrogeons. À Sète, les lieux d'observation se situaient principalement au centre-ville, sur les quais où se trouvaient beaucoup de restaurants, ou sur l'une des places, près du marché.

La période décidée pour réaliser l'enquête ethnologique a été choisie et réfléchie. Elle correspond au moment durant lequel les oiseaux sont les plus présents en ville, c'est-à-dire entre le mois de février et d'août. Ce choix a permis d'être sur le terrain avant les premières installations des couples de goélands sur les toits, afin de mieux repérer les lieux, de s'imprégner de l'ambiance de la ville et de réaliser des entretiens exploratoires. Entre juin et août, nous avons pu vivre la période considérée comme la plus gênante par les habitants qui correspond à la phase d'élevage des poussins. Les comportements des oiseaux sont décalés environ d'un mois entre les villes de Sète et de Lorient, ce qui a permis de mener l'enquête successivement dans les deux sites.

L'enquête ethnologique de terrain a donc consisté à réaliser des entretiens, à vivre et à observer le quotidien des habitants. Un autre travail essentiel que nous avons encore peu évoqué était effectué parallèlement. En effet, après chaque observation et chaque entretien, étaient immédiatement notées dans des carnets de terrain, les informations recueillies, les impressions et émotions ressenties. Au cours de la journée, les différentes réflexions qui surgissaient dans notre esprit y étaient également consignées. La deuxième étape de ce travail consistait à reprendre, chaque soir dans un journal de terrain, les notes accumulées de la journée, issues des carnets de terrain et d'écrire dans un style télégraphique l'ensemble des événements du jour ainsi que la progression de la recherche et les réflexions qui semblaient importantes. Le journal de terrain, à la différence des carnets de terrain, est une sorte de carnet de bord qui permet de

⁹⁰ Le goéland Gontran a même un profil sur facebook et plusieurs articles issus de journaux régionaux lui sont consacrés (annexe 6).

« transformer une expérience sociale ordinaire en expérience ethnographique : il resitue non seulement les faits marquants, que [la] mémoire risque d'isoler et de décontextualiser, mais surtout le déroulement chronologique objectif des événements » (Beaud & Weber, 1997 : 97). Les pensées ne sont pas notées à chaud ni à vif comme sur les carnets de terrain mais avec du recul et après réflexion. L'écriture des émotions et des réactions, ressenties au cours de la journée dans le journal de terrain, permet de faire un travail d'auto-analyse et d'écarter les possibles erreurs d'appréciation, afin de les transformer en données plus objectives et utilisables. Le journal de terrain est l'outil essentiel de l'ethnologue car il est « le lieu où s'opère la conversion de l'observation participante⁹¹ en données ultérieurement traitables » (Olivier de Sardan, 1995 : 75). Tous les ressentis, les informations et les réflexions générés par l'enquête ne peuvent toutefois être matérialisés ni notés dans le journal de terrain. Beaucoup, impossibles à saisir, sont enregistrés dans notre subconscient. Ils sont pourtant essentiels car ils interviennent très indirectement et inconsciemment, mais très efficacement, dans la façon de mener les entretiens puis dans la façon d'interpréter les données relatives à l'enquête (Olivier de Sardan, 1995 : 76). L'anthropologue Jean-Pierre Olivier de Sardan compare ces mécanismes du cerveau qui s'opère à notre insu à une « boîte noire » et souligne l'importance de ces données « inconscientes » qui procèdent de l'enquête de terrain :

« On peut considérer le "cerveau" du chercheur comme une "boîte noire", et faire l'impasse sur son fonctionnement. Mais ce qu'il observe, voit, entend, durant un séjour sur le terrain, comme ses propres expériences dans les rapports avec autrui, tout cela va "entrer" dans cette boîte noire, produire des effets au sein de sa machine à conceptualiser, analyser, intuer, interpréter, et donc pour une part va ensuite "sortir" de la dite boîte noire pour structurer en partie ses interprétations, au cours du processus de recherche, que ce soit pendant le travail de terrain, lors du dépouillement des corpus ou quand vient l'heure de rédiger. » (Olivier de Sardan, 1995 : 76)

L'enquête ethnologique s'est terminée après huit mois de terrain. Malgré le temps imparti par un travail de thèse, nous n'avions pas prévu de dates précises pour y mettre un terme. Nous comptions récolter un maximum de données, rencontrer le plus d'habitants possibles et être sûrs d'avoir « fait le tour » de notre sujet. Comme le souligne Jean-Pierre Olivier de Sardan, nous nous sommes éloignés du terrain lorsqu'« on a plus ou moins "fait le tour" des représentations pour un champ d'investigation donné, ou parcouru l'éventail des stratégies relatives à une arène particulière » (Olivier de Sardan, 1995 : 87). À la fin de l'été 2018, nous commençons ainsi à recueillir de moins en moins de nouveaux matériaux à chaque entretien réalisé. Les mêmes propos et logiques de discours, déjà identifiés, revenaient dans les discussions avec les habitants. Nous avons également déjà exploré suffisamment les communes de Lorient et Sète et nous récoltions de moins en moins de nouvelles données concernant ces territoires. Face à cette saturation de nos matériaux, nous avons compris qu'il était alors temps pour nous d'arrêter l'enquête pour se

⁹¹ Jean-Pierre Olivier de Sardan définit l'observation participante comme une observation « de l'intérieur » de ceux qu'étudie l'anthropologue et en interaction permanente avec eux. Il la décompose en deux situations distinctes : celle qui relève de l'observation où le chercheur est témoin et celle qui relève de l'interaction où le chercheur est coacteur (Olivier de Sardan, 1995 : 73).

consacrer pleinement à l'analyse des données. Selon Jean-Pierre Olivier de Sardan, « le principe de saturation est évidemment plus qu'un signal de fin : c'est une garantie méthodologique de première importance » (ibid.). À la suite l'arrêt de l'enquête ethnologique, nous avons cependant fait quelques retours furtifs sur les terrains pour compléter certaines données ou répondre à de nouvelles interrogations.

2. Description des enquêtés

a. Des habitants avec des profils sociologiques variés

La prise de contact avec les habitants n'a pas été particulièrement difficile. Les entretiens exploratoires avait déjà permis de rencontrer certaines personnes puis l'aide des services municipaux nous a permis de joindre facilement des habitants. Dès le démarrage de la recherche, il était prévu de s'intéresser à ceux qui avaient appelé la mairie à propos de goélands installés à proximité de chez eux. Grâce au service Hygiène et Santé à Lorient et à celui du PCHS de Sète, nous avons rapidement été mis en relation avec ce type d'habitants. Au total, nous avons réalisé des entretiens semi-directifs avec 36 personnes ayant contacté la mairie. Au vu des objectifs de la recherche, dont celui de comprendre la diversité des relations entre les citoyens et le goéland, il était également important d'interroger d'autres habitants qui n'avaient pas appelé la municipalité et qui entretenaient avec les oiseaux d'autres rapports, que l'on supposait différents et plus positifs. Dans ce contexte, nous ne pouvions pas nous permettre de nous intéresser seulement aux personnes qui avaient appelé la mairie, au risque de n'interroger que des habitants agacés par les goélands, de ne découvrir que des relations conventionnelles et connues par la société et finalement de n'approfondir qu'un seul type de relation. Les rapports plus amicaux et personnels, non moins que les pratiques plus secrètes entre l'Homme et l'oiseau et ignorés de la municipalité, constituaient tout autant une piste indispensable à explorer. Ces autres habitants ont été rencontrés principalement sur le terrain par hasard ou par l'intermédiaire de certaines connaissances. À Lorient, c'est par exemple en fréquentant souvent le même café, situé près du port de pêche, que nous avons rencontré un jour un homme qui nourrissait régulièrement un goéland depuis sa fenêtre. L'homme est devenu au fur à mesure de l'enquête un informateur quasi-indispensable. Nous le retrouvions presque chaque semaine au café pour discuter, ce qui nous a permis de lui poser des questions essentielles pour comprendre la relation entre les nourrisseurs et les goélands. Pour nous aider, des enquêtés nous ont parfois donné le contact d'amis ou de connaissances qu'ils pensaient intéressants pour notre recherche. C'est le cas d'une femme qui nous a indiqué le numéro d'une de ses amies qu'elle savait plaignante, ou d'un homme qui nous a fait rencontrer son beau-frère qui nourrissait un couple de goélands. Les contacts se créent par « arborescence » ou par « buissonnement », comme l'expliquent Stéphane Beaud et Florence Weber :

« L'enquête de terrain se fait par contacts successifs, par arborescence : vous rencontrez Untel, vous lui expliquez la nature de votre enquête, vous discutez librement avec lui, vous gagnez sa confiance et à la fin de la rencontre vous lui demandez de vous aider à poursuivre votre

enquête. Vous lui demandez qu'il vous indique le nom d'Untel et d'Untel qui par la suite, à leur tour, vous donneront le nom de tel ou tel, etc. » (Beaud & Weber, 1997 : 125)

À Lorient, quelques contacts d'habitants, qui faisaient partie du Groupe Citoyen ou qui avaient participé à des sorties organisées par la ville sur l'Observatoire des goélands, ont été également obtenus par le service environnement. Par leur implication ou leur participation aux sorties, ces citoyens représentaient des enquêtés intéressants, qui semblaient entretenir avec l'oiseau une relation différente, probablement plus nuancée et plus positive, que ceux qui avaient appelé la mairie. Nous pensions que les interroger permettrait d'augmenter la diversité des relations étudiées entre l'Homme et l'oiseau en ville.

Le plus difficile dans la prise de contacts avec les habitants a été de les convaincre de réaliser un entretien. Il a fallu les rappeler plusieurs fois, insister, nous justifier en permanence et expliquer à plusieurs reprises les raisons pour lesquelles nous voulions les interroger. Plusieurs personnes que nous avons contactées n'ont jamais répondu, malgré plusieurs messages laissés sur leur boîte vocale. D'autres n'étaient pas intéressées par le sujet et ne voulaient pas perdre du temps à en parler avec nous. Certains prétextaient qu'ils ne savaient rien sur le goéland et qu'ils ne pensaient pas pouvoir alimenter une conversation sur cet oiseau. Nous nous sommes rendu compte, lors de ces premiers échanges avec les habitants, que le goéland est rarement un objet de discussion et qu'il ne mérite pas toujours qu'on parle de lui, contrairement à d'autres oiseaux que les enquêtés considèrent plus nobles et qu'ils ont cité, tels le flamant rose ou le faucon pèlerin. Une fois notre intention et notre recherche explicitées, plusieurs personnes ont finalement changé d'avis et ont répondu à nos questions. Elles se sont souvent justifiées en disant que c'était pour nous aider dans notre travail d'étudiant.

Bien qu'obtenir des rendez-vous pour des entretiens n'ait pas été toujours facile, nous sommes finalement parvenus à interroger 80 habitants sur l'ensemble de l'enquête de terrain, soit 41 à Lorient et 39 à Sète. Ces enquêtés représentent un groupe hétérogène composé de personnes aux profils sociologiques variés. Seuls certains d'entre eux se connaissent car ils fréquentent les mêmes associations naturalistes, sont des voisins ou des amis. Ils sont une majorité d'hommes, soit 57 habitants, ayant pour la plupart entre 60-70 ans ou entre 40-50 ans (fig. 85).

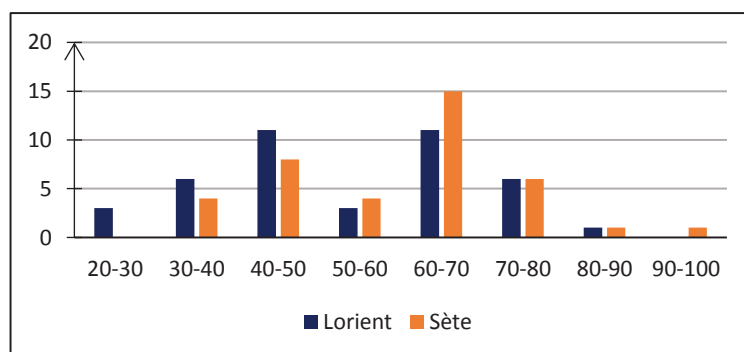


Figure 85 : Nombre d'habitants interrogés en fonction de leur âge à Lorient et à Sète

Trente-sept interviewés sur 80 sont des retraités ; ces derniers sont plus représentés dans la ville de Sète que dans celle Lorient. De nombreux enquêtés sont originaires de la région dans laquelle nous avons réalisé le terrain bien qu'à Sète nous ayons interrogé plus d'habitants provenant de l'extérieur de l'Occitanie que de personnes natives de la région. Leurs métiers sont variés : pêcheur, enseignant, psychoclinicien, artiste, gardien d'immeuble, vendeur... Ce sont les professions intermédiaires, les employés et les cadres et professions intellectuelles qui sont les plus représentés au niveau de la catégorie socio-professionnelle (CSP).

Sur les figures ci-dessous (fig. 86 ; fig. 87), les points bleus indiquent les domiciles des enquêtés. Ces derniers ne sont pas tous figurés sur les cartes car nous n'avons pu obtenir toutes les adresses, certains ne voulant pas nous la donner. Quelques habitants, rencontrés par hasard lors du terrain, n'apparaissent également pas sur la carte de Lorient car ils habitent à Plœmeur, Hennebont ou à Lanester. Bien qu'ils n'habitent pas à Lorient, nous avons jugé intéressant de les interroger vu leur relation particulière avec les goélands.

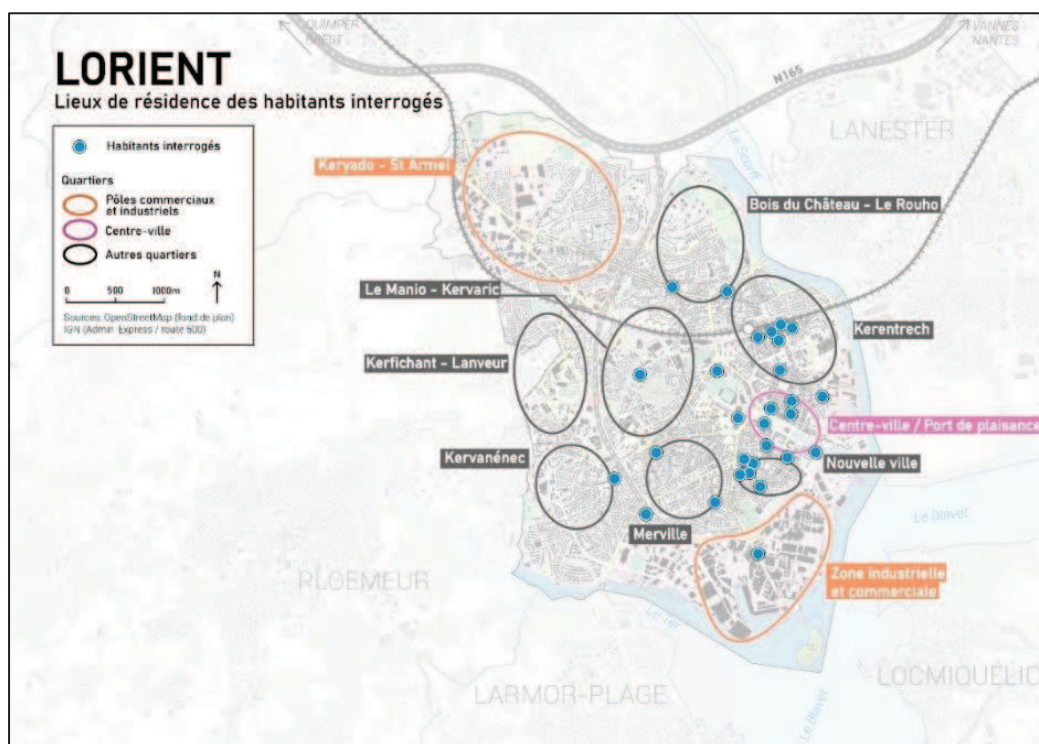


Figure 86 : Répartition des habitants interrogés dans la ville de Lorient

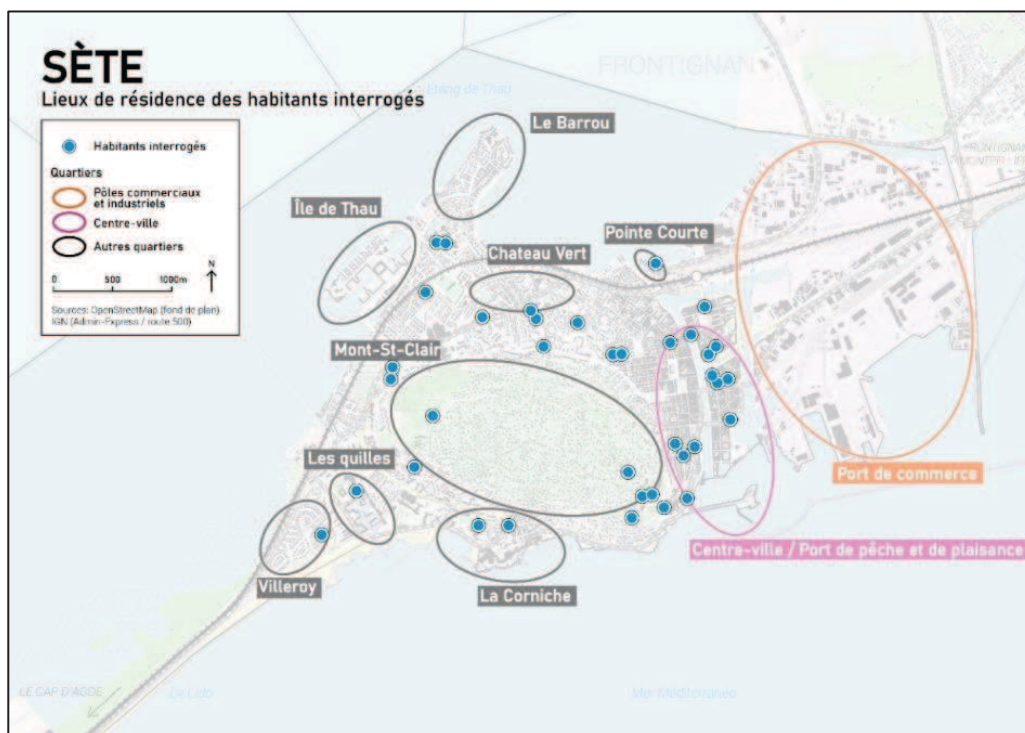


Figure 87 : Répartition des habitants interrogés dans la ville de Sète

À Lorient, la majorité des personnes interrogées habitent dans le centre-ville ou à proximité (fig. 86). Aucun des enquêtés ne vit dans les quartiers excentrés comme Keryado, Kerfichant ou Kervénanec (fig. 86). À l'inverse, à Sète, les habitants proviennent plutôt de divers quartiers, parfois éloignés du centre-ville (fig. 87). Concernant le logement, les enquêtés habitent autant en appartement qu'en maison ; Sète compte un peu plus de personnes interrogées logeant en appartement que à Lorient. La plupart des enquêtés vivent dans leur logement depuis moins de 5 ans ou depuis plus de 20 ans. Quarante-trois habitants sur 80 n'ont jamais eu de nids de goélands sur leur toit tandis que les 37 autres en ont déjà eu ou en ont encore. C'est à Sète que nous avons interrogé le plus de personnes ayant eu un nid sur leur toit.

À partir de l'analyse des entretiens, les enquêtés ont été classés en différentes catégories en fonction de leur relation à l'oiseau (fig. 88). Cette typologie n'a pas la prétention d'être exhaustive, d'inventorier ou encore d'expliquer l'ensemble des relations existantes entre l'Homme et le goéland en ville. Elle permet de décrire les résultats recueillis et d'analyser les différentes positions que prennent les habitants interrogés face à l'oiseau, afin de fournir un premier modèle représentatif du phénomène. Elle s'inspire des typologies évoquées dans le premier chapitre, celles de Sandrine Manusset (2017), de Nicole Mathieu (2000a), et plus spécialement de la classification de Stephen Kellert (1984) concernant les relations entre la société américaine et les animaux.

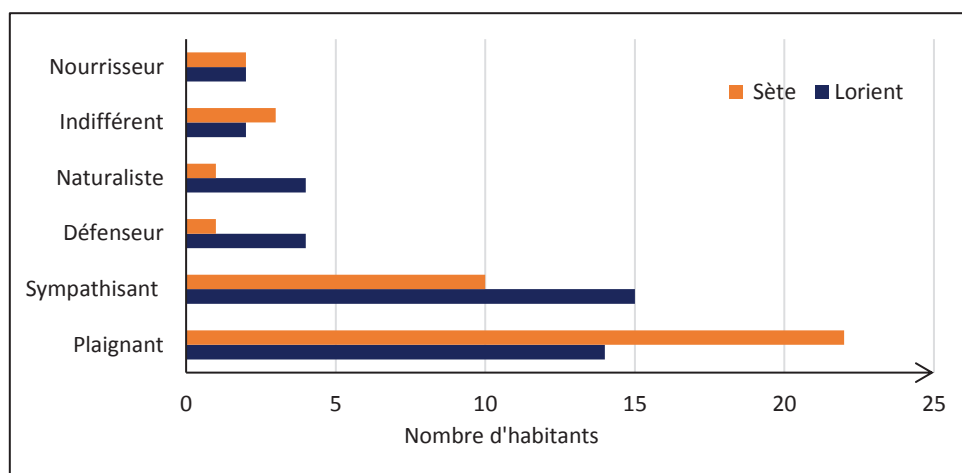


Figure 88 : Nombre d'enquêtés par catégorie d'habitants

En premier lieu, les habitants les plus rencontrés lors de l'enquête de terrain sont ceux que nous avons nommé les plaignants (fig. 88). Ils sont les enquêtés qui n'apprécient pas la présence de l'oiseau en ville et/ou qui vivent mal sa présence. Certains supportent très mal cette cohabitation et tiennent des propos violents sur l'oiseau. D'autres parviennent plus ou moins bien à vivre avec les goélands et ont un discours plus modéré sur l'oiseau. Deuxièmement, la catégorie d'habitants la plus représentée est celle que nous avons appelé les sympathisants (fig. 88). Ce sont des enquêtés qui acceptent la présence du goéland en ville ou l'apprécient. Viennent, en troisième lieu, des relations représentées par beaucoup moins d'enquêtés (fig. 88). Il s'agit d'abord des défenseurs, c'est-à-dire des habitants qui défendent l'oiseau en ville ou agissent même en sa faveur. Nous avons ensuite des enquêtés que nous avons désignés sous le nom de naturalistes. Ce ne sont pas des ornithologues ou des biologistes qui travaillent dans des établissements scientifiques mais ce sont des naturalistes amateurs⁹², qui ont une connaissance ornithologique ou qui souhaitent la développer. Leur savoir sur les oiseaux est différent selon les enquêtés et leur pratique de l'ornithologie. Ces habitants fréquentent les associations de défense de l'environnement, observent souvent les oiseaux et aiment essayer de les identifier. En ville, ils apprécient la présence des goélands. L'interaction entre l'oiseau et les nourrisseurs est néanmoins la plus intime entre toutes. Les nourrisseurs correspondent à des enquêtés qui consacrent une partie de leur temps à nourrir un ou plusieurs goélands et qui en retirent un plaisir. Le dernier cas d'attitude que nous avons pu rencontrer lors de notre enquête de terrain est l'indifférence que portent certains habitants à l'égard du goéland. Ces enquêtés expriment peu leur sentiment vis-à-vis de l'oiseau et portent très peu d'intérêt à sa présence en ville. Ils se rapprochent de la catégorie des « neutralistic » définie par Stephen Kellert (1984).

⁹² Vanessa Manceron parle des naturalistes amateurs en ces termes : « les amateurs aiment embrasser la diversité des espèces qu'ils espèrent circonscrire et dont ils prennent la mesure en identifiant et en nommant leurs vivants de prédilection, au moyen de traits distinctifs parfois tenus et de catégories taxinomiques existantes [...] Ils ont dans leur sac à dos des jumelles, des ouvrages illustrés d'identification et un carnet de note sur lequel les espèces d'oiseaux croisés au cours de leur cheminement sont consignées » (Manceron, 2015 : 120). Sa description rejoint ce que nous entendons par le terme naturalistes.

Le tableau 6 rassemble plusieurs éléments d'informations sur chaque catégorie d'enquêtés. Il ne cherche pas à montrer une quelconque représentativité en vue d'une exploitation statistique. Il permet surtout d'avoir des éléments sur le profil sociologique, sur les expériences avec le goéland de chaque groupe et de distinguer leurs différences et leurs ressemblances. Ces dernières sont importantes car nous elles apporteront des éléments de compréhension sur les représentations et les rapports qu'entretient chaque catégorie d'habitants avec l'oiseau.

	Plaignant	Sympathisant	Indifférent	Défenseur	Nourrisseur	Naturaliste
Nombre d'enquêtés	36	25	5	5	4	5
Nombre d'enquêtés ayant appelé la mairie	22	7	2	2	0	0
Nombre d'enquêtés ayant ou ayant eu un nid sur leur toit	25	12	2	1	1	0
Nombre de femmes	13	11	0	2	1	0
Âge le plus représenté ou âge exact⁹³	Entre 40-50 ans et entre 60-70 ans	Entre 30-40 ans	33, 42, 67, 85, 87	46, 49, 62, 68, 82	47, 56, 65, 69	38, 45, 60, 63, 78
CSP les plus représentées	Professions intermédiaires et intellectuelles supérieures	Professions intermédiaires et employés	Employés (2), ouvriers, cadres et professions intellectuelles supérieures, artisans commerçants et chefs d'entreprises	Employés (3)	Cadres et professions intellectuelles supérieures (2)	Professions intermédiaires (3), un ouvrier, un cadre ou professions intellectuelles supérieures
Nombre de retraités	25	8	3	2	2	3
Nombre d'enquêtés originaires de la région où ils ont été interrogés	21	13	4	2	4	1
Quartier de résidence le plus représenté	Centre-ville	Pas de quartier particulièrement plus représenté	Pas de quartier particulièrement plus représenté	Centre-ville	Pas de quartier particulièrement plus représenté	Pas de quartier particulièrement plus représenté
Nombre d'enquêtés vivants en appartement	16	12	3	2	2	4
Nombre d'enquêtés vivants en maison	20	13	2	3	2	1

Tableau 6 : Caractéristiques des différentes catégories d'habitants

⁹³ Pour les catégories d'habitants où le nombre de personnes est élevé, ce sont des fourchettes d'âges qui ont été données alors que pour les catégories qui comptent peu d'habitants, ce sont les âges exacts qui sont écrits.

La description sociologique de chaque catégorie d'enquêtés (tableau 6) révèle qu'aucune caractéristique ne semble véritablement propre à une catégorie de public. Aucune grande différence n'apparaît entre les groupes et les âges sont souvent variés. La relation à l'oiseau qu'entretient l'enquêté paraît ainsi peu déterminée par le profil sociologique de l'individu. Néanmoins, il est important de relever les légères différences entre les groupes et les quelques spécificités propres à certaines catégories car elles constituent des éléments de réflexion pertinents quant à la manière dont se construisent les représentations des habitants sur les goélands. Elles seront mobilisées et interrogées dans les prochains chapitres. Nous avons ainsi remarqué que les plaignants sont ceux qui ont le plus appelé la mairie, ceux qui ont eu le plus de nids sur leur toit et ceux qui habitent le plus le centre-ville. Ils sont représentés par davantage de professions intellectuelles que les sympathisants qui comptent plus d'employés. En outre, les sympathisants se démarquent de l'ensemble des enquêtés car ils sont des habitants plus jeunes que les autres. Certains ont contacté la mairie, mais pour d'autres raisons que les plaignants. Une jeune habitante l'a appelée pour se plaindre de ses voisins qui nourrissent un goéland. Quelques-uns ont téléphoné car ils ont vu l'annonce dans les journaux municipaux ou régionaux qui demandaient de prévenir les services de la mairie en cas de nid sur leur toit. Ils ne savaient pas vraiment quelle était l'intention de la municipalité mais par devoir citoyen, ils l'ont avertie. Des défenseurs et des indifférents ont également appelé la mairie, les premiers, pour défendre l'oiseau et les seconds en tant que représentants de syndic de leur immeuble. Enfin, nous pouvons noter que le fait d'avoir ou d'avoir déjà eu un nid sur son toit ne fait pas nécessairement entrer les individus dans la catégorie des plaignants puisque des sympathisants, des défenseurs et des indifférents sont également concernés. En revanche, les nourrisseurs sont les seuls qui n'ont jamais eu de nids sur leur toit.

- b. Des acteurs issus des collectivités territoriales, d'établissements publics ou privés, et d'associations naturalistes

Nous avons réalisé des entretiens avec des agents municipaux et territoriaux, des représentants d'établissements publics ou privés et des personnes travaillant dans le monde associatif (tableau 7). À visée informative, les entretiens n'étaient pas forcément enregistrés, certains prenant la forme d'entretiens informels. Il s'agissait de se renseigner sur l'environnement naturel et urbain des territoires d'études, de comprendre les dynamiques écologiques des populations de goélands et d'avoir un aperçu des dispositifs de gestion du goéland mis en place dans les villes françaises, et particulièrement à Lorient et à Sète. Plus largement, les entretiens ont révélé les interrogations et les réflexions que pose aux municipalités et au monde associatif la nidification du goéland en milieu urbain. Ils ont permis de comprendre comment s'articule « le problème goéland » à l'échelle du territoire et de saisir les enjeux de chaque acteur vis-à-vis de cette problématique.

La place de ces enquêtés dans la construction de notre objet de recherche rejoint les propos de l'anthropologue Jean-Pierre Olivier de Sardan (1995) lorsqu'il décrit ce que sont « des consultants » dans une enquête de terrain : ils « sont invités à dire ce qu'ils connaissent sur un sujet qu'ils partagent avec d'autres acteurs locaux. C'est [leur] "compétence" sur la société locale

ou sur tel de ses segments qui est sollicité » (Olivier de Sardan, 1995 : 77). Les rencontres avec ces « consultants » ont été essentielles dans la compréhension globale du « problème goéland » et dans la construction de la problématique de recherche. Elles nous ont permis de récolter de riches informations, notamment à travers les documents laissés à notre disposition : rapports de stérilisation, de demandes de dérogation pour avoir le droit de stériliser les œufs de goélands, de bilans de recensements, de lettres de la DDTM... Ils ont été précieux pour comprendre certains aspects de la problématique et pour obtenir des cartes et des données chiffrées. Cette collecte de données dans des sources écrites se rapproche d'une forme particulière de production de données, spécifique à l'enquête de terrain que décrit Jean-Pierre Olivier de Sardan (1995) et qu'il appelle « procédé de recension ». L'anthropologue souligne l'intérêt de ce type de données :

« L'importance de ce type de production de données ne doit en aucun cas être sous-estimée : c'est ainsi que s'apprend le "métier", et c'est en se frottant à la recherche de données empiriques ayant un degré raisonné de systématisme et d'ordonnement que le chercheur prend un recul nécessaire par rapport aux discours (des autres) comme aux impressions (les siennes) [...] Il ne s'agit donc plus de "qualitatif", mais d'un certain "quantitatif" intensif sur de petits ensembles. » (Olivier de Sardan, 1995 : 81)

Notre recherche recelant une dimension appliquée, les rendez-vous avec ces « consultants » n'ont pas été difficiles à obtenir. Plusieurs d'entre eux, tels que les agents municipaux ou les chargés de missions au sein des associations naturalistes, avaient participé à l'élaboration du programme dans lequel s'insère la thèse et en font encore partie. Des réunions étaient régulièrement organisées afin de présenter les résultats des différents axes du projet et d'en discuter, ce qui permettait d'avoir des échanges réguliers avec eux. Ensuite, comme pour les habitants, les autres contacts ont été obtenus grâce au vécu sur le terrain à Lorient et à Sète ou par « arborescence » (Beaud & Weber, 1997 : 125).

	Lorient	Sète
Structures municipales et territoriales	-Service Espaces Naturels et Natura 2000 de Lorient Agglomération (agent municipal) -Service Hygiène et Santé de la ville de Lorient (agent municipal) -Service Environnement de la ville de Lorient (agent municipal)	-Service Espaces Naturels de Sète Agglopol Méditerranée (agent municipal) -Service Protection Civile, Hygiène et Santé (PCHS) de la ville de Sète (agent municipal) -SMBT (Syndicat Mixte du Bassin de Thau) (chargé de mission Biodiversité) -SIEL (Syndicat Mixte des Étangs Littoraux) (chargé de mission Natura 2000 et zones humides)

<p>Établissements publics ou semi-publics</p>	<p>-Service QHSE (Qualité, Hygiène, Sécurité, Environnement) et Service technique du port de pêche (direction) -CCI Port de commerce (Chambre de Commerce et d'Industrie) (responsable d'exploitation et sureté portuaire) -DDTM du Morbihan (délégué territorial)</p>	<p>-Service Qualité, Sécurité et Environnement du port Sud de France (directeur et employé) -DDTM Hérault (délégué territorial)</p>
<p>Entreprises privées</p>	<p>-Sous-traitant STPI (Société Technique de Propriété Industrielle) de la société Naval Group (employé) -Société Alpinistes Brestois (directeur)</p>	
<p>Structures associatives</p>	<p>-Bretagne Vivante-SEPNB (chargé de mission Oiseaux marins) -LPO Morbihan (chargé de mission) -Maison de la mer (médiatrice) -Association Sea Shepherd (bénévole) -Centre de soins Volée de Piaf (directeur)</p>	<p>-CEN L-R (Conservatoire d'espaces naturels du Languedoc Roussillon) (chargé de projets et bénévole) -LPO Hérault (chargé de mission ornithologie) -Association naturaliste ADENA (bénévole) -Association naturaliste GRAINE (bénévole) -Association naturaliste KYMIO (directeur) -Centre de soins LPO de Villeveyrac (soigneuses)</p>

Tableau 7 : Structures territoriales et associatives, établissements publics ou semi-publics et entreprises privées interrogés lors de l'enquête de terrain (il est indiqué, entre parenthèses, la fonction de la personne interrogée)

Le tableau 7 montre que nous avons rencontré une diversité de « consultants » plus ou moins liés à notre question de recherche. Lorsque nous avons commencé le terrain, nos premiers interlocuteurs ont été les agents municipaux des services Hygiène et Santé de Lorient et PCHS de Sète. Ils ont joué un rôle important dans notre enquête car ils sont les seuls acteurs que nous avons interrogés qui répondent directement aux plaintes des citoyens et qui agissent en conséquence. Lors de nos nombreuses discussions avec eux, ils nous ont expliqué les différents types d'appels qu'ils reçoivent, la manière dont les campagnes de stérilisation des œufs se déroulent et leur façon de gérer les plaintes. C'est aussi grâce à eux que l'on a obtenu les documents présentant les bilans de stérilisation, les dossiers de demandes de dérogation et les premiers contacts d'habitants.

Ces agents municipaux sont parfois aidés par des entreprises privées pour mener les campagnes de stérilisation des œufs. À Lorient, nous avons réalisé un entretien avec l'une d'elles, la société des Alpinistes Brestois (tableau 7). L'échange a permis d'obtenir des informations complémentaires sur le travail de stérilisation et de mieux comprendre le lien de ces entreprises privées avec les communes.

Les agents municipaux sont en relation avec des délégués territoriaux de la DDTM qui les autorisent à mener les campagnes de stérilisation (tableau 7). Les entretiens avec ces délégués nous ont aidés à saisir la manière dont les demandes de dérogations rédigées par les communes étaient examinées par la DDTM et quels étaient les critères pour qu'elles soient accordées aux municipalités.

Lors de discussions avec les services Hygiène et Santé de Lorient et PCHS de Sète, nous avons appris que les goélands posaient des problèmes aux activités du port de pêche et de commerce, et gênaient notamment des employés de Naval Group⁹⁴ à Lorient. C'est pour cette raison que nous avons ensuite décidé d'interroger ces acteurs (tableau 7). À Lorient, la direction du port de pêche nous a rapporté que des pêcheurs et des employés des ateliers de mareyage étaient perturbés dans leur travail par les goélands. C'est notamment grâce à cet entretien que nous avons pu savoir que des campagnes de stérilisation avaient déjà été réalisées sur les toits de certains bâtiments du port il y a plusieurs années et qu'elles ont été reprises en 2017. À Sète, c'est surtout au port de commerce qu'ils se disent dérangés par la nidification des goélands : les fientes des goélands salissent les quais dédiés aux ferrys et aux paquebots. Des effarouchements sonores ont été installés mais ils n'ont aujourd'hui plus d'effets sur les oiseaux. Les rendez-vous avec les personnels du port de pêche et de commerce ont également fourni de nombreuses informations sur l'histoire, l'organisation et l'économie des ports. À Lorient, nous avons rencontré une employée qui travaille dans une société avec laquelle Naval Group sous-traite des missions de nettoyage comme la stérilisation des œufs, ce qui nous a permis de comprendre comment la nidification du goéland était gérée et appréhendée par l'entreprise Naval Group.

Ensuite, les services espaces naturels et Natura 2000 des agglomérations ont été interrogés afin de recueillir des données sur les milieux naturels qui composent les territoires, notamment au niveau de leur richesse avifaunistique (tableau 7). Par ailleurs, cet échange a permis de comprendre que les agglomérations ne possèdent aucune compétence pour ce qui est de la gestion des goélands urbains. Les services espaces naturels et Natura 2000 s'occupent principalement de la gestion des sites naturels présents sur le territoire, déclarés Sites d'intérêt Communautaire (SIC)⁹⁵, et coordonnent des comptages sur certaines espèces comme les larolimicoles, souvent en étroite collaboration avec des associations naturalistes. À Lorient, ils sont fortement préoccupés par le dérangement créé par l'Homme et ses activités de loisir dans la petite mer de Gâvres, zone Natura 2000 et site de nidification et de repos pour de nombreuses espèces d'oiseaux. Toutefois, nous avons vu qu'en 2020, ils ont été sollicités par la DDTM pour coordonner le comptage des goélands urbains à l'échelle de la rade de Lorient. À Sète, le service des espaces naturels gère surtout les conflits autour de la gestion hydraulique de ses étangs, composés d'anciens salins. Il tente notamment de concilier les différents usages de l'espace liés à l'activité des conchyliculteurs, à l'agriculture de la vigne avec sa mission de protection des oiseaux.

⁹⁴ Pour rappel, Naval Group est un groupe industriel français spécialisé dans l'industrie navale de défense (cf. p. 114, 116).

⁹⁵ Un SIC est un site Natura 2000 désigné au titre de la Directive « Habitats ». Un site devient SIC lorsqu'il est inscrit sur les listes arrêtées par décision d'exécution de la commission européenne (République française. Datagouv.fr [en ligne]. Consulté le 22.07.2019 sur : <https://www.data.gouv.fr/en/datasets/sites-dinteret-communautaire-sic-natura-2000/>).

Afin de déterminer quels autres acteurs pouvaient être concernés par la problématique des goélands urbains et d'avoir davantage d'informations sur les espaces naturels qui environnaient Sète, nous avons été amenés à rencontrer d'autres représentants d'établissements publics (tableau 7). Structure de gouvernance des territoires, le SMBT regroupe trois intercommunalités : Sète Agglopôle Méditerranée, la Communauté d'Agglomération Hérault Méditerranée et Montpellier Méditerranée Métropole. Contrairement aux agglomérations et aux communes, le syndicat n'a pas de compétences opérationnelles mais travaille dans la planification territoriale, l'étude et l'expertise. Sa mission principale est de veiller à la qualité de l'eau dans les lagunes pour maintenir les différents usages (conchyliculture, thermalisme, activité nautique...). Il gère également, en collaboration avec des associations, certains espaces naturels Natura 2000 du territoire. En 2017, il a été confronté au « problème goéland » suite à la plainte des conchyliculteurs de l'étang de Thau, qui ont accusé les oiseaux marins de provoquer, par leurs fientes, une pollution bactérienne sur leurs coquilles. Il doit aujourd'hui répondre au mécontentement des conchyliculteurs et trouver des pistes de solutions pour apaiser ce conflit entre les Hommes et les oiseaux. Pour résoudre cette situation, le syndicat estime qu'il faut prendre le problème à l'échelle globale du territoire, qu'il faut « une stratégie goéland »⁹⁶ qui prenne notamment en compte les ennuis que pose le goéland en ville : « si on gère juste les tables conchylicoles, ils [les goélands] vont se reporter ailleurs, et dans deux ans on a des plaintes ailleurs »⁹⁶.

Outre le SMBT, nous avons rencontré une salariée du SIEL⁹⁷, autre syndicat mixte qui s'occupe des différentes lagunes et sites Natura 2000 entre Sète et Montpellier et qui regroupe trois intercommunalités : Montpellier Méditerranée Métropole, Sète Agglopôle Méditerranée et Agglomération du Pays de l'Or (tableau 7). L'une des raisons pour laquelle il nous semblait intéressant d'échanger avec elle, est que le SIEL a mené entre 2007 et 2016 des campagnes de stérilisation sur les œufs de goélands dans les étangs palavasiens. Nous voulions en savoir plus car des habitants nous en avaient parlé. Bien que le SIEL ne soit quasiment jamais sollicité sur cette question du goéland urbain, plusieurs communes ou des DDTM lui ont d'ailleurs déjà demandé conseil en vue de son expérience de stérilisation sur les étangs palavasiens. Elles voulaient connaître son protocole et sa manière de procéder pour stériliser les œufs.

Pour finir, nous avons interrogé des structures associatives (tableau 7). Il s'agissait d'abord de recueillir des données sur les dynamiques des populations de goélands et sur les comportements biologiques de l'oiseau. Nous nous sommes surtout tournés vers l'association Bretagne Vivante-SEPNB à Lorient, et vers le CEN L-R et la LPO à Sète. Ces dernières nous ont laissé consulter leurs recensements et leurs études. Nous nous sommes également intéressés à ces acteurs afin de savoir s'ils réalisaient des animations, de la communication ou de la sensibilisation sur les goélands urbains auprès du grand public. Dans la commune bretonne, nous avons découvert que l'association Bretagne Vivante-SEPNB organise des animations sur les goélands dans les écoles. La Maison de la Mer, association qui développe des outils et des actions de diffusion de la culture

⁹⁶ Propos issus de l'entretien avec le chargé de mission du SMBT.

⁹⁷ La salariée nous a informés que le SIEL devrait bientôt disparaître pour fusionner avec les services Natura 2000 des agglomérations.

scientifique, technique et industrielle, propose aussi des sorties sur le port de pêche de Lorient. Néanmoins, le goéland, et les potentielles gênes qu'il cause aux pêcheurs et aux employés des ateliers de mareyage sont rarement évoqués. Dans la commune occitane, nous avons appelé de nombreuses associations mais aucune d'entre elles n'a paru mener d'animations ou de sensibilisation spécialement dédiées aux goélands et à sa présence dans les villes.

À Lorient, nous avons discuté avec des membres de l'association Sea Shepherd et du centre de soins Volée de Piaf de Languidic afin de clarifier certaines informations évoquées par des enquêtés et de savoir s'ils étaient témoins de violence envers l'animal (tableau 7). De même, dans la cité occitane, nous avons demandé aux soigneuses du centre de soins LPO de Villeveyrac (commune située à une vingtaine de kilomètres de Sète) si elles s'occupaient de goélands qui avaient subi des actes de maltraitances.

Au sein de ces « consultants », plusieurs personnes ont joué un rôle plus important que d'autres dans le bon déroulement de l'enquête ethnographique et dans l'avancée de la recherche. Elles sont ces médiateurs, ces « passeurs », ces « personnes ressources » sur lesquelles on peut s'appuyer et qui facilitent le travail lorsqu'on n'en a besoin (Olivier de Sardan, 1995 : 89). Elles font parties du service environnement de Lorient, du service PCHS de Sète et de l'association Bretagne Vivante-SEPNB. Nous avons eu régulièrement des échanges avec elles, ce qui a permis de répondre à de nombreuses interrogations survenues sur le terrain, d'enrichir nos réflexions et de consolider la problématique de recherche.

Les entretiens plus ou moins informels avec ces « consultants », ces « passeurs » ont permis de recueillir les informations nécessaires afin d'identifier, à travers le « problème goéland », les liens qui s'établissent entre les différentes institutions, les établissements publics, semi-publics ou privés et le monde associatif (fig. 89). Ils révèlent aussi que seules les communes sont directement confrontées à cette problématique des goélands urbains et prennent en charge le problème (fig. 89), bien qu'à Lorient, l'agglomération commence à s'en occuper. Les autres acteurs sont moins préoccupés par ces questions (fig. 89), ce qui explique d'ailleurs pourquoi nous nous sommes tournés principalement vers les agents municipaux de Lorient et de Sète pour mener à bien l'enquête de terrain ethnologique et recueillir de l'information.

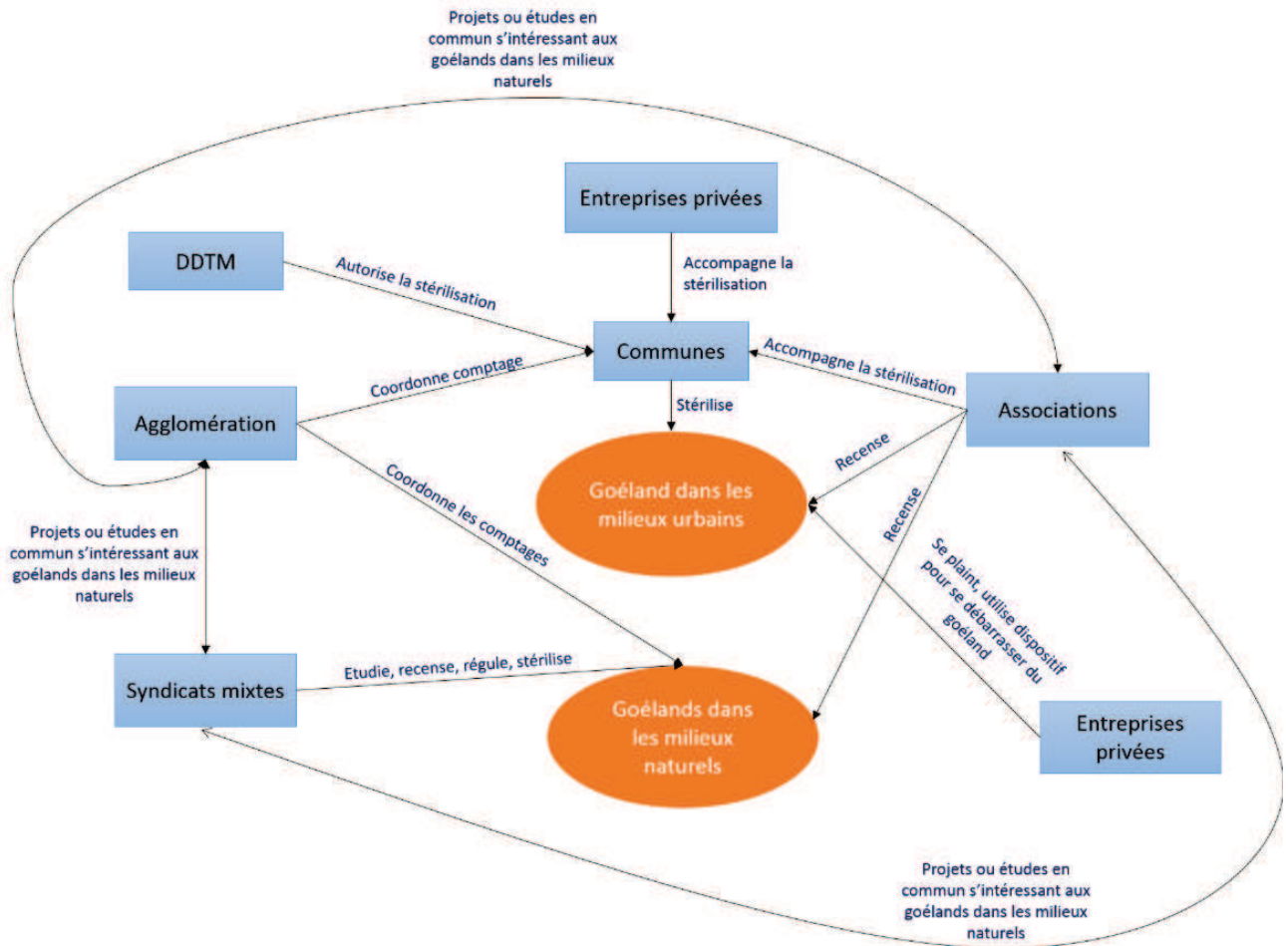


Figure 89 : Acteurs institutionnels et associatifs, établissements publics ou semi-publics et entreprises privées liés directement ou indirectement à la gestion des goélands en milieu naturel et urbain

II. L'ANALYSE DES DONNÉES RECUEILLIES SUR LE TERRAIN

1. L'analyse des entretiens et le travail d'écriture

a. La transcription et le codage

La méthode qualitative a été retenue pour analyser les données recueillies sur le terrain. Elle est un mode de production de connaissances utilisées pour des questionnements complexes (Claeys & Thiann-Bo Morel, 2015) que nous pensons appropriée pour notre démarche. En effet, nous étudions des processus et des dynamiques qui changent à l'échelle du temps et des territoires ; nous nous intéressons à la diversité des relations qui existent entre des Hommes et des animaux ainsi qu'à l'évolution des représentations sociales d'un oiseau, objet de recherche qui demande nécessairement un travail d'interprétation et une approche qualitative. Par ailleurs, la méthode qualitative est définie par Alex Mucchielli, professeur en sciences de l'information et de la communication, en ces termes :

« C'est une démarche discursive [...] La logique essentielle à l'œuvre participe de la découverte ou de la construction d'un sens. Les mots, qui sont souvent le support sur lequel travaille l'analyste, ne sont jamais analysés que par d'autres mots, sans qu'il y ait passage par une opération numérique. Le résultat n'est jamais une proportion ou une quantité : c'est une qualité, une dimension, une extension, une conceptualisation de l'objet. La logique essentielle à l'œuvre participe de la découverte ou de la construction d'un sens. Les mots, qui sont souvent le support sur lequel travaille l'analyste, ne sont jamais analysés que par d'autres mots, sans qu'il y ait passage par une opération numérique. Le résultat n'est jamais une proportion ou une quantité : c'est une qualité, une dimension, une extension, une conceptualisation de l'objet. » (Mucchielli, 2004 : 211)

Contrairement à l'analyse quantitative qui applique des traitements statistiques, la méthode qualitative permet d'entrer dans la finesse et de rendre saillant la diversité des liens qui existent entre les citoyens et le goéland. Elle apporte des éléments précieux de contextualisation pour comprendre les représentations des habitants sur l'oiseau que des outils mathématiques n'auraient pu révéler.

La phase d'analyse des entretiens a donc commencé dès l'enquête de terrain. Chaque soir, nous écoutons les entretiens enregistrés au cours de la journée en prenant des notes. Nous retranscrivons parfois certains passages qui nous semblaient importants dans la construction de notre questionnement. La retranscription est le procédé qui consiste à convertir un support oral en un texte écrit. Elle constitue une première étape dans l'analyse des entretiens car elle est « la condition nécessaire pour percevoir et analyser la "dynamique" de l'entretien » (Beaud, 1996 : 250).

Lorsque l'enquête de terrain s'est terminée, nous avons consacré plusieurs mois à retranscrire intégralement les entretiens des habitants, en restant au plus près des formulations et du langage

vernaculaire. Les extraits d'entretiens cités ont pu être légèrement modifiés afin d'en faciliter la lecture. Pour chaque habitant interrogé, ont été notés le contexte dans lequel a été effectué l'entretien et les éléments non-verbaux perçus durant l'échange, tels que les silences, les rires ou les bâillements. Dans un souci de gestion du temps imparti, seuls 60 sur 80 entretiens ont été retranscrits intégralement et littéralement. Sur les 20 autres, certains passages jugés importants ont été retranscrits. Les 60 entretiens retranscrits ont été choisis car ils ont été estimés les plus intéressants du point de vue de la richesse, de la diversité et de la complexité des discours qu'ils proposaient. Nous avons fait particulièrement attention à retranscrire des entretiens témoignant d'une diversité de relations avec le goéland, l'objectif de notre recherche étant d'explorer la variété des rapports entre l'humain et l'oiseau. La diversité des enquêtés quant à leur profil sociologique et leur lieu d'habitation a été prise en compte dans notre choix. Nous avons également veillé à ce que les entretiens sélectionnés représentent et reflètent suffisamment l'ensemble des 80 entretiens effectués.

Les entretiens ont été transcrits intégralement puis codés à l'aide du logiciel d'analyse qualitative Sonal. Ce dernier nous a facilité le travail de retranscription grâce à plusieurs outils (affichage du fichier audio et du traitement texte dans la même fenêtre, « mode dictée »...) et il a ensuite permis, grâce au travail de codage, de réaliser une analyse thématique afin de faire ressortir les principales représentations du goéland. Le codage est une procédure de déconstruction des données qui consiste à découper, à isoler et à classer des séquences d'entretiens puis à les associer à des thèmes (Deslauriers, 1991). C'est « un travail simultané de création, d'interprétation et d'induction » (ibid. : 70). Les séquences d'entretiens sont de taille variable, allant d'expressions, de phrases à des paragraphes entiers. Elles peuvent être assignées à plusieurs thèmes qui peuvent eux-mêmes être attribués à différents morceaux d'entretiens. Cette opération intellectuelle de codage qui transforme des données brutes en une première formulation signifiante n'est pas neutre ; les thèmes choisis sont révélateurs de sens (Mucchielli, 2004). Pour illustrer l'opération de codage, voici un exemple de propos issu d'un habitant de Sète et associé à plusieurs thèmes différenciés par plusieurs couleurs (fig. 90) :

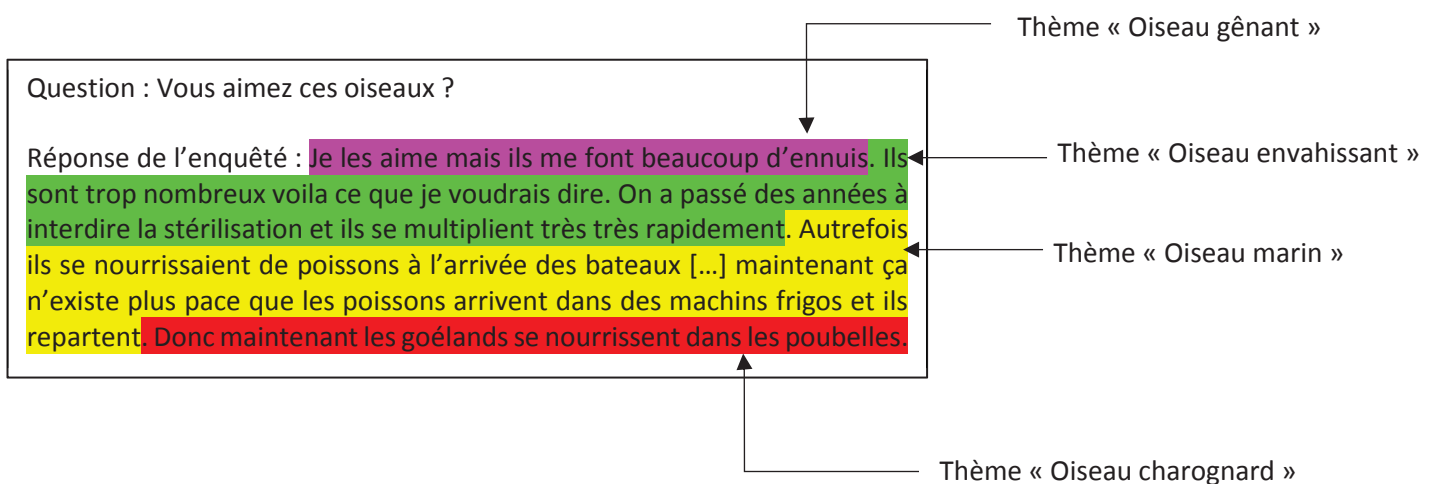


Figure 90 : Exemple de codage d'un propos issu d'un entretien d'un habitant de Sète

Au fur à mesure du travail de codage, plusieurs thèmes sont apparus, certains ont évolué alors que d'autres ont disparu. Ils ne sont pas prédéterminés en amont mais ils découlent de la lecture de l'entretien et de l'analyse du chercheur. L'important est d'être au plus près du propos des habitants et que les thèmes choisis traduisent ce que l'enquêté a voulu dire et le sens qu'il a mis dans ses paroles. C'est une méthode empirique et descriptive puisque c'est le terrain qui doit guider les thèmes, et non le scientifique qui doit faire dire ce qu'il veut au terrain et aux discours des habitants. Comme l'explique le sociologue Christophe Lejeune, le thème est « expérientielle » : il reste ancré dans le matériau, caractérise le vécu analysé et ne porte non sur « ce dont parle l'informateur, mais sur ce qu'il dit à ce sujet » (Lejeune, 2014 : 64). Une fois l'opération de codage terminée, nous avons relevé dans l'ensemble des 60 entretiens traités les thèmes les plus présents et les plus rares. Grâce à différents outils proposés par le logiciel Sonal, nous avons repéré quels thèmes ressortaient le plus pour chaque catégorie d'habitants issue de notre typologie. Certaines séquences codées ont été extraites et analysées afin d'approfondir nos questions de recherche et répondre à plusieurs de nos hypothèses. Cette analyse thématique a permis d'organiser nos données de terrain qualitatives et d'identifier les différentes représentations qu'ont les citoyens des goélands et ce, en fonction de leur relation à l'oiseau.

b. Comprendre le sens des propos, interpréter les entretiens puis écrire

Au-delà des opérations de codage, l'ensemble des 80 entretiens a été analysé à travers les champs lexicaux, le vocabulaire et les formulations employés par les habitants. Les logiques de discours, autrement dit, les argumentaires déployés et les enchaînements d'idées opérées au cours de l'entretien pour défendre ou refuser la présence du goéland en ville, ont été également relevés. Les silences, les bâillements, les rires, l'intonation employée, soit les signes non verbaux parfois annotés dans les entretiens transcrits, ont été analysés afin de saisir le sens des propos et comprendre davantage le sentiment de l'enquêté vis-à-vis du goéland. Ce travail a nécessité de réécouter de nombreuses fois les enregistrements. Ce qui nous intéressait le plus était le sens que portaient les discours des personnes interrogées. Nous considérons que les mots, les façons de s'exprimer des habitants, de même que les émotions perçues, permettent d'accéder à d'autres informations que celles obtenues par l'analyse thématique. Ils révèlent la pensée des enquêtés (Beaud & Weber, 1997), dévoilent leur façon d'appréhender le monde et leur manière de concevoir l'animal. Ces mots ont la vertu de dire à leur « manière, simple, imagée, quotidienne, des catégories de classement et de jugement "indigènes" » (Beaud, 1996 : 252). En outre, nous nous inspirons du travail de l'ethnologue Sophie Laligant (1999) qui a étudié les représentations que se font des jeunes « en difficulté » de la nature et de l'espace dans la commune de Jouy-Le-Moutier située près de Paris. Elle s'est intéressée au vocabulaire et aux lexiques employés par les jeunes pour comprendre leur rapport au territoire et identifier leur système de valeurs et de catégorisation de l'environnement. Son travail témoigne de l'intérêt d'analyser les mots utilisés par les enquêtés afin de comprendre leur relation au monde :

« Les lexiques du monde végétal et de l'environnement élaborés par les jeunes en difficultés ne sauraient être envisagés comme des catégories universelles établi à priori, à l'instar

des espèces inventoriées par les naturalistes. Ces classifications n'existent en effet que dans les relations qui leur donnent sens [...] En dégagant la cohérence des termes qu'ils utilisent pour parler de la végétation, de l'environnement et des endroits qu'ils fréquentent, il est possible de cerner la logique de leurs représentations à l'égard de ce qu'ils nomment "le système de société". Comme nous allons tenter de le montrer, c'est en particulier à travers les relations qu'ils entretiennent avec leur espace vécu qu'ils en cessent de hiérarchiser leur propre valeur. » (Laligant, 1999 : 396)

Les résultats de ce premier travail d'analyse ont été regroupés dans des tableaux Excel sous forme de grille d'analyse (annexe 7). Cette dernière rangeait et classifiait les différents éléments recueillis. Elle a permis de recouper, de croiser et de confronter les données. Des fiches descriptives ont été rédigées sous traitement de texte afin d'explicitier et de détailler les différents champs lexicaux, les logiques de discours et les argumentaires rencontrés dans les entretiens. Elles aidaient à organiser notre pensée en même temps que nos données. Les tableaux Excel et les fiches descriptives nous ont aidés à comparer l'ensemble des entretiens afin de repérer les principales logiques de discours, les récurrences et les contradictions présents dans les propos, ce qui nous a permis de répondre à certaines de nos questions et hypothèses de recherche. Nous avons également dressé une liste de liens, positifs ou négatifs, que les habitants établissent avec le goéland mais aussi avec le monde, les autres citoyens et les lieux, par le biais de l'animal. Ce travail nous a apporté des éléments pour construire la typologie d'habitants présentée dans la partie précédente (cf. fig. 88 ; tableau 6). Plus largement, il nous a aidés à comprendre la diversité des rapports qu'entretiennent les citoyens avec le goéland et le monde qui les entoure, là où l'analyse thématique nous a permis de saisir les représentations que les habitants se font de l'oiseau.

Les résultats obtenus pour Lorient et pour Sète, à partir des analyses qualitatives, ont été comparés les uns avec les autres. Malgré des informations parfois inégales entre les deux villes, nous avons comparé et recoupé les données recueillies dans chaque ville concernant les thèmes résultant du codage, les champs lexicaux, le vocabulaire, les logiques de discours, les argumentaires et les relations entre l'Homme et l'oiseau. Nous avons ensuite relevé les principales différences et similarités. Il s'agissait de comprendre dans quelles mesures et de quelle manière les représentations et les relations entre l'Homme et l'oiseau sur nos deux sites d'études se ressemblaient ou s'éloignaient. Nous considérons que les différences rencontrées entre les territoires de Lorient et de Sète font particulièrement sens, comme celles relevées dans l'analyse thématique ou dans l'analyse des discours pour chacune de ces communes. Il est question « de rechercher des discours contrastés, de faire de l'hétérogénéité des propos un objet d'étude, de s'appuyer sur les variations plutôt que de vouloir les gommer ou les aplatir, en un mot bâtir une stratégie sur la quête des différences significatives » (Olivier de Sardan, 1995 : 84). L'intérêt de l'analyse comparative est bien d'éclairer les données les unes par rapport aux autres et de mieux appréhender les relations des citoyens à l'oiseau pour chaque ville ethnographiée. Elle permet d'apporter l'approche dynamique nécessaire pour saisir la manière dont les territoires sont susceptibles d'influencer les représentations des habitants sur le goéland.

La phase de rédaction a constitué la dernière étape d'analyse des données recueillies. Nous considérons le processus d'écriture comme un véritable travail d'analyse. Lors de la rédaction, nous avons effectivement travaillé à plusieurs reprises nos données et cherché à approfondir notre réflexion. L'écriture faisait surgir de nouvelles hypothèses ou questions qui nécessitaient de se replonger dans notre matériel collecté, encore brut. C'est également lors de l'écriture que nous avons pris conscience de certains résultats et réalités que nous n'avions pas perçus lors du traitement des données. Comme Émilie Courtin et ses collaborateurs le soulignent, l'écriture est un « processus interactif de coproduction de l'écriture et de la pensée » (Courtin *et al.*, 2012 : 10) ; elle ne « constitue pas la phase finale de la recherche, au cours de laquelle le chercheur se contenterait de coucher ses analyses sur le papier. Mais l'écriture enrichit les interprétations, en incitant à explorer de nouvelles pistes d'analyse ou à affiner les concepts mobilisés » (De Verdalle *et al.*, 2012 : 17, 18).

Commencer l'écriture de la thèse est réputée être une étape difficile pour les doctorants (Becker, 2004). Dans notre cas, nous avons ressenti cette crainte de l'échec associée au début de la rédaction mais nous l'avons rapidement dépassée. La lecture du livre du sociologue Howard Saul Becker (2004,) *Écrire les sciences sociales. Commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*, nous a particulièrement aidés et nous a libéré de cette paralysie qui empêche de poser des mots sur du papier. La rédaction a été progressivement plus facile et agréable puisqu'écrire devenait au fur et à mesure une habitude et une pratique quotidienne. Nous avons également essayé comme l'a fait Becker de transformer cette activité en un jeu : « J'avais appris à voir dans la réécriture une sorte d'amusement, un peu comme des mots croisés et non pas comme une corvée honteuse dont la nécessité serait en quelque sorte révélatrice de mon incapacité » (Becker, 2004 : 99). Notre processus d'écriture a beaucoup ressemblé à ce que décrit Howard Saul Becker dans son livre ou aux propos d'Émilie Courtin et de ses collaborateurs qui constatent qu' « écrire c'est penser par version, c'est écrire et réécrire » (Courtin *et al.*, 2012 : 11). Notre méthode était effectivement de noter rapidement, sans trop réfléchir, sur une première feuille de traitement de texte l'ensemble des idées qui nous venaient à l'esprit, qui nous semblaient pertinentes pour le sujet que nous étions en train de traiter. Nous retravaillions ensuite, de façon plus réflexive et analytique, plusieurs fois cette première feuille en nous interrogeant sur ce que nous voulions véritablement dire et montrer au lecteur. Finalement, nous repassions et corrigions au moins une dizaine de fois la première version du texte afin qu'il devienne construit, correct, compréhensible et agréable à la lecture. On pourrait ainsi parler, au lieu d'une écriture, « des "écritures" au pluriel » (ibid.).

2. Se positionner par rapport au terrain, comprendre et dépasser les difficultés de la méthodologie utilisée

La méthodologie générale de thèse que nous venons de décrire possède des biais liés à la subjectivité de l'anthropologue et à la place qu'il occupe sur son terrain d'enquête (Beaud & Weber, 1997 ; Favret-Saada, 1977 ; Olivier de Sardan, 1995). Ce qui nous intéresse dans cette partie est de présenter les difficultés auxquelles nous nous sommes le plus heurtés et d'expliquer comment nous les avons dépassées.

a. La subjectivité du chercheur, un biais à contrôler

La première limite propre à l'enquête de terrain ethnologique et à son analyse concerne la subjectivité de l'anthropologue. Ce dernier, impliquant sa personne dans son processus de recherche, ne peut se défaire complètement de ses préjugés ni de ses ressentis ; ses données intègrent un « facteur personnel » non négligeable (Olivier de Sardan, 1995 : 91). Bien que par son empathie et sa sensibilité, l'ethnologue puisse avoir accès à de nombreuses informations et confidentes de ses enquêtés, sa subjectivité constitue également un biais important si elle n'est pas analysée ni contrôlée : le biais « ne doit être ni nié (attitude positiviste) ni exalté (attitude subjectiviste). Il ne peut qu'être contrôlé, parfois utilisé, parfois minimisé » (Olivier de Sardan, 1995 : 91). Sa sensibilité est susceptible de déformer la réalité et de faire voir au chercheur, sans qu'il en ait conscience, ce qu'il pense. C'est par exemple, l'un des risques lorsqu'il effectue les opérations de codage et choisit des thèmes qui représentent plus ce qu'il compte démontrer que la réalité des propos.

Dans notre cas, nous avons pris conscience de notre subjectivité dans la manière dont nous avons abordé nos deux terrains d'études. Nous connaissions déjà la ville de Lorient et nous nous y étions déjà promenés car nous avons de la famille qui y habite. En outre, ayant vécu toute notre enfance en Bretagne, nous avons grandi dans cette même culture régionale et au sein de ces mêmes paysages que Lorient offre à l'ethnologue. Nous connaissions en revanche peu le sud de la France. Nous n'y sommes allés que quelques rares fois pour les vacances mais nous n'y avons jamais vécu. Les paysages composés d'étangs et de montagnes, les manières de vivre et de s'exprimer des habitants étaient nouveaux pour nous. Ce que nous découvriions sur le terrain à Sète nous a effectivement souvent paru « exotique » ou étranger. Nous avons senti dès le début de la recherche que nous étions plus dépaysés par notre enquête dans la commune occitane que dans la ville bretonne. Le danger était alors de porter un regard différent sur les deux villes, avec un regard moins « neuf » sur Lorient et trop éloigné de la réalité à Sète, ce qui aurait laissé notre subjectivité et notre vécu l'emporter. Afin de limiter ce risque, nous avons utilisé plusieurs techniques. À Lorient, nous avons tenté de faire abstraction de ce que nous connaissions sur la ville et d'entretenir en permanence notre étonnement sur ce que nous voyions et écoutions. Nous nous obligions à nous poser des questions et à être surpris par ce que nous constatons. Nous étions vigilants à ce que rien ne paraisse « trop normal » à nos yeux. À l'inverse à Sète, nous avons fait attention à ne pas rendre le terrain trop différent de celui que nous effectuions à Lorient. Il ne fallait pas transformer ce que nous voyions par excès d'étrangeté et manque d'informations. Comme le résumait Stéphane Beaud et Florence Weber, notre arme contre cette subjectivité a été finalement de « rendre plus familier ce qui est étranger et rendre étranger ce qui est familier » (Beaud & Weber, 1997 : 145, 146).

La subjectivité de l'anthropologue est également mobilisée lorsqu'il discute avec les habitants ou observe des interactions. Il est plus facilement affecté par les arguments et les difficultés que racontent ou que rencontrent ceux qui lui ressemblent. Ses convictions, ses valeurs et idéologies sont tels des filtres qui peuvent l'empêcher d'écouter et de voir ce qui est exprimé ou observé. Elles peuvent fausser l'analyse et livrer des résultats éloignés de l'objectivité et de la rigueur

scientifique. Dans notre cas, il s'agissait de mettre de côté notre intérêt pour la nature et notre préoccupation pour les questions environnementales actuelles le temps du terrain, afin de nous immerger dans le monde de nos enquêtés. Lors des entretiens avec les habitants, nous tentions d'oublier nos convictions et de nous exprimer au minimum sur les sujets d'écologie afin que n'apparaissent pas nos prises de positions. Certaines situations étaient plus délicates, notamment lorsque nous discutons avec des citoyens qui étaient agacés par le goéland et qui n'appréciaient pas particulièrement les oiseaux ou la nature. Avec ces habitants, nous restions neutres et nous faisions attention à ce qu'ils ne se rendent pas compte de nos opinions ni de potentielles divergences. Notre souhait était qu'ils développent leurs propos et se confient afin que nous puissions accéder à leur représentation du goéland et comprendre leur relation avec lui. Nous pensons avoir mené à bien cette mission ; c'est un entretien avec un chasseur de Sète qui nous laisse penser cela. Il nous a raconté qu'un jour, lors d'une sortie en plongée sur une île, il s'était mis à tuer des poussins et à écraser des œufs à coups de bâton pendant plus d'une demi-heure. Confrontés à ces paroles, nous étions assez horrifiés mais nous n'avons rien dit. À l'inverse, nous avons insisté pour qu'il continue son récit et donne davantage de détails car nous voulions comprendre. Nous considérons que si l'habitant a osé nous décrire cette scène, c'est qu'il se sentait en confiance et qu'il ne s'est pas aperçu que nous étions choqués et plutôt hostiles à ce qu'il avait fait. En revanche, avec d'autres habitants qui étaient favorables au goéland tels que les sympathisants, les défenseurs... nous exprimions clairement nos convictions et nos valeurs afin qu'ils développent davantage leurs discours. Dans ce cas, la subjectivité devient pour l'anthropologue une source qu'il peut utiliser pour encourager son interlocuteur à expliquer son propos (Olivier de Sardan, 1995). Le nourrisseur du port de pêche de Lorient que nous avons déjà évoqué nous a par exemple livré plus d'informations lorsque nous lui avons fait part de notre affection pour les oiseaux.

b. La place de l'enquêté, le souci du dictaphone et les autres outils mobilisés

La subjectivité de l'enquêteur interfère dans sa relation à l'enquêté puisque l'ethnologue peut influencer les personnes interrogées par son comportement et ses propos. Cependant, il peut être également victime de sa propre subjectivité car il peut provoquer à son insu certaines attitudes chez les enquêtés et se voir attribuer un statut sans s'en apercevoir, sans l'anticiper. L'anthropologue Jeanne Favret-Saada (1977), lors de son enquête de terrain concernant la sorcellerie dans le bocage de Normandie, a vécu cette expérience. Les habitants qu'elle avait interrogés ont interprété des signes dans son discours sans qu'elle en ait conscience et lui assignèrent une place qu'elle dut jouer durant pratiquement toute son enquête. Elle explique et commente sa situation en ces termes :

« Sur le terrain, l'enquêteur se présente donc régulièrement à son partenaire [à l'enquêté, dans son cas à une personne ensorcelée par la sorcellerie] comme non manquant ou, pour reprendre une expression que j'employais plus haut, il offre au regard de celui-ci une surface continue, non trouée ; tout dans son comportement signifie qu'il est "fort assez" [c'est-à-dire qu'il est capable de guérir ceux qui sont ensorcelés]. D'autant qu'il ne néglige pas d'utiliser les

arguments susceptibles de délier les langues : il se réclame d'une lignée locale de guérisseurs magiques (il affirme, par exemple, que sa grand-mère maternelle, dont le souvenir perdure dans la région, lui a "passé le secret") ; et dans ses conversations avec "les informateurs", il fait la preuve de ce qu'il connaît nombre de recettes de désenvoûtement, de formules magiques et d'anecdotes fantastiques. Bien qu'il en sache rien, l'enquêteur a donc fait exactement ce qu'il fallait pour que ses interlocuteurs le mettent dans la place du désenvoûteur. » (Favret-Saada, 1977 : 40, 41)

Comme l'enseignant ses propos, Jeanne Favret-Saada, sans le vouloir, fut rapidement considérée comme une désenvoûteuse, comme une personne capable de guérir des habitants ensorcelés. Elle dut ensuite apprendre à tenir cette position parmi ses enquêtés si elle voulait continuer à entrer dans leur monde et les comprendre. Par ailleurs, l'ethnologue doit aussi garder en tête que la personne interrogée peut se jouer de lui car elle peut trouver un intérêt personnel à l'entretien et en tirer profit. À son tour, elle joue un rôle et se met alors en scène à l'intention de l'ethnologue. Le danger d'une telle situation est que l'enquêté exagère ses propos, voire révèle de fausses informations. Dans notre cas, nous avons vécu des situations se rapprochant de ce que nous venons d'expliquer et de ce que Jeanne Favret-Saada a vécu. Nous n'avons cependant jamais eu l'impression que les enquêtés nous manipulaient au point de nous donner de faux renseignements. Bien que nous nous présentions en tant qu'étudiant, il est arrivé que plusieurs personnes nous assimilent aux services de la mairie et nous ne nous sommes souvent rendu compte de ce malentendu qu'à la fin de l'entretien. L'habitant nous racontait ses soucis avec le goéland, les dégâts qu'il lui causait puis finissait en nous demandant ce que nous comptions faire pour régler son problème et ce que nous avions prévu. Surpris, nous lui répondions que nous n'étions qu'un étudiant et que nous ne pouvions rien faire pour l'aider. Il s'excusait alors de ne pas avoir compris plus tôt ou restait assez confus, sans comprendre vraiment pourquoi nous l'avions dans ce cas interrogé. D'autres enquêtés, agacés par l'oiseau, se servaient de nous comme porte-parole ou messenger, ils espéraient que nous transmettrions leur plainte à la mairie pour qu'elle agisse. Il se peut que ces derniers types d'enquêtés aient exagéré légèrement leurs propos afin de les rendre plus convaincants et persuasifs, élément que nous avons tenté d'intégrer lors de l'analyse des discours.

Ensuite, l'utilisation d'un dictaphone lors de l'entretien est susceptible d'influencer la personne interrogée puisqu'en enregistrant, nous changeons le statut de la parole (Beaud & Weber, 1997). Nous transformons une parole privée en une parole publique, potentiellement audible par autrui, situation à laquelle les enquêtés sont peu accoutumés dans leur vie quotidienne. Plusieurs anthropologues évoquent ainsi les malaises qu'a pu provoquer la présence d'un dictaphone sur la table lors d'un entretien (Beaud & Weber, 1997 ; Favret-Saada, 1977 ; Mauz, 2002). La personne interrogée est perturbée, peu naturelle et tient des propos confus. C'est finalement, comme le sociologue Pierre Bourdieu cité par Isabelle Arpin (Mauz) (2002) le remarque, « un discours "détraqué" qu'enregistre, et donne à lire, l'enquêteur » (Bourdieu, cité par Mauz, 2002 : 83). Afin de limiter ces biais, il a été nécessaire de rassurer l'enquêté. Au début de l'entretien, nous rappelions que nous nous engageons à respecter l'anonymat des noms de lieux et de personnes, nous mentionnions que l'enregistrement ne serait jamais diffusé et qu'il ne servirait qu'à notre travail d'étudiant. Nous nous justifions également que d'un point de vue pratique, enregistrer

permettait de ne rien oublier et de ne pas transformer les propos, ce qui a constitué finalement les arguments les plus convaincants auprès des habitants. Pendant l'échange, nous veillions à mettre les enquêtés à l'aise et à leur faire oublier le dictaphone. En général, nous n'avons pas vraiment eu de difficultés à enregistrer, la plupart des enquêtés acceptant facilement. Parfois, nous avons pu sentir qu'ils étaient légèrement perturbés au début de l'enregistrement mais ils ont, chaque fois, oublié rapidement le dictaphone.

Nous venons de présenter les principales difficultés que nous avons rencontrées face aux limites de la méthode utilisée, et nous avons expliqué comment nous avons tenté de les dépasser. Deux autres outils clés, que nous avons évoqués dans les premières parties de ce chapitre, nous ont aidés à gérer et à minimiser ces biais. C'est d'abord le journal de terrain qui constitue la principale « arme de l'ethnographe » (Beaud & Weber, 1997 : 94). Il permet d'écrire les impressions et les ressentis subjectifs et de les évaluer. Comme le conseillent Stéphane Beaud et Florence Weber, « plutôt que de les [les impressions et les ressentis subjectifs] censurer à l'avance, de les masquer soigneusement sous une apparence de neutralité, pourtant impossible, c'est en leur laissant libre cours, le temps de les noter, que vous pourrez le mieux vous en débarrasser ou plus exactement en tenir compte pour la suite de vos interprétations » (Beaud & Weber, 1997 : 97). En analysant ses propres affects, il s'agit de se rendre étranger à soi-même, de se soumettre soi-même à un interrogatoire approfondi afin de contrôler sa subjectivité (ibid.). Il convient de s'auto-analyser pour mettre au jour ses propres catégories, socialement construites, de perception de la réalité (Arborio & Fournier, 2015). Mais, c'est pendant et surtout après le terrain, lors de la relecture des notes, que le journal dévoile toute son utilité. Les écrits changent de sens, sont réinterprétés, les impressions et ressentis sont pris en compte dans l'analyse générale de la recherche et deviennent des sources d'informations précieuses pour mieux se saisir de l'objet d'étude. Ensuite, la deuxième technique utilisée, afin de pallier à ces biais, a été d'accumuler un maximum de données objectives qui permettaient de contextualiser nos résultats et de réduire notre subjectivité. Nous nous sommes procurés ces éléments objectifs grâce aux procédés de recension mis en œuvre lors de notre enquête de terrain, grâce à la rédaction de compte-rendu d'entretiens qui détaillaient le contexte des échanges avec les habitants, grâce à notre recherche d'informations sur les caractéristiques sociales des habitants et sur les aspects géographiques, historiques et urbanistiques des villes. Certaines de ces données ont été recoupées et confrontées à celles recueillies sur le terrain et d'autres ont complété et précisé nos résultats. Dans tous les cas, ces éléments objectifs nous ont permis de nous décentrer et de connaître le terrain à partir d'autres points de vue.

III. UNE RECHERCHE DOCUMENTAIRE POUR COMPRENDRE LES IMAGES VÉHICULÉES SUR LES GOÉLANDS

Les goélands font parler la presse et inspirent les romanciers, les écrivains. Les articles de journaux et les ouvrages littéraires constituent des sources écrites intéressantes qui véhiculent des images de l'oiseau dans notre société ; ils participent de la construction des représentations qu'ont les individus sur les oiseaux (Skandrani *et al.*, 2015). La recherche documentaire a tenté de relever les images du goéland diffusées par la presse et la littérature et de les analyser. L'objectif de ce travail n'est pas de dresser un bilan exhaustif du corpus bibliographique sur l'oiseau. C'est une démarche qualitative qui permet d'apporter des éléments de compréhension quant au contexte dans lequel s'insèrent les représentations des habitants que nous avons étudiées. Ces sources écrites « sont à la fois un moyen de mise en perspective diachronique et d'élargissement indispensable du contexte et de l'échelle, et à la fois une entrée dans la contemporanéité de ceux qu'il étudie » (Olivier de Sardan, 1995 : 82).

1. Une recherche dans la presse ancienne départementale

a. Comprendre les représentations passées du goéland

Une première recherche a été effectuée dans des articles parus entre 1840 à 1944 et issus des départements du Morbihan et de l'Hérault. La lecture de la presse ancienne renseigne sur les pratiques des habitants de l'époque avec le goéland ainsi que sur leur vision de l'oiseau. Elle permet d'accéder aux représentations passées du goéland et d'apporter plus largement des éléments de compréhension quant à l'histoire des relations entre l'Homme et l'animal. Comme le constate le sociologue Colin Jerolmack (2008) citant Jennifer Wolch « the media both represent and affect public opinion through their discourse in an "iterative cycle" » (Wolch, cité par Jerolmack, 2008 : 5). Le sociologue qui s'est intéressé aux différentes images véhiculées sur le pigeon biset par le journal américain New York Times de 1851 à 2006, pense qu'une analyse du contenu des médias permet de comprendre comment la société conceptualise ses relations avec les animaux (Jerolmack, 2008).

Les images de l'oiseau relevées dans la presse ancienne départementale ont été confrontées aux représentations qu'ont aujourd'hui les citoyens des goélands. Nous avons analysé dans quelle mesure et de quelle manière les représentations passées et celles recueillies pendant notre enquête de terrain se rejoignent et se différencient : sur quels aspects s'opposent-elles et s'accordent-elles ? Sont-elles si éloignées ? Quelles sont celles qui offrent un regard plus positif ou plus négatif sur l'oiseau ? Leurs points de ressemblances et de divergences ont permis de comprendre comment les représentations des habitants ont évolué à Lorient et à Sète. Par l'approche diachronique qu'elle propose, cette confrontation a permis d'identifier si les représentations du goéland se sont transformées et ont changées au cours du XX^e siècle.

La recherche dans la presse ancienne s'est effectuée dans les archives en ligne du Morbihan et de l'Hérault. Par souci de temps, elle s'est limitée au territoire des deux départements. Pour le

Morbihan, le travail était facile car il existe un site Internet spécialement dédié aux archives et notamment à la presse ancienne⁹⁸. Sont proposés des articles allant du début du XIX^e jusqu'au milieu du XX^e siècle. Au niveau de l'Hérault, le département ne possède pas de site qui répertorie l'ensemble de ses archives de presse. Le travail a été plus compliqué et plusieurs sites ont dû être consultés, celui de la région Occitanie Pyrénées-Méditerranée et de la bibliothèque numérique de Montpellier, qui mettent en ligne certains anciens journaux locaux⁹⁹ datant également du début du XIX^e jusqu'au milieu du XX^e siècle. Pour ces deux sites, un filtre permettait de sélectionner uniquement la presse correspondant au département de l'Hérault. Il a fallu ensuite compiler les données et vérifier qu'il n'y ait pas deux fois le même article répertorié.

Sur chacun des sites Internet a été effectuée une recherche avec le terme « goéland ». Nous avons pensé faire une seconde recherche avec le mot « mouette », cette espèce étant souvent confondue avec le goéland. Néanmoins, au vu du nombre de résultats obtenus avec ce deuxième terme, nous avons estimé que nous n'aurions pas le temps de traiter les deux recherches. Seuls les résultats avec le mot « goéland » ont donc été consultés et étudiés. L'analyse a consisté d'abord en la lecture complète des articles répertoriés. Le nom du journal et sa date étaient notés ; le type d'article et/ou de registre utilisé par l'auteur (récit, fait divers...) étaient définis. Ce premier travail permettait de contextualiser les données recueillies et de situer le cadre dans lequel était extraite l'image du goéland que nous avons identifiée. Dans un second temps, nous nous sommes intéressés à la rhétorique et à la façon dont les articles parlaient du goéland. Il s'agissait d'identifier la vision de l'oiseau véhiculée par le journal et d'y relever les possibles pratiques évoquées de l'Homme avec l'animal. Comme Colin Jerolmack (2008), notre méthode rejoint celle de l'ethnologue qui analyse ses notes de terrains et ses entretiens. Elle se rapproche de la technique de codage que nous avons utilisée pour analyser les entretiens, et qui consiste à relever les principaux thèmes émergents des discours. À l'opposé d'un historien qui a l'habitude de travailler avec des archives, l'objectif de notre recherche documentaire n'était pas de décrire le contexte dans lequel était écrit l'article ni d'identifier la position de l'auteur. Mais il était question de comprendre l'image du goéland transmise par l'article et de collecter des informations sur l'histoire des relations entre l'Homme et le goéland.

⁹⁸ Les articles consultés sur la presse ancienne du département du Morbihan se trouvent sur le site Internet : <https://recherche.archives.morbihan.fr/archive/recherche/presse/n:21> (Département du Morbihan. *Presse ancienne*. Archives du Morbihan Un service du Département [en ligne]. Consulté le 12.11.2017 sur : <https://recherche.archives.morbihan.fr/archive/recherche/presse/n:21>).

⁹⁹ Les articles consultés sur la presse ancienne du département de l'Hérault se trouvent sur les sites Internet : <https://ressourcespatrimoines.laregion.fr/> (Région Occitanie Pyrénées-Méditerranée. *Ressources La médiathèque numérique culturelle*. PATRIMOINES en OCCITANIE [en ligne]. Consulté le 04.02.2018 sur : <https://ressourcespatrimoines.laregion.fr/>) et <https://memonum-mediathèques.montpellier3m.fr/> (Montpellier Méditerranée Métropole. Mémonum Bibliothèque numérique patrimoniale Montpellier3M [en ligne]. Consulté le 27.03.2018 sur : <https://memonum-mediathèques.montpellier3m.fr/>).

b. Les caractéristiques des journaux et articles analysés

La recherche documentaire a permis d'analyser un corpus de 357 articles (fig. 91), soit 226 à Lorient et 131 à Sète. La différence numérique entre les deux villes s'explique par le fait, comme nous l'avons expliqué ci-dessus, qu'il a été plus facile d'avoir accès à la presse ancienne dans le département du Morbihan que dans celui de l'Hérault. Dans ce dernier territoire, aucun site ne centralisait l'ensemble de la presse ancienne locale et les deux sites que nous avons consultés proposaient moins d'articles que celui du Morbihan.

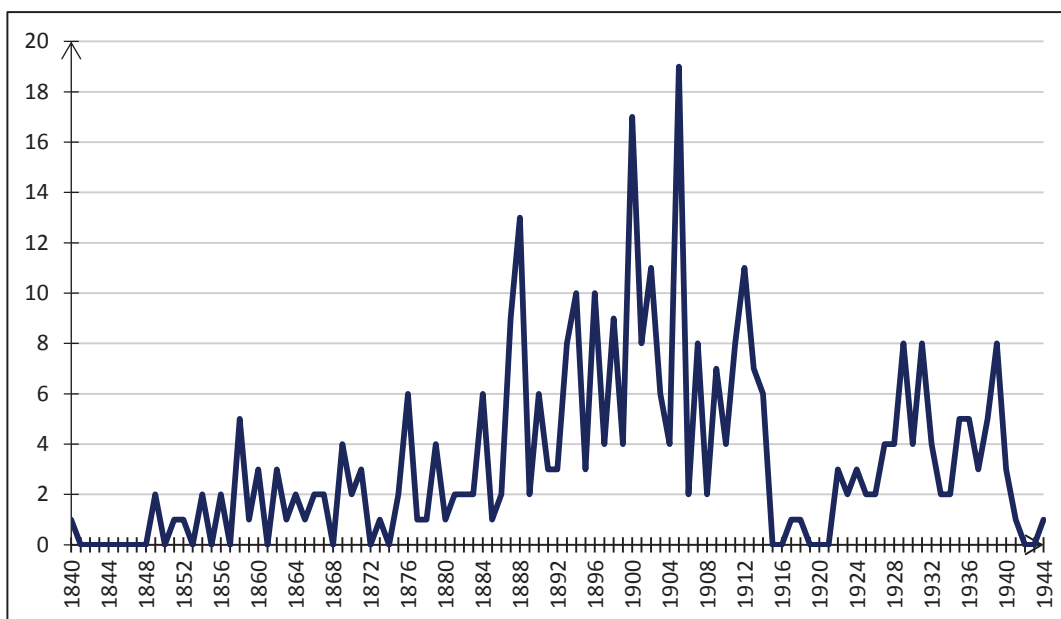


Figure 91 : Nombre d'articles recensés en fonction de l'année dans la presse ancienne départementale du Morbihan et de l'Hérault

Les articles référencés vont des années 1840 à 1944 (fig. 91). La période étudiée n'a pas été choisie volontairement puisqu'elle correspond aux limites des résultats obtenus sur les sites Internet. Les articles sont plus nombreux entre la fin du XIX^e et le début XX^e siècle (fig. 91). Certaines années, aucun journal n'a pu être consulté (fig. 91). Nous ne possédons aucun élément qui permettrait d'expliquer ces variations d'occurrence du terme « goéland » entre les différentes années.

Plusieurs journaux ont été consultés :

Pour le département du Morbihan : L'action catholique du Morbihan / L'Avenir du Morbihan / Le journal de Pontivy et de son arrondissement / Le Nouvelliste de Vannes / Le petit Lorientais / Le Progrès du Morbihan / Le Semeur / L'écho de Lorient et du Morbihan / L'écho de Quiberon, de la presque-île de Belle-Île, de la trinité-sur-Mer, d'Etel/ L'écho du Morbihan de la Basse Bretagne et de l'ouest / Les nouvelles de Lorient, du Morbihan, de Bretagne et de l'Ouest / Les nouvelles morbihannaises / L'éveil du Morbihan / L'ouest républicain

Pour le département de l'Hérault : Le petit méridional /Le messenger du midi/La vie montpelliéraine / La Bohême / L'Éclair / Le journal de Cette / Le petit cettois / Le publicateur de Béziers

Les titres se réfèrent à des lieux, des communes, des départements ou des régions. Certains journaux concernent directement la ville de Lorient tels que « Le petit Lorientais » et de Sète à l'époque où la ville s'écrivait encore indifféremment Cette, Sette, Septe, Cète ou Cept, tels que « Le petit cettois » ou « Le journal de Cette ».

Comme nous l'avons expliqué dans la partie précédente, les différents registres des articles dans lesquels était employé le mot « goéland » ont été décrits pour chaque journal consulté (fig. 92) :

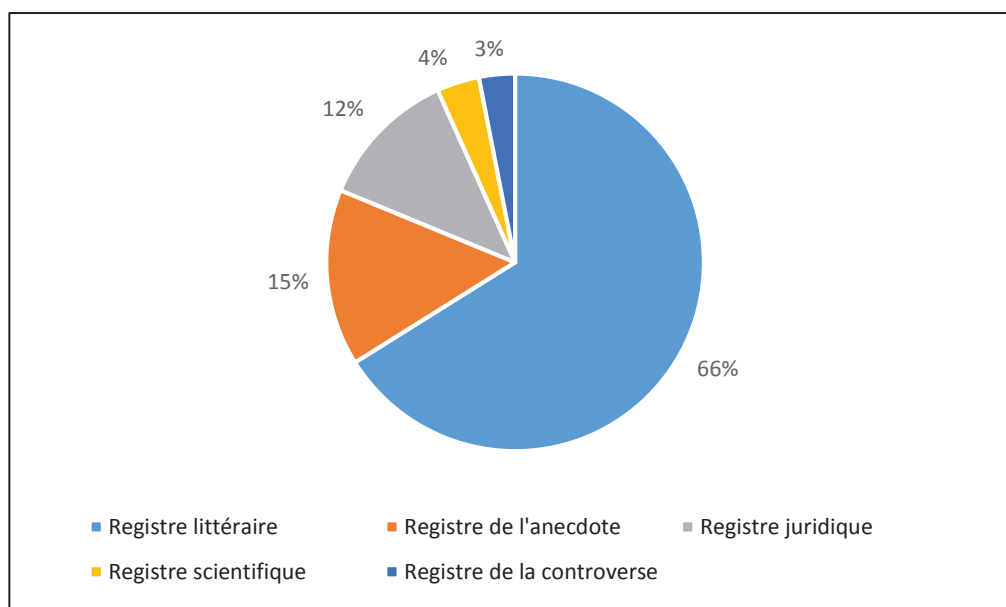


Figure 92 : Occurrences du mot « goéland » par registre dans les articles issus du département du Morbihan et de l'Hérault

Le terme registre dans le sens de notre recherche fait référence à un type d'article et/ ou à un contexte dans lequel est employé le terme « goéland ». Nous les définissons en ces termes :

Registre littéraire : le terme « goéland » est utilisé dans un registre littéraire, c'est-à-dire dans un article de type feuilleton, récit, prose, poésie, chanson, lettre et notes de lecteurs.

Registre de l'anecdote : le goéland est évoqué à travers des faits divers et/ou anecdotes survenues dans le pays ou dans certaines villes. Il s'agit parfois d'informations sur des phénomènes météorologiques ou sur des événements relatifs aux oiseaux (par exemple l'arrivée sur la côte de nombreux goélands). Les faits divers concernent également souvent des infractions d'habitants qui chassaient sans permis ou qui, en allant à la chasse au goéland, ont tiré sur quelqu'un en pensant que c'était un oiseau.

Registre juridique : le goéland est évoqué dans des textes réglementaires, tels que des arrêtés réglementaires sur la police de la chasse ou sur les dates de clôture de la chasse. Il est employé dans un registre relevant du droit.

Registre scientifique : le goéland est évoqué dans des textes scientifiques et naturalistes qui renseignent sur la biologie et l'écologie de l'oiseau. Il s'agit parfois de résultats de comptages ou de baguages.

Registre de la controverse : le goéland est évoqué dans des débats et des questions de sociétés. Certains auteurs appellent à sa défense et lancent des pétitions contre la chasse des oiseaux marins. La collecte des œufs et le commerce de leurs plumes est également remis en cause dans l'un des articles.

Le registre littéraire est le plus utilisé lorsque le goéland est évoqué dans les articles (fig. 92). Dans quasiment tous les journaux consultés, nous avons effectivement remarqué que quelques pages étaient consacrées à un extrait de roman, à des poèmes ou à des chansons. Ces textes se rapportent fréquemment à la mer et aux marins. L'image du goéland est souvent convoquée dans cet univers maritime et l'animal est parfois le personnage principal du texte.

Que ce soient les articles issus du Morbihan ou de l'Hérault, l'occurrence « goéland » est utilisée dans des registres proportionnellement comparables. L'oiseau est légèrement plus sujet à controverses dans le Morbihan, les pétitions contre la chasse se retrouvant, par exemple, uniquement dans ce département.

2. Une recherche dans la presse contemporaine

Une deuxième recherche documentaire a été réalisée dans la presse contemporaine. Les journaux consultés datent des années 1960 à nos jours. Plus récents que ceux analysés précédemment, ils sont tous encore publiés aujourd'hui. Le quotidien Ouest-France et diverses presses régionales, nationales et étrangères composent ce corpus. Les méthodes de recherche documentaire et d'analyse se rapprochent de celles que l'on a précédemment décrites.

a. Comprendre le « problème goéland » et les images véhiculées

Une première recherche a été effectuée dans les archives du quotidien Ouest-France entre les années 1960 et 2000, période où le goéland a commencé à poser problèmes aux scientifiques puis aux municipalités. Il s'agissait à travers la lecture des articles de comprendre comment le « problème goéland » a été mis en lumière par la presse et d'identifier les images de l'oiseau véhiculées durant les premières années historiques de nidification en milieu urbain. La recherche a également apporté des éléments de compréhension quant au contexte dans lequel le goéland a commencé à entrer en conflit avec les humains, informations que nous avons rapportées dans le premier chapitre.

De la même manière que pour la presse ancienne, les images collectées dans le journal Ouest-France ont été confrontées aux représentations des habitants sur les goélands recueillies par l'enquête de terrain. Ce travail a permis de comprendre dans quelles mesures les visions véhiculées sur l'oiseau par la presse lors de l'émergence du « problème goéland » se sont diffusées

dans l'espace public et chez les habitants. Lors de l'expansion du goéland hors de ses territoires d'origine, l'oiseau est effectivement quasiment devenu un nuisible aux yeux de certains scientifiques, il dérangeait à cause de sa prédation sur les colonies de laro-limicoles et de la compétition spatiale qu'il entraînait sur les nouveaux sites colonisés. À travers cette recherche documentaire dans la presse contemporaine, il s'agissait d'identifier si ces représentations négatives et caractéristiques de l'époque se retrouvent dans le discours des habitants rencontrés. Les habitants décrivent-ils le goéland comme un oiseau gênant et nuisible ? Si oui, pour quelles raisons ? Les discours des habitants ont-ils fait référence à la prédation du goéland sur les laro-limicoles ? Ont-ils fait référence à ces époques où le goéland inquiétait les scientifiques ? Les enquêtés tiennent-ils le même discours que les journaux ? Cette analyse a permis d'apporter des éléments de comparaison en vue de comprendre la manière dont le « problème goéland » a participé de la construction des représentations sociales de l'oiseau.

Le choix de réaliser cette recherche dans un seul périodique permet de retracer la mise en lumière du « problème goéland » au sein d'un même territoire et d'un unique contexte éditorial. Il aurait été intéressant de faire le même travail avec un quotidien de l'Hérault afin de comparer si le « problème goéland » a été traité exactement de la même manière sur le deuxième site d'étude et s'il a joué de la même façon auprès des habitants. Cette recherche aurait complété la première. Néanmoins, il aurait fallu davantage de temps. De plus, cette seconde recherche ne paraissait pas indispensable au vu des objectifs de la thèse. Nous avons donc opté pour le quotidien Ouest-France car il est l'un des quotidiens les plus lus au niveau national¹⁰⁰ et qu'il couvre l'information sur les premiers territoires français où le goéland a historiquement commencé à poser problème.

La méthode de recherche et d'analyse a été similaire à celle réalisée dans la presse ancienne départementale. Le terme « goéland » a été recherché sur le site des archives en ligne du Ouest-France¹⁰¹ qui propose des articles du début du XIX^e jusqu'à l'année 1944. Les articles ont été lus, datés, annotés et les images du goéland, recensées. En revanche, les registres dans lesquels le mot « goéland » apparaissait n'ont pas été déterminés. Ce travail n'avait plus de réel intérêt car l'oiseau était évoqué quasiment toujours dans les mêmes contextes et les mêmes types de textes. La plupart des articles étaient informatifs et du même ton que ce l'on lit aujourd'hui. L'une des autres différences avec la recherche documentaire sur la presse ancienne, est que nous nous sommes davantage focalisés sur la manière dont le « problème goéland » était introduit dans l'article et sur les nuisances que l'oiseau était susceptible de poser en ville. Il s'agissait d'identifier si l'oiseau était évoqué en termes de problèmes ou non.

De même que Colin Jerolmack (2008), lors de son étude sur les pigeons bisets, une analyse des titres des articles a été effectuée avec une attention particulière pour les mots et les adjectifs employés pour qualifier le goéland. L'objectif de ce travail était d'identifier quelle(s) image(s) de l'oiseau étai(en)t véhiculée(s) par ces titres, sachant que ces derniers participent généralement

¹⁰⁰ Alliance pour les Chiffres de la Presse et des Médias. *Classement audience presse quotidienne régionale 2020 V1*. ACPM L'Alliance pour les Chiffres de la Presse et des Médias [en ligne]. Consulté le 26.06.2017 sur : <https://www.acpm.fr/Les-chiffres/Audience-presse/OneNext-2020-V1/Resultats-par-etudes/OneNext2/Presse-Quotidienne-Regionale>

¹⁰¹ Les articles consultés se trouvent sur le site Internet : <https://abonnement.ouest-france.fr/numerique/124098114> (Ouest-France. Archives [en ligne]. Consulté le 14.10.2017 sur : <https://abonnement.ouest-france.fr/numerique/124098114>).

des premières impressions et informations que nous voyons d'un article et que certains lecteurs ne lisent que les titres si le sujet ne les intéresse pas.

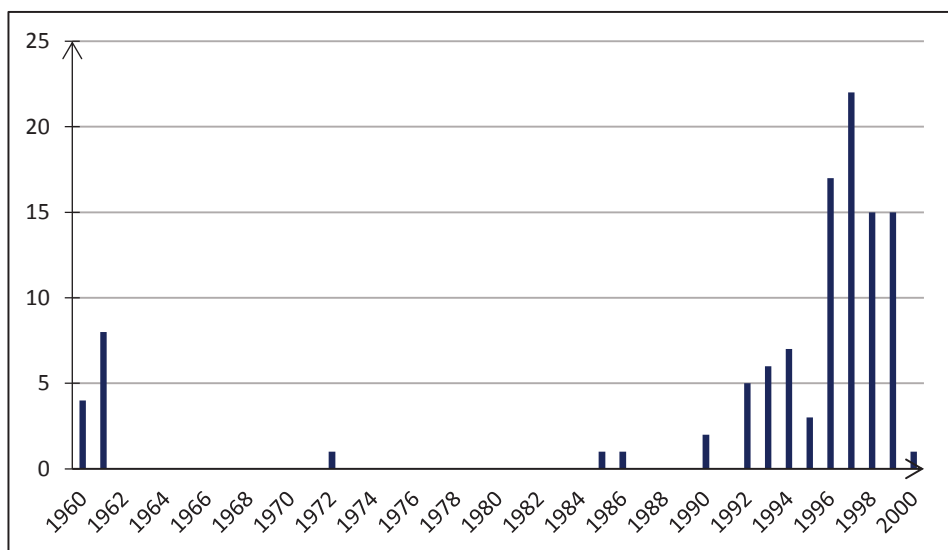


Figure 93 : Nombre d'articles recensés en fonction de l'année dans les archives du quotidien Ouest-France

Cent-huit articles ont été consultés et analysés (fig. 93). La plupart des articles sont parus entre les années 1990 et 2000 car la période correspond au moment où les municipalités ont commencé à recevoir les premières plaintes des habitants et où certaines ont commencé à mettre en place des dispositifs de gestion du goéland en ville. La presse s'est alors emparée de ce sujet. Les quelques articles répertoriés des années soixante évoquent le goéland dans des extraits de roman ; l'oiseau y est décrit dans un registre littéraire comme nous l'avons précédemment décrit. Certains font également référence au goéland dans le contexte des campagnes de chasse ou en tant qu'indicateurs de la météo.

- b. Comprendre l'influence de la presse contemporaine sur les représentations des habitants

Une deuxième recherche a été effectuée dans la presse contemporaine et ce, dans des articles plus récents que ceux du journal Ouest-France ainsi que dans un choix élargi de sources journalistiques. Elle a été décidée lors de l'enquête de terrain suite à certains constats. Ces derniers doivent être expliqués afin de comprendre la raison de cette recherche documentaire complémentaire.

Lors des entretiens avec les habitants de Lorient et de Sète, de nombreuses personnes ont fait référence à des articles de journaux et/ou à des informations qu'ils avaient lues dans la presse, certains citoyens les utilisant pour appuyer leurs propos. Des histoires rapportées par des enquêtés

se rapprochaient également de ce que nous avons déjà lus dans les médias, ce qui laissait penser que les habitants réinvestissaient, sans forcément en avoir conscience, les images et les anecdotes diffusées par les journaux dans leurs discours. En effet, nous connaissions les thèmes abordés par la presse concernant le goéland et les différentes images véhiculées sur l'oiseau grâce à l'alerte¹⁰² que nous avons créée sur un moteur de recherche dès le début de la thèse. La plupart des pages web envoyées par cette alerte étaient des articles issus de journaux régionaux, nationaux ou étrangers. Ainsi, tenant compte du lien entre les médias et le discours des habitants, nous avons considéré qu'il serait intéressant d'analyser plus en profondeur l'ensemble des articles que nous avons accumulés grâce à l'alerte. Nous avons un matériel conséquent et disponible que nous trouvions dommage de ne pas analyser.

Comme pour la presse ancienne départementale et pour le quotidien Ouest-France, l'objectif de cette recherche documentaire était d'identifier à plus large échelle les images véhiculées sur les goélands dans ces articles de journaux accumulés depuis le début de la thèse. Il s'agissait de voir comment était décrit l'oiseau et quelle vision de l'animal s'en dégageait après lecture. Les résultats ont été également confrontés aux représentations des habitants recueillies par l'enquête de terrain. Se sont posées les mêmes questions que pour la presse ancienne : en quoi les images véhiculées par la presse d'aujourd'hui et les représentations des habitants se ressemblent-elles ? En quoi s'opposent-elles ? Ce travail a permis de saisir dans quelle(s) mesure(s) et de quelle(s) manière(s) la presse contemporaine est susceptible d'influencer les discours des habitants sur le goéland à Lorient et à Sète.

La méthode employée pour extraire et analyser les images véhiculées sur le goéland dans les articles accumulés a été la même que celle décrite pour la recherche dans le journal Ouest-France. Les articles ont été datés, annotés et les images identifiées. Une analyse des titres des articles a également été effectuée.

Le corpus est composé de 173 articles parus entre 2010 et 2019 (fig. 94). L'année 2017 étant l'année où l'alerte a été créée, la majorité des articles date de 2017 et 2018 (fig. 94). L'alerte recense parfois d'anciens articles, ce qui explique que certains d'entre eux datent d'avant 2017 (fig. 94). La plupart sont publiés au printemps ou en été, période où les goélands sont le plus susceptibles de gêner les habitants et où les municipalités mènent les campagnes de stérilisation des œufs, ce qui explique pourquoi les journaux s'intéressent alors à ces sujets.

¹⁰² Une alerte est un service qui envoie un e-mail ou une alerte lorsqu'une nouvelle page web correspondant aux mots-clés que l'on a choisis apparaît dans les résultats du moteur de recherche.

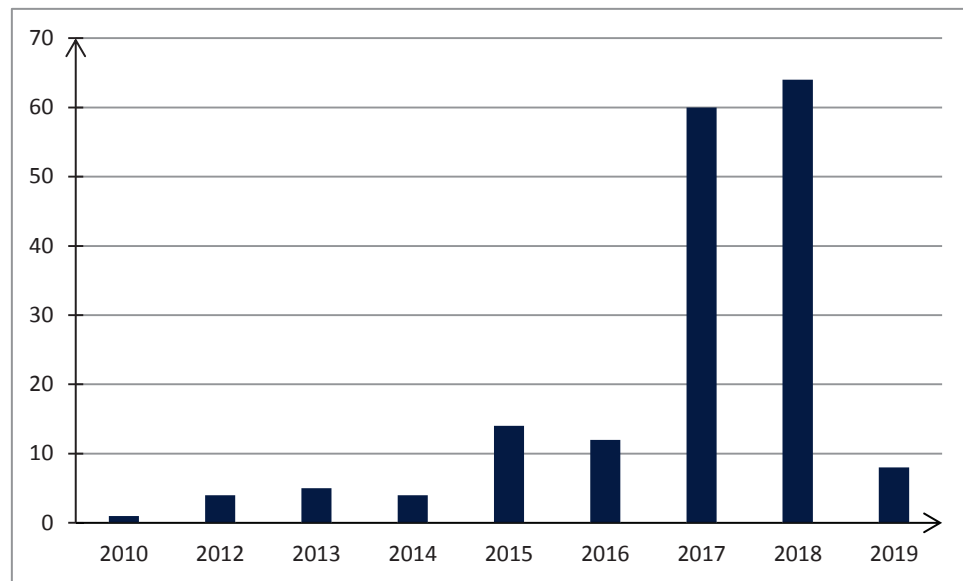


Figure 94 : Nombre d'articles recensés en fonction de l'année dans le corpus de presse contemporaine issu de l'alerte

Le seul critère sélectionné dans l'alerte étant qu'apparaisse le terme « goéland », les articles proviennent de sources journalistiques disparates. Ils sont issus de journaux locaux et régionaux français, certains n'existant qu'en version numérique. Plusieurs sont extraits de sites Internet de radios ou de chaînes de télévision qui proposent de l'actualité en ligne. Certains articles proviennent de chaînes canadiennes ou belges. 107 articles concernent la France (hors Hérault et Morbihan), 20 se rapportent à l'étranger (Italie, Belgique, Canada...), 29 au Morbihan et 17 à l'Hérault.

Les titres des journaux d'où sont issus les articles analysés sont les suivants :

Journaux régionaux et locaux : Ouest-France / Le télégramme / Le Midi Libre / Hérault tribune / La voix du Nord / Le parisien / Le courrier picard / La Manche libre / La Provence / Sud Ouest / Nord littoral / 20 minutes / Nicematin / Corsematin / Le réveil de Berck/ La tribune de Genève

Les sites des journaux, radios ou télévisions proposant l'actualité en ligne : rtl.fr / cnews.fr/ rcf.fr / Francebleu.fr / Bfm.tv / lapresse.ca / ici.radio-canada.ca / tvanouvelles.ca / maxisciences.com

3. Une recherche dans les ouvrages littéraires

Une dernière recherche documentaire a été réalisée dans des ouvrages littéraires. Comme pour la précédente recherche, elle a été décidée au cours de l'enquête de terrain car nous nous étions rendu compte que les discours des habitants sur le goéland faisaient souvent référence à des univers fantastiques et irréels. Ils faisaient appel à d'autres faits que le vécu des habitants et à d'autres images que celles véhiculées par la presse. Ils semblaient associés à un imaginaire collectif

constitué de légendes et de croyances. Or, comme pour la presse, nous pensons que les images sur le goéland, véhiculées par les ouvrages littéraires, participent de la construction des représentations sur l'oiseau. Nous avons donc jugé important de nous y intéresser afin de comprendre en profondeur les représentations qu'ont les habitants des goélands.

La recherche s'est tournée vers les ouvrages littéraires employant le goéland en tant qu'image pour décrire une scène, un personnage, un lieu ou l'utilisant directement en tant que personnage de leur récit. Les romans mentionnés par les habitants lors des entretiens ont été également consultés. Cette recherche documentaire nous a même permis de collecter les légendes et les croyances liées aux goélands au niveau local ou régional. Il ne s'agissait pas de dresser un bilan exhaustif de tous les livres ni de toutes les légendes qui évoquent le goéland mais de réaliser une recherche succincte afin d'avoir un aperçu des principales images du goéland véhiculées par la littérature.

Pour répondre à cet objectif, nous avons consulté seulement les ouvrages les plus vendus. La méthode a été de rechercher le mot « goéland » sur un catalogue en ligne de l'une des plus grandes librairies françaises. L'achat en ligne étant aujourd'hui une nouvelle manière d'acquérir des livres, la plate-forme Amazon a été également consultée. Les résultats ont été ensuite répertoriés et compilés. Certains livres ont été lus, mais par souci de temps, nous n'avons cependant souvent consulté que les résumés ou les comptes rendus des ouvrages. Pour compléter cette recherche, nous nous sommes également rendus à la bibliothèque du Centre de Recherches Bretonnes et Celtiques (CRBC) à Brest qui propose des ouvrages sur les traditions bretonnes liées à la mer, ce qui nous a permis de relever d'autres légendes et croyances liées aux goélands.

La méthode pour collecter les images des goélands et les analyser a été la même que pour les autres recherches documentaires. Il s'agissait de repérer la manière dont l'oiseau était décrit et quelle image s'en dégagait puis de confronter ces images aux représentations des habitants recueillies sur le terrain. Se posaient des questions similaires : les images du goéland véhiculées dans les ouvrages littéraires et dans les légendes se rapprochent-elles de celles recueillies sur le terrain ? En quoi se rejoignent-elles ? En quoi s'opposent-elles ? Quelles légendes relevées dans la littérature se retrouvent-elles dans les propos des habitants ? Retrouve-on encore beaucoup de croyances et d'images fantastiques sur les goélands dans les propos des personnes interrogées ? Ce travail a permis de relever les ressemblances et les différences entre les résultats de la recherche documentaire et les représentations sur le goéland récoltées sur le terrain, afin de saisir la possible influence de la littérature et des croyances sur les représentations des habitants.

Vingt-quatre ouvrages littéraires ont été consultés. La plupart sont des romans ou des livres pour enfants. Il existe également une bande dessinée, un recueil de poèmes et quelques livres à visée plus informatifs sur les croyances et légendes liées à l'univers marin. Ci-dessous, sont d'abord écrits les titres des ouvrages consultés dans un ordre alphabétique, suivis de l'année et de son auteur :

Caméléa comme le goéland, 2013, de François Chaput et Suzanne Gohier
Comme un goéland, 2012, de Karine Djébari
Contes d’Alex et Gaétan le goéland, 2016, de Eve Garrido
Des oiseaux et des Hommes, 2003, de François de Beaulieu
En suivant les goélands, 1914, de John Antoine Nau
Entre les ailes du goéland, 2011, d’Annick Joffre
Faut pas tuer les goélands, 2007, de Jocelyne Sauvard
Heureusement qu’il reste les goélands, 2009, de Vivienne Baillie
Jonathan Livingstone le goéland, 1973, de Richard Bach
La mort du goéland, 2019, Jean-Frédéric Jung
Le banc aux goélands, 2007, de Jean-Paul Lamy
Le chant du goéland, 2012, de Julien Serval
Le cri du goéland, 2011, de Gilbert Bordes
Le goéland qui fait miaou, 2017, de Jérôme Attal
Le goéland triste, 2015, de Roger Poirier
Le goéland, 1997, de Thomas Noland
Le goéland, 2015, de Jean Balde
Le pays des goélands, 2017, de Loïc Le Doeuff
Les cris plaintifs du goéland, 2016, de Maria Schalckens
Les dents du goéland, 2011, de Luc Turlain
Les fables du goéland, 2016, de Véronique Fallour
Les goélands, 1978, de J-L Brave
Traditions populaires de Bretagne Poissons et oiseaux de mer Dictons, légendes et croyances, 2013,
de Daniel Giraudon et Yann Riou
Savais-tu ? - les goélands, 2010, d’Alain Bergeron et Michel Quintin

Nous venons de présenter la méthodologie employée pour la recherche documentaire. Avant de conclure ce chapitre, nous voulons récapituler cette dernière partie et faire quelques remarques supplémentaires sur ce choix méthodologique.

Les images du goéland véhiculées par la presse proviennent de sources variées. Les articles sont issus de journaux locaux, régionaux ou étrangers. Ils viennent également de supports numériques, de chaînes de radios ou de télévisions qui proposent leur actualité en ligne. Les ouvrages littéraires analysés sont également divers en genre et figurent en nombre restreint. Nous reconnaissons les limites de cette recherche documentaire. Les supports utilisés sont disparates et les méthodes d'analyses sont qualitatives, ce qui ne nous permet pas d'en tirer des conclusions ni de généraliser nos résultats. Mais là n'est ni notre intérêt ni notre objectif. En effet, cette recherche contextualise et éclaire nos résultats. Par son approche diachronique, elle apporte des informations précieuses sur la manière dont se construisent les représentations des habitants sur les goélands. Concernant la presse, elle se compose au total de 639 articles dont 619 concernent le cas français. Bien que les journaux soient différents de par leur type et leur nom, les images collectées sur l'oiseau s'étalent sur plus d'un siècle. C'est un support conséquent qui permet d'apporter des informations importantes sur l'évolution des représentations du goéland en France. Les croisements des images véhiculées par les médias, la littérature, et des représentations des habitants recueillies sur le terrain, permettront de comprendre si les représentations des personnes interrogées sont susceptibles d'être influencées par la presse et les ouvrages littéraires. Ainsi, cela apportera des éléments de réflexion pour répondre à notre dernière hypothèse de recherche, à savoir si les représentations que se font les citoyens sur les goélands ne sont pas exclusivement liées aux dynamiques écologiques des populations d'oiseaux.

Conclusion du chapitre 3

L'enquête ethnologique de terrain et l'ensemble des techniques qui l'accompagnent constituent la principale méthode utilisée dans la thèse. Elle comprend différentes formes de production de données et se caractérise pour faire « feu de tout bois » (Olivier de Sardan, 1995 : 12). Immersion dans les sites d'études, vécu et logement chez l'habitant, observation des lieux et des interactions Homme-goéland, participation à des événements tels que les campagnes de stérilisation, mise en place de procédés de recensions, réalisation de micros-trottoirs et d'entretiens semi-directifs, sont autant des activités qui ont ponctué le terrain que différentes manières de produire des données. Malgré son aspect « bricolé », l'enquête ethnologique permet de mener une approche complète et approfondie, et en rapport avec l'approche holiste qui en découle, permet de saisir le plus entièrement possible les représentations des habitants sur l'oiseau. Elle doit cependant nous interroger sur les biais qu'elle induit. Ces derniers imposent de nous positionner par rapport à notre terrain et d'analyser la manière dont nous avons produit nos données. Nous avons montré que le plus difficile a été de dépasser notre subjectivité. Afin de la réduire, nous avons mis en place plusieurs techniques mais c'est surtout notre journal de terrain qui nous a permis de la contrôler. Suivant les conseils de Stéphane Beaud, Florence Weber (1997) ou encore ceux de Jean-Pierre Olivier de Sardan (1995) nous avons également replacé et intégré les difficultés méthodologiques vécues dans notre processus d'analyse des résultats et d'élaboration de la recherche. Elles ont finalement constitué des ressources qui nous ont servi, pour nous saisir encore mieux de notre objet d'étude. La recherche documentaire dans la presse et dans les ouvrages littéraires a accompagné et complété cette enquête ethnologique de terrain. Les données collectées provenant de sources diverses, parfois parcellaires et d'échelles spatiales variables, ont renseigné sur les images véhiculées sur le goéland et ont favorisé une meilleure compréhension du réel des habitants et de leur lien avec l'oiseau. Les choix théoriques et méthodologiques retenus ont permis d'aboutir à plusieurs résultats que nous allons désormais présenter.

Chapitre 4

Évolution des représentations : d'un bel oiseau marin à un oiseau prédateur, envahissant et gênant

Introduction

Ce chapitre présente d'abord les différentes représentations des habitants recueillies pendant l'enquête de terrain à Lorient et à Sète, des plus positives aux plus négatives (annexe 8). C'est une première partie descriptive qui révèle la diversité des représentations et des discours associés au goéland. Issues de la recherche documentaire, les images véhiculées sur les goélands par la presse, ancienne ou contemporaine et les ouvrages littéraires sont ensuite décrites et analysées. La confrontation entre ces dernières et les représentations que se font les enquêtés sur l'animal permet de saisir l'influence possible de ces supports écrits (journaux et ouvrages littéraires) dans la construction des représentations sur l'oiseau.

I. LE GOÉLAND, UN BEL OISEAU MARIN FAMILIER À L'HABITANT

1. Un oiseau unanimement marin

Le goéland est avant tout considéré comme un oiseau marin (annexe 8). C'est la représentation la plus présente dans les discours et c'est la seule qui fasse l'unanimité chez tous les enquêtés. Mais quelle image décrit-elle du goéland ? Que signifie aux yeux des habitants « être un oiseau marin » ? À quel aspect du goéland cette représentation renvoie-t-elle ?

a. Le goéland, un oiseau associé au milieu marin

Le goéland est d'abord marin par le milieu qu'il fréquente. Il est systématiquement associé à l'ensemble des milieux situés près de la mer et désignés indifféremment dans les discours par les termes « côte », « rivage », « bord de mer », « littoral », « plage », « estuaire » ou « falaise ». Il est également associé aux ports de pêche, milieux plus anthropisés mais qui contribuent autant à qualifier sa nature marine. Ces milieux maritimes constituent des espaces où les habitants sont accoutumés à apercevoir les goélands, lorsqu'ils vont en vacances sur le littoral ou lorsqu'ils vont se promener sur le bord de mer. À Sète, la présence de ces oiseaux est perçue naturelle sur le lido ou sur les falaises de la corniche. À Lorient, c'est sur le port de pêche ou de plaisance qu'il paraît naturel de les observer ou de les croiser. À l'intérieur des terres et dans les villes continentales comme Bourges ou Clermont-Ferrand, les habitants disent les observer rarement. Dès lors, le goéland est considéré comme étant « né » dans les espaces proches de la mer. Ils sont les « lieux d'origine » de l'oiseau qui fondent son identité et lui confèrent son caractère marin. Aux yeux des enquêtés, l'oiseau doit grandir, vivre et terminer sa vie dans ces milieux. Il y apparaît assigné.

Les citadins se représentent une « place normale » pour l'oiseau qui correspond au lieu où ils ont l'habitude de le voir (Mauz, 2002 : 53). Comme dit Isabelle Arpin (Mauz), « les gens sont accoutumés à voir les animaux sensiblement aux mêmes endroits et ils se font souvent une idée précise, et relativement étroite, de leur "place normale" [...] Quoi qu'il en soit, ce qui importe, pour l'instant, c'est l'existence présumée d'un lien puissant entre l'animal et le lieu qu'il occupe » (Mauz, 2002 : 53). Du fait de cette association étroite entre l'oiseau et l'espace qu'il occupe, « l'animal permet de caractériser des lieux singuliers, désormais porteurs de ce qu'il symbolise, et de marquer des limites entre les lieux, selon qu'il y est ou non présent » (ibid.). Le goéland donne ainsi son caractère maritime au lieu autant que ce dernier le lui donne, l'oiseau et le milieu se confondant dans les discours recueillis. Il permet de qualifier les espaces situés près du littoral de ceux qui y sont plus loin : la présence du goéland attesterait de la proximité de la mer et son absence témoignerait de l'éloignement de la côte. À Marseille, Nathalie Savalois (2012) constate que la présence du goéland permet effectivement de distinguer les quartiers situés au bord de mer de ceux qui en sont plus écartés. Nous avons fait la même observation : à Lorient, Keryado qui compte peu de goélands est décrit comme étant loin de la mer ; à Sète, les habitants du Mont Saint-Clair qui déclarent voir peu de goélands nicher dans leur quartier, se sentent écartés de la côte. Dans le centre-ville, certains s'estiment à côté de la mer alors que d'autres se considèrent éloignés selon qu'ils aperçoivent ou non des oiseaux. C'est le cas d'une retraitée qui habite dans

le centre de Sète et qui estime qu'aucun goéland ne devrait venir jusqu'à son immeuble du fait qu'il se situe loin de la mer :

« Mais vous voyez je suis quand même un peu loin de la mer. Je suis à un kilomètre on va dire (*silence*) enfin la mer elle est là-bas au fond. Mais maintenant ils [les goélands] viennent très souvent ici, en ville, parce qu'avant ils restaient au-dessus de la mer pour essayer de pêcher là-bas, mais maintenant ils ne trouvent plus de nourriture, le poisson devient rare donc ils viennent en ville. » (Entretien, Sète, le 19/09/2018)

L'habitante explique que si les goélands viennent en ville et qu'ils délaissent leur milieu d'origine, c'est parce qu'ils n'ont plus de nourriture en mer. Comme de nombreux autres enquêtés, elle pense que ce n'est pas normal qu'ils quittent la côte, espace d'où ils viennent et qui leur confèrent leur identité, elle cherche donc une raison de leur installation en ville. À ses yeux, il a forcément dû se passer quelque chose, « un événement important », il y a eu un élément déclencheur, pour que les oiseaux se déplacent en ville. Son propos est révélateur du lien profond qui existe entre le milieu maritime et le goéland.

Ensuite, le goéland est marin par la nourriture qu'il consomme. Les enquêtés se représentent le régime alimentaire de l'oiseau comme étant essentiellement constitué de produits issus du milieu marin. Ce dernier mange des moules, des huîtres, des crevettes et surtout du poisson qui est considéré être la principale nourriture de l'animal ; comme dit un ancien pêcheur de Sète : « d'abord leur premier plat, c'est le cas de le dire, c'est le poisson ! » (Entretien, Sète, le 23/04/2018). Quelques habitants ont d'ailleurs décrit la technique du goéland pour manger des moules ou des huîtres, relatant avec admiration que l'oiseau en vol lâchait la coquille sur un substrat solide, ce qui la brisait et offrait la possibilité de manger la chair devenue accessible. À l'opposé de ce qu'expliquent les études scientifiques, de nombreux enquêtés croient que le goéland est un oiseau plongeur et pêcheur. Ils le décrivent nageant et chassant en profondeur les poissons. Prédateur, l'oiseau serait capable de les poursuivre et de les attraper. Un habitant a raconté une scène observée sur le canal du centre-ville de Sète :

« Il y a les charognards dans la nature, mais lui [le goéland] il chasse. Moi, je l'ai vu plonger en plein canal et attraper une anguille. Je l'ai pas vu qu'une fois. Il a plongé et il est rentré dans l'eau. Il chasse aussi les pigeons en vol. » (Entretien, Sète, le 29/11/2018)

Cette confusion peut s'expliquer par le fait que des habitants confondent les goélands avec d'autres espèces qui plongent pour se nourrir. Les goélands sont souvent présents lors des chasses de fou de Bassan ou de sternes afin de profiter des poissons qui remontent à la surface. Il est certes difficile de distinguer les différentes espèces, d'où certaines erreurs et confusions entre le fou de Bassan et le goéland. Cette idée peut être également expliquée par le fait, qu'avec la nidification des goélands dans les villes, les habitants ont plus l'occasion qu'auparavant d'observer le comportement alimentaire de l'animal lorsqu'il se nourrit dans les poubelles ou chasse les pigeons. Ainsi, généralisent-ils et établissent-ils des rapports d'analogie entre la façon de se

nourrir en ville et la manière de pêcher des poissons en mer : si l'oiseau attaque les pigeons et « plonge » dans les poubelles en ville, il « plonge » et « chasse » le poisson en mer.

b. Une représentation rattachée à un univers maritime

Le discours des enquêtés et les recherches documentaires dévoilent la relation étroite entre l'animal et le monde maritime. C'est l'oiseau par excellence qui escorte les bateaux de pêche à leur retour au port et qui se nourrit des poissons rejetés par les navires. Des habitants ont raconté qu'auparavant les pêcheurs détectaient les bancs de poissons grâce aux nuées de goélands volant au-dessus de la mer. Les oiseaux étaient des auxiliaires précieux qui leur permettaient de trouver des zones poissonneuses et qui leur assuraient de ne pas rentrer bredouilles au port. Selon un ancien pêcheur au chalut originaire de Sète, les thoniers utilisent encore cette technique aujourd'hui pour repérer les bancs de poisson :

« Je vais vous dire une chose, c'est que quand vous voulez pêcher avec des bateaux qui font le thon, les thoniers qu'on appelle, ils se repèrent au banc d'oiseaux parce que souvent les thons sont en dessous et ils chassent l'anchois et les oiseaux tournent en rond. Ils savent que c'est pour le poisson que les oiseaux tournent. Ils calent alors pour pêcher des thons. » (Entretien, Sète, le 27/09/2018)

Un ancien ingénieur militaire de Lorient a révélé que cette méthode avait servi aux Anglais pendant la Seconde Guerre mondiale pour repérer les sous-marins allemands :

« Je vais vous en apprendre une. Il n'y avait pas les radars au début de la Seconde Guerre. Les Anglais, ils avaient très peur des sous-marins et pour repérer la venue de sous-marins allemands, les sous-mariniers anglais ont dressé les goélands [...] Ils apparaissaient avec leurs sous-marins, ils balançaient des caisses de poissons et ils disparaissaient [...] Ça permet que quand le sous-marins allemand apparaît et vient en surface pour surveiller, on voyait de tout l'horizon les goélands qui allaient chercher à manger, et les allemands se demandaient comment ça se fait qu'ils recevaient des obus sur la gueule. » (Entretien, Lorient, le 22/05/2018)

La recherche documentaire dans la presse ancienne départementale du Morbihan a permis de retrouver un article datant de 1917 qui raconte une histoire similaire :

« Selon un vieux loup de mer qui, depuis bien des mois, fait la chasse aux pirates allemands dans les brumes de la mer du Nord, il suffit de suivre attentivement le vol des goélands pour s'apercevoir de l'approche d'un sous-marin. Ces oiseaux, annonciateurs des tempêtes, ont rendu inconsciemment de grands services à la cause des Alliés, car, du plus loin qu'ils aperçoivent un périscope, ils prennent leur vol et se mettent à décrire de larges cercles au-dessus de l'étrange objet, poussant de grands cris d'étonnement et d'épouvante, mettant ainsi en garde les équipages des navires croisant dans ces parages. Plus d'une fois, il est arrivé que les "trawlers" armés anglais ont été mis par les goélands sur les traces d'un sous-marin qu'ils cherchaient en vain depuis longtemps. » (L'Éclair, le 18/02/1917)

À la différence du discours de l'ingénieur militaire de Lorient qui mentionne une histoire qui se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale, ce dernier récit se passe pendant la Première Guerre mondiale. Il n'indique pas si les goélands ont été dressés par les Anglais à l'aide de caisse de poissons. Il informe seulement que c'est par leurs cris d'affolement, face à un corps émergeant de l'eau, que les Anglais ont pu repérer les Allemands. Nous ne pouvons savoir si l'article et l'habitant de Lorient évoquent les mêmes événements et si ce dernier confond la première et la Seconde Guerre mondiale. Néanmoins, les deux histoires se rejoignent et puisent certainement dans un même passé. Elles décrivent un goéland utile aux Anglais pour repérer les sous-marins allemands. Face à cette similitude des récits, on peut penser que cette image positive de l'oiseau, auxiliaire des pêcheurs et des marins, s'est transmise au cours des siècles et, bien qu'elle soit peut-être légèrement transformée et romancée, perdure encore aujourd'hui.

Des enquêtés ont également raconté qu'autrefois les goélands servaient comme annonciateurs de tempête aux habitants du littoral :

« Quand il y avait des vents de marée, quand il va rentrer une tempête de vent marée, les goélands le sentaient et tu les voyais qui commençaient à tourner dans le ciel. Tu en avais 200 ou 300 qui tournaient dans les airs. Tu les avais dans les terres que quand il faisait un vent de marée. » (Entretien, Sète, le 29/11/2018)

« Moi j'ai vécu en milieu rural, en campagne morbihannaise et les goélands venaient. C'était à 45 km de Lorient et les goélands venaient jusqu'à dans les terres, donc on savait qu'il y allait avoir une tempête. Les agriculteurs savaient pourquoi les goélands se réunissaient dans la prairie. Si les goélands sont là, c'est qu'il va y avoir un sacré coup de tabac et que ça risque de durer donc c'était un indicateur de tempête [...] Encore aujourd'hui quand on est en campagne et qu'on voit arriver des hordes de goélands de 50 individus sur une prairie, on sait qu'il y va y avoir un coup de tabac. » (Entretien, Lorient, le 16/10/2018)

Le rôle de l'oiseau, en tant qu'indicateur de tempête a été retrouvé dans les résultats des différentes recherches documentaires. Il est évoqué dans l'article du journal l'Éclair de 1917 précédemment cité. Daniel Giraudon et Yann Riou qui se sont intéressés aux traditions populaires bretonnes racontent comment le goéland, par son cri, informe du mauvais temps : l'oiseau « avertit les bretonnants de l'arrivée d'une perturbation en répétant des glao ! glao ! glao ! glao ! » (Giraudon & Riou, 2013 : 224), le terme *glao*¹⁰³ signifiant pluie en breton. L'écrivain et historien François de Beaulieu révèle que traditionnellement pour les habitants de l'île d'Ouessant, lorsque le goéland crie, c'est qu'il réclame la pluie (De Beaulieu, 2003 : 29). Il rapporte que certains pêcheurs côtiers savent encore reconnaître entre tous les cris du goéland, le cri valant avis de tempête (ibid.). Toutefois, dans le discours de la plupart des enquêtés, l'utilité de l'oiseau comme annonciateur de mauvais temps constitue plus un savoir désuet relevant d'une croyance populaire qu'une pratique encore réellement vivante. Cette dernière amuse car très peu de personnes aujourd'hui, marins ou habitants du littoral, n'observent les oiseaux pour connaître le temps à venir.

¹⁰³ L'orthographe bretonne de *glao* est *glav*.

Outre l'ancienne utilité du goéland en tant qu'auxiliaire des pêcheurs ou de la marine de guerre ou en tant qu'annonceur de tempête, les discours des enquêtés et les résultats de notre recherche documentaire montrent qu'autrefois, les goélands étaient considérés comme les âmes des marins morts en mer. Une habitante de Lorient estime que ces anciennes croyances participent de la représentation négative du goéland :

« Je pense aussi qu'en Bretagne il y a une mauvaise image du goéland parce qu'il y a des légendes. On disait que le goéland quand il gueule ce sont les âmes des marins qui sont morts en mer. C'est pour ça qu'on n'aime pas trop le goéland en Bretagne. » (Entretien, Lorient, le 05/06/2018)

Daniel Giraudon et Yann Riou (2013) relatent qu'une légende commune en France et en Irlande raconte que les goélands seraient la réincarnation des marins disparus en mer et les dépositaires de l'âme des gens de mer trépassés. Ils rapportent les propos d'un ancien marin de Lampaul-Plouarzel (commune située dans le Finistère en Bretagne) qui explique ce que son père lui a transmis :

« Quand on était entouré d'oiseaux blancs, mon père me disait : "Tu vois, aussi bien ton grand-père est là, à côté de nous". Et c'est vrai que depuis je ne les regarde pas de la même façon. C'est que des légendes mais j'ai raconté ça aussi à mon petit-fils. » (Giraudon & Riou, 2013 : 220)

Cet extrait montre que ces croyances continuent de se transmettre. Ce sont ces quelques bribes que nous avons retrouvées dans le discours des enquêtés, propos qui révèlent d'ailleurs un autre aspect des relations entre les marins et les goélands non encore abordé. En effet, l'oiseau étant potentiellement la réincarnation de quelqu'un de la famille, un respect mutuel existe entre l'Homme et l'animal. Le marin n'a aucun intérêt à offenser ou à s'en prendre à l'oiseau car ce serait alors le père, le grand-père ou un autre proche qui serait touché. Nous avons pu percevoir cette attitude respectueuse et distante vis-à-vis des goélands chez des pêcheurs de Sète (et ce surtout chez « les petits métiers »). Ces derniers nous ont décrit les oiseaux comme étant beaux et intelligents, l'un a dit « les goélands, c'est mes copains »¹⁰⁴. À l'inverse des plaignants, ils ne les considéraient pas en surnombre en ville et n'avaient pas relevé d'augmentation de leur effectif ces dernières années.

Dans la littérature consultée, des auteurs font allusion à ces croyances qui font que, parce que le goéland est l'âme d'un marin disparu en mer ou représente la réincarnation de l'un de ses proches, il serait dangereux de s'en prendre à lui. Daniel Giraudon et Yann Riou rapportent des dictons d'Armand Hayet (1934), capitaine au long-cours dans le premier tiers du XX^e siècle. Ces derniers expriment la menace qui pèsera sur celui qui mettra en péril la vie du goéland (Giraudon & Riou, 2013 : 223) :

« Tue le goéland
Marin méchant

¹⁰⁴ Phrase extraite d'un entretien informel.

Bientôt tu te noieras
Crabe te mangera »

« Qui tue les goélands
Met la mort entre ses dents »

François de Beaulieu raconte qu'en 1793, la catastrophe d'un navire nommé Le Républicain fut attribuée au capitaine qui avait abattu un goéland (De Beaulieu, 2013 : 42). Il constate également qu'en Camargue, il y a encore quelques années, par peur de représailles, certains sauniers n'osaient pas tuer les goélands (ibid.). Enfin, Daniel Giraudon et Yann Riou (2013) ont recensé des légendes conférant à l'oiseau le rôle de messenger de la mort. En Irlande, « on pense qu'un vol de trois goélands filant directement au-dessus de votre tête annonce un trépas dans votre entourage ou même peut-être vous-même » (Giraudon & Riou, 2013 : 223).

Cet aperçu des légendes et des croyances populaires associés aux goélands montre que l'oiseau est depuis longtemps lié à l'univers maritime. Les pêcheurs et les marins ont vécu avec l'animal qui leur permettait de repérer les bancs de poisson ou de prévoir les tempêtes. La confrontation entre les discours recueillis sur le terrain et les résultats de la recherche documentaire révèle que ces anciennes croyances et images du goéland sont encore présentes dans l'imaginaire des enquêtés, contribuant à affirmer le caractère marin de l'oiseau. Les habitants, qu'ils soient ou non pêcheurs, sont plus ou moins imprégnés de ces histoires, transmises de génération en génération, par la famille et/ou par la littérature. La plupart estiment qu'elles font partie du folklore maritime et s'en amusent ; quelques-uns, comme nous l'avons vu, pensent qu'elles participent de la représentation négative de l'animal.

c. Une représentation à laquelle tiennent les habitants

Le goéland est immanquablement associé au milieu marin. C'est un lien qui n'est pas neutre mais qui se révèle positif comme l'avait remarqué Nathalie Savalois sur son terrain à Marseille (2012). Les habitants apprécient de voir le goéland dans les espaces maritimes. L'oiseau participe de l'esthétique des lieux et les sublime (Blanc, 2010). Il est un décor¹⁰⁵, qui parfait les bords de mer et émerveille les habitants, et plus encore lorsque ces derniers ne sont pas habitués à en voir. C'est le cas des touristes ou des nouveaux résidents qui vivaient auparavant dans des territoires où ne nichait aucune colonie de goélands. Le propos d'une habitante d'origine parisienne qui habite depuis vingt ans à Sète illustre cette idée :

¹⁰⁵ En ce sens, le terme décor correspond à l'ensemble de ce qui sert à orner, à parer ou à embellir (définition issue du dictionnaire en ligne : <https://www.cnrtl.fr/definition/>). Nous considérons ainsi que les goélands sont perçus par les enquêtés comme des éléments décoratifs qui permettent d'embellir les lieux ; ils entrent dans la composition de « tableaux (ou de décors), que l'enquêté, de l'extérieur, contemple » (Mauz, 2002 : 93).

« On est parisiens d'origine, donc quand on est arrivé on trouvait les goélands supers et très jolis, très jolis. Donc on était ravis. Puis on s'est très vite rendu compte qu'il n'y avait plus de mouettes à cause des goélands. » (Entretien, Sète, le 07/12/2018)

Son discours révèle son désenchantement quant à l'image de l'oiseau lorsqu'elle découvre les nuisances qu'il provoque en ville et sa supposée prédation sur les mouettes. Les entretiens exploratoires ont permis d'interroger quelques touristes et confirment également ce premier regard émerveillé sur l'oiseau. Les personnes rencontrées avaient toutes une représentation positive du goéland, il leur évoquait la mer et les vacances.

De ce fait, le goéland par son lien étroit et positif avec les espaces maritimes est souvent pris en symbole pour représenter la mer et les villes littorales. Il incarne de façon méliorative tout un imaginaire géographique. Il est ainsi souvent utilisé comme emblème de la Bretagne, presque au même titre que les biniou (instrument typique de la région qui ressemble à une cornemuse) et les coiffes bretonnes. Il évoque l'océan atlantique, ses tempêtes et l'univers maritime caractéristique du territoire. L'un des habitants lorientais compare son importance à celle des cigognes en Alsace :

« C'est du patrimoine [le goéland], ça appartient à tout le monde. C'est une richesse. On nous envie. Vous prenez n'importe quel fascicule ou machin de la ville de Lorient, il y a un goél dessus. C'est le deuxième emblème après le biniou. Bah oui, c'est incontournable comme à chaque fois qu'on vous parle de l'Alsace, vous avez une cigogne quelque part. » (Entretien, Lorient, le 06/06/2018)

Comme l'ont dit plusieurs enquêtés et comme l'indiquent David Giraudon et Yann Riou, le terme goéland pourrait d'ailleurs provenir de la langue bretonne et du terme *gouelañ* qui signifie pleurer en breton (Giraudon & Riou, 2013 : 215). Il fait référence au cri de l'oiseau qui ressemble à des pleurs d'humains. Les termes « goél » ou « gouelle » et l'expression « *c'est un goel* », qui dérivent du mot goéland et prononcés par des habitants à Lorient, désignent une personne qui mange beaucoup et qui est capable d'ingurgiter rapidement de grandes quantités de nourriture (Giraudon & Riou, 2013 : 215). En dehors du nord-ouest de la France, ces termes et cette expression sont peu connus et incompris. Nous avons pu le remarquer lorsque nous les avons utilisés avec des Sétois pendant l'enquête de terrain.

Aux yeux des habitants interrogés, le goéland représente donc un symbole indispensable de Lorient et de Sète. Il fait partie de l'identité des deux villes et contribue à leur caractère maritime auquel sont attachés les habitants. Les extraits d'entretiens qui suivent révèlent cette relation étroite entre les communes et l'oiseau :

« Le goéland fait partie du décor. Ça fait partie du décor et je pense que Lorient sans goélands, ça ne serait pas Lorient ! D'ailleurs sur toute la côte bretonne, il y en a des goélands ! » (Entretien, Lorient, le 28/08/2018)

« Je suis né ici. Pour moi, les goélands c'est Sète. Moi j'ai toujours vu des goélands à Sète. Quand j'habitais en ville, quand j'étais minot, j'ai toujours vu des goélands de partout. Ça fait partie intégrante de la ville de Sète. » (Entretien, Sète, le 26/04/2018)

« On accepte les goélands parce qu'on se dit qu'on est un port de pêche. Ça fait partie, comme on dit chez nous, un peu du comptoir les goélands. C'est la coutume ! » (Entretien, Sète, le 27/09/2018)

À Sète, le goéland a été choisi par la municipalité comme symbole pour sa carte de vœux de 2019 (fig. 95). Est indiqué sous l'image du goéland : « Le Gabian, appellation sétoise protégée » (fig. 95). La phrase fait référence aux IGP qui associent un produit alimentaire à un territoire. Elle révèle que la ville est attachée à cet animal qui fait partie de son identité, d'autant plus que c'est le terme local occitan de *gabian* qui est utilisé pour désigner le goéland. Le mot *gabian* a d'ailleurs été très employé dans les discours des enquêtés sétois car il correspond davantage à leur histoire et à leur origine que le terme goéland, qui leur évoque plus la Bretagne.

Pour finir, il paraît important de remarquer que le goéland possède une image également positive dans les savoirs populaires et les légendes que nous avons précédemment rapportés. En effet, l'oiseau est utile aux pêcheurs, à la marine guerre et aux habitants du littoral. Ainsi, son lien à l'univers maritime est positif et le valorise tout comme le symbole qu'il incarne, et les citoyens tiennent à ces légendes, à ces croyances populaires et à cet emblème qui contribue à perpétuer le caractère marin de l'oiseau.

2. Un oiseau familier et attachant

La représentation d'un oiseau familier et attachant est relativement présente dans les discours, partagée par un grand nombre d'enquêtés (annexe 8). Mais en quoi le goéland est-il familier ? Comment les habitants s'attachent-ils à l'animal ? Ces représentations sont-elles encore liées à des croyances et légendes ?

a. Une histoire commune entre l'Homme et l'oiseau

« De tous les oiseaux de mer, le goéland est probablement le plus connu du grand public. » (Giraudon & Riou, 2013 : 214). Même s'il est parfois confondu avec les mouettes ou les sternes, son nom a toujours été parlant aux enquêtés, toutes les personnes rencontrées sur le terrain le visualisant et se souvenant de l'avoir aperçu. En outre, le goéland est facilement visible, que ce soit à Lorient, à Sète ou sur le littoral à proximité des communes. Des citoyens en oublient sa



Figure 95 : Carte de vœux de la ville de Sète

Source : image obtenue par un enquêté

présence tant ils sont habitués à le voir. L'animal s'intègre dans leur paysage visuel et sonore et devient un décor¹⁰⁶ auquel ils ne prêtent plus vraiment attention.

Cette familiarité entre l'Homme et l'oiseau s'explique par le fait que l'existence du goéland a toujours été intimement liée à celle de l'humain :

« Autrefois, les goélands suivaient les bateaux, ils se nourrissaient avec les poissons qui s'échappaient des filets et des poissons qui étaient balancés par-dessus bord. Le goéland a toujours été un peu lié à l'être humain. Moi je vois le goéland comme assez proche des villes, assez proche de l'Homme, assez proche des côtes. » (Entretien, Lorient, le 17/05/2018)

Selon certains habitants, si le goéland a toujours vécu auprès de l'Homme, c'est à cause de la nourriture. Il est réputé pour suivre les bateaux de pêche afin de récupérer et de manger les rejets de pêche. L'importance des décharges à ciel ouvert dans l'alimentation des oiseaux est connue. À Sète, l'ancienne décharge de Listel installée sur le lido a été mentionnée pour le nombre important de goélands qu'elle attirait. À Lorient, la décharge du Spernot à Brest a été souvent évoquée car le rôle qu'elle a eu dans la nidification des goélands en ville a été étudié puis médiatisé. Ce lien entre l'humain et l'oiseau est reconnu de la plupart des enquêtés. Aujourd'hui, avec l'érosion de la biodiversité, la réduction des stocks de poissons et la nouvelle politique européenne du zéro rejet dans le domaine de la pêche, plusieurs habitants s'inquiètent même pour l'avenir du goéland.

Nous pouvons noter que dans cette histoire commune entre l'Homme et l'oiseau, peu de personnes ont évoqué ce qui s'est passé à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Nous n'avons eu quasiment aucun discours sur la collecte des œufs par les populations humaines, sur la chasse sportive, sur les massacres d'oiseaux ni sur le commerce de plumasserie dont ont été victimes les goélands. Nous supposons que ces histoires, trop éloignées de notre époque pour que les enquêtés en parlent, sont probablement méconnues de la plupart d'entre eux.

Ensuite, le goéland est perçu comme l'un des rares oiseaux sauvages à s'approcher si près de l'Homme, à vivre si proche de lui, ce qui accroît son caractère familier. Il est souvent mis en opposition avec d'autres espèces considérées plus méfiantes et qui gardent toujours leur distance avec l'Homme, comme les hérons ou les sternes. La mouette, visible aussi en ville, est décrite comme étant plus discrète et timide que le goéland :

« La mouette, elle est plus craintive, elle s'approche pas, elle s'approche pas franchement. Le goéland, il va venir juste pour provoquer et puis si vous bougez un peu il va partir. » (Entretien, Lorient, le 25/07/2018)

¹⁰⁶ Le décor prend dans ce cas le sens suivant : ensemble des peintures et accessoires qui figurent le lieu où se passe l'action, éléments qui servent à composer cet ensemble (définition issue du dictionnaire en ligne : <https://www.cnrtl.fr/definition/>). Au contraire de la précédente définition que nous avons donnée au décor, le goéland dans ce contexte n'embellit pas forcément les lieux. Il est plutôt perçu comme une composante urbaine ou un élément du lieu de vie de l'habitant. Il est comme l'oiseau des villes décrit par Agnès Lemoine et André Sauvage : il est « l'accessoire qui, au théâtre, contribue à créer l'illusion suggérée par le décor » (Lemoine & Sauvage, 1997 : 187).

Le goéland est un être sociable qui s'intéresse à l'humain et qui est curieux des gestes et des mouvements du citadin. Par sa proximité, il s'intègre pleinement dans la vie de la ville, ce qui lui vaut d'être qualifié de « citadin » et de « villageois ». À Sète, le directeur d'un centre de Village Vacances explique comment les goélands qui nichent sur son centre se sont habitués et adaptés à la présence des clients :

« On a un couple qui est au-dessus du bar qu'on a nommé Roro et Rorette. On les présente aux gens. Ils ont des comportements très intéressants les goélands ici parce qu'ils sont très proches d'une vie, enfin de la vie du village. Par exemple, j'ai noté que si on prend des tables et qu'on y met des nappes dessus, ils arrivent parce qu'ils savent qu'il va y avoir un apéritif ou un pot [...] C'est impressionnant ! Ils rentrent aussi très régulièrement dans le bar et ils viennent réclamer des cacahuètes et des chips. Ils les réclament, ils attendent et ils tapent au bar. » (Entretien, Sète, le 20/03/2018)

La proximité du goéland avec l'Homme, d'autant plus importante aujourd'hui du fait de sa nidification dans les villes, crée parfois une affection de l'humain envers l'animal. Une histoire commune s'écrit donc entre le citadin et l'oiseau, faite d'ajustements mutuels de leurs conduites et de leurs attentes (Savalois, 2012). Le goéland se rapproche des « cas-limite » décrits par Jean-Pierre Digard, c'est-à-dire aux animaux qui « occupent, vis-à-vis de la relation à l'Homme, une position permanente, quasi normale, d'équilibre instable entre état domestique et état sauvage » (Digard, 1988 : 35). L'anthropologue évoque la possibilité d'un « consentement » ou d'une certaine « satisfaction » des animaux à être apprivoisés ou domestiqués par l'Homme (Digard, 1988 : 45), ce que nous pouvons retrouver dans le cas du goéland, qui par sa proximité avec l'humain profite d'une nourriture stable et abondante dans le temps et l'espace. Ce statut ambigu de l'oiseau se révèle dans les discours des habitants quand il s'agit de savoir si le goéland est sauvage ou domestique. Pour certains d'entre eux, c'est « un semi-sauvage », « un sauvage dont le mode de vie s'adapte au nôtre » ou encore « un animal sauvage qu'on peut approcher ». Décrit à la fois sauvage car il vit en liberté et à la fois domestique car il vit proche de l'Homme, les enquêtés hésitent et sont confus face au statut à lui accorder :

« Je ne dirais pas complètement spontanément qu'il est sauvage (*il cherche ses mots*) par rapport à un fou de Bassan, j'ai plutôt l'image d'un pigeon marin. Enfin je veux dire, comme il vit en ville, moi je le côtoie aussi en ville, et donc ce n'est pas vraiment un sauvage (*silence*) enfin oui c'est un oiseau sauvage sans doute, mais ce n'est pas une évidence quand j'y pense (*silence*) et puis je sais qu'il se nourrit pas mal sur les déchets qu'il trouve, les trucs comme ça donc disons que ça ne correspond pas trop à une image de sauvage (*silence*) et on le côtoie tellement que dans ce sens il a perdu un peu son côté sauvage. » (Entretien, Lorient, le 24/07/2018)

« J'ai un peu du mal à le voir comme un animal sauvage parce que j'ai l'impression qu'il est systématiquement lié à une présence humaine. C'est l'image que j'ai de cette espèce. C'est que j'ai l'impression que quand s'installe une vie humaine les goélands suivent. » (Entretien, Sète, le 20/03/2018)

« Il est pas domestiqué mais il est pas sauvage. Enfin moi je dirais sauvage, dans le sens où il est toujours à fortes distances, mais aussi très impliqué dans la ville et dans la vie des gens. » (Entretien, Lorient, le 22/05/2018)

« J'ai l'impression qu'il n'est plus trop sauvage. J'ai l'impression qu'il se domestique (*il cherche ses mots*) comment dire (*silence*) parce qu'il n'a vraiment pas peur. On a l'impression qu'il se rapproche vraiment de l'Homme. » (Entretien, Sète, le 28/06/2018)

En nidifiant dans les zones urbaines et en étant de moins en moins à distance de l'humain, le goéland perd son statut d'être sauvage et se rapproche de l'animal de compagnie que l'habitant pourrait apprivoiser et domestiquer. Pour certains enquêtés, il s'adapte même en ville jusqu'à devenir un réel « citadin ».

b. Un oiseau qui a développé des comportements et des sentiments humains

La plupart des enquêtés parlent du goéland en lui prêtant des comportements et des sentiments humains. Ils font de l'anthropomorphisme qui est une « tendance d'esprit à étendre à tous les êtres, spécialement aux animaux, les manières de penser et de raisonner qui sont propres à l'homme » (Morfaux, cité par Chanvallon, 2009 : 361). Certains en ont conscience et d'autres s'en rendent moins compte. Pour de nombreux habitants, le goéland ressent ainsi la sensation de faim et réagit de la même manière que les humains lorsque qu'il est affamé :

« Si on leur tend de la nourriture, elles [les mouettes] vont venir chercher comme n'importe qui je pense. Une personne si elle a faim et si on lui tend à manger, elle va le prendre. Je pense que les animaux sont pareils. » (Entretien, Lorient, le 01/06/2018)

« Nous quand on a faim, on serait prêt à faire n'importe quoi ! » (Entretien, Sète, 19/09/2018)

Des rapports analogiques sont effectués entre les goélands et les Hommes. L'oiseau comme l'humain, qui n'a pas mangé depuis plusieurs jours, ne penserait plus qu'avec son estomac. Des citadins relatent qu'il se rue sur la nourriture, qu'il la vole et l'engloutit grossièrement. Ce parallélisme entre l'oiseau et l'humain atténue l'aspect vorace et abrupt du goéland, comportement pourtant blâmé et déconsidéré par d'autres habitants. Son attitude est comprise et excusée par ces enquêtés du fait de sa ressemblance avec le comportement humain.

D'après des citadins, les goélands développent également des mœurs et pratiques sociales similaires à celles des humains. Ils « se chamaillent », « se disputent » et « jouent » entre eux. Une personne âgée de Lorient a expliqué qu'elle avait vu deux goélands en train de « se disputer » pour de la nourriture et que l'un des deux avait finalement gagné. De même, à Sète, un retraité qui regarde souvent les goélands en face de son toit, a raconté qu'il avait vu un jour un jeune goéland « se prendre une raclée » :

« J'ai assisté à des scènes de ménage. J'ai vu au moins deux ou trois fois un oiseau tenir par le bec l'aile de l'autre alors que l'autre voulait s'en aller. Il l'empêchait de partir je pense. Et j'ai assisté une fois à une raclée qu'a mise le père, je présume, à un petit qui avait fait une bêtise. La grosse bêtise qu'il avait fait c'est qu'il ne savait pas vraiment voler et qu'il avait quand même essayé mais il a été se cogner dans le mur en face [...] Suite à ça, le soir il y a eu un règlement de compte. Il y avait la mère, je présume toujours, qui était sur un endroit un peu plus haut et l'autre tirait sur les ailes du petit en faisant du bruit. J'en déduis que c'était parce qu'il se comportait mal, mais alors est-ce que c'était de l'anthropomorphisme ? En tout cas je l'ai vu comme ça. » (Entretien, Sète, le 23/10/2018)

Ses propos sont évocateurs. L'habitant a interprété l'ensemble de la scène qu'il a eue sous les yeux en fonction de ses propres références. Il a pensé reconnaître parmi les goélands le père, la mère et l'enfant en regard de leurs comportements respectifs. Il a associé le mordillement de l'aile à un acte d'autorité et de punition de l'adulte, tel un père qui gronderait son fils après avoir découvert sa faute. Cette analogie a d'autres domaines d'extensions possibles. Des retraitées de Sète ont expliqué que les oiseaux « jouaient aux billes » :

« Les petits, je les vois sur ma toiture. Ils jouent aux billes là-dessus. Je ne sais pas comment ils jouent. Il y a une pierre, je ne sais pas c'est qui leur apporte et si c'est la maman. Ils jouent aux billes là-dessus et alors ça fait *tap tap* (*elle imite le bruit des billes sur sa toiture*). » (Entretien, Sète, le 01/10/2018)

« Les goélands, ils font beaucoup de bruits. J'ai un toit plat et sur le toit j'ai des galets. J'ai l'impression qu'ils jouent aux billes là-dessus moi. C'est vraiment très perturbant. J'entends des galets rouler sur le dessus de moi et ça, nuit et jour. » (Entretien, Sète, le 05/07/2018)

Ce qui est intéressant à remarquer, c'est que l'habitante du premier extrait accuse seulement les poussins de faire du bruit. Elle considère que les jeunes goélands ont les mêmes occupations que les enfants. Comme ces derniers, ils jouent ensemble avec des billes et sont plus bruyants que les adultes.

Ensuite, l'attitude des oiseaux et la manière de se conduire dans l'espace urbain sont souvent rapprochées de celles des citadins. Le goéland s'adapte à la ville, « s'urbanise », est qualifié de « citadin » et de « villageois ». Il vit au même rythme que les habitants, fréquente les mêmes endroits, s'y « promène » et mange aux mêmes horaires :

« Je pense qu'il s'est adapté à la vie urbaine. Au niveau des poubelles, on les voit maintenant, ils attendent les poubelles. Ils vont aussi à la Mie Câline¹⁰⁷. Ils ont un comportement presque humain avec des horaires et des habitudes. » (Entretien, Lorient, le 05/06/2018)

L'habitant fait référence au goéland Gontran à Lorient qui vient chaque midi dans le centre-ville pour essayer d'attraper les sandwiches des mains des passants (annexe 6). Cet oiseau marque les

¹⁰⁷ La Mie Câline fait référence à l'entreprise française distribuant ses produits via un réseau de sandwicherie et de restauration rapide. L'une de ses sandwicheries est présente dans le centre de Lorient ; beaucoup d'habitants vont y acheter leurs sandwiches à l'heure du déjeuner.

esprits car il est devenu un habitué des lieux au même titre que les personnes qui travaillent et viennent faire leur pause déjeuner à midi dans cette rue du centre. Si les goélands sont souvent présents lorsque les citadins déjeunent dans la rue ou vont acheter leur repas de midi, c'est parce qu'à ce moment de la journée, ils peuvent trouver facilement de la nourriture en ville. Des restes de nourriture sont laissés par terre, sur les bancs ou dans des poubelles mal fermées. Certaines personnes, pour s'amuser, donnent quelques morceaux de leur repas à l'oiseau. À Sète, les goélands sont capables de se servir directement sur les tables des terrasses lorsque les clients partent. C'est également souvent à la fin du service du midi que les restaurateurs vident leurs poubelles pleines de déchets alimentaires. Certains, par facilité, les mettent dans de grandes poubelles pas toujours bien fermées, que les goélands déchiquettent, au lieu de les amener un peu plus loin, comme les communes le préconisent, dans des conteneurs enterrés inaccessibles au goéland. L'oiseau a ainsi compris comment procéder pour se nourrir en ville. Il s'adapte aux horaires des citadins afin de trouver un maximum de nourriture, ce qui va renforcer l'impression des habitants quant au fait que les goélands vivent aux mêmes rythmes qu'eux.

La manière qu'a le goéland de se mouvoir dans l'espace urbain rappelle même celle des citadins. Plusieurs enquêtés ont remarqué que l'oiseau ne volait plus en ville mais qu'il ne se déplaçait plus qu'en marchant ou en déambulant dans les rues. Le goéland paraît désormais plus à hauteur des humains et des rues qu'à celle du ciel et des airs. Comme dit une habitante de Lorient, stupéfaite par cette observation :

« Il y a des goélands qui ne volent même plus mais qui trottent dans la rue ! Non mais c'est la meilleure ! À trotter mais plus à voler, non mais ça c'est la meilleure ! » (Entretien, Lorient, le 18/05/2018)

À Lorient, un enquêté explique sur un ton humoristique que les goélands ont d'ailleurs appris à utiliser les passages piétons :

« Je pense qu'il s'urbanise, il n'y a pas d'autres mots. Il vit en ville. Je ris parce que des fois on les voit traverser les passages cloutés et s'arrêter avant de traverser, et je me suis dit franchement le goéland il se socialise. Il a compris comment ça fonctionne. Je crois qu'il a appris à vivre avec les humains. » (Entretien, Lorient, le 23/08/2018)

Outre son nouveau mode de déplacement, l'oiseau n'apparaît plus effrayé de croiser les habitants ; il est décrit en train de se « promener » en marchant parmi les citadins sans avoir particulièrement peur de les frôler. Des personnes racontent qu'il ne se pousserait plus forcément lorsque quelqu'un arrive vers lui, mais qu'il s'écarterait juste légèrement en continuant son chemin tel un passant qui en croiserait un autre.

Les enquêtés ne se contentent pas d'anthropomorphiser les attitudes du goéland. Ils lui attribuent également des émotions et des sentiments proprement humains tels que le plaisir et la joie. L'oiseau serait ainsi heureux d'élever des poussins et auraient la « joie d'être parents » :

« Je pense que c'est un plaisir pour eux d'être parents. Ils attendent d'avoir des poussins. »
(Entretien, Sète, le 02/07/2018)

L'habitant se met alors à la place de l'animal et transpose l'émotion qu'il a pu ressentir en tant que parent à l'oiseau. Il pense que le goéland est heureux à l'idée de s'occuper des poussins. Un autre retraité procède intellectuellement de la même façon en pensant que les goélands prennent plaisir à voler :

« Je pense que ça doit être un peu le fun pour eux aussi. Ils aiment bien. On les voit quand il y a des grandes tempêtes, ils prennent leur pied quand il y a vraiment des grandes tempêtes. On voit qu'ils adorent ça ! [...] Ça donne envie de voler ! On voit qu'ils font ça pour le fun, ils n'ont pas une vie désagréable ! » (Entretien, Lorient, le 28/08/2018)

Le propos révèle aussi une fascination et une admiration pour le vol du goéland. L'habitant s'y projette et idéalise la vie de ces oiseaux en s'imaginant qu'ils mènent une existence plaisante.

D'autres enquêtés considèrent que l'oiseau ressent des émotions négatives telles que la peur et l'inquiétude. Pour une jeune femme de Lorient, ces sentiments amènent le goéland à avoir des comportements agressifs envers les citadins. Elle estime que l'animal se sent attaqué lorsque l'Homme s'approche trop de lui :

« Je pense qu'elles [les mouettes] ont peur de nous, ce qui fait qu'elles sont un peu craintives. Et je crois aussi, qu'en fin de compte, elles attaquent les gens aussi directement parce qu'elles se disent qu'en quelque sorte nous on les attaque aussi en voulant les pousser dans la rue [...] Je pense qu'elles nous rendent un peu la monnaie de notre pièce parce qu'on leur fonce dessus. Elles se disent : "alors pourquoi je ne ferais pas pareil ?" C'est ça ce que je pense moi mais je ne suis pas dans leur tête. »
(Entretien, Lorient, le 01/06/2018)

L'habitante exprime une sympathie et une empathie pour l'oiseau. Elle tente de comprendre son comportement au prisme des émotions humaines. Comme pour le comportement alimentaire vorace et brusque de l'animal, ce procédé intellectuel d'anthropomorphisation permet de porter un regard bienveillant sur l'oiseau et de ne pas condamner son attitude agressive. Il rend légitime les comportements du goéland considérés gênants par d'autres habitants. L'agressivité, la voracité, la brutalité de l'oiseau sont excusées du fait qu'elles sont rapprochées de certaines réactions humaines que les habitants ont la capacité de comprendre. La tolérance à l'oiseau augmente avec le degré d'anthropomorphisation et l'empathie que peut éprouver l'habitant à l'égard de l'oiseau.

Le goéland est parfois comparé explicitement à l'Homme. Sur le terrain, nous avons souvent pu entendre des habitants dire en parlant de l'oiseau, « il est comme nous humain ». Lors d'un entretien à Lorient, lorsque nous avons demandé à quelle image renvoyait le mot goéland, un enquêté nous a d'ailleurs répondu avec timidité : « mon alter-ego, c'est un petit peu cucu mais bon » (Entretien, Lorient, le 06/06/2018). Si l'habitant apparut légèrement gêné dans sa réponse, c'est parce qu'il nous a livré la relation personnelle qu'il entretient avec l'animal. Il s'est peut-être

également senti jugé car placer le goéland au même rang que les humains peut sembler étrange et être mal vu dans un contexte où l'oiseau dérange en milieu urbain. Pourtant, comme nous venons de le voir, la majorité des habitants interrogés prêtent consciemment ou inconsciemment aux goélands des comportements alimentaires et sociaux humains.

Ces multiples rapprochements qu'effectuent les enquêtés entre le goéland et l'Homme révèlent donc que des citoyens s'identifient à l'oiseau dont ils se sentent proches. Ils participent de leur attachement à l'animal et d'une familiarité vis-à-vis du goéland. Ils font entrer l'oiseau dans « le cercle des relations, à la manière des animaux de compagnie comme les chiens ou les chats ; il ne s'agit pas tant de comprendre, rationnellement, les raisons du comportement des animaux que de se les rendre familiers » (Legrand, 2015 : 312).

c. Un oiseau attachant

Le sentiment d'attachement qu'éprouvent les citoyens pour l'oiseau est complexe et peut prendre différentes formes selon les personnes interrogées. Des enquêtés ont dévoilé ouvertement leur affection pour l'oiseau :

« Les goélands sont terriblement attachants (*silence*) terriblement attachants. » (Entretien, Lorient, le 07/08/2018)

« J'adore les goélands. Je crois que c'est mon oiseau préféré [...] C'est presque mon animal fétiche. » (Entretien, Lorient, le 05/06/2018)

Certaines personnes sont plus réservées ou plus modérées quant à leur sentiment pour l'oiseau, et expriment leur affection d'une autre façon. Des habitants attribuent des surnoms à un goéland qu'ils pensent reconnaître et lui confèrent des caractères physiques et/ou comportementaux propres (tableau 8). C'est souvent un oiseau qu'ils voient tous les jours au même endroit ou qu'ils nourrissent chaque jour.

	Lorient	Sète
Surnoms donnés au goéland	Arthur Cocoq Georginot Jack Jonathan Charlie	Roro et Rorette Paulette Laurent Marcel Maurice Estropatte Jezebel

Tableau 8 : Surnoms donnés aux goélands dans la ville de Lorient et de Sète

Les surnoms sont majoritairement masculins (tableau 8). On peut supposer qu'à cause du très faible dimorphisme sexuel chez les goélands, il est difficile pour les enquêtés de distinguer par un caractère physique le mâle et la femelle et qu'ainsi, les surnoms masculins sont plus logiquement

choisis au vu du genre grammatical du mot goéland. La plupart des surnoms correspondent à des prénoms de personnes humaines (Arthur, Paulette, Marcel, Laurent...), ce qui traduit la proximité entre l'Homme et l'oiseau que nous avons expliquée dans la partie précédente. D'autres termes sont des surnoms affectueux tels que « Roro et Rorette » ou « Georginot ». Le prénom de « Jonathan » vient du roman de Richard Bach qui raconte l'histoire d'un goéland qui s'appelle Jonathan Livingstone et qui a été souvent cité dans les discours des enquêtés. « Estropatte » qualifie un goéland qui a une patte cassée, l'habitant choisissant un nom en rapport avec un caractère physique distinctif de l'animal. C'est le cas aussi pour le surnom « Cocoq » qui correspond, selon les personnes interrogées, au cri de l'oiseau lorsqu'il communique avec eux. Il a été donné par des enquêtés de Lorient qui avaient eu des poussins sur leur toit et qui nous avaient raconté qu'en grandissant, l'un des jeunes goélants avait eu de véritables échanges avec leur petite fille. L'oiseau communiquait avec elle en faisant le son « cocoq ».

Au-delà des surnoms, l'attachement à l'oiseau se lit à travers le vocabulaire qu'utilisent des habitants pour désigner l'animal. L'utilisation de déterminants possessifs tels que « nos », « mon » ou « notre » pour les qualifier révèle une forte affection pour le goéland. C'est une forme d'appropriation symbolique de l'animal permettant de le rendre plus proche d'eux et qui lui donne plus l'image d'un animal de compagnie que d'un animal sauvage. Les expressions telles que « nos goélants fétiches », « mon copain », « ma fille » ou « ma poupette » traduisent les relations devenues plus intimes et personnalisées entre des citadins et les goélants. Ces derniers sont considérés comme des amis, des compagnons ou des membres de la famille.

D'une façon moins directe et évidente, l'affection pour l'oiseau transparait souvent dans la manière dont les goélants les attendrissent. Les oiseaux les font rire, les surprennent, les touchent et les émeuvent. À Lorient, un homme raconte comment il prend plaisir et s'amuse avec sa fille en observant les goélants :

« J'avais un couple en face de chez moi. Il a disparu mais il me faisait vraiment rire ! Je les regardais avec ma fille et on se marrait à les voir tourner la tête en même temps. Ils n'ont pas l'air hyper malins, mais je ne sais pas ils ont un truc, il y a un côté un peu cartoon. » (Entretien, Lorient, le 24/07/2018)

S'il ne déclare pas son sentiment d'affection pour l'animal, il dit « ils ont un truc » et ses propos traduisent une sympathie liée au côté caricatural du comportement de l'oiseau. Le passé de cet habitant est intéressant à rapporter car il permet de comprendre comment ce dernier s'est attaché à l'animal. Né en Bretagne, cet enquêté a vécu toute son enfance à côté de Lorient. Lorsqu'il est devenu étudiant, il est venu habiter à Lorient. À cette époque, il n'aimait pas les goélants car il les associait à ceux du film *Les Oiseaux* d'Alfred Hitchcock. Lorsqu'il a déménagé à Nantes pour raison professionnelle, il s'est aperçu que les cris et la présence des oiseaux lui manquaient. En 2014, revenu à Lorient, il fut heureux de les retrouver et de les entendre. Aujourd'hui, il nous a expliqué qu'il a une représentation positive des goélants et nous a confié : « demain si les goélants disparaissaient, je pense que ça m'embêterait, je trouverais ça nul » (Entretien, Lorient, le 24/07/2018). Son récit montre que, c'est grâce à son départ de Lorient, qu'il

s'est rendu compte que les oiseaux lui manquaient et qu'il a changé de regard sur eux. Il révèle que son affection pour les goélands est liée à son attachement pour son territoire d'origine, l'animal représentant le lieu où il est né et où il a vécu son enfance. Plus largement, son histoire permet de comprendre que le lien entre l'Homme et l'oiseau est changeant et dynamique. Elle révèle que l'attachement de l'humain à l'animal se construit dans l'espace et dans le temps.

Les habitudes que prend le goéland en ville et sa curiosité envers l'humain sont également des comportements qui amusent et tendent à rendre cet animal attachant. À Sète, une habitante apprécie la présence d'un goéland qu'elle voit presque tous les jours sur les marches du théâtre. Elle l'a surnommé « Maurice, le gardien du théâtre » :

« Il y en a un qui me fait rire. Tous les jours vous pourrez le rencontrer quand il y a le marché, c'est le gardien du théâtre. Quand je dis gardien, c'est parce qu'il est sur les marches du théâtre et qu'il se promène. Il fait vraiment comme un gardien de théâtre. L'autre fois, il y a une jeune fille qui s'est assise et qui était avec son téléphone en train de le regarder. Le goéland l'a contournée, il s'est approché. Il s'est carrément approché d'elle et il regardait ce qu'elle faisait. Moi je trouve ça assez amusant. Voyez, j'ai des clichés qui sont amusants. » (Entretien, Sète, le 22/06/2018)

L'attitude intéressée du goéland pour la jeune fille amuse l'habitante et contribue à son affection pour l'oiseau. Lorsque nous lui avons demandé si elle était sûre que c'était le même goéland qui venait chaque fois sur les marches du théâtre, elle nous a assuré que c'était bien le même, sans donner plus d'explications. Cette individualisation de l'animal participe de l'attachement de l'Homme pour l'oiseau.

Par ailleurs, ce qui est intéressant, c'est que le goéland a le pouvoir d'attendrir les habitants qui lui sont à priori des plus hostiles. C'est le cas d'une plaignante qui a appelé la mairie à cause du bruit que faisaient les goélands sur son toit. Elle ne les apprécie guère et pourtant elle se laisse charmer par certains comportements de l'oiseau notamment celui du « pataugeage » :

« Le seul moment où je les aime bien, c'est quand on passe près de la voie express et quand on arrive à Lorient. Ils sont souvent deux. Il y en a un qui fait le guet et il y a l'autre qui tape dans l'herbe. Ils me font trop rire, c'est le seul moment où je les trouve sympas. » (Entretien, Lorient, le 09/02/2018)

Ce qui séduit souvent les plaignants, ce sont aussi les poussins qui sont duveteux et ressemblent à de petites boules de poils. Ils sont même qualifiés de « mignons » et « adorables ». Les citadins ne peuvent pas résister au plaisir de les observer lorsqu'ils en ont la possibilité et aiment regarder comment s'en occupent les adultes. À Sète, un plaignant qui a beaucoup observé les goélands de chez lui et qui est admiratif de ce qu'il a découvert, explique comment les petits sont nourris :

« Quand les petits naissent c'est marrant parce que (*il cherche ses mots*) je ne m'attendais pas à voir ça ! Donc la mère va chercher à manger aux petits. Au début c'est des graines, mais alors je ne sais pas ce que c'est comme graines et je ne sais pas où elle va les chercher. Je la voyais aller vers les arbustes derrière, alors peut-être que c'est des graines d'arbustes. Et alors ce qu'il y a, c'est qu'elle les

garde dans son col. J'ai lu sur Internet que la femelle goéland possède une sorte de poche qu'elle a dans le col et où elle peut stocker les graines. Ah c'est incroyable ! Après elle va donc voir ses petits et elle déroule les graines (*il imite le bruit du goéland qui déroule les graines*) puis après les petits viennent manger les graines (*il imite le bruit des poussins*). » (Entretien, Sète, le 20/06/2018)

La même réaction se produit lors du premier envol des poussins qui émeut la plupart des enquêtés : « c'est beau ! », « c'est génial ! ». Les jeunes oiseaux sont décrits « vacillants », « fragiles » et « hésitants ». Une plaignante rapporte qu'ils sont aidés et soutenus par les adultes :

« Oh, c'était assez comique l'an dernier de voir donc ce bébé goéland voler, prendre son envol. Moi je pense que c'était toute la famille qui était là autour de lui et qui l'incitait. C'était beau à voir ! » (Entretien, Lorient, le 23/05/2018)

On pourrait penser que les scènes d'envol des poussins attendrissent les citadins en faisant peut-être remonter à leur esprit des souvenirs liés à des moments importants et positifs de leur vie. Elles leur rappelleraient, par exemple, les premiers pas de leurs enfants lorsqu'ils n'étaient encore que des bébés. Elles leur procurent des sentiments agréables et plaisants, et contribuent à l'attachement qu'ils peuvent ressentir pour l'oiseau. Cette affection pour les poussins est renforcée par le fait que les citadins ont rarement eu l'occasion d'en apercevoir. Ce sont les naturalistes et les ornithologues qui sont les plus habitués à en voir lorsqu'ils font des sorties pour aller observer les oiseaux. Aujourd'hui avec leur installation des oiseaux dans les villes, les habitants ont de plus en plus la possibilité d'en rencontrer. Certains, émus, nous ont même dit que c'était la première fois qu'ils voyaient des poussins.

3. Un oiseau reconnu pour sa beauté

La beauté du goéland est évoquée par plus de la moitié des enquêtés (annexe 8). Même les plus réfractaires à l'oiseau l'avouent avec regret, comme l'illustre cette phrase d'une plaignante de Lorient : « Oui, c'est beau, je ne vais pas être méchante. C'est beau, bien sûr que c'est beau ! » (Entretien, Lorient, le 26/07/2018).

a. Des couleurs et une prestance appréciées

Les couleurs du goéland font partie des éléments qu'évoquent systématiquement les enquêtés lorsqu'ils parlent de la beauté de l'oiseau. Le plumage blanc associé à son bec jaune et/ou aux pattes jaunes pour le goéland leucophée laisse admiratif. Mais ce qui impressionne particulièrement, c'est la blancheur du plumage. Aux yeux des habitants, c'est un blanc « parfait », « éclatant », « rare » et d'« exception ». Une photographe amatrice de Sète, qui a réalisé une exposition photos sur les goélands, nous a fait part de son impression sur cette blancheur du goéland :

« Le blanc il est vraiment pur, il est blanc. C'est rare de voir un blanc comme ça. » (Entretien, Sète, le 21/03/2018)

L'adjectif « pur » qu'elle utilise renvoie à la notion de pureté. Il définit quelque chose « qui est sans mélange, qui n'est pas altéré, qui n'est pas corrompu, souillé par un autre élément »¹⁰⁸. Cette blancheur fait dire à des enquêtés que le goéland est toujours « impeccable ». Plusieurs habitants ont effectivement confié qu'ils étaient étonnés de le voir toujours propre alors qu'il « traîne » dans les rues, les poubelles et qu'il mange des cadavres d'animaux pleins de sang. Ils pensent que la blancheur devrait s'estomper au fur et à mesure de la vie de l'oiseau. Cette blancheur inaltérable de l'animal renforce la fascination des habitants pour lui. Les enquêtés admirent également la couleur blanche des goélands lorsque ces derniers se rassemblent, s'envolent ou volent en groupe. Les oiseaux apportent une teinte blanche, « une voile blanche » au paysage que tous apprécient. Ils esthétisent les lieux et en offrent une image poétique (Blanc, 2010)¹⁰⁹. À Lorient, une personne âgée a raconté avec nostalgie qu'auparavant elle emmenait son petit-fils au port de pêche pour voir s'envoler les goélands :

« Quand mon petit fils était petit, j'allais au port de pêche en voiture pour voir les goélands. Mon petit-fils descendait et courait vers les goélands et puis il y avait des nuages de goélands. C'étaient des nuées. Vous savez, quand ils partaient c'était blanc, c'était beau ! » (Entretien, Lorient, le 11/10/2018)

Une autre habitante, qui n'aimait pourtant pas particulièrement les goélands, reconnaît cette beauté liée à la blancheur de l'oiseau :

« Le goéland c'est la mer, c'est le vol blanc, c'est un mouvement c'est le vol blanc au-dessus de la mer. » (Entretien, Sète, le 15/03/2018)

Cette couleur blanche renvoie les enquêtés à un imaginaire romantique et positif lié à un passé dont parle l'historien Michel Pastoureau (Pastoureau & Simonnet, 2008). À travers le temps, cette teinte a symbolisé la pureté, la propreté, l'innocence mais aussi la lumière divine et l'origine du monde (ibid.). Ces images sont fortes et certaines possèdent un caractère sacré et spirituel. Elles participent de la noblesse et de la majesté de l'oiseau que l'on retrouve dans le discours des habitants. Comme Michel Pastoureau le constate, « nous vivons toujours avec cet imaginaire antique. Et, comme la symbolique des couleurs est un phénomène de très longue durée, il n'y a aucune raison pour que cela s'arrête » (ibid. : 48).

Outre le plumage blanc du goéland, la tache rouge sur le bec est parfois remarquée des habitants. Certains ne connaissent pas sa fonction mais estiment qu'elle habille l'oiseau et le rend encore

¹⁰⁸ Définition issue du dictionnaire en ligne : <https://www.cnrtl.fr/definition/>

¹⁰⁹ Nathalie Blanc explique qu'il existe une saisie esthétique de l'environnement et des milieux de vie : « la perspective esthétique n'est pas réservée à l'art ou encore aux monuments culturels. Dès lors, l'appréhension riche des milieux de vie et de l'environnement en dépend n'est pas uniquement affaire de psychologie ou n'est pas le produit de la beauté intrinsèque de l'endroit ; il résulte de l'usage culturellement défini (notamment dans une langue et sa pratique) de l'appréciation des lieux » (Blanc, 2010 : 170, 171).

plus élégant. À Sète, un gardien d'immeuble qui a l'habitude de monter sur les toits et d'approcher les oiseaux a noté :

« Ils ont une petite tache rouge sur le bec quand on les voit de près. C'est beau ! » (Entretien, Sète, le 27/11/2018)

Les yeux du goéland sont mentionnés par quelques enquêtés. Certains, admiratifs, les décrivent de couleur bleue. Même si leur observation est proche de ce que décrivent les scientifiques qui définissent l'œil entre le jaune et le vert avec un cercle orbitaire de couleur jaune, rouge ou brun (Abolivier *et al.*, 2019), on peut penser que ces personnes perçoivent du bleu non en référence aux études scientifiques mais parce que les yeux bleus, dans notre société occidentale, sont souvent considérés comme les plus beaux chez l'Homme. Michel Pastoureau indique notamment que le bleu est la couleur préférée des Français et que « depuis que l'on dispose d'enquête d'opinions, depuis 1980, le bleu est placé au premier rang partout en occident » (Pastoureau & Simonnet, 2008 : 8). Une autre enquêtée qualifie les yeux du goéland de « yeux en or », de « yeux d'or ». On peut supposer qu'elle fait référence au cercle orbitaire de couleur jaune autour de l'œil qui fait penser à de l'or.

Moins que les couleurs du goéland, sa posture et sa façon de se tenir avec la tête et le corps toujours bien droit sont remarquées par les habitants. Elles lui confèrent une prestance et un charisme appréciés par certains, et lui donnent un air « fier », « imposant » et « noble ». Ce caractère majestueux est renforcé par le fait que le goéland domine souvent l'Homme. Lorsqu'il est perché en hauteur ou qu'il vole dans le ciel, l'oiseau est au-dessus du citadin l'obligeant à lever les yeux pour le regarder. Il est alors envié car il surplombe les paysages et la mer que les Hommes ne peuvent admirer que lorsqu'ils montent en altitude. Une retraitée de Sète confie que les goélands sont beaux lorsqu'ils sont perchés sur les cheminées en face de chez elle, bien qu'elle se soit plainte à la mairie des nuisances qu'ils causent en ville :

« Il y en a toujours un là splendide qui domine, c'est un bel oiseau. Je les aime mais ils me font beaucoup d'ennuis. » (Entretien, Sète, le 29/03/2018)

Les couleurs, la posture droite et la prestance du goéland font donc de lui un oiseau « magnifique », « splendide » et « prestigieux ». Sa beauté le distingue d'autres oiseaux jugés plus ordinaires. Elle le rend spécial et comme dit un enquêté : « le goéland, c'est quand même plus imposant qu'un oiseau » (Entretien, Lorient, le 01/06/2018). Le goéland est souvent valorisé par rapport au pigeon en ville, et bien que ces deux oiseaux provoquent des nuisances similaires, son élégance le protège des critiques :

« Pour moi, le pigeon c'est quelque chose qui m'étouffe un peu parce que quand ils arrivent à fond (*silence*) voilà ils sont partout et je trouve que c'est plus nuisible que le goéland. Et puis les pigeons mettent des crottes partout. Je trouve le goéland beaucoup plus classe entre guillemets que le pigeon. Le pigeon, c'est un peu brut de pomme. » (Entretien, Lorient, le 03/10/2018)

Ce propos laisse entendre que le goéland occupe une place ou un statut symbolique plus élevé que le pigeon, grossier et commun. Il appartiendrait à une catégorie supérieure dans la hiérarchie des oiseaux. Le paléoanthropologue Pascal Picq cité par Stéphanie Chanvallon remarque : « l'ennui avec les humains, c'est qu'ils voient l'univers avec leurs idées bien plus qu'avec leurs yeux. De fait, l'histoire des animaux reste dépendante de nos cultures et de nos propres discours à travers lesquels transparaît encore l'idée d'une pyramide du monde vivant, couronné par l'Homme » (Chanvallon, 2009 : 349). Cette « pyramide du monde vivant », cet ordre naturel se retrouve dans d'autres discours d'enquêtés :

« Je trouve que le goéland est plus majestueux que la mouette. Il a plus de noblesse je trouve. On peut pourtant dire qu'il a des tas de défauts. Il braille tout le temps, ils sont cannibales, ils sont charpardeurs, mais je trouve que ça a de la gueule. C'est un oiseau qui a de la gueule ! » (Entretien, Lorient, le 05/06/2018)

Dans ce propos, si le goéland apparaît plus apprécié et majestueux que la mouette, c'est à cause de son aspect physique que nous avons déjà cité et également à cause de son comportement qui lui donne l'air d'avoir du caractère et une forte personnalité.

Cette place que le goéland occupe parmi les oiseaux lui vaut d'être souvent l'objet de photographies. L'enquête de terrain a permis de rencontrer plusieurs photographes amateurs qui font du goéland leur sujet de prédilection. L'une, sétoise, a réalisé une exposition nommée *Le gabian* à Sète qui présentait exclusivement des clichés de goélands. Elle nous a déclaré :

« Le goéland m'a attiré parce qu'il a un côté très imposant quand même pour un oiseau. Ce qui m'attire aussi c'est le blanc, le gris et le noir. J'aime bien ce côté avec le bec et les pattes oranges (*silence*) c'est intéressant ces couleurs. » (Entretien, Sète, le 21/03/2018)

Une autre habitante de Lorient, qui a exposé dans la région et qui photographie des goélands sur le port de pêche, a fourni une réponse similaire. Elle passe plusieurs journées dans l'année à arpenter le port et à s'imprégner de l'ambiance. Elle connaît les secteurs où se regroupent les oiseaux et où il est le plus facile de les photographier. Des amateurs font également partie de club photos de Lorient et s'amuse parfois à photographier les goélands. Comme a dit l'une d'elle d'un ton évident : « c'est beau donc je les prends ! »¹¹⁰.

b. Le vol du goéland, un pouvoir qui fascine les humains

Le vol du goéland participe de sa beauté et de sa grandeur, ce qui fait qu'il est perçu positivement par l'ensemble des enquêtés qui le qualifient de « magnifique », « splendide » et « magique ». Des habitants qui observent souvent le goéland racontent que l'oiseau « tourne », « tournoie », « fait des cercles » dans les airs et qu'il « prend des courants ascendants puis descendants ». Ses trajectoires sont « élégantes », esthétiques, et font des circuits dans le ciel qu'apprécient les

¹¹⁰ Citation extraite d'un entretien informel.

habitants. Deux articles du journal Ouest-France évoquent le vol des goélands de façon poétique. L'un fait état de « magnifiques arabesques au ras de l'eau » (Ouest-France, le 15/12/1961) ; l'autre parle du vol au-dessus des champs en ces termes : « Avec les arabesques de leur vol et sur fond sonore de leur criailles, goélands et sternes enluminent le banal tableau des labours modernes » (Ouest-France, le 15/09/1985). Cette mise en parallèle avec des journaux plus anciens montre que le vol des goélands est depuis longtemps apprécié et que les citadins d'aujourd'hui ne sont pas les premiers à l'admirer.

Le vol des goélands parvient même à charmer les personnes les plus hostiles à l'oiseau. La plupart des plaignants se disent étonnés de l'adresse et de l'agilité de l'oiseau lorsqu'il vole ou se pose. Comme dit l'un d'eux :

« Il est élégant. Pour le poids et l'envergure qu'il a, sa manière de voler et sa manière d'atterrir c'est pas du tout quelque chose de chaotique. » (Entretien, Lorient, le 01/08/2018)

Cet habitant confie un peu plus tard dans la discussion qu'il considère le vol et l'envol du goéland plus gracieux que celui de l'albatros. La manière dont l'oiseau se meut dans le ciel et dans l'espace lui apparaît délicate et harmonieuse, contrastant avec sa grande envergure et avec son caractère vorace et prédateur que les plaignants lui connaissent en ville. Le décalage entre la grâce de son vol et la grossièreté de son comportement les surprend et révèle leur représentation ambivalente.

Certains enquêtés sont particulièrement impressionnés par la technique et la maîtrise de l'oiseau lors de son vol. Ils sont à la fois admiratifs et intrigués par la manière dont l'animal utilise le vent pour se déplacer. Le goéland est qualifié d'« excellent planeur » qui exploite les vents descendants et ascendants au-dessus des vagues et dans les airs. L'un des habitants de Sète témoigne de sa fascination :

« Moi j'ai passé des heures à les regarder planer dans le ciel [...] Ils ne donnent pas un coup d'aile. Ils se laissent. Ils prennent les vents qu'il faut, ascendant descendant. Ils ont une technique de vol fantastique ! » (Entretien, Sète, le 20/04/2018)

Un autre habitant de Sète a évoqué les différents types de vol en fonction de la manière dont l'oiseau prend le vent :

« J'aime bien les observer quand il y a du vent. Ils montent très haut en altitude. Quand il y a certaines configurations de vents, le long de la ville, ils font du vol de pente ou du vol d'onde [...] Ce sont comme des planeurs. Ils profitent du vent et ils font des allers-retours sans battre des ailes. » (Entretien, Sète, le 27/03/2018)

La vitesse qu'il est capable de prendre en vol surprend les enquêtés, notamment lorsqu'il chasse les autres oiseaux. Elle lui confère une allure de rapace et renforce l'aspect imposant du goéland.

Dès lors, la beauté et la performance technique du vol des goélands font que les habitants apprécient de les contempler lorsqu'ils planent dans le ciel. Cette activité leur absorbe facilement l'esprit, les repose et leur permet de s'abstraire du quotidien. Un retraité qui habite depuis une vingtaine d'années à Sète, atteint d'une grave maladie qui l'empêche de marcher, nous a raconté comment il aimait se mettre devant sa fenêtre pour regarder les goélands. Son appartement est au quatrième étage et, d'une de ses fenêtres qui donne sur une cour, il peut les voir voler et se poser sur les toits. Observer les goélands l'apaise et lui fait oublier un court instant sa maladie. Il s'est attaché à l'animal et comme il dit, « s'ils n'étaient pas là, ils nous manqueraient, on est très habitués. » (Entretien, Sète, le 27/03/2018). D'autres enquêtés regardent moins longuement et attentivement que lui le vol des goélands mais ils apprécient toutefois de le contempler même pour quelques instants, car « ça fait une coupure dans la journée » (Entretien, Sète, le 03/07/2018). L'analyse des discours révèle la fascination des enquêtés pour le vol des goélands. L'Homme a toujours envié les « êtres volants » qui possèdent un pouvoir qu'il ne pourra jamais avoir. Au XIX^e siècle, Jules Verne en rêvait déjà : « pouvoir se tenir en vol parfaitement stationnaire, aussi longtemps qu'il veut, libre d'aller à droite ou à gauche, vers le haut ou vers le bas, le tout sans effort : chacun en a rêvé »¹¹¹. À travers les montgolfières, les dirigeables puis les avions, l'humain a tenté de se rapprocher des oiseaux. Aujourd'hui, cette obsession est toujours présente dans nos sociétés occidentales ; comme l'atteste un habitant en s'adressant au goéland : « Tu me prêtes tes ailes » (Entretien, Lorient, le 24/01/2018). Le goéland incarne ainsi le rêve de voler toujours présent que l'Homme caresse.

c. Une beauté « située »

Les enquêtés associent spontanément la beauté du goéland à des espaces définis et à celle des lieux où ils aiment les voir : « ils sont beaux quand ils volent au bord de la mer » (Entretien, Sète, le 15/03/2018). Sur le littoral, le goéland participe de la beauté des espaces et esthétise les lieux de même que ces espaces lui confèrent sa grandeur et sa splendeur. La beauté de l'animal et la beauté du lieu se renforcent mutuellement (Mauz, 2002). Or, ces espaces maritimes sont faiblement anthropisés et empreints d'une certaine naturalité. Ils sont des endroits reposants et apaisants où l'habitant aime aller se promener pour s'aérer l'esprit, oublier ses soucis ou méditer. La beauté du goéland est liée à cette nature faiblement anthropisée qui fait du bien à l'humain ; elle est appréciée des habitants quand elle répond au besoin de nature des citoyens que nous avons évoqué dans le premier chapitre du manuscrit. C'est le cas de cette plaignante de Sète qui explique qu'elle aime voir les goélands voler au-dessus de l'eau à la nuit tombée lorsqu'elle se rend au théâtre de la mer :

« Quand on est l'été au théâtre de la mer, à regarder un spectacle ou un bon concert, avec la nuit étoilée et qu'on voit des goélands qui passent sur la mer avec une lueur de lune, c'est merveilleux. C'est super beau ! » (Entretien, Sète, le 12/04/2018)

¹¹¹ *Voler librement, le rêve de toujours*. Dirisolar.com [en ligne]. Consulté le 21/11/2019 sur : http://dirisolar.com/Dirisolar/voler_librement.html

Son propos est flatteur pour le goéland alors qu'elle a pourtant déjà eu un nid sur son toit, s'est plainte à la mairie et nous a confié qu'elle n'appréciait pas spécialement ces oiseaux. On comprend que le cadre particulier qu'elle décrit, qui est celui d'un spectacle à la tombée de la nuit dans un théâtre ouvert sur la mer, lui permet d'apprécier la beauté des oiseaux. Elle vient pour se détendre et passer un moment agréable à écouter de la musique ou à assister à une pièce de théâtre. Dans ce contexte, les oiseaux accompagnés de la mer et de la lune apportent au moment une dimension naturelle quasiment spirituelle. Ils font partie du décor¹¹² et participent de l'esthétique du lieu et du moment que l'habitante vit lorsqu'elle va au théâtre de la mer. L'enquêtée, dans de telles circonstances et dans de tels lieux, ne peut qu'apprécier l'oiseau qui, comme la présence de la mer, la ramène à l'essentiel et satisfait son besoin de nature et d'évasion.

Le port de pêche est un autre espace, plus anthropisé, que le goéland embellit. Pour certains plaignants, c'est le seul endroit de la ville où l'oiseau est perçu positivement. À Sète, l'un d'entre eux qui a appelé la mairie pour qu'elle stérilise les œufs sur son toit nous confie :

« C'est vrai que c'est joli tous ces goélands au port de pêche quand ils tournent autour des bateaux de pêche. Là, c'est vrai que c'est beau. Pour le touriste, il vient, il prend une photo, c'est bien. » (Entretien, Sète, le 20/06/2018)

Le plaignant concède qu'une certaine beauté de l'oiseau se dégage lorsque l'animal est au port de pêche. Dans cet espace, il l'apprécie car l'oiseau s'unit au lieu et représente un décor¹¹² que les touristes photographient.

Que ce soit dans les milieux marins ou dans le port de pêche, l'oiseau ne plaît que lorsqu'il reste toujours assez éloigné des habitants. Sa beauté est également fonction de la distance à laquelle il se tient de l'Homme. Comme le dit une habitante de Sète, les goélands sont de « jolies petites bestioles vues de loin » (Entretien, Sète, le 15/03/2018). Lorsque le goéland se rapproche de l'humain et que la frontière entre l'Homme et l'animal est jugée dépassée, il perd son image positive pour devenir un oiseau perçu négativement. C'est le cas d'une personne d'origine parisienne qui appréciait les goélands avant de venir s'installer à Sète. Elle les avait toujours aperçus près de la mer et les trouvait « très jolis ». À Sète, elle a découvert que les goélands s'approchaient très près des citadins et pouvaient causer des nuisances. Aujourd'hui, sa vision du goéland a changé et elle déclare : « de loin, c'est un bel oiseau mais de près non franchement » (Entretien, Sète, le 28/06/2018). Par l'expérience qu'elle a vécue avec l'animal, elle considère désormais que l'oiseau n'est beau que lorsqu'il tient ses distances avec l'Homme. Ce sont des sentiments de gêne et d'agacement qui dominent, l'élégance de l'animal s'effaçant derrière les nuisances qu'il provoque en ville.

La beauté du goéland est donc liée à la place que lui accorde le citadin. Elle est spatialisée, « située » et dépend du lieu dans lequel l'habitant rencontre l'animal et de la distance physique que tient ce dernier vis-à-vis de l'Homme. Elle renvoie au concept de « place normale » que l'on a

¹¹² Le terme rejoint la première définition que nous avons donnée du décor (cf. p. 228).

déjà utilisé et qui est développé par Isabelle Arpin (Mauz, 2002). La sociologue explique également que les acteurs qu'elle étudie s'accordent à considérer que telle ou telle espèce est à « sa place », non seulement en fonction de critères spatiaux mais encore comportementaux. Selon ses propos, être à la « place normale », c'est être où il faut et se comporter convenablement. Nous avons retrouvé cette même logique dans les discours des habitants de Lorient et de Sète. Le goéland est forcé de respecter les règles de conduite décrétées par les humains, « une place normale » pour qu'ils apprécient sa beauté : il doit se trouver dans les milieux marins, les ports de pêche et il doit aussi se comporter correctement en tenant une juste distance avec le citoyen. Lorsque l'oiseau ne respecte plus la distance entre lui et l'Homme et déroge à « sa place », il est considéré faire une entorse à l'ordre des choses, « une atteinte à la loi, qui tôt ou tard sera sanctionnée » (Mauz, 2002 : 47). Par cette transgression, il perd effectivement son caractère authentique et ses caractéristiques essentielles dont sa beauté fait partie.

Pour résumer cette première partie du chapitre, nous avons vu que les représentations des enquêtés sont globalement unanimes sur le caractère marin de l'oiseau. Elles sont liées à des légendes et croyances anciennes transmises de génération en génération. L'histoire commune entre l'Homme et l'oiseau et les différentes formes d'anthropomorphisation relevées dans les discours des habitants rendent le goéland également attachant, touchant et familier. La blancheur de son plumage, sa prestance et son vol fascinent et lui donnent un aspect élégant reconnu par la plupart des habitants. La beauté de l'oiseau est toutefois « située » et se superpose à celle des milieux marins, ce qui révèle que les qualités prêtées au goéland peuvent valoir dans un contexte où ce dernier se tient éloigné des villes et de l'humain. Ce que nous allons désormais aborder sont les autres représentations des enquêtés. Elles ont émergées, se sont modifiées ou se sont renforcées lorsque le goéland s'est installé en ville et a dérogé de la place que les citadins lui avaient toujours attribuée.

II. LE GOÉLAND, UN OISEAU QUI A CHANGÉ SELON LES CITADINS

1. Un oiseau à l'allure de prédateur

Certaines caractéristiques anatomiques et comportementales du goéland font de lui un oiseau de proie effrayant pour certains citadins. Cette représentation d'un oiseau prédateur est largement partagée par les enquêtés dont plusieurs pensent que ce comportement prédateur de l'animal est apparu avec son installation en ville (annexe 8).

a. Un oiseau imposant avec un bec et un vol de rapace

Avec la nidification du goéland en ville, les citadins ont la possibilité de voir l'oiseau de plus près qu'auparavant. Beaucoup le découvrent et ont exprimé leur étonnement quant à la grande taille de l'oiseau et son envergure. Ils sont impressionnés et décrivent son physique « imposant » et « énorme ». Des enquêtés vont jusqu'à rechercher la taille exacte de l'oiseau sur Internet. D'autres s'en rendent compte à la suite d'une mauvaise expérience avec l'animal :

« S'il y en a un qui tombe sur votre terrasse, comment vous faites pour l'expédier ? Vous ne pouvez pas. Nous avons essayé moi et ma femme de ménage. Moi, l'oiseau m'a piqué le doigt et elle, elle était bien embêtée. C'est compliqué parce qu'ils ne peuvent pas prendre leur envol s'ils n'ont pas toute la terrasse. Ils sont grands et ont besoin d'espace pour prendre leur envol. » (Entretien, Sète, le 13/04/2018)

Un naturaliste a confirmé ce propos :

« Vous voyez très rarement un goéland posé sur une rambarde ou alors c'est qu'il a vraiment besoin de se reposer, parce que vous ne verrez jamais un goéland se poser sur un balcon c'est impossible. Avec 1,70 m d'envergure, il est incapable de redécoller. » (Entretien, Lorient, le 06/06/2018)

Par sa taille, le goéland est souvent mis en opposition avec les petits oiseaux qui ont l'habitude de voir les citadins en ville et que les enquêtés nomment les « oiseaux de pelouses » ou plus vulgairement « les piafs ». Ces appellations se rapportent aux moineaux, aux rougegorges, aux merles ou à d'autres petits passereaux qui apparaissent inoffensifs aux yeux des habitants. Le goéland, au contraire, est plus assimilé aux rapaces ou aux vautours, plus massifs et menaçants. Décrit « gros », « crochu », « pointu » et qualifié de « redoutable », son bec rappelle celui des oiseaux de proie. Il est fait pour déchirer, couper, blesser, inspirant crainte et méfiance aux enquêtés :

« Le goéland c'est un oiseau très gros avec un très long bec jaune qui peut crever des yeux et qui fait très peur [...] Quand je vais sur le toit, je mets mon casque de pompier et je mets même la visière parce que j'ai la trouille quand je vois les becs pointus et crochus comme ça ! » (Entretien, Lorient, le 05/06/2018)

Le bec du goéland effraie l'habitant qui s'équipe d'un casque de pompier par peur de recevoir des coups. Ce discours à propos du bec dangereux de l'oiseau a été retrouvé chez quelques autres plaignants. Un retraité, qui a vécu son enfance dans la région de Lorient, a effectivement raconté qu'à l'école on lui disait de faire attention à ses yeux, lorsqu'il y avait des goélands qui volaient au-dessus de la cour, car ces oiseaux pouvaient les crever. Cette histoire est probablement une ancienne croyance qui participe encore de l'image prédatrice de l'animal.

En plus de la taille et du bec de l'oiseau, quelques enquêtés ont évoqué sa vue perçante et aiguisée :

« Ils ont une très bonne vue aussi parce que je vous dis de loin ils repèrent un morceau de pain sur la terrasse. C'est incroyable, ça m'a surprise quand même ! » (Entretien, Sète, le 25/04/2018)

« Si on fait la chasse à la botte [chasse qui consiste à surprendre le gibier d'eau] et qu'on voit un goéland, on se dit qu'on peut y aller parce que ça veut dire que personne n'est venu avant nous. Pour nous, le concurrent du chasseur, c'est le chasseur. C'est très observateur ces oiseaux-là. C'est presque l'œil du faucon. » (Entretien, Lorient, le 22/05/2018)

Par cette capacité de détecter la moindre présence et la nourriture à une grande distance, le goéland apparaît utile au chasseur, lui permettant de repérer ce que l'œil de l'humain ne peut percevoir. Le regard vif et perçant du goéland est en partie lié à la souplesse et la flexibilité de son cou qui lui permet d'effectuer une large rotation de la tête sur son axe. Lorsque l'oiseau observe autour de lui, il peut regarder presque sur tous les côtés, ce qui donne l'impression qu'il surveille, épie et calcule tout ce qui l'entoure.

De surcroît, le vol de planeur du goéland qui séduit les habitants est souvent comparé à celui des rapaces et des vautours. Comme ces derniers, le goéland plane et fait des tours dans le ciel à la recherche de nourriture. Les trajectoires qu'il effectue en vol et sa manière de battre des ailes par intermittence se rapprochent de celles des rapaces, ce qui lui vaut d'être parfois confondu lors de sorties naturalistes avec des buses ou des faucons. La description par les enquêtés de la manière dont le goéland se défend, attrape sa nourriture ou attaque ses proies pourrait être similaire à celle d'oiseaux prédateurs. En effet, le goéland « charge » pour chasser les proies qu'il a repérées ou pour défendre son nid ou son territoire ; il « rase » et « fonce » sur ses proies et sur ceux qui le dérangent. Un nourrisseur de Sète nous a d'ailleurs raconté comment il s'était senti en danger suite à sa rencontre avec un couple de goélands dans le cimetière marin de la ville ; face au vol menaçant de l'oiseau, il a préféré partir pour éviter la confrontation avec l'animal :

« Une fois j'ai traversé le cimetière marin [...] Les goélands étaient en train de nicher mais moi je n'avais pas vu qu'il y avait leur nid. Je me suis avancé dans des allées du cimetière et il y en a un carrément qui m'a chargé tout d'un coup. Il est passé juste au-dessus de la tête et c'est impressionnant parce que c'est quand même un oiseau qui fait presque un mètre d'envergure. Et il s'est mis à me pousser des cris très agressifs. Moi je n'ai pas demandé mon reste. Je lui ai dit : "ouais ça va je m'en vais, je m'en vais". Je suis parti et il m'a rechargé en planant comme ça *(il fait le mouvement du goéland*

qui lui fonce dessus) et en me fonçant dessus. C'est impressionnant et tout ça pour défendre son nid. » (Entretien, Sète, le 20/04/2018)

La représentation du goéland en oiseau prédateur est liée à la récente nidification de l'oiseau dans les villes. Les citadins méconnaissent l'animal dont ils ont souvent l'image du bel oiseau marin, familier et inoffensif que nous avons décrite dans la première partie de ce chapitre. Depuis que le goéland a élu résidence en milieu urbain, ils ont désormais l'occasion de l'observer de près et de le côtoyer. Ils découvrent sa taille, la forme de son bec, ses yeux et son vol menaçant qui ne correspondent pas forcément à ce qu'ils s'étaient imaginés de l'oiseau. Ce décalage renforce son image prédatrice. Les habitants sont également habitués à vivre en ville avec des oiseaux de petites tailles. Or, le goéland parmi cette avifaune du milieu urbain se démarque car, plus imposant, il apparaît comme celui qui possède davantage de caractéristiques proches des oiseaux de proie.

b. Un oiseau au comportement de prédateur

Le caractère prédateur du goéland se révèle dans la manière dont les enquêtés décrivent son régime alimentaire et son comportement en ville. Comme les oiseaux de proie, le goéland est carnivore et piscivore. Comme eux, il mange de la chair morte ou vivante. Beaucoup d'habitants, s'imaginant l'oiseau essentiellement marin et mangeur de poissons, sont effectivement surpris de voir le goéland se nourrir de viande :

« Les goélands se sont mis à trouver leur nourriture dans les poubelles et il y en a qui se nourrissent que de cette façon-là alors que normalement c'est un animal qui me semble être un animal marin et qui se nourrit plus de poissons que de viande. Voilà moi c'est à la limite ce que je leur reproche. » (Entretien, Sète, le 13/04/2018)

Aux yeux de certains enquêtés, l'oiseau a changé de régime alimentaire et serait devenu carnassier depuis son installation en ville. Ce nouveau penchant du goéland pour la viande confirmerait son caractère prédateur, l'image d'un prédateur étant plus souvent associée à un régime carnivore que piscivore dans notre société occidentale. Le goéland est jugé capable d'attaquer des animaux aussi grands, sinon plus gros que lui pour se nourrir. Plusieurs personnes ont raconté que des chats ou des chiens avaient été emportés par un goéland, puis tués et mangés par ce dernier. Ces récits sont souvent des propos rapportés, vus dans les journaux ou entendus par la famille ou des amis, ils font aussi l'objet d'articles de presse régionale. À force d'entendre de telles histoires, des habitants sont inquiets pour leurs animaux de compagnie. Ils s'imaginent que le goéland est susceptible à tout moment de les attraper et de les emporter, que ce soit dans leur jardin ou dans les rues de la ville. Des riverains sont mis en garde, tels que cette personne, souvent prévenue de faire attention à ses chiens lorsqu'elle les promène dans la rue :

« Quand je promène mes chiens, on me dit souvent : "oula faites attention, les goélands vont attaquer vos chiens !". C'est vrai que j'avais des chiens un peu particuliers qui auraient peut-être pu

les attirer. J'avais une race de chien qui était nu, sans poils. Des chiens nus chinois. Donc c'est vrai qu'une peau nue comme ça, ça aurait pu peut-être plus les attirer qu'un chien avec des poils. Mais ça n'a jamais été le cas. Les goélands ne s'approchaient pas. » (Entretien, Sète, le 22/06/2018)

À travers ces propos, on remarque que cette image de prédateur poursuit le goéland. Des citadins y pensent lorsqu'ils voient des promeneurs avec leurs animaux de compagnie. Même ceux qui apprécient les goélands, se posent la question quant à la sûreté de leurs chiens et ne semblent pas surpris qu'un goéland puisse attaquer un animal aussi gros que lui.

Outre le régime alimentaire du goéland, c'est sa manière de se saisir de ses proies et de les consommer qui le renvoie aux vautours et aux rapaces. Cette façon qu'il a de les attraper puis de les manger impressionne, choque et dégoûte à la fois les habitants. L'oiseau apparaît comme violent, brutal et « sans pitié » avec ses proies :

« J'ai même vu des goélands tuer des pigeons et les bouffer. Les pigeons, ils viennent s'approcher un peu là autour d'eux et *poum* ils mettent un coup sur la tête et ils l'ensuquent¹¹³ un peu puis après ils le bouffent. Je l'ai constaté ça. » (Entretien, Sète, le 26/04/2018)

« Je trouve que c'est des oiseaux de proie. Pour moi, je trouve que c'est des oiseaux de proie finalement autant qu'un hibou ou un grand-duc qui vont manger des insectes ou des petits rongeurs, parce qu'ils sont capables de dévorer des petits animaux et d'autres oiseaux y compris d'autres oiseaux vivants. Moi j'ai déjà vu ça ici (*silence*) des goélands attrapaient des pigeons qui sont un petit peu plus très vigoureux, qui sont un petit peu malades. Le goéland il attrape le pigeon. Il le déchiquette complètement vivant et il le dévore vivant et il le dévore avec son bec et il laisse pratiquement que les bouts d'ailes. » (Entretien, Sète, le 11/04/2018)

« On voit leur agressivité sur les autres animaux. Moi j'ai vu un jour un goéland attaquer un pigeon, c'est impressionnant. On voit vraiment que c'est un prédateur. Et le pigeon, il n'a aucune chance. » (Entretien, Lorient, le 25/01/2018)

Les verbes utilisés tels que « bouffer », « déchiqueter », « dévorer » ou « ensuquer » utilisés dans ces extraits pour décrire l'action du goéland, expriment la férocité de l'oiseau. Certains comme « bouffer » ou « ensuquer » qui appartiennent au registre familier de la langue française traduisent la brutalité de l'oiseau dans sa façon de traiter ses proies. Le deuxième extrait d'entretien décrit plus en détail la manière dont les goélands sont cruels et terrifiants, s'attaquant, comme la plupart des prédateurs, d'abord aux proies les plus faibles et vulnérables. L'habitant les compare au Grand-duc (*Bubo bubo*) qui est le plus grand rapace nocturne d'Europe. Comme l'illustrent les précédentes citations, le pigeon est l'animal le plus souvent mentionné lorsqu'il s'agit d'évoquer le comportement prédateur du goéland puisqu'il est, parmi tous ceux que mange le goéland en ville, le plus susceptible d'être vu par les citadins. Les scènes de prédation sont facilement visibles car elles se déroulent souvent dans des espaces ouverts. Plusieurs personnes estiment que c'est un comportement nouveau du goéland que de chasser des pigeons et

¹¹³ De l'occitan ensucar qui signifie assommer, frapper sur la tête, accabler.

racontent n'avoir jamais vu de telles scènes par le passé. Pour certains, c'est une preuve que le goéland change de régime alimentaire et devient carnivore.

Les habitants décrivent ce comportement prédateur non seulement lorsque le goéland chasse des animaux mais également lorsque qu'il mange dans les poubelles. De même que les goélands attaquent les pigeons, « ils attaquent les poubelles ». Ils « foncent » sur ces dernières et les « renversent ». Ils « éventrent », « déchiquettent » et « dépiautent » les sacs. Une habitante de Lorient a observé leur technique :

« C'est un peu les oiseaux d'Hitchcock ! Avant, vous n'auriez jamais vu une bande de goélands attaquer des poubelles pour les renverser ! C'est très facile ! Ils tournent autour de la poubelle et ils piquent. Ils ont une certaine intelligence. Ils piquent d'un côté et l'autre pique de l'autre et clac ils renversent la poubelle. Ça va très vite ! » (Entretien, Lorient, le 07/06/2018)

La stratégie que développent les goélands pour se nourrir dans les poubelles impressionne les habitants car elle est précise, efficace, réfléchie et réalisée avec rapidité. Elle révèle une intelligence des oiseaux et évoque celle des prédateurs lorsqu'ils chassent et traquent leurs proies.

La dernière caractéristique qui rapproche les goélands des prédateurs est leur façon de se regrouper en cas de danger ou pour rechercher de la nourriture. Ce comportement collectif rappelle celui des populations de loups ou de lions. Les habitants qualifient d'ailleurs ces groupes de goélands de « meute », de « bandes » ou de « hordes ». Ces dernières leur apparaissent organisées, chaque individu ayant une place et un rôle précis. Un habitant de Lorient qui aime regarder les goélands évoque l'existence de « réseau de protection » pour protéger les poussins lors de la saison de nidification :

« En période de nichée, il y a donc les nids, les parents et un premier réseau si on peut dire de protection et il y a un deuxième réseau de protection qui eux vraiment attaquent. Il y a avait donc, disons la mère et les petits, et quand la mère partait chercher à manger à ce moment-là les deux réseaux se mettaient en place. » (Entretien, Lorient, le 23/08/2018)

Des enquêtés ont décrit la capacité des goélands à coopérer pour attraper une proie ou de la nourriture, stratégie de chasse comparable à celle des loups avec les cerfs ou encore celle des Hommes du Paléolithique avec certaines espèces animales :

« J'ai vu des goélands pourchasser jusqu'à épuisement le pigeon. À un moment donné, il est tellement épuisé qu'il manque son atterrissage et *paf* il s'écrase contre un mur et ils le bouffent. Ils y vont jusqu'à épuisement et il y a plusieurs dessus, ils sont à deux trois goélands sur un pigeon, et à un moment donné, le pigeon, il a manqué l'atterrissage, et là un beau paquet de plumes, et là *tac* ils viennent le manger. » (Entretien, Sète, le 21/06/2018)

À Sète, des enquêtés nous ont également raconté avec stupéfaction qu'ils avaient vu des goélands se mettre à plusieurs pour ouvrir le couvercle de poubelles et récupérer la nourriture qu'ils avaient

repérée à l'intérieur. Ce comportement, perçu positivement, est souvent associé à une forme d'intelligence.

c. Un oiseau qui fait peur aux habitants

Du fait de son physique de rapace et du comportement prédateur qu'il a développé en ville, la plupart des habitants se méfient du goéland et ne l'approchent pas, faisant toujours attention à garder leur distance. L'oiseau est couramment qualifié d'« agressif », de « féroce » et d'« imposant » et l'évocation du film *Les Oiseaux* d'Alfred Hitchcock est fréquente. Certains, et particulièrement des plaignants, éprouvent une peur plus profonde, ne contrôlent pas leur émotion et en ont « la trouille ». Une sétoise nous a confié que depuis qu'elle voit un goéland venir régulièrement sur son toit, elle cherche désormais à éviter ces oiseaux dès qu'elle en croise dans la rue :

« Et surtout maintenant j'ai un peu peur. Autant avant je pouvais passer devant une poubelle où il y avait un oiseau, autant maintenant je change de trottoir ! » (Entretien, Sète, le 15/03/2018)

Quelques enquêtés, plus rares, sont terrifiés à la vue du goéland. C'est le cas d'une plaignante rencontrée à Lorient, pourtant native de la région et habituée à l'oiseau. Sa frayeur fait suite à une mauvaise expérience avec l'animal. En 2017, un couple de goélands s'est installé sur son toit, la privant de terrasse durant tout l'été. Elle raconte que dès qu'elle sortait sur sa terrasse, les oiseaux criaient et la chargeaient. Au début de l'entretien, lorsque nous lui avons demandé si elle avait été embêtée par les goélands, elle a répliqué d'un ton catégorique :

« Je n'ai pas été embêtée par les goélands, c'est que carrément je n'ai pas pu vivre ! Maintenant, dès que j'entends un goéland, je suis traumatisée parce que je me suis fait agresser par eux. » (Entretien, Lorient, le 26/07/2018)

Ses propos traduisent une peur de l'oiseau et dévoilent un vécu extrêmement négatif avec l'animal. L'habitante a développé un comportement phobique. Dès qu'elle voit un goéland et/ou entend son cri, elle angoisse, « ses poils se hérissent » et elle reste paralysée. Elle parle même de « séquelles psychologiques » pour évoquer les conséquences de sa mauvaise expérience avec l'oiseau.

Le sentiment d'angoisse qu'éprouvent les habitants est, entre autre, dû à l'acclimatation de l'oiseau au milieu urbain et à sa récente proximité avec les citoyens. Des enquêtés considèrent que le goéland ne craint désormais plus l'Homme et qu'il ose s'approcher d'eux sans aucune peur. Tel un guerrier, il serait devenu « téméraire » et « combatif » :

« Ils ont peur de rien ! Tu peux t'approcher, ils n'ont pas peur ! Ils te regardent, ils ont peur de rien ! Ma pauvre, ce n'est pas farouche du tout, ce n'est pas farouche du tout ! » (Entretien, Sète, le 22/06/2018)

Ce comportement de l'oiseau intimide, indispose et met mal à l'aise les citadins. Le goéland jugé libéré de ses craintes, dépasse la frontière reconnue comme normale et habituelle entre l'animal et l'Homme, ce qui inquiète et oppresse. Il est source d'angoisse, l'habitant ne se sentant pas en sécurité lorsque l'oiseau se tient si près de lui. Un plaignant a raconté qu'il avait interrompu le carrelage qu'il faisait un matin sur sa terrasse à cause d'un goéland qui s'était approché de lui :

« Ça a été une peur ! C'était 6 h du matin à peu près. Je faisais le carrelage de l'autre côté et le goéland s'était mis au bord comme ça et il me regardait et il criait. Il m'a fait peur. Je suis rentré et j'ai arrêté le carrelage. Je ne pouvais pas continuer j'avais peur [...] Je vous promets, il me regardait, il criait prêt à me sauter dessus. J'ai arrêté de faire le carrelage et tout et je me suis dit qu'il voulait m'attaquer et me taper la tête. » (Entretien, Sète, le 16/04/2018)

Des habitants sont effrayés par ce rapprochement de l'animal avec l'Homme. Ils s'imaginent que les goélands leur veulent du mal et qu'ils vont les « agresser ». En ville, ils les considèrent potentiellement comme dangereux et estiment qu'ils sont capables de leur porter atteinte et notamment aux plus vulnérables que sont les enfants et les personnes âgées :

« J'ai vu l'agressivité totale de ces oiseaux et je me dis que ça peut être dangereux pour une personne âgée qui peut être blessée ou piquée à l'œil. Enfin c'est un animal quand même très dangereux ! » (Entretien, Lorient, le 07/06/2018)

Ces discours sur le risque que représente la présence du goéland en milieu urbain s'appuient souvent sur des anecdotes et des faits divers lus dans les journaux ou rapportés par d'autres habitants. Les histoires que l'on a déjà citées sur les chats ou les chiens emportés par ces oiseaux participent, par exemple, de cette représentation et de cette construction d'extrapolations. Seuls, quelques habitants interrogés ont vécu des « attaques » et peu d'entre eux ont été touchés physiquement par les goélands. À Lorient, quelques-uns se sont fait voler leur sandwich par le goéland Gontran ; quelques autres ont des connaissances qui ont été légèrement blessées par les oiseaux. Cette précision permet de comprendre que la plupart des enquêtés sont effrayés par le goéland sans n'avoir jamais eu d'expériences négatives ni de contacts avec lui. Leur peur est fondée sur des images de l'oiseau véhiculées par la presse et par des témoignages d'habitants, sur une sorte de « mythe » auquel croient certains citadins¹¹⁴. L'éthologue Niko Tinbergen (1975) explique effectivement que les goélands n'attaquent que rarement les humains. Ils ont seulement des comportements d'intimidation pour faire peur à celui qui s'approche du nid et pour protéger

¹¹⁴ Cette peur que ressentent des habitants pour l'oiseau s'appuie chez certaines personnes sur une croyance qui raconterait que le goéland est capable de s'attaquer aux humains et de les blesser. Cette croyance pourrait s'apparenter à un mythe tel qu'il est décrit et défini par le sociologue et philosophe Edgar Morin dans son livre *La rumeur d'Orléans* (1969). Edgar Morin relate comment une rumeur, concernant la traite des Blanches par des juifs, s'est développée à Orléans puis s'est propagée dans d'autres villes françaises. Il tente de comprendre l'origine de ce mythe et la manière dont ce dernier s'est diffusé dans l'espace public. Bien que la croyance sur le goéland « agresseur », « attaqueur » n'est pas équivalente au mythe d'Orléans ni ne prend la même ampleur, les mêmes mécanismes identifiés par Edgar Morin sont à l'œuvre dans la création de ce mythe sur le goéland : c'est un « récit imaginaire, organisé et cohérent selon une logique psycho-affective, qui prétend se fonder en réalité et en vérité » (Morin, 1969 : 47). Comme pour le mythe d'Orléans, les habitants s'appuient souvent sur les journaux ou sur les témoignages d'autres habitants, ou même de médecins qui auraient soigné des personnes blessées par des goélands, pour argumenter leurs propos et construire le mythe : « le mythe prend la réalité d'une information objective, qui viendrait de la source la plus autorisée, policière ou hospitalière, et qui serait attestée par la triple confiance que l'on peut avoir en la parenté, l'amitié, le voisinage » (Morin, 1969 : 24).

sa progéniture (ibid.). Quelques individus peuvent être plus agressifs que les autres et dans des cas rares toucher physiquement l'humain mais ce n'est pas un comportement courant de l'espèce (ibid.).

L'intelligence du goéland trouble également les citadins. L'oiseau apparaît capable de distinguer les différents humains et de ne s'en prendre qu'à ceux qui l'offensent. Plusieurs enquêtés se sont sentis personnellement visés par certains comportements du goéland et ont eu l'impression que les « attaques » de l'animal leur étaient particulièrement adressées. Le directeur du Village Vacances de Sète a vécu cette expérience lorsqu'il vivait à Barcarès :

« À Barcarès, on avait un goéland vers chez moi qui logeait et qui avait fait son nid pas très loin de notre maison. Une fois, en passant je lui balance un caillou et après pendant quinze jours, le goéland m'a attaqué. Dès que je sortais de chez moi, il se mettait à m'attaquer. Il était sur une cheminée juste en face et je savais qu'il m'avait repéré parce qu'ils font, vous savez, *tatatatactac (il imite le bruit de claquement de bec du goéland)* quand ils claquent du bec. Alors je m'avançais et quand j'arrivais à découvert sur le parking, il m'attaquait. Il m'attaquait parce qu'il considérait sans doute que j'étais trop près du nid, et donc il m'attaquait dès que j'étais à découvert. Dès qu'il arrivait pas loin de moi et dès que j'arrivais à découvert, il me fonçait dessus et il me balançait de la fiente. Et donc c'est impressionnant ! Une fois ma fille osait plus rentrer à la maison parce qu'elle avait peur. » (Entretien, Sète, le 20/03/2018)

Dans son Village Vacances, il a assisté à une situation similaire avec l'un des membres de son personnel :

« Ils nous reconnaissent. Je le sais parce qu'on a un jardinier qui avait essayé de chasser les goélands et après les goélands l'attaquaient, mais systématiquement ! Ils le reconnaissaient bien puisque d'autres collègues pouvaient passer et ils ne leur disaient rien. Lui, quand il sortait du vestiaire les goélands lui venaient dessus. » (Entretien, Sète, le 20/03/2018)

Les deux derniers récits montrent un goéland doté de mauvaises intentions envers l'humain. Il serait capable de repérer ceux qui lui ont été hostiles et d'agir en conséquence. Cette intelligence amplifie l'image prédatrice du goéland et nourrit la peur des habitants pour l'oiseau, crainte pouvant aller jusqu'à paralyser certaines personnes qui n'osent plus rien faire et qui sont pétrifiées devant l'animal.

Le sentiment de peur plus ou moins intense qu'éprouvent les enquêtés face aux goélands révèle plusieurs aspects de la relation des habitants à la nature. Il dévoile une peur ancestrale de la nature sauvage et prédatrice que décrit et explique l'écrivain et naturaliste François Terrasson (2007) : les Hommes ont peur de la nature car elle les met face à eux-mêmes et à leur inconscient, « pourvoyeur de rêves et de phantasmes » (Terrasson, 2007 : 38), « paradis des émotions refoulées, des désirs interdits, des pulsions latentes, des vieilles inquiétudes enfouies » (Terrasson, 2007 : 36), elle réveille la « pensée émotionnelle » qui est dans notre civilisation « largement reléguée dans l'inconscient » (Terrasson, 2007 : 47). Le goéland, par son physique et son comportement proche de celui des oiseaux de proie, inquiète les citadins et ravive cette peur

latente et ancienne d'une nature sauvage immaîtrisable qui fait jaillir des émotions incontrôlables, échappant à notre conscience (Terrasson, 2007). En outre, il effraye les habitants car il incarne une nature proliférante que l'Homme ne peut dominer complètement (Terrasson, 2007). La sociologue Cécilia Claeys et l'anthropologue Olivier Sirost (2010 : 10) remarquent que la nature proliférante véhicule des imaginaires, des mythologies liées au pullulement, à l'invasion, à l'intrusion, ce qui alimentent alors les peurs contemporaines de l'Homme.

2. Un oiseau envahissant

La représentation d'un oiseau envahissant est relativement présente dans les discours et ce, plus encore, chez les plaignants (annexe 8). Elle n'est pas partagée par tous les enquêtés et est liée à la récente installation des goélands dans les villes.

a. Des goélands jugés trop nombreux en ville

Plusieurs enquêtés estiment que les goélands sont en surnombre en ville et sont catégoriques à ce sujet :

« Il y en a trop, c'est tout il y en a trop ! C'est un fléau ! » (Entretien, Sète, le 23/04/2018)

« Je pense qu'il prolifère énormément, c'est ça le problème. Trop, il y en a trop ! » (Entretien, Lorient, le 26/07/2018)

C'est particulièrement la catégorie des plaignants qui constate de façon unanime une augmentation du nombre de goélands dans leur ville et qui la généralise souvent à l'échelle de la France. Pour certains enquêtés, leur expansion est récente et n'a commencé que depuis quelques années ; pour d'autres, elle est plus ancienne et remonte à plusieurs dizaines d'années. L'augmentation du nombre de goélands est perçue différemment selon les habitants. Certains pensent que l'espèce s'est progressivement multipliée alors que d'autres ont l'impression que le phénomène a été très rapide et s'est produit pendant un temps très court.

Les goélands ne doivent donc pas dépasser une limite numérique s'ils veulent être tolérés. Au-dessous de ce seuil, ils sont « supportables » et « acceptables » ; au-dessus, ils deviennent « envahissants » :

« Avant on était arrivé à un état tellement haut, il y a quelques années, avant qu'ils lancent cette campagne. C'était trop trop trop ! On avait des nuées sur le canal. Maintenant c'est déjà plus supportable. Maintenant il y en a beaucoup moins, c'est déjà plus acceptable. On peut mieux les supporter. Nous ici maintenant, ça devient plus supportable ! » (Entretien, Sète, le 20/06/2018)

Cette limite numérique « supportable » de goélands n'est jamais définie objectivement ni quantifiée. Elle est approximative, repose sur le ressenti et sur la relation qu'entretient la

personne avec l'oiseau. Elle dépend du seuil de tolérance de l'habitant qui peut varier d'une personne à l'autre. Cette manière de concevoir la présence de l'oiseau en ville est assez anthropocentrée. C'est l'Homme qui décide de la limite numérique que l'oiseau ne doit pas dépasser et qui fixe les conditions dans lesquelles la cohabitation entre le citadin et l'animal est possible. Lorsque le nombre de goélands franchit le seuil de ce « supportable », l'animal dépasse alors le seuil de tolérance des habitants et il devient « envahissant ».

De plus, le goéland est souvent comparé à la pie, à la corneille ou au choucas des tours (*Coloeus monedula*), qui sont des oiseaux qui fréquentent de plus en plus les villes et qui sont parfois considérés comme nuisibles par les habitants (AMGVF, 2004). Les propos, les termes et les champs lexicaux employés dans les discours concernant l'augmentation du goéland et son contrôle rappellent également ceux que l'on entend et retrouve pour les espèces exotiques envahissantes. Le goéland « pullule », « prolifère », « surpeuple » et « envahit » la ville. Il est « invasif » et possède cette capacité de se « multiplier très, très rapidement ». Les verbes d'action « réguler », « contrôler », « limiter » et « éradiquer », utilisés pour désigner les dispositifs de gestion du goéland, mis en place par les municipalités ou proposées par les habitants, rejoignent ceux utilisés couramment à propos des espèces exotiques envahissantes. L'oiseau a été à plusieurs reprises associé au frelon asiatique ou au moustique tigre, qui posent des problèmes aux citadins et dont les municipalités de Lorient et de Sète sont chargées de s'occuper. On peut s'étonner de ce rapprochement entre le goéland et ces espèces exotiques envahissantes sachant que l'oiseau est une espèce autochtone à l'opposé des espèces exotiques envahissantes qui sont allochtones et présentes depuis peu de temps sur le territoire. Cette comparaison révèle l'extrême virulence et l'animosité qu'éprouvent certaines personnes à l'égard de l'oiseau.

Cette représentation d'oiseau invasif s'explique par le fait que plusieurs personnes s'imaginent que les goélands se reproduisent et pondent des œufs en permanence et à un rythme effréné. Une retraitée de Sète a notamment expliqué que le goéland couvait pratiquement tous les mois de l'année :

« Le goéland, il couve et il pond pendant neuf ou onze mois, je crois dans l'année. Le journal en parlait, mais je ne sais plus s'ils pondent pendant neuf mois ou onze mois, mais rendez-vous compte un couple ce qu'il fait comme œufs ! » (Entretien, Sète, le 18/06/2018)

Cette intense capacité de reproduction que lui prêtent quelques enquêtés fait donc du goéland un oiseau qui a le potentiel de se multiplier en ville. Il serait semblable au pigeon connu pour proliférer rapidement dans les milieux urbains. Ces propos révèlent une méconnaissance par les citadins du goéland, qui à l'inverse de ce qui est colporté dans les discours, ne se reproduit et ne pond des œufs qu'à une période précise de l'année (Tinbergen, 1975). Nous supposons que les enquêtés confondent les connaissances qu'ils possèdent sur le goéland avec celles qu'ils ont sur d'autres d'oiseaux et possiblement sur des espèces exotiques envahissantes auxquelles ils assimilent les goélands. Nous imaginons également que certains habitants interprètent inconsciemment les faits selon leurs intérêts. En pensant que ces oiseaux se reproduisent vite et efficacement, ils peuvent justifier la cause du surnombre des goélands en ville.

b. Des goélands qui occupent l'espace des Hommes

Les goélands sont envahissants par l'espace qu'ils occupent en ville : « C'est le cas de le dire, c'est eux qui ont le territoire » (Entretien, Sète, le 23/04/2018). L'oiseau s'est imposé dans l'espace urbain. Les citadins le croisent désormais en tout lieu, que ce soit près de leur domicile, dans le centre-ville, sur le port ou près du bord de mer. Le goéland apparaît avoir investi tous les espaces et interstices des villes. Il est « partout » :

« Le goéland, c'est l'oiseau de mer que je connais bien puisque je le vois quotidiennement quand je suis ici à Sète. Vous l'avez peut-être remarqué puisqu'à Sète il y en a partout [...] De toute façon on en voit dans le ciel, on en voit partout ici ! » (Entretien, Sète, le 11/04/2018)

Cette omniprésence de l'oiseau agace certains habitants, les étouffe et les oppresse. C'est le cas d'une femme de Lorient terrorisée par les goélands qui déclare : « Aujourd'hui on ne fait pas un mètre sans en croiser un, c'est horrible ! » (Entretien, Lorient, le 26/07/2018). Cette sensation d'asservissement est d'autant plus forte que des enquêtés constatent que les goélands sont présents toute l'année en ville à l'inverse du passé, où ils ne restaient que quelques mois pour nidifier et élever les poussins. Ces citadins ont l'impression de les voir continuellement et de n'avoir aucun temps de répit et de repos :

« Tout le temps, ils sont tout le temps là, alors qu'auparavant il y avait des mois où on les voyait plus. Une fois qu'ils avaient pondu et que les petits étaient nés et commençaient à voler ils nous laissaient tranquilles pendant deux mois et là ils sont là toute l'année. Maintenant j'ai l'impression qu'ils sont tout le temps là ! » (Entretien, Lorient, le 23/05/2018)

Le sentiment d'accaparement est renforcé par le fait que grégaires, les goélands occupent d'une façon importante aussi bien l'espace sonore que visuel. Lorsque les oiseaux se rassemblent à plusieurs dizaines d'individus, ils ne passent pas inaperçus et prennent davantage de place dans le paysage visuel du citadin que lorsqu'ils sont seuls ou en couple. C'est en outre le bruit qu'ils produisent en groupe qui impressionne les citadins. Leur cri aigu, perçant, est amplifié par leur nombre, et semble résonner dans toute la ville. Il constitue d'ailleurs l'un des premiers motifs de plainte déclarés des habitants.

Les goélands composent donc le paysage de l'espace urbain, y interviennent activement, et à ce titre, le qualifient mais le dégradent aussi lorsqu'ils deviennent omniprésents. Ils ont franchi des limites spatiales traditionnelles qu'ils avaient toujours respectées de sorte que plusieurs habitants constatent qu'ils vont désormais plus loin vers l'intérieur des terres. Ils les aperçoivent en train de manger dans des champs ou nichant désormais sur des toits dans des villes loin de la mer. Ils ont alors l'impression que l'oiseau s'approprie toujours plus de territoires, qu'ils quittent leur milieu naturel qu'est le bord de mer pour envahir ces nouveaux espaces que sont les milieux urbains et continentaux. Le goéland est décrit « conquérant », « envahisseur » s'aventurant toujours plus loin et délaissant ses habitats traditionnels, si bien que ce comportement inquiète des citadins qui ont la sensation de perdre le contrôle de leur espace. Ce qui participe également de son caractère

envahissant est la récente proximité de l'animal avec l'humain. L'oiseau en prenant de moins en moins ses distances avec les habitants, franchit une autre frontière spatiale encore différente de celle entre le littoral et l'intérieur des terres. Il vient dans les jardins des particuliers, sur leurs terrasses et se pose sur leurs tables et chaises d'extérieurs alors qu'auparavant il restait cantonner dans le ciel et sur les toits. Plusieurs enquêtés ont raconté que l'oiseau était même capable de rentrer à l'intérieur des maisons ou des appartements pour chercher de la nourriture. Une retraitée de Sète a expliqué qu'elle s'était à plusieurs reprises interposée pour qu'il ne s'introduise pas dans sa cuisine :

« Je mettais mes fruits devant ma baie vitrée et je les voyais faire depuis ma cuisine. Ils savaient que dans l'assiette il y avait des pêches, du raisin ou des trucs comme ça. Plusieurs fois, je les ai fait sortir de dedans parce qu'ils s'apprêtaient à rentrer, je vous assure qu'ils s'apprêtaient à rentrer. Mais quand ils me voient maintenant, ils savent que je ne vais pas laisser faire. Ils ont vite compris. » (Entretien, Sète, le 18/06/2018)

Le goéland, en s'approchant de l'Homme, bouscule les frontières entre espace privé, intime et espace public, entre le dedans et le dehors. Les jardins et les terrasses sont considérés comme la continuité du logement de l'habitant mais relèvent de l'espace privé. Les espaces intérieurs et domestiques sont des lieux d'intimité. Ce dedans appartient à l'habitant qui aime s'y retrouver et lui donner la forme et l'aspect qu'il souhaite. Il est un espace maîtrisé, codé auquel l'oiseau insaisissable et incontrôlable ne peut s'intégrer. Au contraire, dans l'espace public constitué par la rue ou le ciel, l'oiseau gêne moins et fait éventuellement partie du décor¹¹⁵. Le rapport de l'habitant à ce lieu est différent de celui qu'il entretient avec son jardin et son logement. Le dehors est un espace collectif partagé, où l'autre est plus toléré. La maîtrise est collective et le goéland est plus facilement accepté. Dans ce cadre de pensée, l'intrusion de l'oiseau dans la sphère privée et intime de l'habitant est vécue comme une provocation, une infraction puisque l'animal ne respecte pas la frontière définie par l'humain. Le comportement de l'oiseau est qualifié de sans-gêne, d'« effronté » ou de « culotté ». Les enquêtés se sentent agressés au sein-même de leur espace privé. C'est leur personne, leur intérieur et leur intégrité personnelle qui sont touchés par cette intrusion. Comme le disent les géographes et sociologues Chris Philo et Chris Wilbert cités par Paul-Louis Colon (2007 : 37), « ces animaux qui transgressent la frontière entre la civilisation et la nature, ou entre le public et le privé, qui ne restent pas à la place qui leur est attribuée, sont communément source d'abjection engendrant des sentiments d'inconfort ou même de nausée qu'on essaie d'éloigner de soi, du groupe et des espaces qui y sont associés ».

Le goéland doit ainsi occuper un espace bien précis s'il veut être accepté en ville. En cas de transgression de cette limite spatiale, il devient un « envahisseur », un intrus et n'est plus « supportable ». Comme pour les discours sur le seuil « acceptable » de nombre d'oiseaux en ville, cette vision est encore anthropocentrée. Le territoire de l'oiseau est défini en rapport avec ce que décide l'Homme et en référence aux normes de la société humaine et urbaine.

¹¹⁵ Le terme fait référence à la deuxième définition du décor que nous avons donnée (cf. p. 231).

c. Un statut de protection de l'oiseau qui ne fait pas consensus

L'aspect envahissant du goéland participe de la manière dont les habitants se représentent le statut de protection que devrait avoir l'oiseau. Des habitants ne connaissent pas son statut légal de protection sur le territoire national, et au vu du nombre élevé de goélands qu'ils perçoivent en ville, ils s'imaginent que l'espèce n'est pas protégée :

« Je pense qu'ils [les goélands] ne sont pas protégés. Il y en a tellement notamment si vous allez à Groix, vous en verrez. » (Entretien, Lorient, le 01/08/2018)

« Oh j'espère qu'ils ne sont pas protégés parce qu'ils sont plutôt visibles. » (Entretien, Lorient, le 26/07/2018)

D'autres citoyens mélangent les informations et sont troublés par les dispositifs de gestion de l'oiseau mis en place par les mairies. La plupart ignorent qu'elles peuvent demander des dérogations pour stériliser les œufs et réguler les populations d'animaux protégés. D'un côté, ils connaissent la loi qui interdit de toucher à l'animal et, de l'autre, ils savent que les municipalités régulent les populations de goélands par des campagnes de stérilisation. Ces informations leur paraissent contradictoires, car l'oiseau leur apparaît à la fois protégé et contrôlé :

« Je sais qu'il a été longtemps protégé et que maintenant on essaie de restreindre sa prolifération en faisant ce qu'a fait le monsieur qui est monté sur le toit (*elle cherche ses mots*) il est protégé dans le sens légal car je sais qu'on n'a pas le droit de le tuer ou voilà. Mais on restreint sa population, alors est-ce qu'il est toujours protégé ? C'est une protection, oui, c'est une certaine protection. » (Entretien, Sète, le 24/04/2018)

Au vu des campagnes de stérilisation, des habitants s'imaginent également que l'oiseau n'est aujourd'hui plus protégé par la loi. À leurs yeux, la réglementation aurait changé récemment. À Lorient, plusieurs enquêtés pensent que les goélands marins et les goélands bruns sont protégés au contraire du goéland argenté qui vit dans les villes. La nidification du goéland argenté sur les toits, encore rare pour le goéland marin et le goéland brun, lui ôte le statut protégé que possèdent les autres espèces de goélands. Ayant fauté par son installation dans les villes, l'oiseau est comme « sanctionné » et désolidarisé de ceux qui lui sont proches.

Plusieurs enquêtés connaissent le statut de protection du goéland. Ils l'ont su par la mairie, par leur propre recherche ou par des amis. Au vu de leur observation et du nombre croissant d'oiseaux qu'ils constatent en ville, ils ne comprennent pas pourquoi le goéland y a droit. Beaucoup d'entre eux le remettent en cause et s'y opposent. Ils estiment que l'oiseau ne devrait pas avoir ce statut d'espèce protégée car, à leurs yeux, loin d'être en danger de disparition, son nombre augmente en France :

« Oui bien sûr, ils sont protégés mais les protéger dans un environnement pareil tel que le port de pêche, c'est complètement ridicule parce qu'ils pullulent là sur le coup ! Non seulement, on n'a pas besoin de les protéger, mais il faudrait qu'on les aide à moins se reproduire, et s'ils pullulent c'est qu'ils

se reproduisent à mort dû à la quantité de nourriture qui est à leur portée. » (Entretien, Lorient, le 25/01/2018)

« Mais les goélands on dit que c'est protégé mais je trouve qu'il y en a beaucoup quand même ! On protège les espèces qui diminuent mais eux ça ne diminue pas ! Enfin, je ne pense pas. » (Entretien, Lorient, le 25/07/2018)

Dans de nombreux discours, le statut de protection apparaît comme le privilège de certaines espèces emblématiques, telles que les baleines ou les éléphants, et/ou de celles qui sont considérées en extrême danger et proches de l'extinction. Ces enquêtés associent également ce statut à des animaux qu'ils jugent avoir un intérêt écologique et jouer un rôle important dans l'écosystème. Les vers de terre sont mentionnés pour leur fonction remarquable dans la création de l'humus comme les vautours pour leur rôle de nettoyeur. Toutefois, aux yeux de ces citoyens, le goéland ne satisfait pas ces différents critères. Perçu en surnombre en ville et en constante augmentation en France, il est pensé inutile, voire nuisible, n'apportant rien à l'environnement ni à l'Homme. La protection accordée à l'oiseau est d'autant mal vécue que plusieurs enquêtés estiment qu'elle empêche toute action sur l'animal, que ce soit par la mairie ou par les habitants. Elle est qualifiée de « débile », de « ridicule » et d'« imbécile » :

« C'est une espèce protégée le goéland leucophaea. Ces textes de lois sont imbéciles. On me l'avait affiché le texte de loi donc je le connais bien. Je ne sais pas si vous l'avez déjà vu mais faut le connaître. Il dit que simplement si on le dérange pendant la nidification, c'est trois mois d'emprisonnement. Enfin c'est ridicule. C'est des textes de loi ridicules ! » (Entretien, Sète, le 11/04/2018)

Avec cette législation, des enquêtés se sentent impuissants et désarmés devant « l'envahissement » du goéland. Passifs, ils sont agacés et subissent sa présence. Afin de diminuer les nuisances, ils pensent qu'il faudrait changer la loi et lever le statut de protection à l'oiseau. Ils estiment que cette décision permettrait aux municipalités d'avoir une action plus efficace pour réguler les goélands en ville, notamment en recourant à des opérations d'éradication. Dans ce nouveau cadre, ils s'imaginent que les citoyens pourraient se débarrasser plus facilement et librement des oiseaux qui nichent près de chez eux sans avoir toujours recours à la mairie. Ils auraient le droit de les empêcher de s'installer, de déplacer les nids, voire de casser les œufs ou de les tuer.

3. Un oiseau de plus en plus gênant, voire nuisible

La représentation d'un oiseau gênant se retrouve dans les discours dans une proportion similaire à celle de l'oiseau envahissant (annexe 8). Elle est partagée majoritairement par des plaignants et est essentiellement liée aux nuisances que provoque le goéland en ville.

a. Un oiseau causant du tort aux citadins

En ville, le goéland gêne et dérange le quotidien de certains habitants. Ce qui lui est reproché, c'est d'abord le bruit qu'il fait. Même si son cri plaît car il rappelle la mer, il peut agacer et exaspérer. L'oiseau est connu pour commencer à crier tôt le matin alors que la plupart des citadins sont encore en train de dormir. Il réveille « tout le monde » :

« Il fait un bazar terrible à partir de 5 h du matin. Ça gueule ! Ça crie ! Ça a un cri terrible ! » (Entretien, Sète, le 26/04/2018)

« Ça piaillait le matin. C'est désagréable. Mais le pire c'est ma voisine Nathalie. Elle me disait que c'était vraiment infernal. Et ça je le comprends parce qu'elle dort dans la mezzanine et elle ne pouvait pas ouvrir ses velux. C'était vraiment infernal, et elle travaille en plus ! » (Entretien, Lorient, le 23/05/2018)

Certains habitants ne trouvent pas le sommeil durant la nuit à cause du désordre que provoque le goéland. Même ceux qui apprécient l'animal partagent ce mécontentement et comprennent ceux qui se plaignent de son cri. Une femme à Lorient, pourtant adoratrice des goélands, nous confie :

« Les goélands ne me gênent pas. Maintenant je comprends ceux qui sont gênés. J'ai habité en plein centre-ville et j'avoue que le dimanche matin à 6 h du matin quand ils commencent à gueuler (*silence*) si je ne les aimais pas, je les aurais détestés ! » (Entretien, Lorient, le 05/06/2018)

Certaines personnes ont même l'impression que les goélands n'arrêtent jamais de faire du bruit, que ce soit la nuit ou le jour. Leur cri est « incessant », « continu », ne laisse aucun moment de répit aux habitants :

« Quand ils nichaient sur mon toit, le problème c'était que toute la nuit, toute la nuit, ces oiseaux criaient. On a l'impression qu'ils ne dorment jamais. » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

« Quand je jardine, j'essaye de penser à autre chose mais là c'est incessant, c'est sans arrêt [...] Et puis c'est incessant. Si ce serait une heure le matin, ça passerait. Mais non, non, c'est incessant, c'est quand elles [les mouettes] sont en période de reproduction, lorsqu'il y a les petits, c'est matin, midi et soir. » (Entretien, Lorient, le 31/01/2018)

Cette habitante précise que le bruit est particulièrement gênant pendant la période de reproduction de l'oiseau. Nous pourrions supposer que le fait qu'elle soit consciente du caractère épisodique du cri l'aide à mieux supporter la présence des goélands mais il n'en est rien. L'une des raisons est que le cri du goéland est rarement associé à un son agréable ou à un chant qui serait par définition gracieux et mélodieux :

« Le cri n'est pas très agréable quand même, enfin si on peut appeler ça un chant, on dirait plutôt un cri. C'est pas très mélodieux ». (Entretien, Lorient, le 23/05/2018)

Le son qu'émet le goéland est un cri qui n'est pas assimilé à celui des rossignols et des rougegorges qui sont des oiseaux appréciés pour leur chant. Au contraire, les goélands font du « boucan », du « bazar » et du « bordel », termes synonymes de cacophonie et de désordre. Ils « hurlent », « gueulent », « braillent » et « crient », verbes dépréciatifs qui expriment l'intensité et la grossièreté du bruit qu'ils font. Le son est « aigu », « strident » et « perçant ». Les poussins et les premiers immatures sont davantage remarqués par leur tonalité encore plus aiguë que les adultes. Ces nuisances sonores sont surtout perçues en été, époque considérée par les scientifiques comme la plus bruyante des goélands. Elle coïncide avec la période la plus chaude de l'année où les habitants laissent souvent leurs fenêtres ouvertes et sont davantage dehors que le reste de l'année. Cette concomitance des événements est l'une des raisons pour laquelle l'été est la période où les citadins sont susceptibles d'être les plus gênés par les goélands puisque les habitants dorment les fenêtres ouvertes, sont plus à l'extérieur qu'en hiver et que les oiseaux font plus de bruit que pendant le reste de l'année.

Même si le bruit apparaît comme la principale nuisance du goéland en ville, certains habitants disent s'y accoutumer à l'inverse des fientes qui les insupportent :

« Le pire c'est les excréments. Le bruit on s'habitue. C'est vrai que le bruit le matin on n'aime pas, mais bon après on s'habitue. Moi, la première fois que je suis venu ici, pendant une semaine je n'arrivais pas à dormir. On aurait dit qu'ils étaient dans la chambre mais après on s'habitue. Mais bon, les excréments, c'est infernal, c'est infernal ! » (Entretien, Sète, le 16/04/2018)

Cet homme a expliqué que sa terrasse est salie en permanence par les excréments des oiseaux si bien qu'il est obligé de la laver chaque jour s'il veut en profiter. De peur que ses coussins et ses chaises de jardin ne soient tachés, il n'ose les laisser dehors lorsqu'il est absent. Ce qui l'exaspère comme la plupart des plaignants, c'est que les fientes sont une nuisance continue et ne lui laissent aucun répit. Les déjections qui reviennent sans cesse les irritent, les fatiguent et leur laissent un sentiment d'impuissance. Plusieurs retraitées de Sète ont raconté qu'elles s'épuisaient à surveiller leur linge en train de sécher afin qu'il ne soit pas taché par les fientes des goélands :

« Moi, j'ai que cette petite terrasse pour étendre. Je veux bien que mon linge flotte dehors (*silence*) mais je suis obligée de surveiller mon linge. Ça devient vraiment épuisant. Moi, le jour où je fais ma lessive dans l'état où je suis et bien le lendemain je suis capout et le soir je n'en peux plus. J'ai essayé de ne pas avoir beaucoup de linge sale pour laver en petite quantité mais ils [les goélands] viennent quand même sur les étendoirs et je les fais partir. » (Entretien, Sète, le 18/06/2018)

Cette habitante n'apprécie guère les goélands. Se défendre contre ces oiseaux lui prend beaucoup d'énergie d'autant plus qu'elle est âgée et en mauvaise santé. Elle a expliqué que pour les effrayer, elle utilisait un manche de serpillière sur lequel elle attachait un « tissu rouge », car « les oiseaux n'aiment pas la couleur rouge ». Une autre retraitée a trouvé une astuce pour que son linge ne soit plus taché par les fientes. Elle baisse simplement son auvent, ce qui lui permet de protéger ses vêtements des oiseaux.

De surcroît, les plaignants estiment que l'oiseau souille leur habitat, « défèque de partout » de manière grossière et sans distinction des espaces auxquels l'Homme assigne des fonctions et des significations différentes. Les déjections « aspergent » et « arrosent » les places et les rues, les « façades en sont constellées ». Elles sont « répugnantes ». Elles sentent mauvais et sont « énormes ». Elles sont plus grosses que celles des petits oiseaux présents en ville qui font plutôt sourire les citadins :

« Moi je ris quand j'ai un moineau qui me laisse une crotte sur un pare-brise. Ça me fait rire ! »
(Entretien, Lorient, le 25/01/2018)

Les fientes sont « toxiques », « corrosives » et abîment la peinture des voitures par leur acidité. Un habitant, qui travaille dans le domaine de l'automobile et qui en a déjà fait l'expérience, conseille :

« Lorsque je reçois une fiente sur ma voiture, je la lave parce que c'est très acide. Moi je travaille dans l'automobile donc je peux vous en parler. Les fientes attaquent les vernis et les peintures, et donc des fois il y a des endroits faut pas se mettre et se garer. Par exemple, si vous avez un lampadaire, il ne faut absolument pas aller en dessous parce que une fois j'ai vu une voiture, une golf noire recouverte et recouverte. » (Entretien, Lorient, le 23/05/2018)

Quelques enquêtés accusent la fiente de dégrader les bâtiments. Elle est réputée pour détériorer la pierre et les différents matériaux qui constituent les édifices. Ce sont particulièrement les monuments publics et historiques qui sont cités.

Les déjections des goélands n'ont donc pas leur place dans l'endroit propre et rangé qu'est la ville, d'autant que les espaces personnels et intimes tels que terrasses et balcons sont également touchés. Comme l'explique Nathalie Blanc, « aujourd'hui dans le prolongement d'un système de valeurs qui prend place au XVIII^e siècle, existe "un propre de la ville" [...] C'est un univers artificiel et maîtrisé duquel ont été chassés des phénomènes naturels : boue, excréments... Notamment ceux des animaux » (Blanc, 2000 : 40). Dans un tel cadre, les fientes des goélands dégradent l'espace public, les bâtiments et les biens privés des habitants. Elles sont « dégoûtantes » et « sales ». Ces derniers termes ne renvoient pas seulement à des questions d'hygiène mais à une sensibilité des habitants face à un désordre du milieu de vie (Savalois, 2012). L'anthropologue Mary Douglas, qui s'est intéressée aux systèmes de pensée et aux pratiques de différentes sociétés pour distinguer ce qui est sale et impur de ce qui est propre et pur, définit la saleté comme « ce qui n'est pas à sa place » (Douglas, 2001 : 55). Elle remarque que la saleté suppose l'existence d'un ensemble de relations ordonnées et à la fois le bouleversement de cet ordre ; comme elle le dit : « là où il y a saleté, il y a système. La saleté est le sous-produit d'une organisation et d'une classification de la matière, dans la mesure où toute mise en ordre entraîne le rejet d'éléments non appropriés » (Douglas, 2001 : 55). Les goélands transgressent ainsi l'ordre social et leurs fientes gênent dans le sens où elles perturbent l'espace public et privé maîtrisé de la ville et introduisent du désordre dans un ordonnancement qu'a construit la société urbaine et humaine.

Au-delà du bruit et des fientes, le goéland cause des torts de façon plus indirecte à l'humain. Par sa manière de manger dans les poubelles et de déchiqueter les sacs poubelles, il est tenu responsable des déchets éparpillés sur les trottoirs et de la saleté de la ville. Plusieurs enquêtés ont rapporté que ces déchets, qui traînent dans la rue par la faute de l'animal, étaient transportés par le vent jusqu'à la mer. Ils en concluaient alors que l'oiseau participait de la pollution du bord de mer et plus largement de leur environnement. Des habitants ont également rapporté que le goéland dégradait le toit des appartements et des maisons. L'ensemble du matériel (objets, branchages, feuilles, vêtements...) qu'il rapporte pour construire son nid et les restes de nourriture (os, plumes...) donnés aux poussins qui s'accumulent sur le toit sont susceptibles de boucher les gouttières puis de provoquer des dégâts des eaux. Cette expérience a été vécue par plusieurs habitants interrogés dont l'un a raconté comment en pleine nuit son toit s'est effondré à la suite d'une infiltration d'eau :

« C'était très flippant quand il y avait eu un dégât des eaux majeurs chez moi [...] Il y avait eu un orage depuis deux jours, et l'orage cette nuit-là était important. Ça a détruit le plafond et ça s'est infiltré. C'est allé à l'étage en dessous et ça a détruit le deuxième étage. En pleine nuit, j'ai donc été obligé de virer tout le monde et de mettre des seaux. Enfin j'ai la chance d'avoir un ami couvreur donc je l'appelle à 7 h du matin et je lui dis : "Emmanuel, il faut que tu me rendes un service, j'ai passé une nuit infernale et mon toit est foutu". C'était le plâtre qui était tombé enfin c'était un truc de ouf ! C'était une maison avec un toit en zinc qui avait été réalisée avant qu'on l'achète et donc qui était révisé régulièrement. C'était un truc assez neuf. » (Entretien, Lorient, le 05/06/2018)

Aujourd'hui, parce qu'il a « une trouille bleue de ce qui s'est passé cette nuit-là », l'habitant surveille son toit et a placé des crapaudines¹¹⁶ autour des gouttières. Outre les matériaux rapportés pour construire les nids et pour nourrir la couvée, les goélands sont capables de picorer, de gratter et d'abîmer les revêtements et les éléments de caoutchouc et d'étanchéité des toits. Cette dégradation peut entraîner à long terme des infiltrations d'eau si bien que par précaution plusieurs enquêtés nous ont expliqué qu'ils avaient fait réparer leur toit.

Face à de tels dégâts des eaux ou dégradations, la présence d'un nid sur le toit peut apporter indirectement un tort financier à l'habitant. C'est le cas lorsque la réparation du toit n'est pas totalement prise en charge par leur assurance ou que, à la suite d'accumulation de dégradations, cette dernière n'accepte plus de rembourser les dommages causés par les infiltrations d'eaux. Cette situation est arrivée à une nourrisseuse de Sète :

« Le seul embêtement, c'est qu'ils [les goélands] m'abîmaient le toit et qu'à chaque fois j'avais des problèmes [...] Moi j'ai eu quatre fois des gouttières bouchées et mon assureur il ne voulait plus payer après. Il m'a dit : "tant que le toit n'est pas refait je vous rembourse plus". » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

¹¹⁶ Une crapaudine est une pièce de métal qui sert, à l'arrivée d'un tuyau de bassin ou de réservoir, à empêcher les ordures de pénétrer (Définition issue du dictionnaire en ligne : <https://www.cnrtl.fr/definition/>).

La plupart des nuisances qui sont imputées au goéland en ville et que nous venons de présenter font entrer un désordre symbolique dans l'espace public et privé du citoyen. Elles dérangent ce dernier dans un espace maîtrisé et agencé par et pour l'Homme. Si le goéland cause du tort, c'est qu'il bouscule l'ordre établi par la société humaine et urbaine : il fait du bruit à des horaires dédiés normalement au sommeil ou au repos, il défèque n'importe où et n'importe comment et il commet des dégâts jusqu'à provoquer des torts financiers à l'habitant. Il s'apparente aux « animaux à problème ou emmerdants » définis par le sociologue André Micoud, qui viennent perturber le bel ordonnancement du monde (Micoud, 2010 : 103). Dans les discours, le goéland a été ainsi souvent comparé aux pigeons qui gênent les citoyens par leurs fientes ; « c'est les pigeons de Paris », « c'est des pigeons marins ». Il a été parfois rapproché du sanglier, du loup ou de l'ours pour les dégâts qu'ils provoquent à l'humain. Plusieurs habitants ont fait remarquer que le sanglier pose effectivement beaucoup de problèmes dans le sud de la France, qu'il endommage les champs des agriculteurs et les jardins des particuliers. Enfin, ils ont comparé le loup et l'ours au goéland en référence aux torts financiers que peuvent causer ces animaux aux humains.

b. Un oiseau « effronté » et « incivique »

La manière qu'a le goéland de se comporter en ville ne plaît pas à tous les habitants. L'oiseau est supposé avoir une conduite qui ne correspond pas à celle que l'on doit adopter en société humaine et urbaine. Des enquêtés se plaignent de son comportement « effronté », « agressif » et menaçant :

« Dès qu'on est sur une terrasse, ils viennent vous agresser. Dès qu'on est à la plage, ils viennent vous agresser. Il fait beau donc tout le monde fait des pique-niques donc ils sont tout le temps en train de coller tout le monde ! » (Entretien, Lorient, le 26/07/2018)

L'image du goéland qui ressort de cet extrait est celle d'un animal qui viendrait volontairement chercher querelle à l'humain. Il apparaît « méchant », belliqueux et malveillant. Des habitants racontent qu'il peut développer des comportements de vengeance vis-à-vis de personnes qui l'ont offensé et qu'il serait capable de « représailles ». Aux yeux de nombreux plaignants, ce comportement belliqueux du goéland s'est renforcé depuis plusieurs années : l'animal « évolue dans l'agressivité » et ose désormais « attaquer », « provoquer » et « agresser » les citoyens.

Outre son caractère « effronté », des enquêtés l'accusent d'avoir un comportement « incivique » et irrespectueux vis-à-vis de la société humaine et urbaine :

« Un gabian c'est un casse-couilles [...] Il a l'image de quelqu'un qui a le respect de rien. De toute façon, il n'y a qu'à les observer et vous verrez que bon ils ne respectent pas grand-chose, ni l'environnement, ni rien ! » (Entretien, Sète, le 03/07/2018)

Le goéland apparaît comme égoïste, agissant selon sa seule volonté et sans prendre en compte l'environnement qui l'entoure. Il adopte un comportement jugé inacceptable dans la société

humaine où, pour fonctionner, le vivre-ensemble, l'entraide et la solidarité doivent dépasser l'individualisme. Incivique, l'oiseau ne respecte pas les règles de savoir-vivre qui régissent la ville. Il fait du « chahut » et « du bordel » à n'importe quelle heure et réveille les habitants la nuit, comportement normalement réprimandé par la loi. Il pénètre dans les espaces privés tels que les jardins et les maisons des particuliers, comportement inconcevable entre citoyens. Ses fientes abîment les bâtiments publics et, par les déchets qu'il éparpille dans les rues, le goéland dégrade les lieux publics. Ce dernier s'en prend à des biens communs et à des espaces collectifs que la plupart des habitants ne se permettraient pas de détériorer. Un autre de ses comportements, qui lui est régulièrement reproché, est sa façon de dérober de la nourriture aux habitants qui lui vaut d'être qualifié de « voleur ». Des enquêtés en ont déjà fait l'expérience, notamment à Lorient, où plusieurs ont été victimes de Gontran, connu pour attraper directement des sandwiches des mains des passants. Lors de barbecues, plusieurs ont vu partir l'oiseau avec des saucisses ou des sardines qu'ils avaient mises à griller. Certains citoyens sont amusés par ces situations, d'autres en sont énervés. Ces derniers perçoivent négativement ce comportement de l'animal et le jugent si sévèrement qu'ils le considèrent incorrect et le punissent de la même façon que l'acte de vol est blâmé et réprimandé par la loi française. Leurs propos sont même parfois agressifs vis-à-vis de l'oiseau : « ouais ils m'ont volé. Ils me volent chez moi sur mes fenêtres ! Sale race ouais ! » (Entretien, Sète, le 23/04/2018). Le goéland semble ne pas respecter le milieu urbain dans lequel il cohabite avec l'habitant. Il le salit et dégrade lorsqu'il déchiquette les sacs poubelles et par les fientes qu'il fait n'importe où. C'est plus particulièrement sa façon de « saccager » les poubelles qui insupporte des enquêtés : « ils s'en foutent eux de déchirer nos poubelles. Eux, ça les dérange pas trop » (Entretien, Sète, le 21/06/2018). Des citoyens se sentent méprisés par l'animal qui paraît ne pas prêter attention à leur effort pour rendre la ville plus saine et agréable. L'oiseau sème le désordre dans ce que les humains ont mis du temps à organiser comme l'apparition des poubelles, le recyclage des déchets et la mise en place de conteneurs enterrés qui ont permis de créer des villes plus propres et qui sont issues d'une longue histoire qui s'est étalée sur plusieurs siècles. Le goéland, en salissant les rues et en s'attaquant aux poubelles, offense symboliquement les citoyens car il ne respecte pas l'espace urbain que les Hommes n'ont cessé de construire et d'aménager.

Aux yeux de certains habitants, le goéland a ainsi des comportements irrespectueux vis-à-vis du citoyen et de la société humaine. Décrit comme « culotté » et « insolent », il est animé d'une audace et d'une confiance en lui jugée excessive si bien qu'il se permet de se comporter comme aucun habitant n'oserait le faire. « Effronté » et belliqueux, il apparaît mépriser l'environnement urbain et les humains qui y vivent. Être hybride au sens de Bruno Latour (1997), il ne correspond ni au « bon sauvage » qu'admirent les citoyens ni à l'animal domestique qui se conduit en bon citoyen (Savalois, 2012 : 243)¹¹⁷. Il rejoint l'une des figures du sauvage décrite par Sophie Bobbé, il est celui qui est étranger à la société dans laquelle on vit, son comportement l'exclut de la communauté sociale : « c'est l'individu que l'on cherche à exclure du groupe social dans la mesure où il ne participe pas à l'"affinement des mœurs propres à la courtoisie" » (Bobbé, 2004b : 5).

¹¹⁷ Nathalie Savalois constate qu'aux yeux de plusieurs de ses enquêtés, le goéland ne correspond pas au « bon sauvage » dans le sens où, même en ville, il garde des comportements de « sauvage » perçus négativement par les citoyens (Savalois, 2012 : 243). En effet, il est jugé « agressif » avec les habitants et les animaux de la ville, il éparpille les déchets dans les rues (ibid.).

L'oiseau ne se domestique pas comme l'animal de compagnie, ne peut partager le foyer de l'Homme et n'a pas besoin de l'aide de ce dernier pour se nourrir. Il n'obéit pas aux règles de savoir-vivre ni aux normes établies par la société humaine que chaque citoyen fait pourtant attention de respecter. Mais il n'est pas non plus le « bon sauvage » craintif de l'Homme et correspondant à une nature admirable qui n'effraye pas l'humain et qui lui fait du bien (Savalois, 2012 : 243). Au contraire, il ne tient pas ses distances avec l'Homme et développe des comportements agressifs, belliqueux et inattendus qui font peur à des citoyens. Par sa conduite, il n'a donc pas de place en ville. Il gêne et se rapproche des « animaux emmerdants ou à problèmes » (Micoud, 2010 : 103), voire des animaux dits nuisibles.

c. Un oiseau jugé nuisible par des habitants

Le goéland est tellement gênant en ville qu'il en devient un animal considéré comme nuisible par certains enquêtés. Dans les discours recueillis, cet adjectif qui qualifie l'oiseau ne fait pas directement référence à la définition juridique de « nuisible » qui a été aujourd'hui supprimée de la loi française¹¹⁸. Il découle de cet ancien statut¹¹⁹ accordé aux animaux et se mélange avec des idées et des acceptions plus actuelles. La notion de nuisible est relative, subjective et dépend de l'histoire et des personnes interrogées. Elle est soit clairement employée par les habitants : « Pour moi, quand je pense aux goélands, je pense aux nuisibles » (Entretien, Lorient, le 09/02/2018) ; soit implicite, elle est exprimée indirectement à travers les mots utilisés dans les discours qui relèvent du champ lexical du nuisible (tableau 9).

Mots employés par les habitants et se rapportant au goéland
Détruire, nuire, perturber, gêner, intervenir, se débarrasser, laver, nettoyer, détester, stériliser, éradiquer, polluer, répandre, agir, décimer, véhiculer, rat, nuisible, super-nuisible, corneille, choucas, pie, sale, néfaste, toxique, saccager, mauvais

Tableau 9 : Champ lexical du nuisible relevé dans les discours des enquêtés

Les goélands sont qualifiés de « toxiques », « sales », « néfastes » et « mauvais » (tableau 9). Les verbes tels que « nuire », « gêner », « polluer » et « véhiculer » rappellent ceux utilisés pour décrire la manière dont les animaux, autrefois qualifiés de nuisibles, causent des torts aux Hommes (tableau 9). D'autres, tels que « détruire », « intervenir », « stériliser », « décimer », qui décrivent comment les autorités publiques gèrent ou devraient gérer les goélands, se rapprochent également de ceux employés pour les nuisibles. Les goélands sont même comparés aux rats :

« Là c'est un vrai c'est un nuisible ! C'est un nuisible incroyable ! Les rats à Paris, c'est rien du tout ! » (Entretien, Lorient, le 25/01/2018)

¹¹⁸ Le Ministère de la transition écologique et solidaire a précisé la suppression du terme « nuisible » au profit de « susceptibles d'occasionner des dégâts » par l'article 157 de la loi n° 2016-1087 du 08/08/16 pour la reconquête de la biodiversité, de la nature et des paysages (République Française. Légifrance Le service public de la diffusion du droit [en ligne]. Consulté le 18.02.2018 sur : <https://www.legifrance.gouv.fr/>).

¹¹⁹ Statut hérité de la loi sur la chasse du 3 mai 1844 dont le chapitre VIII est intitulé « de la destruction des animaux malfaisants et nuisibles. Des bêtes fauves » et qui confère aux propriétaires et fermiers le droit de détruire ces animaux en tout temps sur leurs terres (Jaffaux, 2018 : 7).

L'enquête place l'oiseau dans une catégorie inférieure au rat, il serait pire que nuisible, c'est-à-dire « super-nuisible ». Les goélands sont également rapprochés des corvidés (pie, corneille, choucas) qui étaient anciennement l'objet d'arrêts départementaux qui les classaient dans la catégorie des nuisibles¹²⁰ et qui, encore aujourd'hui, font partie de ces animaux « susceptibles d'occasionner des dégâts ». En outre, les corvidés ont été perçus pendant longtemps comme des oiseaux de mauvais augure (Berthier, 2019). Ils sont associés à un mauvais présage, évoquent la mort, notamment à cause de leur plumage noir ou de leur comportement de charognard (ibid.).

Le goéland est assimilé à un nuisible pour plusieurs raisons. C'est d'abord à cause des torts et des dégâts (salissures, nuisances sonores et matérielles) qu'il occasionne aux citadins et au milieu dans lequel ils vivent :

« Je n'ai pas fait d'études pour vous répondre d'une manière précise si le goéland est nuisible. Je ne saurais pas répondre par oui ou par non. Je dirais que c'est un animal nuisible au sens où il apporte beaucoup de nuisances ici. » (Entretien, Sète, le 11/04/2018)

« C'est nuisible à ma tranquillité de manière très égocentrée. Oui, voilà, je ne peux pas jouir de ma terrasse. Et il est nuisible dans le sens où c'est sale, ça génère de la saleté dans l'espace public. » (Entretien, Sète, le 15/03/2018)

L'oiseau est considéré comme un problème pour le bien-être des humains en ville du fait qu'il dégrade leur espace de vie et ne leur rend pas toujours l'existence agréable. Plus largement, des enquêtés lui reprochent de nuire à l'environnement :

« Ils sont polluants pour l'environnement parce qu'ils crèvent des sacs poubelles. Ils se servent dans les conteneurs à poubelles donc ils sont polluants pour l'environnement parce qu'ensuite ils laissent des déchets qui se répandent. C'est vraiment dégoûtant [...] Il est nuisible dans le sens où il pollue l'environnement. » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

Le verbe « polluer » est utilisé dans son acceptation ancienne. Il est emprunté au latin, *polluere* qui signifie « salir, souiller, déshonorer ». Le goéland souille l'espace et, en éparpillant les déchets, dégrade l'environnement. La pollution n'est pas seulement une question d'hygiène mais aussi une préoccupation des habitants pour leur milieu de vie : « la pollution renvoie à l'idée d'une souillure concrète et symbolique en relation avec "la crainte d'une action destructrice sur la planète et aussi d'inconvénients quotidiens compromettant la qualité de vie" » (Blanc, 1995 : 345). Le goéland cristallise les peurs du citadin face à la fragilité de la planète et à la dégradation de l'environnement. Par ailleurs, l'animal est à la fois à l'origine de la pollution, et métaphoriquement, pollution lui-même (Blanc, 2000). En déchiquetant les sacs poubelles, il commet un acte irrespectueux envers la société urbaine, il déshonore et menace l'ordre social qu'elle a établi et construit depuis plusieurs siècles. Il est une « pollution symbolique » qui permet de montrer les limites d'une organisation socio-spatiale à usage humain (Blanc, 2000 : 40 ; Colon, 2007 : 37).

¹²⁰ République Française. Légifrance Le service public de la diffusion du droit [en ligne]. Consulté le 18.02.2018 sur : <https://www.legifrance.gouv.fr/>

Si le goéland est jugé nuisible, c'est aussi parce qu'il est perçu comme nuisible pour la nature en ville. Il est rendu responsable de la disparition de plusieurs passereaux, d'hirondelles et de mouettes rieuses à Lorient et à Sète¹²¹. Il les chasserait des villes, bien qu'aucune étude scientifique ne le prouve. En s'attaquant à d'autres espèces que souvent les citoyens apprécient et aiment côtoyer, le caractère nuisible du goéland apparaît encore plus évident aux enquêtés. Ce nouveau comportement prédateur est vu comme perturbateur de l'équilibre du milieu urbain et de la biodiversité qui la compose. En délogeant certaines espèces, le goéland rompt l'harmonie qui existe en ville entre les humains et les non-humains. Des habitants s'en inquiètent et pensent que la municipalité devrait prendre ce problème au sérieux. Cette angoisse des citoyens peut rappeler celle des ornithologues et naturalistes dans les années 1960 qui étaient préoccupés par la prédation des goélands sur les espèces laro-limicoles dans les espaces naturels. À cette époque, le goéland prenait d'ailleurs les traits d'un nuisible pour les scientifiques.

Des enquêtés sont inquiets de la présence du goéland en ville pour une autre raison. Ils s'interrogent sur le fait qu'il soit porteur de maladies potentiellement transmissibles à l'Homme. Sa façon de manger dans les poubelles et de charrier déchets et saletés leur fait dire qu'il est possiblement porteur de germes dangereux pour l'humain, ce qui renforce l'aspect nuisible de l'animal :

« Ça pose des problèmes parce qu'ils s'attaquent aux poubelles. Une fois j'avais un sac jaune plein de saloperies de végétaux. J'ai retrouvé une mouette dessus qui devait penser qu'il y avait à bouffer dans le sac. Voilà, on voit les mouettes dans les poubelles et aux alentours du marché. Ça fait partie du paysage mais c'est un peu dégueulasse quand même. En plus je ne sais pas mais peut-être que ça véhicule des microbes ou des maladies ou des trucs comme ça, les mouettes. » (Entretien, Sète, le 25/05/2018)

La saleté que pourrait charrier le goéland est associée aux microbes et aux virus que l'oiseau serait susceptible de porter et transmettre à l'Homme. Des études scientifiques ont pourtant prouvé que le risque de contamination entre l'Homme et l'animal reste très faible (Vincent, 1994). Nous supposons que la peur qu'éprouvent les enquêtés vis-à-vis de la maladie s'inscrit dans un imaginaire collectif lié aux nuisibles. Elle s'ancre sûrement dans un passé encore fortement présent dans l'esprit des habitants. La peste est l'une des plus connues des infections portées par des animaux. Comme l'explique William Riguelle (2018 : 111), professeur agrégé d'histoire et doctorant à l'université catholique de Louvain, elle détient une forte charge d'épouvante dans l'imaginaire des sociétés. Son épidémie au Moyen-Âge puis au XVII^e siècle transmise par les rats, les chiens et les chats a tué de nombreuses personnes en France, en Belgique et aux Pays-Bas et a transformé certains de ces animaux en êtres nuisibles (Riguelle, 2018). Plus récemment, au XX^e siècle, la rage portée par le renard roux (*Vulpes vulpes*) a inquiété les populations rurales françaises (Baron, 2018). Les éleveurs et leurs bovins en ont été les principales victimes (ibid.). Nicolas Baron, professeur agrégé d'histoire et doctorant en histoire contemporaine à Lyon, estime qu'à cette époque, l'animal fut considéré comme « doublement nuisible » à cause de sa capacité à

¹²¹ Cette faute inculquée à l'oiseau est beaucoup plus importante dans les discours recueillis dans la commune occitane que dans celle bretonne.

transmettre le virus mais également à cause de ses prédateurs sur les basses-cours et le gibier (ibid. : 219). Aujourd'hui, l'absence de cas de rage est reconnue sur le territoire mais le renard est encore classé nuisible dans certains départements de l'est de la France (ibid. : 230).

Au-delà des torts et des inquiétudes qu'il provoque aux citadins, le goéland est reconnu nuisible pour son inutilité dans les écosystèmes. Les personnes qui ne perçoivent que les nuisances et dégâts qu'ils causent s'interrogent sur son rôle dans l'environnement :

« Je ne suis pas assez informé sur le rôle qu'il a dans la nature comme d'autres oiseaux de mer, comme les fous de Bassan qu'on voit sur les côtes bretonnes par exemple. Je ne suis pas capable de dire quelle est son utilité dans la chaîne biologique. Est-ce qu'il a vraiment une utilité ? Je n'en sais rien. Moi je ne connais que les nuisances qu'il apporte ici. » (Entretien, Sète, le 11/04/2018)

Des habitants l'assimilent à des parasites. À leurs yeux, le goéland profite du système humain et vit à son profit sans rien lui apporter de positif. Sa dépendance vis-à-vis de l'Homme est connotée négativement.

4. Un charognard urbain et vorace

La représentation d'oiseau charognard et vorace est moins présente dans les discours que celles précédemment présentées (annexe 8). Elle n'est pourtant pas moins importante car elle est révélatrice d'un comportement du goéland considéré comme nouveau.

a. Un oiseau au comportement alimentaire de charognard

Le goéland est qualifié de charognard par des habitants. Dans le dictionnaire de la langue française¹²², le terme charognard désigne un animal se nourrissant de chair morte en état de décomposition plus ou moins avancée ou de viande avariée. La description de l'oiseau réalisée par les enquêtés ne correspond pas entièrement à cette définition du charognard. Elle s'en inspire et révèle un oiseau plus éboueur que charognard.

Si le goéland est perçu tel un charognard, c'est d'abord par son comportement alimentaire. « Maintenant le goéland fait les poubelles » : l'oiseau est décrit renversant les poubelles, fouillant et déchiquetant les sacs poubelles à la recherche de nourriture. Aux yeux de plusieurs habitants, il ne va plus chasser ni pêcher le poisson en mer mais se contente de manger ce qu'il trouve dans les ordures ménagères. D'oiseau marin et prédateur, il évolue en charognard urbain. Ce comportement alimentaire est l'un des plus remarquables des citadins, qui ont aujourd'hui beaucoup moins l'occasion d'observer l'animal en train de se nourrir dans les milieux naturels que dans les espaces urbains. Les enquêtés se focalisent sur ce qu'ils voient en ville, généralisent et s'imaginent que le comportement charognard de l'oiseau constitue désormais la principale manière du

¹²² Définition issue du dictionnaire en ligne : <https://www.cnrtl.fr/definition/>

goéland de se nourrir. Ils oublient pourtant que, comme le montrent les études scientifiques, cette façon de s'alimenter dans les poubelles est le fait que de quelques goélands spécialistes, ou constitue alors un comportement alimentaire complémentaire à d'autres comportements moins connus (Abolivier *et al.*, 2019). Les ordures ménagères ne représentent en aucun cas la seule ressource alimentaire exploitée par l'espèce comme pourraient le penser certains habitants (*ibid.*).

Le goéland est également réputé pour se nourrir dans les décharges à ciel ouvert. Il fouille parmi les déchets les restes organiques qu'il peut consommer. Des habitants l'ont déjà observé dans de tels espaces, notamment sur l'ancienne décharge de Listel située sur le lido :

« Moi je travaillais ailleurs avant, il y a plus de 30 ans, et on y allait jeter des trucs à la décharge et quand on arrivait c'était des nuages de goélands. Oui, il y avait toutes les immondices jetées là-bas donc ils ouvrent les sacs et ils ont toujours de quoi manger là-dedans. » (Entretien, Sète, le 26/04/2018)

Cette décharge attirait une foule de goélands susceptibles d'effrayer ceux qui s'en approchaient. Le récent centre de tri Oïkos de Villeveyrac, situé à une vingtaine de kilomètres de Sète, a été également cité pour le nombre important d'oiseaux qu'il attire aujourd'hui. À Lorient, plusieurs personnes connaissaient le rôle qu'avait joué l'ancienne décharge du Spenot à Brest dans l'augmentation des colonies bretonnes dans les années 1960. Quelques-unes ont dit avoir observé des goélands sur la décharge de Pontivy. La fermeture de ces décharges à ciel ouvert dans les années 1990 est considérée par des enquêtés comme l'une des causes de l'installation des goélands dans les villes étant donné que les oiseaux, dépossédés d'une source de nourriture, se seraient repliés sur les poubelles des citadins. Le comportement charognard de l'animal n'est donc pas nouveau pour ces habitants, l'oiseau fréquentant les décharges depuis longtemps ; pour d'autres qui ne connaissent pas ce lien ancien entre les goélands et les décharges, il serait plus récent et se serait développé au moment de l'installation du goéland dans les villes.

Dès lors, le goéland est perçu comme un charognard par le type de nourriture qu'il mange. Tels les vautours, il se nourrit de cadavres d'animaux (souris, rat, passereaux...) qu'il trouve dans les rues ou sur le bord de mer. C'est un aspect de son régime alimentaire qui ne plaît pas toujours aux habitants. Il inquiète car il est lié à la mort et aux corps en décomposition (Savalois, 2012). Le fait que l'animal mange des cadavres de sa propre espèce choque d'ailleurs certaines personnes, comme le rapporte une enquêtée de Lorient :

« Les gens ne les aiment pas parce que c'est charognard et qu'ils se bouffent entre eux. S'il y en a un qui est mort par terre, bah l'autre va venir le becquer (*silence*) mais enfin nous on ne fait pas grand-chose de mieux ! » (Entretien, Lorient, le 19/07/2018)

Beaucoup d'habitants ont découvert ce comportement en ville et en sont dégoûtés. Ce cannibalisme est connoté négativement, renvoie aux sauvages et aux non civilisés. En plus des cadavres, le goéland se nourrirait de détritiques et de restes alimentaires. Inversement à la définition du charognard donnée par la langue française, il ne mangerait pas seulement de la chair mais aussi

de la matière végétale comme des légumes, des pâtes ou du pain qu'il trouve dans les poubelles ou dans les rues de la ville. Cette diversité alimentaire qu'est capable d'ingérer le goéland, sa manière de fouiller dans les poubelles et de se nourrir de déchets lui vaut d'être traité d'oiseau qui « mange de tout et n'importe quoi ». La nourriture que l'oiseau consomme est souvent méprisée, déconsidérée et jugée peu noble par les habitants. L'une des raisons est que dans notre société occidentale, les restes alimentaires sont perçus sans valeur puisqu'ils sont jetés et abandonnés à la poubelle. Souvent périmés, ils ne sont pas bons gustativement et considérés comme dangereux pour la santé, ce qui explique que les municipalités ont toujours cherché à les repousser hors des territoires de la ville. Les politiques publiques, concernant la gestion des déchets et le système de tri, les ont effectivement éloignés dans des sites d'enfouissements ou d'incinération, souvent loin des centres-villes. Aujourd'hui, se nourrir de restes est connoté négativement, faire les poubelles est réservé aux sans-abris, à ceux qui n'ont pas le choix et qui n'ont pas les moyens de se nourrir convenablement.

Cependant, le comportement charognard de l'oiseau n'est pas méprisé par tous les enquêtés. Certains sont impressionnés et amusés de découvrir que le goéland mange une diversité d'aliments dont plusieurs appréciés par les Hommes, tels que les frites ou les glaces, si bien qu'ils le comparent au régime omnivore de l'Homme :

« Il mange de tout mais il s'est habitué à manger comme nous. Ils mangent des frites, il mange des gâteaux. Il devient omnivore (*elle rigole*). » (Entretien, Lorient, le 23/08/2018)

Au vu des habitants, la disposition du goéland à manger tout type d'aliment, et notamment les plus chimiques et industriels, est nouvelle et liée à son installation dans les villes. L'oiseau se serait accommodé au milieu urbain et aurait compris comment s'y nourrir. Les enquêtés, qui ne dénigrent pas le comportement charognard de l'animal, sont admiratifs de cette faculté d'adaptation que possède le goéland et l'associent à de l'intelligence. Certains considèrent également qu'il joue le rôle de nettoyeur et/ou d'éboueur dans les milieux urbains et naturels. À l'opposé de l'image dénigrante de « celui qui fait les poubelles », c'est une représentation valorisante qui est exprimée à travers ce charognard éboueur. En mangeant les déchets alimentaires et les cadavres éparpillés dans les rues, l'oiseau aiderait le citoyen à rendre la ville plus propre. Mobile, il serait encore plus efficace qu'une poubelle car il serait capable de repérer directement la saleté qui traîne et d'aller la chercher, ce qui lui vaut le surnom de « super poubelle sur pattes ». Quelques habitants le qualifient de « charognard de la mer ». Cette expression renvoie à l'image ancienne du goéland qui mange les cadavres de poissons et d'animaux marins qu'il trouve en mer et sur la côte. Elle fait référence au service que rend l'oiseau, celui de nettoyer les littoraux qu'il fréquente. En ville aujourd'hui, des enquêtés lui prêtent ce même rôle, il devient un « charognard urbain » (Savallois, 2012 : 239).

Le goéland est ainsi souvent associé à des animaux réputés pour être de véritables charognards. Une habitante de Lorient a comparé la situation des goélands et celle des vautours fauves dans les Pyrénées, en nous expliquant que la fermeture des décharges en France et en Espagne a posé des problèmes aux vautours qui se sont retrouvés privés d'une importante ressource alimentaire.

Comme les goélands qui se sont repliés dans les villes, ces vautours se sont adaptés pour trouver d'autres sources de nourriture en attaquant les troupeaux des bergers. La Lorientaise a rapproché ces deux espèces d'oiseaux à cause de leur comportement de charognard et de la situation identique à laquelle ils ont été confrontés. Un autre enquêté a comparé le goéland à la hyène. Bien qu'elles soient deux espèces différentes puisque l'une est un oiseau et l'autre un mammifère, il considère qu'elles ont la même stratégie pour se procurer de la nourriture :

« Je peux le comparer dans la nature peut-être à la hyène. Ça avait été bien vu l'image de la hyène dans Walt Disney. C'est le truc un peu vicieux qui est toujours là. Elle profite quand vous avez le dos tourné et vous pique le truc. C'est ce qu'elle fait d'ailleurs quand elle voit une charogne. Et la hyène c'est intelligent comme le goéland. Elle ne va pas y aller quand il y a la lionne dessus. Elle attend qu'elle soit partie la lionne parce qu'elle sait que sinon elle va se faire cartonner. Elle attend que la maîtresse soit partie et que le maître lion ait mangé la carcasse pour aller piquer quelques restes. » (Entretien, Sète, le 03/07/2018)

Comme la hyène, le goéland est supposé être observateur et attendre avant de fouiller dans une poubelle ou de manger le cadavre qu'il a repéré. Comme elle, il s'assure avant de prendre la nourriture qu'il n'y a plus de danger et que personne ne le surveille. Un habitant interrogé par Nathalie Savalois lors de son enquête de terrain avait également comparé ces deux animaux et avait qualifié le goéland de « hyène des mers » (Savalois, 2012 : 225).

b. Un charognard sale et vorace

D'autres aspects du comportement charognard du goéland sont critiqués par des enquêtés. C'est particulièrement son manque de propreté et sa voracité qui lui sont reprochés. Le régime charognard du goéland est synonyme de saletés dans de nombreux discours. Ce rapprochement s'explique par le fait que l'oiseau se nourrit de déchets alimentaires, une nourriture connotée négativement dans notre société et qui s'apparente à de la saleté. Les détritiques qu'il mange font de lui un oiseau malpropre qui devient ce qu'il mange :

« Il mange des choses sales. C'est sale, c'est très sale un goéland. » (Entretien, Lorient, le 18/05/2018)

Dans ce propos, la saleté et l'animal se mêlent, et on ne sait plus si la personne parle de l'un, de l'autre ou des deux. On pourrait remplacer le célèbre cogito de René Descartes « je pense donc je suis » par la phrase « je mange donc je suis ». Le goéland est souillé par ce qu'il mange et par le fait de traîner dans les poubelles donc devient saleté lui-même. Il est repoussant jusqu'à inspirer du dégoût : « pour moi c'est un oiseau répugnant quand même » (Entretien, Sète, le 16/04/2018). Comme le remarque Nathalie Blanc (2000), la relation saleté/nourriture est ancienne et on l'observe pour le cochon, le pigeon, la blatte et le rat qui vivent de nos déchets et sont qualifiés de sales. Cette saleté est souvent associée à la maladie. L'aspect sale du goéland et son « manque d'hygiène » inquiètent certains enquêtés sur les possibles maladies que peut porter l'oiseau et qui

seraient transmissibles à l'Homme. Ce lien entre la saleté et la maladie résulte en partie de la longue histoire des villes. En effet, au XIX^e siècle, les rues étaient sales et jonchées de déchets ; l'air était désagréable et nocif pour l'humain (Blanc, 1995 ; Stallybrass & White, 1986). Des maladies plus fréquentes qu'en campagne, parfois transmises par des animaux, se propageaient rapidement et tuaient les citadins (Blanc, 1995 : 89). L'insalubrité des villes et leurs méfaits sur la santé des Hommes ont été reconnus à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle (Blanc, 1995 ; Stallybrass & White, 1986) et le mouvement hygiéniste a pris naissance dans ce contexte (Barles, 2011). Cette ville d'autrefois néfaste pour la santé des citadins et la charge symbolique qu'elle porte est encore présente dans l'esprit des habitants, d'où une certaine phobie de la saleté, ce qui fait de l'animal le signe de la mort et de la maladie. Par son comportement charognard, le goéland rend alors visible cette saleté des villes chargée culturellement et symboliquement. Il fait remarquer les salissures des places et des rues, il angoisse les habitants en leur rappelant l'insalubrité de leur lieu de vie et le danger de la maladie.

L'appétit du goéland est un autre aspect remarqué de son comportement de charognard. Les enquêtés sont impressionnés et stupéfaits par la quantité de nourriture que l'oiseau ingurgite au quotidien. Ils s'imaginent qu'il mange beaucoup et en permanence :

« Ah oui ils mangent ces oiseaux. Ils ont bon appétit ! C'est impressionnant ce qu'ils mangent ! Ils sont toujours en train de rechercher à manger et de toute façon ils ne font que ça ! » (Entretien, Sète, le 26/04/2018)

« Ils mangent énormément de choses puisqu'ils fouillent les poubelles et déchirent les sacs. Ils mangent toute la journée pratiquement. Ce sont des oiseaux qui sont très voraces ! » (Entretien, Sète, le 11/04/2018)

« Ils ont toujours faim. Ils ont, je trouve qu'ils ont un appétit féroce quand même ! » (Entretien, Sète, le 25/04/2018)

La voracité de l'oiseau transparait dans l'expression « ce sont des goél » expliquée précédemment et utilisée par plusieurs habitants de Lorient pour désigner les goélands. Les comportements alimentaires de l'oiseau font partie des comportements les plus observés par les citadins. En effet, ces derniers ont souvent l'occasion de voir le goéland faire les poubelles ou quémander de la nourriture auprès des humains, ce qui fait qu'ils s'imaginent que l'oiseau ne fait rien d'autres à longueur de journée et que manger serait sa seule occupation et préoccupation. Ils le décrivent « obnubilé » par la nourriture et « ne pensant que par son estomac ». Ils oublient pourtant le reste de ses comportements, dont notamment ceux de surveillance, de nourrissage des poussins, de repos... Des enquêtés pensent également que le goéland n'a pas de préférence quant à un type particulier d'aliment. L'oiseau serait « prêt à sauter sur n'importe quoi » tant que c'est mangeable et d'ingurgiter « un peu tout et n'importe quoi pourvu que ça le nourrisse ». Il ne ressentirait pas les goûts :

« Apparemment il mange de tout. Tu lui laisses un morceau de viande, il va venir, il avale. Je ne sais même pas s'il a une saveur lui, quand il avale. Il ne mâche pas parce que, *pouf*, il avale. » (Entretien, Lorient, le 01/06/2018)

Cette remarque provient d'un retraité de Lorient qui pêche souvent à la canne sur le quai du port de pêche. Il a le temps d'observer les goélands et de les voir manger lorsqu'il attend que le poisson morde à l'hameçon. La rapidité avec laquelle les oiseaux avalent la nourriture l'interroge et le laisse perplexe car elle lui donne l'impression que l'animal ne savoure ni n'apprécie les aliments. Le goéland « gobe » et « engloutit » le poisson. Cette perception est particulièrement liée au fait que l'oiseau, qui ne possède pas de dents, est incapable de mâcher, la nourriture passant alors directement de son bec à son système digestif. Elle renvoie le goéland à une image négative.

La manière de se nourrir de l'oiseau apparaît ainsi grossière et bestiale : l'animal « dévore » ce qu'il trouve, mange en permanence et avec excès sans chercher à connaître les goûts de ce qu'il ingère. Ce discours est assez anthropocentré puisque les enquêtés jugent l'oiseau d'après des références humaines et par rapport à ce qu'ils observent en ville. Si certains lui font des reproches sur son comportement de charognard, c'est en partie parce qu'il ne tient pas encore dans ce cas une conduite décente et n'a pas les bonnes manières de manger et d'être en société.

c. Un statut de sauvage remis en cause

Du fait de ce comportement de charognard considéré comme nouveau, le caractère sauvage du goéland est remis en cause par plusieurs personnes. En s'installant en ville, le goéland aurait changé de comportement alimentaire. D'un oiseau prédateur chasseur de poissons, il serait devenu charognard mangeur de déchets. Auparavant, il pêchait en mer et désormais il se contenterait de manger les ordures ou les restes alimentaires qu'il trouve en ville ou qu'on lui donne :

« Est-ce que le goéland est devenu fainéant entre guillemets et ne va plus pêcher ? Parce qu'il me semble que c'est ça, qu'il devait pêcher auparavant. Et est-ce qu'il est devenu fainéant en se disant : " je suis là en ville et il y a des citadins qui mangent et qui donnent à manger et puis dans les poubelles on trouve des choses, alors pourquoi aller pêcher ? " » (Entretien, Sète, le 22/06/2018)

« Moi je le trouve de moins en moins sauvage parce qu'aller faire les poubelles et s'installer à 50 cm de ma terrasse, pour moi ce n'est pas être sauvage ça ! » (Entretien, Sète, le 15/03/2018)

Des habitants ont l'impression que le goéland reste en ville par facilité en termes d'accès alimentaire. Ils s'imaginent qu'il est plus simple pour l'animal de trouver de la nourriture en ville que d'aller pêcher sur la côte. L'oiseau serait devenu paresseux et « fainéant » ; il aurait perdu son aspect prédateur et combattif. C'est ce changement dans la manière du goéland de se procurer la nourriture qui remet en question son statut de sauvage. L'oiseau est désormais estimé ne plus se nourrir par lui-même et vivre aux dépens de l'Homme, tel un parasite. Il ne ferait plus d'efforts

pour trouver sa nourriture mais profiterait seulement de ce qui est jeté par les sociétés humaines. Aux yeux de plusieurs enquêtés, cette façon de se nourrir ne correspond pas à celle des animaux sauvages qui sont autonomes et capables de s'alimenter seuls, qui cherchent généralement leur nourriture dans les milieux naturels, qui dépensent beaucoup d'énergie à cette activité et qui développent des stratégies particulières et originales pour trouver de la nourriture.

Le type d'aliment que consomme le goéland en ville contribuerait également à une perte symbolique du caractère sauvage de l'oiseau. Ce dernier, depuis qu'il s'est installé en ville, mange de plus en plus comme le citoyen. Il se nourrit d'aliments transformés et créés par et pour l'Homme. Des enquêtés s'inquiètent même de la santé de l'oiseau, en se demandant si à force de manger des produits industriels, le goéland ne se porterait pas moins bien que par le passé. Certains racontent que depuis qu'il vit en milieu urbain, il aurait tellement grossi qu'il ne serait plus capable de voler. En absorbant cette nourriture destinée à l'humain, il devient de plus en plus proche du civilisé et s'éloigne du sauvage, ce dernier se nourrissant de « nourriture naturelle »¹²³ (Blondel, 1963 : 305) en opposition à celle du citoyen.

La nouvelle manière de se nourrir du goéland lui ôterait donc sa qualité de sauvage. L'oiseau, dénaturé, devient un « semi-sauvage » ou un « demi-sauvage ». Ce glissement de statut confirme que l'animal possède une place précise au sein des animaux. Le goéland est un oiseau qui normalement chasse le poisson et se nourrit de ressources issues des milieux naturels et marins. En devenant un charognard urbain dépendant de l'Homme pour s'alimenter, il s'écarterait de la place que la société humaine lui avait attribuée et perdrait ainsi son caractère sauvage pour se rapprocher du domestique.

¹²³ Nous empruntons cette expression à l'écologue Jacques Blondel qui l'utilise l'expression « nourriture naturelle » pour décrire ce que mangent les goélands leucophées dans les étangs en Camargue : « Ces données [...] montrent que le Goéland Camarguais est beaucoup plus piscivore qu'en Hollande (seulement 1,03 % de poissons), ce qui doit s'expliquer par le fait qu'en Mer du Nord, et notamment dans le Waddenzee, les vastes zones intertidales offrent aux Goélands une nourriture naturelle dominante de Mollusques (plus de 90 % du régime » (Blondel, 1963 : 305).

Pour conclure sur cette première partie descriptive, l'enquête de terrain a permis de relever des représentations nombreuses et variées de citoyens concernant le goéland. Certaines sont plus fréquentes dans les discours et partagées par l'ensemble des enquêtés comme celles de l'oiseau marin ou prédateur. D'autres, sont plus rares, telles l'aspect charognard ou la beauté de l'oiseau. Des représentations s'opposent et entrent parfois en contradiction. Le goéland est à la fois charognard et prédateur ; il est à la fois beau et sale. Les représentations sont ambivalentes et renvoient à des images positives ou négatives de l'animal selon la relation qu'entretient l'enquêté avec l'oiseau. Elles nous renseignent sur les citoyens et le regard qu'ils portent sur le goéland. Leur analyse montre que la plupart des personnes interrogées perçoivent un changement de comportement du goéland au cours des dernières décennies (fig. 96). D'oiseau marin principalement visible sur le littoral, il a évolué en oiseau citadin et charognard, vivant en étroite relation avec l'Homme (fig. 96). Ces représentations traduisent une vision anthropocentrée de l'oiseau : ce dernier est la plupart du temps observé et jugé d'après des références et valeurs humaines. Elles dévoilent également une méconnaissance de l'animal de la part des enquêtés. Sa biologie et sa dynamique écologique sont souvent ignorées et les habitants mélangent des informations. Plus largement, les représentations révèlent que le goéland a une place délimitée spatialement, socialement et symboliquement par les Hommes. Il est l'oiseau marin qui vit en bord de mer, le mangeur de poisson et charognard des mers, apprécié pour son élégance et son vol. Lorsqu'il n'est plus à sa « place normale » et y déroge en changeant de milieu de vie et de comportement alimentaire (en devenant prédateur et charognard urbain), il est alors accusé ne plus respecter les normes et les règles de vie de la société humaine. Il devient gênant, envahissant, voire nuisible, au point de perdre sa qualité de sauvage (fig. 96).

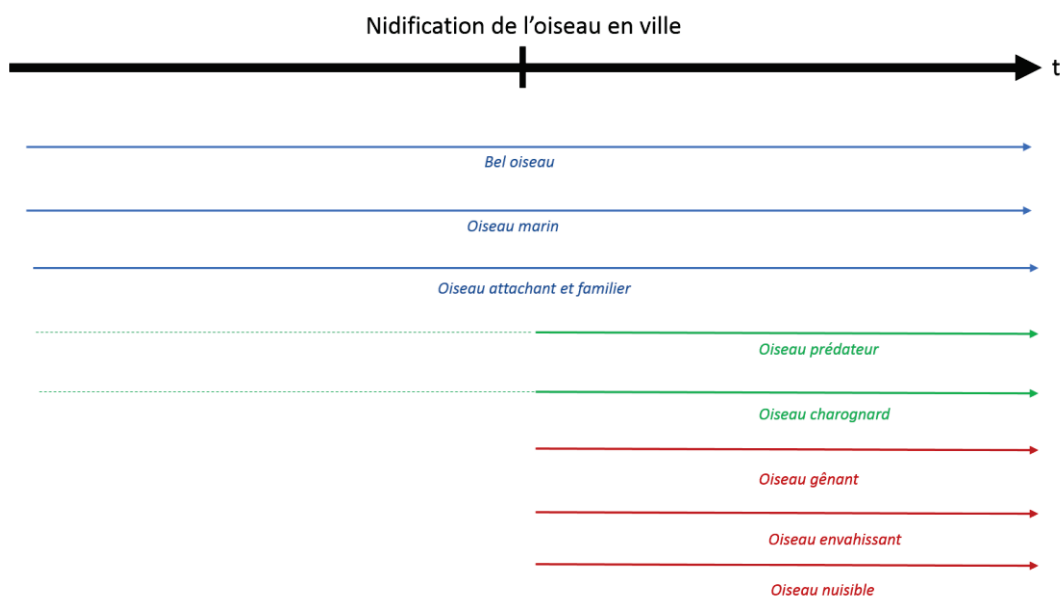


Figure 96 : Ensemble des représentations recueillies concernant les goélands et ordre de leur apparition en fonction de la nidification de l'oiseau en ville

(Les flèches bleues correspondent aux représentations qui montrent des visions positives du goéland ; les flèches vertes correspondent à des représentations qui montrent des visions positives ou négatives de l'oiseau ; les flèches rouges correspondent aux représentations qui montrent des visions négatives de l'oiseau ; les pointillés signifient, qu'avant la nidification de l'oiseau en ville, des enquêtés avaient déjà cette image d'un oiseau charognard et/ou prédateur du goéland)

III. DES RECHERCHES DOCUMENTAIRES QUI TÉMOIGNENT D'UNE ÉVOLUTION DES REPRÉSENTATIONS DU GOÉLAND ET D'UN LIEN ENTRE LES IMAGES VÉHICULÉES PAR LA PRESSE ET LES REPRÉSENTATIONS RECUEILLIES SUR LE TERRAIN

Des résultats issus de la recherche documentaire ont déjà été présentés dans les parties précédentes de ce chapitre. Ils ont permis de compléter et d'illustrer l'argumentation. Nous allons désormais approfondir cette confrontation entre les résultats de notre recherche documentaire et ceux de notre enquête de terrain ethnographique. Notre ambition n'est pas de déterminer si les visions véhiculées sur le goéland par la presse et les ouvrages littéraires correspondent à celles recueillies sur le terrain. Notre recherche documentaire est de type qualitatif, proche des méthodes de recensions, et complémentaire de l'enquête de terrain. Elle apporte des éléments de compréhension quant à l'évolution des représentations concernant le goéland et à l'histoire des relations entre l'Homme et l'oiseau du XIX^e siècle à nos jours. L'enquête de terrain a révélé que les habitants soulignaient une évolution des comportements de l'oiseau depuis l'installation de ce dernier en ville (fig. 96). La recherche documentaire a permis de comprendre si ce changement du goéland observé dans le comportement avait été déjà relevé auparavant, et colporté par la presse écrite.

1. Des représentations actuelles qui rejoignent les images véhiculées par la presse ancienne¹²⁴

- a. Un oiseau éternellement blanc et marin, à la fois prédateur et charognard

L'un des résultats les plus saillants de cette recherche documentaire dans la presse ancienne est que le goéland est depuis longtemps un symbole puissant à la charge culturelle importante. Il est évoqué principalement dans des articles relevant du registre littéraire au sein de récits, de poésies, de proses ou de chansons. Emblème des milieux marins, souvenirs de moments et de lieux, il se prête à l'imaginaire des écrivains. Il est source d'inspiration pour ces derniers, incarne des valeurs et des idées, esthétise et représente des espaces.

L'analyse montre ensuite que certaines représentations que possèdent aujourd'hui les enquêtés ressemblent sensiblement aux visions anciennes du goéland transmises par les journaux. Dans les articles, la beauté de l'animal et particulièrement la blancheur de son plumage sont souvent évoquées. L'adjectif blanc est celui qui qualifie le plus l'animal. Le cri est décrit aigu et plaintif. La fascination et l'admiration pour le vol de l'oiseau transparaissent dans les textes :

« Un vol de goélands blancs comme des flocons de neige, s'approchait en tournoyant [...] Les goélands voletaient maintenant, faisant de grands cercles blancs au-dessus de la tête des deux hommes. » (Le Morbihannais, le 04/01/1888)

¹²⁴ Nous rappelons que les journaux recensés et analysés, dans le cadre de cette première recherche documentaire dans la presse ancienne, couvrent la période allant de 1840 à 1944.

« Et comme nous voguons, conduits par le vent, l'attention est constamment attirée par un spectacle nouveau : les goélands, si beaux, si blancs, vivants avions déployés, et qu'on croirait occupés de la seule beauté des cieus, se précipitant en cercle vers la proie fraîche d'un poisson innocent qui s'ébroue à la surface de l'eau. » (Le petit Méridional, le 05/09/1930)

L'image de l'oiseau marin qui accompagne les bateaux et embellit les ports de pêche est très fréquente dans les récits et feuilletons des journaux. Le goéland est mentionné en train d'escorter les navires qui rentrent de la pêche, se mélangeant par sa couleur avec leurs voiles et coques blanches. Il suit le sillage des paquebots « dans un essor triomphant ». L'oiseau est ainsi rattaché depuis longtemps à cet univers maritime qui est lié à des légendes et des croyances populaires évoquées précédemment.

Les journaux mentionnent des comportements alimentaires de l'oiseau que les habitants ont évoqués. Charognard et vorace, le goéland est associé aux vautours qui mangent « des charognes » et de la « chair ». Il chasse les poissons et se comporte tel un prédateur « dépeçant la proie » et émettant des « cris de triomphe » :

« Il s'inquiétait de la chasse heureuse de la mouette et du goéland, quand ils se rapprochaient par leur vol concentrique de la surface de la mer et plongeaient tout à coup à la crête d'une lame pour y saisir le poisson. » (Le messager du midi, le 02/04/1869)

« C'est que je m'indignais, moi qui me croyais une créature faite à l'image de dieu, de servir, après ma mort, de pâture aux goélands et vautours. » (Le petit Méridional, le 19/09/1893)

« "Lorsque Février arrive, les goélands sont joyeux!" Ces deux vers de notre chansonnier Botrel qui me sont revenus ce matin, je ne sais pas trop pourquoi, en consultant mon calendrier, me remettent en mémoire une scène dont tous les marins ont été bien souvent les témoins. Lorsque flotte sur la mer une charogne quelconque (chien crevé, poisson le ventre en l'air ou tripailles avariées) on voit poindre à tous les coins de l'horizon de grands oiseaux aux ailes blanches. Ils forment bientôt une bande si compacte qu'il devient impossible de les compter. Ce sont les goélands qui viennent à la curée. Attirés par l'odeur nauséabonde de la chaire corrompue dont ils sont si friands. Ils vont se gorger et faire ripaille, dépeçant la proie à grands coups de bec, et enlevant chacun son morceau avec un cri de triomphe. Ce sont des charognards ! » (L'Action catholique du Morbihan, le 01/02/1927)

L'évocation du goéland en terme de nuisible est relevée dans quelques articles mais uniquement dans un registre juridique lorsqu'il s'agit de rappeler les réglementations concernant la chasse. Ces textes nous apprennent que les goélands étaient considérés comme nuisibles dans certains départementaux et notamment dans celui du Morbihan. Des extraits d'arrêtés sont souvent cités :

« Article 3 : Tout propriétaire, possesseur ou fermier, pourra, en tout temps et sans permis de chasse, dans les conditions arrêtées par l'arrêté réglementaire, détruire sur les terres dont il a

jouissance, les animaux malfaisants ou nuisibles désignés ci-après, savoir : palmipèdes, grèbes, plongeon, goéland, cormoran, fou, harle. » (Le courrier de Bretagne, le 25/01/1863)

Considéré comme nuisible, le goéland faisait souvent l'objet de chasses, que ce soit par des chasseurs ou par des habitants pour le loisir. Beaucoup d'articles relatent des faits divers concernant des personnes qui en chassant le goéland, ont malencontreusement tiré sur quelqu'un d'autre, ou encore des personnes arrêtées car elles chassaient sans permis :

« Le dimanche 18 février, vers trois heures de l'après-midi, les jeunes Brandélea, le Clanche et Bardy, âgés d'une quinzaine d'années se trouvaient sur le bord de la mer, près du cimetière de Lorient et tiraient des goélands avec des pistolets Flaubert. Brandélea s'était baissé un instant pour attacher le collier de son chien, quand en se relevant il reçut du malheureux Bardy une balle dans la tempe. Les docteurs appelés en tout hâte ont jugé la blessure assez grave ; cependant la vie du jeune homme n'est pas en danger. » (L'Avenir du Morbihan, le 03/03/1883)

« Chasse sans permis : Doriot François Henri, 30 ans, peintre au bourg de Carnac, comparait devant la justice sous l'inculpation d'avoir chassé sans permis. Les deux gendarmes Doré et Bernard Théophile le surprisent à l'affût le 29 septembre dernier. À leur vue, l'accusé ramassa son fusil démonté, dans un sac qu'il y avait à ses côtés et dans lequel il y avait un goéland tout chaud, d'après les représentants de la loi [...] Doriot se voit condamner à 25 francs d'amende et à la confiscation de son arme. » (Journal de Ploërmel, le 18/02/1900)

À cette époque, cette chasse aux goélands et plus largement aux oiseaux marins soulève des oppositions. Certaines personnes expriment leur indignation et leur colère à travers les journaux :

« Ne tirez pas sur les goélands et les mouettes. C'est cruel et stupide, ces jolis et gracieux oiseaux étant l'ornement et la gaieté de nos plages. Chaque fois que j'entends des coups de fusil et que je vois tomber un élégant goéland ou une blanche mouette, mon cœur se serre, et je maudis l'être humain assez cruel qui, pour un que plaisir de tirer des coups de fusils car, goélands et mouettes constituent un gibier immangeable, abat un de ces précieux oiseaux, ornement de notre petit port de pêche. » (L'écho de Quiberon, le 23/09/1923).

À Camaret-sur-Mer, en Bretagne, une pétition est signée en 1913 pour alerter le préfet du Finistère de ces massacres de l'animal et demander une protection des oiseaux marins :

« Les conseillers municipaux, les pêcheurs et un certain nombre de touristes de Camaret viennent d'adresser une pétition à M.Chaleil, préfet du Finistère, pour le prier de prendre des mesures, pour la protection des mouettes et des goélands que les chasseurs détruisent en grand nombre [...] Les goélands et les mouettes, disent les pêcheurs, nous rendent des services très précieux, car en suivant les bancs de sardines, en nous les indiquant de loin, ils nous aident à les découvrir. » (Le Morbihannais, le 05/11/1913)

La relation entre les goélands et les chasseurs rencontrés durant l'enquête de terrain à Lorient et à Sète rappelle ce rapport qu'entretenaient les habitants du littoral avec l'oiseau, considéré comme nuisible, à la fin du XIX^e et au début XX^e siècle. En effet, un chasseur sétois a raconté que les goélands s'attaquaient aux canetons et à certaines autres espèces chassables et qu'ils étaient nuisibles pour leur activité. Au besoin, leur tirer dessus ne lui posait aucun problème.

La recherche documentaire révèle également que le goéland est fortement associé à la région Bretagne. Il symbolise ce territoire et fait partie de son identité :

« C'est la Bretagne robuste et naïve qu'évoque cette voix de poète [Théodore Botrel] à l'âme fière et au cœur doux. Les mousses et les voiles, les goélands et l'océan nous parlent et remuent en nous les chants secrets qui dorment au fond de notre race celte. » (Le Morbihannais, le 13/08/1902)

« Fendant l'épaisseur de la brume, tout gris, fondus dans le ciel gris, des oiseaux de mer, fleurs d'écume, ont pris leur essor vers Paris. Ces goélands, qu'allaient-ils faire si loin de la Bretagne en pleurs, qui tendant, ses bras de misère, mouraient sur ses genêts sans fleurs ? » (La république du Morbihan, le 22/03/1903)

Dans les journaux du sud de la France, nous avons beaucoup moins retrouvé cette image du goéland représentative de la région.

À la fin du XIX^e et au début XX^e siècle, le goéland était déjà l'objet de curiosité scientifique. La biologie, l'écologie des oiseaux étaient encore peu connues et des travaux, des expériences étaient réalisés pour combler ces lacunes. Les naturalistes et ornithologues essayaient d'identifier les différentes espèces de goélands, de les décrire et de les nommer. Ils s'intéressaient à leurs migrations et déplacements :

« L'année dernière, vers le mois de septembre, un ornithologiste de Budapest avait lâché un grand nombre de mouettes ou de goélands pour savoir vers quels pays ces oiseaux émigraient. Dans toutes les régions ces goélands furent retrouvés et surtout en Bretagne où ils étaient attirés par la douceur du climat. Dernièrement, un goéland muni d'un anneau fut trouvé non loin de Saint-Armel, et, il y a quelques jours, M.Lamouroux, qui chassait près de Vannes, en tirant sur une compagnie, tua un de ces oiseaux. Il fut très surpris, en le ramassant, de constater qu'à une des pattes était fixé un anneau en aluminium, portant l'inscription suivante : ornith. K. Budapest, n°1537. » (Le Morbihannais, le 16/02/1912)

Ainsi, les images sur le goéland véhiculées dans la presse ancienne se retrouvent dans les représentations recueillies chez les habitants de Lorient et de Sète. Aujourd'hui, comme autrefois, le goéland est un oiseau marin apprécié pour sa blancheur et son vol, qui possède à la fois un comportement de prédateur et de charognard. Il demeure encore un symbole de la Bretagne plus que du sud de la France. Des relations entre l'Homme et l'oiseau se rapprochent de la réalité

ethnographique de terrain : le goéland est considéré comme nuisible par des chasseurs, défendu par d'autres et demeure objet de curiosité pour des naturalistes.

b. Des différences révélatrices d'une évolution des représentations

Bien que de fortes ressemblances existent entre les images anciennes du goéland et celles des habitants interrogés, sont identifiées des différences qu'il est important d'expliquer pour comprendre l'évolution des représentations. Les oiseaux ne sont pas évoqués en référence aux mêmes espaces dans les articles et dans les discours des habitants. Dans la presse ancienne, leur aspect charognard, vorace et prédateur est mentionné en milieu naturel et marin, lorsque l'oiseau se nourrit sur les côtes ou suit les bateaux en mer. En revanche, la plupart des enquêtés nous parlent de ces comportements lorsque le goéland mange dans les poubelles ou lorsqu'il chasse les autres oiseaux en ville. Aujourd'hui, l'animal apparaît nuisible non plus seulement pour le chasseur mais également pour le citoyen. Les représentations se sont déplacées spatialement avec la nidification des oiseaux en milieu urbain. De nos jours, les citoyens observent plus les comportements reproducteurs et alimentaires du goéland en ville que sur les côtes ou sur le bord de mer. Par conséquent, ils le décrivent surtout en contexte et milieu urbain. C'est une représentation qui s'inscrit dans un autre espace qu'autrefois ; c'est une vision citadine de l'oiseau qui n'existait pas auparavant.

Une autre différence notable entre les données d'entretiens et celles provenant de la recherche documentaire est que le comportement grégaire de l'espèce est fréquemment évoqué dans les articles, à l'opposé des enquêtés qui ont été peu bavards à ce sujet. Quelques habitants en ont parlé quand il s'agissait d'expliquer les comportements de défense des poussins par les adultes. Les goélands se mettent alors en « meute », en « bande » et « se regroupent ». Cependant, ce n'est pas une particularité de l'oiseau que relèvent beaucoup de personnes interrogées. Nous pouvons penser que ce décalage provient du fait qu'en ville, la colonie est beaucoup plus éclatée et dispersée qu'en milieu naturel et que les oiseaux en milieu urbain se regroupent plus rarement. Une autre remarque est que l'image gênante et envahissante du goéland récoltée dans le discours ne transparaît pas dans les articles de la presse ancienne. Cette différence s'explique probablement par le fait que cette représentation est principalement liée à la récente nidification de l'oiseau dans les milieux urbains et aux nuisances qu'il cause. Les habitants par le passé avaient sûrement moins l'occasion d'être dérangés par l'animal et d'en voir souvent près de chez eux, le goéland n'entrant en ville qu'exceptionnellement.

En effet, la présence des goélands dans les villes était déjà constatée à cette époque mais dans des circonstances et des situations différentes de celles d'aujourd'hui. Sa venue était anecdotique et l'animal n'y venait ni pour nicher ni pour s'installer. La ville était surtout un lieu de refuge pour l'oiseau en cas de tempête ou de mauvais temps. Il s'y reposait et y reprenait des forces. Lorient, Marseille, Vannes, La Roche-Bernard et Paris abritaient parfois des goélands :

« Par suite du mauvais temps qui règne en mer, un certain nombre de goélands se sont réfugiés dans l'intérieur des terres, et depuis quelques jours on peut en voir jusque dans Paris, près du pont d'Austerlitz, en face de la gare d'Orléans. » (Le Lorientais, le 31/12/1893)

Quelques propos d'enquêtés font écho à ce passé. Des habitants ont indiqué que l'oiseau avait changé de comportement puisqu'auparavant il ne venait en ville que lorsqu'il faisait mauvais temps en mer. D'autres ont expliqué que les goélands s'étaient installés à Sète à la suite d'une grande tempête ou d'un grand froid et que depuis les oiseaux n'avaient jamais quitté la commune.

2. Une incidence non négligeable de la presse contemporaine sur les représentations de l'oiseau recueillies pendant l'enquête

a. Entre 1960 et 2000 : la « fabrication » d'un oiseau gênant, envahissant et agressif

La recherche documentaire effectuée dans le journal Ouest-France entre 1960 et 2000 avait pour objectif d'identifier les images de l'oiseau véhiculées durant les premières années de nidification de l'animal en milieu urbain. En confrontant ces résultats à ceux recueillis auprès des habitants, le travail a permis de comprendre dans quelles mesures les visions véhiculées sur l'oiseau par la presse lors de l'émergence du « problème goéland » se sont diffusées dans l'espace public. Il apporte des éléments essentiels pour identifier la manière dont les représentations de l'oiseau ont évolué jusqu'à nos jours ainsi que pour saisir le rôle possible de la presse dans la construction de ces représentations.

Jusqu'aux années 1980, le discours véhiculé par le journal sur le goéland reste proche de celui provenant de la presse ancienne. Les articles évoquent le goéland dans des récits dans un registre littéraire ou dans des arrêtés concernant l'ouverture de la chasse. Bien que l'oiseau soit protégé par la loi depuis le milieu du XX^e siècle, des massacres d'oiseaux marins au Cap-Sizun sont signalés sur la première page du journal datant du 22 avril 1972. Comme dans la presse ancienne et dans les propos des enquêtés, le goéland annonce le temps qu'il va faire aux habitants et aux pêcheurs : « Quand, m'avait dit un matelot, tu verras les goélands venir poser pied sur le gaillard, le grand beau temps s'annoncera » (Ouest-France, le 28/07/1960). Il est décrit côtoyant les bateaux de pêche ou pêchant en mer : « Mais que les goélands avaient fière allure quand ils plongeaient dans les flots à la recherche du poisson » (Ouest-France, le 09/03/1961).

Entre 1980 et 1985, des articles évoquent pour la première fois un changement dans les espaces fréquentés par les oiseaux qui abandonnent le bord de mer pour venir se nourrir dans les champs ou dans les terres :

« Loin dans les terres désormais, virevoltants et tapageurs, les goélands tissent une trame désordonnée aux sillons des labours d'automne. Prolifiques, leurs colonies du littoral n'y trouvent plus une pâture suffisante. Progressivement, au gré des cours d'eau et des chantiers agricoles, voire des décharges publiques, ces oiseaux de mer et de côtes deviennent terriens. Avec les

arabesques de leur vol et sur fond sonore de leurs criaileries, goélands et sternes enluminent le banal tableau des labours modernes. » (Ouest-France, novembre 1985)

L'image charognard et vorace de l'oiseau apparaît à cette époque dans le journal. Le goéland est observé en train de manger les déchets dans les décharges à ciel ouvert. Parmi ces dernières, celle du Sprenot à Brest est mentionnée plusieurs fois ; les auteurs s'inquiètent du sort des oiseaux suite à sa fermeture (fig. 97). Ces informations rejoignent les propos de certains enquêtés qui nous ont raconté que depuis longtemps les goélands fréquentaient les décharges.



Figure 97 : Article du journal Ouest-France - Janvier 1986

Dans les années 1990, l'expansion du goéland dans de nouveaux sites naturels et sa prédation vis-à-vis d'autres espèces d'oiseaux sont évoquées. Le journal rapporte que l'oiseau s'attaque aux jeunes canards tadornes et « fond sur les nouveaux-nés sans protection » (Ouest-France, le 15/07/1992). En 1993, un article évoque que l'île Dumet, en Loire-Atlantique, est « envahie » par les goélands qui prennent le territoire aux sternes. Ces récits rappellent les discours des enquêtés à propos du comportement prédateur de l'oiseau et notamment lorsqu'ils le décrivent s'attaquant aux pigeons, aux mouettes et aux poubelles.

Le premier article répertorié qui fait référence à la nidification des oiseaux sur les toits date de 1992 dans le cas de la ville de Rennes :

« Les goélands adoptent la ville : Deux nids en 1988, dix-huit en 1992, combien l'année prochaine ? Oiseau, par excellence, du littoral, le goéland devient continental... et rennais. Il

s'installe sur les vieilles cheminées et les terrasses d'immeubles. Les pouvoirs publics étudient d'éventuels modes d'intervention. Pas évident : l'animal est protégé. » (Ouest-France, le 28/04/1992)

Un autre article, dans un registre plus littéraire évoque cette urbanisation des oiseaux :

« Jadis, l'homme vivait aux champs et dans les bourgs ; le goéland était en mer et dans les ports. Aujourd'hui, l'oiseau des océans a fini par suivre l'homme derrière ses tracteurs, dans ses dépôts d'ordures et jusque dans ses villes. Il s'en est un, la semaine dernière, qui a trouvé chemin dans le labyrinthe des toits du centre-ville, jusqu'à un parc clos d'un rectangle d'immeubles. Au centre de ce jardin collectif, une pièce d'eau claire renouvelée par une fontaine, capte, à la fenêtre, le regard aux ans lourds des hôtes de la maison de retraite. Leurs yeux s'y perdent souvent en contemplations intérieures. Ils suivent, sans trop les voir, les lents mouvements - effet miroir de leur propre vacance - des poissons rouges dont ils ont peuplé le bassin. L'oiseau de mer, désormais urbanisé, n'a pas ces états d'âme. De ses yeux qui ont désappris la liberté des grands espaces marins et qu'on découvre cruels, il n'a vu dans les compagnons muets des hôtes de la maison, qu'une pitance facile. Et a brisé, en trois bouchées rapides, la vie tranquille du petit jardin et les regards perdus qui en nourrissent, au besoin, quelques pensées lointaines... » (Ouest-France, septembre 1992)

Entre 1990 et 2000, suite à l'installation des goélands en ville, la majorité des articles concerne les dispositifs mis en place par les municipalités pour contrôler le nombre d'oiseaux en ville. La démarche et les méthodes utilisées par les communes sont expliquées. Les dates des opérations de stérilisation sont indiquées afin de prévenir les citoyens. L'aide des habitants et leur coopération pour le bon déroulement de ces opérations sont parfois demandées :

« La stérilisation des nids à l'essai : Goélands et riverains ne font pas toujours bon ménage en centre-ville. Pour améliorer leurs rapports, la collectivité, en collaboration avec la SEPNB et le Club Ornithologique Breton, a lancé une opération de stérilisation des œufs. Juillet devrait être plus tranquille sur les toits [...] Avec la collaboration de la Société d'Etudes pour la Protection de la Nature en Bretagne et du Club Ornithologique Breton, la réaction a pris la forme d'un recensement des nids et d'une stérilisation des œufs. Pendant une semaine, des techniciens acrobates ont traité plus d'une centaine de nids sur les 500 comptabilisés. Deux produits ont été utilisés : "L'un obture les pores de la coquille, l'autre évite le pourrissement de l'œuf" détaille Jean-Yves Monnat, l'un des spécialistes du goéland argenté. L'idée est de faire de la couvée un leurre pour prolonger la couvaison le plus longtemps possible, donc le calme. "Les pulsions reproductrices du goéland seront éteintes quand il se rendra compte de la stérilité des œufs." Avec moins de jeunes, la colonie perdra en outre la saison suivante de son attractivité. La destruction systématique des nids n'aurait, à l'opposé, fait que favoriser des pontes de remplacement et donc transférer le problème. Soumis à une autorisation ministérielle, qui a tardé, l'opération n'a pu être menée sur tout le site. Ce n'est que partie remise : l'expérience, dont l'analyse se poursuivra dans les prochaines semaines, devrait être renouvelée au printemps

prochain. L'opération a été confiée à des spécialistes. » (Premier article de Ouest-France publié concernant les opérations de stérilisation à Brest, le 05/06/1993)

« Stérilisation des œufs à Rennes : Avec l'autorisation du ministère de l'Environnement, le service d'hygiène et de santé de la Ville va procéder, pour la troisième année consécutive, à une campagne de stérilisation des œufs de goélands. Après deux campagnes de stérilisation des œufs de goélands argentés, les effectifs de la colonie de nicheurs qui prennent leurs quartiers en ville de mai à août tendent à se stabiliser. "Lors de la campagne de 1995, on avait comptabilisé 250 couples de goélands en ville", explique Patrick Louault, du service municipal d'hygiène et de santé. Ils étaient une trentaine en 1987. Leur nombre a fortement augmenté mais reste stable depuis le début des campagnes de stérilisation des œufs. Par contre, les oiseaux se sont déplacés. Il y en a moins sur l'hyper-centre, mais un peu plus sur les quartiers périphériques. Le point positif reste la réduction de la pollution sonore. "Moins de petits, moins de cris", commente simplement Jean-Paul Giquel, du service d'hygiène et de santé. La troisième campagne se déroulera du 13 au 24 mai et du 17 au 28 juin. "Ces mesures sont inoffensives pour les oiseaux", affirme Patrick Louault. Le produit pulvérisé est composé d'un mélange d'huile, de formol et de fixateur. Afin de faciliter l'opération, la collaboration des résidents est nécessaire pour permettre l'accès des équipes d'intervention sur les toits. 9 000 lettres vont ainsi être adressées dans les quartiers, exceptés sur les secteurs de Cesson, les Villages, Robien et Beauvallon, qui ne sont pas fréquentés par les goélands. Les opérations de stérilisation des œufs de goélands se dérouleront en deux temps, en fonction des quartiers, du 13 au 24 mai et du 17 au 28 juin. » (Ouest-France, le 10/05/1996)

D'autres articles répertoriés sur cette période expliquent comment les villes, pas toujours satisfaites par le dispositif de stérilisation, testent de nouvelles méthodes pour faire partir les goélands, telles que les fusils lasers à Courseulles-sur-Mer. Au fur et à mesure des années, de nouvelles municipalités apparaissent touchées par l'installation des oiseaux dans leur commune. D'abord Brest, Rennes, Saint-Brieuc puis Cherbourg, Saint-Malo, Nice et Roanne sont notamment mentionnées par le journal. Les sujets abordés par les journalistes sont quasiment les mêmes chaque année et pour chaque ville. Ils concernent les dispositifs de gestion mis en place contre les oiseaux par la commune. Les résultats des campagnes de stérilisation sont parfois indiqués, annonçant la plupart du temps une stagnation des effectifs de goélands sur la ville. Les nuisances que provoque l'animal en ville sont également quasiment chaque fois rapportées. Ce sont le bruit et la saleté qui sont surtout évoqués. Les habitants sont décrits fatigués et exténués par l'animal. Le journal, daté du 2 juin 1993, informe d'ailleurs qu'une pétition contre les goélands a récolté 241 signatures dans la ville de Brest. Ce foisonnement d'articles sur ce même thème, qui augmente considérablement en nombre entre les années 1990 et 2000, montre que le goéland devient progressivement un problème public que doivent gérer les municipalités. L'oiseau n'est pas le cœur du sujet de ces articles, il s'efface derrière les dispositifs de gestion et les nuisances qu'il pose en ville, les journalistes s'intéressant surtout aux plaintes des habitants et à la manière de solutionner le problème.

Entre 1960 et 2000, durant la phase d'installation de l'oiseau en milieu urbain, les images de l'oiseau véhiculées par la presse ont évolué. Dès 1980, elles semblent plus négatives

qu'auparavant. Après les premières nidifications du goéland sur les toits, les articles évoquent l'oiseau en termes d'« envahisseur », de « squatteur » ou d'« indésirable ». Les adjectifs qui le qualifient sont péjoratifs, l'animal est « cruel », « prolifique » et son augmentation ne plaît pas :

« Ces bruyants oiseaux marins indésirables sur les toits des maisons. Goélands, expansion tuée dans l'œuf : Depuis quelques jours, de curieux alpinistes escaladent les toits du centre-ville. Le service municipal de l'hygiène et de la santé stérilise les œufs de goélands argentés pour freiner l'expansion de ces bruyants oiseaux marins qui prennent nos maisons pour des îlots. » (Ouest-France, le 14/05/1994)

« Les goélands se plaisent bien à Saint-Malo. Qu'ils soient bruns, argentés ou marins, les différentes espèces prolifèrent bien. Bien mais trop ! Au point de faire converger à la mairie toutes sortes de plaintes ! » (Ouest-France, le 26/04/1997)

L'oiseau se révèle « animal à problème » provoquant des nuisances aux citoyens. Il devient une charge pour les municipalités qui songent, dès son arrivée dans leur commune, à s'en débarrasser. Ces visions du goéland sont celles que l'on retrouve dans de nombreux discours de plaignants qui considèrent l'oiseau comme gênant et envahissant. Ces habitants ont l'impression que le nombre d'oiseaux ne fait qu'augmenter et ils tiennent des propos similaires à ceux que l'on trouve dans les journaux à propos des ennuis que pose l'animal en ville.

Bien que la majorité des articles de cette période porte sur le goéland une image négative, quelques-uns véhiculent une vision légèrement plus positive. Les termes sont plus élogieux et valorisants pour le goéland qui apparaît attachant. Il est même parfois rendu victime de l'agissement de l'Homme. Un journaliste sur un ton humoristique tente de nous attendrir en donnant la parole à l'oiseau et en s'identifiant à ce dernier :

« Je sais pertinemment que les autorités locales tentent de nous chasser de l'intra-muros et du secteur de l'hôpital. J'admets que nous posons certains désagréments, mais si nous sommes si nombreux, c'est un peu à cause des résidents et des touristes qui s'amuse en nous voyant dévorer leur fin de casse-croûte du déjeuner, quand ils se baladent sur les remparts. Il ne nous faut pas longtemps pour nous urbaniser. Et puis, nous sommes comme tout le monde, l'intra c'est sympa et les endroits abrités ne manquent pas pour installer nos progénitures. Avec leurs deux campagnes de stérilisation et une nouvelle prochainement, les funambules sèment la zizanie dans notre colonie. Avec leurs histoires d'imperméabilisation, c'est le chaos total. On change de concubin et on quitte l'intra pour d'autres horizons. Certains goélands choisissent Saint-Servan, d'autres la zone industrielle ou encore le quartier de la gare. Pour l'instant, tout y est calme, mais l'autre jour, perché sur la fenêtre du bureau de l'adjoint au maire, j'ai cru entendre que ces trois zones seraient traitées ("quel horrible mot"). Ce qui me console, c'est que dans l'intra-muros, le goéland fait partie du décor. Alors moi, cette année encore, je vais m'installer dans l'intra, à mon endroit habituel. Personne, je dis bien personne, ne viendra me déranger. N'insistez pas pour connaître ma cachette, je serais m(o)uette. » (Ouest-France, le 24/04/1998)

Au vu des dispositifs peu concluants et de la baisse de l'effectif des goélands dans la région Bretagne (seul un article de 1998 fait référence à cette diminution), quelques rares articles évoquent le fait qu'il faudrait songer à d'autres solutions que les opérations de stérilisation ou d'effarouchements acoustiques et/ou visuels pour apaiser le conflit entre les citadins et les goélands. Ils suggèrent d'apprendre à cohabiter avec l'oiseau : « il n'est donc pas sûr que le problème des goélands en ville ait une solution et il serait peut-être bon d'envisager de vivre avec eux. D'ailleurs, ces oiseaux sont tellement beaux et leurs poussins si adorables. » (Ouest-France, le 30/05/1998). D'autres rapportent des faits divers et révèlent des relations positives entre les citadins et l'oiseau. Ils racontent comment certaines personnes ont sauvé des goélands empêtrés dans des filets ou comment des habitants apprécient de nourrir l'oiseau (fig. 98).

Plozévet : un jeune goéland nommé « Jonathan »



Fidèle au rendez-vous, Jonathan fait son plein de nourriture et d'amitié.

Le goéland peu farouche de la côte de Gourinet à Plozévet tient toujours la vedette. De plus en plus, on vient le voir et lui apporter toutes sortes de friandises. Il accepte de la main de ses visiteurs aussi bien crustacés et poissons que la pâtisserie ou le pain.

Ce jeune goéland s'appelle Jonathan. C'est le nom que lui a donné Carole Bosser, qui l'avait trouvé en août dernier encore presque oisillon, affamé et avec une tache de mercurochrome sur le poitrail. « Je l'ai nourri et, petit à petit, il reprenait des forces, c'était merveilleux ». Depuis, il ne se passe pas un jour sans que Carole ne lui rende visite. Mais elle n'est plus la seule : « Je suis inquiète de sa familiarité, pourvu que l'on ne lui fasse pas de mal ».

Nouvelles des flottilles

Le Guilvinec

Vente de mercredi : **Alya, Noquette, An Diou Bleizi.**

Loctudy

Vente de mercredi : **Balbuzard II, Le Petit Corse, Alcor.**
Vente de jeudi : **Sanaga, Kalahari.**

Figure 98 : Article du journal Ouest-France du 26/02/1997

L'analyse des titres des différents articles répertoriés dans le cadre de cette recherche documentaire dévoile que les mots qui reviennent le plus dans un ordre croissant sont : stériliser, campagne, SEPNB, Centre-ville, pigeon, Brest, nid, bruyant, prolifération, reproduction, Saint-Brieuc, étourneau, problème, botulisme, envahir. Le résultat rejoint ce que nous venons d'expliquer. Les termes « stériliser » ou « campagne » se rapportent aux nombreux articles qui concernent le dispositif de stérilisation des œufs de goélands. Les mots « envahir », « prolifération » ou « problème » reflètent l'appréhension négative de l'arrivée de l'oiseau en ville par le journal. Brest est souvent citée du fait qu'elle est la première ville en France à mettre en place des campagnes de stérilisation sur son territoire municipal. Les « étourneaux » et les « pigeons » sont mentionnés car, à cette même époque, les municipalités menaient des opérations contre ces deux espèces qui, comme les goélands, agaçaient certains citoyens. Le mot « botulisme » provient de plusieurs articles datant de 1995 et 1996 qui expliquent que cette maladie aurait tué plusieurs milliers de goélands en France.

Les visions sur le goéland véhiculées par le journal Ouest-France entre 1960 et 2000 se retrouvent ainsi dans celles des représentations recueillies lors de notre terrain. Les images d'oiseau marin, de prédateur devenu oiseau gênant et envahissant apparaissent dans le discours des enquêtés. Le rôle des décharges dans l'alimentation de l'oiseau est cité par des personnes interrogées pour évoquer son aspect charognard. Les nuisances provoquées par l'animal en ville et rapportées dans les articles sont similaires à celles décrites par les habitants. La manière dont des journalistes appréhendent le problème et les conflits entre l'Homme et l'oiseau rejoint l'agacement ressenti par de nombreux plaignants. Face à ces résultats, nous supposons que la presse, lors de la mise en lumière du « problème goéland », a joué un rôle non négligeable dans la construction des représentations sur l'oiseau. En véhiculant une vision négative de l'animal, elle a contribué à « fabriquer¹²⁵ » ce goéland gênant et envahissant. Par conséquent, nous pouvons supposer qu'aujourd'hui des citoyens portent un regard négatif sur l'oiseau, entre autres, à cause des images véhiculées par la presse entre 1960 et 2000, et parce que cette dernière a posé dès le départ l'installation du goéland en ville en termes de problème. Lors des premières observations de nidifications en milieu urbain, si les journaux n'avaient pas présenté le goéland en tant qu'envahisseur, les enquêtés auraient-ils le même regard sur l'animal que celui recueilli sur le terrain ? Le goéland serait-il considéré si « gênant », si « squatteur » et vivant aux crochets de la société ?

¹²⁵ Le verbe « fabriquer » est utilisé dans le sens où nous supposons que la presse a contribué à créer et produire cette image de l'oiseau envahissant et gênant en ville, qui était rare, voire inexistante dans l'espace public avant que les journaux ne mettent en lumière le phénomène d'installation du goéland en milieu urbain. Nous nous inspirons de Sophie Bobbé, qui décrit les nouvelles représentations du sauvage en termes de « fabrication sociale des animaux sauvages » (Bobbé, 2004a : 203). L'anthropologue montre que, par les médias et les différentes gestions mises en œuvre pour contrôler (ou non) les animaux sauvages, ces derniers sont devenus des animaux « fabriqués », construits socialement et culturellement.

- b. Entre 2013 et 2019 : l'émergence d'un nouveau regard sur la nidification du goéland en ville

Cette dernière recherche documentaire effectuée dans la presse contemporaine avait l'objectif d'identifier et d'analyser les images véhiculées sur les goélands dans les articles de journaux accumulés depuis le début de la thèse. En confrontant les résultats de cette recherche aux représentations recueillies par l'enquête de terrain, ce travail a permis de saisir dans quelle(s) mesure(s) et de quelle(s) manière(s) les représentations des habitants sont imprégnées par les discours de la presse. Il permet d'apporter des éléments de compréhension quant à la possible influence de la presse contemporaine sur l'opinion des habitants.

Beaucoup d'articles répertoriés informent sur les dispositifs de gestion mis en place par les municipalités et renseignent sur les nouvelles villes concernées par la nidification du goéland. Ils indiquent les dates des campagnes de stérilisation et expliquent aux citoyens les comportements à adopter pour empêcher l'augmentation des oiseaux en ville. Ils ressemblent à ceux cités et expliqués précédemment dans le journal Ouest-France et révèlent que le nombre de villes affectées par l'installation des goélands n'a pas diminué depuis les années 1990 mais n'a cessé au contraire d'augmenter.

Dans l'ensemble, la presse issue de cette dernière recherche documentaire porte un regard négatif sur l'oiseau. Les termes employés pour qualifier le goéland sont dévalorisants et ceux pour désigner les moyens mis en œuvre contre l'animal sont fortement connotés, puisant dans le vocabulaire guerrier. Les discours que tiennent les journaux sont plus violents et agressifs vis-à-vis du goéland que ceux présents dans les précédentes recherches documentaires. Les municipalités partent « en croisade », « en lutte » contre les oiseaux et vont à l' « assaut », à la « chasse » et à « la traque » aux goélands. Ces derniers sont souvent comparés aux oiseaux d'Hitchcock. Ils sont agressifs, effraient et « terrifient » les citoyens :

« Vol de nourriture, attaque d'animaux domestiques : les goélands terrorisent les habitants et les vacanciers le long des côtes anglaises. » (Sud Ouest, le 11/08/2015)

Les goélands sont dangereux et inquiètent les municipalités quant à la sécurité de ses citoyens :

« Une "invasion" qui reste encore à la marge, mais que la ville de Roanne voudrait enrayer avant qu'elle ne prenne des proportions inquiétantes comme à Nice, où des goélands ont attaqué des petits chiens. » (Le progrès, le 05/03/2019)

De nombreux faits divers à propos d'« attaques » de goélands sur des chiens, des chats et des Hommes sont rapportés par les journaux :

« Kidnappé par un goéland. Poppi a été retrouvé sain et sauf : après les GoPro en Espagne et les sandwiches dans le Morbihan, les goélands s'en prennent maintenant aux animaux de compagnie. Nice matin raconte ce jeudi plutôt une histoire insolite. Un chat roux de 5 kg

prénommié Poppi, a été "enlevé" ce lundi, sur un balcon au sixième étage. » (20 minutes, le 20/08/2015)

« Un goéland enlève un chihuahua dans un jardin : un chihuahua prénommié Gizmo a été enlevé par un goéland dimanche 21 juillet dans son jardin de Paignton au sud-ouest de l'Angleterre. Le petit canidé n'a toujours pas été retrouvé, au grand dam de sa propriétaire, raconte The Independent. » (The Independent, le 22/07/2019)

En 2015, la presse s'est emparée de la « série d'agressions » qui a eu lieu en Angleterre et qui a fait suite au grand débat annoncé par le premier ministre David Cameron. Ses titres percutants inquiètent : « l'Angleterre est-elle en train de vivre un remake du film d'horreur "Les oiseaux" d'Alfred Hitchcock ? » (Sud Ouest, le 11/08/2015) ; « ces goélands qui sèment la panique dans le sud de l'Angleterre » (Sud Ouest, le 11/08/2015). Des témoignages d'habitants appuient parfois les propos des journalistes et rendent plus angoissant l'article :

« Attaques de goéland dans le sud-est de l'Angleterre : "j'avais du sang sur la terre, j'ai eu très peur". Ces dernières semaines, les oiseaux marins ont blessé plusieurs personnes et tué des animaux domestiques. Francetv info a recueilli des témoignages d'habitants, de victimes et de spécialistes. » (Francetvinfo.fr, le 13/08/2015)

Ces articles qui racontent des faits divers sont souvent complétés par des photos dévoilant des habitants blessés à la suite d'une « attaque » du goéland ou montrant ce dernier en train d'« agresser » une personne. Ils recherchent le sensationnel, le spectacle et visent l'émotion du lecteur.

L'image de l'oiseau gênant et envahissant apparaît également à la lecture de cette presse contemporaine. La présence du goéland en ville est « encombrante » et « insupportable ». Les ennuis que posent les goélands en ville sont similaires à ceux déjà évoqués dans la précédente recherche documentaire. L'agacement des habitants est évoqué de la même manière. Les citoyens sont « mécontents », « exaspérés » et exacerbés par le goéland :

« Bruit, saletés, agressivité... ils n'en peuvent plus des goélands qui envahissent la ville [...] Progressivement les volatiles apparaissent dans des quartiers jusque-là épargnés et bien loin de la mer. Les riverains sont excédés et inquiets. » (Nicematin.com, le 31/07/2017)

Ils subissent sa présence, « c'est un fléau » et « c'est le pire cauchemar des habitants ». Les goélands « mettent les nerfs à vif des habitants » et « gâchent leur quotidien ». Des plaignants témoignent :

« Les goélands mettent à mal tout un quartier de Berck : si l'on est tenté de croire que les goélands font partie de la carte postale du bord de mer, la réalité est toute autre. "C'est un cauchemar" poursuit M. Weise, "dès 5 h du matin, les oiseaux crient sans arrêt. C'est épouvantable" ! » (Le Réveil de Berck, le 01/08/2017)

Quelques articles concernent le cas d'entreprises dérangées par les fientes des oiseaux, notamment les concessionnaires automobiles. Au vu des méthodes de gestion peu efficaces et des plaintes interminables que reçoivent les mairies, les journalistes concluent souvent leur propos en se demandant quelle est finalement la meilleure manière à employer pour réduire les nuisances et régler le « problème goéland ».

L'oiseau est à plusieurs reprises qualifié de « rat du ciel » et assimilé aux nuisibles en lien avec les dégâts et les inquiétudes qu'il provoque chez les citoyens :

« Cette année à Calais (Pas-de-Calais), 250 nids seront stérilisés. Les goélands, de plus en plus nombreux en centre-ville, sont devenus nuisibles : ils salissent les trottoirs, les voitures, éventrent les poubelles et peuvent parfois être agressifs. » (Francetvinfo.fr, le 26/05/2018)

« Vivre à Paris implique de s'exposer à différentes espèces qui peuvent être considérées comme "nuisibles" : sangliers, lapins de garenne, pigeons ramiers, autant d'espèces susceptibles d'occasionner des dégâts et énumérées soigneusement par arrêté préfectoral. Depuis quelques mois, de nouvelles contestations se font entendre, à l'égard d'un nuisible insoupçonné : le goéland. » (Ici.fr, le 08/08/2019)

Le goéland apparaît en somme comme le mal-aimé des animaux des villes ainsi que nous l'a confié un naturaliste d'un air peiné : « de toute façon, il n'y a que les ornitho [ornithologues] qui l'aime » (Entretien, Lorient, le 24/01/2018). Ni les citoyens ni les municipalités ne l'acceptent et ceux qui l'apprécient et le défendent sont rares. Ces derniers sont d'ailleurs souvent stigmatisés par les journalistes qui les associent à des personnes isolées socialement, à des artistes ou à des associations de défense des animaux :

« La lutte contre l'encombrant goéland s'organise : charognard, agressif, opportuniste, kleptoparasite. Seuls les poètes et les naïfs ne voient dans l'oiseau marin que la beauté du bolide des mers. Le goéland leucophaea a élu domicile et envahit nos côtes et nos villes depuis vingt ans. » (Le Midi Libre, le 28/01/2015)

« Dans les rues de Sète difficile de trouver quelqu'un pour défendre les goélands, qu'on appelle ici gabians, une espèce protégée depuis les années 50. » (Francebleu.fr, le 06/05/2017)

« La compagnie des hommes ne lui fait pas peur, le goéland nous aime... mais nous un peu moins à l'exception de spécialistes des oiseaux marins et des associations de défenses des animaux... » (france3-regions.francetvinfo.fr, le 31/05/2017)

Peu de relations positives entre l'Homme et l'animal sont donc rapportées dans cette presse contemporaine ; ce sont surtout les nuisances et les personnes qui se plaignent du goéland qui intéressent les journaux. La complexité et l'ambivalence des rapports entre les citoyens et l'oiseau sont rarement expliquées et développées. Les relations entre l'habitant et le goéland sont même simplifiées et souvent réduites aux relations négatives que l'on vient de présenter. La plupart des

articles tendent également à généraliser le cas et l'opinion d'un ou plusieurs plaignants à l'ensemble des habitants du quartier ou de la ville. Ils donnent alors l'impression que tous les citoyens sont gênés par la présence de l'oiseau en milieu urbain.

Pourtant, malgré ce regard négatif porté sur l'oiseau, la grande différence entre cette presse contemporaine et celle étudiée dans le journal Ouest-France entre 1990 et 2000 est qu'elle compte des articles qui appréhendent la nidification du goéland en ville sous un angle nuancé et positif. Une nouvelle approche du « problème goéland » plus complexe et moins réductrice commence à émerger. Ce second type d'article utilise moins le registre du fait divers et du sensationnel puisqu'il s'appuie sur des propos de scientifiques et d'ornithologues afin d'apporter de l'information au lecteur et d'aller à l'encontre des idées reçues. Plusieurs d'entre eux informent sur le comportement alimentaire et reproducteur de l'oiseau. L'un, d'un ton humoristique, donne la parole à un goéland surnommé Gogo :

« Dans la semaine qui suit l'accouplement, Gaga [la femme de Gogo] pond trois ou quatre œufs. Mais la vie est cruelle avec les goélands, on perd plus de 70 % de nos progénitures. Avec ma femelle, il nous a fallu trois printemps pour être au point. Déjà, il faut bien couvrir les œufs en les chauffant avec nos pattes pendant près d'un mois... tout en priant pour qu'ils ne soient pas stérilisés par les humains. » (La voix du Nord, le 03/05/2017)

D'autres articles rassurent le lecteur quant à l'agressivité du goéland en expliquant que c'est un comportement normal de défense de l'oiseau :

« Le goéland n'est pas agressif. Il est juste protecteur... si vous vous approchez trop près d'un nid ou d'un poussin, vous avez des chances de vous faire piquer. » (Ouest-France, le 03/07/2018)

Quelques-uns évoquent la diminution des populations de goélands en France et font référence à son statut défavorable en Bretagne. L'ornithologue Bernard Cadiou, spécialiste des goélands argentés, est interrogé dans le journal 20 minutes du 21 août 2015. Il raconte qu'« en milieu naturel, dans certains coins, les colonies diminuent de 50 % tous les dix ans » et que l'impression qu'ont les citoyens de voir de plus en plus de goélands vient du fait que le goéland s'est urbanisé. D'autres propos de scientifiques sont parfois rapportés afin de relativiser le nombre de goélands en ville :

« Pour Jean-Philippe Siblet, ornithologue au Muséum national d'histoire naturelle, Paris abrite "une cinquantaine de couples reproducteurs", un nombre inchangé par rapport à des estimations de 2013 de Frédéric Malher, vice-président du Centre ornithologique Île-de-France [...] Pour lui, on ne peut donc pas parler d'invasion de goélands : "il y a une augmentation indéniable de leur nombre depuis quinze-vingt ans mais cela reste dans des proportions tout à fait raisonnables". » (La Croix, le 07/08/2019)

Quelques articles apportent aux habitants des explications sur les raisons de l'installation du goéland en ville. La diminution des ressources alimentaires disponibles pour l'animal est l'un des motifs souvent cités :

« L'arrivée des goélands en ville s'explique par l'urbanisation du littoral mais aussi par la baisse des ressources alimentaires en mer et la disparition progressive des décharges à ciel ouvert. » (La Voix du Nord, le 14/08/2015)

« Pour M. Siblet, la raréfaction de leur nourriture sur le littoral, dont l'écosystème a été perturbé par les activités humaines (loisirs, constructions...), explique en partie pourquoi certains se sont installés en région parisienne. Omnivores, ils y "trouvent une nourriture relativement abondante" grâce aux déchets des humains. » (La Croix, le 07/08/2019)

La raréfaction des sites de nidifications de l'oiseau notamment à cause de l'urbanisation du littoral est également une raison mentionnée par les journaux :

« Si les goélands sont très présents à Dunkerque, c'est parce qu'ils n'ont plus tellement de zones pour nicher. Les hangars qui leur servaient de toit, dans le port, ont été détruits, et ce, parfois, en pleine période de nidification (ce qui est pourtant interdit). Les goélands ont donc cherché des toits et, au fur et à mesure, ils ont investi la ville, à partir de 2010 environ. » (laradiodelamer.ouifm.fr, le 22/07/2014)

Dans ces articles explicatifs et plus compréhensifs vis-à-vis du goéland, l'image de l'oiseau véhiculée est plus ambivalente et positive que dans ceux précédemment présentés. L'animal est objet de curiosité et apparaît touchant, attachant et familier. Il est qualifié d'intelligent par sa capacité à s'adapter aux changements et à l'Homme. En s'appuyant sur des propos de scientifiques, des journalistes tentent de déconstruire l'image nuisible de l'animal souvent transmise par la presse :

« Un animal peut poser un problème à un endroit, mais il n'est pas nuisible en soi. C'est juste une mauvaise cohabitation avec l'homme. Je comprends qu'un usager qui laisse sa voiture sous un nichoir d'étourneaux soit furieux lorsqu'il la retrouve recouverte de fientes. Mais il faut faire attention à ne pas céder aux passions [...] Il n'y a pas de solution miracle. L'homme doit s'adapter aussi. » (Sud Ouest, propos rapporté du naturaliste et ornithologue Laurent Joubert, le 30/08/2018)

L'oiseau est d'ailleurs décrit utile dans l'écosystème :

« Le goéland leucopnée est parfois considéré comme nuisible, mais cela reste un point de vue comme le démontre l'ornithologue. "Si l'on se place du côté des citadins et des restaurateurs, alors forcément la bête est nuisible mais, en réalité, les goélands font partie intégrante de la chaîne alimentaire. "Ils nettoient efficacement les plages en mangeant les poissons morts et les crustacés. Leur présence est essentielle." » (Corsematin.com, le 04/08/2018)

Un journaliste signale même que le goéland pourrait être un bon détecteur et indicateur de pollution de la ville. Dans cette logique, des articles appellent les citoyens à relativiser les nuisances provoquées par l'oiseau et à s'intéresser un peu plus à l'animal :

« Toutefois, il faut relativiser la situation comme l'énonce Élodie Minard, chargée de mission dans le domaine du développement durable auprès de la mairie de Bastia. "Il faut arrêter de considérer chaque changement comme une nuisance. C'est la nature, la biodiversité. Certes, il y a plus de goélands. La question n'est pas de savoir comment les chasser, mais plutôt pourquoi il y en a autant ?" » (Corsematin.com, le 04/08/2018)

Dans ces extraits en faveur des goélands, le comportement et les agissements de l'Homme sont parfois critiqués. Sa place parmi les non-humains est remise en cause. Comme l'écrit le journal Ouest-France du 18 décembre 2015, « les goélands ne sont pas plus nuisibles que l'Homme ». Ce dernier, en prenant de plus en plus de place par l'étalement de ses villes, est rendu en partie responsable de la nidification du goéland dans les milieux urbains :

« Mais on ne peut pas vraiment leur en vouloir. S'ils empiètent sur notre territoire, c'est aussi parce qu'on a empiété sur le leur. » (Ouest-France, le 18/07/2016)

Des municipalités, naît l'idée que les citoyens doivent s'adapter à l'oiseau et apprendre à vivre avec lui, comme l'explique une adjointe au maire d'Aix-en-Provence dans le journal en ligne de BFM : « le bruit, c'est une nuisance sonore qu'il faut apprendre à supporter » (Bfm.tv, le 13/07/2017). Des journaux relaient les décisions de certaines communes, comme Lorient ou Dunkerque, qui souhaitent sensibiliser davantage les habitants et leur faire découvrir l'oiseau. Ils mettent en lumière des pistes de réflexion et de solutions encore peu connues et médiatisées pour régler le « problème goéland ». Ils sont rares aujourd'hui à publier ce type d'articles sur ces nouvelles façons de gérer l'oiseau, le dispositif de stérilisation étant encore considéré dans les esprits comme l'une des seules voies possibles pour faire cohabiter l'Homme et l'oiseau en ville.

Les mots issus de l'analyse des titres des journaux actuels et qui ressortent le plus, sont par ordre croissant : stériliser, proliférer, envahir, lutter, drone, attaquer, nuisible, chasser, guerre, effaroucher, réguler, agressif, tir. Le vocabulaire du guerrier et du combat est très présent. Cette violence entre l'Homme et l'oiseau apparaissait moins dans le résultat de l'analyse des titres de la précédente recherche documentaire sur la période antérieure. Cette différence permet de confirmer que l'image véhiculée sur le goéland par cette presse contemporaine est davantage celle d'un oiseau agressif et dangereux à la différence de celle transmise par la presse entre 1960 et 2000.

Pour conclure cette partie sur la recherche documentaire issue de la presse, les résultats révèlent que les images véhiculées par les journaux ont évolué au cours des deux derniers siècles (fig. 99). Ces dernières passent d'une vision positive et poétique, liée à l'univers maritime, à une vision de plus en plus négative et ambivalente, qui surgit dans un contexte d'augmentation démographique des oiseaux et de leur installation dans les villes. Un second résultat dévoile que les images véhiculées par la presse, particulièrement celles contemporaines, rejoignent sur de nombreux aspects les représentations des habitants interrogés. C'est un regard ambivalent, souvent plus négatif que positif. Le goéland est à la fois un oiseau agressif, gênant, envahissant et attachant, intelligent et utile à l'Homme. Son aspect nuisible est évoqué pour les mêmes raisons dans les propos des enquêtés et dans la presse contemporaine. Le caractère agressif de l'oiseau décrit dans les articles se retrouve également dans le discours de nombreux habitants. En effet, ces derniers ont souvent raconté qu'ils avaient lu dans les journaux que l'oiseau était capable de « s'attaquer » aux petits chiens ou aux chats, ce qui les inquiète pour leur sécurité et celle de leurs animaux de compagnie. Des plaignants estiment que l'animal devient de plus en plus agressif envers l'humain, bien que la plupart n'aient jamais eu de contact physique ni d'expériences négatives avec lui. Ils se fondent souvent sur des informations rapportées par les journaux ou par des amis pour argumenter leurs propos. La presse contemporaine joue ainsi un rôle d'amplificateur sur certains caractères du goéland et aide probablement les habitants à se persuader de telle ou telle idée sur l'oiseau. Elle est un catalyseur par lequel ils se trouvent confortés dans leurs représentations puisqu'elles sont partagées et légitimées dans l'espace public. Plus largement, elle participe de la « fabrication » de cette image d'oiseau envahisseur, agressif et gênant et semble avoir une incidence non négligeable dans la construction des représentations que se font les citadins d'aujourd'hui sur les goélands.

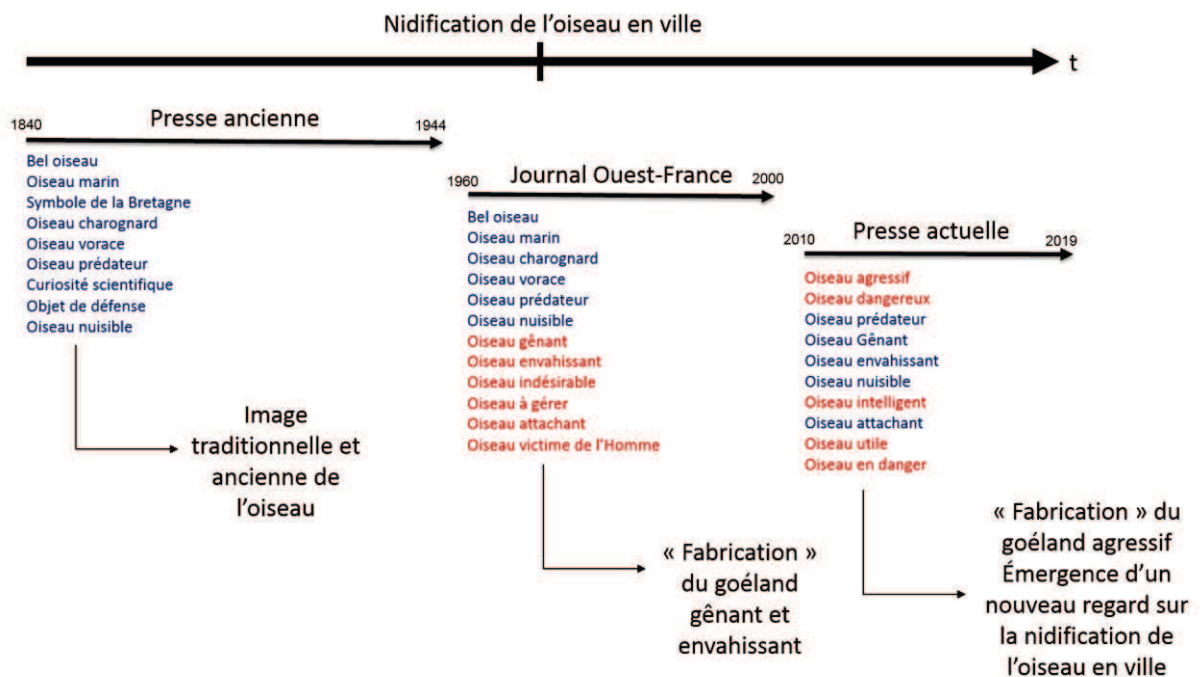


Figure 99 : Évolution des images véhiculées par la presse de 1840 à 2019 (les mots en rouge correspondent aux représentations qui n'ont pas été relevées dans la presse précédente étudiée)

3. Un décalage entre les images véhiculées par les ouvrages littéraires et les représentations recueillies au cours de l'enquête

L'objectif de ce travail a été de repérer dans les ouvrages littéraires la manière dont était décrit le goéland et quelle vision en ressortait, puis de confronter ces images aux représentations des habitants recueillies sur le terrain. Il s'agissait de comprendre si les images véhiculées par les ouvrages rejoignaient les représentations récoltées sur le terrain et de saisir les possibles liens entre la littérature et les représentations des habitants.

Les visions révélées sur l'oiseau par la littérature sont essentiellement positives. Sa blancheur et son vol fascinent les écrivains. Son cri est valorisé. Il est « jouissif » rappelant aux personnages des récits un passé lointain, des moments heureux ou un lieu précis. Le goéland tient parfois un rôle important et décisif dans l'histoire. Dans le roman *Le goéland triste*, c'est grâce à lui qu'une femme décide finalement de ne pas se donner la mort :

« Puis il [le goéland] s'avança vers moi en boitillant et lâcha un cri si bizarre que je retins mon geste. Une lueur me traversa l'esprit. Ce goéland triste était peut-être un signe du destin. En une fraction de seconde, ma décision fut prise : je n'allais pas sauter, je n'allais pas en finir avec cette vie. » (*Le goéland triste* de Roger Poirier, quatrième page de couverture)

L'oiseau est parfois le héros de l'histoire et ce principalement dans les ouvrages adressés aux enfants. Il incarne un personnage bienveillant, attachant, comique ou féérique, par sa couleur blanche et son vol calme et élégant. Certaines histoires racontent l'amitié entre un goéland et un humain ; d'autres entre un goéland et un chat. Un conte inuit révèle le secret de l'origine de l'oiseau qui serait né d'une étreinte entre un homme et une femme. Le goéland est souvent représenté dans les livres pour enfants puisqu'il est un oiseau qu'il connaisse, bien qu'il soit parfois confondu avec la mouette. Il constitue donc une image parlante pour les plus jeunes qui sont capables de le visualiser facilement. Il permet de leur faire passer des messages et des valeurs telles que la tolérance, la solidarité, la justice ou la liberté. Animal charismatique et souvent anthropomorphisé, les enfants s'identifient rapidement à lui et aux idées qu'il incarne. Le roman *Jonathan Livingstone Le goéland* de Richard Bach a été mentionné par plusieurs enquêtés qui l'avaient lu quand ils étaient adolescents ; ils s'en souvenaient pour la vision positive de l'oiseau et les valeurs de liberté, d'amour que le livre transmet.

Dans les romans pour adultes, le goéland est plus rarement le héros de l'histoire. C'est son image et l'ensemble auxquels des éléments qu'elle renvoie qui intéressent les écrivains. L'oiseau est un puissant symbole qui permet d'exprimer des émotions, de qualifier et de décrire des lieux, des espaces et des personnes. Il est systématiquement associé à l'univers maritime, à ses paysages, à ses légendes et au monde de la pêche. Par exemple, Le roman *Le goéland* de Jean Balde puise dans l'univers des pêcheurs et des ostréiculteurs du bassin d'Arcachon, pour créer le décor dans lequel se passe son intrigue. Il raconte la dure vie isolée des Hommes et des travailleurs de la mer : « les goélands aux ailes puissantes sont les maîtres de cette solitude » (*Le goéland* de Jean Balde, p. 98). Le goéland est également pris en symbole pour représenter la Bretagne et la Normandie.

L'intrigue de la plupart des romans recensés se déroule effectivement dans des communes ou des lieux situés dans l'une de ces deux régions (Trinité-sur-Mer, Belle-Île-En-Mer, Lorient, Saint-Malo, Cap Sizun, pays d'Auge, Le Havre, Étretat, Deauville...). Ce sont des territoires où nichent depuis longtemps les goélands. Ces derniers font partie du lieu et s'y confondent, ce qui explique que les auteurs évoquent l'animal pour qualifier l'espace où se déroule leur histoire. Dans quelques romans, l'intrigue se passe en dehors de la Bretagne ou de la Normandie mais le personnage principal est d'origine bretonne ou normande. L'image du goéland est utilisée dans ce cas en référence à l'identité du personnage. Elle est parfois employée pour décrire le caractère du héros de l'histoire et/ou l'émotion qu'il ressent. *Le goéland* de Jean Balde conte la dure vie d'un enfant abandonné par sa mère et qui pourtant en ressort vainqueur ; la description de l'oiseau renvoie souvent à celle de l'enfant : « le goéland, ami des nuages, "plein de joie, d'orgueil et de cris" dépasse et domine les Hommes. Nulle main ne l'a touché. » (*Le goéland* de Jean Balde, p. 98).

Les ouvrages littéraires montrent ensuite une vision poétique de l'oiseau. L'animal exprime la beauté et l'esthétique des lieux. Il agrmente et orne les espaces, dévoilant une dimension romantique des paysages. Il éveille le rêve et l'imagination des lecteurs, notamment lorsque son vol et sa blancheur sont évoqués. À travers les personnages et les paysages, il appelle à leur sensibilité et à leurs émotions telles que la nostalgie, la mélancolie ou la joie. Cette représentation du goéland est imagée et métaphorique.

Plusieurs images du goéland identifiées dans la littérature se retrouvent dans des représentations recueillies auprès des habitants. Comme chez les enquêtés, l'oiseau est symbole de la Bretagne, de ses paysages et de l'univers maritime. Il représente la liberté et sa blancheur et son vol fascinent autant les écrivains que les citoyens interrogés. À la différence du regard à la fois négatif et positif que portent des habitants sur l'oiseau, nous n'avons en revanche trouvé aucune vision négative sur l'oiseau dans la littérature. L'aspect gênant, envahissant ou nuisible du goéland perçu chez des enquêtés n'apparaît pas dans les résultats de cette recherche documentaire. Cette dernière ne révèle que des caractères et des comportements qui valorisent l'oiseau et sont appréciés par les citoyens. La vision poétique et romantique de l'oiseau est également discrète chez les habitants interrogés alors qu'elle est l'une des seules proposées par la littérature. Elle est surtout visible chez les sympathisants. Mais ces derniers se sont souvent trouvés gênés de nous livrer leurs sentiments personnels à l'égard de l'oiseau. Ils avaient de la retenue et restaient réservés quant à leur opinion contrairement aux plaignants qui nous racontaient assez librement la colère qu'ils ressentaient vis-à-vis du goéland. Ce constat nous laisse penser que la dimension poétique de l'oiseau est devenue progressivement moins populaire au fur à mesure de l'installation du goéland dans les villes et des nuisances qu'il y provoque. Elle s'est perdue et s'efface au profit d'une vision plus prosaïque et négative de l'animal. Pour finir, seul un ouvrage littéraire consulté évoque l'installation des goélands en ville et son récent caractère urbain. C'est le livre à caractère informatif *Le savais-tu ? Les goélands* de 2010 destiné au jeune public. Il renseigne sur les comportements alimentaires, reproducteurs et les habitats de l'oiseau. L'auteur souhaite apporter un nouveau regard sur le goéland ; comme le dit le résumé du livre, « pour une fois les stars sont ici les mal-aimés de la société animale ».

L'étude des ouvrages littéraires révèle ainsi un décalage avec les représentations et les pratiques des habitants vis-à-vis du goéland. Les images recueillies sur l'oiseau sont exclusivement positives et correspondent à des représentations que portaient la plupart des citoyens avant que l'animal ne niche en ville, transmises depuis longtemps par la presse ancienne. Bien qu'elles soient plus poétiques que celles des habitants, les visions véhiculées par les ouvrages rejoignent néanmoins des caractères de l'oiseau appréciés par l'ensemble des enquêtés. L'aspect marin, attachant et esthétique du goéland, relevé dans la littérature, plaît à la plupart des personnes interrogées.

Conclusion du chapitre 4

Le quatrième chapitre révèle un changement global des représentations du goéland, que ce soit à travers les enquêtés qui perçoivent une évolution des comportements de l'oiseau depuis sa nidification en ville ou à travers les images véhiculées par la presse au cours des deux derniers siècles. D'un bel oiseau marin, il est devenu un oiseau urbain, agressif, envahissant et gênant. Les caractères charognard et prédateur de l'oiseau apparaissent nouveaux pour certains habitants alors qu'ils sont anciens pour d'autres. Ils sont d'ailleurs déjà évoqués dans les articles publiés entre 1840 et 1944. La confrontation entre les images véhiculées sur les goélands par les journaux, les ouvrages littéraires et les représentations des enquêtés dévoile que les discours de la presse, de la littérature et celui des enquêtés se rejoignent sur plusieurs points. Ces supports écrits, et particulièrement les journaux, participent de la construction des représentations des habitants sur les goélands. La recherche documentaire montre également que les habitants possèdent des représentations du goéland qui existent depuis longtemps et que l'on retrouvait déjà il y a plus d'un siècle dans la presse ancienne. Elles sont liées à des croyances populaires et aux légendes attachées à l'univers des marins et des pêcheurs.

Les représentations des enquêtés ayant été présentées et expliquées, ce qui nous intéresse désormais est de comprendre comment elles sont mobilisées dans le quotidien par les citoyens, et notamment suite à la récente nidification du goéland en ville : comment les différentes catégories d'habitants (plaignant, sympathisant, naturaliste, défenseur, nourrisseur) se positionnent-elles vis-à-vis de ces représentations de l'oiseau ? Comment ces représentations rendent-elles légitime leur rejet ou leur acceptation de l'oiseau en ville ? Les nourrisseurs considèrent-ils le goéland comme gênant et nuisible ? Les plaignants estiment-ils le goéland attachant ? Quelle relation chaque type d'enquêtés entretient-il avec le goéland et quel monde crée-t-il autour de l'oiseau ? Comment les représentations mobilisées différencient-elles les enquêtés les uns des autres ?

Chapitre 5

Des Hommes et des mondes : analyse de la position qu'occupe chaque catégorie d'enquêtés par rapport à l'oiseau et par rapport aux autres habitants

Introduction

Ce chapitre décrit d'abord les différentes relations entre les citadins et les goélands, que nous avons identifiées et à partir desquelles nous avons établi une typologie¹²⁶. Il met en lumière les modalités selon lesquelles chaque type d'enquêtés se représente l'oiseau¹²⁷ et appréhende sa nidification en ville suivant qu'il rejette sa présence ou l'accepte. Il révèle les vécus des habitants, les liens qu'ils tissent avec les humains et les non-humains et leur façon de cohabiter avec l'oiseau. Nous nous inspirons de la pensée de la sociologue Isabelle Arpin (Mauz) qui convoque l'animal en tant que « point nodal » où viennent s'amarrer et s'entrelacer les relations au monde (Mauz, 2002 : 18). Nous reprenons sa définition des « mondes » pour décrire les différents liens entre les citadins et les goélands : « les liens que les animaux permettent aux hommes d'établir entre eux-mêmes, d'autres hommes, des lieux, des événements, des idées, tous ces éléments hétéroclites attachés ensemble par le biais des animaux » forment « un monde » (Mauz, 2002 : 31). Comme Sophie Lalignant (1999) a procédé lors de son étude sur les jeunes du Jouy-Le-Moutier, nous nous efforçons également, par le biais du goéland, de rendre compte du système de représentation de l'espace et de l'environnement de chaque catégorie d'enquêtés. Nous analysons ensuite comment les habitants se distinguent les uns des autres et se positionnent par rapport à ceux dont ils se sentent proches ou différents. Leur relation à l'oiseau dévoile une manière d'être au monde et la façon dont ils se placent dans la société d'aujourd'hui.

¹²⁶ Dans ce chapitre, les termes « plaignant », « sympathisant », « défenseur », « nourrisseur », « naturaliste » et « indifférent » font référence aux catégories d'habitants issues de notre typologie et que nous avons définies dans le troisième chapitre (cf. p. 184, 185).

¹²⁷ Dans ce chapitre, les représentations convoquées sur les goélands, comme « oiseau marin » ou « oiseau prédateur », correspondent à celles décrites dans le quatrième chapitre.

I. UNE DIVERSITÉ DE RELATIONS ENTRE L'HOMME ET L'OISEAU RÉVÉLATRICE D'UN RAPPORT AU MONDE DIFFÉRENCIÉ

1. Un oiseau rejeté par les plaignants

a. Une évolution des comportements de l'oiseau non acceptée

Les habitants qui se plaignent du goéland en ville sont ceux qui acceptent le moins bien l'évolution des comportements de l'oiseau¹²⁸. Ils considèrent que le goéland est un animal qui vit exclusivement sur le bord de mer et l'apprécie uniquement lorsqu'ils l'aperçoivent dans cet espace. De ce fait, ils n'acceptent pas que l'oiseau quitte son milieu d'origine pour venir en ville car selon eux, l'animal doit rester sur la côte. En nichant sur les toits, ils estiment même qu'il perd son caractère originel de bel oiseau marin auquel ils étaient attachés. Résidant en dehors de son territoire d'origine, le goéland perd sa nature, il est « dénaturé » (Blanc, 1995 ; Savalois, 2012). En ville, il développe ainsi un comportement qui ne correspond pas à celui que l'on attend traditionnellement d'un goéland : il devient « fainéant », « irrespectueux », « incivique », « effronté » et « agressif ». Il ne se conforme pas aux normes ni aux règles de vie de la société urbaine et humaine. En paraphrasant Jean-Jacques Rousseau et son concept du « bon sauvage », il dérogerait à sa nature de « bon goéland » et évoluerait en « mauvais goéland » (fig. 100). Il rejoint le sauvage incivique défini par l'anthropologue Sophie Bobbé (2004a ; 2004b) et la docteure Nathalie Savalois (2012) : il adopte des mœurs incompatibles avec la société humaine.

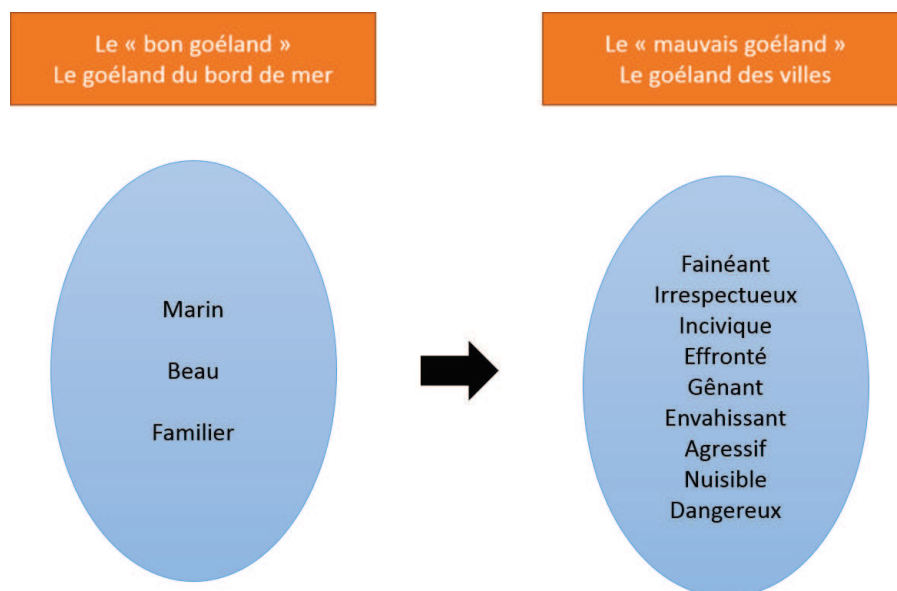


Figure 100 : L'évolution d'un « bon goéland » en un « mauvais goéland »

¹²⁸ Le chapitre 4 a révélé que les enquêtés percevaient une évolution des comportements de l'oiseau depuis sa nidification dans les villes.

Au-delà des reproches sur son nouveau comportement, la nidification du goéland en ville déplaît aux plaignants car l'oiseau abandonne son lieu de naissance pour s'installer durablement dans un espace où il n'était jamais allé auparavant et qui ne lui est surtout pas réservé. La situation de l'animal est comparée à celle des migrants qui entrent illégalement dans un territoire :

« Le goéland a une image dégradée dans les villes mais au bord de mer personne ne dit rien sur les goélands, c'est leur milieu naturel ! Voyez c'est le fait de squatter, ils sont comme des migrants ici chez nous. Sur la plage, personne ne dit rien sur les goélands. » (Entretien, Lorient, le 01/08/2018)

Les oiseaux sont qualifiés de « squatteurs », d'« intrus ». Ces rapprochements montrent que l'installation du goéland en ville est liée au sentiment de perte de la maîtrise de l'espace et à la peur d'une occupation abusive et perturbatrice de la part de l'oiseau (Blanc, 2000).

Les discours des plaignants sont structurés par l'opposition nature/ville qui sépare deux territoires, celui de la ville appartenant à l'humain et celui de la mer, de la côte où vit le goéland. L'expression « chez nous » utilisée par l'enquêté dans la précédente citation est révélatrice de ce dualisme et de cette catégorisation des espaces. La ville est considérée par ces habitants comme un espace construit par et exclusivement pour l'Homme. C'est un milieu technique et un espace maîtrisé, façonné par l'humain (Blanc, 2000). À l'opposé, la nature est l'espace du sauvage, de ce qui ne peut pas être dominé et où l'Homme est absent. S'inscrivant dans cette vision dichotomique, les plaignants considèrent que le goéland n'a pas sa place en ville. Il est un être sauvage incontrôlable qui ne peut s'intégrer dans l'espace maîtrisé des humains et qui doit retourner au bord de mer :

« Leur place n'est pas en ville, leur place est de retourner sur les côtes ! » (Entretien, Lorient, le 26/05/2018)

« Le goéland ça fait un peu partie du décor, mais en soit, si j'en vois un de temps en temps c'est bien. Quand il y a un à la plage de temps en temps c'est bien. Mais enfin ce n'est pas leur place, de toute façon, ils devraient être en bord de mer ! » (Entretien, Lorient, le 09/02/2018)

« Le goéland, c'est un animal sauvage donc à partir de là je ne vois pas comment est-ce qu'on peut cohabiter avec lui. Je pense que dans la ville, il n'est pas à sa place. Je pense que c'est un peu le résumé, dans la ville il n'est pas à sa place ! » (Entretien, Lorient, le 23/05/2018)

Les plaignants n'acceptent donc pas le changement de comportement de l'oiseau et notamment son installation en ville pour, en outre, plusieurs raisons que nous venons d'évoquer. Ils sont attachés à l'ancienne et traditionnelle image de l'oiseau marin. Ils ne se défont pas de cette représentation hors du temps ni ne pensent autrement le goéland. Par ailleurs, l'oiseau en s'installant dans un territoire considéré comme appartenant exclusivement à l'Homme, bouscule les frontières entre la nature et la ville et se heurte à la vision dualiste de l'espace des habitants qui ne supportent pas que l'ordonnement de leur monde soit ébranlé et mis à mal. En nichant

sur les toits des villes, il perturbe leur monde ; il y installe du désordre et les contraint à le penser autrement.

Les caractéristiques sociologiques des plaignants (majorité de retraités et de personnes originaires de la région où ils ont été interrogés) participent-elles de leur difficulté à accepter l'évolution des comportements de l'animal ? Nous pouvons supposer que les personnes âgées ne vivent pas particulièrement bien le changement et s'y adaptent souvent moins bien que les plus jeunes. Elles s'opposeraient alors plus que d'autres habitants à l'évolution des comportements de l'oiseau et à son arrivée en ville. Or, la plupart des plaignants habitent depuis longtemps à Lorient ou à Sète. Ils sont attachés à leur ville et ne souhaitent pas la voir se transformer. Nous pouvons ainsi penser que l'arrivée des goélands dans leur commune est vécue comme un changement, l'animal incarnerait la transformation de leur territoire et de ce qu'ils ont toujours vu et connu. Il cristalliserait leur peur et leur inquiétude, ce qui explique pourquoi, dans une stratégie de défense, il serait rejeté par ce groupe d'habitants.

b. Une relation entre l'Homme et l'animal « inutile » et « dangereuse »

Les principales raisons pour lesquelles les plaignants n'acceptent pas le goéland en ville sont liées aux nuisances qu'il cause :

« Nous les habitants, ici de ce quartier, la plupart sont réfractaires au goéland. Ce qui est assez logique avec les nuisances. C'est simple à comprendre. » (Entretien, Lorient, le 23/05/2018)

« Je trouve que c'est un oiseau splendide, il est beau, c'est un bel oiseau, mais il est tellement désagréable qu'on ne l'aime pas. Il nous apporte plus de désagréments que d'utilité. Si encore on me disait que par exemple, il mange des rats ou détruit ci ou ça. Non, non, il mange les poubelles. » (Entretien, Sète, le 13/04/2018)

Les habitants se focalisent sur les désagréments et les inconvénients qu'engendre la présence de l'animal en ville, et ce particulièrement à Sète (annexe 9). Les nuisances rapportées sont principalement les fientes et son cri « épouvantable », « infernal ». Ce dernier peut plaire à certains plaignants, mais dans des conditions et moments bien précis, lorsqu'ils sont disposés à l'écouter. C'est souvent lorsqu'ils se promènent sur le bord de mer ou lorsqu'ils flânent en ville reposés et détendus. Le comportement alimentaire du goéland qui consiste à « faire les poubelles » et à éparpiller les ordures exaspère ces habitants. De plus, son caractère prédateur les choque et ils le rendent responsable de la disparition des passereaux, des hirondelles et des mouettes rieuses, à Lorient et à Sète. Ils ne reconnaissent en ces nouveaux comportements aucune forme d'intelligence de l'animal, plutôt « une simple adaptation » de l'oiseau à son environnement.

Les plaignants insistent particulièrement sur l'aspect agressif du goéland. À leurs yeux, l'oiseau est capable d'« attaquer », de blesser et de porter atteinte physiquement aux habitants ; il est

« méchant », malveillant et animé de mauvaises intentions envers l'humain. Plusieurs de ces habitants adhèrent à ce mythe du goéland « attaqueur » et « agresseur » que nous avons comparé précédemment au mythe d'Orléans décrit par Edgar Morin (1969) (cf. p. 257). La présence du goéland en ville est donc jugée dangereuse pour le citadin et pour sa sécurité. Certains considèrent qu'elle constitue un problème d'ordre public auquel il incombe à la municipalité d'agir :

« À partir du moment où on se sent agressé par les animaux, je pense qu'on doit mettre notre sécurité avant ! » (Entretien, Lorient, le 26/07/2018)

Ce public, particulièrement scandalisé par l'agressivité de l'oiseau, estime que les habitants ne sont pas assez informés du caractère dangereux de l'oiseau et il pense que les municipalités ne prennent pas assez au sérieux la situation ni ne renseignent suffisamment les habitants sur ce sujet :

« La mairie doit dans ses magazines mettre ça bien en rouge et expliquer pourquoi ces oiseaux sont devenus agressifs, et qu'il y a eu tel et tel fait, comme par exemple le fait qu'un enfant a été blessé par un goéland et qu'on lui a piqué son goûter. Voilà il faut dire les faits, il faut informer. » (Entretien, Lorient, le 26/07/2018)

Les plaignants se méfient du goéland qu'ils jugent dangereux et agressif ; beaucoup l'évitent car ils appréhendent l'interaction avec l'animal exclusivement sur un mode négatif. Ils ne peuvent s'imaginer avoir une relation amicale ou positive avec lui :

« Il n'y a pas de relation possible, c'est un animal agressif. C'est un vrai prédateur. Je trouve bien dommage que ce ne soit pas en extinction, que ce ne soit pas une race en extinction par rapport à toutes les autres qui sont dix fois plus sympa ! » (Entretien, Sète, 24/04/2018)

« Comment les approcher [les goélands] ? C'est rigolo ! Vous approcheriez un garçon qui vous mordrait ? » (Entretien, Sète, le 29/03/2018)

Cet évitement a des conséquences sur la relation que ces enquêtés entretiennent avec les goélands et sur la représentation qu'ils se font de ces derniers. Il réduit le nombre d'interactions possibles entre l'habitant et l'animal, et empêche alors tout rapport positif avec lui.

Les plaignants ne conçoivent également aucune utilité à la présence du goéland en ville. Ils ne lui accordent pas le rôle d'éboueur et de nettoyeur urbain, au contraire, certains méprisent cette fonction qu'ils considèrent réservée aux sociétés moins avancées. Dans notre monde occidental, civilisé et affranchi de la nature, l'Homme paraît ne plus avoir besoin du service que rendent ces oiseaux :

« S'ils ont la fonction d'éboueur comme les vautours dans les villes en Afrique alors on les tolère (*elle réfléchit*) mais non ici on n'a pas besoin d'eux pour nettoyer la ville ! » (Entretien, Sète, le 15/03/2018)

Un argument d'ordre sanitaire est ensuite invoqué par les plaignants pour justifier le rejet du goéland hors des villes. Quoiqu'il soit moins mobilisé que les autres, il constitue un élément qui apparaît convaincant aux enquêtés. L'oiseau est jugé dangereux pour la santé des citoyens, à cause des possibles maladies infectieuses qu'il pourrait transmettre à l'Homme. Sa présence en ville relèverait d'un problème de santé publique que la municipalité doit prendre en compte :

« À un moment donné, il faut dire stop. À un moment donné, quand on voit un oiseau évoluer comme ça et qu'il y a un souci de santé et de protection pour l'individu, je crois que là il n'y a pas à tergiverser, on ne doit pas faire le choix entre le goéland et l'individu. Il n'y a pas photo ! » (Entretien, Lorient, 18/05/2018)

Dans cette situation, la relation entre l'habitant et l'oiseau est encore perçue comme potentiellement dangereuse. Le citoyen court un risque à s'approcher de l'animal, tout contact est donc à éviter afin de s'assurer de ne pas contracter une maladie infectieuse.

Ce discours des plaignants dévoile un regard anthropocentré sur l'oiseau. Le goéland est plus qu'inutile puisqu'il n'apporterait que des nuisances, il est décrit comme dangereux pour la santé et la sécurité des habitants. Les propos montrent également des habitants qui ne désirent pas interagir avec l'oiseau, que ce soit à cause de son agressivité ou de son aspect charognard. La relation entre l'Homme et l'oiseau est connotée négativement ; elle est source de danger. Plus largement, l'analyse révèle que le goéland ne correspond pas au besoin de nature de ces citoyens, désir que nous avons décrit dans le premier chapitre. Il ne rejoint pas la représentation que les plaignants se font de la nature en ville, qui est celle d'une nature maîtrisée et domestiquée. Il est une nature non désirée qui a sa place seulement hors des milieux urbains.

c. Des habitants qui agissent contre les goélands

Les plaignants vivent mal la présence des goélands en ville. L'étude de leur discours révèle un champ lexical lié au combat et à la guerre (tableau 10) :

Champ lexical	Lorient	Sète
Combat, guerre	Éliminer / Saccager / Massacrer / Décimer / Horreur / Enfer / Séquelle / Traumatiser	Tuer / Saigner / Blesser / Éliminer / Saccager / Flinguer / Gazer / Bombarder / Exterminer / Conquérir / Massacre / Guerre / Carnage / Extinction / Squelette / Fléau / Sang / Ravage / Cadavre / Fusil / Violence / Kalachnikov / Victime

Tableau 10 : Champ lexical du combat et de la guerre recueilli dans le discours des plaignants

Le vocabulaire mobilisé puise dans le lexique guerrier (tableau 10). Il est plus important à Sète du fait notamment que davantage de personnes agacées par l'animal ont été interrogées sur ce

terrain (tableau 10). Il montre que les plaignants vivent la présence du goéland en ville comme une invasion au sein de laquelle l'Homme affronterait l'oiseau pour défendre son territoire. Le goéland est pensé en ennemi, en adversaire qui veut « conquérir » leur territoire et qu'il faut « éliminer », « tuer » et « décimer ». Ce discours rejoint les résultats de la recherche documentaire dans la presse contemporaine qui véhicule l'image d'un goéland agressif avec lequel « luttent » les municipalités, ce qui confirme l'idée du lien entre les discours des médias et ceux des habitants, et ce qui révèle que le ton des discours de ces derniers est probablement empreint de ce qu'ils lisent dans les journaux.

Cette guerre symbolique que les plaignants mènent contre les goélands se traduit concrètement chez certains d'entre eux. Des enquêtés décident d'agir seuls pour faire partir les oiseaux de leur toit et ne se contentent pas d'appeler la mairie (tableau 11).

Dispositif acheté/construit par l'habitant	Action réalisée par les habitants
-Lance pierre -Girouette -Leurre (faux corbeaux, faux canards, faux serpents...) -Fils, corde, arceau, filet, grillage, grille de frigo, petits morceaux de verres -Pic anti-goéland -Miroir -Cédérom -Effaroucheur sonore -Poison (mort-aux-rats)	-Documentation/recherche d'informations sur Internet pour savoir comment faire partir le goéland et l'empêcher de nicher -Effarouchement par geste -Destruction du nid -Destruction des œufs -Tir au fusil

Tableau 11 : Actions entreprises et dispositifs mis au point par les plaignants contre les goélands

La lutte de l'habitant contre l'oiseau commence généralement par une recherche sur Internet pour se renseigner sur l'animal et pour prendre connaissance des différents dispositifs qui existent contre le goéland. Il s'agit de comprendre l'animal pour mieux savoir comment s'en débarrasser. La plupart du temps, les plaignants n'y trouvent pas grand-chose, à part quelques leures à acheter et des informations sur la stérilisation des œufs. Ils demandent également parfois conseils à leurs amis ou leurs voisins.

S'ils repèrent un nid sur leur toit et s'ils y ont accès, bien que la loi l'interdise, leur premier geste va être de le détruire et/ou de casser les œufs. Plusieurs habitants effrayés par l'oiseau prennent des précautions lorsqu'ils réalisent ces opérations. Certains utilisent un parapluie ou un balai pour se protéger des piqués qu'effectuent les goélands à leur approche. D'autres mettent un casque, des gants ou des vêtements spéciaux. Un pompier de Lorient raconte comment sa famille se moque gentiment de lui et de sa tenue lorsqu'il monte sur son toit :

« Je mets mon casque de pompier et je mets la visière. Alors [mes enfants] se moquent ils disent : "ah c'est Sam le pompier qui monte". C'est que je n'ai pas envie de me faire agresser. Je mets une énorme veste de pompier, c'est la mienne ! J'ai l'air ridicule ! Puis je mets mes gants en cuir. » (Entretien, Lorient, le 05/06/2018)

L'habitant porte un accoutrement démesuré par rapport à la situation et à la menace que représente l'oiseau. Le décalage rend la scène comique et fait rire ses enfants. La peur qu'éprouvent les plaignants à l'égard du goéland, qui les pousse à prendre des précautions excessives, est souvent irrationnelle. Elle est alimentée par les journaux, les rumeurs et les faits divers qu'ils ont pu entendre.

D'autres habitants, plus expérimentés et téméraires, ne prennent pas de dispositions particulières lorsqu'ils vont défaire le nid et affrontent directement l'oiseau :

« Moi, j'ai fait ce que j'ai pu pour pourrir la vie des goélands et pour qu'ils ne refassent pas le nid ici. Mais alors là, le problème que j'ai, ce n'est pas avec les goélands parce que maintenant je connais le goéland. Il me fait plus peur. Moi, le goéland quand il m'attaque ou quand je vais le voir au nid, je le chasse. Je lui fonce dessus, c'est-à-dire que c'est moi qui lui fonce dessus et donc quand il s'avance vers moi, je m'avance vers lui et c'est lui qui recule alors. Je sais qu'il faut faire comme ça maintenant, mais ça au début je ne savais pas. Maintenant, c'est moi qui fonce sur les goélands et plus l'inverse. » (Entretien, Sète, le 11/04/2018)

Ces premières tentatives qui consistent à casser le nid, les œufs et à faire peur au goéland sont souvent infructueuses, l'oiseau revenant faire le nid ou pondant à nouveau. Face à ces échecs, les plaignants décident souvent de procéder autrement. Ils bricolent, confectionnent eux-mêmes des systèmes qui empêchent le goéland de se poser sur leur toit et d'y faire leur nid ou bien ils les achètent. Par exemple, un enquêté a raconté qu'il avait à deux reprises construit une girouette afin de la placer sur son toit et d'effrayer l'oiseau :

« Au départ, avant de faire intervenir la mairie, j'avais regardé un petit peu sur Internet. J'avais regardé par rapport aux bateaux parce que c'est aussi les endroits où ils se mettent, et j'avais regardé un petit peu les systèmes de girouette¹²⁹. Donc je m'étais fabriqué deux girouettes par rapport aux goélands pour éviter qu'ils ne stationnent là-dessus [...] Ça n'avait pas trop mal marché, mais bon il aurait fallu que j'industrialise le système que j'avais bricolé. Mais ça marchait bien. Sur Internet, on le voit bien, c'est une traverse avec deux drapeaux qui tournait sur une roue de charriot [...] C'était un morceau de ferraille où j'avais collé deux drapeaux colorés rouge. » (Entretien, Sète, le 21/04/2018)

D'autres expérimentent et observent longuement les goélands puis fabriquent des systèmes adaptés basés sur ce qu'ils ont vu et compris de l'animal :

« Le premier nid, c'était en 2010 et après j'ai pris les mesures que je vous ai dites, c'est-à-dire que j'ai mis un grillage avec des mails de un peu près quinze par quinze à une hauteur du sol de la terrasse un peu de quinze centimètres. Ce qui fait que là, ça décourage, ils viennent ils se posent juste au bord mais ils ne nichent plus [...] Je les ai regardé faire et puis sur mes deux climatiseurs qui leur servaient de perchoirs, j'ai mis une espèce d'arceau en plein milieu. Ils n'aiment pas. Il faut qu'ils puissent bien s'étaler ces animaux-là donc ils ne viennent plus sur la cheminée aussi. » (Entretien, Sète, le 23/04/2018)

¹²⁹ Voir la photo d'une girouette de bateau en annexe 10.

La plupart des plaignants ont également tenté d'empêcher le goéland de se poser sur le toit avec des dispositifs plus simples, inspirés par ce qu'utilisent les agriculteurs contre les oiseaux : cédérom, miroir, leurres. Certains ont parfois placé des filets, des fils ou des grilles de frigo sur leur toit ou leur terrasse (fig. 101). D'autres encore, conseillés par des amis, ont acheté des effarouchements sonores ou des lance-pierres afin de faire peur aux oiseaux (fig. 102). À Sète, des enquêtés ont acheté un pulvérisateur afin d'asperger les œufs d'huile. Mais, ils n'ont pas eu le temps de l'utiliser car les services de la mairie sont passés pour stériliser avant qu'ils ne se décident à le faire.



Figure 101 : Filet contre l'installation du goéland sur la terrasse d'un enquêté à Sète (2018)



Figure 102 : Lance-pierre acheté par une plaignante à Sète (2018)

Des plaignants sont plus extrêmes dans leur action. Ce sont souvent des habitants déçus par l'action de la mairie, qui considèrent que les campagnes de stérilisation sont inefficaces pour régler leur problème avec le goéland. Bien qu'il soit interdit par la loi de détruire et de nuire à l'oiseau, ils tentent d'éliminer l'animal. L'un, après avoir essayé quelques dispositifs inoffensifs pour le goéland (pose de pics, de filets...) qui sont restés sans succès, a posé de la mort-aux-rats dans le nid qu'il avait sur son toit :

« Quand j'ai vu qu'ils [les services de la mairie] ne faisaient rien, ne pouvaient rien faire (*il cherche ses mots*) bon on a subi le nid et j'ai fait des tentatives pour les chasser, même en les empoisonnant (*silence*) mais rien à faire (*silence*) j'ai pourtant utilisé les boulettes avec la mort-aux-rats et toutes les recettes possibles imaginables [...] Ils ont mangé la mort au rat et rien [...] Oui, oui, j'ai trouvé les sachets vides et tout. On m'avait pourtant dit : "ça va être radical !" » (Entretien, Sète, le 23/04/2018)

Un ancien chasseur sétois, qui n'apprécie plus les goélands depuis qu'il sait qu'ils sont capables de s'attaquer aux nichées de canards, nous a confié qu'il en tirait parfois lors de ses sorties dans la garrigue. Il a raconté qu'un jour en rentrant d'une séance de plongée, il s'était mis à tuer des poussins et à écraser des œufs à coup de bâton tellement il avait horreur de ces animaux :

« Ça va te retourner peut-être, mais moi je suis allé à un endroit où il y avait 10 000 goélands qui nichaient dans une île, vers Leucate. J'ai pris un bâton et j'ai tué, j'ai écrasé les œufs et je tuais les petits. Je ne te dis pas le nuage que j'avais qui me poursuivait, des milliers [...] J'ai pris un bâton et j'ai commencé à exterminer, mais j'en avais des centaines qui me pourchassaient et ça fait peur. Au bout

d'un moment j'ai eu peur quand même [...] À force, j'ai eu une appréhension. Tu vois au bout d'une demi-heure que j'étais dans ce truc là ça, j'ai commencé, pas à avoir peur, mais j'ai commencé à avoir de la pression donc j'ai arrêté. » (Entretien, Sète, le 21/06/2018)

Cet ancien chasseur, qui réside sur le Mont Saint-Clair, n'a jamais tiré sur les goélands au sein de la ville de Sète mais a déclaré qu'il n'hésiterait pas à le faire si l'un d'entre eux venait à nicher sur son toit. Il a d'ailleurs aidé son oncle à se débarrasser d'un couple qui s'était installé sur sa terrasse :

« Mon oncle, il avait acheté un appartement en ville, enfin en cœur de ville, un 200 m² avec une terrasse énorme. Un jour il m'appelle et il me dit : "il y a un goéland qui niche sur ma terrasse et je ne peux plus y aller". Je lui dis : "ne bouge pas, j'arrive, je vais lui donner les comptes". Je suis arrivé là-bas, j'ai tué les petits et les parents et il a pu être emmerdé. Si tu ne fais pas, il y a personne qui va venir effaroucher le goéland. Si tu as un nid et tu appelles la mairie, ils vont venir stériliser les œufs. Mais bon vu le pognon que ça coûte, franchement je ne stériliserais pas, je passerais à l'étape supérieure. » (Entretien, Sète, le 21/06/2018)

Les discours de ces deux derniers enquêtés révèlent une violence dans la relation de l'Homme à l'oiseau. Ils dévoilent la haine qu'éprouvent ces habitants à l'égard des goélands. Le cas du chasseur est éloquent, il est capable de tuer l'animal, et ce à plusieurs reprises, sans remords. Il donne l'impression de n'avoir aucune pitié pour les oiseaux, ni même pour les poussins qui pourtant attendrissent d'autres plaignants.

Il en résulte que certains citoyens décident d'agir contre la présence de goélands près de chez eux, à travers diverses méthodes et actions (tableau 10). Ils testent, expérimentent des dispositifs, les adaptent et les ajustent en fonction de leurs observations et résultats. Dans cette lutte, le goéland représente un adversaire pour l'habitant qui le combat et cherche à l'« éliminer » de son territoire. Il est ainsi considéré d'égal à égal avec l'Homme. Lorsque le chasseur précédemment cité, le tire au fusil pour lui faire peur, il considère que l'oiseau a compris le message que lui adresse l'humain. Comme il dit, « génétiquement ils [les goélands] ont compris ». Le goéland serait donc capable de riposter et d'assimiler les menaces de l'humain. L'Homme et l'oiseau échangent et interagissent dans cette relation ; ils seraient engagés dans le même combat les opposant l'un à l'autre.

Dans cette lutte entre l'Homme et l'animal, l'habitant se sent en droit de se défendre et/ou de tuer l'oiseau. Nous pouvons tenter de comprendre cette attitude à travers ce qu'explique l'anthropologue Sergio Dalla Bernadina (1991, 1993) concernant la relation entre les chasseurs et leur proie. Tels les chasseurs, les plaignants repoussent le statut symbolique de l'oiseau du côté de l'altérité (Dalla Bernadina, 1991). Le goéland est sujet, il est personnifié et anthropomorphisé pour devenir un noble rival de l'humain (Dalla Bernadina, 1991, 1993). La manière dont l'habitant se défend du goéland s'apparente à celle du chasseur qui traque sa proie, elle « révèle son caractère d'activité projective, séquence en deux temps qui prévoit une phase "anthropomorphisante" (la bête, idéalisée et convoitée, est élevée au rang de "personne") et une phase "ré-animalisante" (l'abaissement, la dégradation) » (Dalla Bernadina, 1991 : 42). Sur le plan

fantasmatique, elle est vraisemblablement « un processus de transformation de la proie/personne en une proie/chose » (ibid. : 35). Le double statut du goéland à fois personne et chose autorise les citadins à s'attaquer à l'animal. Cette rhétorique qui sous-tend les discours de certains plaignants fonde leur légitimité et vaut comme une justification de leur action contre l'animal (Dalla Bernadina, 1991, 1993).

2. Un oiseau accepté par les sympathisants et les naturalistes

a. Un oiseau apprécié en ville

Les sympathisants et les naturalistes entretiennent différents rapports avec les goélands. Certains expriment librement leur attachement et leur affection pour l'animal, jusqu'à leur vouer une grande adoration :

« J'adore les goélands. Je crois même que c'est mon oiseau préféré et donc dès que je peux apprendre sur lui. J'adore les oiseaux d'une manière générale. Le goéland, c'est presque mon animal fétiche [...] Je trouve que c'est un oiseau magnifique. Quand il gueule, j'adore ! Je m'étais toujours promise que là où j'irais vivre, il y aurait toujours des goélands que j'entendrais gueuler ! C'était une condition sine qua non [...] C'est le symbole de la liberté quand t'entends gueuler un goéland, c'est que je sais que je suis au bon endroit ! » (Entretien, Lorient, le 05/08/2018)

Cette habitante d'origine bretonne, âgée d'une quarantaine d'années, a vécu dans plusieurs villes françaises et est revenue s'installer dans l'agglomération lorientaise il y a huit ans. Elle exprime sa quasi vénération pour l'oiseau « magnifique » qui est son « animal fétiche ». La présence du goéland et son cri sont une condition indispensable dans le choix de son lieu de résidence. Son discours montre comment l'animal peut faire partie de « l'habiter » et peut participer de la relation de la personne à son espace de vie (Blanc, 2000, 2010). Le goéland rend son monde habitable et lui procure une sensation de sérénité (ibid.).

D'autres sympathisants et naturalistes restent plus réservés et modérés sur leur sentiment envers l'oiseau. Bien qu'ils soient favorables à la nidification du goéland en ville, ils émettent des limites à leur présence et/ou ont besoin de motifs pour justifier leur place en ville. Pour eux, il existe une limite au nombre d'oiseaux à ne pas dépasser, sans quoi ils estiment que la cohabitation serait plus difficile :

« [La présence de l'oiseau en ville est possible] dans un cadre raisonnable je veux dire (*il cherche ses mots*) si demain il y a dix fois plus de goélands, et qu'effectivement ça devient l'horreur (*silence*) mais dans le rapport actuel, je pense qu'on peut lui laisser la place qu'il a. » (Entretien, Lorient, le 24/07/2018)

Ce discours rappelle celui des plaignants. La différence est que le seuil de tolérance des sympathisants à l'oiseau est plus élevé que celui des plaignants. Ces derniers estiment subir la présence des goélands en ville et les considèrent en surnombre alors que les sympathisants

apprécient les oiseaux et jugent aujourd'hui leur effectif acceptable. Toutefois, ces sympathisants, réservés quant à leur sentiment envers le goéland, sont souvent favorables à la stérilisation des œufs et aux actions de la mairie pour contrôler l'animal. Ils considèrent que les mesures permettent de limiter la population d'oiseaux et de la contenir dans des proportions où le bien-vivre ensemble est garanti. En revanche, ils ne sont pas favorables à la disparition ou à l'éradication totale de l'espèce dans la ville contrairement à certains plaignants.

Plusieurs raisons les amènent à accepter l'oiseau à Lorient et à Sète. Ils estiment que le goéland ne vient en ville qu'une partie de l'année, et ils l'aperçoivent sur les toits surtout pendant la période de nidification. Le reste du temps, ils se savent tranquilles et peu incommodés par l'animal (notamment pour ceux qui ont des nids sur leur logement). Cette présence anecdotique favorise une image positive de l'oiseau et rend ses nuisances tolérables parce qu'elles sont ponctuelles. Un autre argument ressort des discours pour justifier le droit du goéland d'être en ville, celui des sympathisants qui déclarent que les goélands vivent à Lorient et à Sète depuis plus longtemps qu'eux :

« Je pars du principe que je suis arrivé après eux. Si vraiment le goéland m'est insupportable, je vais à Vannes, je vais à Quimperlé. » (Entretien, Lorient, le 24/07/2018)

Ce n'est pas l'oiseau qui a envahi le territoire de l'Homme mais « c'est peut-être nous qui sommes envahissants, ce n'est pas eux ! » (Entretien, Lorient, le 05/06/2018). La place de l'oiseau est légitime car il est possesseur d'un droit en tant que premier habitant des lieux.

Qu'ils soient réservés, modérés ou très expressifs vis-à-vis de leur sentiment envers l'oiseau, l'ensemble des sympathisants et des naturalistes apprécie leur présence en ville puisqu'elle est source de bien-être. Ils prennent plaisir à l'observer ; c'est une distraction simple et accessible car le goéland est facilement visible sans avoir besoin de jumelles. Ils le trouvent beau, élégant et plaisant à regarder. Ils sont attendris par les scènes de couvaison, de nourrissage ou de premier envol des poussins qu'ils peuvent observer en ville :

« À l'époque où j'habitais sur Saint-Clair, on avait une vue sur un immeuble qui était en bas. Sur la terrasse, tous les ans, il y avait des goélands qui venaient faire leur nid. Je passais des heures à les observer et c'est assez amusant. Je les ai vu grandir de loin, mais de loin hein de loin. Après, quand il a fallu que la mère leur apprenne à voler, c'est assez amusant parce que pour leur apprendre à voler, elle ne restait pas au milieu du toit, elle amenait les petits sur la bordure qui était en ciment sur laquelle ils pouvaient bien marcher et là elle prenait son envol de la bordure parce qu'il y avait le vide [...] Elle arrivait à les faire venir sur la bordure en ciment et elle se mettait au bout et elle prenait son envol. Les petits restaient là, et elle revenait et elle a fait ça jusqu'au jour où ils ont partis. » (Entretien, Sète, le 22/06/2018)

Ce discours provient d'une retraitée de Sète, non originaire de la région mais ayant toujours vécu dans des villes côtières. Elle apprécie les goélands qui ne l'ont jamais gênée. Bien que les oiseaux lui soient familiers, leur nidification dans la ville lui a toutefois permis d'observer des

comportements qu'elle n'avait jamais vus auparavant. Elle est heureuse de découvrir encore des nouveautés sur l'animal, de mieux le connaître et de pouvoir assister à de telles scènes.

Pour les naturalistes, la présence des goélands en ville représente une opportunité pour pouvoir pratiquer l'ornithologie sans se déplacer et pour observer ces oiseaux d'encore plus près. À Lorient, où nichent le goéland brun, le goéland argenté et plus rarement le goéland marin, il est devenu possible de s'exercer à identifier les différentes espèces. Ces enquêtés utilisent souvent les jumelles et/ou les longues vues, matériel d'ornithologie qui leur sert normalement lors de leurs sorties naturalistes dans des espaces naturels, afin d'observer les oiseaux directement de chez eux :

« Le nid ne me gênait pas. Moi, au contraire j'aurais bien voulu qu'ils restent là le nid parce que moi je mets la longue vue. Je surveille le nid et après les petits. Puis après on a le droit, comment dire, au premier envol. Enfin pour quelqu'un qui aime les oiseaux, c'est génial quoi ! » (Entretien, Lorient, le 06/06/2018)

Contrairement aux plaignants qui sont agacés d'avoir un nid à proximité de chez eux, les sympathisants et les naturalistes en sont souvent contents. Ils sont d'autant plus ravis qu'ils peuvent voir des poussins qui sont normalement peu visibles en dehors des colonies naturelles.

De surcroît, pour ce groupe d'habitants favorable à sa présence, le goéland est plaisant à observer car il est associé à la mer, à un Ailleurs agréable, à des moments et souvenirs heureux. Symbole d'un imaginaire géographique maritime, authentique et lié à un vécu positif, il fait du bien à l'habitant, le détend et le repose. Ce discours se retrouve davantage chez ceux qui proviennent de l'extérieur de la région de Lorient et de Sète, chez celles qui ne sont pas familières au goéland. Ces personnes découvrent l'animal et leur sentiment positif vient de ce caractère exotique et nouveau du goéland. Ce dernier est valorisé car il rompt avec l'habitude du citadin et active son intérêt (Berthier *et al.*, 2017). Ce « goût pour l'ailleurs » se retrouve avec la perruche à collier, espèce introduite accidentellement en Île-de-France que nous avons évoqué dans le premier chapitre (ibid. : 425). L'exotisme de cet oiseau est en effet la seconde raison pour laquelle les habitants l'apprécient (ibid.). Comme pour la perruche à collier, le goéland dans la ville devient le représentant d'un « Ailleurs aux définitions et limites floues, mouvantes selon les habitants, leurs connaissances et leurs propres expériences de voyages » (ibid. : 424, 425) :

« Ça fait rêver [l'oiseau]. Quand j'en parle dans ma famille en Auvergne et qu'ils entendent les cris des goélands quand je suis au téléphone, c'est tout bête, mais oui ça les fait un peu rêver parce que ça fait plage, ça fait vacances ! » (Entretien, Lorient, le 03/10/2018)

Ce propos provient d'une habitante d'une quarantaine d'années, originaire d'Auvergne qui vit à Lorient depuis 27 ans. Elle a déjà eu un nid sur le toit mais elle n'en a jamais été gênée. Quoiqu'elle vive depuis longtemps à Lorient, elle apprécie toujours les goélands et perçoit encore en eux cette dimension exotique de l'oiseau qui la fait rêver et s'évader de son quotidien.

Plus largement, pour ce groupe d'habitants, le goéland est source de bien-être car il est symbole de nature et ramène à l'essentiel :

« Pour moi c'est le signe [sa présence] que c'est plutôt de la nature et qu'on n'est pas non plus trop en ville, je préfère entendre ça comme bruit que des bruits de voiture. » (Entretien, Lorient, le 30/01/2018)

« Le goéland et son cri, c'est la nature quoi ! Je trouve ça plutôt pas mal que la nature elle soit là aussi dans les villes. Ça rappelle quand même quelque chose d'important et de fondamental parce qu'on est des êtres qui sommes issus de la nature et qui sommes normalement dans la nature. » (Entretien, Sète, le 21/03/2018)

Le goéland n'est pas associé à la nature de la ville, maîtrisée et contrôlée, mais plutôt à celle de la nature sauvage, primitive et authentique du *wilderness*¹³⁰. Il est lié aux grands espaces faiblement anthropisés et peu impactés par l'Homme qui impressionnent et séduisent par leur beauté. Il s'oppose à l'espace urbain qui est un milieu technique et un cadre de vie artificialisé, il n'est pas associé à la saleté et à la pollution des villes, au bruit désagréable des voitures et des citadins. Les sympathisants et les naturalistes confrontent un « modèle » de nature et de naturalité incarné par le goéland à un modèle de ville. Dans ce cadre, le goéland contribue, sur le plan idéal et matériel, à la qualité de « l'habiter » urbain comme l'avait remarqué Nathalie Blanc (1995) pour d'autres animaux à travers son enquête sur les relations entre les chats et les citadins. Il embellit le milieu urbain, aide les habitants à supporter la ville et participe du rapport positif des citadins à leur milieu de vie. Il apparaît comme une échappatoire et un élément apaisant dans le tumulte urbain, ramenant les habitants à l'essentiel des choses puisqu'il est lié à la pureté, au naturel qu'ils désirent.

C'est d'ailleurs parce que le goéland représente la nature sauvage que son image est utilisée pour sensibiliser des habitants à l'environnement. À Sète, dans le centre de Village Vacances qui accueille des touristes, des écoles ou des séminaires scientifiques, le goéland sert de support pour parler de la nature, de la biodiversité présente en ville et y sensibiliser les visiteurs. Comme nous a dit le directeur du centre qui apprécie les goélands et qui est engagé depuis longtemps dans une démarche environnementale (le Village Vacances est refuge LPO, possède une certification ISO 141001 et n'utilise pas de produits phytosanitaire), le couple de goélands Roro et Rorette qui niche sur le toit de la cafétéria depuis plusieurs années, est systématiquement présenté aux visiteurs, afin d'introduire un discours sur le respect de la nature :

« Avant que les animateurs présentent leur programme, je viens et je commence à présenter. Je dis notre animal fétiche ici, c'est le goéland et en général l'un des deux est toujours au-dessus puisqu'il capte qu'il va y avoir l'apéro et je dis voilà je vous présente Roro et Rorette [...] En été, quand on présente le centre aux gens, aux musiciens de joute par exemple, on en profite pour leur dire voilà

¹³⁰ Le concept de *Wilderness* renvoie à la dimension sauvage et spontanée de la nature. C'est une nature vierge peu impactée par l'Homme. Ce terme provient d'un mouvement nord-américain qui s'inspire de différents travaux de naturalistes, de philosophes et écrivains, tels que Henri David Thoreau (1817-1862) ou John Muir (1838-1914).

on est refuge LPO, voilà nos amis les goélands. Donc il y a toujours un goéland qui arrive à ce moment-là et on profite pour dire aux gens respectez votre environnement, ne jetez pas de papiers par terre. Les goélands nous permettent d'avoir une forme de support à discours et qui est un discours de conviction. » (Entretien, Sète, le 20/03/2018)

b. Des nuisances qui n'affectent pas les habitants

La majorité des sympathisants et des naturalistes ont conscience des nuisances que peut provoquer le goéland en ville mais, à l'inverse des plaignants qui les subissent, ils les ressentent peu, les tolèrent ou les minimisent. Le goéland n'est pas condamné pour les troubles qu'il cause en ville et n'en est pas directement responsable. Son cri susceptible de réveiller des habitants, et les fientes qui salissent les espaces urbains sont qualifiés de « naturels ». Ils renvoient à la dimension sauvage de la nature et à l'opposition naturel/artificiel qui structure les discours de ce groupe d'habitants :

« Les fientes ce n'est pas quelque chose qui nous dérange. Bon, il y en a de temps en temps sur le camping-car mais bon après, ça c'est naturel donc on ne va pas leur reprocher ça ! [...] Nous on sait que là effectivement ça fait du bruit les goélands, mais bon, c'est la nature aussi ! » (Entretien, Sète, le 21/04/2018)

« Pour moi c'est le signe que c'est plutôt de la nature et qu'on n'est pas non plus trop trop en ville. Je préfère entendre ça que des bruits des voitures. » (Entretien, Sète, le 30/01/2018)

Les fientes sont « naturelles » et les recevoir sur la tête fait plutôt rire ces enquêtés. Les bruits « naturels » du goéland leur sont tolérables, voire agréables. Ils s'opposent à ceux causés par l'Homme, à ceux des voitures et des voisins, qui sont dévalorisés et connotés négativement. En effet, ils sont liés à une nature qui fait du bien et renvoient à un imaginaire positif. C'est pourquoi, pour une habitante, lorsque le goéland fait du bruit en marchant sur le toit, le coupable de la gêne occasionnée n'est pas l'oiseau mais la verrière sur laquelle il marche :

« Ce n'était pas une nuisance, c'était inquiétant comme bruit, mais ce n'était pas tellement de leur faute. C'était parce qu'ils marchaient sur notre verrière. Ça faisait drôle, j'avais l'impression que quelqu'un venait cambrioler [...] En pleine nuit, vous savez vous avez l'impression que quelqu'un est à la maison (*silence*) combien de fois je me suis levée. » (Entretien, Lorient, le 27/07/2018)

Ce n'est pas l'animal qui dérange l'habitante mais l'impression d'être cambriolée. Le bruit que provoque le goéland lui fait peur et l'angoisse mais elle n'en veut aucunement à l'animal.

Le comportement agressif que beaucoup de plaignants reprochent à l'oiseau est également excusé par les sympathisants et les naturalistes. À leurs yeux, le goéland n'a jamais l'intention d'attaquer personnellement les habitants ou, lorsque c'est le cas, la faute est attribuée à l'Homme. L'anthropomorphisation de l'animal joue un rôle important pour expliquer ce comportement agressif et prédateur du goéland et le justifier. Les citadins essaient de le comprendre et se

mettent à sa place. Lorsque les goélands font des piqués vers les habitants et les rasant pour les empêcher de s'approcher de leurs nids, ils considèrent que, tout comme les humains, ils protègent leur progéniture. Ils associent leur comportement à de la légitime défense. En comparant avec la vision des plaignants, le rôle que tiennent les Hommes et les oiseaux dans ces confrontations est inversé. Chez les sympathisants et les naturalistes, ce sont les humains qui deviennent les « méchants » qui « agressent » les goélands et qui font peur aux poussins ; les oiseaux sont les victimes et les « gentils » qui protègent leurs petits. De même, lorsque les goélands dérobent de la nourriture directement des mains des passants, la responsabilité en revient à l'Homme. Leur comportement s'expliquerait par le nourrissage que pratiquent des habitants avec les oiseaux qui se seraient habitués et n'auraient plus peur d'aller chercher de la nourriture directement auprès des citadins :

« Je pense que déjà si les gens arrêtaient de nourrir les goélands, ce serait une bonne chose. Ça éviterait qu'ils attaquent dans la rue. C'est autour de la nourriture que quelque chose se passe. Quand les gens ont de la nourriture dans les mains, ils attaquent. C'est une façon de parler parce qu'ils s'attaquent pas la personne, ils vont le prendre. Ce n'est pas agressif ce qu'ils font, c'est vraiment le fait de voir de la nourriture, ça les attire. Ce n'est pas autre chose. Ils ne vont jamais vers une personne pour aller prendre une cigarette ou un paquet dans les mains ou un sac. » (Entretien, Lorient, le 01/06/2018)

Ainsi, la conception que les sympathisants et les naturalistes ont des nuisances révèle que la présence des goélands en ville est vécue plus comme « une cohabitation » entre l'Homme et l'oiseau dans laquelle ce dernier chercherait à connaître l'humain et à s'adapter à lui qu'à un affrontement au cours duquel l'oiseau se montrerait agressif, « effronté » et « incivique » envers le citadin :

« Moi je trouve que les goélands qui sont en ville, ils arrivent et ils marchent à côté de vous. Ils n'ont plus peur tandis qu'avant ils avaient peur. Alors il y a des gens qui prennent ça pour une agressivité, mais moi je conçois plus pour de la cohabitation ! » (Entretien, Lorient, le 23/08/2018)

Les nouveaux comportements de l'oiseau en ville sont davantage appréhendés en termes d'adaptation et d'intelligence qu'en termes d'agressivité. Ils sont perçus positivement et favorisent un vivre-ensemble entre l'animal et le citadin. L'oiseau apparaît comme un cohabitant, un colocataire, un être capable de comprendre l'humain et avec lequel le citadin doit apprendre à vivre :

« Moi ce que j'adore, c'est quand on est en bagnole et qu'on passe comme des cons sur notre route sans dépasser la bande d'urgence. Le goéland il est là, il ne bouge pas parce qu'il sait très bien qu'on ne fera pas d'écart. Ça, c'est génial l'intelligence des oiseaux. Je suis épatée ! C'est loin d'être un imbécile pour moi ! » (Entretien, Lorient, le 05/06/2018)

Une autre façon qu'ont les naturalistes et les sympathisants d'appréhender les nuisances réside dans le fait de déceler l'aspect positif de ce que ces prétendues nuisances apportent à l'Homme.

En forçant les citadins à s'adapter à l'oiseau, elles représenteraient pour l'humain une occasion de corriger ses défauts et pour la société urbaine, de s'améliorer :

« Depuis que les oiseaux sont en ville, je pense que les gens ils vont peut-être moins laisser les poubelles. Par exemple, on fait attention à qu'elles soient fermées (*silence*) quelque part on fait plus attention à ce qu'on va mettre dehors. Mais on vit avec les oiseaux et puis ce n'est pas une contrainte. Fermer une poubelle, ça va dans le bon sens. » (Entretien, Lorient, le 05/06/2018)

« Pour faire cohabiter l'Homme et l'oiseau, il faudrait ne pas laisser les restes de nos repas, bien fermer les poubelles, ne pas jeter les sacs poubelles partout. Ce n'est pas l'éducation du goéland qu'il faut faire, c'est l'éducation de l'être humain ! » (Entretien, Lorient, le 23/08/2018)

Les nuisances occasionnées par les goélands devraient obliger les habitants à faire plus attention à bien ranger leurs poubelles et les fermer, à ne pas jeter dans la rue leurs papiers et leurs déchets lorsqu'ils déjeunent en ville ou font des pique-niques, à moins gaspiller afin de ne plus laisser de restes de nourriture dans les poubelles. Le goéland deviendrait finalement un moyen de faire évoluer les comportements des citadins et leur faire adopter les bons « gestes citoyens ».

Par ailleurs, les nuisances que provoquent les goélands en ville ne sont pas connues de tous. Quelques sympathisants ne savent pas que le goéland est capable de causer des ennuis aux citadins et n'imaginent pas qu'il existe des relations négatives entre l'Homme et l'oiseau. Ils n'ont connaissance ni du problème posé par le goéland urbain ni des actions de la mairie pour contrôler le nombre d'oiseaux en ville. C'est le cas de l'habitante âgée d'une trentaine d'années, d'origine auvergnate qui vit depuis une vingtaine d'années à Lorient. Elle a eu un nid sur son toit pendant quelques années mais elle n'a pas été particulièrement gênée par les goélands. Elle apprécie ces oiseaux qui la font rêver et lui rappellent la mer, les vacances. Elle ignore que des citadins se plaignent de leur présence ; comme elle nous dit : « je n'ai pas l'impression que les urbains soient embêtés par ce genre d'oiseaux » ou « je n'ai pas eu l'occasion d'avoir des remarques positives ou négatives sur ce sujet » (Entretien, Lorient, le 03/10/2018). De son point de vue, les oiseaux les plus embêtants en ville sont plutôt les pigeons car ils font du bruit et salissent les bâtiments par leurs fientes. On peut se demander d'où lui vient cette ignorance du « problème goéland » qui lui fait vivre la présence de l'oiseau en ville de façon différemment par rapport aux autres enquêtés. Cela découle peut-être de sa méconnaissance de l'animal et de sa vision extrêmement positive du goéland, du fait qu'avant d'habiter à Lorient, elle n'avait jamais vécu près de la mer. Le caractère nouveau et exotique de l'oiseau l'épargne-t-elle des possibles nuisances qu'elle pourrait ressentir ?

Il est intéressant d'analyser et de comprendre pourquoi les nuisances n'affectent pas cette catégorie d'habitants. Nous pensons que les caractéristiques sociologiques peuvent jouer dans la relation à la nuisance des habitants. Les sympathisants ont une moyenne d'âge plus jeune que les autres enquêtés. Les études psychologiques montrent que le bruit est de plus en plus mal ressenti

avec l'âge (Vincent, 1994 : 243)¹³¹, ce qui nous laisse penser que les plus jeunes sont assez tolérants aux nuisances en général et les supportent plus facilement que des personnes âgées. Les sympathisants et les naturalistes habitent également dans différents quartiers parfois assez éloignés des zones où se trouvent beaucoup de goélands, certains n'ont jamais eu de nid sur leur toit ni d'expériences négatives avec l'oiseau. Ces citadins étant peu touchés par les nuisances occasionnées par l'animal, il leur est compliqué de se rendre compte des problèmes que suscite la présence du goéland en ville. Ils ont alors plus facilement une faculté à minimiser les nuisances que les autres enquêtés, ce qui favorise à priori l'idée d'un vivre-ensemble avec l'animal. Néanmoins, d'autres sympathisants ont déjà eu un nid sur leur toit et n'ont pourtant aucun problème avec les goélands. Ils ne ressentent peu, voire pas du tout les nuisances. La relation à ces dernières n'apparaît donc pas conditionnée par la seule expérience d'avoir un nid et de vivre proche de l'oiseau. D'autres facteurs entrent en jeu dans l'appréciation de la nuisance. Certains sont probablement liés à la façon dont les personnes se représentent l'oiseau et le monde qui les entoure, manière différente selon le vécu, l'histoire personnelle de chacun et selon l'expérience qu'elles ont eue avec le goéland.

c. Les particularités des naturalistes

Bien que les sympathisants et les naturalistes entretiennent une relation semblable avec le goéland, l'étude de leur pratique et de leur discours à l'animal révèle des différences notables. Le naturaliste consacre davantage de temps à observer les goélands, il participe souvent aux recensements des populations d'oiseaux et aux sorties ornithologiques organisées par des associations naturalistes. Il possède du matériel spécialisé tels que des longues-vues, des jumelles et des guides ornithologiques avec lequel il aime identifier les différentes espèces d'oiseaux. À Lorient, il s'amuse à distinguer le goéland marin, du goéland brun ou du goéland argenté. À Sète, le goéland leucopnée est le seul présent en ville mais les habitants peuvent observer dans les espaces naturels le goéland d'Audouin (*Ichthyæetus audouinii*) ou le goéland railleur (*Chroicocephalus genei*). Les naturalistes les plus expérimentés sont capables de distinguer les adultes, les immatures de première, de deuxième et de troisième année. Cette identification des différentes espèces et individus constitue une pratique classique et traditionnelle des ornithologues qu'ils soient amateurs ou professionnels. Le journaliste et ornithologue britannique Stephen Moss justifie cette activité en ces termes :

« Quand nous observons les oiseaux, il est tout à fait normal de vouloir les ordonner. Nous naissons avec le besoin de catégoriser et de cataloguer le monde qui nous environne. On comprend les choses en les nommant. » (Moss, cité par Podjed, 2013 : 462)

Identifier les espèces relève quasiment d'un automatisme :

¹³¹ Thierry Vincent remarque : « il est classique de constater que le bruit est de plus en plus mal ressenti avec l'âge. On peut rapprocher cette observation des conclusions des physiologistes du bruit qui observent une "extrême sensibilité au bruit au-delà de 55 ans" et précisent "qu'entre 20 et 35 ans, seul l'état psychologique joue un rôle" » (Vincent, 1994 : 243).

« C'est l'année dernière, j'étais en vacances au Maroc. Sur le port, il y avait toute une flopée de goélands qui étaient sur une murette et puis je regarde un des goélands je me dis : "tiens c'est un juvénile". Et puis tout d'un coup je regarde un peu plus près et je me dis : "mais toi tu me parais un peu bizarre". Alors du coup je l'ai pris en photo et puis arrivé au camping-car j'ai sorti mon bouquin. J'ai commencé à regarder puis j'ai eu un doute. Puis en fait, quand je suis rentré en France, j'ai envoyé la photo à un ornithologue averti et puis il a confirmé l'idée que j'avais au départ, c'était un goéland bourgmestre. » (Entretien, Lorient, le 06/06/2018)

Certains naturalistes rencontrés à Lorient vont plusieurs fois par semaine sur le port de pêche pour repérer les goélands bagués. Ils transmettent ensuite les références qu'ils ont trouvées à l'association Bretagne Vivante-SEPNB qui en a besoin pour le suivi scientifique des populations. Ils prennent cette initiative parce qu'ils aiment observer les oiseaux mais également dans un souci d'aider l'association dans ses études. Un parmi eux est plus assidu et passionné que les autres. Depuis trois ans, il vient chaque jour de la semaine sur le port, une à trois fois par jour. Il fait systématiquement le même tour, note les bagues qu'il voit, prend des photos et discute rapidement avec les employés du port, avec « ses copains du port » comme il dit. S'il ne repère aucun oiseau bagué, il revient un peu plus tard dans la journée.

À la différence des sympathisants, les naturalistes fréquentent un réseau d'habitants ou d'associations ayant le même intérêt qu'eux pour les oiseaux. Plusieurs se connaissent et participent souvent aux mêmes sorties ornithologiques. La plupart sont bénévoles ou adhérents de Bretagne Vivante-SEPNB, de la LPO ou de l'association nommée Les écologistes de l'Euzière à Sète. À Lorient, un enquêté anime souvent des sorties avec l'association Bretagne Vivante-SEPNB pour faire découvrir les oiseaux de la rade aux citoyens.

Grâce à cette pratique de l'ornithologie, les naturalistes constituent la catégorie d'enquêtés qui possède le plus de connaissances scientifiques sur les goélands. Ils sont capables de reconnaître les différentes espèces, notamment celles qui sont rares telles que le goéland pontique (*Larus cachinnans*) ou le goéland d'Audouin (*Ichthyaetus audouinii*). À la différence de la plupart des enquêtés, ils se sont documentés dans les livres et dans la littérature scientifique. L'un d'eux commente : « On est souvent penché dans nos bouquins dès qu'on a un petit doute » (Entretien, Lorient, le 06/06/2018). Lors des entretiens, ils mentionnent le nom de nombreuses autres espèces d'oiseaux, notamment en latin, et citent d'autres organismes peu connus du grand public comme la zostère à Sète. Ils emploient parfois des termes scientifiques et des concepts écologiques, par exemple, les notions de « niche écologique » ou de « chaîne trophique ». Ces habitants sont les seuls à parler de « goéland immature » pour désigner les jeunes goélands. Pour argumenter leurs propos, ils s'appuient souvent sur des recensements, des données scientifiques et des chiffres :

« La période de nidification du goéland, c'est en ce moment, c'est mai-juin. Et en moyenne, c'est deux, trois petits par couvée et la femelle couve pendant 28 ou 27 jours. Après pour la période d'envol, il faut compter trois semaines, un mois. » (Entretien, Lorient, le 06/06/2018)

« Tu sais qu'un tiers des goélands ont disparu en 10 ans de leur milieu naturel et 20 % de plus en ville. » (Entretien, Lorient, le 24/01/2018)

Cette dernière phrase adressée à l'ethnologue fait référence à la diminution récente des populations de goélands. Elle provient du retraité qui anime des sorties ornithologiques pour l'association Bretagne Vivante-SEPNB. Passionné par les oiseaux, son entretien a duré plus de trois heures et a pris la forme d'un cours sur la biologie et l'écologie des goélands. Autodidacte, il a tout appris dans les livres et par des recherches sur Internet. Aujourd'hui, il aide beaucoup l'association Bretagne Vivante-SEPNB et continue à apprendre sur les oiseaux dès qu'il en a l'occasion.

Les naturalistes constituent également la catégorie d'enquêtés la plus informée de la diminution du nombre global de goélands en France. Ils s'en inquiètent et sont préoccupés par le devenir de ces oiseaux. Dans les communes de Lorient et de Sète, ils estiment que leur nombre ne fait que diminuer. L'un d'eux constate même que les oiseaux ont disparu de la ville :

« Aujourd'hui on a plus de goélands. Si vous regardez le ciel de Sète ce matin encore, il est bleu, pas de goélands ! [...] Le soir, avant je voyais des hordes de goélands qui traversaient et qui allaient nicher en face. Maintenant c'est terminé, ça c'est terminé, plus rien zéro ! Ils allaient nicher entre Mèze et Bouzigues et maintenant il n'y a plus rien ! » (Entretien, Sète, le 10/07/2018)

Au-delà de la pratique et des connaissances que possèdent les naturalistes, leurs discours dévoilent quelques particularités quant à la manière dont ils se représentent l'oiseau. Pour ces habitants, le goéland constitue en premier lieu un objet d'intérêt scientifique ; c'est l'oiseau en tant que représentant d'une espèce ou d'une population¹³² qui les intéresse. Les naturalistes personnifient et anthropomorphisent moins l'animal que les autres catégories d'enquêtés. Ils ne s'attachent pas particulièrement à un individu mais le pensent en termes d'espèce. Ils tiennent des propos qui se rapprochent de la pensée écocentrique. Cette dernière se focalise sur la préservation des écosystèmes ; elle considère que les éléments de la nature sont liés les uns aux autres dans un même système. Elle estime que la protection de la biodiversité passe par la préservation des milieux et des processus naturels plutôt que par la préservation de la vie de chaque individu ou de chaque espèce (Triplet, 2017). Les naturalistes jugent le problème que posent les goélands en ville en s'attachant plus à l'évolution de l'effectif global de sa population dans son aire de répartition que celle des individus présents dans la ville de Lorient et de Sète. Ils prennent en compte également les conséquences des migrations des populations de goélands sur les autres espèces d'oiseaux et/ou organismes. Ils pensent le « problème goéland » en termes de système et de façon beaucoup plus globale que les autres habitants. Ce n'est effectivement pas l'augmentation et l'installation des goélands dans les villes qui les inquiètent mais la diminution rapide et globale de l'espèce et leur possible prédation d'autres espèces d'oiseaux. À leurs yeux, cette nidification de l'oiseau en ville témoigne d'un bouleversement des écosystèmes, des

¹³² Dans le sens écologique, terme utilisé pour désigner un groupe d'individus ayant des ancêtres communs qui sont plus susceptibles de se reproduire entre eux qu'avec des individus d'une autre population. Une population est une entité réelle qui possède sa propre organisation, ses propres paramètres de répartition spatiale, de densité, de structure, de natalité et de mortalité (Triplet, 2017).

processus naturels et s'inscrit dans le phénomène d'érosion de la biodiversité. Bien qu'ils aient une pensée plutôt de type écocentrique, les discours des naturalistes ne sont cependant pas exempts d'anthropomorphisme. L'un d'eux nous a exprimé la tristesse qu'il ressent face à la situation actuelle des goélands en ville. Il les dit « malheureux » et a expliqué qu'il ne fallait pas leur en vouloir d'être venus en ville car il considère qu'ils n'ont pas eu le choix : « ce n'est pas de leur faute », « c'est parce qu'ils n'ont plus de nourriture en mer » (Entretien, Lorient, le 24/01/2018). Lorsqu'il travaillait sur le port de pêche de Lorient, il nous a confié qu'il assistait souvent à des actes de violences à l'égard des goélands et que « ça lui foutait la journée en l'air ! » (Entretien, Lorient, le 24/01/2018).

Ce rapport des naturalistes à l'animal trouve probablement son origine dans l'histoire de l'ornithologie. S'intéresser au passé de cette discipline permet d'avoir des éléments de réponse afin de comprendre pourquoi ces habitants pensent le « problème goéland » de façon globale et s'attachent plus à l'espèce ou à la population qu'à l'individu lorsqu'ils parlent de l'oiseau.

Bien que les Hommes se soient intéressés aux oiseaux depuis l'Antiquité puis lors des grands voyages d'exploration du monde, Valérie Chansigaud estime que l'ornithologie en tant que discipline scientifique ne naît réellement qu'au XIX^e siècle (Chansigaud, 2012, 2014). Ses précurseurs sont des collectionneurs, des voyageurs et explorateurs, des scientifiques et des naturalistes amateurs qui possédaient, pour certains, de nombreux spécimens d'oiseaux empaillés dans des cabinets de curiosités. Ils sont à la fois mathématiciens, philosophes, naturalistes et géographes (Chansigaud, 2014). Parmi eux, nous pouvons citer en France, Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788), qui enrichit les grandes collections du Jardin du Roi (actuel Jardin des plantes à Paris) et écrit l'ouvrage *l'histoire naturelle des oiseaux*, ou Carl Von Linné (1707-1778) qui propose une classification du vivant à travers une dénomination sur un couple de noms (le genre suivi de l'espèce) (ibid.). Au début du XIX^e siècle, l'accumulation des connaissances entraîne une spécialisation accrue qui conduit à l'émergence d'institutions comme les muséums, les sociétés savantes consacrées uniquement à l'étude des oiseaux et à la professionnalisation avec l'apparition de l'ornithologie en tant que discipline distincte de l'histoire naturelle (Chansigaud, 2014). À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, l'ornithologie se transforme et les pratiques changent : cette période voit « l'abandon progressif d'une certaine ornithologie principalement descriptive, anatomique, taxinomique et biogéographique » et l'apparition d'une ornithologie plus populaire (Chansigaud, 2014 : 301). Grâce à la naissance de la photographie, les oiseaux n'ont plus besoin d'être chassés et tués pour être étudiés mais ils sont désormais photographiés et observés dans leur milieu (Chansigaud, 2014). Le baguage constitue un nouvel outil à la compréhension des migrations (ibid.). Au XX^e siècle, la société prend conscience du bouleversement de la nature et de la disparition de nombreux oiseaux. L'objectif des scientifiques et des naturalistes évolue alors, il devient de leur devoir de préserver les espèces en déclin et d'approfondir leurs connaissances à leur sujet. Des traités internationaux sont signés afin d'assurer la protection des oiseaux et de leurs habitats tels la convention de Berne adoptée en 1979. Des études scientifiques et des comptages sont mis en place au niveau international, national et régional par des associations naturalistes comme la LPO (ibid.). Dès lors, l'ornithologie se retrouve transformée par les questions de protection des espèces, cette préoccupation

devenant centrale dans la discipline et modifiant ses outils, son organisation et sa manière de penser l'animal (ibid.). Comme l'explique Valérie Chansigaud, « c'est à cette époque charnière que se mettent en place les différents principes qui servent de base à l'argumentation en faveur de la protection des oiseaux du point de vue scientifique » (Chansigaud, 2012 : 187). La plupart des discours se basent sur la notion d'espèce, de sous-espèce ou de population : « ce ne sont pas des individus que l'on cherche à protéger, mais bien une entité supérieure qui les dépasse » (ibid.). Virginie Maris indique que la préservation et la conservation de l'environnement se sont aussi naturellement tournées vers les espèces : « le niveau le plus visible et le plus facilement appréciable de la biodiversité est la richesse spécifique et c'est donc assez naturellement que les espèces sont rapidement devenues l'enjeu central de la conservation » (Maris, 2018 : 125). Pour les ornithologues du XX^e siècle, les oiseaux sont ainsi considérés comme faisant partie d'un système complexe, dont les éléments sont interdépendants et dynamiques, ainsi la régression des espèces traduit-elle un dérèglement profond des écosystèmes (Chansigaud, 2012). L'ornithologie telle qu'on la connaît aujourd'hui hérite de ces pratiques anciennes et de cette manière de penser les oiseaux ; elle a toujours l'intention de parer à la diminution des différentes populations d'oiseaux et elle a besoin de développer des connaissances sur l'état des espèces afin d'évaluer leur vulnérabilité face au changement climatique et à l'urbanisation. Les naturalistes interrogés s'inscrivent dans cette tradition ornithologique de protection des espèces apparue au XX^e siècle, ce qui explique que le goéland les intéresse peu en tant qu'individu.

Ensuite, comme les sympathisants, les naturalistes ont un discours structuré autour de la dichotomie naturel/artificiel. À la différence des autres catégories d'habitants, leur récit est davantage marqué par l'opposition sauvage/domestique. De leur point de vue, les goélands sont des animaux sauvages et ne ressemblent en aucune mesure aux animaux domestiques qu'affectionnent les humains. Ils sont « libres », « autonomes » et « indépendants » de l'Homme. Bien qu'ils se soient installés en ville et rapprochés d'eux, ils ne perdent pas leur statut de sauvage :

« Le goéland c'est un animal sauvage dont le mode de vie s'adapte au notre parce qu'il est en ville [...] S'il vient en ville, c'est parce que la nourriture est facile. » (Entretien, Lorient, le 24/01/2018)

« Le goéland est un animal sauvage. Par nature, c'est un oiseau sauvage puisque à l'origine c'est un oiseau qui normalement vit dans les falaises rocheuses, qui vit et niche dans les falaises rocheuses maintenant c'est l'architecture qui a fait qu'il s'est installé en ville. » (Entretien, Lorient, le 06/06/2018)

« Bien qu'il soit en ville, je considère le goéland quand même sauvage. Il vient à proximité des Hommes mais en fait il ne vit pas avec l'Homme. » (Entretien, Sète, le 10/07/2018)

Dans ce cadre de pensée, l'acte de nourrir les goélands est condamné. Il représente une pratique qui devrait être réservée aux animaux domestiques et interdite aux animaux sauvages. À l'opposé, d'autres catégories d'habitants, les naturalistes ne voient pas d'évolution du comportement de l'oiseau depuis qu'il vit en ville. Ils n'ont pas l'impression qu'il est plus agressif ou prédateur qu'auparavant ni que ses attitudes deviennent plus proches de celles de l'humain.

Une dernière caractéristique émerge du discours de cette catégorie d'habitants. L'Homme est décrit de façon négative et ce, davantage que dans les propos des sympathisants qui restent plus nuancés :

« L'homme est plus nuisible que les goélands (*il tape du poing sur la table*) la grande disparition de toutes les espèces, c'est à cause de l'humain ! » (Entretien, Lorient, le 24/01/2018)

« Bien souvent on est pas très sympa avec les oiseaux et les goélands en particulier. Puis, moi, je trouve qu'il y a des comportements qui me choquent. Je me souviens il y a quelques mois d'un gamin qui courait après les goélands sur la plage et puis les parents qui ne disaient rien. » (Entretien, Lorient, le 23/05/2018)

« C'est l'Homme qui les a chassés. Le goéland est pas partie de Sète pour des questions environnementales, enfin je veux dire un réchauffement climatique ou quoique ce soit, il est parti en conséquence ou de l'action des hommes délibérée. » (Entretien, Sète, le 10/07/2018)

L'Homme semble n'avoir aucun respect pour les animaux. Il est accusé d'être coupable de la disparition des goélands dans la ville de Sète et plus largement de la perte de la biodiversité sur la planète. Les oiseaux sont victimes des agissements de l'Homme, doivent s'adapter aux changements et aux perturbations qu'il provoque dans les différents écosystèmes. Les discours des naturalistes rejoignent les nouvelles façons de penser la place de l'homme dans l'environnement, celles qui adhèrent à la notion d'anthropocène et aux récents mouvements écologiques. Le goéland devient le support sur lequel se cristallise leur peur et leur inquiétude vis-à-vis de la crise environnementale et de l'érosion de la biodiversité.

3. Des goélands protégés par des défenseurs

- a. Le port de Lorient : un contexte propice à une défense de l'oiseau

*Une mauvaise réputation des goélands sur la zone du port de pêche et de commerce*¹³³

La zone du port de pêche et de commerce de Lorient compte la majorité des goélands nicheurs de la ville. Ils sont présents toute l'année bien qu'ils soient moins importants en période hivernale, phase de dispersion inter-nuptiale¹³⁴ et post-juvénile¹³⁵. Ils viennent s'y reposer et se nourrir de restes de poissons rejetés par les pêcheurs ou par les ateliers de mareyages. En période estivale, ils sont plus nombreux et nichent sur les différents toits des entreprises, entrepôts et hangars.

¹³³ Cette zone comprend le port de pêche, de commerce et l'ensemble des entreprises jouxtant le port.

¹³⁴ Terme employé pour désigner la période qui succède à celle de la reproduction, au cours de laquelle certains oiseaux adultes, et surtout les jeunes de l'année, se dispersent loin de leur territoire en toutes directions et vagabondent un certain temps avant de se cantonner pour l'hivernage ou d'entreprendre leur véritable migration. Les zones de dispersion sont plus ou moins éloignées selon l'âge et l'espèce des individus concernés (Triplet, 2017).

¹³⁵ Terme employé pour désigner le mouvement des oiseaux juvéniles après leur envol de leur site de naissance (zone de nidification) vers d'autres sites (Triplet, 2017).

Certains pondent sur le sol dans des terre-pleins abandonnés ou des friches industrielles (Diraison *et al.*, 2017). Cette importante présence des goélands génère des conflits entre les oiseaux et certains employés des entreprises du port.

Des pêcheurs et des mareyeurs en ont assez que les oiseaux soient en permanence à côté des caisses de poissons en train de chaparder la moindre chair qui en dépasse (fig. 103). Des techniciens, des électriciens, des acheteurs... sont agacés de les côtoyer chaque jour. Certains en ont peur et s'en approchent le moins possible. Les goélands sont considérés comme un élément perturbateur de l'activité du port. Leurs fientes posent problèmes aux entreprises agro-alimentaires et aux ateliers de mareyages à cause des normes d'hygiène à respecter. Elles salissent les bâtiments, tombent parfois sur les poissons et ses sous-produits et sont susceptibles de porter des agents infectieux dangereux pour la santé de l'Homme. La responsable QHSE du port de pêche reçoit souvent des remarques et des avertissements du service vétérinaire. Elle raconte que les goélands parviennent à rentrer dans les criées pour attraper du poisson et qu'ils défèquent partout. Depuis plusieurs années, l'administration du port a mis en place des dispositifs pour empêcher que la présence des goélands ne nuise à l'activité. Des campagnes de stérilisation ont été effectuées et de faux hiboux ont été installés pour empêcher l'oiseau de se poser sur certains toits. La réglementation a changé et oblige désormais les pêcheurs et les mareyeurs à mettre des couvercles sur les caisses de poissons. Mais, elle n'est pas toujours respectée et les goélands savent encore comment faire pour trouver du poisson sur le port de pêche.



Figure 103 : Goélands en train d'essayer de récupérer des restes de poissons dans des caisses de mareyeurs (2018)

Les entreprises qui avoisinent le port de pêche et de commerce sont nombreuses. Certaines ont un lien direct avec l'activité du port (poissonnerie, conserverie, chantier naval...), d'autres en sont plus éloignées (maintenance et vente de bateaux, magasins d'accastillage...) et plusieurs travaillent dans des domaines complètement différents tels que l'automobile ou l'informatique. L'avenue de la Perrière qui dessert le port de pêche et de commerce est constituée de quelques logements, de restaurants, de quelques cafés et hôtels. La plupart des personnes qui travaillent dans la zone viennent déjeuner dans ces restaurants. Or, certaines de ces entreprises avoisinant le port se plaignent de la présence des goélands, et ce surtout en période estivale lorsque les oiseaux font leurs nids sur les toits : « c'est pénible ! », « C'est une plaie ! »¹³⁶. Ce sont particulièrement les fientes sur les voitures et les façades des bâtiments qui posent problème (fig. 104). Des entreprises sont même obligées de repeindre leurs locaux plusieurs fois par an, d'autres ont embauché quelqu'un pour venir laver les vitres une fois par semaine. Plusieurs employés nous ont confié qu'ils évitaient de se garer à certains endroits du port afin de ne pas retrouver leur voiture couverte de fientes (fig. 104). Les plus agacés sont les concessionnaires automobiles et

¹³⁶ Propos d'habitants extraits d'entretiens informels.

ceux qui travaillent dans la maintenance ou la vente de bateaux. Ces voitures et ces bateaux, salis en permanence par les fientes des oiseaux, sont obligatoirement lavés tous les jours afin qu'ils puissent être remis propres aux clients :

« La première des nuisances en tout cas dans mon activité, moi d'activité nautique, c'est les déjections. On va dire (*il cherche ses mots*) un bateau entre mars et juin, si vous le laissez plus de cinq minutes dehors, il a 100 % de chances d'être maculé. Une minute dehors et il a 50 % de chance d'être maculé [...] Si un bateau est sale, c'est le renettoyer en permanence, tout le temps, tout le temps ! Un client ne prévient jamais quand il vient chercher son bateau. Il dit jamais qu'il va être là à 15h32 donc ça veut dire que je suis obligé, même si le bateau a été nettoyé quand le client arrive, je suis obligé de le renettoyer ! » (Entretien informel, Lorient, le 25/01/2018)



Figure 104 : Voiture recouverte de fiente sur la zone du port (2018)

Des entreprises se plaignent d'avoir des gouttières et des canalisations bouchées par les nids. Plusieurs ont déjà subi des dégâts des eaux tels que la gérante d'un magasin de vêtements situé sur l'avenue de la Perrière, elle a expliqué qu'elle avait des ennuis avec son assurance à cause des nombreuses inondations qu'elle a subies :

« Tous les neuf mois, les nids sur les toits bouchent les chéneaux et gouttières, ce qui fait une inondation dans le magasin. Et ça coûte 5 000 à 3 000 euros à l'assurance tous les neuf mois. Du coup, aujourd'hui mon assurance n'assure plus car ça coûte cher. » (Entretien informel, Lorient, le 21/02/2018)

Pour empêcher les goélands de nidifier et de se poser sur leurs toits, des entreprises comme l'administration du port de pêche, ont mis des fils, des filets ou de faux rapaces. Des employés détruisent parfois les nids et cassent illégalement les œufs.



Figure 105 : Goélands écrasés dans les rues du port de commerce (2018)

La période la plus meurtrière pour les oiseaux est la période estivale. À cette époque, les goélands font leurs nids, couvent et élèvent leur progéniture à proximité de l'activité du port et des différentes entreprises, ce qui crée des problèmes qui s'ajoutent à ceux déjà existants en période hivernale. Les poussins tombent facilement des toits lorsqu'ils recherchent de l'ombre ou lorsqu'ils tentent pour la première fois de voler. Ne sachant remonter dans leur nid, ils se retrouvent dans les rues, sur les trottoirs et sur les routes, dans l'ambiance frénétique et agitée du port.

Vulnérables, ils se font alors facilement écraser par les voitures, les camions et les chariots élévateurs destinés au transfert des charges. C'est ainsi qu'entre mai et juillet, il est fréquent de

voir des goélands écrasés parfois par dizaines, dans les rues du port de pêche, de commerce et à côté des entreprises (fig. 105).

La mauvaise réputation du goéland sur la zone du port est connue à Lorient. Elle est rapportée dans les journaux locaux et régionaux (fig. 106), elle a été perçue pendant le terrain et plusieurs enquêtés en ont parlée. Certains habitants racontent que les travailleurs du port n'aiment pas les goélands et qu'ils les écrasent volontairement. Cette pratique surnommée « concours de pizza » par les habitants s'apparente à un jeu dans lequel le but est de tuer un maximum d'oiseaux. Le terme « pizza » fait référence à la tache que les goélands écrasés et aplatis laissent au sol, elle est comparée à une pizza à cause de sa couleur et sa forme (fig. 105). D'autres actes de violences à l'égard des goélands sont dénoncés par le centre de soins pour animaux sauvages *Volée de Piaf* situé à Languidic dans une commune près de Lorient. Le centre soigne chaque année plus d'une centaine de goélands en provenance de Lorient. Certains oiseaux, et plus particulièrement des poussins ou des immatures, ont subi des actes de maltraitance. Ils ont la patte ou le bec ficelé, des yeux cachés par le scotch, des pattes coupées ou leur plumage recouvert de peinture. D'autres sont même plombés. Une habitante a rapporté qu'elle avait déjà vu sur le port des personnes jouer au foot avec des jeunes goélands vivant qui ne savaient pas encore voler. Ce sont parfois les pêcheurs qui sont accusés par les naturalistes de ces actes violents envers l'animal :

« C'est les pêcheurs les plus racistes parce que le goéland n'est pas apprécié par le pêcheur. »
(Entretien, Lorient, le 06/06//2018)

« Des fois tu discutes avec des pêcheurs des goélands mais ils disent : "c'est peut-être pas des goélands, c'est peut-être des mouettes". Pour eux c'est pareil tout ça, c'est pareil tout ça, c'est de la merde, c'est des prédateurs ! » (Entretien, Lorient, le 24/01/2018)

Tous les habitants n'incriminent pas les travailleurs du port. Une défenseuse estime que ce sont surtout des gens extérieurs au port qui viennent s'amuser à rouler sur les goélands le soir. Elle pense qu'ils ne viennent qu'en fin de journée, lorsque l'activité est plus calme, pour ne pas se faire repérer.



Figure 106 : Journal Ouest-France du 12/07/2013

Une violence qui pousse des habitants indignés à agir

Depuis plusieurs décennies, des habitants et des associations se sont mobilisés contre les actes de violences à l'encontre des goélands sur la zone du port (fig. 106). L'un des défenseurs, Paul, nous a confié que dans les années 1990, une vieille dame ramassait avec son fils les jeunes goélands tombés des nids dans les rues du port :

« Il faut savoir que j'ai pris le relais en fait d'une personne qui faisait ça en franc-tireur depuis une douzaine d'années. Une dame qui a maintenant 75 ans et donc qui n'était plus tout à fait en âge de courir derrière les poulets et qui m'a avec un profond soulagement passé le flambeau. » (Entretien, Lorient le 06/06/2018)

Paul vit depuis une trentaine d'années à Hennebont, commune située à dix kilomètres au nord-est de Lorient. Depuis dix ans, tous les jours entre le mois de juillet et août, il prend des congés pour sauver les goélands sur la zone du port. Il a pris la suite de cette vieille femme qui devenait trop âgée pour continuer sa mission. Aujourd'hui, cette occupation lui tient toujours à cœur mais elle lui prend beaucoup de temps et d'énergie :

« Avant j'étais un sympathisant parfaitement passif. J'étais adhérent d'aucune association. Tout a commencé en fait à cause de cette vieille dame, j'aurais mieux fait de me casser une patte le jour où je l'ai rencontrée ! » (Entretien, Lorient, le 06/06/2018)

Il a écouté les conseils de la vieille dame et procède quasiment de la même manière qu'elle, à l'exception qu'il entre un peu plus dans les cours intérieures et récupère davantage d'oiseaux. Pendant plus de deux heures, il fait le tour de la zone en voiture, cherche les jeunes goélands tombés des nids et/ou blessés et les ramasse. En moyenne, il en trouve cinq par tour (il peut en ramasser jusqu'à cinquante en période estivale). Il les ramène ensuite dans une grande volière de 15 m², construite dans son jardin pour cette occasion. Un été, il a eu jusqu'à 100 goélands à l'intérieur. Dans sa maison, il a également des couveuses pour les poussins, des congélateurs pour conserver le poisson et un minimum de matériel pour soigner les goélands ou les euthanasier. Il se fournit en poisson auprès d'entreprises agro-alimentaires avec lesquelles il s'est arrangé. Il a besoin en moyenne de 500 kilos par saison mais la quantité peut augmenter en fonction du nombre d'oiseaux qu'il récupère. Dès qu'il a rapporté les goélands chez lui, il en inspecte chacun d'eux. Si l'oiseau est gravement blessé, il préfère l'euthanasier et si l'animal est légèrement blessé, il le soigne. Ensuite, les goélands sont transportés de sa volière au Centre de l'Île Grande, dans les Côtes-d'Armor, ou à Volée de Piaf. Un été, Paul en avait tellement emmené à Volée de Piaf qu'on lui avait fixé une limite de 200 oiseaux pour la saison suivante.

Dans toutes ces opérations, il est parfois aidé par son fils. Il est également en lien avec d'autres personnes qui s'occupent de sauver des goélands sur le port et qui font partie de « ses complices ». Plusieurs sont des membres et des bénévoles de Marin'Accueil, association située sur le port de commerce qui accueille les marins accostant sur le port de Lorient. Depuis 2004, ils sont quelques-uns chaque été à chercher les goélands blessés et/ou les poussins tombés du nid. Marie, salariée de Marin'Accueil, est native de la région et habite à Lorient, elle a toujours été intéressée par l'environnement et adore les goélands. Jérôme est bénévole de l'association, retraité et originaire de la région, il habite depuis toujours à Lorient, et voulait depuis longtemps agir pour l'environnement. Sa rencontre avec des membres de l'équipe Marin'Accueil l'a poussé à aider les goélands. Ses actions qu'il mène avec Marie pour sauver les oiseaux sont semblables à celles de Paul¹³⁷. Elles consistent à faire le tour du port en voiture plusieurs fois dans la journée afin de repérer les goélands qui auraient besoin d'aide. Jérôme a d'ailleurs expliqué sa technique pour attraper les oiseaux :

« Ils sont très faciles à attraper les goélands. Il faut être deux quand même parce qu'il faut leur courir après. Une fois que la personne est devant, ils se couchent et ils s'accroupissent. Puis là, tu les prends sans problème. Moi, j'en ai mis dans ma voiture en liberté sur le siège à côté. » (Entretien, Lorient, le 28/08/2018)

Les goélands récupérés sont directement mis dans un carton et apportés par Paul ou d'autres bénévoles d'associations naturalistes dans l'un des deux centres de soins les plus proches :

¹³⁷ En annexe 11, se trouve un tableau récapitulatif de tous les enquêtés cités avec un nom fictif dans le manuscrit et synthétisant quelques caractéristiques sociologiques de ces habitants. Il permet de se retrouver parmi tous les enquêtés cités.

« On les ramasse et on les met dans des caisses ou dans des cageots. Puis, on leur donne à boire au doigt et on appelle donc Volée de Piaf ou bien Sea shepherd qui les ramassaient jusqu'à l'année dernière. Et puis on a aussi quatre ou cinq numéros de la LPO qu'on peut joindre les uns après les autres parce qu'on sait qu'ils font des rondes sur le port avec les camions et les voitures personnelles. » (Entretien, Lorient, le 19/07/2018)

Si aucun contact ne peut les amener directement dans l'un des centre de soins, les caisses renfermant les oiseaux restent au local de Marin'Accueil. Une place leur est toujours trouvée, que ce soit dans les toilettes ou dans des bureaux inutilisés. Marie et Jérôme laissent aussi parfois les goélands ramassés dans une friche industrielle, située derrière le local, en attendant que quelqu'un puisse venir les chercher. Les oiseaux sont rarement gardés plus d'une journée à Marin'Accueil car dans ce réseau d'habitants, les personnes se rendent rapidement disponibles.

Les actions de sauvetage des goélands sur le port sont parfois sources de disputes et de discussions plus ou moins violentes entre les défenseurs et d'autres habitants. Paul nous a confié que, lorsqu'il fait son tour sur le port, il a toujours une machette dans sa voiture pour se défendre contre toute personne qui lui voudrait du mal. Marie, qui est capable de se placer devant une voiture pour empêcher qu'un goéland ne se fasse écraser, se retrouve parfois dans des situations délicates. Elle s'est déjà fait insulter et injurier mais, habituée à ces comportements, elle ne se laisse pas faire :

« Et donc on se fait engueuler par un bonhomme. Donc là on sort l'artillerie lourde, les gros mots et feu à volonté. Je les cartonne, je leur parle comme ils me parlent et je ne fais plus attention, je ne prends pas de gants, rien ! » (Entretien, Lorient, le 19/07/2018)

En 2012, la lutte contre les maltraitances du goéland dans la zone du port de pêche et de commerce a pris une autre dimension. L'association Sea Shepherd de défense des océans, interpellée par son groupe local lorientais et par Volée de Piaf, s'est jointe à cette cause. Pour la première fois de son histoire, elle menait une action en faveur des goélands, surnommée « Gwelan Rescue » (fig. 107). Il s'agissait de conforter l'action du centre de soins et des différents défenseurs tels que Paul, Marie et Jérôme. Plusieurs équipes composées de bénévoles de Sea Shepherd ramassaient les goélands blessés sur le port et les conduisaient ensuite à Volée de Piaf. D'autres bénévoles aidaient les soigneurs du centre de soins à s'occuper des oiseaux blessés. Jusqu'à 25 membres de l'association Sea Shepherd ont été mobilisés dans cette opération. Toutefois, cette dernière s'est arrêtée en 2016 à cause d'un différend entre plusieurs personnes impliquées dans le projet.



Figure 107 : Logo de l'association Sea Shepherd réalisé pour l'opération de sauvetage des goélands

Source : image obtenue par un enquêté

L'ampleur prise par l'opération entre 2012 et 2016 a participé de son arrêt. En effet, le réseau de bénévoles devenant de plus en plus efficace, le nombre de goélands ramassés a fortement augmenté, passant de quelques centaines à plusieurs milliers d'individus. Le centre de soins a été

dépassé par ce nombre important d'oiseaux puisque les infrastructures n'étaient pas adaptées pour un tel effectif de goélands et que la charge de travail s'était intensifiée. Cette situation inédite n'a pu qu'aggraver les désaccords et contribuer à la fin du projet.

Aujourd'hui, bien que l'action « Gwelan Rescue » soit arrêtée, Paul, Marie et Jérôme continuent de s'organiser et de sauver des goélands sur le port. Leur action n'a plus la même ampleur que lorsque l'association Sea Shepherd les accompagnait, mais elle existe et fait encore sens à leurs yeux. Marie a d'ailleurs précisé que 2017 avait été une année particulièrement meurtrière pour les goélands :

« Je pense que l'année dernière c'était le pompon ! Je pense, l'année dernière c'était incroyable ! On les ramassait par dix tous les soirs, tous les soirs, tous les soirs ! [...] L'année dernière, c'était insupportable, pire que les autres années. » (Entretien, Lorient, le 19/07/2018)

La situation pour les goélands sur le port ne s'améliorant pas, Marie et Jérôme ont décidé pour les prochaines années de mieux s'organiser et de perfectionner leur méthode afin de sauver un maximum d'oiseaux :

« On a décidé, l'année prochaine, de vraiment mettre ça au point avec les cartons et tout parce qu'on est toujours pris de court. Il nous manque toujours des cartons et tout ça. » (Entretien, Lorient, le 28/08/2018)

Récemment, deux défenseurs ont sollicité la mairie par courrier postal, afin qu'elle agisse pour que les goélands cessent de se faire maltraiter ou écraser. L'un d'eux propose que la ville affiche des panneaux d'informations aux automobilistes qui passent sur la zone du port :

« La préservation des oiseaux et du milieu sauvage quand il est urbanisé, ça peut passer aussi par de la prévention et des actions. Je ne sais pas, par exemple, mettre à disposition des panneaux d'informations qui disent : "attention vous rentrez sur une zone où il y a une nidification d'oiseaux sauvages, si vous en voyez en difficulté, vous pouvez aller à tels endroits trouver des caisses de ramassages". Voilà il faudrait des endroits de dépôts et indiquer des numéros pour appeler une association. » (Entretien, Lorient, le 20/07/2018)

Si la municipalité ne fait rien, Marie estime que leur action passera au niveau supérieur :

« L'urgence, c'est qu'il faut faire quelque chose. Moi j'ai dit à la mairie, à un élu qui se promenait en faisant du vélo, je lui dis : "tiens je te préviens que l'année prochaine si vous ne faites pas quelque chose, s'il y a autant de goélands sur la route", je dis : "nous on va faire des opérations commando. Ce n'est pas des goélands que tu vas trouver mort. Tu auras des cartons sur les voitures, moi je te le dis." » (Entretien, Lorient, le 19/07/2018)

b. Une préoccupation pour la souffrance animale

Les défenseurs sont des habitants qui agissent en faveur du goéland. À Lorient, leur engagement fait suite à leur indignation face à la situation des oiseaux sur la zone du port, ils sont atterrés par tous les cadavres de goélands qu'ils observent :

« J'étais catastrophée parce que tous les jours de voir des cadavres de ces jeunes oiseaux-là qui se font massacrer sur la route [...] Ces oiseaux sont complètement démunis, livrés à eux-mêmes. Ils ne peuvent même pas voler et ils se font massacrer, c'est atroce, c'est atroce ! » (Entretien, Lorient, le 20/07/2018)

« C'est dégueulasse, c'est la boucherie derrière les bâtiments du port et dans les cours fermées. Il y a un tapis d'ossements de goélands de 5 cm partout. C'est la boucherie *pffff* Ce sont des goélands morts depuis des années et des bébés et des adultes. C'est un cimetière, c'est hallucinant ! » (Entretien, Lorient, le 06/06/2018)

Ils découvrent une réalité qui leur était jusqu'alors étrangère. C'est ce qui caractérise l'expérience de la pitié ou la « grâce terrible de voir » définie par la philosophe Florence Burgat (1997) : « il s'agit de quelque chose d'immédiat, de l'ordre de l'émotion, antérieur à toute réflexion. Le fait de voir est ici, d'une part, la découverte d'une vérité transcendant les apparences, se donnant comme une révélation qui transforme le voyant ; d'autre part, le mécanisme par lequel elle s'obtient, qui passe de manière privilégiée par le regard » (Burgat, mentionnée par Colon & Lequarré, 2013 : 157). Or, les habitants ont pitié des oiseaux qui leur apparaissent comme « démunis » et sans défense face à l'Homme. Le sociologue Philippe Fritsch, qui s'est intéressé aux personnes qui se mobilisent pour la faune sauvage (vétérinaire, association, ornithologue, naturaliste...), explique que les motifs évoqués le plus fréquemment pour justifier leur action dessinent trois figures de la fragilité, « celle de l'animal vulnérable, celle des espèces menacées d'extinction, celle enfin de la nature, voire de la vie, en danger et à protéger » (Fritsch, 2002 : 217). Aux yeux des défenseurs, le goéland tient cette « place précaire et menacée » de la nature et il représente « cette vie » fragile et « vulnérable » qui doit être sauvée et préservée (ibid. : 217). Ce regard qu'ils portent sur l'animal et cette expérience de la pitié les poussent à agir en faveur des goélands. Ils possèdent « cette sensibilité qui dispose à réagir » alors que d'autres se contentent de s'apitoyer sans réagir (ibid.). Considérant la situation insupportable et le goéland vulnérable, ils se sentent donc investis de la mission d'aider les oiseaux :

« Ça faisait un petit moment que j'avais constaté qu'il y avait une perte quand même importante d'oiseaux et notamment des oiseaux blessés. Alors un moment je me suis dit : "mais comment ça se fait que ces oiseaux soient blessés ? Qu'est-ce que je peux faire ? Est-ce qu'il faut que je les collecte ? À qui les déposer ? Comment est-ce qu'ils peuvent être sauvés ?" Enfin je me suis dit que je ne pouvais pas rester les bras ballants à constater et sans rien dire, sans rien faire. C'est juste impossible donc, non, c'était insupportable. Ça relevait de quelque chose d'insupportable ! » (Entretien, Lorient, le 20/07/2018)

« C'est vrai que les petits goélands, ils sont mignons, c'est adorable. Moi j'en ai trouvé écrasés avec des pierres. On en a trouvé où on avait passé de la peinture dessus et on en a trouvé attachés à des grillages liés avec du fil de pêche. Quand on voit ça, on les prend en pitié et on se dit qu'avant que ça leur arrive, faut qu'on intervienne. Puis voilà c'est un cercle vicieux, une fois qu'on a commencé on ne peut plus s'arrêter. On se dit que si je ne le fais pas, personne ne le fera. » (Entretien, Lorient, le 06/06/2018)

Même s'ils se savent parfois incompris par d'autres habitants, les défenseurs considèrent qu'ils agissent normalement et dignement vis-à-vis de l'oiseau :

« C'est des réactions normales de gens normaux [...] C'est une réaction complètement banale j'ai envie de dire ! » (Entretien, Lorient, le 19/07/2018)

Ils estiment que n'importe quelle personne qui voit un goéland blessé devrait, en tant qu'humain, faire comme eux et réagir face à la détresse de l'oiseau. Dans leurs discours, les notions « d'humain », « d'humanité » restent ces valeurs positives, relatives au bon, au bien et au juste. Elles définissent un idéal et des valeurs qui, selon les défenseurs, se perdent dans notre société actuelle.

Il en ressort donc que les défenseurs sont des habitants qui possèdent une grande sensibilité pour la souffrance des animaux. Leur préoccupation vis-à-vis des goélands s'inscrit dans un nouveau regard porté sur l'animal qui s'est développé dans le milieu du XX^e siècle, regard évoqué dans le premier chapitre du manuscrit. Afin de mieux comprendre les représentations et le sens des engagements des défenseurs, nous voulons revenir avec plus de précisions sur le contexte dans lequel cette préoccupation pour la souffrance de l'animal est apparue en France.

Du XVIII^e siècle au XX^e siècle, les relations entre l'Homme et l'animal évoluent. Les animaux domestiques deviennent de plus en plus nombreux dans les villes, exposant au grand public des scènes violentes entre les animaux et leurs maîtres (Baratay, 2012a : 141). Avec l'augmentation de la consommation de viande, l'abattage d'animaux en pleine rue est plus fréquent et la mise à mort de l'animal davantage visible (ibid.). La Révolution française, en abolissant les privilèges, démocratise la chasse et met en lumière la cruauté des tueries (ibid. : 142). Ces siècles sont marqués par une augmentation de l'utilisation de l'animal au profit de l'humain et une recrudescence des violences à son égard. Cette préoccupation pour la souffrance animale apparaît dans ce contexte où la douleur de l'animal est de plus en plus perceptible aux habitants. En 1850, la loi Grammont interdisant les mauvais traitements aux animaux domestiques est promulguée (ibid. : 150). Selon Éric Baratay, à cette époque, l'Homme se soucie du bien-être de l'animal et se prononce contre les actes de violences infligés aux autres créatures au nom de « l'Homme sensible ». Ce dernier, que l'historien définit comme « celui qui agit selon le cœur et guidé par ses sentiments d'humanité et de bienveillance » s'élève contre toute forme de violence, que ce soit sur l'Homme ou l'animal (ibid. : 143). Il s'oppose à la vision de l'animal-machine et prône la sensibilité de l'animal reconnu capable de ressentir des émotions et des sentiments, tels que le plaisir ou la peur (ibid.). L'écrivain Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) ou le vétérinaire et

agronome Louis-Furcy Grogner (1774-1837) sont considérés comme faisant partie de ces « Hommes sensibles » (ibid. : 136). Ils imaginaient une humanité centrée sur l'usage de la pitié et non plus de la raison (ibid.). Rousseau avait élaboré la notion de communauté de la sensibilité et de la souffrance (ibid. : 144). Aux XX^e et XXI^e siècles, des études scientifiques ont confirmé cette sensibilité animale et ont montré que ce dernier pouvait ressentir de la douleur. Elles l'ont d'abord prouvée chez les mammifères et les oiseaux, puis dans les années 2000, chez les crustacés (ibid. : 139). Ces récentes découvertes ont permis de repenser l'animal et de le considérer comme un être vivant doué de sensibilité. Aujourd'hui, cette nouvelle façon de concevoir l'animal et ses relations avec l'humain est portée par des philosophes comme Peter Singer (1993), Florence Burgat (1997) ou Vinciane Despret (2014, 2019) et par les mouvements de libération animale. Les défenseurs interrogés lors de l'enquête de terrain s'inscrivent dans ce récent courant de pensée qui place l'animal en tant qu'être sensible et moral. C'est ce regard qu'ils portent sur l'animal qui fait qu'ils sont scandalisés et horrifiés par ce qu'ils voient dans la zone du port à Lorient, et qui les pousse à agir.

Leur préoccupation pour la souffrance animale les conduit à critiquer certains dispositifs de gestion utilisés par les municipalités contre la présence des goélands en ville et à les remettre en cause. C'est particulièrement la campagne de stérilisation des œufs, méthode la plus pratiquée, à laquelle s'opposent certains défenseurs au nom de l'être sensible que représente l'animal. C'est le cas d'un retraité, vivant depuis 26 ans à Sète, qui a déjà eu un nid à proximité de son toit. Lors d'une réunion de conseil de syndic, il était le seul à refuser la stérilisation des œufs sur le toit de la résidence. À la différence de la majorité de ses voisins, il considère que la stérilisation est une méthode irrespectueuse et « cruelle au dernier degré » à l'égard du goéland :

« Avant je voyais ces oiseaux qui faisaient leur nid, qui s'occupaient de leurs petits, qui les aident à s'envoler. À un moment donné, ils [les services municipaux] ont voulu les supprimer en détruisant les nids mais ça ne marchait pas. Et la municipalité a donc décidé de saupoudrer avec des sortes de pistolets à eau ou enfin ils ont décidé d'asperger les œufs d'un liquide qui les rend stériles. Donc maintenant ces pauvres animaux restent là pendant plusieurs semaines à attendre que les petits arrivent et les petits n'arrivent jamais. C'est à mon avis c'est quelque peu inhumain si j'ose dire. » (Entretien, Sète, le 02/07/2018)

Quant à savoir si la stérilisation lui semblait efficace pour diminuer les conflits entre les citadins et les goélands, il a répondu sur un ton cynique :

« Pour être efficace évidemment ! Vous prenez une kalachnikov, vous tuez tout le monde, c'est très efficace ! Mais c'est quand même pas une voie à suivre, je vous remercie ! » (Entretien, Sète, le 02/07/2018)

Le parallèle que fait l'enquêté entre la stérilisation et l'acte de tuer à la Kalachnikov montre son opinion très défavorable sur cette méthode qui lui paraît déloyale. Bien qu'il reconnaisse son efficacité, il considère que l'Homme fait preuve de lâcheté en l'employant car il ne laisse aucun choix à l'animal. Il a d'ailleurs déjà réfléchi à des alternatives :

« Je voulais proposer qu'ils fassent leur stérilisation sur deux œufs et qu'ils laissent au moins un, un peu comme en Chine quoi l'enfant unique. Il faut leur laisser la joie d'être parents. Je pense que c'est un plaisir pour eux parce qu'ils attendent que l'œuf éclore. » (Entretien, Sète, le 02/07/2018)

Il estime qu'il faut trouver une méthode qui prend en compte l'émotion et les possibles souffrances que peuvent ressentir les oiseaux, d'où son idée de stériliser un œuf sur deux, pour que les goélands puissent avoir « la joie d'être parents ».

Le dévouement des défenseurs pour les goélands et leur préoccupation pour la souffrance animale traduisent un besoin profond de s'occuper de l'autre et de l'humain. Nous supposons, comme l'explique Paul-Louis Colon (2007) dans son mémoire à propos des nourrisseurs, que les actions de sauvetage et de soins de ces habitants pour le goéland consistent à effacer la douleur de l'animal en tant qu'elle est douleur pour l'Homme. C'est une projection de leur souffrance sur l'oiseau. Dès lors, en aidant les goélands, ils se réparent eux-mêmes de la tristesse qu'ils éprouvent face à la cruauté de l'Homme et du monde dans lequel ils vivent. Ils tentent symboliquement de réparer les fautes commises par l'Homme sur l'animal, c'est une mission qui les apaise, qui leur donne l'impression d'apporter un peu d'humanité dans le monde et d'améliorer la société humaine qu'ils perçoivent très négativement. Lors de ses enquêtes sur les nourrisseurs, Nathalie Blanc (1995, 2000) avait remarqué ces mêmes comportements. Les nourrisseurs s'acquittent d'une sorte de « dette » :

« Parfois on aime d'autant mieux l'animal qu'on méprise l'Homme, exploitant la nature, sans contrepartie. D'où l'idée que l'Homme a une dette vis-à-vis de la nature. Et vis-à-vis de lui-même, en tant qu'être de nature : les sociétés humaines le doivent aux générations futures. » (Blanc, 2000 : 162, 163)

Ainsi, comme l'expriment Paul-Louis Colon (2007) et Nathalie Blanc (1995, 2000) à propos des nourrisseurs et comme le formule Éric Baratay, « s'occuper des animaux, c'est [finalement] s'occuper des Hommes » (Baratay, 2012a : 143). D'après l'historien, cette idée n'est pas nouvelle et était déjà présente dès l'Antiquité dans la société (Baratay, 2012a). Au XIX^e siècle, traiter la violence à l'égard de l'animal consistait à éduquer et à discipliner les citoyens pour que la violence ne se répande pas parmi les Hommes. De la même manière, les défenseurs de Lorient et de Sète tentent de réparer des douleurs que des Hommes infligent à l'oiseau mais leur action est aussi, en quelque sorte, une manière de prendre soin d'eux-mêmes et montre un besoin d'améliorer l'humain et sa société qu'ils perçoivent très négativement.

c. Une vision pessimiste des Hommes et du monde dans lequel ils vivent

Le rapport asymétrique entre l'Homme et l'oiseau caractérise la relation entre cette catégorie d'enquêtés et les goélands. Les défenseurs agissent en faveur de l'animal et se placent en tant que sauveurs de ce dernier. À Lorient, ils l'attrapent, le manipulent, le nourrissent, le soignent et le transportent jusqu'aux centres de soins alors que le goéland, souvent blessé, a peu de possibilité

d'agir face à l'habitant, il reste plutôt passif. Aux yeux des enquêtés, il est « démuni », « livré à lui-même » et sans défense face à l'Homme. Il est ainsi rarement acteur dans sa relation avec le défenseur à l'inverse de ce dernier qui y est pleinement engagé. Sa capacité d'agir est faible et le rapport entre l'oiseau et l'humain est inégal, sans réelle réciprocité.

Cet engagement particulier des défenseurs dans leur relation avec le goéland participe de leur manière de penser l'animal et l'environnement. Ils ont à la fois une pensée anthropocentrique et zoocentrique¹³⁸, qui se rapproche d'un « anthropocentrisme déguisé » défini par les sociologues Emmanuel Gouabault et Claudine Burton-Jeangros comme suit : « malgré le développement actuel de nombreuses manifestations zoocentriques, on peut légitimement s'interroger sur leur sincérité et se demander s'il ne s'agit pas de satisfaire d'autres besoins par ce biais. S'agit-il donc parfois d'un zoocentrisme de surface ? » (Gouabault & Burton-Jeangros, 2010 : 303). Bien que les goélands soient reconnus en tant qu'individus comme des êtres sensibles et moraux, leur altérité est effectivement souvent réduite à des caractéristiques humaines et considérée à des fins humaines. Les propos des défenseurs sont teintés d'anthropomorphisme et leur action de sauvetage constitue, entre autres, un moyen d'apaiser les douleurs qu'ils ressentent face à la cruauté des Hommes envers les animaux.

Les défenseurs ont une vision négative des Hommes et de la société d'aujourd'hui. Ils ne se montrent pas intéressés par l'humain. Certains s'excluent du reste des Hommes et se sentent peu concernés ni affectés par leurs problèmes. Le devenir et le sort de l'humanité ne les préoccupent pas. Plusieurs estiment d'ailleurs que la disparition de l'espèce humaine serait bénéfique pour la planète :

« Le social, ça me dépasse. Évidemment, comme tous les fanatiques, comme tous les écoterroristes, l'humain m'intéresse relativement peu. Les humains dans leur ensemble, pour moi, sont une mauvaise chose même si on peut nuancer pour certaines personnes. Mais, c'est vrai que si je me fais chier pendant un mois tous les ans, comme un rustre à sauver les goélands, c'est quand même un petit peu plus à cause de l'humain, plus que du goél ! » (Entretien, Lorient, le 06/06/2018)

La référence à l'écoterrorisme¹³⁹ montre la position radicale de l'enquêté. À l'inverse des plaignants qui considèrent les goélands tels des adversaires à combattre, ce dernier estime que les humains sont les ennemis à éliminer. Il s'approche de l'attitude du misanthrope, de celui qui hait le genre humain et qui a une opinion pessimiste de l'humanité. Tous les défenseurs ne sont pas aussi radicaux dans leurs discours, bien que la majorité n'aime pas beaucoup l'Homme et en dresse un portrait peu élogieux. Ce dernier est qualifié d'« égoïste », d'« hypocrite », d'être « mauvais » et « cruel ». Il est considéré comme nocif et dangereux pour la nature et les animaux : « ce n'est pas l'animal le nuisible, mais c'est les gens les nuisibles » (Entretien, Lorient, le

¹³⁸ Ce courant de pensée se caractérise par la reconnaissance partielle ou entière des animaux comme sujets moraux et va dans le sens d'une version empathique des relations aux animaux (Gouabault & Burton-Jeangros, 2010).

¹³⁹ Terme utilisé pour désigner des actions de terrorisme, sabotages, attentats contre des biens et des personnes considérées comme dangereuses pour la sauvegarde de l'environnement (Triplet, 2017).

19/07/2018). Il est même accusé d'avoir provoqué l'arrivée des goélands dans les milieux urbains et les problèmes qui s'en sont suivis :

« Pour moi, le goéland c'est encore un oiseau sauvage. Le fait qu'il envahisse nos villes, c'est à cause de nous. On a fabriqué ce monstre en fait. On a tout fait pour que le goéland nous emmerde. Avant le goéland, il était sur la côte. » (Entretien, Lorient, le 06/06/2018)

Jean-Pierre Digard (1999) s'est intéressé à ces récentes façons de penser la place de l'Homme et de l'animal dans le monde. Il en parle en termes de « sensibilités écologiques » :

« En réaction contre la "modernité occidentale [qui a transformé la nature en] simple décor duquel trône l'homme", les sensibilités écologiques de la seconde moitié du XX^e siècle tendent à imposer l'idée d'une nature intrinsèquement bonne et harmonieuse, vis-à-vis de laquelle l'homme apparaît surtout comme une menace et un agent de déséquilibre, une sorte d'apprenti sorcier irresponsable et prétentieux. » (Digard, 1999 : 71)

Plus largement, les défenseurs font un constat très pessimiste de la société. Elle leur apparaît de plus en plus violente, qu'il s'agisse des rapports entre les Hommes ou entre les Hommes et les animaux. L'environnement dans lequel ils vivent leur semble hostile et dangereux, notamment à cause des conséquences climatiques de la crise écologique. Certains enquêtés ne se retrouvent plus dans ce monde et perdent confiance en l'humanité. L'un d'eux nous a confié : « le monde est dur (*silence*) le monde est dur (*silence*) moi je ne suis pas fait pour ça. » (Entretien, Lorient, le 28/08/2018). Cette vision négative sur le monde révèle un mal-être profond des défenseurs face à une société humaine qui change et dans laquelle ils ne se reconnaissent plus.

4. Le goéland, compagnon des nourrisseurs

a. L'origine du nourrissage et son évolution en une relation intime

Le nourrissage du goéland a commencé par hasard et de façon involontaire. Il n'a pas été prémédité ni choisi délibérément par le citoyen mais c'est plus l'oiseau qui s'est imposé à l'humain que l'inverse. Avant le nourrissage, la plupart des enquêtés n'appréciaient pas particulièrement les goélands ; l'une, Charlotte avait d'ailleurs une image négative de ces oiseaux à cause de leur mauvaise réputation et des anecdotes qu'elle entendait à leurs propos.

Les habitants sont devenus des nourrisseurs réguliers dans des circonstances légèrement différentes. Certains avaient déjà l'habitude de nourrir les oiseaux (pigeons, moineaux, mésanges...) dans leurs jardins ou dans la rue à côté de chez eux. Un jour, un goéland a profité de cette source quotidienne de nourriture, il est revenu ensuite plusieurs fois jusqu'à que sa présence devienne normale et appréciée par l'habitant. D'autres enquêtés, comme Jean et sa femme, déposaient la gamelle de leurs animaux de compagnie à l'extérieur de chez eux, dans leur jardin ou sur leur terrasse. À plusieurs reprises, ils ont vu un goéland finir les restes :

« Il y a eu une époque où on donnait à manger aux chats et à la chienne dehors, en été, et assez rapidement parce que sinon tout de suite, il y avait des fourmis qui arrivaient. Souvent, les chiens et les chats laissaient un peu au fond de la gamelle et lui [le goéland] arrivait tout de suite après et il finissait toutes les gamelles. Alors après on s'est pris au jeu et on lui donnait directement une petite gamelle. Quand on avait un fond de sardines à l'huile ou de boîtes de thon, on lui donnait. Il adore ça ! Puis dès qu'on fait des grillades de poisson, de maquereaux, de daurades, on lui donne toutes les têtes, les queues, les arrêtes. Il avale tout ça et il est ravi ! » (Entretien, Sète, le 20/04/2018)

Dans le cas de Charlotte, le goéland a été attiré par la nourriture du barbecue :

« La première fois, elle¹⁴⁰[le goéland] est venue sur la table. Je l'ai grondée. Je ne sais pas si tu t'en souviens ? (*elle s'adresse à son père qui est assis à côté de nous et qui nous écoute*). Elle est venue sur la table et elle a senti qu'on faisait le barbecue. Elle est venue et elle s'est mise sur la table, alors je l'ai grondée. Je l'ai faite partir et puis elle s'est posée là et j'ai vu qu'elle avait mal à la patte. Voilà, c'est de là que c'est parti et j'ai commencé à lui donner du pain. Puis après elle est venue tous les jours. » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

Ces expériences révèlent que ces enquêtés, suite à une première rencontre avec le goéland, continuent à le nourrir ; ils se « prennent au jeu » comme l'a formulé Jean. Quant à l'oiseau, c'est la nourriture qui l'a attiré vers l'habitant puis qui a entraîné l'interaction et initié la relation. En effet, le nourrisseur représente pour l'oiseau une source d'approvisionnement facilement accessible, abondante et stable dans le temps.

Plusieurs raisons poussent les individus à poursuivre le nourrissage. Des habitants se sentent investis de la mission d'aider les animaux puisque, de la même manière que les défenseurs, ils ont besoin d'agir face à la détresse des animaux et ils possèdent cette sensibilité qui les dispose à réagir. C'est le cas de Charlotte qui nous a expliqué que c'est parce que l'oiseau est blessé, qu'elle s'occupe de lui :

« Si elle [le goéland] n'avait pas été blessée, j'aurais jamais donné à manger, jamais ! On m'en a tellement dit du mal de ces oiseaux [...] Je la nourris parce qu'elle est blessée sinon je ne m'amuserais pas à la nourrir. Je n'ai pas envie d'attirer tous les autres oiseaux et tous les pigeons et tous les goélands de la ville ! » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

Charlotte est une femme âgée d'une soixantaine années qui a toujours vécu dans la ville de Sète. Elle a perdu sa mère il y a un peu plus de trois ans et vit, depuis cet événement, chez son père. Lorsqu'elle a découvert que le goéland, qui s'était rapproché du barbecue, était blessé, elle s'est sentie obligée de venir à son secours. Sa principale motivation est son souci d'aider un être vivant qui souffre et qui en a besoin, c'est une obligation morale, notamment du fait que sa mère faisait de même avec tous les animaux. Comme le remarque Nathalie Blanc, « identifier la part souffrante d'éléments du vivant, humains ou non-humains, peut conduire à vouloir les prendre en charge, et à vouloir les guérir » (Blanc, 2013 : 135). Charlotte aide donc le goéland au nom de l'être sensible

¹⁴⁰ Charlotte utilise un pronom féminin pour désigner le goéland qu'elle nourrit car elle pense qu'il est de sexe féminin.

que représente l'animal et, tels les défenseurs, elle s'oppose à la souffrance animale. C'est de sa responsabilité, de son devoir et elle manquerait à sa mission si elle décidait d'arrêter de nourrir l'oiseau :

« Je l'ai habituée maintenant, je ne peux pas la laisser tomber. C'est sûr qu'elle [le goéland] peut trouver ailleurs mais bon je l'ai habituée et tant que je suis là, je la nourris. » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

Un autre nourrisseur de Lorient, Jacques, tient un discours similaire à celui de Charlotte. Il est retraité, vit aujourd'hui seul dans son appartement et travaillait autrefois dans des zoos en tant que biologiste. Pendant longtemps, il nourrissait des goélands de sa fenêtre. Mais il a arrêté suite à une lettre de la part du syndic de copropriété lui interdisant de les nourrir, sous peine d'une amende. Il est contrarié de cette situation et ne comprend pas pourquoi il a reçu cet avertissement. Il a effectivement expliqué que depuis plusieurs années, les goélands ne trouvent plus à manger dans les ports de pêche ou dans les espaces naturels, et il estime donc que l'Homme a le devoir de venir à leur secours. Il dénonce l'inaction des municipalités qui, à ses yeux, ne prennent pas en charge la situation de ces oiseaux à la hauteur qu'il faudrait. Face à des pouvoirs publics passifs, il se sent alors investi de la mission d'aider ces animaux. Néanmoins, en raison de la lettre d'avertissement qu'il a reçue, il ne peut plus remplir cette tâche qu'il s'était donnée, du moins officiellement, car plusieurs de ses voisins nous ont confié qu'ils le voyaient encore jeter de la nourriture de sa fenêtre.

Le fait de porter secours aux oiseaux n'est pas toujours la raison invoquée par les enquêtés pour justifier leur nourrissage. D'autres habitants « pris au jeu », à force de voir le goéland revenir tous les jours, prennent finalement plaisir à nourrir l'animal. Ils apprennent à apprécier sa présence quotidienne et finissent par s'attacher à lui. S'ils continuent à le nourrir, ce n'est pas tant pour l'aider mais parce que le nourrissage constitue un passe-temps agréable et/ou que l'oiseau est devenu un réel compagnon au même titre que l'humain.

Ainsi, cette relation entre le nourrisseur et le goéland évolue-t-elle au fil du temps. Elle représente d'abord une distraction ou une mission que l'habitant s'est donnée, sans que se crée un lien spécialement fort entre l'Homme et l'animal. Mais à force de côtoyer chaque jour le goéland et de l'observer, les nourrisseurs se familiarisent avec lui et apprennent à connaître ses comportements et son mode de vie. Au fur et à mesure, la relation devient de plus en plus intime et personnelle :

« Je me suis attachée à elle [le goéland] parce que justement c'est un oiseau que je ne connaissais pas et que j'ai appris à connaître avec elle. Je lui mets la main, je lui porte à manger et elle se laisse approcher. » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

Le goéland est l'objet d'attentions particulières de la part des nourrisseurs qui prennent soin de couper en petits morceaux la nourriture qu'ils lui donnent afin de lui faciliter la tâche. Avec l'expérience, ils ont appris à reconnaître les aliments que l'animal préfère et ils lui en mettent

parfois de côté. L'un d'entre eux, Matthieu, lui achète spécialement certains produits. Il a repéré que le goéland adore les abats de foie et il lui en prend à l'occasion. Il a également remarqué qu'il préfère le pain de mie sans croûtes, ce qui fait qu'il n'achète quasiment plus que ce type de pain aujourd'hui. Charlotte a raconté qu'elle faisait des « gâteries » à son oiseau, à savoir qu'elle ajoute parfois du fromage ou un peu de viande aux restes qu'elle lui donne car elle sait qu'il affectionne particulièrement ces aliments.

Le rapport intime qu'entretient le nourrisseur avec son goéland peut parfois se transformer en une quasi-dépendance. Dès lors, l'oiseau devient un « membre de la famille » ou « un ami » que le nourrisseur désire voir chaque jour. C'est le cas de Matthieu, rencontré dans un café près du port de pêche de Lorient, avec qui nous avons souvent discuté et échangé à propos de sa vie et du goéland qu'il nourrit. Divorcé et âgé d'une soixantaine d'années, il vit seul dans un petit studio situé sur l'avenue de la Perrière, il a arrêté de travailler depuis plusieurs années à cause de graves problèmes de santé. Depuis 2016, il nourrit presque tous les jours un goéland qu'il a surnommé Georginot. Il nous a plusieurs fois montré des photos de l'oiseau, prises avec son téléphone portable. C'est d'ailleurs l'une d'elles qu'il a mise en fond d'écran et qu'il est fier de présenter à ceux qui connaissent Georginot. Ce dernier est pour lui « un ami », un compagnon de tous les jours, il est le seul être vivant qu'il côtoie et qu'il accepte chez lui. Les discussions que nous avons eues avec Matthieu confirment que l'animal, par sa présence quotidienne, tient une place importante dans la vie de cet homme. Plusieurs fois, sur un ton humoristique, il nous dit en parlant de son goéland : « Sans lui, qu'est-ce que je deviendrais ? » ou encore « Je vais bien tant que mon Georginot est là ».

Quant à Charlotte, l'importance de son attachement à l'oiseau se traduit par son inquiétude lorsque ce dernier ne vient pas la voir plusieurs jours de suite :

« Elle [le goéland] ne va jamais loin. Elle est toujours là en face. Si je l'appelle, elle vient et je sais qu'elle est là. Quand elle ne vient pas, ça m'inquiète. Ce matin, j'ai dit à mon père : "tu l'as vu ?" il me dit : "non", je dis : "c'est bizarre. Bon elle a dû manger deux fois hier donc elle doit ne pas avoir faim." » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

La nourrisseuse parle du goéland comme une mère, de son enfant. Elle se sent responsable de l'oiseau, s'inquiète de ne pas le voir et se préoccupe de savoir s'il a bien mangé. Elle souhaite qu'il soit en bonne santé et se rassure en se disant : « elle [le goéland] est grosse on voit qu'elle mange bien ». Comme des parents qui assistent au départ du cocon familial de leur enfant à l'âge adulte, elle souhaite au cas où le goéland déciderait de prendre ses distances avec elle, qu'il soit heureux et que rien de grave ne lui arrive :

« Si je ne la [le goéland] voyais plus, je serais dépitée si tu veux. Je dirais, tiens elle vient plus, elle a trouvé ailleurs. Bon je serais contente pour elle du moment qu'elle mange. Mais ça m'embêterait si on venait me dire : "tiens, elle s'est faite écrasée" ou tu vois autre chose du même genre [...] Il suffit que tu saches que l'animal ne soit pas malheureux, après c'est la vie, tu n'y peux rien ! » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

Son propos révèle sa déception et son chagrin quant au possible départ de l'oiseau, qui serait vécu comme un abandon. Elle perdrait le lien intime qu'elle a entretenu et créé jusqu'à ce jour avec lui. D'autres habitants parlent de « manque », « de vide » ou « de drôles d'effets » si l'oiseau ne venait plus les voir.

La relation entre un nourrisseur et un goéland n'évolue pas toujours en un rapport intime et positif mais elle peut se transformer en une relation négative. Pour illustrer ce propos, nous souhaitons décrire en particulier l'histoire d'un enquêté. Bien que ce dernier fasse plutôt partie de la catégorie des plaignants, son expérience montre que la frontière entre le plaignant et le nourrisseur est poreuse et peut s'inverser rapidement. L'habitant en question a commencé à nourrir un goéland lorsqu'il s'est installé à Lorient en 1992 :

« J'étais novice et je n'avais pas vu de goélands de près. Je découvrais le monde maritime. J'avais seulement vécu en région parisienne, j'avais vécu à Amiens et j'avais vécu à Chalon. Enfin bref c'était ma première incursion en Bretagne. Enfin non, j'étais déjà venu en vacances mais en vacances on ne s'intéresse pas à ces choses-là. C'est quand j'ai passé quatre années à travailler à Lorient, en habitant au centre-ville et en travaillant au centre-ville, que je découvrais des choses que je n'avais pas vu ailleurs, dont les goélands qui venaient frapper pour avoir de la nourriture. Et j'ai commencé à les nourrir parce qu'on ne connaît pas et on trouve que c'est joli. On trouve qu'ils sont intelligents par le fait qu'ils viennent comme ça. On dirait presque qu'ils sont apprivoisés. » (Entretien, Lorient, le 01/08/2018)

Non natif de la région, il justifie son geste par l'ignorance qu'il avait du territoire et par son attirance pour le caractère nouveau et exotique du goéland. Nous avons déjà vu que cet attrait pour l'exotisme est l'une des raisons qui peut pousser les habitants à nourrir les oiseaux (Berthier *et al.*, 2017). Néanmoins, cet habitant a cessé au bout de quelques semaines de nourrir le goéland suite aux remarques de ses voisins qui lui ont fait comprendre que c'était interdit. Il nous a confié qu'il avait aussi rapidement constaté que les goélands abîmaient les toits et se comportaient parfois de façon agressive. Face à cette expérience, il a changé de regard sur l'oiseau et n'aurait aujourd'hui plus l'idée de nourrir un goéland. Depuis trois ans, il est même légèrement gêné par les nuisances sonores et les salissures que provoque un goéland qui niche sur son toit.

Pour finir, nous souhaiterions évoquer le témoignage d'un nourrisseur dont nous n'avons pas encore parlé. Cet habitant ne fait pas partie des 80 enquêtés interrogés et n'est donc pas intégré dans notre catégorie des nourrisseurs. Ce choix se justifie par le fait que l'échange que nous avons eu avec lui ne peut pas être considéré comme les entretiens semi-directifs enregistrés avec les autres enquêtés, ni ne peut être traité de la même manière. En effet, nous n'avons eu avec lui que des discussions informelles, plus ou moins courtes, sur le quai du port de pêche de Lorient. Nous étions fréquemment coupés dans notre conversation par ses amis ou des pêcheurs, qui se promenaient sur le port et qui se mêlaient parfois à notre échange. Néanmoins, bien que notre entretien avec lui n'ait pas pris la même forme que ceux que nous avons réalisés avec les autres enquêtés, nous estimons que l'histoire de cet habitant est intéressante car elle est différente de celles des nourrisseurs que nous venons d'évoquer et la complète. Plus largement, elle révèle la

diversité des relations que peuvent entretenir les nourrisseurs avec le goéland. Ce nourrisseur en question est un ancien chasseur à la retraite qui habite à Arras dans le nord de la France, mais qui a un appartement à Lorient, où il vient pour les vacances. Il aime particulièrement aller sur les quais du port de Keroman pour pêcher à la canne et pour retrouver ses amis. Il y a vingt ans, il a trouvé un poussin sur le quai, l'a nourri pendant plusieurs jours puis a décidé de l'amener chez lui à Arras. Il l'a alors laissé dans son jardin en compagnie de ses canards et l'a appelé Arthur. Aujourd'hui, le goéland a grandi et se trouve toujours dans sa maison dans le nord de la France. L'habitant raconte que l'oiseau n'a jamais essayé de partir de son jardin et qu'il ne sait même pas voler. Lorsque nous lui demandons s'il aime les goélands, il nous répond : « pas plus que ça, un peu comme tous les oiseaux ». Il les trouve beaux mais un peu trop nombreux : « Ils nous envahissent », « il y en a partout » nous a-t-il dit. En revanche, il ne croit pas à l'agressivité des goélands dénoncée par les plaignants, mais il nous a confié qu'il serait prêt à les tuer si c'était nécessaire. Son regard ambivalent sur l'oiseau, différent des nourrisseurs précédemment évoqués, pose question. L'homme est chasseur et, comme celui de Sète qui était plaignant, il dévalorise l'espèce, est capable de tirer sur ces oiseaux. Néanmoins, à la différence du chasseur de Sète, il nourrit un goéland et il semble attaché à l'animal (nous avons particulièrement remarqué cette affection lorsqu'il nous a expliqué les aliments préférés de son goéland Arthur). Ses comportements, ses sentiments et représentations vis-à-vis des oiseaux paraissent donc contradictoires. L'une des raisons de cette discordance n'est-elle pas que les nourrisseurs considèrent le goéland qu'il nourrisse comme différent des autres individus de son espèce ?

b. L'oiseau du nourrisseur, un goéland pas comme les autres

Les nourrisseurs apprécient le goéland en tant qu'individu puisqu'ils sont attachés à un oiseau en particulier et non à l'espèce. Cette dernière les laisse indifférents comme l'exprime cette phrase de Matthieu : « moi je m'en fous des goélands, à part GeorGINOT » (Entretien, Lorient, le 21/02/2018). Elle est parfois l'objet de critiques, les goélands étant jugés trop nombreux en ville, agressifs et gênants. Cet intérêt pour l'individu va à l'encontre des résultats de l'enquête de la biologiste Jacqueline Weber et de ses collègues (1994) concernant les nourrisseurs de pigeons. Ils décrivent des personnes plus intéressées par l'acte de nourrir que par les oiseaux en eux-mêmes. Ils indiquent qu'elles ne font parfois que déposer de la nourriture et repartent sans avoir eu d'interaction avec les pigeons. Lors de leur enquête dans la région parisienne, Paul-Louis Colon et Nicolas Lequarré (2013) ont fait la même observation. Les nourrisseurs prennent en charge un groupe de pigeons mais les oiseaux ne sont ni individualisés ni nommés. À l'inverse, les enquêtés rencontrés durant notre terrain (à l'exception de Jacques) ne nourrissent qu'un goéland et lui ont tous choisi un prénom. Ils ont expliqué qu'ils n'accepteraient pas de donner à manger à d'autres individus de l'espèce, c'est comme une exception faite pour l'animal qui vient leur rendre visite tous les jours. L'une des raisons de cette attitude des nourrisseurs est que ce n'est pas le goéland en tant qu'oiseau, groupe et/ou espèce qu'il incarne lorsqu'il vient voir l'habitant mais le goéland en tant que compagnon et/ou protégé. La relation entre l'Homme et l'oiseau est personnelle et engage un face-à-face seulement entre deux individus, entre un humain et un oiseau. Nous pouvons également supposer que la taille imposante du goéland, plus grande que celle des

pigeons ou des moineaux, participe de cette différence entre nos résultats et ceux de Jacqueline Weber et ses collègues (1994), de Paul-Louis Colon et Nicolas Lequarré (2013). Les goélands sont facilement visibles et ce, d'autant plus en groupe, ce qui peut attirer des ennuis aux nourrisseurs vis-à-vis des voisins et de la municipalité.

En outre, les nourrisseurs individualisent le goéland qu'ils nourrissent et savent le distinguer parmi les autres individus de son espèce. Ils lui reconnaissent des habitudes, des comportements et lui attribuent des caractères propres. Charlotte est capable d'identifier le cri de son oiseau parmi d'autres, Jean pense qu'il a un bec plus foncé et plus petit que ceux de son espèce. Pour reconnaître son Georginot dans un groupe de goélands, Matthieu a expliqué son astuce : il agite les bras pour faire peur aux oiseaux, le goéland qui ne s'envole pas et qui n'est pas effrayé est Georginot. Dans la manière dont les nourrisseurs pensent leur goéland, l'animal n'est pas un élément interchangeable et générique de l'environnement mais il est individualisé. C'est une individualité qui s'est opérée à travers un compagnonnage quotidien construit sur la durée (Blanc, 2010). L'animal est nommé : Jezebel pour Charlotte, Laurent pour Jean, Georginot pour Matthieu et Arthur pour le chasseur. La plupart sont des prénoms humains, ce qui révèle la proximité entre le goéland et le nourrisseur. Charlotte a choisi Jezebel en l'honneur d'une chanson de Charles Aznavour que sa mère aimait beaucoup tandis que Jean a expliqué qu'il avait choisi Laurent parce que « Laurent le gabian, ça sonnait bien ! », « ça rime Laurent le gabian ! » (Entretien, Sète, le 20/04/2018).

Les nourrisseurs se sentent proches de l'oiseau et anthropomorphisent régulièrement son comportement. Par ce rapprochement entre l'animal et eux-mêmes, il ne s'agit pas tout à fait de « s'identifier, mais de prêter à la nature des vertus imaginaires ou réelles, qui rendent sa fréquentation, et la relation établie avec lui, nécessaire, voire providentielle » (Blanc, 2013 : 134). Matthieu nous a effectivement fait remarquer que, comme lui, Georginot n'aime pas les tomates. Charlotte pense que son goéland est une femelle à cause de ses formes plus rondes et de son comportement. Elle a également expliqué que chaque année Jezebel lui amène son poussin pour le lui présenter, attitude de l'oiseau qu'elle associe à celle d'une mère. Jean a perçu chez Laurent de la tristesse qu'il associe à une séparation avec « sa copine » :

« L'an dernier, il avait l'air un peu désemparé. Il a commencé à nous faire un nid en plein dans le passage, en plein dans le passage de la porte d'entrée. Finalement il a compris que ce n'était pas l'endroit idéal. Mais il avait l'air désemparé. Je crois que c'est parce que sa copine s'était barrée donc il cherchait à continuer à faire son nid. » (Entretien, Sète, le 20/04/2018)

L'oiseau des nourrisseurs semble être un goéland à part et différent de tous les autres représentants de son espèce. Il n'est pas associé au reste des goélands qui provoquent des nuisances en ville, à ceux qui sont réputés gênants, agressifs et envahissants :

« Mon beau-frère qui habitait sur le quai, il avait une pergola. Les goélands ont tout détruit mais ici ils ne font pas, ils ne font rien et ils n'attaquent pas. » (Entretien, Sète, le 20/04/2018)

Il paraît calme, silencieux, propre, ne salissant jamais les terrasses ou les façades des maisons des nourrisseurs. Il est sage, irréprochable et il ne cause aucun tort. Grâce à la relation intime et personnelle que l'oiseau entretient avec l'habitant, il est donc épargné et préservé de tous les reproches énoncés vis-à-vis des autres goélands.

De surcroît, l'oiseau que nourrissent les habitants est considéré comme étant sauvage du fait qu'il garde toujours une distance avec les citadins. Ces derniers peuvent rarement le toucher, quelques-uns lui donnent de la nourriture de la main mais le contact ne va jamais plus loin :

« Je l'ai fait qu'une fois [la toucher]. Je l'ai touchée pendant qu'elle mangeait, je lui ai touché la tête. Elle a rien dit elle a continué à manger. Mais je ne veux pas trop l'habituer parce qu'on ne sait pas ce qui peut se passer. Je préfère qu'elle reste sauvage, moi je préfère les animaux dans leur milieu naturel. Ce n'est pas des animaux de cirque, j'ai horreur de ça ! » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

C'est de la volonté de l'habitant de ne pas aller jusqu'à toucher l'animal, par peur de le dénaturer. Bien que le goéland vienne les voir quasiment chaque jour, les nourrisseurs le considèrent autonome, libre et agissant selon sa volonté indépendamment de l'Homme. Ils savent que l'oiseau peut subitement décider d'arrêter de venir leur rendre visite, certains avouent même avec regrets, que leur goéland vient les voir plus pour la nourriture que pour leur propre personne. Matthieu remarque d'ailleurs avec humour : « C'est finalement moi qui est plus à l'animal que l'inverse » (Entretien, Lorient, le 21/02/2018). Il comprend que c'est lui qui a plus besoin de l'oiseau que le contraire. De la même manière, Nathalie Blanc constate que les animaux de compagnie possèdent ce pouvoir vis-à-vis de leur maître : « Le maître cède à l'animal : le rapport de domestication s'inverse. L'animal commande l'Homme » (Blanc, 2000 : 21).

Contrairement aux défenseurs, le goéland n'est pas toujours pensé en termes de victime passive qui subit les méfaits de la société humaine mais il est acteur de son existence. C'est le cas de Jean qui le considère comme un être capable de s'adapter et de faire des choix :

« Je pense que les gabians, si à un moment donné la vie est irrespirable à Sète ou dans les alentours de Sète, tout doucement ils iront ailleurs. » (Entretien, Sète, le 20/04/2018)

Des études qui se sont intéressées aux nourrisseurs montrent que ces derniers considèrent l'animal dont ils s'occupent comme une victime de la ville et/ou de la cruauté de l'Homme (Blanc, 2000 ; Colon & Lequarré, 2013 ; Lemoine & Sauvage, 1997). Passif, il aurait nécessairement besoin d'aide pour s'en sortir. Notre recherche dévoile que Jacques pense le goéland de cette façon mais d'autres, comme Jean et Matthieu, ne partagent pas cette représentation. Ils perçoivent l'oiseau comme un être acteur de la relation et pouvant se débrouiller sans eux. Nous pouvons supposer que la taille imposante du goéland, son caractère prédateur et charismatique participe de la différence entre nos résultats et ceux des autres études. Ils font du goéland un oiseau qui sera plus difficilement considéré comme vulnérable et victime que d'autres animaux.

Bien que la plupart des nourrisseurs perçoivent unanimement le goéland qu'ils nourrissent comme un animal sauvage, libre et autonome, ils expriment aussi une certaine confusion quant à ce statut de sauvage. Leur goéland est un sauvage qui ne correspond pas tout à fait à la définition classique du sauvage que se représentent les habitants. Il est à part, il n'est pas un sauvage comme les autres mais il est plutôt un « un sauvage qu'on peut approcher » et « qu'on peut presque apprivoiser ». Il paraît également d'une nature sauvage différente des autres représentants de son espèce, du fait de sa proximité avec l'Homme et de la relation qu'il entretient avec les nourrisseurs :

« Quand on allait à la décharge à Listel vers la plage, ils s'envolaient parce qu'ils étaient en groupe et ils étaient assez sauvages, on ne pouvait pas les approcher. Mais les goélands qui viennent ici tous les jours, c'est quand même un autre rapport. Ils ne sont pas domestiqués mais enfin ils nous connaissent. Ils ont l'habitude de nous voir, ils ont l'habitude de venir manger. Ce n'est pas du tout le même comportement que les autres. » (Entretien, Sète, le 20/04/2018)

Il n'est pour autant, jamais assimilé à un animal domestique dans les discours. Il se situe entre le domestique et le sauvage et fait partie de ces animaux hybrides, produits de la nature et de la culture, (Latour, 1997) et de ces cas-limite décrits par Jean-Pierre Digard (1988). Il est le compagnon de ces nourrisseurs et en même temps, il incarne la nature sauvage presque sacrée qu'il ne faut pas dénaturer ni transformer.

c. Un groupe diversifié d'habitants animés par un même besoin de sociabilité

Tous les nourrisseurs rencontrés portent un regard négatif sur l'humain : l'Homme est « mauvais », « méchant » et n'apporte que du mal sur la Terre. Comme le dit Charlotte, « Le goéland c'est sauvage, mais bon le plus sauvage, c'est les humains ! » (Entretien, Sète, le 19/04/2018). Ces habitants n'ont pas confiance en l'Homme, en ses idées ni en ses projets, pour régler les problèmes sociétaux et écologiques actuels (guerre, érosion de la biodiversité, catastrophes naturels...) car l'Homme est considéré comme abîmer et pervertir tout ce qu'il touche :

« Moi en règle générale, par expérience, tout ce qu'on a fait à part certains qui ont réussi, n'a pas marché. On voit que toutes les espèces sont en train de disparaître, et comme par hasard c'est en grande partie à cause de l'occupation humaine et de la façon dont on se comporte avec la planète et tout ça (*silence*) donc dès qu'on prend une initiative à part certains, je vous dis qui sont quand même arrivés à ce qu'une espèce soit protégée, je ne suis pas pour. Je ne suis pas complètement contre une intervention humaine quand elles sont faites intelligemment, mais en règle générale on fait tellement n'importe quoi par rapport à la planète qu'après il y a des conséquences terribles. Donc je n'ai pas une vraie confiance à l'aveugle avec les idées humaines et, par rapport à ça, je pense que les animaux et la nature en général en fonction de ce qu'il se passe sur la planète s'adapte ou s'adapte pas. Mais il y a toujours une évolution (*il réfléchit*) alors qui n'est pas forcément dans le bon sens, mais les choses se transforment plus ou moins naturellement en tout cas. » (Entretien, Sète, le 20/04/2018)

Aux yeux des nourrisseurs, l'Homme représente un danger pour les autres espèces animales qui doivent s'en méfier. Cette façon de penser explique pourquoi ces habitants évitent de toucher le goéland qu'il nourrisse et de trop s'en approcher :

« Non je ne caresse pas mon goéland. Moi, je n'insiste pas d'ailleurs. Je n'essaye même pas de lui donner à manger dans la main. On a toujours un rapport distant. Je ne crois pas que ça leur rend service aux goélands de les caresser parce qu'après ils vont avoir confiance en l'Homme et l'Homme va les tuer. La plupart du temps, c'est ce qui se passe. » (Entretien, Sète, le 20/04/2018)

L'oiseau sert de support pour dénoncer les vices et la méchanceté de l'être humain. Les nourrisseurs déclarent ainsi préférer l'animal qui leur apparaît plus digne, honorable et bienveillant que l'Homme :

« Un animal, il te dit merci, il est toujours heureux de te voir alors que les humains tu leur donnes à manger et rien. Je pense qu'on a besoin de reconnaissance quelque part, bon, quand il n'y en a pas avec les humains qu'est-ce que tu fais ? Tu le fais avec les animaux. » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

L'idée que se font les nourrisseurs de l'Homme ressemble à celle des défenseurs : l'humain est jugé « cruel » et « égoïste », il constitue une menace pour les animaux et la biodiversité et les nourrisseurs autant que les défenseurs se méfient des idées et des actions de l'Homme. Leur vision est cependant un peu moins négative, radicale car les nourrisseurs ne cherchent pas forcément à s'exclure de la société humaine et à s'y opposer frontalement, contrairement aux défenseurs. Ils montrent un besoin de sociabilité et de contacts avec l'autre. Le fait que le goéland revienne les voir quasiment chaque jour est effectivement vécu comme un gage de reconnaissance de sa part ; c'est la contrepartie qu'il offre, en échange d'un don de nourriture. Les nourrisseurs voient dans certains comportements de l'oiseau des marques de respects et des gestes de gratitude à leur égard. C'est le cas de Charlotte qui explique que pour la remercier Jezebel lui ramène, chaque année, son poussin pour le lui présenter. L'animal remplit un besoin de reconnaissance, et participe d'une estime de soi que la nourrisseuse n'arrive pas à trouver auprès de l'Homme. Il compense l'indifférence générale qu'elle perçoit et ressent entre les humains. Ce que recherchent Charlotte et d'autres nourrisseurs dans leur relation avec l'oiseau, c'est finalement « l'identification et la reconnaissance de ce qu'elles sont elles-mêmes, dans leur individualité plongée dans le monde » (Chanvallon, 2009 : 453). Ce désir de reconnaissance révèle un besoin de lien social et une nécessité de retisser des solidarités entre humains, entre humains et non-humains (Digard, 1999). Par sa présence régulière et familière, l'animal comble en partie ce manque de l'habitant. Ce dernier entretient un lien de compagnonnage avec son goéland : il l'attend, l'appelle par son surnom, achète des aliments spécialement pour lui, le nourrit et lui parle. L'oiseau est également créateur de liens social. Depuis que Charlotte nourrit son goéland, elle connaît mieux certains voisins avec qui elle discute plus fréquemment qu'avant. Plusieurs lui apportent régulièrement de la nourriture pour Jezebel, l'un est pêcheur et ramène souvent des restes de crevettes ou de poissons. Les moments où Charlotte donne à manger à son oiseau constituent également parfois des occasions privilégiées pour discuter avec des passants qui curieux de voir une telle scène, s'approchent pour regarder :

« Lorsque je m'en occupe, les gens s'arrêtent et la photographient l'été parce qu'ils ne sont pas habitués à voir un goéland de si près. Elle reste sur le fronton de la villa là-bas et les gens s'arrêtent et la regardent manger et on discute. » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

Nous pourrions comparer la relation entre les nourrisseurs et leur goéland à celle qui existe entre les habitants et leur animal domestique. Céline Royer (2012) qui a réalisé une thèse d'exercice en Médecine Vétérinaire sur les relations entre les chiens et les humains explique qu'il « existe de nombreux états pathologiques ou sentiments de mal-être au cours desquels l'animal, et notamment le chien, peut être un compagnon apportant un soulagement ou une aide réelle à l'homme » (Royer, 2012 : 38). Le goéland, tel que le chien, peut être un compagnon qui aide les habitants à supporter l'isolement et/ou l'indifférence générale de la société humaine. Comme pour les défenseurs, il leur permet de se réparer eux-mêmes et de se sentir mieux. Nathalie Blanc (1995) lors de son enquête sur les nourrisseurs de chats à Lyon avait constaté cette même fonction de l'animal, elle rapporte le propos d'une habitante :

« Ils [les chats] m'apportent beaucoup. J'ai un fils totalement paralysé. J'ai été très mal mariée avec un mari qui buvait et me battait. Il est décédé il y a 22 ans. Je me suis rabattue sur les bêtes. Je les ai toujours aimées mais j'avais un père qui ne les aimait pas. Je me suis vengée. C'est des vies de sacrifice les bêtes. Mais je ne regrette pas car ils apportent beaucoup et on sait qu'on fait du bien autour de soi. » (Blanc, 1995 : 327)

Autant pour les défenseurs que les nourrisseurs, s'occuper de l'oiseau revient à s'occuper de l'Homme (Baratay, 2012a ; Blanc, 2000 ; Colon, 2007). La différence entre les deux catégories d'habitants est que les nourrisseurs expriment clairement leur besoin profond de lien social et de reconnaissance.

Pour finir, il est intéressant de se pencher sur les profils sociologiques des nourrisseurs de goélands et de les confronter aux résultats des autres études réalisées sur des nourrisseurs (Blanc, 2000 ; Colon & Lequarré, 2013 ; Lemoine & Sauvage, 1997 ; Weber *et al.*, 1994). Ce travail permet de mieux comprendre quelles sont ces personnes qui nourrissent les goélands et d'avoir des éléments de réponse quant au besoin de sociabilité qu'elles peuvent ressentir. Comme l'avaient constaté Paul-Louis Colon et Nicolas Lequarré (2013) à propos des nourrisseurs de pigeons, ceux que nous avons rencontrés ne constituent pas un groupe homogène. Leur sexe, leur âge, leur situation familiale et sociale diffèrent (tableau 12). Les études de Nathalie Blanc portant sur les nourrisseurs de chats errants (2000) ou celles d'André Lemoine et André Sauvage consacrées aux nourrisseurs d'oiseaux (1997) révèlent pourtant des nourrisseurs majoritairement de sexe féminin, âgés et vivants depuis longtemps dans leur quartier. Ils sont décrits comme étant isolés et en marge de la société. Paul-Louis Colon et Nicolas Lequarré (2013) rapportent qu'ils ressentent de l'hostilité à l'égard des autres nourrisseurs et qu'ils procèdent à des stratégies pour se faire discrets lorsqu'ils nourrissent les pigeons. Nos résultats sont différents de l'ensemble de ces études (tableau 12). Les nourrisseurs interrogés sont des hommes et des femmes, plusieurs n'habitent que depuis trois ou dix ans dans leur quartier, l'un travaille et plusieurs ont une vie de famille (tableau 12). Leur pratique n'est pas spécialement cachée et est même souvent connue de

leur entourage, qui apporte à l'occasion de la nourriture pour le goéland. Bien que Matthieu vive seul, il a des amis, fréquente les employés du port et passe beaucoup de temps en dehors de chez lui. Seul Jacques peut sembler isolé socialement, son nourrissage ayant été dénoncé au syndicat de copropriété par des voisins. En conséquence, les nourrisseurs rencontrés durant l'enquête de terrain ne ressemblent pas vraiment aux nourrisseurs décrits par Nathalie Blanc, André Lemoine, André Sauvage, Paul-Louis Colon et Nicolas Lequarré. Ils ne répondent pas complètement aux profils sociaux et aux critères d'isolement évoqués par ces auteurs. Certains ont des existences particulières et originales (Charlotte vit chez son père, Jean est artiste, Matthieu est divorcé...) mais elles ne peuvent pas se résumer à des vies souvent considérées comme malheureuses, à la marge de notre société et inadaptées socialement.

	Jean	Charlotte	Jacques	Matthieu
Âge	56	47	69	65
Situation familiale et sociale	Vit en couple Artiste Peintre	Vit chez son père Métier non renseigné	Vit seul Retraité et ancien biologiste travaillant dans des zoos	Vit seul Retraité et ancien électricien
Originaire de la région où nous l'avons interrogé	Oui	Oui	Oui	Oui
Nombre d'années vécues dans la ville	40	40 (mais seulement depuis 3 ans dans son logement actuel)	Non renseigné	10

Tableau 12 : Rappel de quelques caractéristiques sociologiques des nourrisseurs rencontrés

5. L'indifférence de certains habitants

a. Une apparente neutralité de l'habitant vis-à-vis du goéland

Avec ces citoyens indifférents à l'oiseau, les entretiens ont été moins longs qu'avec les autres catégories d'habitants. Les enquêtés répondaient avec des phrases courtes et développaient peu leurs idées. Plusieurs d'entre eux, lors de la prise de rendez-vous au téléphone, nous ont dit qu'ils n'étaient pas intéressés pour nous parler de l'oiseau tandis que d'autres ont prévenu qu'ils n'avaient aucune connaissance sur les goélands et qu'ils avaient peur de ne pas avoir grand-chose à nous dire. Pendant l'entretien, ces habitants ont peu exprimé leur opinion vis-à-vis de l'oiseau, ils avaient rarement un avis tranché et catégorique sur l'animal :

« Ce n'est pas qu'on l'aime pas ou qu'on l'aime bien. Ça vit comme nous. Ça vit sur l'eau. »
(Entretien, Sète, le 20/06/2018)

« Je n'ai pas d'opinions sur sa beauté. Je ne peux pas dire que ce soit vraiment beau, ça dépend comment on le voit, si on le voit c'est vrai au vol ou bien si on le voit comme ça. » (Entretien, Lorient, le 26/07/2018)

Ces propos donnent l'impression que ces enquêtés n'éprouvent aucun sentiment ni aucune émotion pour l'animal et qu'ils ne sont pas spécialement attachés à lui. À leurs yeux, le goéland est un élément interchangeable qui pourrait être remplacé par un autre animal, par un autre objet. Il est extérieur à l'humain, n'interagit pas avec lui et vit de façon autonome. L'existence de l'habitant et de celle de l'oiseau ne sont pas liées étant donné qu'ils vivent dans deux univers séparés où n'existe aucun échange. Cette manière de penser le monde caractérise l'ontologie naturaliste décrite par Philippe Descola (2005). Elle fait de l'Homme et du goéland, des êtres qui se rejoignent par leur physicalité mais se distinguent par leur intériorité et leurs esprits. Or, cette représentation empêche toute interaction entre l'habitant et l'oiseau et elle ne contribue pas au développement des sentiments de l'humain vis-à-vis de l'animal. Dans ce cadre, les indifférents ne sont pas spécialement affectés par la possible disparition des goélands car les oiseaux seraient remplacés par un autre « décor »¹⁴¹ :

« Non, non, je ne serais pas triste s'il y avait plus de goélands à Sète. Le gabian, il fait sa vie [...] Ce n'est pas quelque chose où on s'accroche quoi. C'est parce qu'il n'est pas notre ami. » (Entretien, Sète, le 20/06/2018)

On peut se demander pourquoi ces habitants se montrent indifférents à l'oiseau et notamment vis-à-vis de sa présence en ville. Plusieurs ne connaissent pas les problèmes que pose le goéland aux citoyens et n'ont jamais entendu de voisins ou de personnes se plaindre. Leur ignorance de la situation participe probablement de leur indifférence à l'oiseau. N'interagissant pas avec l'animal, n'étant pas informés par ses nuisances et étant peu préoccupés par sa présence en ville, ils ont rarement l'occasion de réfléchir à leur relation avec lui et de prendre conscience de leurs sentiments à son égard. Ils « vivent avec » sans s'en occuper :

« C'est vrai qu'on ne prête pas tellement attention parce qu'on a l'habitude de le voir. On vit avec. » (Entretien, Sète, le 26/07/2018)

D'autres enquêtés classés dans cette catégorie d'habitants connaissent les ennuis que provoquent les goélands en ville et sont susceptibles de les subir mais ils ne prennent pas position vis-à-vis de cette situation. Ils ont alors une attitude très détachée et distanciée. C'est le cas de deux habitants qui ont été représentants du syndicat de copropriété de leur immeuble et qui ont dû répondre à des plaintes de résidents suite à des nids sur le toit. Ils nous ont confié, qu'à titre personnel, ils n'étaient pas forcément gênés par les goélands. L'un a déclaré clairement qu'il n'aurait pas appelé la mairie s'il n'avait pas été représentant de syndicat :

« Quand j'ai cherché des informations sur les goélands, le propos n'était pas de m'intéresser à l'oiseau par lui-même mais simplement de savoir comment régler ce problème qui semblait se poser à pas mal de personnes dans la résidence. Moi, je veux dire que je n'aurais pas été président du conseil syndical, je n'aurais pas fait la démarche de demander comment on réglait le problème des gabians. C'est le fait que plusieurs copropriétés aient interrogé le conseil syndical qu'on s'est tout

¹⁴¹ Le terme rejoint la deuxième définition que nous avons donnée du décor (cf. p. 231).

naturellement posé la question et interrogé aussi sur le sujet [...] Moi je vous dis, la problématique gabian, moi ça fait quatre ans, j'entame la cinquième année du conseil syndical. Ça fait cinq ans que pour moi, c'est devenu un sujet de discussion parce qu'on m'en parle. Avant ça faisait partie de la carte postale ! Je n'ai pas été vraiment gêné à titre personnel par ça. » (Entretien, Sète, le 28/06/2018)

Concernant l'oiseau, ces deux habitants ont surtout rapporté des propos et des expériences d'habitants de leurs résidences. Ils s'exprimaient très rarement à titre personnel, donnaient peu leur avis sur l'animal et ne s'incluaient pas dans le groupe de plaignants mais ils parlaient en tant que représentant de syndic de copropriété :

« On entend surtout des gens dire qu'est-ce que c'est embêtant les cris d'oiseaux, ça braille, on ne peut pas dormir, des trucs comme ça [...] Didier, qui venait en vacances quelques années de l'autre côté-là. Il entendait. Vu que lui il dort la fenêtre ouverte donc il n'aimait pas beaucoup les goélands (*silence*) bien sûr parce que quand ça crie, ça crie quand même assez fort ! Il y a des moments ça l'énervait. Je comprends (*silence*) oui, oui. » (Entretien, Lorient, le 26/07/2018)

« Il y a pas mal de gens dans la copropriété qui s'en plaignaient parce que c'était bruyant. Il y a des gens qui viennent en vacances, il y a, il y a des gens qui se lèvent tard et il y a beaucoup de retraités, donc bon c'est normal. » (Entretien, Sète, le 28/06/2018)

Probablement habitués dans leur rôle de représentant de syndic à ne pas émettre de jugements mais à écouter les problèmes et à les régler, ces deux habitants s'abstenaient de donner leur opinion sur les conflits entre les résidents et les goélands et de livrer leurs sentiments sur l'animal. Nous les avons pourtant incités et encouragés à s'exprimer plus personnellement mais nos essais n'ont pas été très concluants. Nous pouvons nous demander pourquoi ces habitants gardaient cette position de neutralité vis-à-vis de l'oiseau et se cachaient derrière leur fonction de représentants de syndic. Quels sont les intérêts de cette neutralité ? Était-elle volontaire ? L'un des enquêtés qui était peu intéressé par l'oiseau, nous avait prévenu au téléphone qu'il ne connaissait rien sur l'oiseau et ne voyait pas l'intérêt d'un tel entretien. Nous avons dû insister pour pouvoir l'interroger. Nous pensons que cet habitant, ignorant et indifférent au goéland, s'est ainsi appuyé sur l'expérience qu'il a eue en tant que représentant de syndic et sur les différents propos de ses voisins pour construire son discours. N'ayant rien vécu de particulier avec l'animal, il avait peut-être l'impression de n'être pas légitime pour en parler. Nous avons effectivement senti plusieurs fois, durant la conversation, un manque de confiance pour répondre à plusieurs de nos questions. L'enquêté nous renvoyait constamment aux scientifiques ou à l'expérience d'autres habitants. Lorsque nous lui avons demandé s'il connaissait des connaissances sur les oiseaux, il a par exemple répondu :

« Non. Mais il y en a qui s'intéressent, ceux qui étudient, les spécialistes d'oiseaux. C'est leur métier. Je pensais aussi à mon fils (*il réfléchit*) peut-être que lui, il était intéressé au départ. C'est vrai qu'il était intéressé par les oiseaux. C'est sûr que peut-être si on lui aurait posé cette question, il était peut-être apte à vous répondre, un peu plus que moi (*silence*) chacun a ses passions. » (Entretien, Lorient, le 26/07/2018)

Le second habitant représentant de syndic à Sète connaissait mieux les débats autour de la problématique du goéland urbain. Nous pouvons supposer qu'il restait neutre et ne voulait pas s'engager par peur d'être stigmatisé, d'être associé à un « écolo » ou au contraire à un conservateur, un réactionnaire. Dans son cas, l'indifférence constitue peut-être une forme d'autodéfense pour ne pas être critiqué ni blâmé.

Un autre élément complémentaire peut expliquer ce sentiment d'indifférence des habitants à l'égard de l'oiseau. Pour certains citoyens, le fait de garder une opinion neutre à l'égard du goéland traduirait un désir de respecter le territoire dans lequel ils vivent :

« Depuis que je les ai découverts, l'animal par lui-même je ne le déteste pas plus, pas moins qu'avant quoi ! Je ne l'aime pas plus, pas moins qu'avant ! Il fait partie de la ville c'est comme si on voulait éliminer le sel de la mer ! » (Entretien, Sète, le 28/06/2018)

Ce propos provient de l'habitant représentant de syndic à Sète. Ce dernier, retraité, est installé dans la région depuis sept ans. D'origine lyonnaise, il ne connaissait pas les goélands et les a découverts et côtoyés en arrivant à Sète. Il considère aujourd'hui l'oiseau comme un élément constitutif de la ville qui fait partie de l'identité de Sète. Ainsi, par respect du territoire qui l'a accueilli, l'habitant accepterait-il l'oiseau sans émettre de jugements de valeurs à son sujet. Son attitude représenterait une marque de respect pour le lieu où il vit, ce qui l'inciterait à ne pas exprimer ses sentiments. Nous retrouvons ce comportement chez quelques sympathisants qui, d'un côté, expriment leur léger agacement pour l'oiseau, mais d'un autre, estiment que ces oiseaux étaient sur ces espaces littoraux avant eux et qu'on ne peut pas leur demander de quitter Lorient ou Sète.

b. Une indifférence qui dévoile une résignation

L'indifférence de certains enquêtés vis-à-vis des goélands peut cacher une forme de résignation face à la présence des goélands en ville et des nuisances qu'elle apporte. Ce sont des habitants qui n'apprécient pas particulièrement l'oiseau, qui sont parfois gênés par ses nuisances mais qui choisissent de l'accepter et de ne pas s'en plaindre. Ils considèrent qu'ils doivent se conformer à leur situation et s'y résigner puisque l'installation des goélands en ville leur paraît échapper au contrôle et à la volonté de l'humain. C'est une attitude fataliste qu'ils développent, caractérisée par une vision du monde où la destinée de l'Homme et les événements qui se produisent dans son existence sont fixés à l'avance par des forces extérieures puissantes. Les habitants n'ont alors pas d'autre choix que celui de vivre avec les goélands et de tolérer les nuisances que l'animal provoque : « De toute façon les goélands sont là. On n'a pas le choix de toute façon ! » (Entretien, Lorient, le 26/07/2018). C'est un « fatalisme assumé »¹⁴² à la différence de certains plaignants qui

¹⁴² Mohand Ameziane Bellagh (1984) s'est intéressée à la manière dont la culture maghrébine peut induire une attitude fataliste des ouvriers envers les accidents de travail. Pour cela, elle a mené une enquête auprès de 122 personnes (15 Français urbains, 16 Français ruraux, 11 Maghrébins urbains émigrés, 20 Maghrébins ruraux émigrés, 30 Algériens urbains et 30 Algériens ruraux) et a identifié quatre types de représentation : rationalisme assumé, rationalisme subi, fatalisme assumé et

sont gênés par l'oiseau, subissent sa présence sans rien faire et considèrent leur sort injuste (Bellagh, 1984 : 18). Dans cette seconde situation, c'est plutôt un « fatalisme subi » qu'assumé (ibid.) car les indifférents ont conscience qu'ils remplissent un devoir, ils se responsabilisent alors que les plaignants se sentent persécutés et refusent la situation.

L'attitude des indifférents constitue peut-être la survivance d'une religion ou d'une certaine spiritualité qui porte à fataliser les événements. La docteure Mohand Ameziane Bellagh explique que l'attitude fataliste des Magrébins face aux accidents de travail est liée à une croyance religieuse musulmane ou « Mektoub » qui fait référence à la notion de destin (Bellagh, 1984 : 18). De la même manière, le culte chrétien a pu jouer un rôle dans cette façon de penser des indifférents puisqu'il a fait de la Nature un espace dans lequel s'incarne la puissance divine, lui accordant une autorité suprême située au-delà des lois humaines¹⁴³. À la fois bienveillante et dangereuse, la Nature par la voie de Dieu serait capable de punir les Hommes de leurs mauvais agissements. Si le tout puissant est déçu, elle serait capable de provoquer des perturbations climatiques telles que des tempêtes ou des sécheresses. Mais, elle serait également la source de la vie, pouvant faire croître l'herbe pour le bétail et les plantes pour les besoins humains. L'ensemble des formes environnementales (végétal, animal, mer...) et leurs dynamiques naturelles renverraient à la création divine. Dès lors que Dieu est présent dans la nature, son respect, sa protection seraient d'ordre spirituel et relèveraient des devoirs du croyant. Cette attitude et la place qu'assignent les croyants à la Nature se rapprochent des citoyens qui regardent avec fatalité cette installation des goélands en ville. Ces habitants accepteraient les oiseaux par respect de ces forces extérieures puissantes qui ordonnent la nature et le monde. Ils ne concevraient pas d'aller contre la volonté de ces dernières, ce serait de leur devoir moral.

Nous pouvons nous demander en quoi cette attitude de résignation et de fatalisme a de l'intérêt pour l'habitant. Pourquoi adopte-t-il un tel comportement ? Que leur apporte-il ? Que leur permet-il ? La sociologue Liane Mozère (2002) s'est intéressée aux comportements sociaux des citoyens chinois sous le gouvernement de Mao Ze Dong et à ses conséquences sur la société moderne d'aujourd'hui. Elle indique que l'indifférence des habitants au temps du régime communiste leur permettait de se protéger des autres, des possibles délations et arrestations. Il s'agissait d'assurer sa sécurité à travers une attitude d'indifférence : c'est « la peur qui a configuré cette forme d'indifférence (se mêler des affaires d'autrui ne peut entraîner que des désagréments) qui constitue aussi sans doute une forme d'autodéfense » (Mozère, 2002 : 259). Son analyse des comportements permet d'éclairer nos propres résultats. Comme l'étude de Liane Mozère (2002), l'attitude de résignation que nous avons relevée chez des habitants de Lorient et de Sète peut constituer un moyen pour ces personnes de se protéger des problèmes qu'elles pourraient avoir avec l'oiseau si elles décidaient d'agir contre lui. Empêcher le goéland de nidifier est susceptible

fatalisme subi. Elle différencie le « fataliste assumé » de celui de « subi » par le fait que le premier est conscient des responsabilités qui lui incombent face à la situation problématique alors que le deuxième se montre peu responsable de sa situation (Bellagh, 1984 : 18).

¹⁴³ Grésillon Étienne & Bertrand Sajaloli, E. *Lire les rapports entre humains, nature et divin dans l'exemple du catholicisme*. Géoconfluences ressources de géographie pour les enseignants [en ligne]. 18 octobre 2016. Consulté le 25.02.2019 sur : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-thematiques/fait-religieux-et-construction-de-l-espace/articles-scientifiques/rapports-humains-et-nature-ecosystemes-catholiques>

de provoquer l'agressivité de l'animal et ses « attaques ». Or, ces affrontements représentent pour l'habitant du temps et de l'énergie, qui pour certains, sont considérés comme interminables et sans issue. Dans ce cadre, accepter l'oiseau représente un moyen de ne pas s'embêter avec des faits inutiles et permet de préserver la quiétude, la tranquillité de sa vie. Ne pas s'attaquer à l'oiseau, c'est également s'assurer de ne pas enfreindre la loi et éviter ainsi d'avoir des ennuis avec les municipalités qui peuvent délivrer des amendes aux citoyens qui s'en prennent à l'animal. En 2019, une ville d'Angleterre avait par exemple condamné un homme à 875 euros d'amende pour avoir tué un goéland (annexe 12). Le dernier intérêt d'adopter un comportement de résignation à l'égard du goéland réside dans le fait de se protéger du regard des autres et de la stigmatisation. Ne rien dire contre l'oiseau et accepter sa présence permet de ne pas s'exposer aux critiques, de ne pas se sentir jugé par des personnes qui aiment les goélands et les défendent. Face à tous ces éléments d'explication, nous comprenons finalement que le comportement de résignation peut constituer une stratégie d'autodéfense que met en place l'habitant, souvent inconsciemment, pour s'éviter des ennuis avec les goélands et les humains, et pour ne pas perdre son temps avec des personnes et des animaux qui, selon lui, manquent d'intérêt et sont vains.

c. Le cas particulier de la relation du pêcheur à l'oiseau

Nous souhaitons finir cette partie avec un exemple concret d'habitant afin d'illustrer les propos précédents. Il apporte de nouveaux éléments de compréhension au comportement d'indifférence des enquêtés vis-à-vis de l'animal et il permet d'insister sur la diversité des rapports entre l'Homme et l'oiseau. Nous avons choisi de raconter la relation entre les goélands et un pêcheur car ce dernier entretient un lien particulier avec les oiseaux marins du fait de son métier, qu'il a exercé pratiquement toute sa vie, et qui, à l'opposé de la majorité des habitants interrogés, lui a permis de côtoyer régulièrement ces animaux. Durant l'enquête de terrain, d'autres pêcheurs ont été interrogés de façon plus informelle mais nous n'avons eu qu'avec eux des échanges rapides sur les quais, dans des cafés ou lors des sorties en mer. Le pêcheur présenté dans cette partie est le seul avec lequel nous avons pu réaliser un long entretien enregistré, bien qu'il ait peu développé son propos et qu'à cause de son accent et de l'emploi de quelques mots occitans, nous n'avons pu comprendre l'ensemble de ses phrases. Il est également important de remarquer que son discours ne représente pas l'opinion de tous les pêcheurs rencontrés. D'autres entretiennent une relation plus personnelle et positive avec le goéland et considèrent l'animal autrement.

Le pêcheur dont nous voulons parler, est un retraité, âgé de 65 ans, qui a vécu toute sa vie dans le quartier Pointe Courte à Sète. Plusieurs articles de journaux lui sont dédiés et il est passé dans plusieurs émissions télévisées. Issu d'une famille de pêcheur, il pratiquait le petit métier dans l'étang de Thau et dans la mer Méditerranée. Il pêchait notamment de la daurade, du mullet, de la sole, de la seiche à l'aide de filets ou de lignes comme la palangre. Aujourd'hui, il sort rarement en mer mais il continue à réparer les filets et il propose aux touristes, le long de son garage, des décorations qu'il fabrique à partir de filets et d'anciens outils de pêche (fig. 108).

Il se souvient des goélands toujours présents lors de ses sorties en mer ou sur l'étang car ce sont les oiseaux qui l'accompagnaient le plus, avec les mouettes. Il rapporte que les goélands mangent les poissons rejetés par les pêcheurs et qu'ils viennent parfois se poser sur les bateaux pour essayer d'attraper les morceaux de poissons dépassant des caisses. Néanmoins, les oiseaux ne l'ont jamais gêné dans son métier puisqu'il estime qu'ils ne récupèrent que des restes ou des petits poissons non commercialisables, ce qui est sans conséquences pour son activité. Bien que les goélands lui fassent parfois un peu peur à s'approcher trop près des humains, le pêcheur est habitué à leur présence et sait comment se comporter avec eux. Comme il le dit : « on est vacciné de ça » ou « on est né là-dedans, ces oiseaux on les connaît » (Entretien, Sète, le 20/06/2018).



Figure 108 : Décorations à base de filets fabriquées par le pêcheur de La Pointe Courte (2018)

Par ailleurs, ses connaissances de l'espèce sont exclusivement empiriques. Il a expliqué qu'autrefois, les goélands étaient chassés pour le loisir et qu'ils allaient se nourrir dans les décharges et les déchetteries lorsqu'elles étaient encore ouvertes. Aujourd'hui, il nous a confié qu'il voyait de moins en moins de goélands à Sète, notamment au quartier de la Pointe Courte, mais il reste assez confus et indécis quant à l'évolution du comportement de l'oiseau. D'un côté, il déclare avoir toujours vu des goélands en ville et il affirme que l'animal n'a pas changé ; d'un autre côté, il explique qu'on voit de plus en plus l'oiseau dans les rues de Sète et que ce dernier a de moins en moins peur de l'Homme. Quant aux nuisances que posent les goélands aux citoyens, il n'a jamais eu de nid sur son toit et a seulement entendu quelques témoignages d'habitants. Il pense d'ailleurs que la plupart des oiseaux ne restent pas toute la journée en ville et « vont dormir la nuit » dans les étangs à côté de Sète. Il n'est pas au courant des campagnes de stérilisation mais il a connaissance d'une « bombe » « jetée » dans l'étang de Thau. Il explique qu'elle sert à faire peur aux goélands afin de les faire partir et de les empêcher de manger tous les poissons de l'étang. Nous pensons que le pêcheur confond les informations et parle plutôt de l'effarouchement sonore utilisé anciennement par les conchyliculteurs de l'étang de Thau dans le but de faire partir les cormorans, les mouettes et les goélands posés sur leurs tables afin d'éviter les potentielles contaminations de leurs coquillages. Ensuite, dans son discours, le goéland est décrit comme marin, élégant, sauvage et « carnivore » ; il « mange tout le temps » et « vit sur l'eau ». L'enquêté mentionne la vision perçante de l'oiseau qu'il qualifie de « vue terrible ». Il le distingue du cormoran par sa façon de pêcher puisqu'à l'inverse de ce dernier, il pense que le goéland ne plonge pas en profondeur et reste à la surface de l'eau pour se nourrir. Il insiste à plusieurs reprises sur son régime alimentaire piscivore et comme il le dit, le goéland se nourrit à « 90 % de poissons ». Selon lui, c'est également un oiseau qui passe beaucoup de temps à se laver :

« Le goéland c'est comme l'Homme, ça se lève puis ça se lave. Il y a ces choses-là, le goéland, il se lave beaucoup. » (Entretien, Sète, le 20/06/2018)

Lorsque nous lui demandons quelles espèces de goélands sont présentes à Sète, il nous répond : « il y a le goéland puis la mouette. La mouette, c'est la femelle » (Entretien, Sète, le 20/06/2018). Cette phrase révèle sa méconnaissance et le savoir empirique qu'il possède sur l'oiseau. D'un côté, le pêcheur connaît le régime et le comportement alimentaire du goéland, évoque quelques aspects du passé de l'animal avec l'Homme (chasse pour le loisir, rôle des décharges dans son alimentation) que la plupart des enquêtés interrogés ignorent. D'un autre côté, il se trompe sur une chose aussi élémentaire que la différence entre une mouette et un goéland. Nous pouvons penser que la connaissance qu'il détient sur l'oiseau provient principalement de sa pratique de la pêche, de ce qu'il a pu observer et interpréter lors de ses nombreuses sorties sur l'étang et en mer. C'est un savoir fondé sur son vécu professionnel et sa pratique du territoire.

Bien que le pêcheur ait beaucoup côtoyé les goélands et ne soit pas particulièrement dérangé par l'oiseau dans sa vie quotidienne, il n'éprouve aucun sentiment vis-à-vis de l'animal, il ne ressent ni affection ni attachement. À l'inverse d'autres pêcheurs rencontrés, il ne considère pas l'animal comme un compagnon ou un partenaire de pêche mais il estime plutôt que l'oiseau ne lui est d'aucune utilité lors de ses sorties en mer ou dans l'étang. Selon lui, ce sont les cormorans qui ont ce rôle d'auxiliaire. Il évoque l'exemple des pêcheurs japonais qui accrochent des cormorans à une corde pour attraper le poisson. Tels les autres habitants classés dans cette catégorie d'enquêtés, le goéland apparaît ainsi à ce pêcheur comme un élément de paysage, un élément extérieur à l'Homme, il est un être autonome et indépendant. Lorsque nous lui demandons ce qu'il éprouverait si les goélands disparaissaient, il nous répond :

« Le gabian, il fait sa vie. On n'est pas là nous à dire s'il faut protéger des choses comme ça quoi. Ce n'est pas quelque chose où on s'accroche quoi. » (Entretien, Sète, le 20/06/2018)

Dans cette phrase, l'habitant utilise les pronoms « on » et « nous » car il parle au nom de l'ensemble des pêcheurs. Il considère que le sort des goélands ne les concerne pas et que ce n'est pas à eux de se prononcer quant aux actions à entreprendre pour éviter leur disparition. Il ne s'inclut pas dans cette communauté des scientifiques, des gestionnaires ou des associations naturalistes qui s'impliquent et protègent les oiseaux. Son propos confirme sa représentation d'un monde où l'existence de l'Homme et de celle de l'animal sont indépendantes et ne sont donc pas amenées à s'entrecroiser.

L'exemple de la relation entre ce pêcheur et les goélands permet de comprendre que l'indifférence que peuvent ressentir des habitants à l'égard de l'oiseau n'est pas forcément liée au fait de côtoyer ou non l'oiseau, d'observer et de connaître ou non l'animal. Cet enquêté a travaillé toute sa vie en compagnie des goélands, il les a vus lui dérober des restes de poissons, il a entendu leur cri à longueur de journée, il a observé leurs comportements et pourtant il reste encore aujourd'hui indifférent à l'animal. Nous pouvons supposer que son indifférence provient de sa représentation naturaliste du monde, celle qui sépare la nature et la culture. Elle s'explique par le fait que le pêcheur ne se sent pas lié à l'oiseau ni à son existence, ce qui fait qu'il ne s'estime pas concerné par l'animal.

Cette première partie du chapitre a permis de décrire une diversité de relations entre l'Homme et l'oiseau en ville (annexe 13), les habitants se comportant différemment vis-à-vis de la présence de l'oiseau (fig. 109). Certains l'acceptent alors que d'autres la rejettent. Des citoyens sont passifs et subissent les nuisances que provoquent les goélands tandis que d'autres construisent des dispositifs et élaborent des stratégies pour empêcher l'oiseau de nidifier sur leur toit. Les enquêtés qui acceptent l'oiseau en ville cohabitent avec lui en adoptant différents comportements. Certains tolèrent les goélands par respect du territoire, par devoir ou par fatalisme. Plusieurs apprécient de les observer et quelques-uns vont entretenir une relation très intime avec un goéland, notamment en le nourrissant. D'autres vont jusqu'à sauver des oiseaux et entrent en conflits avec des habitants opposés à leur action. Bien que les enquêtés développent des comportements différents face à la présence de l'oiseau en ville, certains de leurs discours ont des points communs (annexe 13). Les idées que se font les nourrisseurs et les défenseurs de l'Homme se rapprochent. Les plaignants et les indifférents peuvent adopter des positions similaires par respect pour leur territoire. Les relations entre les citoyens et les goélands sont donc mouvantes, dynamiques et comme nous l'avons vu dans le cas du chasseur de Sète ou de l'ancien nourrisseur de Lorient, un sympathisant peut rapidement devenir un plaignant et vice-versa.

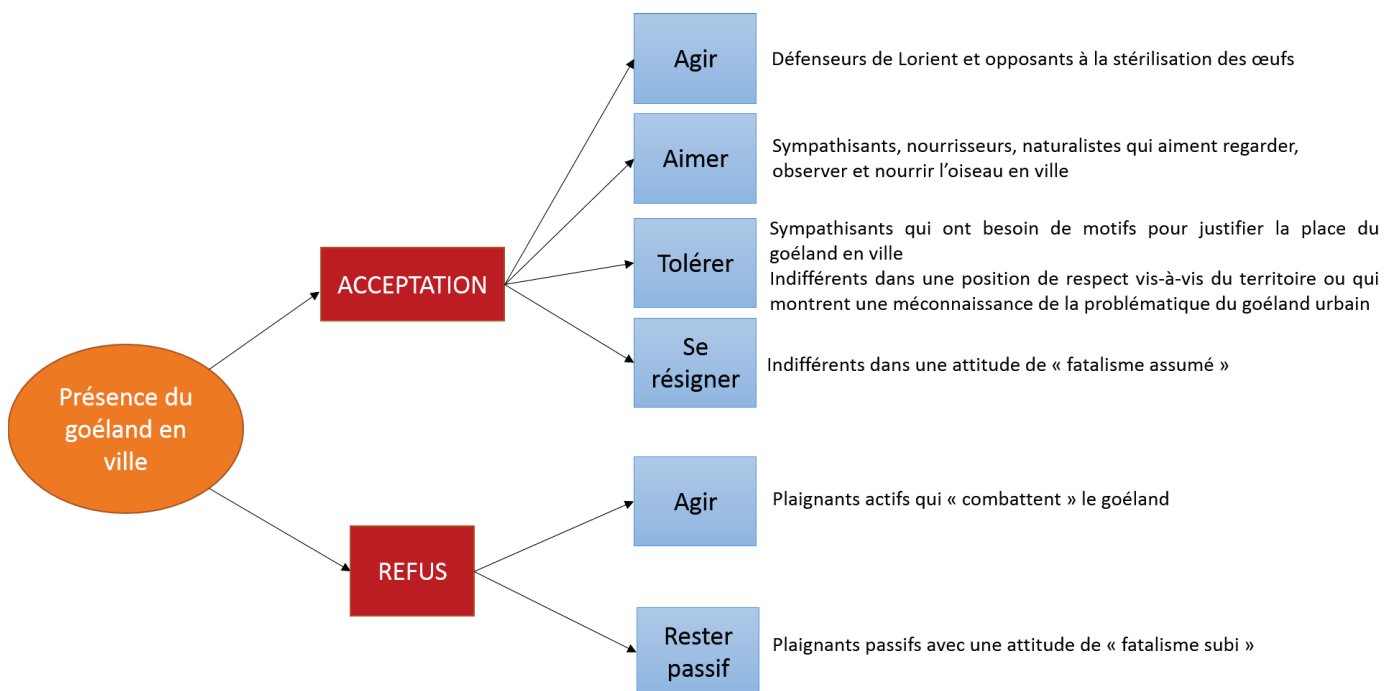


Figure 109 : Les multiples attitudes des citoyens vis-à-vis de la présence du goéland en ville

II. DES HABITANTS QUI PRENNENT POSITION DANS LE MONDE

1. Les mondes séparés des plaignants et des sympathisants

- a. Une apparente ressemblance des discours et des représentations de l'oiseau

Les plaignants et les sympathisants représentent la majorité des personnes enquêtées (soit 61 sur un total de 80). Les relations qu'ils entretiennent avec les oiseaux sont celles qui sont les plus médiatisées par les journaux et les plus connues des municipalités (surtout les plaignants). Les positions que prennent chacun de ces deux groupes d'habitants vis-à-vis de la nidification du goéland en ville s'opposent, les premiers rejettent la présence du goéland alors que les seconds l'apprécient en ville (fig. 109). Leurs discours et leurs représentations de l'oiseau sont donc intéressants à confronter vu le nombre d'habitants interrogés qu'ils représentent dans notre enquête, leur apparente popularité et les attitudes contraires qu'ils révèlent. Cette comparaison permet d'approfondir ce qui divise et/ou rassemble les plaignants et les sympathisants, afin de mieux comprendre leur relation avec l'oiseau.

Les discours de ces deux catégories d'habitants se rejoignent sur plusieurs points (annexe 13). Tout d'abord, ils sont anthropocentrés puisque l'Homme constitue le point de référence à partir duquel les enquêtés jugent l'oiseau et sa présence en ville. Le goéland est apprécié en fonction de ce qu'il apporte et procure à l'habitant. Du point de vue des plaignants, ce sont des nuisances et des ennuis ; pour les sympathisants c'est un bien-être et un plaisir. L'animal est rarement pensé en tant qu'individu et être sensible comme chez les nourrisseurs ou les défenseurs. Ensuite, la notion de limite au-delà de laquelle la présence des goélands n'est plus acceptable est exprimée dans le discours de chacun de ces deux groupes, elle se retrouve peu dans les propos des autres enquêtés. Toutefois, ce qui différencie les plaignants des sympathisants, c'est que ce seuil de tolérance est très bas pour les premiers alors qu'il est plus haut pour les seconds. Pour un même effectif d'oiseaux en ville, les sympathisants acceptent effectivement beaucoup plus facilement la présence des goélands et supportent davantage les gênes que les plaignants. Ils vont également tolérer plus naturellement la présence de l'oiseau dans les espaces privés que les plaignants.

Les représentations que les plaignants et les sympathisants se font du goéland se rapprochent (fig. 110 ; fig. 111)¹⁴⁴. Ces deux catégories d'habitants sont attachées à l'image traditionnelle de l'oiseau marin (fig. 110 ; fig. 111). Qu'ils soient hostiles ou favorables à l'oiseau en ville, les enquêtés apprécient observer les goélands sur les bords de mer car ils estiment que c'est leur milieu d'origine. De même, ils décrivent le caractère prédateur de l'oiseau qu'ils aperçoivent en ville lorsque ce dernier se nourrit en mangeant sur les poubelles ou en attaquant les pigeons (fig. 110 ; fig. 111). Les nuisances (fientes, bruits, salissures) que provoquent les goélands en ville sont connues de ces deux groupes d'habitants (fig. 110 ; fig. 111). Mais les sympathisants en parlent peu et de façon moins dépréciative que les plaignants.

¹⁴⁴ Notre comparaison entre les représentations du goéland des plaignants et des sympathisants se fonde sur les résultats de l'analyse thématique présentés dans les histogrammes (fig. 110 ; fig. 111) et sur l'analyse qualitative des discours (étude des champs lexicaux, du vocabulaire employés...).

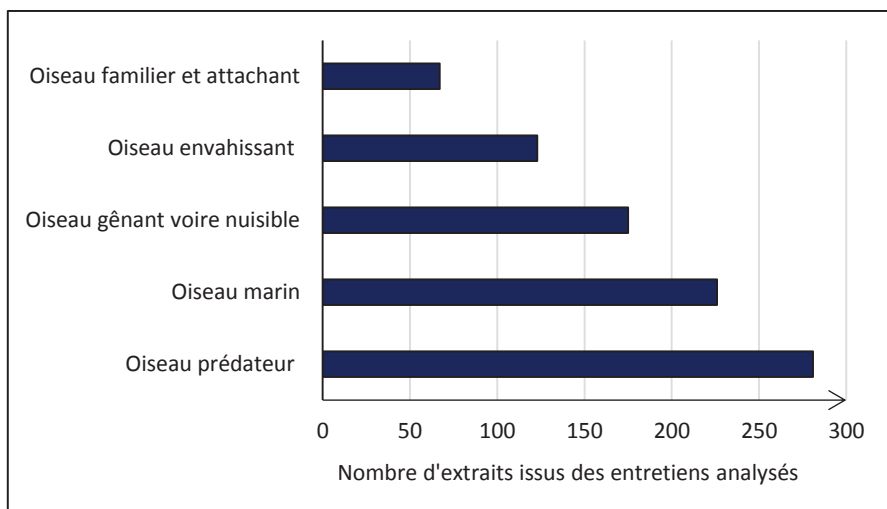


Figure 110 : Les principales représentations du goéland des plaignants

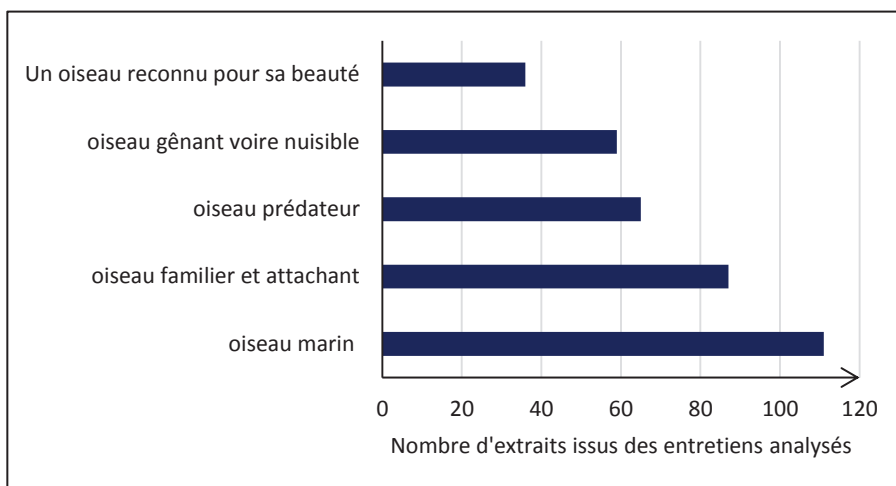


Figure 111 : Les principales représentations du goéland des sympathisants

Bien que certains aspects du discours et des représentations des plaignants et des sympathisants soient similaires, ces derniers appréhendent le monde et la présence de l'oiseau de façon différente, ce qui explique qu'ils ne vivent pas de la même manière l'installation du goéland en ville.

Ce ne sont pas les mêmes représentations qui dominent dans les discours de ces deux enquêtés (fig. 110 ; fig. 111). Le plaignant se représente d'abord le goéland tel un oiseau marin, prédateur et gênant tandis que le sympathisant y voit d'abord un oiseau marin, attachant et familial puis prédateur (fig. 110 ; fig. 111). Ces deux catégories d'habitants ne se focalisent pas sur les mêmes caractères du goéland ni sur les mêmes effets de sa présence en ville. Le plaignant voit avant tout les aspects négatifs de l'oiseau et de son installation en ville. Le goéland lui apparaît gênant et envahissant avant d'être élégant, familial et attachant. Au contraire, le sympathisant s'attache à sa beauté et à son caractère familial, attendrissant. Il voit d'abord les côtés positifs de l'oiseau et les avantages de sa présence en ville.

Les représentations relevées dans ces deux catégories d'habitants montrent des façons différentes d'appréhender le réel. Chez le plaignant, l'aspect prédateur est connoté négativement. Il est associé à un comportement violent et agressif. Il fait de l'oiseau un animal « méchant » et « dangereux » pour l'humain. Chez les sympathisants, son caractère prédateur est admiré. Il sublime l'animal et renvoie à l'élégance des grands rapaces. Il témoigne de l'intelligence et du courage de l'animal. L'aspect familial et attachant n'est pas appréhendé de la même façon. Chez les plaignants, il est uniquement lié au milieu marin. Le goéland est familier et attachant seulement lorsqu'il est aperçu sur le bord de mer. En revanche, lorsqu'il migre vers les villes, l'animal perd ce caractère. Il ne plaît plus et apparaît plus que gênant et envahissant. Chez les sympathisants, que ce soit en milieu marin ou urbain, le goéland garde toujours son aspect familial et attachant. Avec son installation en ville, il les attendrit d'autant plus que les citadins peuvent désormais l'observer de plus près et plus souvent.

Bien que les discours et représentations des deux catégories d'habitants présentent des similitudes, ils ne saisissent donc pas le réel de la même manière et ne donnent pas le même sens aux comportements du goéland. Ils appréhendent le monde et l'oiseau différemment, ce qui les fait vivre la présence des goélands dans la ville de façon distincte (fig. 112). Les plaignants, focalisés sur les aspects négatifs de la présence du goéland en ville et condamnant certains des comportements de l'animal, vont avec difficulté accepter cette nidification de l'oiseau en ville. Au contraire, les sympathisants qui accueillent avec bienveillance cette présence de l'animal et s'attachent aux aspects jugés positifs de son comportement, l'apprécient et acceptent plus facilement la cohabitation avec lui.

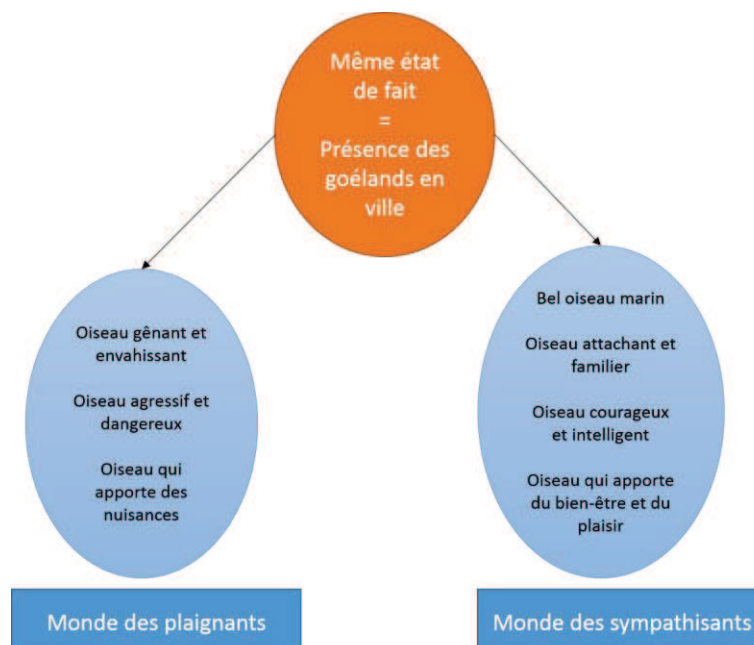


Figure 112 : Le monde des plaignants et le monde des sympathisants
(Dans les cercles sont inscrites les représentations dominantes pour chaque catégorie d'enquêtés et leur manière d'appréhender certains comportements du goéland en ville)

b. Des habitants engagés différemment avec l'oiseau et le monde qui les entoure

Les plaignants et les sympathisants ne se saisissent pas du monde qui les entoure de la même façon. Ils vivent les nuisances que provoquent les goélands de manière différente (tableau 13). Le cri du goéland agace les plaignants qui le trouvent « strident », « désagréable » et il est accusé de les réveiller la nuit. À l'inverse, les sympathisants apprécient ce cri qu'ils associent à la mer, aux vacances et à des souvenirs agréables. Les fientes sur les voitures, sur les balcons ou les terrasses exaspèrent les plaignants. Le goéland est comparé à un « emmerdeur » qui fait exprès de leur donner du travail, ces habitants s'acharnant à laver en permanence leur terrasse ou leur voiture pour qu'elles restent propres. Pour les sympathisants, les fientes sont « naturelles » et sont décrites comme rares, ne faisant que quelques taches. Les nettoyer ne constitue d'ailleurs pas un souci. En recevoir sur la tête peut même les faire rire, est jugé sans importance alors que cette situation est susceptible de contrarier les plaignants.

Les plaignants et les sympathisants n'appréhendent pas non plus le comportement des goélands de la même façon (tableau 13). Plusieurs attitudes de l'oiseau peuvent amuser les seconds alors qu'elles énervent les premiers. Chez les plaignants, l'aspect charognard du goéland qui consiste à faire les poubelles dégoûte, il est associé à la saleté et à la maladie. Lorsque l'oiseau éparpille les déchets sur le sol, il est accusé de salir la ville et de ne pas respecter la société humaine et urbaine qui s'organise pour gérer ses déchets. Chez les sympathisants, ce comportement est regardé avec amusement. Le fait que le goéland soit capable de repérer la nourriture à travers le sac poubelle impressionne notamment certains habitants qui associent cette aptitude à de l'intelligence. Le comportement de charognard est valorisé et est comparé à celui de l'animal éboueur qui aide l'Homme à se débarrasser de ses déchets. De même, le caractère prédateur n'est pas apprécié de la même façon selon les enquêtés. Lorsque les goélands protègent leur progéniture des Hommes en faisant des piqués sur ces derniers, les plaignants interprètent leur comportement comme de l'agressivité et une attaque personnelle à leur égard. L'oiseau est décrit malveillant alors que les sympathisants vont le qualifier de courageux et téméraire dans la même situation. Ces derniers estiment que les animaux défendent leurs petits et les complimentent d'être des « parents exemplaires ». Lorsque le goéland dérobe de la nourriture de la main de l'Homme, comme c'est le cas avec Gontran à Lorient, les plaignants vivent cette situation comme une agression et une intrusion dans leur sphère intime alors que les seconds restent impressionnés mais en rien, associant souvent ce comportement à de l'intelligence.

Nuisances et/ou comportements du goéland	Plaignant	Sympathisant
Cri du goéland	Son désagréable qui dérange	Son agréable qui rappelle la mer, les vacances et des souvenirs heureux
Fiente	Saleté à nettoyer	Nature
Comportement du goéland lorsque l'humain approche de la couvée	Agression Attaque	Protection Défense Courage de l'oiseau
Vol de nourriture de la part du goéland dans les mains de l'Homme	Agression Attaque	Amusement Intelligence
Comportement du goéland « à faire les poubelles »	Saleté Maladie Désordre	Amusement Éboueur Intelligence

Nuisances subies

Nuisances non ressenties

Relation négative avec l'oiseau en ville

Relation positive avec l'oiseau en ville

Tableau 13 : Manière des plaignants et des sympathisants d'appréhender les nuisances et d'interpréter les comportements des goélands en ville

Le tableau 13 montre comment chaque catégorie d'habitants appréhende différemment le comportement du goéland en ville et la nuisance qu'il est susceptible de provoquer. Il révèle que chaque groupe d'enquêtés n'a pas la même approche et ne vit pas de la même façon la présence de l'oiseau dans l'espace urbain. Chez les sympathisants, la nuisance est très rarement ressentie, les comportements de l'oiseau sont valorisés et les habitants entretiennent avec l'animal une relation positive alors que chez les plaignants la nuisance est subie, les comportements du goéland sont connotés négativement et les habitants vivent très mal cette présence de l'oiseau. Dans le premier cas, la manière dont les habitants se saisissent du réel facilite une bonne cohabitation entre l'Homme et l'oiseau et dans l'autre cas, elle favorise une coexistence et des relations conflictuelles entre le citadin et l'animal.

Cette appréhension du monde différenciée départage des habitants engagés différemment dans leur relation avec le goéland. Chez beaucoup de plaignants (ceux qui ne sont pas fatalistes et ne restent pas passifs), l'habitant agit contre l'oiseau. Il l'empêche de se poser sur son toit ou sur sa terrasse (pose de girouette, pose de fils, effarouchement visuel...) et casse son nid ou ses œufs. En retour, les goélands défendent leur territoire par des cris, des « attaques » et tentent à plusieurs reprises de nicher malgré les contraintes que lui impose l'habitant. Lorsque les poussins sont nés, ils les protègent et, par leurs piqués, cherchent à intimider l'habitant. Que ce soit l'humain ou l'animal, ils agissent l'un contre l'autre et s'affrontent. En ce sens, l'Homme influence autant l'oiseau que lui-même l'influence, révélant une réciprocité et une symétrie des relations

entre le plaignant et l'oiseau. Dans ces affrontements, les deux corps¹⁴⁵ sont engagés et la distance entre le plaignant et l'animal se rétrécit, chacun entrant dans la sphère intime de l'autre. L'habitant éprouve la force et la détermination du goéland en même temps qu'il ressent de la peur, de l'effroi face au physique imposant de l'oiseau et à son bec pointu. Le souvenir de leur rencontre peut rester longtemps dans leur esprit, notamment lorsque ces derniers ont été blessés :

« Je me suis fait pincer le doigt et je peux vous dire, ça saigne pas, c'est juste pincer. Mais ça a duré trois semaines, la trace. » (Entretien, Sète, le 24/04/2018)

La trace dans leurs corps ravive les souvenirs de cet affrontement. Les plaignants entretiennent ainsi une expérience sensible avec les goélands puisqu'ils les ont vus de près, les ont parfois touchés et possèdent un vécu concret avec eux. Comme le dit Isabelle Arpin (Mauz), « ils établissent avec eux un corps à corps, qui leur sert à dire ce qu'est cet animal qu'ils connaissent, non de manière abstraite, mais pour l'avoir vu, approché, et pour l'avoir vu évoluer de telle ou telle façon depuis qu'ils s'y intéressent » (Mauz, 2002 : 38).

À l'inverse, chez les sympathisants, l'habitant autant que l'oiseau est très peu engagé dans la relation car ils interagissent rarement entre eux. Le goéland a peu d'occasion d'entrer en contact avec ces enquêtés et la seule action consciente et volontaire de ces derniers à l'égard de l'animal est leur observation réalisée de manière épisodique. Les corps de l'humain et de l'oiseau sont très peu mobilisés dans leur relation et ils ne rentrent jamais en contact et en confrontation. Les sympathisants et l'oiseau ne s'influencent donc pas et leur rapport est symétrique, aucun des deux n'agissant sur l'autre.

Nous pouvons nous demander de quelle manière cet engagement différent des plaignants et des sympathisants dans leur relation avec l'oiseau contribue à construire et à influencer leur façon d'appréhender les nuisances et la présence des oiseaux en ville. Nous pouvons penser que l'interaction des sympathisants, sans expérience sensible avec l'oiseau, participe du fait qu'ils tiennent une attitude plus distanciée par rapport aux nuisances et à la nidification des goélands en ville. Leurs corps ne sont pas engagés dans leur relation avec l'animal, ce qui facilite la prise de recul. À l'opposé, les plaignants qui affrontent l'oiseau, éprouvent le corps de l'animal et ressentent de la peur, de l'angoisse. Étant pris dans l'action et dans les sensations, ils ont probablement plus de difficulté que les sympathisants à relativiser les nuisances que provoquent

¹⁴⁵ La manière dont nous parlons de l'engagement des corps dans la relation entre l'habitant et le goéland s'inspire des propos d'Isabelle Arpin (Mauz) dans sa thèse : « apercevoir un chamois ou un bouquetin qui se détache sur la crête n'est pas la même chose que de le voir passer à côté de soi. Le chamois, ou le bouquetin, aperçu au loin reste une simple image, qui prend chair lorsqu'on l'approche d'assez près. On entend alors son souffle et le martèlement de ses sabots, on croise parfois son regard, on devine le jeu des muscles sous la peau. Les gardes-moniteurs qui ont capturé des bouquetins, non au fusil télanésthésique, mais au lacet, ont éprouvé la force démultipliée de l'animal pris au piège, et leur propre tension musculaire et nerveuse au moment de le maîtriser ; aussi le bouquetin a-t-il cessé de n'être pour eux qu'un paisible ongulé. Ce qui confère à la relation à l'animal une dimension singulière, c'est que lui aussi nous perçoit et réagit d'une manière qui n'est jamais entièrement prévisible ; à notre regard répond un autre regard, à notre écoute une autre écoute, à nos gestes d'autres gestes » (Mauz, 2002 : 37).

les goélands en ville. Le vécu qu'ils ont avec l'oiseau et l'engagement de leurs corps leur fait appréhender le problème d'une manière plus sensible et négative que les sympathisants.

Ce que nous révèlent le goéland sur ces deux catégories d'habitants, c'est également leur rapport différent à l'espace urbain. Nathalie Blanc souligne : « pour une société donnée, les représentations de la nature dans la ville expriment son mode d'inscription dans l'espace urbain » (Blanc, 2000 : 15). Les plaignants et les sympathisants n'appréhendent pas l'espace urbain ni ne le vivent de la même façon. Les sympathisants décrivent la ville comme un espace artificiel, sale, fermé et hostile dans lequel il ne fait pas forcément bon vivre. Ils s'y sentent prisonniers, souffrent notamment de son bitume, de son bruit et de sa pollution. Ils subissent ce milieu urbain et rêvent de nature et de grands espaces. Ils font donc une projection sur l'oiseau qu'ils associent à la liberté, à la nature et à la pureté. L'animal est une échappatoire aux maux de la ville, comme l'était le végétal au XX^e siècle. C'est ce que traduit le discours de beaucoup de sympathisants lorsqu'ils disent qu'ils préfèrent entendre les bruits de goélands à celui des voitures et de la ville. Leur discours est structuré autour de l'opposition artificiel/naturel. Ce sentiment lié à un mal-vivre urbain est beaucoup moins présent chez les plaignants qui ne dressent pas un tableau aussi sombre de la ville que les sympathisants. Ils ne la critiquent pas et la considèrent comme un espace fait par et pour l'Homme, séparé du milieu naturel du goéland. C'est dans ce cas l'opposition nature/ville qui structure leur récit, et qui participe de leur refus de la présence du goéland en ville, animal sauvage considéré vivre dans la nature. Les dichotomies nature/ville et naturel/artificiel relevées dans les discours s'accompagnent souvent de celle du sauvage/domestique, malgré qu'elle soit moins présente que les premières. La différence est que les propos des plaignants sont plus marqués par cette vision dichotomique du monde. Ces habitants insistent particulièrement sur l'aspect sauvage du goéland qui le distingue des espèces domestiques vivant dans les villes, ce qui permet de légitimer leur point de vue quant à la place de l'oiseau hors des espaces urbains. Les sympathisants ne s'attachent pas spécialement au statut sauvage du goéland, le qualifiant parfois de « semi-sauvage » ou « demi-sauvage ». Lorsqu'ils décrivent le caractère sauvage de l'oiseau, c'est surtout pour exprimer la beauté du goéland. Dans leur esprit, l'élégance de l'animal sauvage dépasse celui du domestique, d'où ils valorisent le sauvage en ville.

Nous pouvons nous demander si les caractéristiques sociologiques différentes des plaignants et des sympathisants ont une influence sur leurs appréhensions du monde et de l'oiseau. Les plaignants ont une moyenne d'âge plus élevée, habitent plus au centre-ville et ont eu plus l'expérience d'avoir un nid sur leur toit que les sympathisants. Ces derniers sont plus jeunes, habitent dans différents quartiers et ont rarement eu un nid sur leur toit. Comme nous l'avons déjà évoqué, on peut penser que les personnes âgées qui bougent peu de chez elles, vivent parfois seules, vont avec plus de difficulté relativiser les problèmes que leur pose le goéland qu'une personne qui travaille toute la journée hors de chez elle et retrouve sa famille le soir. Cette dernière peut se changer les idées avec son mari, sa femme ou ses enfants alors que la personne âgée, seule et qui a plus de temps peut se focaliser plus facilement sur les nuisances sonores ou les fientes de l'animal. La situation sociale des plaignants est donc susceptible de favoriser une représentation négative de l'oiseau. De plus, un habitant avec un nid sur son toit peut trouver plus

facilement l'oiseau gênant qu'un autre qui n'a jamais eu de goéland nicheur sur son toit, car il a plus de chances de ressentir les nuisances que le second. Quant aux lieux de résidence des plaignants et des sympathisants, nous pouvons penser que les citadins vivant dans les centres-villes, zones qui présentent à Lorient et à Sète de fortes densités de populations au km², sont plus gênés par les goélands que ceux qui habitent dans des quartiers aérés et peu denses. La sensation d'étouffement qu'ils peuvent ressentir face à la concentration d'habitants dans leur quartier peut être amplifiée par la nidification des goélands sur leurs toits. Cette situation est susceptible de participer au fait de vivre de façon négative la présence des oiseaux en ville. Les profils sociologiques et les expériences avec l'oiseau des habitants semblent ainsi pouvoir participer de leur appréhension différente du monde et du goéland en ville. Ils peuvent les faire tendre à devenir ce que nous avons appelé des plaignants ou des sympathisants. Pour autant, il ne faut pas faire de conclusions hâtives car nos résultats font état de plusieurs exceptions. Certains sympathisants ont déjà eu un nid sur leur toit et ont pourtant une représentation positive de l'oiseau. Des enquêtés qui partent travailler chaque jour hors de chez eux et qui ont une famille n'apprécient pas les nuisances et s'en plaignent à la mairie. Notre recherche révélera que de nombreux autres facteurs jouent et influencent de manière plus importante ces différentes relations entre les citadins et les goélands.

2. Des plaignants contre « Les Autres »¹⁴⁶

La manière dont chaque groupe d'enquêtés se distingue des autres, fait intervenir des processus de stigmatisation, terme que nous empruntons à la théorie développée en 1963 par le sociologue Erving Goffman. Selon lui, une stigmatisation est une interaction qui lie un « normal » avec quelqu'un affecté d'un stigmate (Goffman, 1963). Ce dernier est ce qui, « lors d'une interaction, affecte, en le discréditant, l'identité sociale d'un individu » (Goffman, mentionné par Plumauzille & Rossigneux-Méheust, 2014 : 216). Nous nous inspirons également de la pensée du psychologue clinicien, Lionel Lacaze (2008) qui considère le stigmate comme un processus. Le stigmate est appliqué « lorsque des éléments d'étiquetage, stéréotypisation, séparation "eux"-"nous", perte de statut et discrimination ont lieu concurremment dans une situation de pouvoir qui permet aux composantes du stigmate de se développer » (Link & Phelan, cité par Lacaze, 2008 : 189). La stéréotypisation correspond à « des croyances culturelles dominantes qui lient les personnes étiquetées à des caractéristiques indésirables, des stéréotypes négatifs » (Link & Phelan, cité par Lacaze, 2008 : 188, 189). À travers la théorie de la stigmatisation, c'est spécialement la « pluralité des identités sociales des normaux et des stigmatisés, par les multiples je et jeux qui dynamisent la relation » qui nous intéressent (Plumauzille & Rossigneux-Méheust 2014 : 224). Les plaignants autant que les sympathisants, les défenseurs ou les nourrisseurs prennent à la fois et/ou alternativement la position du stigmatisateur ou du stigmatisé en fonction des circonstances, des

¹⁴⁶ Dans la fin de ce chapitre, l'expression « Les Autres » désigne toutes les catégories d'habitants en dehors des plaignants, c'est-à-dire qu'elle inclut seulement les sympathisants, les indifférents, les naturalistes, les défenseurs et les nourrisseurs.

situations et des personnes qu'ils rencontrent. Ils construisent leur identité¹⁴⁷ par rapport à l'autre, parfois en se défendant, en le critiquant ou plus rarement en se plaçant dans le rôle de la victime.

a. Des plaignants et des nuisances discrédités

Les sympathisants, les naturalistes, les défenseurs et les nourrisseurs ont fréquemment évoqué les plaignants dans leurs discours. Ils se distinguent d'eux en les désignant par le terme « les gens » :

« De toute façon, les gens sont dérangés de tout. Les gens, les enfants ça les dérangent. Un chien qui aboie, ça les dérange les gens. Ils se plaignent de tout. C'est un grand classique, je veux dire, ce n'est pas spécifique au goéland. C'est-à-dire qu'à partir du moment où ça dérange la propreté urbaine, ça devient un problème. C'est pareil quand on a les moineaux qui se réunissent au moment de l'automne ou du printemps et se retrouvent dans les platanes. Ils font leurs fientes sur les voitures qui sont en dessous et elles sont couvertes de fientes bon bah voilà c'est comme ça ! Les gens voudraient vivre dans un endroit aseptisé sans bruit, sans (*elle cherche ses mots*) ça n'est pas le vivre ensemble ça donc du coup voilà, c'est beaucoup plus profond que ça ! Je pense que oui, les gens, sous des conversations et des discussions de tolérance, le sont ne le sont pas du tout en réalité ! » (Entretien, Sète, le 07/08/2018)

« Les gens ils s'occupent de leur petite personne, c'est tout ! » (Entretien, Sète, le 26/04/2018)

Dans ces propos, l'expression « les gens » est dépréciative. Les enquêtés se différencient volontairement des personnes dont ils parlent et qu'ils dénigrent. L'opposition nous/les gens rejoint la séparation créée par le stigmat nous/eux ; il y a une frontière entre les « normaux » et les « stigmatisés ». Dès lors, les plaignants se voient attribuer de nombreux défauts, ils sont « égoïstes », « intolérants » et « hypocrites ». « Les Autres » estiment qu'ils ne s'intéressent qu'à leur propre personne et peu à ce qui les entoure, que ce soit les humains ou les animaux. Ils critiquent leur intolérance, indiquent qu'ils ne supportent rien et ne pensent qu'à se plaindre. Ils considèrent en outre que le conflit entre les citadins et les goélands ne provient pas de l'oiseau mais de « ces gens ». Selon eux, l'origine du problème serait d'ordre humain et le goéland ne serait qu'une excuse des plaignants pour déplorer d'autres faits dont la propreté urbaine. Leur hypocrisie est rapportée, car sous leurs bonnes manières et leurs politesses, les plaignants seraient « faux » et « malhonnêtes ».

¹⁴⁷ Nous entendons l'identité comme la manière dont les enquêtés se définissent eux-mêmes par rapport aux différents groupes sociaux qui composent la société, aux références idéologiques et aux problématiques environnementales actuelles. Lieu d'articulation de l'individuel et du social, elle se définit d'un point de vue sociologique comme « les modalités d'appartenance de l'individu à un groupe, à une catégorie sociale, en fonction de son intégration à un système donné » (Frayse, 2000 : 652) ; d'un point de vue psychanalytique, elle se définit par « les caractéristiques qu'un individu reconnaît comme siennes (le soi) et auxquelles il accorde une valeur de reconnaissance » ; « c'est une incorporation du social par l'individuel » (ibid.).

De surcroît, les plaignants sont perçus comme ignorants du goéland et possédant peu de connaissances sur sa biologie et son écologie. Aux yeux « des Autres », c'est leur manque de curiosité et leur égoïsme qui les conduit à méconnaître l'animal et à faire peu d'effort pour essayer de comprendre l'oiseau :

« Il faut savoir pourquoi les gens se plaignent déjà. C'est plus facile de se plaindre que de dire pourquoi tu te plains. Ils ne connaissent pas l'animal, ils ne font pas d'efforts pour le connaître. C'est comme les jeunes, quand il y a des nouveaux, ils disent : "lui il a une sale tête". Ils ne le connaissent pas et ils le jugent. Tu vois, faut connaître les choses, les gens, les animaux avant de dire que c'est nuisible. » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

Selon des naturalistes, la mauvaise opinion qu'ont les plaignants du goéland résulte d'ailleurs de leur ignorance à son égard :

« L'opinion générale sur le goéland, elle est pas toujours très bonne. Je crois que c'est beaucoup (*il cherche ses mots*) fin comment dire (*il cherche ses mots*) bien qu'on soit une ville de bord de mer habitée en majorité par des Bretons qui pour la plupart sont nés ici. C'est la méconnaissance de l'oiseau. Les gens sont tellement habitués à voir le goéland que pour eux c'est quelque chose de normal, ils ne s'y intéressent pas du tout. La preuve, c'est que beaucoup ne l'appellent pas goéland quand ils voient un goéland, ils parlent de mouettes alors que c'est totalement différent. » (Entretien, Lorient, le 06/06/2018)

Leur méconnaissance discrédite et délégitime leurs plaintes et leurs discours. Les plaignants semblent privés d'éléments solides et scientifiques à mobiliser pour soutenir leurs arguments et leur refus de l'oiseau en ville. Leurs récits sur les nuisances qu'ils subissent sont considérés comme exagérés :

« Je ne comprends pas les gens qui se plaignent. Je trouve ça démesuré, caricatural (*il réfléchit*) non, non, je trouve ça toujours exagéré. » (Entretien, Sète, le 20/04/2018)

Selon « Les Autres », leurs propos ne montrent pas la réalité mais transforment le réel. Le caractère agressif du goéland apparaît comme amplifié par les plaignants, faisant de l'oiseau un animal méchant et dangereux pour l'Homme. L'image qu'ils renvoient du goéland dans leurs propos ne correspond pas à la représentation que se font « Les Autres » de l'animal, ce qui renforce l'incompréhension entre les deux mondes.

Les plaignants et leurs discours sont donc déconsidérés. Ils font l'objet de plaisanteries et de moqueries :

« Sur le toit, on a les jeunes, qui sont bruns marins là, qui viennent et qui piaillent et ça alors ça dérange les gens, ça les dérange, les pauvres chéris ! » (Entretien, Sète, le 10/07/2018)

« Les gens, ça les gêne les goélands. Ils gueulent (*silence*) alors ça embête beaucoup les papis et mamies parce que la fiente c'est énorme sur les voitures. Alors là, c'est terrible, les voitures c'est sacré ! (*il rigole*) ils voient ça sur les bagnoles et ça les emmerde ! » (Entretien, Sète, le 26/04/2018)

Le premier propos provient d'un défenseur de Sète qui tourne en ridicule les personnes dérangées par le bruit des goélands. Ils les traitent de « pauvres chéris ». La deuxième citation prononcée sur un ton plus ironique provient d'un sympathisant de Sète. Il se moque des personnes agacées par les fientes des oiseaux et de leur attachement pour le matériel, comme la voiture. D'autres habitants tiennent des propos plus virulents et violents, les plaignants devenant la cible d'insultes :

« Il y a des gens ça leur fait chier d'avoir leur 4x4 salopé par une grosse merde de goélands (*silence*) bah, j'ai envie de leur dire : "t'as qu'à pas prendre de 4x4 connards, réfléchis !" » (Entretien, Lorient, le 05/05/2018)

Cette phrase provient d'une sympathisante de Lorient. Lorsque nous lui demandons quelle pourrait être la solution pour apaiser le conflit entre l'Homme et l'oiseau en ville, elle répond :

« Ces gens qui se plaignent, ces pauvres conards, ils n'ont pas tellement compris que c'est nous qui devons être à genoux devant les oiseaux. Ces gens-là je les mettrais bien, vous savez, comme les hindous (*elle cherche ses mots*) on met les corps et puis il y a les vautours qui viennent bouffer. Voilà, ça serait une grande idée que j'aurais ! » (Entretien, Lorient, le 05/05/2018)

Ce discours radical de l'habitante révèle toute l'aversion et la haine qu'elle ressent pour ceux qui se plaignent des goélands. Orthophoniste et bretonne d'origine, cette femme est âgée d'une quarantaine d'années et vit depuis six ans dans l'agglomération lorientaise. Elle n'a jamais eu de nids de goélands sur son toit. Depuis longtemps, elle voue une adoration au goéland, qu'elle partage avec sa fille. L'oiseau est son animal fétiche et elle s'est promis de ne vivre que dans des endroits où elle pouvait entendre le cri du goéland. La relation personnelle et intime qu'elle entretient avec le goéland explique en partie pourquoi elle tient un discours agressif vis-à-vis des plaignants. Étant donné son adoration pour les goélands, elle a des difficultés à éprouver de l'empathie pour ceux qui n'aiment pas ces oiseaux. Sa représentation de l'oiseau est tellement contraire à la leur qu'elle refuse de les comprendre.

Une partie « des Autres » ne se moque pas des plaignants et ne tiennent pas de tels propos. Certains comprennent les nuisances qu'ils subissent et parviennent à compatir avec eux :

« Le goéland, il peut quand même loger en bord de mer parce que c'est quand même un animal marin. Il peut aller se nourrir dans son environnement naturel et ne pas venir nous faire chier en ville parce qu'effectivement quand ils sont en ville, ils font chier. On passe notre temps à nettoyer les poubelles et ça fait chier les gens, je comprends. » (Entretien, Lorient, le 26/07/2018)

« Je peux comprendre aussi (*silence*) fin moi le bruit ne me gêne pas. Mais en dessous il y a un bébé, donc j'imagine que si ton bébé il se fait réveiller par le goéland qui se met à hurler, ça fait un peu

plus chier (*silence*) fin je ne sais pas comment ils perçoivent le truc. » (Entretien, Lorient, le 30/01/2018)

Dans le dernier propos, cette jeune sympathisante de Lorient fait référence à sa voisine avec qui elle s'entend bien. Appréciant le goéland et sa présence en ville, elle tente pourtant de se mettre à la place de la plaignante et fait un effort pour essayer de la comprendre. Elle parvient à concevoir son agacement car sa voisine a un jeune enfant.

Pour finir, « Les Autres » se sentent « normaux » par rapport aux plaignants. Nous pouvons supposer qu'ils ressentent ce sentiment parce que leurs discours s'inscrivent dans la récente prise de conscience de la responsabilité de l'Homme dans la crise écologique. Leurs manières de considérer le goéland rejoignent les nouvelles façons de penser la place de l'humain dans la nature et les actuels mouvements de défense de l'environnement (mode de l'écologie urbaine et du développement durable, défense de la souffrance animale...), y compris au niveau institutionnel français, européen et international. C'est pourquoi, « Les Autres » estiment probablement que leurs attitudes, leurs manières de voir et de se positionner dans le monde correspondent à la réalité d'aujourd'hui, à l'inverse de celles des plaignants qu'ils jugent dépassées et en contradiction avec les problématiques environnementales actuelles.

b. À Sète, des plaignants associés à des « gens d'ailleurs » et des « faux sétois »

À Sète, des habitants définissent leur identité parmi d'autres à travers la manière dont ils cohabitent avec le goéland dans la ville. Ils différencient en fonction de leur origine ceux qui savent vivre avec l'oiseau de ceux qui ne savent pas se faire à sa présence et s'en plaignent. Leur pratique avec l'animal permet d'inclure certaines catégories de personnes ou de les exclure ; elle permet de discriminer ceux qui sont véritablement du lieu de ceux qui ne le sont pas. Se distinguent ainsi dans les discours les « gens d'ici »¹⁴⁸, c'est-à-dire les sétois d'origine, natifs de la ville ou « purs sétois »¹⁴⁹ des faux sétois, c'est-à-dire les « gens d'ailleurs »¹⁴⁸ qui sont arrivés plus tard dans la ville et ne sont pas nés à Sète.

Les « gens d'ici » se différencient des « gens d'ailleurs » par le fait qu'ils ont vécu presque toute leur vie à Sète, qu'ils connaissent leur ville et y ont toujours vu des goélands. Ils sont habitués à leur présence et aux nuisances qu'ils provoquent. Ils possèdent l'expérience d'avoir déjà vécu avec eux, savent comment s'y prendre à leur égard et n'ont d'ailleurs pas l'impression que leur nombre a spécialement augmenté ces dernières années. Bien qu'ils ne l'aiment pas particulièrement, le goéland leur paraît faire partie du paysage et de la « coutume » sétoise. Il est autant « pur sétois » qu'eux. Dans ce cas, ces habitants ne voient pas pourquoi ils chercheraient à se débarrasser des oiseaux.

¹⁴⁸ Terme que nous empruntons à Isabelle Arpin (Mauz) (2002) et qui est utilisé par les chasseurs de chamois qu'elle interroge.

¹⁴⁹ Terme utilisé par des enquêtés lors d'entretiens à Sète.

Ils s'opposent donc aux plaignants, qui veulent chasser les goélands de la ville, et les stigmatisent. Ils considèrent que ces derniers ne sont ni de Sète, ni même de la région. C'est le cas d'un habitant âgé de 55 ans aujourd'hui dirigeant d'un bureau de tabac, qui a toujours vécu dans la commune occitane et qui a un nid de goéland sur son toit. Il explique que le vrai problème, dans la nidification des oiseaux à Sète, ce ne sont pas les goélands mais les nouvelles personnes qui viennent s'installer dans la ville :

« Il faut se dire, il faut se poser le vrai problème. À Sète, c'est que la majorité maintenant qui vivent à Sète ne sont pas des Sétois. Ils sont à peine natifs de Sète. Ils sont Sétois parce qu'ils habitent Sète mais ils ne connaissent rien au milieu dans lequel ils vivent déjà et ils se permettent de vouloir réguler quelque chose qui est là depuis bien avant nous. Nous, quand les goélands nous ennuiant, on les chasse comme ça avec le pied et puis ils s'en vont. Ça me réveille la nuit mais ça fait partie du folklore, tu vois. Mais ceux qui ont des corbeaux dans les campagnes ou ceux qui ont des vaches dans les étables qu'est-ce qu'ils font ? Ils se lèvent la nuit, ils mettent un coup de chevrotine. Ça fait partie du paysage. Il faut s'y faire sinon vas vivre à Maubeuge ou au Puy-en-Velay ou alors sur le Larzac ! Mais ces gens-là, s'ils vont sur le Larzac, ils seront emmerdés par les hiboux, par les moineaux ou les alouettes. » (Entretien, Sète, le 03/07/2018)

L'habitant considère que les plaignants sont ignorants du lieu où ils vivent. Il trouve leur attitude honteuse et irrespectueuse car il estime qu'ils se permettent de vouloir faire partir les goélands sans même les connaître. Il compare leur comportement à celui des Américains avec les Indiens :

« On les a toujours connu les goélands nous. Ils sont arrivés avant nous. Moi, quand je suis né, il y avait des goélands. Je ne vais pas leur demander de partir. Je vous l'ai dit au début de notre conversation. Je vous ai dit on n'est pas des Américains nous. Les Américains, ils se sont installés et ils ont tués les Indiens qui étaient là depuis des millénaires. Et après, ils ont parqué les Indiens chez des réserves chez eux. » (Entretien, Sète, le 03/07/2018)

Dans son discours, les « gens d'ailleurs », « les faux sétois » sont des envahisseurs menaçants pour la ville et pour son identité. D'autres habitants assimilent les plaignants à des « gens du nord » qui viennent de Paris, de Lyon ou de Suisse et qui viennent chercher du soleil et de la chaleur à Sète :

« Ils sont arrivés depuis 20 ans une foison de personnes en provenance de Paris, de Lyon. Enfin je veux dire du nord, ceux qu'on appelle du nord. Ce sont des gens qui ronchonnent parce qu'ils sont réveillés par le cri des goélands le matin, à quatre heures du matin. Donc la ville veut soigner ses résidents et surtout les Parisiens et les Suisses qui achètent et elle éradique alors les goélands. » (Entretien, Sète, le 10/07/2018)

L'habitant exprime son mécontentement vis-à-vis de la municipalité qui lui semble se soumettre à ces nouveaux arrivants. Ce qui est surprenant, c'est que cette citation provient d'un enquêté qui n'est pas originaire de la région de Sète. Il habite néanmoins depuis plus de vingt ans au Barrou et semble connaître très bien la ville. Il est aujourd'hui président du conseil de son quartier et s'investit dans une association qui défend et protège l'environnement du Barrou. Bien qu'il ne soit pas de Sète, il tient ce discours dépréciatif vis-à-vis des nouvelles personnes qui s'installent, afin

de se différencier des habitants qui se plaignent des goélands. Il a compris que s'affirmer sétois, être d'ici alors qu'on est d'ailleurs, c'est accepter la présence des goélands en ville.

Outre leur souhait de se démarquer des nouveaux résidents, le discours des « gens d'ici » révèle un sentiment plus profond. Il dévoile leur peur de voir leur territoire se transformer. Ces citoyens ont l'impression qu'ils sont en train de perdre le contrôle de leur ville et, à travers les reproches adressés aux goélands, voient leur identité se déliter. À leurs yeux, les habitants qui viennent d'arriver à Sète représentent une menace et participent de cette transformation de la ville ; en voulant que les goélands partent, « les gens d'ailleurs » s'attaquent à l'identité de leur commune. Ce que montre la position des « purs sétois » vis-à-vis des plaignants, c'est finalement leur attachement à leur ville et leur identité sétoise dont le goéland est un symbole.

c. Des plaignants qui stigmatisent

Les plaignants se différencient de ceux qui défendent la présence des goélands en ville et qui sont contre la stérilisation des œufs. Ils les critiquent, les stigmatisent et leur identité se construit, entre autres, en opposition à eux. Ils qualifient les personnes qui défendent les oiseaux d'« écologistes » ou d'« écolos », le deuxième terme étant une abréviation du premier. Ces mots font référence aux militants ou aux activistes qui agissent pour la défense de l'environnement. Dans les propos des plaignants, ils sont connotés négativement et s'apparentent à une injure. Ils décrivent des « beaux parleurs », des imposteurs prétentieux et hypocrites qui ne sont « écolos » que lorsque ça les arrange. Un habitant les surnomme les « écologistes de broussailles » et en parle en ces termes :

« C'est un débat politique sur l'écologie. Aujourd'hui, je pense qu'il y a une très mauvaise conception de l'écologie par les gens qui sont les écologistes du seizième arrondissement ou du dix-septième arrondissement de Paris et qui ne connaissent rien des animaux ni de la nature à part ce qu'ils voient dans les films et les conférences. C'est exactement les mêmes qui décident qu'on va implanter les salles de shoot dans un coin. Ils sont bien volontaires pour qu'il y ait une salle de shoot là, mais pas dans la rue où eux ils habitent mais dans la rue plus loin. Le débat est pipé parce que les gens, intellectuellement ou politiquement ou idéologiquement, ils sont partisans de certaines choses mais quand ça touche à eux, ça change. » (Entretien, Sète, le 11/04/2018)

Ce plaignant, venu vivre à Sète il y a quelques années pour sa retraite, a un nid sur son toit depuis plusieurs étés. Il a essayé plusieurs fois par ses propres moyens de s'en débarrasser. Mais, il a eu des ennuis avec des voisins qui lui ont rappelé la réglementation et l'ont menacé de le dénoncer à la mairie. Depuis ces altercations, il préfère appeler le service hygiène pour qu'il vienne stériliser les nids. Aujourd'hui, il se déclare écologiste mais s'oppose clairement à une vision de l'écologie qu'il qualifie « d'écologie de salon ». Selon lui, cette « écologie de salon » est pratiquée aujourd'hui par certains politiques et est suivie par de nombreux citoyens, comme ses voisins. Elle correspond à celle qui « pense qu'on ne peut pas vivre s'il y a pas d'ours ou de loup dans le Mercantour », à celle qui s'occupe de la nature avant le bien-être de l'Homme et à celle qui est prête à sacrifier des activités économiques pour protéger des animaux. L'habitant pose une

frontière entre lui et ceux qu'il range sous cette « écologie de salon », entre les écologistes comme lui et les « écologistes de broussailles ».

Les écologistes qui défendent les goélands sont parfois assimilés aux protecteurs d'animaux, sensibles à la mort, à la souffrance des animaux et réputés pour être pleurnichards :

« Il y a toujours des écologistes qui viennent pleurer parce qu'il y a un goéland qui est mort écrasé par une voiture. Mais bon, il y en a encore (*il cherche ses mots*) je veux dire, ils ne sont pas tous décimés. Il y en a encore beaucoup. » (Entretien, Sète, le 20/06/2018)

L'habitant fait un amalgame entre les écologistes et les protecteurs des animaux. En effet, tous les écologistes ne sont pas des protecteurs des animaux et vice versa. Les causes environnementales et animales constituent deux combats différents, l'une défend l'animal en tant qu'espèce faisant partie d'un écosystème alors que l'autre défend l'animal en tant qu'individu et être sensible.

Les plaignants associent également ceux qui défendent les goélands en ville, à des écologues et/ou ornithologues issus du monde scientifique et universitaire. Ils ont une vision généralement négative de ces chercheurs. Certains se méfient de leurs discours, remettent en cause la véracité de leurs études et disqualifient leurs connaissances. C'est le cas d'une habitante de Lorient qui ne croit pas aux résultats des recensements effectués sur les populations de goélands et notamment à la diminution de leurs effectifs en France :

« Le recensement, moi j'y crois pas du tout à ça ! Non, je n'y crois pas du tout ! » (Entretien, Lorient, le 26/07/2018)

À Sète, un habitant critique les décisions prises pour la pêche au thon, il en accuse les scientifiques, surtout au niveau des quotas :

« Les thons, on les a protégés il y a 20 ans ou il y a 10 ans (*il cherche ses mots*) les quotas tout ça. Aujourd'hui, les thons vu qu'il n'y a plus de poissons bleus, ils mangent des daurades, ils mangent des loups, ils mangent des mules. En fait, ils ont protégés en gros celui-là qui était au bout de la chaîne alimentaire : le thon en Méditerranée, c'était le prédateur notamment. Ils n'ont pas protégés le reste et ça c'est des scientifiques quoi ! Alors tu te demandes ce qui se passe dans leurs petites têtes ! » (Entretien, Sète, le 21/06/2018)

Que ce soit les militants pour la défense de l'environnement, les protecteurs des animaux ou les scientifiques, les plaignants leur reprochent de ne pas connaître la réalité du terrain. À leurs yeux, ceux qui défendent l'oiseau en ville proviennent des classes aisées de la population, sont des personnes qui vivent loin du peuple dans le « seizième ou dix-septième arrondissement de Paris » et qui n'aperçoivent la nature qu'à travers les écrans ou les conférences. Des plaignants pensent que ces habitants n'ont jamais eu l'occasion de subir les nuisances que provoquent les goélands

en ville et que, ces derniers ne peuvent alors les comprendre et se rendre compte de ce qu'ils vivent :

« Ceux qui les protègent, j'aimerais juste qu'ils viennent vivre à notre place ! Ah j'adore ces gens qui n'ont pas d'empathie ! » (Entretien, Lorient, le 26/07/2018)

Les plaignants décrivent les sympathisants comme étant insensibles et indifférents à leurs ennuis, et ils leur reprochent leur manque de compassion. Certains se placent en victimes afin d'obtenir un peu de sympathie de leur part. Ils racontent ce que leur fait vivre le goéland au quotidien. Ils insistent sur le fait qu'ils n'ont aucun moment de répit, qu'ils ne peuvent plus aller sur leur terrasse ou sur leur balcon par peur de l'oiseau et qu'ils sont victimes de son agressivité. Ils expriment leur servitude due aux goélands et font part de leur incapacité à agir, notamment à cause de la réglementation qui protège les oiseaux.

Cette expérience avec les goélands qu'ont certains plaignants n'est pas toujours mobilisée pour se placer dans une position de victime. Plusieurs habitants la revendiquent et s'en servent pour se valoriser et se distinguer de ceux qui défendent l'oiseau en ville. Par leur vécu des nuisances et leur expérience avec l'oiseau, ils estiment posséder un savoir supplémentaire qui leur permet de mieux comprendre le problème que pose le goéland en ville. Ils apparaissent tels des « spécialistes populaires » avec des savoirs qui s'appuient sur une connaissance approfondie du terrain apprise par l'expérience et un éloignement du pouvoir politique (Mauz, 2002 : 326). Ils prétendent connaître mieux que « Les Autres » la façon dont se nourrit l'oiseau en ville, la manière dont les goélands se comportent face à l'Homme et les dangers qu'encourent les habitants à vivre près d'un nid, car ils ont vu ces situations et les ont vécues. À leurs yeux, leurs connaissances sont plus utiles et devraient être prises en compte plus que celles des scientifiques pour régler les conflits entre les goélands et les citadins.

À travers ces différentes stigmatisations, critiques et reproches vis-à-vis de ceux qui défendent les oiseaux en ville, les plaignants montrent leur souhait de se démarquer à la fois d'autres groupes ainsi que de mouvements sociaux et d'idéologies. Ils s'opposent à certaines manières de penser l'animal, celle notamment qui l'envisage doué de sensibilité au même titre que l'Homme, mais aussi à certaines classes de population, aux protecteurs des animaux et en même temps à la classe bourgeoise éloignée du peuple et du terrain. Ils rejettent à la fois le monde des scientifiques et celui des politiques. Ils expriment clairement leur différence avec un monde dans lequel ils ne se retrouvent pas et qui ne correspond pas à leurs valeurs et à leur identité.

Pour finir, l'analyse montre que la majorité des plaignants se sentent « normaux » par rapport « aux Autres » et ne sentent pas non plus stigmatisés. Nous supposons qu'ils se perçoivent de cette façon car ils « défendent les pratiques et les valeurs dans lesquelles ils ont été socialisés et qui constituaient alors la norme » (Colon, 2007 : 85). Leur manière de considérer le goéland et la place de l'Homme dans l'environnement provient probablement de leur éducation, de valeurs qu'on leur a transmises et d'un modèle de pensée qui sépare l'Homme de l'animal et qui prévalait dans notre société occidentale avant qu'on ne prenne conscience du rôle de l'Homme dans la crise

écologique. Leur sentiment de légitimité est également conforté par les municipalités qui reçoivent leurs plaintes et agissent en conséquence en menant des campagnes de stérilisation des œufs de goélands. Devant la loi, ils apparaissent alors en droit de se plaindre et de ne pas accepter l'oiseau en ville. Néanmoins, quelques plaignants sont moins à l'aise dans la position qu'ils occupent. Ils se sentent critiqués et stigmatisés par « Les Autres ». Ils ont l'impression d'être décalés par rapport aux idées et aux discours actuels sur l'environnement auxquels adhèrent « Les Autres ». Ils ne se reconnaissent pas dans ces nouvelles façons de faire et de penser la nature et certains ont le sentiment que leurs normes ne correspondent pas tout à fait aux codes de la société moderne.

d. Des mondes qui demandent à s'écouter

Les plaignants autant que les sympathisants, les défenseurs, les naturalistes, les nourrisseurs et les indifférents parlent des uns et des autres (tableau 14). Chacun décrit l'autre, le commente, le critique ou le complimente (tableau 14). Par l'intermédiaire de l'oiseau, les habitants se distinguent les uns des autres, se positionnent les uns par rapport aux autres, dont ils se sentent proches ou différents. Avec certains, ils établissent une distance sociale ou au contraire marquent une proximité. À travers leurs pratiques et discours sur le goéland, ils révèlent finalement ce qu'ils sont, ce qui constitue leur histoire et leur identité (Dalla Bernadina, 2006 ; Mauz, 2002, 2005). Plusieurs s'assimilent à de « purs Sétois », à des « gens d'ici » ou encore à de « vrais écologistes » (tableau 14). Chaque enquêté se différencie des autres par des comportements, des références idéologiques et des manières de faire et de penser l'animal et sa présence en ville. Il se rapproche ou s'éloigne de certains mouvements politiques, classes ou groupes sociaux. Il s'oppose à certaines valeurs, idées ou courants de pensée ou les rejoint. Il se situe face aux discours écologiques et aux récents changements qui bouleversent la planète. Les récits témoignent de nombreuses fractures sociales¹⁵⁰ que l'on retrouve aujourd'hui dans notre société française occidentale et qui sont évoquées dans les nombreux débats actuels. Ils divisent ceux qui viennent d'ailleurs, les étrangers, les émigrés de ceux qui viennent d'ici, les locaux et les Français ; ils séparent les classes populaires des classes moyennes et bourgeoises plus aisées ; ils révèlent les frontières entre la société constituée du peuple, des citoyens, de ceux qui n'ont pas forcément fait d'études supérieures et le monde politique et/ou scientifique, celui des experts et des savants (tableau 14).

¹⁵⁰ Ce terme exprime les différents fossés qui divisent aujourd'hui la population française, ceux qui séparent une population socialement bien intégrée et une autre, plus exclue et en dehors de la société.

	Plaignants	« Les Autres »
Qualificatif par lequel l'une des catégories d'habitants est désignée par l'autre	« Ces gens », « les gens d'ailleurs », « les faux Sétois », « les gens du nord », « les Parisiens » « les Suisses », « les gens de Lyon »	« Les écologistes », « les écolos », « les protecteurs des animaux », « les scientifiques », « les politiques », « la classe bourgeoise », « la classe dirigeante »
Qualité par laquelle chaque catégorie d'habitants s'identifie	« Les vrais écologistes » « Le peuple » « La classe populaire » « Les victimes »	« Les purs Sétois » « Les gens d'ici »
Reproches, critiques que leur adresse l'autre catégorie d'habitants	-Leur égoïsme -Leur intolérance <u>-Leur hypocrisie</u> -Leur manque de vivre-ensemble <u>-Leur manque de connaissances</u> sur l'oiseau -Leur <u>manque d'empathie</u> pour l'oiseau -Leur irrespect pour la ville et son identité	<u>-Leur hypocrisie</u> -Leur « beau discours » -Leur prétention -Leur <u>manque de connaissances</u> sur la réalité du terrain, sur les nuisances du goéland en ville -Leur manque de compassion, leur indifférence vis-à-vis de ceux qui vivent la nuisance -Leur <u>manque d'empathie</u> pour l'humain
Manière par laquelle chaque catégorie d'habitants discrédite l'autre	- <u>Stigmatisation</u> - <u>Critiques, reproches</u> -Récits de victimisation -Savoirs scientifiques discrédités	- <u>Stigmatisation</u> - <u>Critiques, reproches</u> -Moqueries, plaisanteries -Nuisances discréditées
Opposition structurant leurs récits	-Scientifique / citoyen -Politique / citoyen <u>-Savoir scientifique, théorique / savoir populaire, empirique</u> -Classe bourgeoise et moyenne aisée / classe populaire	<u>-Savoir scientifique, théorique / savoir populaire, empirique</u> -Gens d'ici / gens d'ailleurs -Locaux/étrangers

Tableau 14 : Synthèse des procédés et manière dont chaque catégorie d'enquêtés parle l'une de l'autre et se situe l'une par rapport à l'autre (les éléments soulignés correspondent à ce que les plaignants et « Les Autres » ont en commun)

Bien que des divergences existent entre les plaignants et « Les Autres » qui acceptent la présence de l'oiseau en ville, leurs discours se rapprochent sur plusieurs points. Chacun des deux groupes dénonce l'hypocrisie de l'autre et critique son manque de connaissances (tableau 14). « Les Autres » estiment plus s'intéresser au goéland et mieux connaître sa biologie et son écologie que les plaignants, alors que, ces derniers se pensent mieux placés pour évaluer la présence des goélands en ville et les problèmes qu'elle entraîne. Les premiers revendiquent leur savoir scientifique et les seconds valorisent leurs expériences et leurs vécus avec l'oiseau. Chaque catégorie d'habitants rapporte le manque d'empathie de l'autre. Les plaignants réclament plus de compassion à leur égard et ceux qui défendent les goélands souhaiteraient que les plaignants cherchent davantage à comprendre l'animal et y soient plus sensibles. Un groupe d'enquêtés aimerait que l'autre montre plus d'intérêt pour l'oiseau alors que l'autre réclame plus de

considération pour l'humain. Les deux catégories d'habitants ne demandent-elles finalement pas la même chose à l'autre ? Ne demandent-elles pas que leur point de vue soit écouté et respecté par l'autre ? N'ont-elles pas besoin d'abord d'écoute, d'attention et de reconnaissance de la part de l'autre ?

Les discours de ces deux mondes, celui des plaignants et « des Autres », révèlent ainsi un manque d'échange entre les deux groupes. Ces derniers ne se connaissent pas, ce qui entraîne des stigmatisations et des stéréotypisations. « Les Autres » pensent que les plaignants exagèrent les nuisances qu'ils vivent et les trouvent égoïstes et intolérants. Des plaignants s'imaginent que ceux qui défendent les oiseaux n'ont pas de nids sur leurs toits et estiment qu'ils sont tous des militants pour l'environnement. Nous pouvons penser que si chaque groupe s'intéressait à l'autre, écoutait ses revendications et apprenait à le connaître, les processus de stigmatisation et de marginalisation mutuels s'estomperaient. Plus largement, nous pourrions supposer qu'une telle ouverture de l'un vers l'autre contribuerait à apaiser les conflits entre les goélands et les plaignants dans les villes, car ces derniers se sentiraient plus reconnus et écoutés par le reste des habitants, ce qui calmerait sûrement leur agacement envers le goéland¹⁵¹. Suite à cette réflexion, n'est-on pas ainsi en droit de se demander si le « problème goéland » ne constitue pas finalement un problème de communication, d'échange et de reconnaissance entre plusieurs mondes qui ne se connaissent pas ?

3. Des nourrisseurs stigmatisés

a. Ce que disent les citoyens sur les nourrisseurs

Beaucoup d'habitants s'opposent au nourrissage des goélands. Ils savent que la pratique est interdite par la loi et qu'elle peut faire l'objet de sanctions. Ils ont su ces informations par la mairie ou les ont lues dans les magazines municipaux, les journaux régionaux qui les rappellent à chaque début de campagne de stérilisation. Le nourrissage est également tenu responsable de la présence des goélands dans la ville. De nombreux citoyens estiment qu'il attire et maintient l'oiseau dans les espaces urbains. Cette idée est véhiculée par les journaux et les municipalités qui expliquent qu'il ne faut pas nourrir les goélands afin que ces derniers restent des oiseaux sauvages et retournent vers la mer. Cette réglementation complétée de ces discours participe probablement de la perception négative des nourrisseurs et de l'animosité des habitants à leur égard.

Si la pratique est dénoncée, c'est la personne en tant que telle du nourrisseur qui est critiquée et jugée. L'acte de nourrir illégalement et l'être humain qui en est l'auteur sont associés et se confondent. Comme le constatent Paul-Louis Colon et Nicolas Lequarré lors de leur enquête sur les nourrisseurs de pigeons à Paris (2013), les nourrisseurs constituent une catégorie stigmatisée par les autres citoyens. Leurs comportements diffèrent des normes admises par la société, s'opposent à la réglementation et remettent en cause certaines institutions et façon de voir le

¹⁵¹ Comme nous l'avons vu dans les précédentes parties et comme nous le verrons dans les prochains chapitres, les plaintes concernant les goélands sont parfois plus un problème d'ordre social qu'un problème lié directement à l'oiseau.

monde, en l'occurrence, la frontière entre le sauvage et le domestique, entre l'espace public et l'espace privé (Colon, 2007). Ils subissent une réprobation sociale parce qu'ils vont à l'encontre d'une loi ou une norme sociale et/ou idéologique. Ils sont alors vus comme étant déviants (Becker, cité par Lacaze, 2008). Le stigmate produit une frontière entre deux groupes, celui des stigmatisés et celui des normaux, celui des nourrisseurs et des normaux (Plumauzille & Rossigneux-Méheust, 2014 : 217).

Les nourrisseurs sont ainsi décrits comme étant âgés, retraités, isolés socialement et vivants seuls :

« Il y a sûrement des habitants qui doivent les nourrir. C'est certain (*silence*) c'est la petite mamie qui s'emmerde, qui a son goéland qui vient à sa fenêtre tous les jours. » (Entretien, Lorient, le 23/05/2018)

Dans ce propos, le nourrissage des goélands apparaît comme un passe-temps, une occupation par défaut qui ne serait pas choisie et désirée et à laquelle s'adonnent ceux qui ont du temps. Cette conception du nourrissage témoigne d'une vision très négative de cette activité et des personnes qui la pratiquent. Elle montre que certains enquêtés ne parviennent pas à concevoir que des habitants peuvent délibérément choisir de s'occuper d'un oiseau et qu'ils y trouvent plus qu'un simple passe-temps.

Par ailleurs, la citation ci-dessus provient d'un habitant âgé d'une quarantaine d'années qui s'est plaint à la mairie de la présence de nids sur son toit. Il habite près de la gare de Lorient et travaille dans le domaine de l'automobile (il a d'ailleurs insisté sur la toxicité des fientes pour la peinture des voitures). Agacé par les goélands qui nichent près de chez lui, il apprécie peu son voisin qui nourrit les oiseaux. Il relie implicitement sa pratique de nourrissage à un manque d'intelligence :

« Il y a un nid tous les ans en haut là et notre voisin, je pense qu'il les aime bien. Je pense en plus qu'il les nourrit (*silence*) mais bon ce n'est pas le voisin le plus intelligent que l'on ait. Je l'ai vu le nourrir, ce qui est interdit normalement. » (Entretien, Lorient, le 23/05/2018)

L'opinion que porte cet homme sur son voisin montre comment « la non-conformité des nourrisseurs aux rapports attendus entre l'Homme et cet animal [...] provoque de la part des personnes qui rencontrent cette attente, les "normaux", l'inférence d'une tare psychologique chez les individus concernés, qui vient objectiver la cause de la déviance » (Colon, 2007 : 81). Les nourrisseurs, par leur relation intime et personnelle avec l'oiseau, sont engagés dans un monde souvent incompris du reste des citoyens. Ils sont alors stigmatisés et comparés à des cas sociaux, des personnes mentalement et psychologiquement déficientes. Plus largement, ils sont associés au désordre mental, matériel et à la saleté, comme si le trouble que provoquent les goélands en ville s'était propagé dans leur être (Colon, 2007) :

« Quand je suis arrivée dans mon appartement, notre voisin d'au-dessus nourrissait. Je pense que vous avez dû en entendre parler par ma voisine (*elle rigole*). Chez lui [le nourrisseur] c'est la jungle. Mon copain avait été chez lui une fois et il y a plein de furets (*silence*) ça doit sentir mauvais dans

l'appartement. En plus, il a deux chiens [...] C'est un drôle de bonhomme, un peu taré. » (Entretien, Lorient, le 09/02/2018)

La saleté s'intègre dans un système relationnel et complexe où les choses sont agencées selon une norme bien précise, et correspond à « ce qui ne doit pas être inclus si l'on veut perpétuer tel ou tel ordre » (Douglas, 2001 : 59). Commettre un acte illégal, aller à l'encontre des normes et des règles imposées par la société et se comporter de façon antisociale est l'expression de la condition marginale des nourrisseurs et de la saleté qui leur est associée. Ces nourrisseurs perturbent l'ordonnement du monde, n'y sont pas à leur place et sont donc rejetés par les autres habitants. Ces derniers les considèrent à l'écart de la société urbaine et comme porteurs d'une déviance sociale et psychologique. Ces résultats rejoignent ceux de l'enquête réalisée par Paul-Louis Colon et Nicolas Lequarré (2013), et ceux de Nathalie Blanc (2000). La géographe raconte comment les habitants qui possèdent des animaux de compagnie sont parfois perçus négativement, jugés sévèrement et caricaturés par les autres citadins (Blanc, 2000). Les mots utilisés pour les qualifier évoquent la vieillesse, la solitude, la bizarrerie ou la folie (ibid. : 65). Ils sont dits isolés, en dehors de la société et ils se rattacheraient à l'animal pour combler ce manque social (ibid.). Nathalie Blanc constate ainsi que « cohabiter trop étroitement avec l'animal en ville est représenté négativement », est perçu comme une forme de misère (ibid.).

Cette représentation qu'ont les citadins des nourrisseurs ne correspond que légèrement à la description de ceux que nous avons rencontrés durant l'enquête de terrain. Certains nourrisseurs sont mariés, ont des amis et un travail et seul l'un d'entre eux est apparu isolé et marginalisé par d'autres habitants. Ce décalage révèle que les citadins, qui ne pratiquent pas le nourrissage, ne connaissent pas ceux qui se consacrent à cette activité. Ils en côtoient rarement et ont peu l'occasion d'échanger avec eux. Les mêmes processus de stigmatisation et de stéréotypisation, que ceux que l'on a évoqué précédemment, sont ainsi à l'œuvre chez ces enquêtés qui n'ont jamais rencontré de nourrisseurs. Ils leurs permettent de se différencier des nourrisseurs, de leur illégalité, de leurs situations sociales et psychologiques jugées indésirables et anormales. Elles les font se sentir « normaux » et bien intégrés dans la société urbaine et humaine.

b. Des nourrisseurs qui adoptent différentes postures vis-à-vis des critiques

La plupart des habitants rencontrés savent que leur pratique de nourrissage est interdite et ont conscience qu'ils enfreignent la loi en donnant à manger chaque jour à un goéland. Malgré cette réglementation, ils continuent à nourrir l'oiseau et parfois sans s'en cacher. Certains tirent même profit de cette occupation pour créer du lien social, comme Charlotte qui discute souvent avec les passants ou fréquente désormais régulièrement son voisin qui ramène du poisson pour son goéland Jezebel. À l'inverse des habitants décrits par Paul-louis colon et Nicolas Lequarré (2013) ou Jacqueline Weber et ses collègues (1994), aucune stratégie n'est particulièrement mise en place par ces nourrisseurs de goélands pour empêcher qu'on ne les voit donner à manger à l'oiseau ni qu'on ne les dénonce à la mairie. Ces derniers nourrissent en plein jour, pas forcément

à l'abri des regards. Ils ne se contentent pas non plus de déposer de la nourriture puis de repartir mais ils apprécient de rester avec l'oiseau, de prendre le temps de l'observer et de lui parler.

Les nourrisseurs interrogés ont tous conscience des critiques dont ils sont la cible. Ils se savent stigmatisés et saisissent qu'ils entretiennent avec l'oiseau une relation différente de la plupart des citoyens. Ils réagissent et se positionnent néanmoins différemment face à ces habitants qui ne les comprennent pas. Leur manière de répondre à cette stigmatisation révèle la variété des façons d'être au monde des nourrisseurs. Conscients d'être porteurs d'un stigmate, ils ont des « réactions tantôt de rejet, parfois d'intégration et toujours d'adaptation » (Plumauzille & Rossigneux-Méheust, 2014 : 217). Certains sont indifférents aux reproches qu'on leur adresse alors que d'autres sont affectés et vivent durement le regard des citoyens. L'habitante Charlotte fait partie de ces personnes qui restent insensibles aux critiques à son égard. Elle a été dénoncée une fois par l'un de ses voisins à la mairie mais déclare : « je m'en fous d'être critiqué ou dénoncée ! » (Entretien, Sète, le 19/04/2018). Bien qu'il y ait eu cette accusation, l'affaire n'a pas eu de suites et elle n'a jamais reçu de lettres ou d'avertissements de la part de la municipalité. Charlotte assume sa position de nourrisseuse et la revendique :

« Il y a ceux qui sont pour le nourrissage avec qui je discute volontiers et puis ceux qui sont contre que j'envoie chier. Je leur dis : "c'est chez moi, ça ne vous regarde pas si je nourris le goéland !" » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

En nourrissant son goéland Jezebel, Charlotte reproduit ce que faisait sa mère et ce qu'elle a vu et appris durant son enfance :

« C'est ma mère qui nourrissait déjà au départ les moineaux. Donc j'ai continué si tu veux. Ma maman donnait à manger. Ma maman adorait les animaux. On l'appelait la Brigitte Bardot du quartier. » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

Elle défend des pratiques et des valeurs dans lesquelles elle a été socialisée et éduquée (Colon, 2007), d'où son sentiment de légitimité face à sa pratique de nourrissage. Pour Jean, il est de « ceux qu'on regarde mais qu'on ne comprend pas » (Entretien, Sète, le 20/04/2018). Il n'est pas affecté par la position marginale qu'on lui assigne mais il se sent en droit de nourrir un goéland et il est traversé par un sentiment « de justesse morale de son action » (Colon, 2007 : 81). Nous pouvons comparer son attitude à celle de certains défenseurs, qui considèrent agir comme toute personne devrait le faire, pour le respect de la planète et le bien de l'humanité. Par l'acte de nourrissage, il affirme son identité et ses valeurs qu'il considère différentes de la plupart des citoyens.

Nous pouvons nous demander d'où vient cette indifférence des nourrisseurs et si elle ne révèle pas finalement un processus de défense contre les habitants qui ne les comprennent pas (Benoist, 2007). Leur comportement pourrait d'abord s'expliquer par le fait que les nourrisseurs ont conscience que les dénonciations à la mairie sont rares et qu'elles n'ont presque jamais de suites. Les municipalités se contentent surtout d'avertissements par voie orale ou par courrier sans

sanctionner les nourrisseurs. Ces derniers considèrent sûrement qu'ils peuvent donc continuer à nourrir tranquillement leur oiseau et à rester indifférents aux critiques. Une certaine fierté est aussi affichée de nourrir des goélands dont l'aspect prédateur, féroce et agressif est particulièrement présent dans les esprits des citadins. L'animal impressionne, intimide et effraie la plupart des habitants. Au vu de cette réputation du goéland que connaissent les nourrisseurs, ces derniers retirent probablement une certaine gloire de nourrir un représentant de l'espèce. Ils ont l'impression de réaliser quelque chose que peu de personnes s'aventureraient à faire par peur de l'oiseau. Le nourrissage les valoriserait et leur procurait une reconnaissance, une estime de leur personne. Outre ces deux explications, nous pouvons ensuite supposer que cette indifférence cache une stratégie de défense de la part du nourrisseur. Au lieu d'exprimer clairement sa douleur d'être stigmatisé, ce dernier « la retourne en affirmation de soi. Refusant l'autostigmatisation, qui consiste à intérioriser l'étiquette posée par l'autre, il se défend par l'offensive » (Benoist, 2007 : 650). Cette technique est qualifiée par Erving Goffman de « retournement du stigmaté », situation où le contrôle de l'information sur le stigmaté devient une « arme pour le stigmaté » (Plumauzille & Rossigneux-Méheust, 2014 : 226). C'est le cas de Jean qui valorise la différence qu'il perçoit entre lui et les autres, et en fait une composante positive et méliorative de son identité.

Néanmoins, l'un des nourrisseurs rencontrés, Jacques, se sent affecté par la critique et la stigmatisation dont il est victime. Sa position de stigmaté transparaît notamment dans la manière dont s'est passé notre entretien avec lui. En effet, nous avons dû être introduits par une connaissance pour le rencontrer. L'homme était très méfiant au début de nos échanges et ne voulait pas qu'on l'enregistre. Il subit plus que les autres nourrisseurs le statut qu'on lui a assigné puisqu'il a été dénoncé au syndic par ses voisins pour sa pratique de nourrissage et qu'il a arrêté, du moins officiellement, de nourrir les oiseaux. Lorsqu'il a reçu cet avertissement, il nous a raconté qu'il n'avait pas compris le mal qu'il faisait en s'occupant des goélands. Selon lui, il agissait pour une cause honorable, celle d'aider des animaux qui en avaient besoin. C'est ainsi par ce courrier du syndic qu'il a compris qu'il n'entretenait pas une relation « normale » avec les oiseaux, qu'il n'agissait pas comme tous ses voisins et qu'il faisait partie d'une « catégorie discriminée » (Colon, 2007 : 83). Lors de l'entretien, lorsqu'il nous a confié qu'il préférerait les animaux aux Hommes, il nous a d'ailleurs prévenus qu'il ne fallait pas le prendre pour un « fou ». Telle une personne stigmatisée, il s'autostigmatise et intériorise l'étiquette qu'on lui a attribuée (Benoist, 2007), celle d'une image négative de lui-même, celle de la personne « anormale », isolée, vieille et folle.

Les résultats que nous venons de décrire, concernant l'attitude des nourrisseurs de goélands à l'égard des citadins qui les stigmatisent, diffèrent de ceux trouvés pour les pigeons dans l'étude de Paul-Louis Colon et Nicolas Lequarré (2013). Les nourrisseurs rencontrés lors de notre enquête n'étaient pas tous méfiants vis-à-vis de l'anthropologue mais la plupart étaient avenants, confiants et contents de parler de leur oiseau. À l'exception de Jacques, ils n'ont pas développé de stratégies particulières pour se protéger des potentielles dénonciations des autres habitants. Ils ont toujours eu la même manière d'opérer pour nourrir leur goéland, ne se plaçant pas forcément à l'abri des regards. Pourtant, Paul-Louis Colon (2007) et Nicolas Lequarré (2013) constatent que certains nourrisseurs de pigeons optent pour nourrir la nuit ou choisissent de donner à manger dans des lieux et des heures où ils ont le moins de chance d'être vus. Ils remarquent également que les

nourrisseurs portent un regard négatif sur les personnes qui pratiquent cette même activité de nourrissage des pigeons qu'eux ; ces derniers sont traités d'« hystériques » et de « barjots » (Colon & Lequarré, 2013 : 159). Ils expliquent cette attitude par le fait que les nourrisseurs refusent d'être rangés à part de la société, et « qu'ils ne tiennent pas à former une sous-culture qui entérinerait leur différence » (Colon, 2007 : 85). Ces habitants ne veulent pas se voir associer à des personnes isolées et stigmatisées et « appréhendent souvent leurs semblables de manière négative et au moyen de préjugé communément véhiculés par les normaux à leur rencontre » (Colon, 2007 : 85). Dans les discours des nourrisseurs de goélands, aucun propos de ce type n'a été recueilli. Les nourrisseurs interrogés ne se connaissent pas et ils n'ont jamais parlé de leurs semblables, que ce soit de manière négative ou positive. Ils ne ressemblent donc pas tout à fait aux nourrisseurs de pigeon décrits par Paul-Louis Colon (2007) et Nicolas Lequarré (2013) de par leur manière de nourrir l'oiseau, de par la façon dont ils se perçoivent et répondent aux critiques des citadins. Nous pouvons supposer que cette différence provient de l'écart de représentation qu'ont les citadins sur le pigeon et le goéland. Ce dernier a probablement une image plus positive que le pigeon. Bien qu'il soit critiqué, il est apprécié pour son vol, sa beauté, son élégance et son caractère imposant. Au contraire, le pigeon est le « rat du ciel » et a une très mauvaise réputation en ville (Jerolmack, 2008 ; Skandrani, 2014). Les citadins parlent rarement de ses aspects physiques ou comportementaux en termes positifs (ibid.). L'Homme et l'oiseau se confondant dans la vision que possèdent les citadins à propos des nourrisseurs et ces derniers intériorisant, parfois l'étiquette qu'on leur assigne, les nourrisseurs ont plus de chance de porter un regard positif sur eux en nourrissant les goélands que les pigeons. Le goéland jouissant d'une représentation plus positive que le pigeon, ils sont susceptibles de moins se dénigrer et se dévaloriser que les seconds. La fierté qu'ils peuvent également ressentir à nourrir le goéland, animal imposant et prédateur, est plus difficilement admissible avec le pigeon, oiseau de plus petite taille et inoffensif. Dans ce contexte où l'animal valorise leur image et leur procure une certaine reconnaissance de leur personne, il n'y a pas forcément d'intérêt pour eux ni à se cacher lorsqu'ils nourrissent le goéland, ni à être systématiquement méfiant vis-à-vis des citadins, ni à se démarquer des habitants qui font comme eux.

Conclusion du chapitre 5

Ce chapitre a permis de comprendre qu'il existe une multiplicité de rapports entre les citadins et les goélands, attestant d'une diversité d'être au monde et aux autres que la relation au goéland cristallise. Les interactions négatives, souvent médiatisées par les médias et rapportées par les habitants, font partie d'un ensemble de rapports plus complexes entre l'Homme et l'oiseau en ville. Au-delà des plaintes, des citadins apprécient la présence de l'animal en ville, certains agissent en sa faveur ou nourrissent les oiseaux, et d'autres sont plus indifférents. Au sein de chaque catégorie d'habitants, les enquêtés entretiennent diverses et multiples formes de relations avec les goélands. Charlotte montre un rapport très intime avec un goéland alors que Jacques nourrit plusieurs goélands sans s'attacher à un individu en particulier. Paul et Jérôme ne sont pas engagés aussi intensément dans leur relation avec l'animal. Paul consacre des vacances à sauver des goélands sur le port de Lorient alors que Jérôme aide Marie de façon plus anecdotique. L'étude des représentations et des pratiques avec l'oiseau a également révélé la manière dont chaque groupe d'enquêtés se positionne l'un par rapport à l'autre. Elle a montré quelle distance ou proximité chaque habitant établit avec des groupes ou mouvements sociaux auxquels chacun prête des idéologies, des valeurs. Des personnes sont associées à des étrangers, à des « gens d'ailleurs », d'autres à des « écologistes de broussailles ». Le goéland apparaît comme « un opérateur social, qui permet aux gens de délimiter pratiquement des configurations sociales » (Mauz, 2002 : 341). Plus largement, l'analyse dévoile comment chaque personne se situe par rapport au monde d'aujourd'hui, à ses problématiques et à la crise écologique et sociale que traverse notre société d'aujourd'hui. Par ailleurs, ces mondes pluriels que nous avons identifiés, celui des plaignants, « des Autres », des nourrisseurs ne se connaissent pas et communiquent que rarement. Ils « continuent d'élire leurs propres spécialistes, de produire chacun leurs propres règles, d'établir des rapports spécifiques aux animaux, d'où le maintien entre eux, d'une cloison, qui sans être étanche, ne facilite tout de même pas les échanges » (Mauz, 2002 : 342). Pourtant, l'ouverture des uns aux autres pourrait probablement contribuer à un apaisement du conflit entre les citadins et les goélands.

Chapitre 6
Des représentations du goéland influencées par plusieurs
facteurs et révélatrices d'un mal-être

Introduction

Ce dernier chapitre, plus analytique, s'attache d'abord à comprendre les modalités selon lesquelles se construisent les représentations que se font les habitants des goélands. Il s'intéresse aux facteurs écologiques, géographiques et sociologiques qui influencent les représentations, ce qui permet de répondre à la dernière hypothèse de recherche, à savoir que les représentations ne sont pas seulement liées aux dynamiques écologiques des populations d'oiseaux. Nous essayons, entre autres, de saisir dans quelles mesures les territoires participent de la construction des représentations de l'oiseau et des relations entre ces derniers et les Hommes. Comme le dit le philosophe Augustin Berque, « en termes écouméniaux, à plus forte raison, les lieux ne doivent pas perdre leur singularité. Cela, parce que dans l'écoumène, chaque lieu engage l'existence de personnes humaines. Nier les lieux, c'est nier l'essence humaine de ceux qui les habitent » (Berque, 1996 : 186). Ensuite, nous nous intéressons à ce que les représentations révèlent de la relation des citoyens à l'espace urbain et au monde. Par l'intermédiaire de l'oiseau, nous découvrons que les habitants parlent de leur inquiétude, de leur angoisse face à une société qui change et dans laquelle ils ne se retrouvent plus.

I. APPROCHE DYNAMIQUE DES REPRÉSENTATIONS : DES RELATIONS ENTRE L'HOMME ET L'OISEAU S'INSCRIVANT DANS UN TERRITOIRE ET UN ANIMAL PARTICIPANT PLEINEMENT À LA CONSTRUCTION DES REPRÉSENTATIONS

1. Des modes d'habiter et de cohabiter avec le goéland inscrits dans des territoires

- a. Un cadre naturel et urbain influençant les relations entre les goélands et les habitants

Nous avons vu que les villes de Lorient et de Sète offrent des conditions climatiques différentes. Pour la première, le climat est tempéré, de type océanique avec des précipitations assez abondantes (Ville de Lorient, 2017) alors que dans la seconde, le climat est méditerranéen, caractérisé par la douceur des saisons et un fort ensoleillement (Ville de Sète, 2016).

Ces disparités climatiques font que les « modes d'habiter » des habitants, leur manière de vivre et de pratiquer la ville ne sont pas tout à fait les mêmes à Lorient et à Sète. Dans la commune occitane, le climat méditerranéen est propice à vivre en extérieur pratiquement toute l'année. Les citadins peuvent profiter de leur balcon et de leur jardin à n'importe quelle saison ; ils y mettent souvent leur linge à sécher. Ils se reposent, déjeunent et dînent sur leur terrasse, sur leur balcon, que ce soit en été ou en hiver. Beaucoup ont une piscine extérieure. Les plages du lido, de la corniche et les bords de mer sont fréquentées toute l'année, et la ville compte de nombreuses terrasses de cafés et de restaurants. Ces dernières sont occupées dès que le soleil apparaît et se remplissent aux heures des repas. En été, la plupart des habitants laissent leur fenêtre ouverte la nuit pour aérer et refroidir l'intérieur de leur logement. À Lorient, les habitants vivent moins dehors. Du fait des précipitations fréquentes et des températures plus fraîches, ils ont moins l'occasion de profiter de leur terrasse ou de leur jardin. Peu ont une piscine. Ils laissent rarement leurs fenêtres ouvertes, ne mettent pas souvent de linge sécher à l'extérieur par peur des averses. Les cafés, les restaurants ont moins fréquemment une terrasse en extérieur qu'à Sète ; lorsqu'ils en ont une, c'est surtout en été qu'elle est utilisée.

Face à ces deux manières de vivre la ville, nous pouvons supposer que l'oiseau est plus susceptible de gêner les Sétouais que les Lorientais et que les nuisances sont ressenties plus vivement dans la commune occitane que bretonne. Les Sétouais, vivants davantage dehors et laissant plus souvent leurs fenêtres ouvertes, sont plus disposés à voir les goélands et à les entendre, risquent d'être plus dérangés par leurs bruits et leurs fientes, que les Lorientais qui passent beaucoup plus de temps en intérieur, confinés dans leur logement. Plusieurs enquêtés de Sète étaient notamment agacés de laver plusieurs fois par jour leur terrasse ou leur linge à cause des excréments des oiseaux. Du fait de vivre dehors, les possibilités d'interagir avec l'oiseau sont également plus fortes dans la commune occitane que bretonne. De mauvaises expériences peuvent survenir facilement comme le montrent les propos d'une habitante de Sète, gérante de chambres d'hôtes :

« J'avais des goélands qui nichaient sur le toit terrasse juste au-dessus [...] Donc les gens qui viennent ici en chambre d'hôtes déjeunent le matin dehors. Nous, on y est tout le temps dehors. C'est une pièce supplémentaire la cour. Et une année, les petits [goélands] ont voulu s'envoler et il y en a

un qui est tombé dans la cour. Alors je ne vous dis pas le carnage. Il a cassé, il volait de partout et il s'est tapé de partout. Il m'a cassé des plantes, il m'a cassé des pièges à guêpes anciens, vous savez, en ver soufflé. Il m'a tout cassé. » (Entretien, Sète, le 12/04/2018)

Une telle situation aurait moins de chance de se produire à Lorient puisqu'il est moins fréquent de prendre le petit-déjeuner dehors en Bretagne, même en été, à cause des températures trop fraîches du matin. D'autres discours montrent que les conditions sont réunies pour que l'Homme et l'oiseau se rencontrent à Sète plus qu'à Lorient. En effet, les piscines extérieures semblent attirer les goélands et, plusieurs habitants nous ont parlé de leur peur, lorsque nageant dans leur piscine, ils ont vu un goéland s'y poser. Un enquêté était particulièrement effrayé car il s'imaginait que l'oiseau allait attaquer sa jeune petite-fille.

Vivant davantage dehors et pratiquant plus l'espace public, les Sétois ont donc l'occasion, plus que les Lorientais d'être dérangés par les nuisances provoquées par les goélands en ville et d'entrer en conflit avec ces derniers. C'est pourquoi, la question du partage de l'espace public entre humains et non-humains se pose davantage dans la commune occitane. Dans ce contexte, le « mode d'habiter » des Sétois est plus susceptible de favoriser, chez certaines personnes, une représentation négative de l'oiseau. Le goéland peut être plus facilement considéré comme « omniprésent », « envahissant » et « gênant » qu'à Lorient. C'est d'ailleurs peut-être l'une des raisons pour laquelle nous avons rencontré plus de plaignants à Sète qu'à Lorient, soit 22 dans la commune occitane contre 14 dans celle bretonne.

De surcroît, les villes de Lorient et Sète sont situées dans deux environnements naturels différents. La première se trouve dans un estuaire, au fond d'une rade, alors que la seconde est cloisonnée entre la mer Méditerranée et l'étang de Thau. À Sète, l'espace communal est restreint avec une forte densité d'habitants et laisse peu d'opportunité au développement urbain de par la rareté du foncier mobilisable (Ville de Sète, 2016). Il compte aussi peu d'espaces verts (ibid.). Les enquêtés connaissent cette position insulaire de leur commune et les inconvénients qu'elle implique (frein pour l'agrandissement de la ville, densification du bâti et de la population...) :

« À Sète c'est très bien, mais il n'y a pas d'endroits où les oiseaux puissent nicher comme un espace vert ou un truc un peu isolé tu vois (*silence*) il y a des maisons partout ! » (Entretien, Sète, le 19/04/2018)

Bien qu'ils aiment cette particularité constituante de l'identité de leur ville, certains se sentent comme confinés, étouffés dans un espace contraint qui ne peut s'étendre. Dans ce contexte, nous supposons que la présence des goélands dans la ville peut augmenter ce sentiment d'étouffement car l'animal occupe fortement l'espace visuel, sonore et physique des citadins. Il prend de la place dans l'espace urbain déjà restreint par le cadre naturel de la ville, ce qui peut accroître le sentiment d'oppression que certains habitants ressentent. La position quasi insulaire de Sète peut ainsi participer de l'image négative du goéland.

À Lorient, les habitants pourraient ressentir ce sentiment d'étouffement du fait que la ville est située au fond d'une rade et qu'elle est densément peuplée et urbanisée. Nous n'avons pourtant pas recueilli ce type de discours à l'exception de quelques habitants qui ont exprimé leur besoin de nature.

- b. Des représentations du goéland liées à l'histoire de la ville et à celle du port de pêche

Les histoires des deux villes, par la manière dont elles ont construit l'espace urbain, influencent la relation entre les habitants et l'oiseau. La commune bretonne est marquée par la Seconde Guerre mondiale qui a détruit 90 % de son bâti intra-muros. Sa forme urbaine et son architecture actuelles témoignent de la période de reconstruction de la ville qui a duré plus de 20 ans. Malgré les nombreux espaces verts et les récents projets urbains tels que l'aménagement de l'esplanade du parc Jules Ferry¹⁵² ou de l'espace du Péristyle¹⁵³ qui intègrent de plus en plus la dimension naturelle, l'urbanisme d'après-guerre et les façades, souvent grises des bâtiments, donnent toujours un aspect assez minéral à la ville. Nous pensons que cet urbanisme de la reconstruction participe du besoin de nature des citadins et l'amplifie chez certaines personnes. Ces dernières souhaitent plus de naturel et, dans ce cadre, nous supposons que le goéland répond à ce désir de nature à Lorient. Chez plusieurs enquêtés, l'oiseau incarne effectivement cette nature salvatrice, celle qui fait du bien et qui leur permet de s'évader d'une ville décrite comme un milieu artificiel et minéral. À Sète, où les éléments naturels sont plus présents dans le paysage (Mont Saint-Clair, étang, canaux, mer...) et où existent encore des quartiers anciens, nous avons beaucoup moins recueilli ce type de discours par lequel le goéland exprime un besoin de nature. Certains habitants nous ont dit manquer d'espaces verts et de nature dans la commune occitane mais jamais l'oiseau n'est apparu remplir ce rôle dans les propos.

Les représentations que portent les citadins sur les goélands sont également liées à l'histoire du port de pêche et au rôle qu'il occupe aujourd'hui dans la ville. Comme nous l'avons expliqué au deuxième chapitre, les ports de pêche de Lorient et de Sète se différencient en plusieurs points. Le premier est un port industriel de taille importante, construit dans les années 1930, au sud de la ville à l'écart du centre-ville et des habitations. Le second, plus petit, est situé au centre-ville ; la pêche industrielle y côtoie la pêche artisanale. À Sète, l'activité du port fait partie de la vie de la ville et rythme les journées des habitants qui aiment regarder les bateaux rentrer de leur journée de mer, nombreux connaissent l'heure de leur retour :

¹⁵² Le récent projet de réaménagement de l'espace Jules Ferry, commencé en 2016 et situé en plein cœur du centre-ville, a permis de construire un parc avec un miroir d'eau, des fontaines et des jeux pour enfants. Il traduit cette volonté de la part de la municipalité d'amener plus de vert dans l'espace de la ville.

¹⁵³ Le projet du Péristyle concerne une zone située sur l'ancien espace de l'Enclos, et cédée par la Marine Nationale à la ville en 2000 suite aux mesures de restructuration de la défense. Commencé en 2005, ce projet a l'ambition de prolonger la ville vers la mer. Une promenade a déjà été aménagée le long de l'avant-port avec un cheminement sableux bordé de plantation. Elle permet d'avoir une vue sur la rade, le port de plaisance et sur la frange littorale de Locmiquélic et de Lanester (Ville de Lorient. *Enclos du port – Le projet*. Ville de Lorient [en ligne]. Consulté le 14.06.2018 sur : <https://www.lorient.bzh/territoire/grands-projets-urbains/enclos-du-port-peristyle/>).

« Les chalutiers rentrent entre 14 h et 18 h puisqu'ils partent pêcher vers 2 h du matin et ils rentrent entre 14 h et 18 h rapporter leurs poissons à la criée. Et donc on les voit rentrer dans le port les chalutiers, ils sont suivis par les goélands. » (Entretien, Sète, le 11/04/2018)

« Les goélands nichent sur les toits du musée. Ils ont la vue sur le port donc ils voient les chalutiers rentrer. Ils savent à quelle heure ils rentrent, c'est à partir de 3 h de l'après-midi jusqu'à 6 h du soir. » (Entretien, Sète, le 20/04/2018)

Des habitants viennent régulièrement voir les poissons débarqués et en achètent parfois aux « petits métiers ». Ils apprécient également de discuter avec les pêcheurs.

À Lorient, les bateaux de pêche sont peu visibles, que ce soit au centre-ville ou dans les différents quartiers de la ville. C'est uniquement au port de pêche ou à la base des sous-marins qu'il est possible de les apercevoir, mais l'accès au port étant réglementé et la base étant un peu écartée du centre, peu d'habitants s'aventurent dans cet espace portuaire et connaissent l'horaire d'arrivée des bateaux de pêche. La plupart des citoyens ne sont pas familiers des rythmes de la vie du port. Ils ne savent pas vraiment ce qui s'y passe et ils ignorent notamment le type de pêche qui s'y pratique ainsi que les espèces de poissons pêchées. Le nourrisseur Matthieu, qui habite dans les quelques rares logements situés dans la zone portuaire, a déclaré en riant, qu'après le pont de la voie express qui arrive à l'avenue de la Perrière (une des premières rues qui dessert le port de pêche et de commerce lorsqu'on vient du centre de Lorient), « ce n'est plus Lorient ». Selon lui, d'un côté, il y a la commune de Lorient et de l'autre, la zone portuaire qui constitue une sorte de second territoire. Son discours, parmi d'autres, révèle clairement qu'il existe une frontière entre le centre-ville de Lorient, ses quartiers résidentiels et la zone portuaire, limite spatiale et sociale que l'on ne retrouve pas dans les discours des enquêtés sétois.

La localisation du port de pêche dans la commune bretonne, d'une part, et occitane d'autre part, joue sur la perception qu'ont les citoyens des goélands. À Lorient, la plupart des enquêtés savent que la majorité des goélands de la ville se trouvent au port de pêche. Dans cet espace, ces derniers ne gênent pas et sont acceptés puisqu'ils sont à leur place « normale ». En revanche, lorsqu'ils sont perçus au centre-ville ou dans les quartiers résidentiels éloignés de la zone portuaire, ils sont décrits négativement par de nombreux habitants. Ils dérangent et sont rejetés. Comme le dit Matthieu, le goéland qu'on voit au port de pêche est le « vrai goéland » alors que celui qu'on observe au centre-ville est « l'immigré », celui qui a quitté sa zone d'origine. Le fait que la zone portuaire soit ainsi écartée et déconnectée du reste de Lorient participe donc de ce refus du goéland en ville par les citoyens. Il crée « le goéland du port de pêche » qui serait accepté et le « goéland du centre-ville » qui serait rejeté par les habitants. À l'inverse à Sète, la proximité du port de pêche du centre-ville semble favoriser l'acceptation de l'oiseau dans le vieux centre et dans les quartiers avoisinants. Aux yeux de la plupart des enquêtés sétois, la présence de l'oiseau apparaît comme « normale » dans cet espace urbain situé près du port de pêche, zone pourtant constituée de logements, de restaurants et de cafés.

Enfin, les ports de pêche de Lorient et de Sète ne sont pas comparables, en termes de taille et de poids dans l'économie française. Lorient est le premier port français en termes de valeurs alors que Sète en est le vingtième ; Lorient est le second port en termes de volume de tonnage au niveau national tandis que Sète est le vingtième-et-unième. Lorient est un port de pêche industriel avec des chalutiers qui partent parfois plus d'une semaine en mer, des ateliers de mareyeurs et des usines de transformations de poissons y sont implantés. À Sète, des chalutiers et des thoniers côtoient des « petits métiers » qui partent moins de 24 h en mer avec des bateaux qui ne dépassent pas les 12 mètres. La quantité de nourriture disponible pour les goélands dans la zone portuaire est ainsi plus élevée à Lorient que dans la commune sétoise, ce qui est favorable à un nombre d'oiseaux beaucoup plus élevé dans la première que dans la seconde : soit 2 515 couples à Lorient entre 2009 et 2012 contre 443 à Sète en 2010. Nous pouvons supposer que cette importante colonie de goéland dans la commune bretonne peut influencer les représentations des habitants concernant l'oiseau. Elle peut entraîner une vision négative de l'animal chez certaines personnes qui connaissent leur nombre et qui estiment qu'il y a trop d'oiseaux à Lorient. Les goélands ont effectivement une mauvaise réputation sur la zone du port de Lorient, beaucoup de goélands sont retrouvés écrasés ou subissent des actes de maltraitances.

- c. Un profil sociologique et une tradition naturaliste participant au rapport des citoyens avec les goélands

Les histoires de Lorient et de Sète montrent que ces dernières sont depuis longtemps des villes populaires et ouvrières. Néanmoins, contrairement à Lorient, la sociologie de la commune occitane a changé durant les précédentes décennies. Comme le dit une habitante, « c'est une ville qui a changé à 100 % » (Entretien, Sète, le 18/06/2018). Sète est devenue une ville touristique et attrayante pour de nouvelles populations relativement âgées (Ville de Sète, 2016). Ces nouveaux habitants découvrent souvent le goéland en arrivant dans la commune occitane car, résidant auparavant dans des lieux éloignés de la mer, ils avaient peu l'occasion de voir ces oiseaux et de les côtoyer. Certains apprécient de pouvoir désormais les observer au quotidien ; d'autres sont plus réticents à leur présence et estiment qu'ils sont trop nombreux et font des dégâts en ville. Outre les nouveaux résidents, Sète accueille ces dernières années de plus en plus de touristes dont certains qui n'ont jamais vu de si près des goélands.

Cette évolution du profil sociologique de la population de la ville est perçue par la plupart des enquêtés sétois qui habitent depuis longtemps dans la commune. Elle influence, indirectement et de différentes façons, la relation des habitants aux goélands. Elle peut être à l'avantage de ces derniers, certaines personnes estimant que l'oiseau plaît aux touristes qui le prennent souvent en photo. L'animal fait partie de la carte postale et devient alors symbole de leur identité. À l'inverse, d'autres habitants pensent que le goéland donne une mauvaise image de la ville aux nouveaux résidents et aux touristes. Par son caractère « envahissant » et « culotté », ils estiment que l'oiseau gêne les vacanciers et les dérange lorsqu'ils mangent sur les terrasses des cafés ou des restaurants :

« Je sais que les restaurateurs, ils en ont ras le bol quand ils servent les assiettes. Ils n'ont pas le temps de servir qu'il n'y a plus rien dessus, alors les clients sont mécontents. C'est une ville qui sera appelée à ne plus avoir de touristes par rapport à ça. C'est un gros fléau ! » (Entretien, Sète, le 18/06/2018)

Aujourd'hui, la ville de Sète présente une population urbaine plus âgée et composée d'un nombre de retraités supérieure à celle de Lorient. Comme nous l'avons déjà souligné, les personnes âgées, habitant parfois seules et étant souvent chez elles, risquent d'être plus gênées par les nuisances que provoque un goéland nichant sur leur toit que des habitants plus jeunes, qui travaillent à l'extérieur et ont une vie de famille. Elles ont moins la possibilité de se changer les idées et peuvent avoir tendance à ne voir que les ennuis que leur pose l'oiseau. Face à ces caractéristiques sociologiques, nous pouvons supposer que la population de Sète est plus susceptible de développer et d'entretenir des relations négatives avec l'oiseau que celle de Lorient, ce qui explique peut-être pourquoi la plupart des plaignants rencontrés sont des personnes âgées originaires de la commune occitane.

L'enquête de terrain a permis également d'interroger davantage de naturalistes dans la commune bretonne qu'occitane. Lors des entretiens réalisés à Sète, nous avons pourtant souvent demandé aux habitants s'ils ne connaissaient pas quelqu'un qui était intéressé par les goélands ou qui aimait observer les différentes espèces d'oiseaux et les identifier. À deux reprises, nous avons obtenu des contacts mais nous nous sommes retrouvés, à chaque fois, en face de personnes qui n'étaient pas particulièrement naturalistes. La première fois, nous avons rencontré un chasseur. La deuxième fois, nous nous sommes trouvés devant un habitant qui appréciait les oiseaux mais qui nous a clairement confié qu'il ne possédait aucune connaissance scientifique sur ces animaux et qu'il ne savait différencier que très peu d'espèces. Ces expériences de terrain et cette difficulté à rencontrer des naturalistes amateurs à Sète nous font penser qu'il existe une différence de culture naturaliste entre nos deux régions d'études. En Bretagne, la tradition naturaliste et ornithologique apparaît plus ancrée qu'en Occitanie. Un membre du CEN L-R estime d'ailleurs que la mer joue un rôle dans cette différence. Selon lui, l'immensité et la force de l'océan favoriseraient les habitants à développer une culture naturaliste et ornithologique :

« La pression de la mer n'est pas la même qu'en Atlantique. On n'a pas la même relation à la mer. La Méditerranée ce n'est pas l'Atlantique. On n'a pas (*il cherche ses mots*) on est sur une mer entre guillemets fermée et de l'autre côté t'as des côtes très très vite. Quand tu es face à la mer en Bretagne, tu es face à un océan qui est immense. Tu n'as pas la même représentation. Il y a beaucoup plus de pratiques qui sont liées à la mer en Bretagne. Ici, il y en a un peu, mais c'est vrai que la Bretagne, c'est la mer. » (Entretien, Sète, le 19/06/2018)

La littérature scientifique informe que la Bretagne possède une tradition naturaliste qui est présente depuis longtemps sur son territoire (Kernalegenn, 2014). Dès les années 1960, la multiplication et la puissance des associations naturalistes font de la région « un bastion de la défense associative de la nature et de l'environnement » (ibid. : 70). Les premières réserves ornithologiques françaises (la première étant la réserve des Sept-Îles au large de Perros-Guirec) et

les grandes associations naturalistes sont nées d'initiatives bretonnes (LPO en 1912, Bretagne-Vivante SEPNB en 1958) (ibid. : 70, 71). Aujourd'hui, l'association Bretagne Vivante-SEPNB occupe une place importante dans le paysage associatif de la région, elle compte 66 salariés alors que la LPO Bretagne en a seulement 3 à 4¹⁵⁴. En Occitanie, deux associations naturalistes se partagent le territoire : le CEN L-R possède une vingtaine de salariés¹⁵⁵ et la LPO Occitanie en compte 28¹⁵⁶. Le premier parc naturel marin français, soit le Parc naturel marin d'Iroise, a été également créé en Bretagne en 2007. Tiphaine Mathieu et Florence Weber soulignent : « le mouvement associatif breton de protection de la nature constitue un pôle de référence dans les milieux écologistes et naturalistes français qui en admirent le sérieux, la puissance et la cohésion » (Mathieu & Weber, cité par Kernalegenn, 2014 : 71).

Nous pouvons supposer, que c'est en partie du fait de cette forte tradition naturaliste de la région Bretagne, que les résultats issus de l'analyse documentaire et de l'enquête de terrain ont montré que le goéland représentait plus la région Bretagne qu'occitane, ce dernier ayant été plus étudié en Bretagne. Cependant, nous avons trouvé peu d'études et de travaux scientifiques pour conforter notre hypothèse quant au plus fort ancrage de la tradition naturaliste en Bretagne que dans le sud de la France. Cette question resterait à approfondir.

2. Le rôle des dispositifs de gestion de l'oiseau dans la construction des représentations

- a. Les conséquences du dispositif de stérilisation des œufs et de sa communication sur les représentations des citoyens

L'enquête de terrain a révélé que les campagnes de stérilisation du goéland menées en ville influencent les représentations de l'oiseau. Le fait que les municipalités contrôlent, stérilisent et régulent leur nombre confère au goéland le statut d'animal nuisible :

« C'est un animal protégé, mais vous savez, c'est à double tranchant parce que protégé mais considéré comme nuisible [...] Ce n'est pas juridiquement un nuisible mais enfin moins il y en a, mieux c'est ! » (Entretien, Lorient, le 25/07/2018)

Une sympathisante, qui pense que la mairie détruit les œufs, avoue avec regrets le caractère nuisible de l'oiseau :

« Vu que maintenant on demande la destruction des œufs, c'est qu'il est certainement nuisible. Un moment ou un autre, voyez ça, je l'accepte, je l'accepte. » (Entretien, Sète, le 22/06/2018)

¹⁵⁴ Bretagne Vivante-SEPNB. *Notre équipe salariée*. Bretagne Vivante SEPNB [en ligne]. Consulté le 30.06.2020 sur : <https://www.bretagne-vivante.org/L-association/Notre-equipe-salariee>
LPO BRETAGNE. Societe.com [en ligne]. Consulté le 30.06.2020 sur : <https://www.societe.com/societe/lpo-bretagne-529562134.html>

¹⁵⁵ CEN L-R. *Compétence et équipe salariée*. CEN L-R [en ligne]. Consulté le 30.06.2020 sur : <https://www.cenlr.org/content/comp%C3%A9tences-et-%C3%A9quipe-salari%C3%A9e>

¹⁵⁶ Informations issues d'entretiens informels.

Ce rapprochement que les habitants font, à Lorient et à Sète, entre le dispositif de gestion et le statut nuisible de l'oiseau est probablement lié aux anciennes législations prises à l'encontre des animaux potentiellement transporteurs de maladies dangereuses pour l'Homme. Au XVII^e siècle, dans certaines villes des Pays-Bas ou de Belgique, la gestion de ces espèces considérées nuisibles pour l'Homme consistait en une mise à l'écart, voire en l'éradication des animaux par les autorités publiques (Riguelle, 2018). Lors de l'épidémie de peste, une série de mesures préventives d'ordre public ont été prises contre des animaux pour limiter la propagation de la maladie (ibid.). Il était interdit de nourrir les lapins ou les pigeons en ville, les chiens et les chats étaient tués (ibid.). Au XX^e siècle, lors de l'épidémie de rage, le renard était détruit par tir, par piégeage ou par gazage, donnant droit à des primes très élevées (Baron, 2018 : 224). La maladie faisait de ces animaux des êtres nuisibles en les incluant dans le lot de mesures prophylactiques adoptées par les autorités (ibid.). Axés sur le contrôle des populations, ces anciens dispositifs mis en place contre des animaux jugés dangereux pour la santé de l'Homme ressemblent sensiblement à ceux qui ont été et sont encore utilisés contre le goéland en France, ce qui peut expliquer, en partie, pourquoi les habitants associent l'oiseau à un nuisible. En effet, les municipalités interdisent le nourrissage et les dispositifs mis en place contre le goéland se basent sur la diminution, voire la suppression de l'espèce dans la ville. On peut d'ailleurs penser que le fait que ce soient les services Hygiène et Santé qui s'occupent de la stérilisation des œufs de goélands, comme de la dératisation, est un héritage de ces époques et renforce fortement l'image d'un oiseau nuisible.

Les méthodes de stérilisation aujourd'hui utilisées dans les milieux urbains sont également les mêmes que celles prises contre les goélands dans les espaces naturels dans les années 1970 en Bretagne et dans les années 2000 sur les étangs palavasiens, périodes où l'oiseau était considéré nuisible par la plupart des scientifiques et des gestionnaires de la nature. Plusieurs enquêtés ont fait le lien et nous ont parlé de ces anciennes campagnes de stérilisation, d'éradication et des problèmes que posaient les goélands aux colonies de laro-limicoles. Certains en ont fait l'argument du caractère nuisible de l'oiseau. Nous pensons ainsi que le fait que cette méthode, autrefois utilisée uniquement en milieu naturel, soit aujourd'hui employée en ville, participe de cette image négative de l'oiseau qu'ont certains citoyens qui s'imaginent que si le dispositif de stérilisation est désormais appliqué en milieu urbain, c'est parce que, comme autrefois, l'oiseau est nuisible et en augmentation partout en France.

De surcroît, dans les discours des habitants, les goélands sont souvent rapprochés des étourneaux sansonnets. Pour ces deux espèces, les mairies de Lorient et de Sète mettent en place une gestion qui vise à réduire leur présence en ville. L'étourneau posant problèmes aux habitants (fientes et salissures) et étant la cible d'une gestion qui présente le même objectif que celui du goéland, les habitants, par cette similarité, associent souvent le goéland à l'étourneau et, par conséquent, à un animal nuisible, transposant ce qu'ils connaissent de l'étourneau et de son prétendu statut au goéland.

Au-delà du seul fait de stériliser, un effort de communication de la part des municipalités accompagne les campagnes de stérilisation, avec le support de magazines/journaux municipaux qui peuvent influencer les représentations des citoyens (fig. 113 ; fig. 114). À Lorient, le magazine

Lorient Mag est distribué chaque mois gratuitement dans chaque boîte aux lettres des habitants, de même que le journal papier *Sète.fr* dans la commune occitane. Ces deux journaux municipaux sont facilement accessibles car ils existent aussi en version numérique, téléchargeables sur les sites de la ville.



Figure 113 : Magazine Municipal Lorient Mag n°315
Mars 2017



Figure 114 : Magazine municipal Lorient Mag n°326
Avril 2018

Dans ces articles (fig. 113 ; fig. 114), la photo du goéland côtoie celle du rat et du frelon asiatique. Les conseils, les recommandations et les mises en garde que donne la mairie vis-à-vis de ces trois espèces sont quasiment les mêmes : les nids des goélands et des frelons sont à signaler à la mairie, les poubelles doivent être bien fermées pour empêcher les rats et les goélands de récupérer de la nourriture. Le goéland est présenté et traité comme « un animal à problème » au même titre que les frelons asiatiques, les rats, les blattes... et ce, bien qu'il soit une espèce autochtone à l'inverse des frelons et qu'il bénéficie d'un statut d'espèce protégée que les autres animaux ne possèdent pas. Nous pouvons supposer que, face à ce type de communication, les habitants peuvent facilement faire un rapprochement entre les goélands et ces autres espèces considérées nuisibles et/ou invasives, et mélanger des animaux pourtant différents en termes de statut, de protection et d'écologie.

Notre recherche documentaire a révélé que les presses locales et régionales de Lorient et de Sète publient, avant chaque campagne de stérilisation, de nombreux articles rappelant aux habitants les consignes et les comportements qu'ils doivent adopter pour accompagner le travail qu'effectue la mairie contre la présence de goéland en ville. Il est conseillé de pas nourrir les goélands car « comme les pigeons, ils s'habituent vite, et deviennent aussi agressifs quand on arrête de les nourrir » (Journal Hérault-tribune, le 25/04/2017). Il faut bien fermer ses poubelles afin qu'ils ne déchirent pas les sacs et éparpillent les déchets dans la rue. Ces rappels sont fréquents durant la période qui précède la stérilisation et constituent souvent la seule information transmise concernant le goéland. Cet unique renseignement véhicule et transmet une image majoritairement négative de l'oiseau si bien que ce dernier apparaît tel un animal gênant provoquant des saletés dans la ville et pouvant être dangereux pour l'habitant. Nous pensons que le fait, que ce soient ces seuls discours qui soient véhiculés par les presses locales et régionales

avant les campagnes de stérilisation, comme ceux des magazines et des journaux municipaux, contribue à développer des comportements hostiles, d'évitements des citadins vis-à-vis des goélands et à créer des relations négatives entre les habitants et l'oiseau.

Les personnes du service Hygiène et Santé des municipalités de Lorient et de Sète connaissent la conséquence de ce type de communications sur les habitants. Elles estiment que la stérilisation est une méthode efficace pour réduire les nuisances dans certains secteurs mais, d'un autre côté, elles savent par expérience qu'elle peut également faire apparaître de nouveaux plaignants. Elles ont constaté que, suite à des actions de communication, elles reçoivent plus d'appels d'habitants qui leur demandent de venir stériliser les œufs sur leurs toits. Il arrive effectivement qu'un citadin possédant un nid sur son toit, ne l'ait pas remarqué ou ne soit pas particulièrement gêné par la présence des goélands, jusqu'au jour où il apprend que la mairie a la possibilité de venir stériliser les œufs. Il peut alors se sentir soudainement gêné et appeler le service Hygiène et Santé. Ces explications permettent de comprendre pourquoi les villes de Lorient et de Sète font peu de publicité sur les campagnes de stérilisation en dehors des mois qui précèdent leur action.

Néanmoins, les campagnes de stérilisation peuvent parfois favoriser une acceptation de l'oiseau. Certains plaignants sont effectivement moins hostiles à la présence du goéland en ville lorsqu'ils apprennent que la municipalité prend en charge la situation et contrôle le nombre d'oiseaux dans la commune. Ils considèrent que les campagnes de stérilisation permettent de contenir la population d'oiseaux dans un effectif « supportable » et plusieurs estiment que le nombre de goélands a baissé dans la ville depuis le début des campagnes de stérilisation (et ce surtout à Sète). Dans ce cadre et au terme de cet effort, certains parviennent dans ces conditions à apprécier la présence des oiseaux en ville.

b. Des modes de gestions susceptibles de transformer le rapport au goéland en ville

L'Observatoire des goélands est un dispositif de gestion original réalisé dans la ville de Lorient. À travers des sorties sur le bloc K3 de la base des sous-marins et des conférences avec des ornithologues, il souhaite faire connaître le goéland aux citadins, développer un autre regard sur l'animal et améliorer la cohabitation entre l'Homme et l'oiseau en ville.

Bien que la plupart des personnes rencontrées à Lorient ne connaissent pas ce dispositif, l'enquête de terrain a permis d'interroger treize personnes ayant participé à des sorties sur l'Observatoire des goélands. Ces enquêtés sont composés de quatre plaignants, quatre sympathisants, trois naturalistes, un défenseur et un indifférent. Ils ont tous plutôt apprécié la sortie. Seul l'un d'entre eux est légèrement déçu car il estime qu'ils étaient trop nombreux à monter sur le K3 et que les oiseaux étaient trop éloignés pour bien les observer. Ils nous ont tous dit qu'ils avaient beaucoup appris sur le goéland, notamment sur son mode de vie et sa reproduction, sur son statut de protection et sur l'évolution de ses populations. Plusieurs ont déclaré qu'ils savaient désormais reconnaître les différentes espèces de goélands.

Il est particulièrement intéressant de comprendre comment le dispositif de l'Observatoire des goélands est susceptible d'influencer les représentations des habitants sur l'oiseau. Nous avons principalement analysé les discours des plaignants afin de savoir comment ils avaient vécu la sortie et de tenter de saisir si cette expérience a modifié le regard qu'ils portaient sur l'oiseau. La plupart de ces enquêtés sont venus sur le K3 moins pour l'oiseau que pour avoir la chance de monter sur l'un des blocs de la base des sous-marins, site normalement inaccessible au public, ou pour accompagner leurs enfants. Ils déclarent que la sortie n'a pas fait changer leur appréciation sur le goéland, qu'ils jugent gênant et envahissant en ville, mais qu'elle leur a surtout permis d'obtenir des informations sur les politiques de gestion de la mairie vis-à-vis des goélands. Ils disent mieux comprendre désormais en quoi consistent les campagnes de stérilisation. Bien que la visite du K3 ne transforme pas leur appréciation sur l'oiseau, nous pouvons néanmoins supposer qu'elle leur apporte un nouveau point de vue sur la problématique des goélands en ville. C'est ce que nous montre le discours d'une plaignante. Cette dernière, âgée d'une cinquantaine d'années et d'origine bretonne, a appelé, à plusieurs reprises, le service Hygiène et Santé de la ville pour qu'il vienne stériliser des œufs sur un bâtiment en face de chez elle. Elle a également envoyé un courrier par voie postale à la mairie, car elle a le sentiment que le nombre de goélands à côté de chez elle a augmenté depuis quelques années. Ce sont particulièrement les cris des goélands qui la gênent et perturbent son quotidien :

« Ils se mettent à crier en pleine nuit, très tôt le matin, donc je ne peux pas dormir la fenêtre ouverte même quand il fait trente (*silence*) bon, c'est peut-être ma particularité mais moi je suis très sensible aux cris, enfin au bruit strident, au bruit aigu et c'est pour ça que les autres oiseaux me gênent nullement [...] Ce qui fait que quand je jardine, j'essaie de penser à autre chose que leurs cris parce que là c'est incessant, c'est sans arrêt ! » (Entretien, Lorient, le 31/01/2018)

Elle a expliqué qu'elle était allée à la sortie sur le K3 afin de mieux comprendre les goélands :

« Il y avait cette nuisance là et je voulais comprendre en fait. Parce que je me suis dit : "j'aime bien tous les autres oiseaux mais ceux-là je les aime pas parce qu'en fait entre guillemets, ils me nuisent". C'est un grand terme mais ils perturbent mon quotidien. On va dire que j'ai du mal à cohabiter avec eux alors que tous les autres oiseaux ne me gênent nullement. Il y a des pies, des corbeaux, des pigeons. Il y a énormément d'oiseaux dans le secteur et j'ai pu dénombrer une quinzaine d'êtres différents car je les observe de ma chambre avec mes petites jumelles, comme je leur donne à manger. Et donc je me suis dit : "bon je les aime pas mais il faut que je comprenne pourquoi". Donc voilà c'était ma démarche et j'ai donc eu l'occasion d'aller à des conférences où il y avait Bretagne Vivante qui nous a fait des conférences et de faire des sorties avec eux pour comprendre. On est allé sur le K3. Je ne sais pas combien on était, on était cinq ou dix. » (Entretien, Lorient, le 31/01/2018)

Grâce aux conférences et aux sorties organisées, elle connaît aujourd'hui mieux le goéland d'un point de vue scientifique et juridique. Elle a notamment été surprise de découvrir que l'oiseau était une espèce protégée et que sa population était en déclin en France depuis les années 1980. Elle estime désormais mieux comprendre la raison pour laquelle les oiseaux sont venus nicher en ville et le rôle de l'Homme dans cette installation. Elle explique que c'est la nourriture produite et consommée par l'humain qui attire les oiseaux dans les milieux urbains, et elle condamne les

comportements des citoyens notamment de ceux qui nourrissent les oiseaux ou laissent traîner leurs déchets alimentaires dans les rues :

« Les conférences et les sorties, ça m'a permis de comprendre que notre activité humaine, les décharges attiraient les goélands. À mon niveau, je me rends compte aussi, comme je travaille entre midi et deux heures, et que je vais faire un petit tour à pied pour me détendre un peu. Il y a plein d'étudiants, plein de jeunes, plein de lycéens qui mangent dehors maintenant. Ils ne vont plus à la cantine. Avant, il y avait pas autant de jeunes dehors à manger sur le pouce donc c'est vrai que le repas vite fait midi se développe énormément et puis c'est sympa de le donner aux goélands, aux mouettes et toutes les poubelles prolifèrent d'aliments facilement accessibles pour le goéland [...] Ça a commencé avec les décharges ouvertes, avec le port de pêche ouvert et elles [les goélands] se sont installées et maintenant il y en a de plus en plus. Il y a 10 ans, il n'y avait pas ça. Pour moi je suis sûre qu'il n'y avait pas autant de goélands et il y avait moins de gens à manger dehors des sandwichs en terrasses et moins de gens à manger sur les bancs à la va vite ! » (Entretien, Lorient, le 31/01/2018)

Elle conclut que les goélands, en venant nicher en ville, n'ont fait que s'habituer aux comportements de l'Homme et s'y adapter. Aujourd'hui, bien qu'elle connaisse un peu mieux l'écologie et le comportement de l'oiseau, elle continue d'appeler chaque année le service Hygiène et Santé de la mairie pour qu'il stérilise les œufs près de chez elle car elle nous a confié que la présence des goélands la gêne toujours :

« Il me nuit, fin voilà il me nuit. J'ai compris des choses avec la sortie mais voilà c'est, c'est si t'as (*elle cherche ses mots*) et puis parfois il y a des quantités énormes de goélands. Ils [les goélands] peuvent être une quinzaine au-dessus de chez moi. Donc tu jardines tranquillement puis enfin c'est plus le côté paisible qu'ils gâchent (*elle parle à nouveau des nuisances que lui causent les oiseaux*). » (Entretien, Lorient, le 31/01/2018)

La démarche de cette enquêtée est intéressante et différente des autres plaignants qui sont venus à la sortie. En allant à des conférences et en se rendant au K3, l'habitante montre sa réelle volonté de comprendre le goéland. Elle veut dépasser son seul ressenti de la nuisance. Néanmoins, bien qu'elle ait cherché à s'intéresser à l'oiseau et à le comprendre, sa sensation de gêne vis-à-vis de l'animal n'a pas diminué mais seule la façon dont elle perçoit le problème a légèrement changé. Elle pense désormais que, pour diminuer les nuisances que provoquent les goélands en ville, c'est moins à l'animal de changer qu'à l'Homme de modifier son comportement. Elle estime qu'il faut éduquer les citoyens et leur apprendre à ne pas jeter les déchets alimentaires dans la rue et à ne pas nourrir les oiseaux.

Ainsi, l'Observatoire des goélands à Lorient peut-il influencer le regard que portent les habitants sur la nidification de l'oiseau en ville. Il leur propose une nouvelle approche du problème et peut leur faire prendre du recul sur leur situation individuelle. Grâce aux explications transmises durant les sorties ou lors des conférences, il révèle aux habitants le rôle, souvent méconnu, de l'Homme dans cette installation du goéland en ville. Il fait réfléchir quant aux solutions à adopter pour diminuer les nuisances provoquées par les oiseaux en ville et il montre que l'Homme peut participer à la résolution des conflits posés. Aujourd'hui, la commune de Lorient a compris l'intérêt

de cet Observatoire des goélands. C'est pourquoi le site Internet de la ville en fait la publicité et le personnel du service Hygiène et Santé de Lorient en informe souvent les habitants au téléphone. En effet, si les citoyens apprennent à mieux connaître l'oiseau, changent de regard sur la manière de régler le problème entre l'Homme et l'animal et se responsabilisent, le service Hygiène et Santé serait susceptible de recevoir moins d'appels de plaignants et aurait moins d'œufs à stériliser. La municipalité tend à miser sur la coopération des habitants et sur l'efficacité collective pour réduire les problèmes entre les citoyens et l'oiseau et avoir moins de travail.

La ville de Sète ne possède pas de gestion équivalente à l'Observatoire des goélands urbains. Néanmoins, les campagnes de stérilisation qu'elle mène montrent comment la communication et la sensibilisation importante des citoyens permettent d'apaiser les conflits entre l'Homme et l'oiseau. Lors de notre participation aux campagnes de stérilisation, nous avons constaté que les personnes du service PCHS prenaient souvent le temps de discuter avec les habitants (et ce encore plus qu'à Lorient où pourtant existent des échanges). Elles expliquaient aux citoyens les raisons de la présence du goéland en ville, les périodes auxquelles les oiseaux sont les plus présents, et conseillaient en matière de comportements à adopter pour empêcher la nidification de l'oiseau sur les toits. Des citoyens montaient parfois avec nous sur les toits pour voir les nids et en profitaient pour nous poser de nombreuses questions. Certains connaissaient les personnes du service PCHS, du fait que depuis plusieurs années ce soit la même équipe municipale qui stérilise, et nous invitaient à prendre un café. Lors de ces journées, nous avons pu constater que les inquiétudes des citoyens vis-à-vis de la présence de l'oiseau sur leur toit se dissipaient suite aux explications et aux conseils du service PCHS. Les habitants comprenaient mieux l'animal, la raison de sa présence sur leur toit et étaient rassurés que la mairie prenne en charge le problème. Nous avons alors compris l'importance de la dimension sociale de la gestion du goéland en ville. Au-delà du seul fait de stériliser, ces campagnes permettent la rencontre entre les services de la ville et les habitants. Elles permettent aux citoyens de s'exprimer, d'être écoutés et tranquilisés, et d'apaiser ainsi leurs inquiétudes et leurs plaintes par des actions concrètes et, de ce fait favoriser une meilleure cohabitation entre l'Homme et l'oiseau.

c. Des lois qui marginalisent ceux qui nourrissent les goélands

Les communes de Lorient et Sète s'appuient sur le règlement sanitaire départemental pour interdire le nourrissage des goélands. Lorient le mentionne sur son site Internet, les journaux et magazines municipaux le rappellent régulièrement :

« Rappelons qu'il est interdit de nourrir les animaux sauvages car cela modifie leur attitude, les rend agressif et nuit à la bonne entente entre les espèces. » (Lorient Mag, n°299, Juillet-Août 2015)

Les messages transmis véhiculent l'idée que le nourrissage transforme les oiseaux qui deviendraient agressifs et dangereux pour l'Homme, et dérangerait les autres espèces

présentes en ville. D'autres municipalités, comme Le Havre ou Brest, expliquent d'ailleurs que le nourrissage est l'une des principales raisons de la présence des goélands en ville :

« Ne pas nourrir les goélands et les oiseaux en général en ville : l'accès direct à la nourriture pour les goélands serait une des principales causes, avec l'absence de prédateur, de leur installation en ville. » (Site Internet de la ville du Havre)¹⁵⁷

« Ne pas nourrir les oiseaux, ce qui favoriserait leur installation et leur nidification à proximité. » (Site Internet de la ville de Brest)¹⁵⁸

Les presses locales et régionales rappellent également régulièrement la réglementation vis-à-vis du nourrissage. Elles informent sur ses conséquences, relayent les conseils des municipalités et, préviennent parfois de la possible amende qu'encourt un habitant qui nourrit un goéland. À Lorient, en 2013, le quotidien Ouest-France annonce en titre de l'un de ses articles « Nourrir les goélands ? C'est interdit ! » (Article du 28/09/2013). Il rappelle ensuite la loi aux habitants et indique que le nourrissage est passible d'une amende de 180 euros. Dans d'autres régions comme les Hauts-de-France, nous pouvons même lire des titres tels que « Berck : nourrir les goélands, c'est risquer de payer 450 euros d'amende » (La Voix du Nord, le 30/08/2016), « Une amende de 68 € si vous nourrissez les goélands à Cayeux-sur-Mer qui veut être une ville propre » (Le Courrier Picard, le 25/03/2019), « Jusqu'à 450 euros d'amende si vous donnez vos frites aux goélands à Calais : qu'en pensez-vous ? » (Nord Littoral, le 01/04/2019). Comme les municipalités, les journalistes expliquent que nourrir un goéland « incite les oiseaux à rester en ville », « les sédentarise ».

L'enquête de terrain a montré que la plupart des enquêtés ont connaissance de cette interdiction de nourrissage. Ils l'ont lue dans les journaux ou l'ont sue par la mairie. Comme nous l'avons vu, beaucoup ont une très mauvaise opinion des nourrisseurs, sans pour autant, bien les connaître. Ces derniers représentent une catégorie stigmatisée par les citoyens qui les décrivent comme « vieux », « seuls », isolés socialement et les qualifient de « fous », portant une déviance sociale et psychologique. Ils sont également souvent désignés comme responsables de la présence des goélands dans le quartier et dans la ville. Certains sont même dénoncés à la mairie ou au syndicat de copropriété. C'est le cas du nourrisseur Jacques. Or, cette interdiction de nourrissage, qui s'accompagne d'une stigmatisation des nourrisseurs, influence le regard que portent certains nourrisseurs sur eux-mêmes. Nous avons vu que Jean valorisait sa différence avec les autres citoyens qui ne le comprenaient pas et qui ne nourrissaient pas les goélands. À l'inverse, Jacques se sent stigmatisé et intériorise une image négative de lui-même.

Les réglementations prises à l'encontre du nourrissage ont donc des conséquences qui se répercutent jusqu'à la personne du nourrisseur. En définissant ce qui est tolérable et ce qui ne

¹⁵⁷ Ville du Havre. *Animaux en ville Goélands*. Ville du Havre [en ligne]. Consulté le 30.06.2020 sur : <https://www.lehavre.fr/pratique/goelands>

¹⁵⁸ Métropole et Ville de Brest. *La lutte contre la prolifération des goélands*. Brest.fr MÉTROPOLE & VILLE [en ligne]. Consulté le 12.08.2020 sur <https://www.brest.fr/vivre-ensemble-a-tous-ages/tranquillite-et-prevention/la-lutte-contre-la-proliferation-des-goelands-2012.html>

l'est pas, dans un écart à la loi, la réglementation produit des « indésirables » (Estebanez & Raad, 2016 : 2). Les citoyens qui nourrissent les goélands, en font partie puisqu'ils développent des comportements « indésirables », vis-à-vis de la société humaine et de ses lois (ibid.). Sarah Trotter (2019a, 2019b), qui s'est intéressée à l'évolution du statut sociojuridique du goéland au Royaume-Uni, fait le même constat. Elle explique que les autorités anglaises font de l'acte de nourrir les goélands un comportement « mauvais » et « antisocial » :

« This turn towards the use of anti- social behaviour law is a more general feature of the gull-related measures that have been taken in relation to people, and it involves the construction of ideas of "bad behavior" and "quality of life" that also underpin the other measures. » (Trotter, 2019a : 17)

« Not only are urban-nesting gulls portrayed as a nuisance but so are the people who like feeding them. Bird feeding is portrayed as something that not only exacerbates the "bad behavior" of the bird, but is also bad behavior in its own right, antithetical to cooperation in the community. » (Trotter, 2019b : 289)

Les comportements des nourrisseurs sont condamnés puisqu'ils sont considérés comme étant inciviques et égoïstes. Les autorités anglaises suggèrent effectivement que les habitants, en donnant à manger aux goélands, gênent leur voisin du fait que les animaux sont susceptibles de provoquer du bruit et des salissures dans le quartier (Trotter, 2019a). Les nourrisseurs nuisent à l'habitabilité de l'espace urbain et sont estimés adopter des attitudes qui ne participent ni à une bonne entente entre les citoyens ni à un vivre-ensemble dans la société humaine et urbaine (ibid.) :

« A sample warning letter used by Barrow Borough Council to deal with individuals who have been reported for feeding birds in their gardens outlines a number of hazards posed to neighbours as a consequence of the individual's bird-feeding habits, such as how Bird droppings can cause a danger by slipping and can also cause health hazards to people living nearby in terms of disease, as well as causing damage to buildings [...] Not only is bird feeding presented in this letter as being risky for individuals, but it is also cast as being antithetical to "good neighbourliness" and cooperation in the community [...]The strongest articulation of this idea that bird feeding is bad in the sense of its implications for the community occurs in the use of anti-social behaviour legislation, which a number of councils in England and Wales reported turning to in this context. The basic underpinning idea here is that bird feeding becomes anti-social because it encourages hostile behaviours on the part of the birds. » (Trotter, 2019a : 20, 21)

Outre l'idée de faire de ces nourrisseurs des habitants « indésirables » et « antisociaux » avec les autres citoyens, Sarah Trotter (2019a, 2019b) estime que les réglementations les rendent responsables de la présence du goéland en ville (car le nourrissage « sédentarise » les oiseaux) et des comportements agressifs et charpards de l'animal, jugés « mauvais » par la société urbaine et humaine (car le nourrissage transforme les oiseaux et les rend « mauvais »). Elle note le rapprochement opéré entre le comportement mauvais, indésirable des oiseaux et celui des humains :

« Allocations of blame and questions of responsibility about the "behaviour" of gulls are even more pertinent here, therefore, and this is reflected in the close-association that is drawn between the account of the "bad" "behaviour" of the gulls and an account of the "bad" (because somehow abetting) behavior of humans. » (Trotter, 2019a : 20)

Ces réglementations prises à l'encontre du nourrissage n'encouragent donc pas les interactions entre les Hommes et les oiseaux, empêchent même que se développent des relations amicales entre les citadins et les goélands, et n'incitent pas au partage de l'espace avec les animaux sauvages en ville :

« But even if there is a big question mark over the effectiveness of the control measures, the implications for how we think about urban gull are much clearer. Control measures reinforce the idea that it is undesirable for human and gull populations to share urban environments. » (Trotter, 2019b : 288)

Les goélands apparaissent comme des animaux avec lesquels il est dangereux, préjudiciable sinon inintéressant d'interagir. Une phrase, issue d'un article du journal 20 minutes datant du 13 juillet 2018, illustre bien cette idée : « Un seul conseil si vous croisez un goéland, ignorez-le ! Il vous le rendra. ».

3. Le rôle de l'oiseau dans la construction des représentations

a. La distribution spatiale des populations de goéland dans la ville et l'influence sur les représentations

Les populations de goélands se répartissent différemment dans les deux villes étudiées. À Lorient, les goélands se concentrent dans la zone du port de pêche et de commerce. À Sète, leur distribution est plus diffuse au sein de la commune, à l'exception du Mont Saint-Clair où se trouvent peu de goélands. Ils nichent dans le centre et près du port de pêche ainsi que dans plusieurs quartiers résidentiels (quartier de la Corniche, des Quilles...).

Cette répartition différenciée des populations de goélands dans les villes participe de la représentation qu'en ont les habitants de Lorient et de Sète. Elle influence de plusieurs façons le rapport entre les citadins et l'animal. À Sète, le goéland est facilement visible dans l'ensemble de la ville. Le citadin le croise et l'entend souvent lorsqu'il sort de chez lui, ce qui est susceptible de renforcer l'aspect envahissant et omniprésent de l'oiseau. Les enquêtés sétois ont effectivement souvent déclaré : « ils sont partout ! » en parlant des goélands. À Lorient, ces derniers, concentrés quasiment tous au même endroit et à l'écart des habitations, ont moins l'occasion d'être aperçus dans le centre-ville et dans les quartiers éloignés de la mer. Aux yeux des habitants qui se rendent rarement dans la zone portuaire, ils peuvent paraître peu nombreux et guère dérangeants en ville. Leur présence est susceptible d'être mieux acceptée et mieux tolérée qu'à Sète. En revanche, pour les Lorientais qui connaissent bien le port de pêche ou/et qui ont connaissance du nombre de goélands nichant sur cet espace, leur regard sur l'animal est parfois différent. Ces habitants sont

impressionnés par la quantité d'oiseaux qu'ils voient. Certains estiment que les goélands sont trop nombreux à Lorient et ont une image plus négative de l'animal que d'autres qui ne connaissent pas le nombre d'oiseaux présents sur la zone portuaire.

La manière dont les goélands occupent l'espace dans la commune bretonne peut influencer d'une autre façon les rapports entre l'oiseau et le citoyen. Puisque les goélands se concentrent pratiquement tous dans la zone portuaire, les citoyens s'habituent à voir rarement l'oiseau dans le centre-ville et dans les quartiers résidentiels, ce qui en amène certains à penser que le « goéland du centre-ville » devrait se trouver avec le reste des « goélands du port de pêche ». Comme nous l'avons expliqué, « le goéland du port de pêche » est jugé être à la « bonne place ». Il est donc toléré tandis que le « goéland du centre-ville » qui ne serait pas à sa « bonne place » ne serait, par conséquent pas accepté. On comprend que le fait que les oiseaux se regroupent tous dans une même zone augmente l'intolérance de certains citoyens pour l'animal qui n'est pas à sa place puisqu'il n'adopte pas le même comportement que les autres individus de son espèce.

La distribution spatiale des populations de goélands dans la commune influence donc les représentations des citoyens (fig. 115). S'installant près des sources de nourriture, les goélands peuvent être amenés à occuper des espaces proches ou écartés des Hommes, cette proximité peut contribuer à susciter une image négative de l'animal ou à l'inverse cet éloignement peut participer d'une tolérance à l'oiseau.

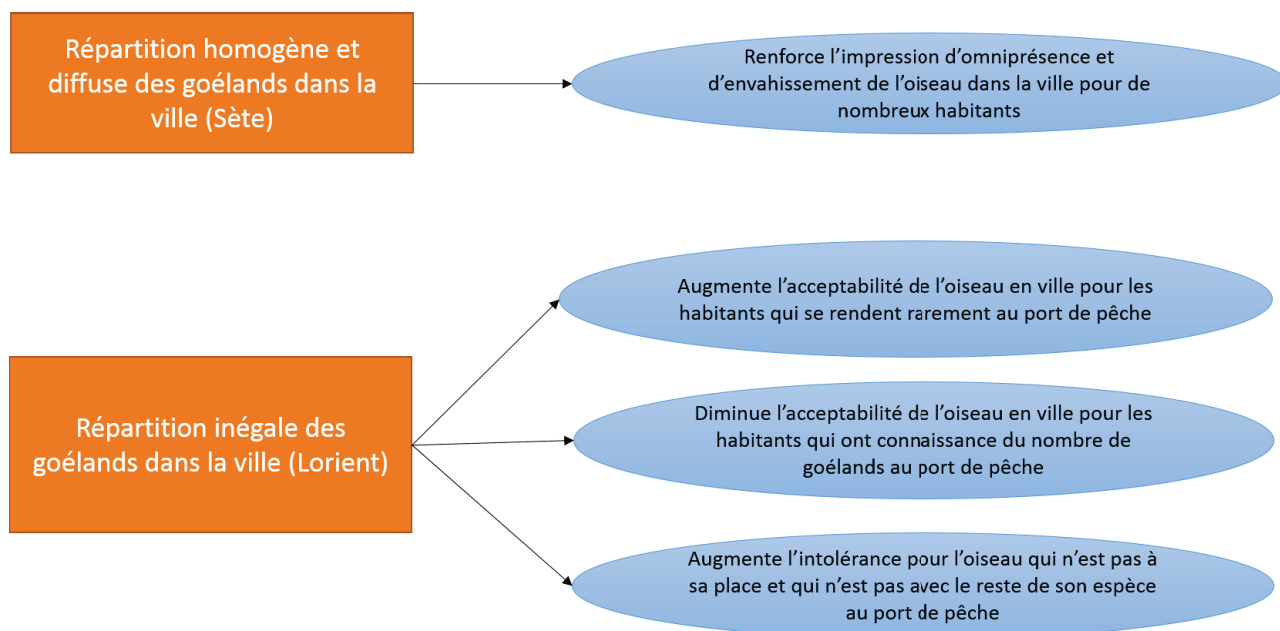


Figure 115 : Influence de la distribution spatiale des populations de goélands sur les représentations de l'oiseau à Lorient et à Sète

- b. Des représentations influencées par l'installation récente des goélands en milieu urbain et par leurs comportements en ville

L'installation des goélands dans les milieux urbains dans les années 1970 a entraîné une transformation de la représentation de l'oiseau chez des citoyens. En effet, la plupart des enquêtés considèrent que l'animal a changé de comportement depuis qu'il niche en ville. À leurs yeux, les goélands ont modifié leur régime alimentaire pour devenir des prédateurs et/ou des charognards, ils sont plus agressifs et ont moins peur de l'Homme. Des habitants, notamment les plaignants, déclarent aujourd'hui avoir une vision plus négative sur l'oiseau qu'à l'époque où les goélands ne nichaient pas en ville. Ils le trouvent « envahissant » et « gênant ». D'autres, comme les nourrisseurs, ont appris à connaître l'animal et portent désormais un regard plus positif sur lui. Ils le disent « intelligent » et « attachant ». Les goélands, par leurs déplacements dans les milieux urbains, ont ainsi suscité une autre image et fait émerger de nouvelles représentations. Ils ont participé de la modification du regard que portent sur eux les citoyens. Ce constat montre que les représentations des habitants concernant le goéland sont liées à la dynamique des populations de l'oiseau qui est conditionnée notamment par les activités humaines. Nous pouvons penser que si ce dernier n'avait pas commencé à nicher dans les villes dans les années 1980 et n'avait pas connu une augmentation de son effectif en milieu urbain, nous n'aurions pas recueilli de visions aussi négatives sur l'animal et que peut-être les représentations des citoyens sur l'oiseau n'auraient pas beaucoup évoluées au cours des siècles précédents. En effet, si le goéland ne s'était pas installé en ville, l'image traditionnelle du bel oiseau marin accompagnant les bateaux de pêche aurait probablement été l'une des seules que nous aurions relevée pendant notre enquête de terrain car elle correspond à une représentation passée et appréciée des Hommes, que nous avons retrouvée dans la presse ancienne départementale du Morbihan et de l'Hérault dès le XIX^e siècle, et qui existait déjà à l'époque où les oiseaux ne nichaient que dans les milieux naturels et littoraux.

Par ailleurs, les comportements du goéland en ville ont participé pleinement de la construction des représentations contemporaines de l'animal puisqu'en se comportant de telle ou telle manière, l'oiseau a influencé ce que pensent les humains de lui. Du fait de sa nidification en ville, des habitants découvrent effectivement certains comportements du goéland qu'ils ne connaissaient pas. Ils le voient manger des animaux morts comme des rats, des souris ou des oiseaux, ils l'observent chasser des pigeons et les tuer ou s'attaquer à des chats. Ils le disent agressif envers l'humain, notamment lorsqu'il protège ses œufs ou ses poussins. La découverte de ces comportements par les citoyens participe de la transformation de la représentation des habitants vis-à-vis de l'oiseau. Chez certains enquêtés, elle entraîne une vision négative de l'animal tandis que chez d'autres, elle le valorise. Les premiers considèrent qu'il devient « méchant » et « dangereux » alors que les seconds associent les comportements du goéland en ville à de l'intelligence et en sont admiratifs. D'autres attitudes de l'oiseau contribuent à une vision positive de l'animal, que ce soit chez les plaignants ou chez les sympathisants. À Lorient, le « pataugeage » qu'ils effectuent sur les pelouses fait rire la plupart des citoyens ; à Sète, leur capacité de repérer les bateaux de pêche de très loin impressionne l'ensemble des enquêtés.

Les goélands sont donc agents de leur relation avec les humains au sens de Bruno Latour (1997). Ils participent de la construction des représentations des citoyens, les modifient et les transforment, par leurs agissements et comportements. Comme l'explique Baptiste Morizot (2018), les animaux sauvages ne sont pas des êtres passifs, ils ont leurs logiques intrinsèques, ils réagissent et résistent à l'humain. Ils forment avec les Hommes des « communautés, des collectifs, où les uns interagissent sans cesse avec les autres, où [ils] incitent, voire forcent les Hommes à changer » (Baratay, 2012b : 317). C'est dans les rapports qu'entretiennent les plaignants et les nourrisseurs avec les goélands que nous pouvons surtout constater l'influence de l'oiseau sur l'Homme (annexe 13). Les goélands interagissent pleinement avec ces catégories d'habitants puisqu'ils « ne se privent pas de profiter de l'invitation au rapprochement indirect et non intentionnel que les Hommes leur ont adressée » (Savalois, 2012 : 380) L'oiseau « affronte » et intimide ceux qui s'approchent de son territoire, ceux qui cassent ses œufs et son nid. Il est aussi capable de rendre visite presque chaque jour à certains habitants afin de réclamer de la nourriture. Les plaignants et les nourrisseurs, plus que les autres catégories d'habitants, accordent également de l'intentionnalité et de l'agentivité à l'oiseau. Les premiers le décrivent capables de « vengeance », de « ripostes » et de « représailles » ; ils estiment qu'il peut s'attaquer personnellement à un humain qui l'aurait offensé. Lorsque le chasseur interrogé à Sète le tire au fusil pour lui faire peur, il considère que l'oiseau a compris le message que lui adresse l'humain. Comme il dit, « génétiquement ils [les goélands] ont compris » (Entretien, Sète, le 21/06/2018). Quant aux seconds, ils nous ont confié que l'oiseau qu'ils nourrissent a ses préférences alimentaires. Charlotte a même expliqué que Jezebel vient chaque année lui présenter son poussin. Dans ces deux types de relations entre l'Homme et l'animal, le goéland influence fortement la vision des habitants. Chez les plaignants, les comportements de défense et d'intimidation de l'oiseau envers l'Homme favorisent une image négative de l'animal. Chez les nourrisseurs, c'est l'oiseau qui s'est imposé aux habitants, qui a provoqué la relation et a finalement fait évoluer la représentation qu'ils en avaient. C'est le cas de Charlotte qui nous a confié qu'avant de commencer à nourrir Jezebel, elle n'aimait pas particulièrement les goélands. Par l'espace qu'ils occupent dans les villes, les goélands dotés d'intentionnalités et d'initiatives, s'affirment ainsi comme acteurs de leur relation, capables « d'ajuster leurs comportements à ceux des humains et de défendre leurs intérêts » (Savalois, 2012 : 427). Ils jouent un rôle à part entière dans la transformation des représentations que s'en font les humains.

Pour résumer l'influence de l'oiseau sur les représentations qu'en ont les habitants, nous souhaitons reprendre l'une des propositions de Nathalie Savalois (2012). La docteure s'inspire d'un article du linguiste et ethnologue André-Georges Haudricourt, *Domestication des animaux, cultures des plaintes et traitement d'autrui* (1962), qui s'est intéressé aux relations entre les Hommes et les végétaux et les animaux, notamment dans le cadre de la domestication et de l'agriculture. Il définit deux actions de l'Homme sur les animaux et les plantes : les « actions indirectes négatives » et les « actions directes positives » (Haudricourt, 1962 : 41, 42). Elles sont directes lorsqu'il y a un contact étroit entre l'homme et l'être domestiqué, « celui-là agissant sur le corps même de celui-ci », et indirect lorsque l'Homme agit sur le milieu et l'espace où vit l'être domestiqué (Ferret, 2012 : 115). L'action est négative lorsque l'homme n'impose pas de normes et de schéma à l'être domestiqué, « ne jugeant que du résultat à posteriori » et elle est positive

lorsqu'il impose une façon de faire, « un cheminement selon un schéma à priori » (ibid.). Nathalie Savalois (2012) reprend ces deux notions et les applique à l'influence du goéland sur l'humain. Elle considère que l'oiseau exerce une action indirecte négative sur les citadins en occupant le paysage urbain, en provoquant des nuisances écologiques alors qu'il exerce une action directe positive en défendant son territoire et en incitant au nourrissage. De la sorte, en s'inspirant d'André-Georges Haudricourt et de Nathalie Savalois et en transposant ces notions à l'influence des goélands sur les représentations des habitants, nous pouvons ainsi postuler que l'oiseau, par son déplacement dans les milieux urbains, par la manière dont sa population se répartit à Lorient et à Sète et par les comportements alimentaires qu'il a développés en ville, produit une action indirecte négative sur les représentations que se font les citadins sur les goélands (tableau 15). Il s'adapte au milieu, agit sur le « mode d'habiter », « l'espace vécu » des habitants et peut favoriser une représentation positive ou une représentation négative de l'oiseau, selon la personne et son expérience avec l'animal. Ensuite, par ses comportements d'intimidation, de défense de son territoire et de sa couvée, de quémandage (ou de vol) de nourriture, le goéland exerce une action directe positive sur les représentations des citadins (tableau 15) car il entre en interaction étroite avec l'habitant, tente de s'imposer ou de coopérer, et entretient des relations conflictuelles ou amicales avec lui.

Action indirecte négative du goéland sur les représentations des citadins	Action directe positive du goéland sur les représentations des citadins
<ul style="list-style-type: none"> -Installation dans les milieux urbains -Distribution spatiale des goélands dans les villes -Comportements alimentaires 	<ul style="list-style-type: none"> -Comportements d'intimidation et de défense de son territoire, de sa couvée -Quémandage de nourriture -Vol de nourriture

Tableau 15 : Influence du goéland sur les représentations des citadins (d'après André-Georges Haudricourt (1962) et Nathalie Savalois (2012)).

II. LE GOÉLAND EN VILLE, UN RÉVÉLATEUR DE MAL-ÊTRE ET DE CHANGEMENT SOCIÉTAL ET ENVIRONNEMENTAL

Les représentations que se font les citadins de l'oiseau s'inscrivent dans une échelle spatio-temporelle. Par leur inscription dans un espace-temps, elles reflètent une époque et une société. En s'exprimant sur le goéland, les Hommes parlent de leur société et des changements qui sont plus ou moins bien vécus par chacun d'eux. Nous allons désormais aborder ce que nous révèle le discours des enquêtés sur la société¹⁵⁹ dans laquelle ils vivent. Nous avons déjà évoqué certains aspects dans les précédents chapitres mais cette partie nous permet d'approfondir et de synthétiser ce que nous n'avons finalement qu'esquissé. Elle montre que le changement de comportement du goéland qu'observent la plupart des enquêtés s'inscrit plus largement dans la transformation de notre monde actuel.

1. Un goéland révélateur de mal-être social

a. Un rapport négatif de certains enquêtés à leur lieu de vie

La relation qu'entretiennent plusieurs citadins avec les goélands révèle un mal-être de « l'habiter »¹⁶⁰. Ce n'est pas tant la présence de l'oiseau qui pose problème mais le domicile en tant que lieu de vie, le goéland cristallisant ce rapport négatif des personnes à leur habitation. « L'habitabilité » de leur espace de vie est remise en cause, elle est dévalorisée car ces citadins ne se sentent pas bien dans leur logement. Nathalie Blanc parle de « crise du rapport au milieu de vie » ou de crise « des représentations des modes d'habiter » (Blanc, 2001 : 171).

Nous pouvons illustrer notre propos avec deux exemples concrets d'enquêtées. Ces dernières présentent un discours particulièrement intéressant qui se démarque de celui des autres citadins interrogés. Elles parlent peu du goéland mais davantage de leurs problèmes avec leurs voisins ou du mauvais état de leurs appartements. L'analyse de leur entretien, plus que celle d'autres enquêtés, permet de comprendre que l'animal constitue un indicateur d'une crise de « l'habiter » « dans la mesure où le sentiment de vivre difficilement se reporte lui » (Blanc, 1995 : 310).

La première habitante est une retraitée âgée d'une soixantaine d'années qui réside dans un immeuble du centre-ville de Sète. Elle est née dans la commune et y est revenue il y a huit ans. Elle vit seule et, à cause d'une grave maladie, sort rarement de chez elle. Elle a appelé la mairie plusieurs fois pour se plaindre des goélands présents à côté de chez elle. Néanmoins, la discussion au cours de l'entretien s'est moins focalisée sur les oiseaux que sur les problèmes qu'elle rencontre avec les personnes de son quartier. Elle décrit ces dernières en des termes très négatifs et les rend responsables de la présence des goélands près de son immeuble. Elle nous a d'abord

¹⁵⁹ Nous considérons dans ce chapitre la société comme une communauté d'individus organisée autour d'institutions communes (économiques, politiques, juridiques...) dans le cadre d'un État. La société est définie par des formes économiques et politiques, des conduites sociales et des valeurs morales engendrées par cette communauté d'individus. Cette définition provient du dictionnaire en ligne : <https://www.cnrtl.fr/>

¹⁶⁰ « L'habiter » rejoint les concepts de « modes d'habiter » et d'« habitabilité ». L'expression désigne la relation entre les habitants et leurs lieux de vie (Blanc, 1995).

parlé d'une femme qu'elle voit souvent en train de déposer de grandes barquettes de nourriture près de grandes poubelles situées au pied de son appartement, ce qui à ses yeux, attire de nombreux animaux, dont des goélands. Elle la suspecte de vouloir se débarrasser de restes alimentaires provenant d'établissements collectifs et l'a déjà interpellée :

« Une fois, j'ai crié de la fenêtre à une personne qu'elle ferait mieux de revenir chez elle au lieu de les nourrir. Elle leur portait des plats et ça venait bien d'une collectivité ces grands plats parce que je me suis déplacée spécialement pour aller voir. Elle allait sous les poubelles, elle amenait de grands plats de collectivités plein de purée et de semoule, plein de pâte, plein de riz et elle te filait ça dessous pour pas qu'on la voit et un jour j'ai crié. » (Entretien, Sète, le 18/06/2018)

Cette résidente dénonce également les comportements des femmes de ménages de l'école située en bas de chez elle. De son balcon, elle peut les observer lorsqu'elles nettoient la cour et rangent les poubelles remplies de restes alimentaires de la cantine. Elle trouve qu'elles font mal leur travail, et que notamment, elles ne ferment pas toujours les poubelles avec des couvercles, ce qui profite aux rats et aux goélands :

« Elles ne ferment pas les couvercles pour faire vite. Elles laissent ouverte la poubelle et le couvercle atterrit n'importe comment et la chaleur, le froid déforment le couvercle (*silence*) et voilà les investissements de la mairie. Ça fait que les couvercles des poubelles ne peuvent pas fermer ! Mais la faute à qui ? À elles ! [...] [Une autre fois] elles ont garni complètement la poubelle au lieu de répandre dans deux poubelles, ma fois, et de les mettre dehors. Quand les poubelles seraient passées le lundi, ils les auraient ramassées. Mais non, nous avons eu cette poubelle à demi-ouverte tout le week-end, vendredi, samedi, dimanche et la poubelle ne s'est fermée et ne s'est vidée que ce matin (*silence*) alors vous voyez le soir les rats qui font le tour. » (Entretien, Sète, le 18/06/2018)

Elle les accuse d'abîmer les couvercles des poubelles, de dégrader du matériel public et les trouve « idiots » et « insensées » :

« Les filles, elles sont insensées, elles n'ont pas plus de cervelle qu'un oiseau. Moi je les juge comme ça parce que, vraiment, la mairie je ne sais pas qui elle emploie. Mais je ne veux pas l'entendre, je ne veux pas le savoir [...] Je pense qu'elles ne perdent pas trop de temps pour les [les poubelles] fermer. Elles font ça et clac pouf comme ça et quand les poches atterrissent, elles s'ouvrent. Et une fois, j'ai dit tout simplement à une des filles : "s'il vous plaît, vous voulez bien fermer les poubelles". Elle me répond : "mais les poubelles, elles ne peuvent pas se fermer. Le couvercle ne tient pas". Mais par la faute de qui ? C'est par leur faute bien sûr ! C'est-à-dire qu'elles ne ferment pas les couvercles pour faire vite et elles laissent ouverte la poubelle et le couvercle atterrit n'importe où ! [...] Mais les goélands, ils ne sont pas idiots. Ils savent que c'est ici la cantine parce qu'il y a l'école vous voyez. » (Entretien, Sète, le 18/06/2018)

De la même manière, elle dresse un portrait très négatif des habitants de son immeuble. Elle les associe à des « cas spéciaux », à des personnes « déficientes » qui boivent et se droguent :

« Ici le bâtiment prend cette allure parce qu'il y a beaucoup de personnes âgées [...] Les personnes âgées se contentent de raconter des mauvaises choses sur l'un ou sur l'autre. C'est une mentalité de personnes un peu déficientes disons peut-être. Mais on ne met que des cas sociaux ici, dans le bâtiment. On ne trouvera plus personne pour nettoyer les étages parce qu'ils acceptent des gens avec des gros chiens ou alors ce sont des gens qui sont sous la drogue, sous l'effet de l'alcool. Ce sont des personnes qui dorment toute la journée, qui ont des chiens, deux chiens, trois chiens énormes [...] Ici, les personnes âgées ne savent pas se débrouiller. Elles n'ont même pas reçu une certaine méthode, disons de savoir-vivre. » (Entretien, Sète, le 18/06/2018)

Elle estime qu'ils manquent d'esprit, de politesse et de civisme. Elle les critique jusqu'à remettre en cause leur mentalité, leur conduite et leur éducation. Leur comportement irresponsable et leur situation sociale les rend même coupables de la saleté et du désordre de l'immeuble :

« Vous savez, la dame qui nettoie les étages, elle me dit qu'elle n'est pas contente. Elle m'a dit que si ça continuait elle ne viendrait plus par rapport à ce qu'elle trouve dans les couloirs. Elle m'a dit qu'il y a tous les chiens qui font leurs besoins partout. Alors cette personne, la pauvre, elle vient pour gagner sa vie en faisant des heures de ménages dans un bâtiment qui (*elle cherche ses mots*) je vous assure, ce n'est pas moi qui salit non plus parce que quand je sors, il y a un paillason et on s'essuie les pieds. Et puis ce n'est pas moi qui ai de chiens ni de chats, mais c'est eux qui ont ces bêtes, ces bestioles qui salissent les étages [...] Les escaliers, c'est dégueulasse quelques fois, bien que moi j'y vais pas en bas. Mais dans les étages et l'ascenseur c'est pareil, il y a des fois vous ne pouvez pas mettre un pied ! » (Entretien, Sète, le 18/06/2018)

À travers le discours qu'elle tient sur ses voisins et/ou les personnes de son quartier, elle révèle son appréciation négative de son lieu de vie. Dans plusieurs de ses propos, elle évoque d'ailleurs explicitement la vétusté et la non-conformité de son immeuble :

« Le bâtiment on le laisse tomber à la dérive [...] C'est un bâtiment qui un jour ou l'autre sera tout détruit parce qu'à force il est tellement ancien [...] Dans ce bâtiment, on a plein de problèmes. D'abord la chambre n'est pas réglementaire, parce qu'une chambre d'un appartement qu'on loue à l'année doit faire plus de 9 m², celle-ci n'en fait que 8,45 m². Mais l'agence n'est pas trop en règle. » (Entretien, Sète, le 18/06/2018)

Le mal-être qu'elle éprouve à vivre dans son logement se manifeste plus largement dans son désir d'habiter dans un autre quartier de la ville. Elle nous confie, qu'avant sa maladie, elle avait pensé à déménager :

« Moi je suis là depuis 2012, c'est alors que je me suis cassée le fémur et que depuis j'ai eu des problèmes, sinon j'aurais déménagé je peux vous dire. J'aurais essayé de trouver un quartier où il y a plus de civisme parce qu'ici le civisme, c'est nul, c'est zéro [...] Avant, j'allais souvent en ville. J'allais trois fois par semaine au marché. Je marchais, j'étais active. Je ne me suis pas mise à la retraite pour rester comme ça, comme vous me voyez. Mais il m'est arrivé ça et après on m'a découvert la polyarthrite où je fais un traitement de cheval qui me donne pas mal de troubles, de problèmes. Ces traitements m'ont provoqué des glaucomes. Ça m'a fait perdre l'œil droit et j'ai eu que des problèmes.

Mais en plus, je sentais que je voulais partir d'ici. Je voulais partir de cet appartement parce que c'était bien beau d'être à côté d'un boucher, d'être à côté de la poste mais il faut remarquer l'atmosphère du traitement et puis les environnements. » (Entretien, Sète, le 18/06/2018)

Les problèmes que posent les goélands (fientes, bruit) renvoient l'enquêtée à sa situation sociale difficile, c'est-à-dire à celle d'une femme âgée et malade qui vit seule, à des conditions de logement qu'elle n'apprécie guère, celles de vivre dans un petit appartement en plein centre-ville, sans jardin et sans extérieur. Ils révèlent aussi un besoin de reconnaissance car, à travers ses critiques, l'enquêtée demande finalement, surtout du respect et de l'écoute aux personnes de son immeuble et de son quartier. La relation négative qu'elle entretient avec l'oiseau reflète ainsi l'intériorisation d'une identité négative et témoigne d'un mal-être profond dans la mesure où elle supporte très mal l'environnement dans lequel elle vit.

Le deuxième exemple concerne une sympathisante de Lorient. Cette dernière possède une vision plus positive de l'oiseau que la précédente enquêtée, néanmoins les ennuis que lui provoque le goéland dévoilent également un problème de voisinage. Âgée de 27 ans et originaire de Normandie, elle habite depuis trois ans et demi dans un appartement près de la gare dans lequel elle héberge une petite fille et sa mère. Elle a récemment appelé la mairie pour se plaindre de ses voisins qui habitent l'étage au-dessus de chez elle et qui nourrissent un goéland. Avant de contacter le service Hygiène et Santé, elle avait déjà laissé anonymement dans leur boîte aux lettres un article de journal rappelant l'interdiction de nourrir les goélands mais son action n'avait rien changé. De la sorte, l'entretien a abordé davantage ses voisins que les oiseaux. La jeune fille a raconté que la nourriture qu'ils jettent à l'animal tombe souvent sur les rebords de la fenêtre de sa cuisine et y reste moisir. Elle trouve que ce n'est pas très propre ni « très agréable d'avoir de la nourriture pourrie » sur les bords de sa fenêtre. Elle rapporte également que la nourriture attire le goéland au niveau de son étage, ce qui fait qu'elle n'ose désormais plus laisser ses fenêtres ouvertes de peur que l'oiseau ne rentre dans sa cuisine. Un événement a particulièrement motivé son appel à la mairie :

« L'année dernière en plein été, il y avait des petits morceaux de poulets sur le rebord de la fenêtre et la petite [la petite fille qu'elle héberge] était allée chercher un verre d'eau et on l'a entendue hurler. Il y avait une mouette¹⁶¹ sur le rebord de la fenêtre quasi prête à rentrer dans l'appartement et la petite est repartie en courant. On l'a fait fuir [la mouette] parce que on ne voulait pas qu'elle rentre dans la cuisine [...] Vu qu'elle venait d'arriver sur Lorient, la petite, elle n'a pas l'habitude de voir des mouettes et parce que là où elle habite il n'y en a vraiment pas. Il n'y a pas de mer. C'est à Cambrai donc elle connaît pas du tout (*silence*) enfin elle ne savait pas trop ce que c'était. Pour une toute petite maigrichonne, la mouette c'est énorme comme bête et c'est pour ça qu'elle s'est mise à hurler et à pleurer quand elle l'a vu à la fenêtre. Elle en tremblait tellement. Elle en avait peur quoi. » (Entretien, Lorient, le 01/06/2018)

¹⁶¹ L'enquêtée confond la mouette et le goéland.

Bien que le goéland ait effrayé la petite fille, la jeune femme nous fait comprendre qu'elle ne lui en veut pas. Elle explique que la petite fille a surtout eu peur que l'animal se fasse mal en entrant dans la cuisine :

« Ce n'est pas l'animal en soi qui nous gêne, c'est plutôt le comportement de la voisine parce que du coup on voit la nourriture tomber, donc ça surprend ! On voit une ombre en fin de compte qui tombe et on ne sait pas ce que c'est. La peur qu'elle a plutôt la petite, c'est de revoir l'animal sur le rebord de la fenêtre ou qu'il rentre dans l'appartement. C'est plus de ça qu'elle a peur, parce qu'elle a peur qu'on ne puisse pas le faire sortir et qu'il se fasse mal. Ce serait plus qu'on essaye de l'attraper et qu'on lui fasse mal. C'est plus ça qui fait peur à la petite, c'est qu'on fasse mal à l'animal et même pas que l'animal nous fasse mal, à nous. Elle m'avait dit qu'il ne fallait pas faire mal aux animaux, c'est interdit, elle nous le dit. » (Entretien, Lorient, le 01/06/2018)

Son propos révèle que ce n'est pas l'oiseau qui la gêne mais le comportement de ses voisins qui nourrissent l'animal. Ce dernier cristallise ainsi la colère et l'animosité qu'elle ressent vis-à-vis d'eux, décrits comme étant « âgés », impolis, « très désagréables » et « très bornés ». La jeune femme se plaint notamment du bruit qu'ils font dans l'immeuble :

« J'ai déjà essayé de parler et de discuter avec eux parce qu'ils font du bruit, ils tapent des pieds et il y a une petite qui court d'une pièce à l'autre. Je suis allée les voir gentiment, leur demander d'arrêter parce qu'il y a un enfant dans l'appartement du dessous qui essaye de se reposer mais ça ne change rien du tout. Et ils sont toujours à chercher le conflit. Le soir, ils font du bruit, ils font des fêtes tous les week-ends alors que nous on fait attention à ne pas faire trop de bruit. Et pourtant au moindre bruit, ils disent quelque chose. Le soir, une fois ça m'est arrivé, j'avais une amie chez moi. On a rigolé le soir (*silence*) il était peut-être minuit et on a rigolé, ce qui peut arriver une fois mais ça arrive vraiment très rarement. On a rigolé et ils ont tapé sur le sol en disant qu'on les gênait alors que eux, ils nous gênent tous les jours pratiquement ! » (Entretien, Lorient, le 01/06/2018)

Elle se désole de la manière dont ils se comportent avec elle :

« À chaque fois que je leur parle, ils crient (*silence*) alors je me dis si je leur parle du goéland, ils vont me hurler au visage en me disant que je n'ai pas de preuves, que c'est n'est pas eux, que même si je leur montre que A + B et puis que j'ai une photo par exemple [...] Une fois, ils ont même été au point de me dire de déménager si je n'étais pas contente d'être ici. Une fois, ils m'ont dit : "si vous n'êtes pas contentes vous avez qu'à déménager !" » (Entretien, Lorient, le 01/06/2018)

Elle nous confie qu'elle n'est pas la seule de l'immeuble à avoir des problèmes avec ces voisins ; comme elle dit « ils embêtent un peu tout le monde mais eux faut pas qu'on les embête ! ». L'égoïsme, le manque de savoir-vivre et l'entêtement à nourrir les goélands qu'elle perçoit chez ces personnes lui semblent être un obstacle pour régler ce problème de voisinage :

« Je ne sais même pas s'il y a une solution parce qu'elle [la voisine] est tellement bornée que je ne sais même pas s'il y a une solution pour qu'elle arrête de les nourrir [...] Je sais même pas si en mettant une amende ça l'arrêterait (*elle réfléchit*) non, je pense même pas qu'elle comprendrait (*elle*

réfléchi) non, je pense qu'elle ferait juste plus attention avant de jeter sa nourriture ou elle la jetterait directement sur le toit du garage pour pas qu'ils viennent à sa fenêtre [...] Je pense qu'elle trouverait toujours une solution pour se débarrasser de sa nourriture, pour la donner à manger. » (Entretien, Lorient, le 01/06/2018)

L'origine du trouble de cette enquêtée n'est donc pas directement l'oiseau mais ses voisins puisque son problème vis-à-vis du goéland et de son nourrissage réside dans le conflit qu'elle entretient avec les personnes qui habitent au-dessus de chez elle. L'animal est prétexte à dénoncer les comportements d'individus qu'elle juge inciviques et désagréables et il permet que sa plainte à l'égard de ses voisins soit entendue et prise en compte par la mairie.

L'histoire de ces deux habitantes permet de comprendre que la relation qu'entretiennent certains enquêtés avec les goélands révèle parfois un mal-être dû à des conditions de logement ou des situations sociales difficiles, à des problèmes de voisinages ou même à un besoin de reconnaissance. L'oiseau cristallise les sentiments de colère et de mal-être que les enquêtés éprouvent plus globalement par rapport à leur milieu de vie. Comme le remarque Nathalie Blanc, « l'histoire d'une espèce dans un lieu donné n'est pas séparable de l'histoire de l'appartement et de ses occupants, de leurs relations avec les voisins mais aussi de leur place dans la société globale et locale de l'immeuble, de l'espace public, de ses gestionnaires » (Blanc, 1995 : 338).

b. L'oiseau, un révélateur d'une crise des représentations de la ville

La crise de « l'habiter » est liée à un mal-être urbain. Certains citoyens ne se sentent pas bien dans l'espace urbain et développent une rhétorique antiurbaine. La géographe Joëlle Salomon Cavin qualifie ces représentations négatives de la ville de « représentations antiurbaines », d'« imaginaire antiurbain » et en parle en termes de « condamnation antiurbaine » (Cavin *et al.*, 2010 : 114, 119). L'urbaniste et géographe Christian Calenge remarque que « l'un des motifs majeurs de la rhétorique anti-urbaine est précisément celui de la ville dénaturée et dénaturante, sale, polluante, lieu de la perte de la naturalité du monde et des mondes » (Calenge, 1997 : 12). Des enquêtés à Lorient et à Sète décrivent effectivement la ville comme un milieu hostile et inhospitalier pour l'humain, marqué par le bruit, la saleté, la pollution et le bitume. Ils entretiennent un rapport négatif avec elle, lui « introduisent une espèce de procès » (Pinchemel, 1982 : 214) ; la ville est finalement « accusée d'être un milieu négatif, guère différent de ce qu'elle était au fort de la révolution industrielle du XIX^e siècle » (*ibid.*). Ces citoyens perdent ainsi confiance à l'égard de ce qui représente la ville, de ce qui fait sens pour eux dans l'espace urbain. Nathalie Blanc et l'urbaniste Marcel Roncayolo parlent de « crise des représentations » de la ville pour décrire ce regard négatif inédit que portent les citoyens sur leur milieu de vie (Blanc, 1995, 2001 ; Roncayolo, 2010 : 427). La géographe estime que cette crise est liée à l'extension de l'urbanisation et au développement des problèmes de l'environnement (Blanc, 1995).

Ce malaise que les habitants ressentent vis-à-vis de l'espace urbain où ils vivent se traduit à travers l'opposition nature/ville que nous retrouvons dans le discours de nombreux enquêtés. Chez ces

derniers, la ville et la nature sont perçues et décrites comme deux espaces séparés par leur naturalité et leur artificialité, la première étant perçue négativement et la seconde étant valorisée. Cette représentation dichotomique découle de l'histoire de la relation entre l'Homme et la nature en ville expliquée dans le premier chapitre. Plus largement, elle s'inscrit dans le « Grand Partage » du monde qui sépare la nature et la culture (Descola, 2002, 2005), et dans la « crise de l'habiter urbain » ou « crise des représentations de la ville » dont nous parle Nathalie Blanc :

« La nature, selon ces auteurs [G. Hottot et J. Ellul], contribuerait sur le plan idéal et matériel, à la qualité de cet habiter urbain. Mais il apparaît qu'il y a impossibilité d'accorder la nature et la ville. On voit donc bien que le discours sur l'opposition ville/nature est un élément du discours sur le mal-être, ou la crise, de la ville. Puisque cette opposition met en évidence une idée de la ville, comme artifice, qui contient elle-même sa dimension de crise. » (Blanc, 1995 : 130)

« Il y a donc une idée de la ville qui inscrit celle-ci comme un dépassement de la nature, une rupture avec l'harmonie avec la nature [...] Il y a donc un seuil où s'établit la rupture, marqué par la prééminence des techniques urbaines. On peut penser que la ville en tant que rupture de l'harmonie avec la nature renvoie à l'idée de crise. » (Blanc, 1995 : 349)

Le besoin général de nature des citoyens, relevé dans le premier chapitre du manuscrit, vient confirmer cette crise des rapports entre la ville et la nature. Les habitants interrogés nous ont également exprimé ce désir de nature. À Sète, certains estiment qu'il n'y a pas assez d'espaces verts ni de jardins publics tandis qu'à Lorient, plusieurs se plaignent de l'urbanisme de la reconstruction qui donne un aspect minéral à la ville. Ils aimeraient plus de végétal et plus de « naturel ». Nathalie Blanc a d'ailleurs constaté ce lien entre les formes urbaines et les représentations de la nature des citoyens :

« La crise du rapport nature/ville renvoie plus précisément, dans les représentations, aux rapports entre morphologie urbaine, telle qu'elle est produite par l'architecture et l'urbanisme à caractère opératoire, et les représentations citoyennes de la nature. » (Blanc, 1995 : 207)

Parmi nos catégories d'habitants, ce sont surtout les sympathisants du goéland qui expriment ce besoin de nature. Leurs discours sont particulièrement intéressants car ils révèlent clairement que la présence du goéland en ville répond, en partie, à leur désir de nature. L'oiseau symbolise les espaces sauvages maritimes faiblement anthropisés et peu impactés par l'Homme. Il sublime le lieu et aide ces enquêtés à se sentir bien en ville du fait qu'il apaise les tensions vécues dans l'espace urbain. Il participe de la qualité de la relation entre l'Homme et l'espace urbain, de cette « habitabilité » de l'espace et il répond au souci d'esthétisme et de naturalité des lieux. Pour cette catégorie d'habitants, il constitue en somme l'un des facteurs indispensables d'équilibre et d'harmonie en ville (Blanc, 2010).

En résumé, le goéland révèle ainsi un rapport négatif des habitants à l'espace urbain. Il s'inscrit dans la « crise des représentations de la ville » et constitue l'indicateur d'un mal-être urbain puisqu'il permet d'augmenter le bien-être des habitants qui vivent difficilement l'espace que

constitue la ville. Ce mal-être urbain s'insère également dans une crise plus globale, celle d'un malaise de l'humain face à une planète et une société qui changent.

2. Le goéland en ville, symptôme d'une société et d'une planète qui se dégradent

a. Une société humaine vivement critiquée

À travers leurs discours sur les goélands, les habitants expriment leurs opinions sur le monde et émettent une vision critique vis-à-vis de la manière dont les Hommes et la société dans laquelle ils vivent ont évolué (particulièrement les défenseurs, les nourrisseurs et les naturalistes). Les Hommes semblent devenir égoïstes et individualistes, ils sont « inciviques », malpolis et « n'ont plus le respect de rien » (Entretien, Sète, le 29/06/2018). Ils apparaissent comme néfastes pour l'environnement et cruels envers les animaux. Des habitants n'ont plus confiance en l'humain ni en ses idées, notamment quand il s'agit de sauver une espèce en danger ou de trouver des solutions à la crise environnementale.

Le discours des habitants concernant les raisons qui poussent les goélands à venir s'installer dans les milieux urbains dévoile leur position critique vis-à-vis de notre société occidentale qui surconsomme, jette et gaspille. La plupart des enquêtés estiment que l'oiseau est attiré par la ville à cause de tous les déchets alimentaires qu'il peut trouver dans les rues ou dans les poubelles, souvent remplies et mal fermées. Comme le dit une Lorientaise, « ils [les goélands] ont évolué dans cette ambiance de bouffe » (Entretien, Lorient, le 07/06/2018). Les habitants condamnent cette société de gaspillage, créatrice de déchets :

« Avant, il y avait pas de déchets aussi (*silence*) il y avait moins de déchets [...] Bah ouais, tu sais, les gens ils mangeaient tout avant. » (Entretien, Lorient, le 01/06/2018)

« Vous savez à l'époque, il n'y avait pas toutes les aides qu'il y a maintenant. Les gens, le pain ils ne le jetaient pas. Voilà, les gens maintenant trouvent pas bon le pain, ils le gaspillent, ils le jettent ! » (Entretien, Sète, le 18/06/2018)

« Si les poubelles étaient fermées, si on ne jetait pas nos restes sur les trottoirs à côté des poubelles, le goéland il viendrait pas en ville. Il ne viendrait pas manger en ville. Et puis s'il voit quelqu'un avec un sandwich ou en train de manger, s'il n'a rien à côté, il va le prendre. Je regrette, c'est un animal donc je pense qu'on est responsable du problème. » (Entretien, Lorient, le 23/08/2018)

« Le problème, c'est que l'intervention de l'Homme via les déchets et des résidus de son activité crée une attirance pour les goél et un développement des populations (*silence*) puisque s'ils se reproduisent autant, c'est parce qu'on leur donne à bouffer. S'ils avaient moins à bouffer, je suppose qu'ils auraient un taux de fécondité plus bas. » (Entretien, Lorient, le 25/01/2018)

Les reproches visent également la société du fast-food, de la malbouffe et du tout jetable :

« Il y a une dizaine d'années, il n'y avait pas autant de jeunes dehors à manger sur le pouce donc c'est vrai que le repas vite fait du midi se développe maintenant [...] À chaque fois que je vois un goéland en ville, dans ma petite tête, je me dis qu'il ne devrait pas être là et je lui dis : "va te promener, va te promener au bord de la mer, va pêcher du poisson". Je trouve triste aussi que tous ces jeunes goélands qui naissent en ville soient nourris avec des choses de la ville (*silence*) et puis adultes, de toute façon, ils n'auront connu que ça. » (Entretien, Lorient, le 31/01/2018)

Le goéland paraît profiter à son insu d'une organisation et d'un système humain qui surconsomme et produit de nombreux déchets alimentaires : « tout ce qui peut être bénéfique pour eux dans le système humain, ils le prennent ! » (Entretien, Lorient, le 07/08/2018). Nous pouvons nous demander où les habitants vont chercher ces informations qui permettent d'expliquer la raison de la présence du goéland en ville. Les propos de ces enquêtés rejoignent en partie ceux des scientifiques qui estiment que les ressources alimentaires d'origines anthropiques, ont favorisé l'augmentation démographique des goélands dans les années 1960, et que pour le goéland, l'un des atouts en ville est la proximité de ressources alimentaires abondantes, prévisibles et régulières (Cadiou *et al.*, 1997 ; Derian, 2007 ; Henry & Monnat, 1981). Les habitants s'appuient peut-être également sur les articles publiés par la presse locale régionale qui rapporte souvent ces mêmes informations. Par ailleurs, ce discours des enquêtés peut s'expliquer par le fait que les comportements alimentaires des goélands sont les plus visibles en ville. Les citadins les remarquent souvent en train de manger les restes alimentaires qui sont dans les poubelles ou qui traînent dans les rues, leur observation venant alors conforter ce qu'ils ont entendu des scientifiques ou des médias.

Ensuite, le changement de comportement du goéland que constatent des citadins s'inscrit dans la transformation du monde de la pêche. Beaucoup d'habitants ont expliqué que l'installation du goéland en ville était liée au développement de la pêche industrielle et à la disparition des poissons en mer. À Sète, la pêche artisanale était autrefois censée fournir une quantité conséquente de nourriture aux goélands. Plusieurs retraités, natifs de la ville, nous ont effectivement parlé avec nostalgie des anciens bateaux de pêche à la voile qui fréquentaient le port durant la première moitié du XX^e siècle :

« Les goélands étaient nourris par les pêcheurs qui tous les soirs arrivaient nettoyer leurs bateaux. Tous les poissons qui étaient par terre, on les jetait là et il y avait une nuée-là qui arrivait. C'était d'ailleurs très spectaculaire, très joli à ce moment là parce que c'était des bateaux à voiles, les chalutiers. [...] Je vous dis le problème c'est qu'avant les goélands mangeaient le poisson parce qu'il y avait du poisson avec les bateaux. Aujourd'hui, il n'y a plus de poissons donc ils mangent les poubelles. Le goéland n'a pas eu le choix, il a changé mais il y a déjà longtemps qu'il a changé. Moi quand je vous parle des bateaux à voiles, j'avais 15 ans. J'en ai 96, voyez ce n'est pas hier quoi. » (Entretien, Sète, le 13/04/2018)

Aujourd'hui, à Lorient et à Sète, les habitants constatent que le nombre de bateaux de pêche dans le port a fortement diminué depuis plusieurs décennies. Ils considèrent que des chalutiers modernes et de grande taille ont remplacé les nombreux petits bateaux plus traditionnels :

« Avant, il y avait beaucoup plus de bateaux parce que c'était de la pêche artisanale. Les Hommes avaient deux ou trois marins. Ils partaient pêcher la nuit et ils revenaient la journée. C'était une pêche artisanale régulière. Quand ils arrivaient le soir, ils arrivaient vers 17 h (*silence*) alors vous auriez vu, c'était une nuée de goélands autour. Aujourd'hui on en voit encore des goélands mais c'est parce qu'il doit y avoir encore un peu de déchets, mais pas comme il y avait autrefois. » (Entretien, Sète, le 13/04/2018)

« J'ai connu le port de pêche autrement que celui qu'il y a actuellement. Il y avait plein de chalutiers. On pouvait voir le débarquement des poissons tout ça alors que maintenant on peut plus. Les patrons, quand ils triaient, ils jetaient le poisson et tous les animaux venaient. Maintenant il y a plus que 18 chalutiers alors qu'avant il y en avait 90 à l'époque. » (Entretien, Sète, le 29/06/2018)

« Moi je pense que les oiseaux sont plus en ville qu'avant à cause de la baisse du nombre de chalutiers à Sète. Quand les chalutiers qui étaient beaucoup plus nombreux que maintenant triaient le poisson, il y avait les mouettes et les goélands. Donc il y a moins de pêche qu'avant et il faut bien qu'ils se rabattent sur autre chose. » (Entretien, Sète, le 03/07/2018)

Les habitants accusent ces nouveaux chalutiers et les techniques modernes de pêche de la diminution des stocks de poisson en mer :

« La pêche au chalut pour te dire ce que j'en pense, j'ai lu un livre. En 1760, dans le livre de Sète, ils s'aperçoivent que la pêche aux bœufs n'est pas bien parce qu'elle n'est pas (*il cherche ses mots*) parce qu'elle pêche tout, les petits et les gros. Donc en 1760, ils disent ça et en 1950 ils font pourtant des flottilles de chalut qui font 50 mètres, et ils pêchent tout alors qu'en 1760 ils s'étaient déjà rendu compte que ce n'était pas une bonne méthode de pêche, mais après vu que ça a été industrialisé et que ça ramenait du pognon (*silence*) le pognon, il a gagné sur le reste. » (Entretien, Sète, le 21/06/2018)

« Ils ont surpêché, ils ont fait des bateaux de plus en plus gros mais la Méditerranée n'est pas grande ! Donc après ils ont surpêché, ils ont fait n'importe quoi à une certaine époque [...] Après on leur a donné des primes pour détruire des bateaux et les chalutiers sont devenus de moins en moins nombreux [...] Ils ont chauté, ils ont détruit le milieu naturel dans lequel le poisson se reproduisait. » (Entretien, Sète, le 03/07/2018)

Dans ces propos, les deux enquêtés utilisent la troisième personne du pluriel sans nous indiquer de qui ils parlent. Nous pouvons penser qu'ils font référence aux pêcheurs ou aux décideurs politiques, mais dans tous les cas, ils ne s'incluent pas dans ce pronom impersonnel et cherchent à s'en démarquer.

Selon les habitants, cette diminution des stocks de poissons a des conséquences sur les populations de goélands qui ne trouvent plus à manger en mer :

« Ils [les goélands] viennent en ville pour manger parce qu'avec les systèmes de pêche de maintenant ils peuvent plus suivre les bateaux. Autrefois, les goélands ils suivaient les bateaux et ils se

nourrissaient avec les poissons qui s'échappaient des filets. Les poissons étaient balancés par-dessus bord (*silence*) mais maintenant avec la pêche intensive et tous les pauvres poissons (*silence*) qu'est qu'il leur reste aux goélands ? » (Entretien, Lorient, le 17/05/2018)

Certains citoyens pensent également que la politique européenne du zéro rejet concernant les déchets de pêche contribuerait à diminuer une part importante de la nourriture du goéland :

« On voit plus les nuées de goélands qui accompagnaient les bateaux de pêche qui rentraient au port. L'interdiction de rejets à la mer les détritiques de pêche on leur a supprimé l'alimentation principale des goélands. » (Entretien, Lorient, le 22/05/2018)

« Il a dû changer de comportement parce que le fait qu'il y ait moins de poisson jetés à la mer et il se rabat sur les poubelles. » (Entretien, Sète, le 06/07/2018)

« Alors moi je pense aussi que d'après ce qu'on m'a dit, les chalutiers ne déversent plus leurs déchets alors sans doute que c'est plus écologique mais les oiseaux viennent plus vers les villes parce qu'ils cherchent à manger. Ils arrivaient plus à s'alimenter sur la mer. » (Entretien, Lorient, le 25/07/2018)

En outre, des habitants de Lorient estiment que certains changements récents du port de pêche de Keroman sont défavorables aux goélands. Ils ont effectivement remarqué que les employés des ateliers de mareyage mettent désormais des couvercles sur les caisses de poissons et que plusieurs entreprises agroalimentaires n'existent plus, ce qui réduit la nourriture disponible pour les oiseaux :

« Je pense que le goéland se plaît en ville parce qu'en mer il a peut-être moins de possibilité de se nourrir, et le mode de pêche a peut-être changé aussi parce qu'il y a moins de bateaux. Et, avant au port, il y avait les mareyeurs (*silence*) lorsqu'ils nettoyaient les poissons, il y avait, je m'en rappelle, des grands bacs de poubelles mais qui étaient ouvertes donc ils se servaient là. Il y avait aussi deux usines qui sous-traitaient le poisson pour faire de la farine animale (*il réfléchit*) chose qu'il n'y a plus ici. Les usines avaient des grandes poubelles, comme des fûts je pense, qui étaient ramassées chaque jour et donc ils [les goélands] se servaient là. » (Entretien, Lorient, le 23/05/2018)

La plupart des enquêtés considèrent ainsi que les transformations du monde de la pêche vers une pêche de plus en plus industrielle (diminution du nombre de bateaux, modification des techniques de pêche, nouvelles réglementations, politique du zéro rejet) privent les goélands de l'une de leurs sources principales de nourriture. Ils estiment que les oiseaux se seraient alors adaptés en s'installant en ville où ils sont plus sûrs de trouver de la nourriture et des déchets alimentaires (fig. 116).

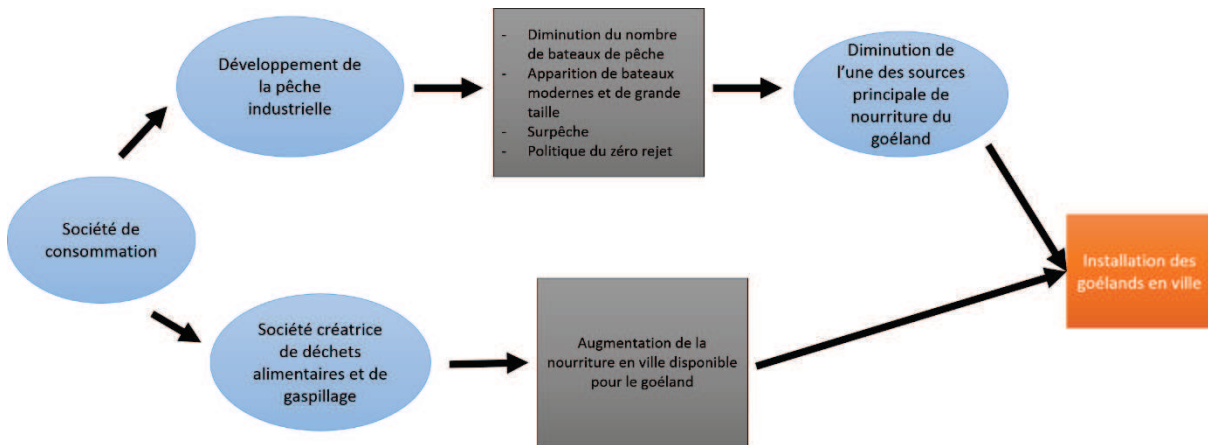


Figure 116 : Raisonnement de certains enquêtés pour expliquer la raison de la présence des goélands en ville

Cette deuxième explication (fig. 116) donnée par les enquêtés quant à l'installation des goélands dans les zones urbaines se rapproche du discours de plusieurs scientifiques qui supposent que la diminution des goélands dans leurs milieux naturels dans les années 1980 est liée, entre autres, à la diminution des rejets de pêche, la ville a alors représenté un lieu de repli pour les populations de goélands (Cadiou *et al.*, 1997 ; Derian, 2007). Nous pouvons penser que des habitants ont déjà entendu parler de ces hypothèses, les ont lues dans un journal ou dans un livre. Leur discours provient peut-être également de leur vécu et de leur connaissance du port de pêche de Lorient et de celui de Sète, notamment pour les personnes les plus âgées qui, à Sète, ont par exemple connu le port avec plus de bateaux et avec des bateaux de pêche à la voile.

Au-delà du fait d'expliquer les raisons de la présence du goéland en ville, l'ensemble des discours que nous venons de présenter révèle une réelle critique de notre société de consommation occidentale et du système qu'elle engendre. Les causes identifiées par les enquêtés pour expliquer l'installation de l'oiseau en ville sont toutes de nature anthropique. De nombreux reproches et de nombreuses accusations sont adressés à la pêche industrielle et à notre manière de produire, consommer et gaspiller. Certains citoyens ont aussi parlé de la manière violente dont les animaux sont traités dans les abattoirs. Ainsi, les habitants parlent de l'oiseau mais en réalité parlent d'eux-mêmes. Ils se sentent victimes et comme piégés dans ce monde qu'ils considèrent négativement, le goéland constituant alors un révélateur des limites et des travers de notre société de consommation occidentale, devenant plus largement l'un des témoins locaux de la mondialisation et de ses effets sur le monde.

Enfin, les discours des enquêtés parlent d'un temps révolu, d'une époque où les habitants étaient considérés comme respectueux les uns des autres, de leur milieu de vie. Ils évoquent un siècle où la pêche artisanale comptait de nombreux pêcheurs et bateaux à voiles. Leurs propos montrent que le passé influence les attitudes et les jugements présents car, comme le remarque Isabelle Arpin (Mauz), la société d'aujourd'hui paraît d'autant plus mauvaise qu'on la distingue clairement de la société d'antan : « c'est l'idéalisation des anciens qui déprécie, par contraste, les contemporains » (Mauz, 2002 : 202). Les habitants de Lorient et de Sète critiquent la société

humaine d'aujourd'hui par rapport à un passé qu'ils s'imaginent très positif et idéal. Ils conservent la nostalgie d'une époque passée et montrent finalement leur mal-être face à un monde qui change et dans lequel ils ne se reconnaissent plus.

b. Le goéland, un indicateur de la crise écologique

De nombreux enquêtés, que ce soient des plaignants, des sympathisants, des défenseurs, des nourrisseurs ou des naturalistes, ont abordé le sujet de la crise de la biodiversité pendant l'entretien. Certains l'ont évoqué rapidement et d'autres en ont parlé plus longuement nous livrant leur inquiétude face à ce qu'ils lisent ou entendent concernant la disparition de certaines populations animales. Cette discussion s'est présentée à des moments différents de la conversation selon les habitants et selon la tournure que prend l'échange. À plusieurs reprises, lorsque nous pensions avoir terminé l'entretien et que nous arrêtons le dictaphone, des enquêtés se sont alors spontanément mis à nous parler de leur peur face à l'érosion de la biodiversité, à ce monde qui change et qui leur semble de plus en plus hostile à la vie :

« Moi je suis vachement inquiète, sans déconner je suis vachement inquiète. Je voudrais voir 2050 parce que justement je voudrais voir quelle est l'évolution (*silence*) dans trente ans comment sera le monde ? [...] Il y a des choses qui sont extrêmement inquiétantes (*silence*) extrêmement inquiétantes (*silence*) il y a vraiment des choses inquiétantes [...] Regardez l'histoire avec les abeilles c'est vachement flippant (*silence*) c'est hyper flippant (*silence*) et les oiseaux (*silence*) 30 % des oiseaux qui ont disparu (*silence*) » (Entretien¹⁶², Lorient, le 05/06/2018)

D'autres habitants ont parlé directement de ce sujet suite à notre question concernant l'évolution du comportement du goéland :

« Écoutez les hirondelles, vous vous souvenez peut-être des hirondelles ? Vous, peut-être pas, parce que vous êtes plus jeunes mais à cette date les hirondelles arrivaient et, à telle date, elles se mettaient sur les fils électriques, alignées pour repartir. On n'a plus ça maintenant. On voit plus les hirondelles. Les hirondelles sont comme les abeilles. Vous avez peut-être entendu parler des abeilles ? C'est pareil (*silence*) il y a un problème au niveau de la nature c'est vraiment grave. » (Entretien, Sète, le 18/06/2018)

« Il y a une chose qui est sûre, nous on l'a dit les chasseurs avant que ça passe à la télé, c'est que sur mon pare-brise, on voyait plus de moustiques sur notre pare-brise depuis deux ans quand même alors là on a un vrai problème. L'année dernière on pouvait compter les moustiques sur les pare-brise. » (Entretien, Lorient, le 22/05/2018)

Le goéland s'inscrit dans cette crise de la biodiversité qui préoccupe les habitants. Plusieurs d'entre eux ont d'ailleurs critiqué les plaignants qui, à leurs yeux, ne se rendent pas compte que

¹⁶² Cas d'un entretien enregistré (le dictaphone avait été éteint puis rallumé suite aux propos intéressants que continuait à tenir l'enquêté).

le goéland, comme d'autres espèces, a sa place dans le monde et/ou tient un rôle dans ces transformations planétaires :

« Il y a plein d'espèces qui sont en voie de disparition. Les gens s'en rendent pas compte que chaque fois qu'il y a une espèce qui disparaît, c'est un pan de de la chaîne alimentaire qui disparaît. » (Entretien, Sète, le 03/07/2018)

« On ne peut pas se plaindre de vivre sur une planète qui perd en permanence sa population d'oiseaux et d'animaux sauvages et en même temps demander à ce qu'ils [les goélands] dégagent parce qu'ils dérangent. À un moment, faut être cohérent, soit on est dans l'acceptation des choses et de la nature et de la vie et du sens de la vie, soit voilà on vit dans un environnement aseptisé et complètement stérile. » (Entretien, Lorient, le 20/07/2018)

Selon la plupart des enquêtés, l'Homme est responsable de cette dégradation de l'environnement dont, pour certains, est victime le goéland :

« La nature a été perturbée et de ce fait les goélands aussi. Je pense que les goélands ils ont suivi ce rythme de perturbation (*silence*) voyez ce que je veux dire [...] La nature est perturbée voilà (*silence*) alors ce sont des bêtes [les goélands] qui peuvent vivre là où elles peuvent vivre et elles y restent maintenant [...] C'est une calamité mais par rapport à qui ? C'est toujours la même histoire. L'Homme a pourri les océans, les mers et les fleuves et a pourri les terrains, et pour quoi faire ? On n'a plus de nature, alors ce n'est pas étonnant que les goélands soient dénaturés parce que l'Homme il est dénaturé par sa façon de faire ! » (Entretien, Sète, le 18/06/2018)

L'oiseau subirait les conséquences néfastes de l'activité humaine et de la société de consommation, vivement critiquée par les habitants. L'étalement urbain est également dénoncé et permet d'expliquer à certains enquêtés la raison pour laquelle l'Homme et le goéland rentrent désormais en conflit :

« C'est la ville partout, c'est la ville qui donne sur la mer. Son site naturel de nidification il a disparu. [...] C'est la ville qui ne devrait pas être sur le territoire du goéland. » (Entretien, Lorient, le 06/06/2018)

« Ce n'est pas forcément l'oiseau qui envahit mais l'Homme va sur le terrain donc globalement voilà ça se coince. » (Entretien, Sète, le 28/06/2018)

Pour d'autres citadins, la crise de la biodiversité profite au goéland. À l'inverse d'autres espèces considérées plus rares et fragiles, elle n'affecte pas les goélands qui en tirent avantage pour venir en ville et pour se multiplier :

« Ce que je vois en 25 ans, c'est une érosion vraiment massive de la biodiversité ou alors c'est moi qui sonde un truc catastrophique (*silence*) mais que là dans les 10 ans on va vivre un truc de fou, de ce point de vue-là. Et que dans cette affaire-là, il restera par contre que les espèces qui ne seront pas vraiment sauvages, type goéland urbain, type pigeon ramier en milieu péri-urbain (*il réfléchit*)

finalement des espèces d'un point de vue écologique n'ont aucun intérêt. C'est comme ça que je les perçois [les goélands] en fait tu vois. » (Entretien, Lorient, le 24/07/2018)

Le goéland constitue un indicateur d'une biodiversité qui se dégrade. Il s'inscrit dans cette dynamique d'érosion de la biodiversité, s'adaptant en s'installant en ville, et s'en sortant plus ou moins bien selon les enquêtés. Sa récente nidification en ville renvoie certains citadins à leur inquiétude vis-à-vis d'une nature dérégulée et maltraitée par l'Homme puisqu'elle est le signe d'un inquiétant déséquilibre : « l'apparition d'animaux dans un endroit jugé incongru ou, à l'inverse, leur disparition de leur emplacement habituel sont souvent considérés comme une entorse à l'ordre des choses, et donc comme la marque symptomatique d'un dysfonctionnement ou d'une transformation » (Mauz, 2002 : 54). L'oiseau cristallise la peur des habitants face à un monde qui se transforme climatiquement, écologiquement et socialement. En effet, nous avons vu que les discours dévoilent un mal-être urbain ainsi qu'un rapport négatif des enquêtés à notre société de consommation occidentale. La ville, critiquée et dévalorisée, possède ses propres stigmates de cette crise écologique et sociale et, comme le goéland, constitue une caisse de résonance de cette crise vécue sensiblement par les citadins. Les habitants ne se reconnaissent plus dans le monde ni dans la société humaine où ils vivent. Cette dernière ne correspond plus tout à fait à leur valeur, l'oiseau révélant finalement la crise du sens qui sévit notre société actuelle (fig. 117). Moisés de Lemos Martin, chercheur en sciences de la communication, caractérise cette crise en ces termes :

« Ce malaise de civilisation qui comprend des menaces, des peurs et des risques, se décline en différents thèmes, ceux de la crise et de la fin. Tout au long des dernières décennies, nous avons été régis par ces vertiges. Le vertige a pris le nom de crise de la raison historique, crise du sens, enfin, crise de l'humain, avec l'effondrement de nos croyances traditionnelles et, en plus, avec le processus de délégitimation de l'autorité générale. » (De Lemos Martins, 2011 : 19)

Ces propos rejoignent ce que nous avons recueilli dans certains discours des enquêtés. Ils font référence à cette perte des valeurs et à cette délégitimation de l'autorité générale qui gouverne la culture occidentale. La politique européenne à travers sa décision du zéro rejet dans le domaine de la pêche, l'État et les gouvernements par les choix politiques qu'ils ont pris ont été effectivement critiqués par de nombreux habitants. Les humains perdent le sens qu'ils donnent à leur monde et simultanément ils n'accordent plus aucun crédit aux politiques ni aux gouvernements qui régissent la société.

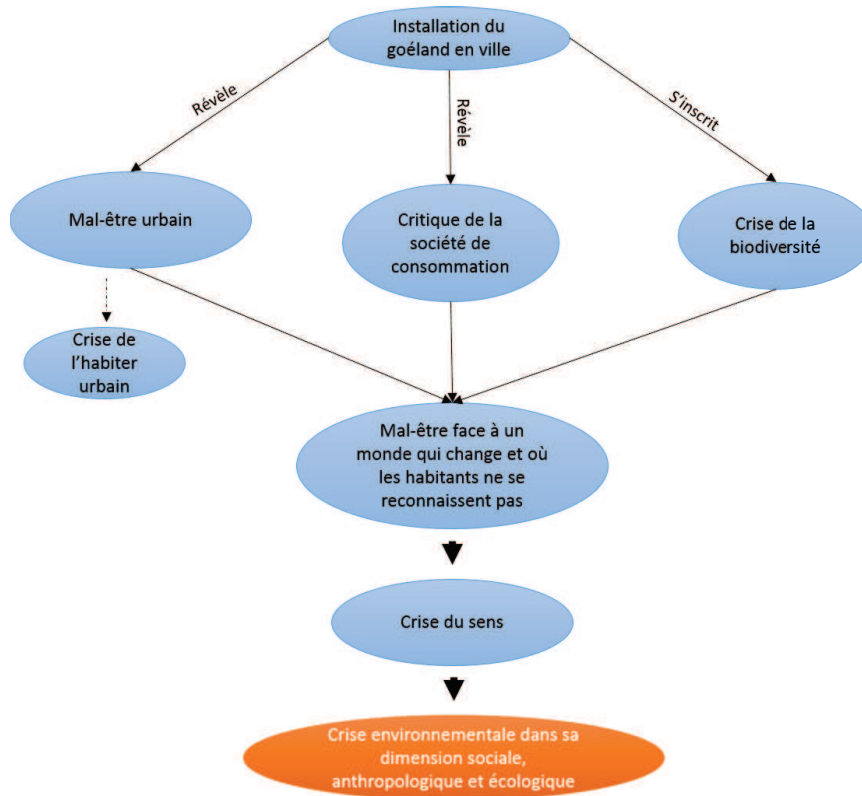


Figure 117 : Le goéland, indicateur de crise écologique

L'installation du goéland en ville incarne donc cette transformation du monde et s'intègre dans la problématique plus large de la crise écologique dans sa dimension sociale, anthropologique et écologique (fig. 117). L'oiseau montre que la crise ne consiste pas seulement en une érosion de la biodiversité mais constitue également une perte de sens des humains pour leur monde. Comme le philosophe Pierre Charbonnier le décrit, nous pouvons considérer la crise écologique comme un « phénomène social total » :

« Si crise il y a, elle ne peut ainsi concerner ni la nature, comme réalité en soi dissociée de ses conditions de transformation par l'homme, ni la société, conçue dans sa clôture sur soi idéale. Ce qu'elle touche, c'est précisément la capacité collective à se construire dans une relation durable et souhaitable à son milieu naturel [...] Il faut d'emblée rappeler que, d'un point de vue anthropologique, l'idée d'une crise écologique renvoie à quelque chose de plus générale, et plus familier [...] Autrement dit, le fil conducteur anthropologique nourrit la conviction que se cache sous l'idée de crise environnementale un fait social d'ampleur égal à celui que constitue la relation à la nature elle-même, puisqu'elle est en quelque sorte à sa mesure. » (Charbonnier, 2013 : 90, 91, 92)

Conclusion du chapitre 6

Ce dernier chapitre conclusif apporte d'abord des éléments de compréhension pour saisir comment se construisent les représentations du goéland que se font les citoyens. Il montre que certaines caractéristiques des villes de Lorient et de Sète participent du regard que portent les enquêtés sur l'oiseau (fig. 118). Le climat méditerranéen et la position insulaire de Sète contribuent à produire des « modes d'habiter » et de cohabiter avec l'animal qui sont susceptibles d'entraîner une vision négative de ce dernier. Au contraire, l'urbanisme d'après-guerre déclinant de Lorient favorise un besoin de nature de la part des citoyens qui peut être satisfait par l'animal sauvage que représente le goéland. Les gestions mises en place pour contrôler le nombre d'oiseaux dans la ville influencent le regard que portent les habitants sur l'animal (fig. 118). À Lorient, l'Observatoire des goélands urbains offre un nouveau point de vue sur les conflits entre l'Homme et l'animal en ville. Outre le territoire et à un autre niveau, nos résultats montrent que le goéland, par son installation dans les villes, ses agissements, et ses comportements notamment alimentaires, joue un rôle important dans les représentations que s'en font les citoyens et qu'il participe directement et indirectement à leur évolution, dans des situations inédites (fig. 118) (tableau 15). La dernière hypothèse de recherche est donc confirmée : les représentations que se font les citoyens sur les goélands ne dépendent pas seulement des dynamiques écologiques des populations d'oiseaux. Ce dernier chapitre dévoile ensuite que l'installation du goéland en ville s'inscrit dans la transformation de notre société actuelle. L'oiseau est révélateur d'un mal-être des habitants face à un milieu urbain que certains ont des difficultés à supporter. Les causes identifiées par les enquêtés pour expliquer la venue des goélands en ville sont quasiment toutes d'origine anthropique, et l'être humain et la société humaine sont pris à partie et mis à mal. Témoin local de cette globalisation du monde, le goéland s'intègre dans cette crise de la biodiversité dont de nombreux habitants nous ont parlé spontanément. Ce constat permet de comprendre que le changement de comportement de l'animal observé par la plupart des citoyens constitue le symptôme d'une planète qui ne va pas bien. L'oiseau est un révélateur de l'inquiétude des enquêtés et de leur mal-être face à un monde qui se transforme et fait face à une crise sociale et environnementale. Il est un indicateur d'une crise écologique ressentie sensiblement à hauteur d'Homme et vécue localement dans un contexte urbain.

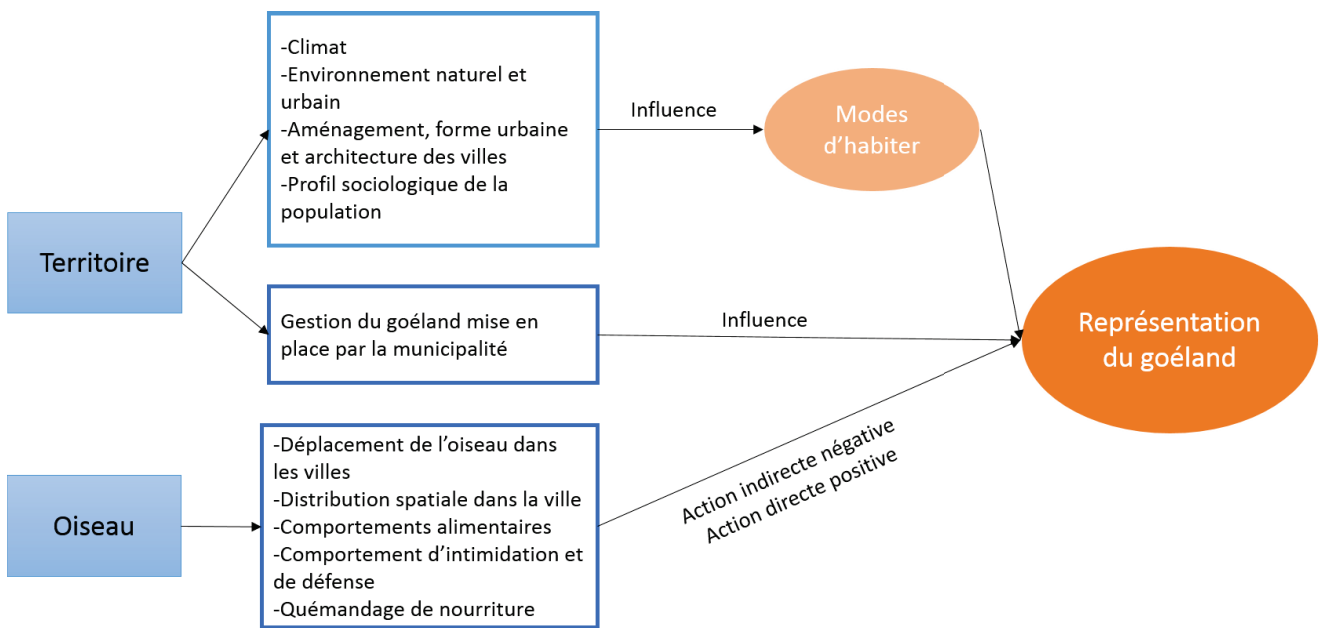


Figure 118 : Facteurs d'influences des représentations du goéland

Conclusion générale

Conclusion

S'inspirer des diverses « manières de faire »¹⁶³ avec l'oiseau afin d'engager une cohabitation durable entre les citadins et les goélands

L'émergence de demande de nature en ville est le fruit d'un long processus historique qui façonne encore aujourd'hui les relations entre les citadins et leur milieu de vie. Depuis le XVIII^e siècle, en Europe, le végétal prime sur l'animal en ville. Cependant, une préoccupation pour l'animal d'un nouvel ordre apparaît, portée par des scientifiques et des citoyens. Elle s'inscrit dans un contexte inédit de crise écologique dans lequel l'Homme a pris conscience de ses effets négatifs sur l'environnement. Pour autant, l'animal sauvage gêne toujours, notamment dans les milieux urbains qui constituent des territoires importants de cohabitation entre les humains et les non-humains. Il est source de nuisances, les municipalités recevant des plaintes de la part d'habitants à propos de la présence d'animaux sauvages à proximité de chez eux. Les goélands (*Larus argentatus*, *Larus michahellis*) font partie de ces espèces qui posent problème en ville. Au cours des siècles derniers, sa population a évolué et a fluctué entre des phases de déclin et d'expansion démographique. En France, dans les années 1970, des conflits entre l'oiseau et l'Homme sont apparus, suite à l'expansion de l'animal dans de nouveaux milieux naturels. Les ornithologues et les naturalistes ont été les premiers à s'inquiéter de la menace que représentaient les goélands pour les populations de laro-limicoles, puis les conchyliculteurs ont été touchés par la prédation des goélands sur les naissains de moules. L'oiseau, en colonisant les villes, s'est attiré les plaintes de citadins à cause des multiples nuisances qu'il provoque (bruit, fientes...). Au fil du temps, le « problème goéland » a été progressivement institutionnalisé et les pouvoirs publics s'en sont saisis dans les années 1990. Plusieurs dispositifs de gestion de l'oiseau ont ensuite été testés et mis en place. De nos jours, la stérilisation reste la méthode la plus utilisée par les communes. Néanmoins, l'expérience des villes comme Le Havre ou Brest, pionnières en termes de gestion des goélands en France, ainsi que plusieurs études, révèlent que la plupart des dispositifs mis en œuvre ne sont pas satisfaisants et ne parviennent ni à réduire le nombre d'oiseaux dans les villes ni à diminuer les plaintes des habitants (AMGVF, 2004 ; Cadiou & Jonin, 1997 ; Cadiou *et al.*, 2017 ; Clergeau, 1995, 1997b ; Gramaglia, 2010 ; Skandrani, 2014). Les méthodes de gestion ne constituent pas une solution à long terme pour régler le problème de la nidification urbaine des goélands et ne répondent pas non plus aux enjeux actuels, notamment aujourd'hui où les effectifs globaux de goélands sont en train de diminuer sur le territoire et où les villes se voient en charge d'une nouvelle responsabilité vis-à-vis de la sauvegarde de l'espèce.

Connaître les pratiques des citadins avec les goélands, les représentations qu'ils se font de ces oiseaux et comprendre comment ces dernières se construisent sont ainsi des questions importantes afin de favoriser une coexistence entre l'Homme et l'oiseau en ville. Notre travail de recherche a répondu à ces interrogations et a contribué à réduire le manque de connaissances scientifiques concernant les relations entre les citadins et les animaux sauvages. Il a permis

¹⁶³ Par l'expression « manières de faire » que nous empruntons à plusieurs auteurs (Mauz, 2002 ; Chanvallon, 2009 ; Legrand, 2015), nous entendons la manière dont les citadins vivent la présence du goéland en ville et la gère, la façon dont ils donnent sens à leurs pratiques avec l'animal. Il faut préciser que ces « manière de faire » ne suivent pas nécessairement des règles et des normes sociales.

également d'apporter des pistes de solutions aux municipalités afin d'apaiser les conflits entre les habitants et les goélands et de faciliter le travail des services de la mairie qui reçoivent les plaintes et stérilisent les œufs.

DES RÉSULTATS QUI REJOignent CERTAINES CONCLUSIONS D'AUTRES ÉTUDES ET QUI CONFIRMENT NOS HYPOTHÈSES DE RECHERCHE

Notre recherche a révélé que la nature en ville, pour la plupart des habitants, correspond à ce qui est maîtrisé et à ce qui est l'objet de contrôle, rejoignant ainsi les résultats des précédentes études qui se sont intéressées aux relations entre les citadins et les animaux (Blanc, 1995 ; Lemoine & Sauvage, 1997 ; Savalois, 2012). Le goéland, immaîtrisable et indépendant de l'humain, renvoie rarement à ce qui fait nature en ville. Il est « libre », sauvage, autonome et ne respecte pas les codes de la société humaine ni urbaine. Par ailleurs, les citadins portent un regard ambivalent sur les goélands, comme Nathalie Savalois (2012) l'avait constaté lors de son enquête à Marseille. Ces derniers peuvent être aussi bien source de bienfaits que de nuisances. D'un côté, ils sont des oiseaux marins appréciés sur le bord de mer pour leur beauté et leur vol ; d'un autre côté, ils apparaissent comme des prédateurs dangereux, et peuvent déplaire en ville pour leur caractère charognard, envahissant et gênant. La plupart des enquêtés estiment également que l'oiseau a changé de comportement depuis qu'il s'est installé en ville. Il serait devenu moins méfiant vis-à-vis de l'Homme, « ferait désormais les poubelles » et, pour certains individus, deviendrait agressif et dangereux. Plusieurs plaignants déclarent aujourd'hui porter sur le goéland un regard plus négatif que par le passé, lorsqu'ils le voyaient uniquement sur le bord de mer. La recherche documentaire dans la presse ancienne et contemporaine a attesté de cette évolution des représentations de l'oiseau. Ce dernier est passé de l'image d'un oiseau marin, compagnon des pêcheurs et des navigateurs à celle, plus négative, d'envahisseur et de nuisible.

Nos résultats confirment les hypothèses de recherche présentées dans le premier chapitre : ils montrent qu'il existe une diversité de relations entre les citadins et les goélands, ils témoignent d'un changement de représentation de l'oiseau au cours des siècles derniers et révèlent que plusieurs facteurs, autres que biologiques, influencent les représentations que se font les citadins de l'oiseau.

En effet, notre recherche a dévoilé qu'il existait une diversité de relations entre l'Homme et l'oiseau en ville. Outre les personnes qui se plaignent des goélands, nous avons rencontré des personnes indifférentes à l'oiseau et des sympathisants, des défenseurs et des nourrisseurs qui entretiennent un rapport positif avec l'animal. Certains habitants se sentent investis de la mission d'aider les oiseaux qu'ils considèrent comme démunis face à l'Homme. À Lorient, plusieurs s'engagent pour sauver les goélands qui se font écraser sur le port de pêche. Ils y consacrent beaucoup de temps et d'énergie. D'autres nourrissent chaque jour un goéland et le considèrent comme un compagnon ou un ami. Plusieurs de nos résultats sont différents de ce qu'a observé Nathalie Savalois (2012) lors de son terrain à Marseille. Elle rapporte que les citadins voient les goélands comme des animaux sauvages, non victimes de la ville. Or, notre enquête de terrain a

montré que le statut sauvage du goéland est remis en cause par de nombreux enquêtés. L'oiseau est jugé dénaturé par la ville et, aux yeux de certains habitants, il est aujourd'hui davantage un animal urbain que sauvage puisqu'il est devenu un réel « citadin », un « villageois ». Plusieurs sympathisants, naturalistes et nourrisseurs le décrivent également comme victime de la ville, de sa pollution, de son artificialisation et du comportement malveillant des citadins. Ils pensent qu'il est « malheureux » en ville, loin de la nature et de son habitat d'origine. Enfin, nos résultats montrent que les représentations ainsi que les relations entre les citadins et les goélands sont dynamiques et mouvantes. Des habitants ont changé de regard sur l'animal suite à une expérience avec lui : des enquêtés, anciennement nourrisseurs sont parfois devenus des plaignants agacés par les oiseaux qui nichent sur leur toit.

L'analyse des données a permis de montrer l'importance de facteurs qui influencent certaines représentations et pratiques des citadins à l'égard des goélands. Néanmoins, aucun des facteurs pris indépendamment ne permet d'expliquer à lui seul la relation entre l'Homme et l'animal. Il est question d'un phénomène complexe et multifactoriel (fig. 119).

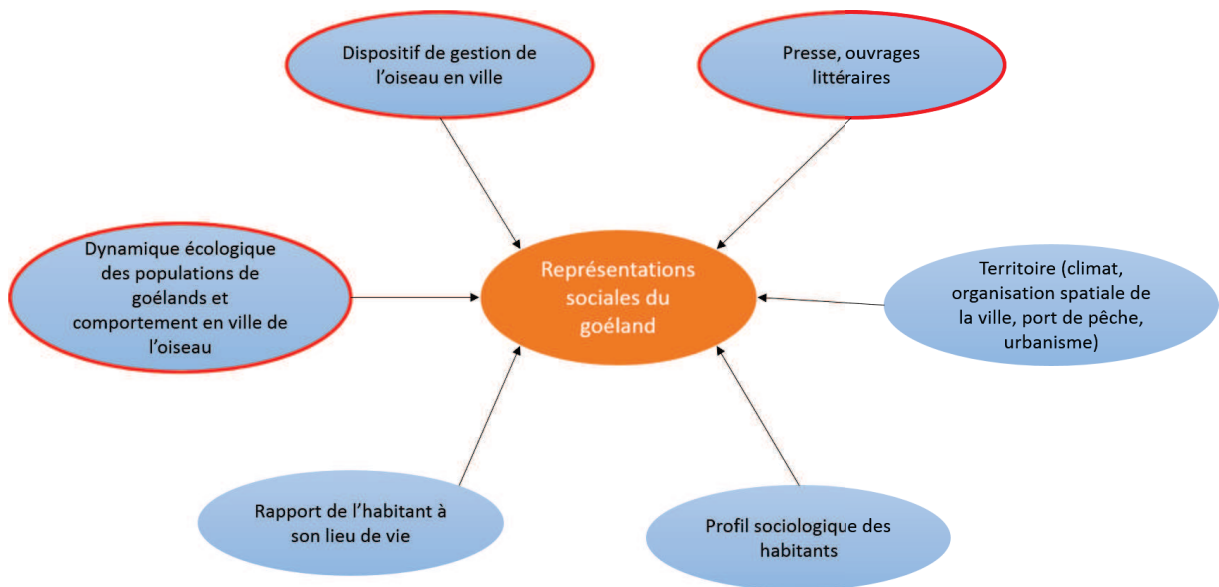


Figure 119 : Facteurs d'influences pluriels sur les représentations : les bulles avec un contour rouge représentent les facteurs les plus susceptibles d'influencer les représentations des habitants

Certains facteurs jouent cependant un rôle plus important que d'autres dans la construction des représentations des citadins concernant les goélands (fig. 119). Nous considérons que le déplacement de l'oiseau dans les villes a largement contribué à faire évoluer le regard que portent les habitants sur l'animal (fig. 119). Nous estimons que c'est en particulier parce que le goéland a quitté son milieu d'origine pour venir dans un milieu construit par et pour l'Homme et parce qu'il n'est alors plus à sa « place normale », que des citadins ont changé de représentations sur l'oiseau

(Mauz, 2002 : 53). L'animal est implicitement associé à un milieu, lorsqu'il change d'espace et se déplace dans un lieu où les Hommes n'ont pas l'habitude de le voir, il n'est plus à la « bonne place ». La migration des goélands, des milieux naturels littoraux vers les milieux urbains anthropisés, est vécue chez certains citadins comme une transgression de l'ordre établi par les humains, ce qui provoque un changement dans la perception de l'oiseau. Or, le changement est aussi d'ordre comportemental. Comme dit Isabelle Arpin (Mauz), « ne pas être à sa place, c'est n'être pas où il faudrait ou, inversement, être où il ne faudrait pas ; c'est aussi ne pas se comporter convenablement » (Mauz, 2002 : 148). Les comportements alimentaires et de défense des oiseaux en ville influencent effectivement le regard que portent les habitants sur l'animal. Les goélands sont perçus comme étant « effrontés » et « agressifs » ; ils ne tiennent pas la distance jugée normale entre l'Homme et l'oiseau. Aux yeux de plusieurs enquêtés, ils se comportent de façon incivique et ne respectent pas les règles de bonnes conduites établies par la société humaine et urbaine. Toutefois, cette adaptation des oiseaux au milieu urbain et aux comportements des citadins est susceptible d'entraîner des sentiments et des perceptions positives envers l'animal. Elle peut donner lieu chez certaines personnes à de l'admiration ou à de la sympathie à l'égard de l'oiseau, comme chez les nourrisseurs ou les sympathisants. Par son déplacement dans les milieux urbains et les comportements qu'il adopte en ville, le goéland participe donc fortement à la construction des représentations des habitants.

Par ailleurs, nos résultats confirment l'étude de Sarah Trotter (2019a, 2019b) qui souligne l'importance des médias et de la réglementation vis-à-vis de l'oiseau dans la construction des représentations de l'animal au Royaume-Uni (fig. 119). Ils montrent que les presses régionales et nationales contribuent à la fabrication de l'image du goéland « envahissant », « gênant » et « dangereux ». Plusieurs enquêtés ont effectivement mobilisé directement des articles de presse pour étoffer leurs propos et d'autres ont raconté des anecdotes qui faisaient écho à ce que nous avons déjà lu dans les journaux. Ils ont souvent expliqué que les goélands étaient capables d'« attaquer » et d'« agresser » des humains et/ou des animaux de compagnie, faits divers souvent rapportés dans la presse régionale. Ils possèdent ainsi une connaissance sur l'oiseau qui s'appuie en partie sur ce qu'ils lisent dans les journaux. Nous avons également constaté que la perception qu'ont les citadins sur les goélands est liée aux dispositifs de gestion de l'oiseau mis en place par les municipalités. Les campagnes de stérilisation peuvent favoriser des représentations négatives du goéland ; chez certains habitants, elles font de l'oiseau un animal nuisible. De même, la réglementation vis-à-vis du nourrissage contribue à stigmatiser les nourrisseurs et amène des citadins à adopter des comportements hostiles et méfiants à l'égard des nourrisseurs et des oiseaux (Trotter, 2019a, 2019b). En revanche, l'Observatoire des goélands à Lorient, dispositif de gestion inédit en France, offre un nouveau regard sur l'animal et contribue à apaiser les conflits entre les citadins et les oiseaux.

L'analyse comparative entre les deux sites d'études a révélé que certains éléments du territoire influencent le regard que les habitants portent sur le goéland (fig. 119). À Sète, où le climat méditerranéen est propice à vivre dehors, les citadins sont plus susceptibles d'être dérangés par l'oiseau qu'à Lorient, où ces derniers sont plus souvent confinés dans leur logement, du fait des températures plus fraîches et des pluies plus fréquentes. L'existence d'éléments naturels dans la

ville et l'urbanisme d'après-guerre peuvent respectivement participer du refus ou du souhait des habitants quant à la présence du goéland à Sète et à Lorient. Par ailleurs, la configuration et l'emplacement du port de pêche influencent de différentes manières les représentations des habitants. Dans la commune bretonne, la localisation du port de pêche à l'écart du centre-ville joue un rôle ambivalent : tantôt elle favorise une acceptation des oiseaux en ville, car ces derniers sont peu visibles dans les quartiers éloignés de la mer et du port de pêche, tantôt, elle entraîne un rejet pour l'oiseau qui se trouve au centre-ville et qui n'est pas au port de pêche avec les autres de son espèce. À l'opposé, dans la commune occitane, la localisation du port de pêche en plein cœur de la cité favorise une tolérance des citadins vis-à-vis de sa présence en centre-ville. Enfin, les expériences respectives avec le goéland des villes de Lorient et de Sète ne jouent pas un rôle décisif dans les représentations des habitants. Bien que le goéland ait posé des problèmes à la municipalité bretonne antérieurement à ceux de la cité occitane et bien que les campagnes de stérilisation aient commencé à des dates antérieures à Lorient, nous avons recueilli des représentations similaires du goéland dans les deux sites d'études¹⁶⁴ (annexe 9) et avons relevé les mêmes types de relations entre l'Homme et l'oiseau.

Les représentations du goéland semblent légèrement dépendantes du profil sociologique des habitants. Nous avons constaté que les personnes âgées, vivant parfois seules chez elles, sont plus susceptibles de développer des représentations négatives de l'oiseau que des personnes plus jeunes, qui ont une vie de famille et travaillent. Ces quelques caractéristiques sociologiques peuvent faire tendre des habitants à devenir ce que nous avons appelé des plaignants ou des sympathisants. Plus particulièrement, nous avons remarqué à Lorient comme à Sète, que c'est surtout le rapport des habitants à leur lieu de vie qui influence leur perception sur l'oiseau. Chez certains citadins, l'animal est perçu négativement car il cristallise leur mal-être face à un quartier et/ou un logement qu'ils dévalorisent et dénigrent. Il est indicateur d'une crise de l'habiter dans la mesure où le sentiment de vivre difficilement se reporte sur lui (Blanc, 1995).

Nous pouvons ainsi confirmer notre dernière hypothèse de recherche. Les représentations que se font les citadins des goélands ne sont pas exclusivement liées aux dynamiques écologiques des populations de goélands. Elles sont, certes, influencées par l'installation des goélands dans les villes, mais également par les médias et les dispositifs de gestion mis en place par les municipalités pour contrôler l'oiseau. Les territoires contribuent aussi, dans une moindre mesure, à la construction de ces représentations. Ces dernières ne sont pas non plus dépendantes du nombre d'oiseaux présents sur les sites d'étude. Nos résultats montrent que les plaignants n'habitent effectivement pas dans les zones qui comptent les plus grandes densités de goélands nicheurs. À Sète, le quartier de l'île de Thau compte la majorité des oiseaux et pourtant les services de la mairie n'ont jamais reçu aucune plainte. De plus, bien que Lorient possède une colonie de goélands beaucoup plus importante au niveau de son nombre d'oiseaux que Sète, nous retrouvons les mêmes types de plaignants dans les deux villes d'études. Ces habitants se plaignent des mêmes nuisances et des mêmes comportements du goéland sur les deux territoires. Dans la

¹⁶⁴ Les représentations sont similaires dans le sens où elles décrivent les mêmes images de l'oiseau, qui sont celles d'un oiseau marin, d'un oiseau prédateur, d'un oiseau familier... Nous ne faisons pas référence à la proportion à laquelle chaque représentation a été relevée à Lorient et à Sète, qui est dans ce cas légèrement différente entre les deux villes (annexe 9).

commune occitane où il y a pourtant moins d'oiseaux, ils tiennent curieusement des discours plus agressifs vis-à-vis de l'animal que dans la ville bretonne ; ils agissent également davantage individuellement qu'à Lorient pour empêcher le goéland de nidifier sur leurs toits en mettant des fils, des grillages, en achetant un lance-pierre ou encore en leur donnant de la mort-aux-rats.

DES PISTES DE RÉFLEXIONS ET DE SOLUTIONS POUR LES MUNICIPALITÉS

Notre travail de recherche a apporté des éléments de réponse aux questions que se posent les municipalités. Il a révélé que les rapports qu'entretiennent les plaignants avec les goélands ne constituaient qu'une partie des relations existantes entre l'Homme et l'oiseau en ville. Il les renseigne sur le fait que les plaignants n'ont pas systématiquement un nid sur leur toit et n'habitent pas forcément dans les zones où se trouvent les plus grandes densités de goélands. Ces informations sont précieuses car elles permettent aux mairies de dédramatiser les situations conflictuelles auxquelles elles font face et de relativiser les plaintes qu'elles reçoivent. Nos travaux dévoilent que les plaignants représentent une diversité de personnes aux profils sociologiques variés. Ces habitants possèdent des représentations ambivalentes de l'oiseau et certains entretiennent des relations complexes, à la fois positives et négatives, avec les goélands. Ils sont susceptibles d'apprécier l'oiseau sous certaines conditions, lorsque leur nombre ne dépasse pas un certain seuil laissé à leur libre appréciation et que l'animal se comporte de façon « civique » en ville. Nos résultats permettent aux municipalités de mieux connaître ces personnes qui les appellent pour se plaindre des goélands et de comprendre les relations qu'elles entretiennent avec l'animal. Ils apportent les précisions nécessaires pour que les services PCHS, Hygiène et santé répondent de façon plus adaptée aux plaignants.

Les résultats apporteront des pistes de solution pour apaiser les conflits entre les citadins et les goélands qui seront utiles pour l'axe 4 du programme dans lequel s'insère la thèse. Comme dans le programme INPECMAM évoqué en introduction de ce manuscrit, cette recherche anthropologique possède une forte dimension appliquée. Elle montre que nous avons plusieurs leviers d'actions, autrement dit que nous pouvons agir sur différents facteurs pour développer une représentation positive de l'animal auprès des habitants et ainsi diminuer les plaintes¹⁶⁵ (fig. 119). L'un des premiers facteurs sur lequel il est possible d'agir est écologique (fig. 119). La plupart des dispositifs de gestion employés jusqu'à aujourd'hui sont basés sur cette méthode. Ils interviennent sur les populations animales et consistent à limiter le nombre de goélands en ville. Pendant longtemps, les gestionnaires pensaient qu'ils pourraient permettre de ramener les oiseaux dans leurs milieux d'origine. Pourtant, ces dispositifs ne sont jamais parvenus ni à faire baisser le nombre d'oiseaux en ville, ni à les ramener dans leurs habitats naturels, ni encore moins

¹⁶⁵ Comme l'a révélé notre étude, les habitants qui se plaignent des goélands à la mairie sont des personnes qui ont une représentation majoritairement négative de l'oiseau (cf. annexe 13, annexe 14) et qui entretiennent une relation négative avec l'animal (cf. chapitre 5 ; cf. tableau 13). À l'inverse, les sympathisants, les naturalistes, les nourrisseurs et les défenseurs, qui ne se plaignent pas de l'oiseau à la mairie, possèdent des représentations principalement positives de l'oiseau (cf. annexe 13, annexe 14 ; cf. tableau 13). Nous postulons donc que le fait de développer l'appréciation positive des goélands chez les citadins peut permettre de réduire les plaintes que les mairies reçoivent et peut favoriser une relation apaisée et pacifiée entre les citadins et les oiseaux.

à diminuer le nombre de plaintes (AMGVF, 2004 ; Cadiou & Jonin, 1997 ; Cadiou *et al.*, 2017 ; Clergeau, 1995, 1997b ; Gramaglia, 2010 ; Skandrani, 2014). De plus, dans le contexte actuel d'effondrement des populations de goéland en France et plus largement d'érosion de la biodiversité, il est temps de penser à une autre gestion qui favorise la coexistence entre les humains et les non-humains. Il faut désormais réfléchir aux modalités de cohabitation entre l'Homme et le goéland en ville, d'autant plus qu'il n'est pas à exclure que les villes pourraient devenir les uniques futurs territoires des populations de goélands. Nos recherches montrent que nous pouvons agir sur d'autres facteurs que le facteur écologique pour développer des relations positives entre les citadins et les oiseaux (fig. 119). Au lieu d'intervenir sur les populations de goélands, nous pouvons travailler sur le facteur humain. En 1991, le scientifique américain Robert M. Timm soulignait déjà « que les difficultés de gestion des vertébrés seraient largement dues à la non prise en compte de l'élément humain alors que nous disposons de plus en plus d'information sur la biologie et l'écologie des espèces animales » (Timm cité par Clergeau, 1997b : 371). Des études ont d'ailleurs montré que la plupart des citadins avaient une méconnaissance des oiseaux et plus généralement de la nature (Berthier, 2019 ; Fleury & Prévot, 2017 ; Kellert, 1984 ; Lemoine & Sauvage, 1997 ; Mathieu, 2000a, 2000b ; Savalois, 2012). Par exemple en 1984, lors de son étude des relations entre la société américaine et les animaux, Stephen Kellert (1984) s'est aperçu que seulement 13 % des personnes interrogées savaient ce que c'étaient des rapaces. Plus récemment, Nicole Mathieu (2000a, 2000b) a constaté que les populations urbaines possédaient une faible compréhension des fonctionnements biologiques du vivant végétal et animal, notamment des espèces vivant en ville. Anne-Caroline Prévot et Cynthia Fleury (2017) ont souligné que les citadins étaient souvent considérés comme « déconnectés » de la nature. Enfin, les sociologues Agnès Lemoine et André Sauvage (1997) ont remarqué que les connaissances qui parvenaient aux habitants étaient essentiellement médiatisées et connotées de fantasmes.

Notre enquête de terrain rejoint ces observations. La plupart des habitants interrogés possédaient peu de connaissances scientifiques sur les goélands, les confondant souvent avec les mouettes (annexe 15). Ce sont les naturalistes, intéressés par les oiseaux, qui identifiaient les différentes espèces de goélands et savaient faire la différence entre les immatures et les adultes. Ils étaient quasiment les seuls à posséder un savoir sur leur biologie et leur écologie. Nous avons remarqué que certains enquêtés ignoraient également l'action de la mairie par rapport au goéland. D'autres mélangeaient et confondaient des informations. Plusieurs étaient mécontents car ils pensaient que la municipalité avait arrêté de stériliser les œufs depuis plusieurs années, et que de ce fait, il y avait de plus en plus d'oiseaux en ville. Le procédé de stérilisation des œufs était également méconnu de la plupart des citadins, dont certains imaginaient que les œufs étaient piqués ou que les poussins étaient tués, ce qui a suscité de vives critiques à l'égard du travail de la mairie.

Dans ce contexte de méconnaissance, de la part des citadins de la nature, des études reconnaissent le rôle bénéfique de la sensibilisation et de l'éducation à l'environnement auprès des habitants pour améliorer leur relation à l'animal et favoriser les perceptions positives vis-à-vis des espèces qui sont susceptibles de poser problème :

« Augmenter la compréhension des mécanismes d'adaptation des espèces urbaines auprès des habitants pourrait peut-être favoriser une appréciation plus positive de ces dernières, ou du moins une tolérance [...] La connaissance des oiseaux permettrait en outre d'envisager ces animaux en eux-mêmes, pour ce qu'ils sont réellement (des sauvages par soi-même – Morizot 2018) et non pour ce que l'on projette sur eux, et pourrait ainsi démystifier certaines peurs liées à des représentations culturelles. Connaître et comprendre l'éthologie des autres animaux permettrait d'éviter des erreurs d'interprétation de leur comportements, et constituerait une étape essentielle pour définir une cohabitation non plus conflictuelle mais diplomatique. » (Berthier, 2019 : 307)

Pour certains auteurs, l'engagement militant en faveur de l'environnement reposerait sur une connaissance des problématiques environnementales et des moyens d'agir collectivement (Chawla, 2017).

Outre le manque de connaissances, de nombreuses études montrent que les citadins perdent le lien à la nature (Berthier, 2019 ; Chanvallon, 2009 ; Fleury & Prévot, 2017) et qu'ils font de moins en moins « d'expérience de nature » (Prévot & Fleury, 2017 : 15). Anne-Caroline Prévot et Cynthia Fleury définissent l'« expérience de nature » comme la rencontre entre un individu humain et un Autre non humain, dans sa diversité et sa complexité (Prévot & Fleury, 2017 : 17). Elles remarquent que « les expériences de nature sont beaucoup plus que de simples mises en contact avec un ou des éléments de nature, car elles changent les personnes impliquées, jusqu'à potentiellement modifier une part de leur identité » (ibid.). Or, ce manque d'« expérience de nature » semble avoir des conséquences sur le rapport des Hommes à la nature, il entraîne leur désintérêt pour celle-ci, « qui participe à sa diminution dans nos espaces de vie (notamment les villes) et donc à la crise » (ibid. : 14). Aussi, favoriser ce contact intime des urbains à la nature pourrait-il permettre de développer leur respect et leur attachement à l'égard des non-humains :

« Selon des résultats issus de la psychologie environnementale, faire l'expérience de la nature, et plus précisément d'une nature sauvage et riche, peut provoquer un sentiment de responsabilité à son égard, de la façon suivante : les affects envers la nature engendrent une impression d'appartenance qui peut mener *in fine* à une responsabilité morale vis-à-vis des non-humains (Hinds et Sparks 2008). L'importance d'une relation intime à la nature dans l'engagement des individus pour sa défense apparaît comme cruciale et tout particulièrement si cette relation s'est forgée pendant l'enfance (Kals et al.1999 ; Mayer et Frantz 2004 ; Chawla et Cushing 2007). » (Clavel, 2017 : 262)

Les auteurs insistent particulièrement sur la manière dont l'expérience sensible permet de développer une « attention », une sensibilité à l'égard de la nature :

« Certaines pensées ne viennent pas directement des sensations que nous avons pu expérimenter, mais c'est parce que nous nous sommes construits à partir de l'expérience sensible que nous pouvons développer ces pensées [...] Les sens sont nos outils à fabriquer du sens. Ainsi se tricotent en nous ces trois niveaux de nos êtres que sont les sens, les images et l'abstraction. Il

en est ainsi avec la nature. S'y être "baigné", avoir vécu ce corps à corps, emmaillotté dans sa densité, permet de développer une attention à son égard. » (Cottereau, 2017 : 250)

Il est intéressant de confronter les propos de ces auteurs à notre recherche puisque nos résultats les complètent et les nuancent. En effet, les nourrisseurs et les défenseurs, en contact étroit avec les goélands, ont une représentation positive de l'animal. Dans leur cas, leur expérience les conforte dans leur appréciation de l'oiseau ou pour certains, comme Charlotte, les fait même changer d'avis positivement sur l'oiseau jusqu'à « modifier une part de leur identité » (Prévoit & Fleury, 2017 : 17). Néanmoins, nous avons constaté que certains plaignants entretenaient une expérience sensible avec les goélands en agissant au contraire contre leur présence sur leur toit. Ils les ont vu de près, ont senti leur force et leur détermination, ont ressenti de la peur et de l'effroi face à eux. Pourtant, ils ne les apprécient pas, s'en plaignent aux municipalités et constituent la catégorie d'habitants qui a développé la représentation la plus négative de l'oiseau. Leur « expérience de nature » qui consiste à un face-à-face avec l'oiseau, les conduit, à l'opposé de ce que prétendent les auteurs, à un rapport négatif avec l'animal et elle ne contribue pas à sa défense. Notre recherche a ainsi révélé que les « expériences de nature » peuvent amener des habitants à adopter des comportements parfois inattendus et imprévisibles positifs comme négatifs, qu'elles peuvent être parfois désagréables et peu engageantes pour les citadins et qu'elles peuvent parfois produire des représentations négatives de la nature. Plus largement, elle montre que si nous voulons recourir aux « expériences de nature » afin d'aider à une meilleure cohabitation entre l'Homme et le goéland, il faut être prudent car leur efficacité n'est en rien garantie et peut même s'avérer « contre-productive » (Meinard, 2017 : 55). Le type d'expérience que l'on veut proposer au public doit être réfléchi car toutes les expériences ne sont pas forcément appropriées au contexte. Pour trouver leur place dans de tels projets de sensibilisation à la nature, les « expériences de nature » doivent être pensées, examinées et adaptées en fonction des situations et du type de nature auquel on veut sensibiliser. Le biologiste Yves Meinard (2017) avait déjà souligné les limites des « expériences de nature » en s'appuyant sur l'exemple d'une étude réalisée pour le compte du Conseil Général de la Charente-Maritime sur le Vallon du Bel-Air. Il a remarqué que ces expériences pouvaient dans certains cas être utilisées comme un outil efficace pour mobiliser des acteurs autour d'une action en faveur de la biodiversité. Leur pouvoir motivant reste réel, mais « il n'est pas exclu qu'y recourir puisse s'avérer dans certains cas contre-productif » (Meinard, 2017 : 55).

Dès lors, pour améliorer les relations entre les citadins et les goélands, nous pensons que les politiques publiques à travers, par exemple, les DDTM et les régions devraient inciter les municipalités et les aider financièrement à développer de nouvelles méthodes de gestion dans le modèle de l'Observatoire des goélands à Lorient. Des campagnes de sensibilisation effectuées par les associations naturalistes pourraient être réalisées de manière concomitante aux campagnes de stérilisation et ce, conjointement avec les services de la mairie qui connaissent les habitants et le problème au niveau local. Dans la commune occitane, le SMBT et le SIEL pourraient accompagner ces campagnes de communication et les coordonner. Cette communication et sensibilisation renforcerait, à Lorient et à Sète, l'action des services Hygiène et Santé et PCHS qui communiquent déjà avec les habitants lors des campagnes de stérilisation. Elles permettraient

de faire connaître la biologie et l'écologie de l'oiseau aux citadins, de préciser les raisons de sa présence en ville, d'expliquer en détail l'action de la mairie, de répondre aux questions des habitants et de les rassurer quant à l'inquiétude qu'ils peuvent ressentir face à la présence d'un nid sur leur toit. Des conseils concernant les comportements à adopter vis-à-vis de l'oiseau, notamment lorsqu'il niche sur leur toit ou lorsqu'il s'approche pour dérober de la nourriture à l'humain, pourraient être communiqués. Ils permettraient que les interactions entre les citadins et les goélands soient plus connues, apaisées et pacifiées. Comme le K3 à Lorient, des espaces pour les oiseaux, éloignés des habitations, pourraient être également aménagés dans les villes. Les goélands ne gêneraient pas l'humain de même que ce dernier ne perturberait pas l'animal dans sa nidification. Des zones de rencontres entre l'Homme et l'oiseau pourraient aussi être créées, tels des lieux où l'observation des goélands et des poussins à faible distance des nids, sous surveillance et contrôle, serait autorisée. Afin de favoriser des interactions positives, le nourrissage pourrait être admis dans certains endroits éloignés des habitations, par exemple près des ports de pêche. Ces deux dernières mesures permettraient de proposer des « expériences de nature » aux citadins en ciblant sur des expériences agréables et positives avec le goéland, dans lesquelles les habitants ne se sentiraient pas dérangés ni attaqués par l'oiseau.

Nous pouvons ainsi résumer qu'une gestion qui compte favoriser le développement de représentations positives de l'oiseau combine trois démarches principales : celle de stériliser les œufs uniquement dans la zone où il y a des plaintes d'habitants afin de diminuer les nuisances ressenties, celle de créer à la fois des espaces pour l'oiseau dans des endroits où l'humain ne risque pas d'être gêné et à la fois des zones de rencontre où les citadins et l'oiseau peuvent interagir, puis celui de mener des campagnes de communication et de sensibilisation (fig. 120).

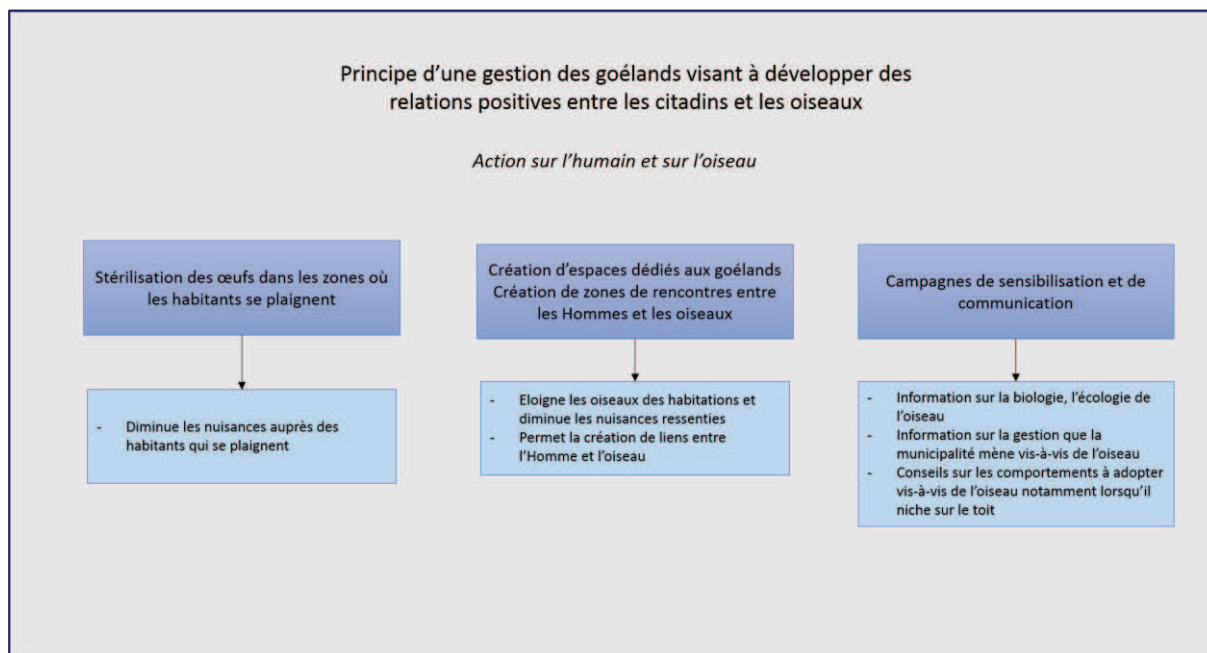


Figure 120 : Principes d'une gestion qui favorise des représentations positives de l'oiseau

Nous avons observé que le rapport des habitants à leur lieu de vie participait de la construction des représentations que se font les enquêtés sur le goéland (fig. 119). À ce niveau, il est plus difficile pour les municipalités d'agir. Nous pensons que ces dernières doivent néanmoins considérer que les conflits entre les citadins et les goélands englobent des questions beaucoup plus larges, liées aux conditions de logement, aux liens entre les habitants et leurs quartiers ou leurs voisins. Nous suggérons qu'écouter les habitants et être attentif à leur mal-être puis qu'essayer, dans la mesure du possible, de résoudre les conflits qu'ils ont avec leurs voisins ou avec leur logement, peut parfois suffire à les rassurer et à réduire leurs plaintes.

Comme Agnès Lemoine et André Sauvage (1997) et Sarah Trotter (2019a, 2019b), nous avons constaté que les médias sont susceptibles d'influencer les représentations (fig. 119) et nous pensons également qu'une meilleure communication sur le « problème goéland » dans la presse régionale et nationale permettrait d'améliorer la connaissance des citadins sur les oiseaux et de faire évoluer positivement les représentations des habitants sur l'oiseau. De même que les municipalités, les journalistes pourraient davantage expliquer les raisons de la présence de l'oiseau en ville et transmettre au lecteur un plus grand nombre d'informations scientifiques concernant la biologie et l'écologie de l'oiseau. Nous estimons qu'ils devraient construire un autre récit sur l'animal qui ne le présente pas en tant qu'envahisseur ou « agresseur » mais qui le place plutôt comme un *cohabitant* de l'humain dans les villes au sens du philosophe Baptiste Morizot (2018, 2020), c'est-à-dire un animal avec qui nous devons partager de l'espace, des habitats, des relations, des signes¹⁶⁶... en somme avec qui nous devons cohabiter et faire de « la diplomatie »¹⁶⁷. Les articles pourraient aussi s'intéresser aux relations positives entre les citadins et les oiseaux, et non systématiquement et uniquement aux plaignants. Par exemple, ils pourraient rapporter comment des sympathisants ou des défenseurs interagissent avec l'oiseau. Nous pensons en somme qu'ils devraient raconter « une toute autre histoire » de l'oiseau car « "raconter une tout autre histoire", c'est aussi forger une tout autre problématique » (Chopot, 2015 : 1).

LIMITES ET DIFFICULTÉS DE NOTRE RECHERCHE

Nous voulons désormais revenir sur les difficultés auxquelles nous avons été confrontées pendant ce travail de recherche. Nous nous sommes intéressés aux représentations que se font les citadins des goélands, ce qui nous a semblé depuis le début constituer un objet d'étude complexe et délicat. À l'opposé des recherches relevant de l'anthropologie ou de la géographie qui se sont intéressées au conflit entre les loups, les ours et les éleveurs (Benhammou, 2009 ; Bobbé, 1993 ; Mounet, 2006, 2008), le goéland est un animal non ancré dans le quotidien des acteurs que nous

¹⁶⁶ Baptiste Morizot parle des « cohabitants » en ces termes : « par leur manière de faire territoire parmi nous, en nous voyant et réagissant, mais suivant des logiques intrinsèques qui leur sont propres, suivant des cartes ontologiques de la terre qu'ils sont seuls à voir, ils [les animaux sauvages] sont plus et autre que des hybrides, ils sont des cohabitants » (Morizot, 2018 : 253) ; « ils sont des êtres qui résistent et insistent » (Morizot, 2018 : 261).

¹⁶⁷ Baptiste Morizot définit la « diplomatie » comme suit : « Le sauvage à l'ère actuelle, déparé des oripeaux de la sauvagerie et de l'isolement, émerge comme un cohabitant parmi nous par soi-même. Il appelle de notre part un autre regard et d'autres dispositifs de relations. C'est ce que j'appelle la diplomatie » (Morizot, 2018 : 261). Il explique que « la diplomatie avec le vivant en soi et hors de soi est un type de relation qui devient pertinent lorsqu'on cohabite ensemble, sur un même territoire, avec des êtres qui résistent et insistent » (Morizot, 2020 : 188).

avons interrogés. Les citadins ne sont pas directement concernés par l'oiseau ni impliqués dans son existence. À l'inverse du loup ou de l'ours qui s'attaquent aux brebis des éleveurs, le goéland provoque rarement des dégâts économiques aux habitants. On peut penser que nous aurions eu des résultats différents si nous avions étudié les relations entre les oiseaux et les pêcheurs. En effet, ces derniers les côtoient régulièrement en mer et ils entretiennent des relations plus perceptibles, peut-être même plus fortes et directes avec l'oiseau. Aussi, ce choix d'étudier les citadins plutôt que d'autres acteurs qui ont un lien direct avec l'animal, peut-il être envisagé comme une limite. Aborder le sujet du goéland avec des habitants qui n'entretiennent pas de relations visibles à première vue avec l'oiseau était un risque. Nous aurions effectivement pu ne recueillir que des discours communs et très stéréotypés. Poser des questions sur cet animal aux citadins était susceptible de nous apporter des réponses très générales et de nous livrer peu de témoignages, d'expériences personnelles. Nous n'aurions pu observer que des prises de positions consensuelles des enquêtés par rapport à ceux qui pensent différemment et par rapport au monde qui les entoure. Isabelle Arpin (Mauz) avait perçu cette limite lors de son travail de thèse et elle avait décidé de se concentrer uniquement sur les acteurs qui entretenaient un lien fort avec les chamois, les bouquetins ou les loups. Elle a justifié cela en ces termes :

« Des liens [entre les touristes et les animaux] sont établis avec des milieux — le loup et les vastes étendues de neige, le bouquetin et la falaise ou le rocher — mais pas avec les époques ; la vision, dénuée de profondeur temporelle, est spectaculaire plus historique. Les liens tissés entre les animaux considérés et les hommes [les touristes] s'avèrent tout aussi rudimentaires. S'ils parlent de leur rapport individuel aux chamois, aux bouquetins ou aux loups, les touristes enquêtés se situent rarement, sinon jamais, par rapport à d'autres. L'absence, dans leurs propos, d'autres pratiques que la leur, fussent-elles celles d'autres touristes, est presque totale. Tout se passe comme si chacun d'eux se trouvait seul homme face à ces animaux, lesquels ne les aident pas davantage à se positionner par rapport à autrui que dans le temps. Cette pauvreté des implications sociales et temporelles de leurs rapports aux animaux considérés explique le faible nombre de touristes que j'ai interviewés. J'ai jugé préférable de concentrer mes efforts sur des personnes pour qui les rapports à ces animaux ne sont dissociables, ni de leurs rapports à autrui, ni de leur histoire, ni de leur espace vécu. » (Mauz, 2002 : 93, 34)

Fort heureusement, bien que nous ayons fait parfois face à des discours assez communs, nous avons rencontré de nombreuses personnes qui entretiennent avec les goélands des relations intimes et personnelles. Nous avons échangé avec des citadins qui possèdent des représentations complexes et ambivalentes concernant l'animal. Nous avons également constaté que la plupart des enquêtés se sont spontanément positionnés face à d'autres habitants, à des mouvements politiques ou groupes sociaux, le goéland ramenant à des questions politiques, écologiques, identitaires et culturelles. Nous avons donc été peu confrontés à cette limite que nous avons pourtant envisagée au début de la recherche et que nous redoutions pendant l'enquête de terrain. Cette dernière, qui aurait pu amoindrir notre réflexion et nos résultats de recherche, a finalement constitué une richesse qui nous a même permis de comprendre le rapport des citadins à l'espace urbain, à la société actuelle et à ses transformations.

Une des limites de la thèse est le temps imparti. Nous pensons que nous aurions pu approfondir la recherche documentaire dans la littérature grise. En effet, nous aurions pu faire une recherche dans le quotidien Le Midi Libre¹⁶⁸ comme nous l'avons fait pour celui du journal Ouest-France. Les résultats auraient permis de mieux comprendre la relation entre la presse et les discours des habitants. De plus, afin d'être plus précise, la recherche dans la presse contemporaine datant de 2010 à 2019 aurait pu se faire autrement que par une alerte dans un moteur de recherche. Mais pour cela, il aurait fallu planifier cette recherche dès le départ de la thèse, chose que nous n'avons pas faite car, comme nous l'avons vu, cette recherche documentaire s'est décidée au cours de l'enquête de terrain. Nous aurions pu également développer des indicateurs plus précis pour saisir dans quelles mesures la presse et les ouvrages littéraires influencent les représentations. Nous avons conscience que le goéland est lié à un imaginaire collectif puissant associé au monde maritime et que nous n'avons certainement pas saisi toute la dimension de cet imaginaire présent dans l'esprit des enquêtés. Enfin, nous avons constaté que les articles de presse et les faits divers qui y sont rapportés participent de l'image du goéland dangereux, agressif et envahissant que partagent certaines personnes interrogées. Nous ne sommes pourtant pas en mesure de saisir à quel degré la presse construit ces représentations des habitants, ce qui serait pourtant intéressant à évaluer. Ainsi, approfondir ce travail documentaire aiderait-il à mieux saisir les modalités du débat dans l'espace public et ses conséquences sur les discours et les représentations des habitants.

UNE INVITATION À POURSUIVRE ET ENRICHIR LES RECHERCHES

Au XX^e siècle, le médecin et biologiste britannique Alexander Fleming déclare :

« Une recherche n'est jamais complète. C'est la gloire d'un travail bien fait qui ouvre la voie à un autre, meilleur encore, et amène ainsi rapidement sa propre éclipse. L'objet de la recherche est l'avancement, non du chercheur, mais de la science. » (Fleming, cité par Chansigaud, 2014 : 18)

Comme Alexander Fleming, nous considérons que notre thèse constitue une invitation à poursuivre des recherches et à approfondir des questions. Nous estimons qu'il serait intéressant de continuer à étudier la manière dont les représentations que se font les citadins sur les goélands se construisent. Nos travaux ont montré que ces dernières sont liées à plusieurs facteurs qui les influencent de différentes façons et à divers degrés. Des recherches, que ce soient par des méthodes quantitatives ou qualitatives, pourraient approfondir et préciser dans quelles mesures l'écologie et la biologie de l'oiseau, les territoires, les caractéristiques sociologiques des habitants et les médias construisent les représentations des citadins sur les goélands. Pour cela, pourrait être réalisée une autre recherche documentaire dans les presses nationale et régionale, avec les

¹⁶⁸ Comme le journal Ouest-France en Bretagne, Le Midi Libre est l'un des quotidiens les plus lus dans le sud de la France (Alliance pour les Chiffres de la Presse et des Médias. *Classement audience presse quotidienne régionale 2020 V1*. ACPM L'Alliance pour les Chiffres de la Presse et des Médias [en ligne]. Consulté le 26.06.2017 sur : <https://www.acpm.fr/Les-chiffres/Audience-presse/OneNext-2020-V1/Resultats-par-etudes/OneNext2/Presse-Quotidienne-Regionale>).

ajustements et les modifications précédemment expliqués. Elle permettrait de compléter les résultats que nous avons recueillis. Nous pensons qu'il serait également pertinent de mener une enquête ethnologique sur deux villes françaises aux caractéristiques plus contrastées que Lorient et Sète. L'analyse comparative entre une commune littorale et une autre continentale, comme Paris, pourrait ouvrir de nouvelles pistes de réflexion. Dans des milieux urbains si éloignés de la mer, que pensent les habitants sur les goélands ? Les oiseaux sont-ils appréciés ? Sont-ils moins acceptés que dans une ville côtière du fait qu'ils sont plus loin encore de leur habitat d'origine ? En quoi deux territoires différents du fait de leur proximité à la mer participent-ils de la construction des représentations que se font les citadins du goéland ? Une telle étude permettrait de confirmer, d'infirmer ou de nuancer nos résultats concernant la faible influence des territoires sur les représentations que se font les citadins sur les oiseaux.

Notre recherche a interrogé une trentaine d'habitants ayant appelé les mairies de Lorient et de Sète à propos de goélands nichant à proximité de chez eux. Or, les services PCHS, Hygiène et Santé reçoivent plus d'une trentaine d'appels par an et se rendent au domicile de plus de trente personnes pour stériliser les œufs. Dans un objectif de recherche appliquée, une étude pourrait davantage se concentrer sur ces habitants qui appellent la mairie puisqu'ils sont ceux qui posent le plus problèmes aux services des municipalités et qui leur demandent le plus de travail. Des entretiens semi-directifs pourraient être réalisés avec la totalité de ces habitants. Au-delà de leur représentation de l'oiseau, il faudrait s'intéresser à la raison profonde de leurs appels et à leurs relations avec la mairie¹⁶⁹. Il serait également important de comprendre leur rapport à la nuisance qui est ressentie très différemment selon les habitants et participant de leur représentation de l'oiseau. En s'inspirant de la typologie d'habitants présentée dans la thèse, cette étude pourrait fournir une typologie qui présente les différentes catégories de personnes ayant appelé la mairie en fonction de la raison de leur appel. L'étude pourrait également construire une typologie classant les différents types de plaignants en fonction de leur relation à l'oiseau. Les plaignants qui tiennent un discours violent vis-à-vis de l'animal seraient différenciés de ceux qui ont des propos plus modérés. Cette recherche permettrait que les municipalités détiennent encore une meilleure connaissance des citadins qui les appellent à propos des goélands ; les services municipaux pourraient alors répondre aux appels de façon plus efficace. Elle permettrait aussi de créer des actions opérationnelles de sensibilisation et de communication spécialement adaptées aux plaignants afin d'abord, de mieux les informer, en vue de calmer leurs plaintes.

Pour finir, nous pensons qu'il serait important de connaître l'opinion des citadins sur la résolution du « problème goéland » car leurs points de vue sur la question sont susceptibles d'apporter des éléments de réponse pour régler les conflits entre l'Homme et l'oiseau. Nos entretiens ont peu abordé ce sujet et, lorsqu'ils l'ont fait, c'était surtout pour mieux comprendre la relation entre l'enquêté et les goélands. Nous avons cependant quelques premiers éléments de réponse. Afin de résoudre les problèmes de cohabitation entre l'Homme et l'oiseau en ville, beaucoup d'habitants

¹⁶⁹ Le rapport qu'entretient l'habitant avec la municipalité participe de la relation qu'il entretient avec l'oiseau. Lors de notre enquête de terrain, nous avons constaté que certains plaignants étaient d'autant plus énervés par l'oiseau qu'ils étaient mécontents de la mairie et de la manière dont cette dernière avait reçu et géré leur plainte. Une mauvaise entente avec la municipalité ou une insatisfaction de l'action des services de la mairie semble participer de l'appréciation négative du goéland de la part des plaignants.

ont suggéré qu'il fallait agir sur l'humain, notamment à travers un meilleur travail des médias et/ou une plus grande sensibilisation de la mairie concernant les comportements à adopter vis-à-vis de la présence des goélands en ville. Ils ont particulièrement insisté sur le fait qu'il était nécessaire d'apprendre aux citadins à ne pas jeter n'importe où leurs déchets et à bien fermer leurs sacs poubelles afin de ne pas attirer le goéland. Par ailleurs, la gestion des poubelles par les municipalités était souvent source de critiques. Un ramassage plus régulier des poubelles était notamment souvent perçu comme une solution pour limiter la présence des goélands en ville. Plusieurs enquêtés étaient également demandeurs de plus d'informations sur le travail de la mairie par rapport aux oiseaux. Quelques-uns ont expliqué qu'il serait intéressant de créer des aires de nourrissage en dehors des villes pour les éloigner du centre-ville et du port de pêche. Des plaignants, plus opposés à l'oiseau, ont suggéré que la loi devait changer et qu'il fallait retirer le statut de protection au goéland afin que les habitants aient le droit de se débarrasser seuls des nids sur leurs toits. Certains, plus radicaux, ont estimé que la seule solution pour que l'oiseau ne pose plus de problèmes aux citadins, est l'élimination de la totalité des goélands de la ville. Dans une perspective de recherche appliquée, nous pensons qu'il pourrait être ainsi intéressant d'approfondir cette première enquête. Pourrait être, réalisée, une étude auprès de l'ensemble des habitants de Lorient et de Sète afin de savoir ce qu'ils proposent ou ce qu'ils aimeraient que la municipalité fasse pour régler ce « problème goéland ». Un questionnaire, constitué de questions ouvertes et fermées, pourrait être distribué à l'ensemble de la population puis complété par des entretiens. Cette recherche permettrait de mieux comprendre ce qu'attendent les citadins de la mairie s'agissant de la présence du goéland en ville. Les municipalités pourraient alors prendre en compte les différents avis et adapter leurs gestions en fonction des résultats du questionnaire et des entretiens. Une telle démarche participative pourrait permettre de diminuer les plaintes des habitants. Le fait que les plaignants se sentent écoutés et que leurs opinions soient prises en compte par la mairie pourrait effectivement, dans certains cas, calmer leur animosité vis-à-vis de l'oiseau et réduire les nuisances ressenties.

UNE RECHERCHE INSPIRANTE POUR ENGAGER DE NOUVELLES « MANIÈRES DE FAIRE »

Notre recherche avait pour objectif d'explorer la diversité et la complexité des relations entre les citadins et les goélands dans un contexte français. Elle a révélé différentes « manières de faire » et de cohabiter avec l'oiseau. Ce résultat doit inviter à repenser le rapport entre humain et non-humain dans les milieux urbains et à s'inspirer de la diversité des relations entre les citadins et les goélands pour proposer des pistes de réflexion, afin que l'Homme et l'oiseau puissent coexister de manière apaisée en ville.

Nous avons constaté que certains rapports entre l'Homme et l'oiseau favorisaient des représentations positives de l'animal et une bonne cohabitation entre eux. En effet, les sympathisants, les naturalistes, les défenseurs et les nourrisseurs ne ressentent pas les nuisances causées par les goélands en ville ou les minimisent, ils entretiennent une relation amicale, voire intime avec les oiseaux. On pourrait ainsi se demander en quoi le lien entre les nourrisseurs et les goélands pourrait permettre de dessiner les contours d'une relation harmonieuse entre les

citadins et l'oiseau, ou encore, en quoi la représentation que se font les sympathisants de l'animal peut nous aider à construire une coexistence apaisée et pacifiée entre l'Homme et les goélands en ville. Nous avons observé que certains des enquêtés considèrent le goéland comme un cohabitant à part entière, un compagnon ou un partenaire de la ville au même titre que les autres citadins. Ne faudrait-il pas favoriser et développer cette perception de l'oiseau auprès des habitants par des campagnes de sensibilisation et de communication ? Ne faudrait-il pas développer cette relation diplomatique, promue par Baptiste Morizot (2018, 2020), entre les citadins et les goélands ? Suite à leurs expériences avec un goéland, nous avons observé que certains nourrisseurs avaient changé de perception sur l'oiseau. D'une appréciation neutre de l'animal, ils ont évolué vers une représentation positive. Cette évolution de vision, suite à un vécu avec l'oiseau, confirme la nécessité d'offrir plus d'« expérience de la nature » au citadin afin de faire évoluer les représentations du goéland en ville. Reconnecter les habitants à la nature et leur donner plus de chance d'interagir avec elle, peut aider à une meilleure cohabitation entre l'Homme et les oiseaux, bien entendu lorsque les « expériences de nature » sont réfléchies en amont et ciblées en fonction du contexte et des habitants. En effet, il ne faudrait pas que le face-à-face avec l'oiseau devienne une expérience douloureuse, comme c'est le cas pour les plaignants. L'idée de créer des espaces de rencontre entre les citadins et les goélands peut permettre de développer cette « expérience de nature » positive et agréable.

Plus largement, les naturalistes, les défenseurs et les nourrisseurs sont ceux qui ont le discours le moins anthropocentré parmi l'ensemble des catégories d'enquêtés (annexe 13). Ils s'expriment principalement dans un registre écocentré ou zoocentré. Ne pourrait-on pas s'en inspirer pour élargir une vision du monde souvent trop anthropocentrique afin de considérer les goélands comme des individus qui participent à l'équilibre des écosystèmes urbains, qui sont liés à notre existence et avec lesquels il est possible d'entretenir une relation amicale et apaisée ?

Bien que nous venions d'évoquer les relations qui favorisent des représentations positives des goélands, nous considérons qu'aucune des relations que nous avons observées et relevées entre l'Homme et l'animal n'est meilleure que l'autre, qu'aucune n'est supérieure à l'autre ou qu'aucune ne possède une forme de vérité par rapport à l'autre. Nous estimons que les sympathisants, les naturalistes, les nourrisseurs et les défenseurs déploient cependant des « manières de faire » plus appropriées et plus intelligibles pour répondre au « problème goéland » et plus globalement à la crise écologique que nous traversons. Les relations qu'entretiennent les plaignants avec les oiseaux peuvent plus difficilement permettre de dessiner les formes idéelles d'une cohabitation durable entre l'Homme et l'animal en ville. Elles enrichissent néanmoins notre réflexion sur la diversité des « manières de faire » avec l'oiseau et soulèvent des questions. Ces enquêtés, par leur manière d'engager leurs corps et leurs émotions dans leur interaction avec l'oiseau, ne sont-ils pas finalement plus proches de l'animal que les sympathisants ? Le lien étroit qu'entretiennent les plaignants avec l'animal n'est-il pas source d'inspiration ? Comment analyser et prendre en compte leur expérience sensible avec l'oiseau ? Par ailleurs, les plaignants essaient d'agir et mettent en place divers dispositifs pour empêcher le goéland de nicher sur leurs toits. Ils sont les seuls enquêtés qui réfléchissent et interviennent contre la présence de l'oiseau à proximité de chez eux. Quelques-uns vont jusqu'à modifier certaines de leurs pratiques ou une partie de leurs

habitats, comme une Sétoise qui met désormais son auvent sur son balcon pour empêcher que son linge soit taché par les fientes. L'attitude de ces habitants pose la question du partage du monde et de l'espace avec les animaux et avec l'ensemble du vivant. Ainsi, dans un objectif de recherche appliquée, ne faudrait-il pas s'intéresser aux différentes techniques mises en place par les plaignants ? Ne serait-il pas intéressant d'utiliser leur expérience afin de créer des dispositifs simples et pratiques qui permettraient d'empêcher le goéland de nicher dans les endroits où il est susceptible de gêner ? Ne faudrait-il pas s'inspirer de leur « manière de faire » pour partager l'espace entre l'Homme et l'oiseau ? Les campagnes de stérilisation sont coûteuses et fastidieuses pour les mairies et s'appuyer sur l'expérience de ces habitants pourrait simplifier la tâche des services de la municipalité.

Afin que cohabitent de manière apaisée et durablement les citadins et les goélands, nous considérons donc qu'il n'existe pas une « manière de faire » avec l'oiseau mais plusieurs qui ne se déploient pas de la même façon dans l'espace et dans le temps. Elles sont variées, parfois très différentes mais peuvent se révéler complémentaires. Elles sont chacune, sources d'inspiration et doivent être toutes connues, reconnues et prises en compte afin de créer des relations apaisées et pacifiées entre l'Homme et l'oiseau en ville et afin de construire un vivre-ensemble durable entre les citadins et les goélands. Comme le dit Philippe Descola, aucun mode de relation au monde ne constitue un modèle unique auquel il faudrait se tenir pour solutionner la crise que nous traversons :

« Chaque type de présence au monde, chaque manière de s'y lier et d'en faire usage constitue un compromis spécifique entre des données de l'expérience sensible accessibles à tous, mais interprétées différemment, et un mode d'agrégation des existants adapté aux circonstances historiques, de sorte qu'aucun de ces compromis, pour dignes d'admiration qu'ils soient parfois, n'est à même d'offrir une source d'enseignement adéquate à toutes les situations. » (Descola, 2005 : 552)

C'est donc bien de l'idée d'une identification et d'une analyse des expériences vécues dans leur diversité, leur richesse et leur subtilité que pourrait émerger les contours d'un monde à partager.

Bibliographie

- Abolivier, L., Cadiou, B., Leicher, M., Paulet, M. & Deyme B. (2019) *Les dynamiques de populations des Goélands argentés et leucophées en France Évolution des effectifs sur les territoires de l'étude : Régions Bretagne et Languedoc-Roussillon, Villes de Lorient et de Sète*. Rapport Bretagne Vivante-SEPNB. Séné.
- Abric, J.-C. (1989) L'étude expérimentale des représentations sociales. In Jodelet, D (dir). *Les représentations sociales*. Presses universitaires de France, Paris : 187-203.
- Akrich, M., Callon, M. & Latour, B. (2006) *Sociologie de la traduction*. Presses des Mines, Paris.
- AMGVF. (2004) *Enquête sur les nuisances causées par la présence des corbeaux, corneilles et autres oiseaux dans les grandes villes* [en ligne]. 204. Consulté le 13.05.2020 sur : <https://www.deratisation-expert.fr/depigeonisation-devis-informations/espece-corbeau.pdf>
- Arborio, A.-M. & Fournier, P. (2015) *L'observation directe*. Armand Colin, Paris.
- Arnould, P., Le Lay, Y.-F., Dodane, C. & Méliani, I. (2011) La nature en ville : l'improbable biodiversité. *Géographie, économie, société*. 13 (1) : 45-68.
- Audélor. (2013) *Les emplois maritimes du Pays de Lorient Évolution 2009-2012*. Communication Audélor. 56. Lorient.
- Audélor. (2017) *Les emplois maritimes du pays de Lorient Évolution 2012-2016*. Communication Audélor. 94. Lorient.
- Audélor. (2018) *Quel impact économique des évènements culturels et sportifs dans l'agglomération de Lorient ?* Communication Audélor. 101. Note de l'observatoire territorial. Lorient.
- Audélor. (2019a) *Destination Lorient-Quimperlé Bilan touristique 2018*. Communication Audélor. 117. Observatoire n°5. Lorient.
- Audélor. (2019b) *Panorama économique du nouveau pays de Lorient*. Veille & études économiques Audélor. 1. Lorient.
- Bach, R. (1973) *Jonathan Livingstone le goéland*. Flammarion, Paris.
- Ballèvre, M., Gélinaud, G., Hardegen, M., Leicher, M. & Robert, C. (2018) *Projet d'extension de la RNN Francois Le Bail de Groix*. Rapport Bretagne Vivante-SEPNB. Groix.

Baratay, E. (2012a) La promotion de l'animal sensible. Une révolution dans la révolution. *Revue historique*. 661 (1) : 121-153.

Baratay, E. (2012b) *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire*. Éditions du Seuil, Paris.

Barles, S. (2011) Les villes transformées par la santé, XVIII^e-XX^e siècles. *Les tribunes de la santé*. 33 (4) : 31-37.

Baron, E. (2014) Pour une ethnohistoire des jardins. *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*. 34 : 125-142.

Baron, N. (2018) Les renards face à la rage en France (1968-1998). In Luglia, R (dir). *Sales bêtes ! Mauvaises herbes !* Presses universitaires de Rennes, Rennes : 219-231.

Beaud, S. (1996) L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'« entretien ethnographique ». *Politix*. 35 : 226-257.

Beaud, S. & Weber, F. (1997) *Guide de l'enquête de terrain*. La découverte, Paris.

Beaudeau, P., Guiguen, C., Proniewski, F. & Vincent, T. (1986) Goélands urbains : des problèmes, un exemple d'action. *Annales du Muséum du Havre*. 38 : 1-57.

Becker, H. S. (2004) *Écrire les sciences sociales. Commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*. Economica, Paris.

Belant, J. L. (1997) Gulls in urban environments : landscape-level reduce conflict. *Landscape and urban planning*. 38 : 245-248.

Bellagh, M. A. (1984) La représentation des causes d'accidents de travail chez les travailleurs maghrébins du bâtiment et des travaux publics. *Horizons Maghrébins-Le droit à la mémoire*. 1 : 17-23.

Belser, C. (2006) *Lorient, il y a 100 ans en carte postale*. Patrimoines Médias, Prahecq.

Benhammou, F. (2009) Protéger l'ours et le loup en France, antihumanisme ou coexistence territoriale durable ? *Géographie et Cultures*. 69 : 1-15.

Benoist, J. (2007) Logiques de la stigmatisation, éthique de la destigmatisation. *L'information Psychiatrique*. 83 (8) : 649-654.

Berque, A. (1996) *Être humains sur la terre*. Gallimard, Paris.

Berthier, A. (2019) *Oiseaux urbains ? Les conditions d'une cohabitation humains-animaux dans le Grand Paris* (Thèse de doctorat en géographie, Université Paris I-Panthéon Sorbonne, Paris)

Berthier, A., Clergeau, P. & Raymond, R. (2017). De la belle exotique à la belle invasive : perceptions et appréciations de la Perruche à collier (*Psittacula Krameri*) dans la métropole parisienne. *Annales de Géographie*. 716 (4) : 408-434.

Blanc, N. (1995) *La nature dans la cité* (Thèse de doctorat en géographie, Université Paris I, Paris)

Blanc, N. (1998) 1925-1990 : l'écologie urbaine et le rapport ville-nature. *Espace géographique*. 4 : 289-299.

Blanc, N. (2000) *Les animaux et la ville*. Odile Jacob, Paris.

Blanc, N. (2001) Nature : à la limite de la ville. *Villes en parallèle*. 32-34 : 171-179.

Blanc, N. (2003) La place de l'animal dans les politiques urbaines. *Communications*. 74 : 159-175.

Blanc, N. (2010) L'habitabilité urbaine. In Coutard, O. & Levy, J.-P (dir). *Ecologies urbaines*. Economica Anthropos, Paris : 169-183.

Blanc, N. (2013) Le face-à-face citadins/nature. *Multitudes*. 54 (3) : 129-139.

Blanc, N. & Cohen, M. (2002) L'animal : une figure de la géographie contemporaine. *Espaces et sociétés*. 110-111 (3) : 25-40.

Blondel, J. (1963) Le problème du contrôle des effectifs du goéland argenté (*Larus argentatus michahellis Naumann*) en Camargue. *La Terre et La Vie*. 17 : 301-315.

Bobbé, S. (1993) Hors statut, point de salut. Ours et loups en Espagne. *Études rurales*. 129-130 : 59-72.

Bobbé, S. (2004a) Gestions faunistiques, cultures des sauvages et brouillage des catégories. *Communications*. 76 : 203-220.

Bobbé, S. (2004b) Présentation Les Nouvelles figures du sauvage. *Communications*. 76 : 5-15.

Bouhali, A. (2015) Comparer deux espaces urbains du commerce transnational (Le Caire et Oran), ou comment gérer les écarts entre théorie de la comparaison et pratique sur le terrain. *e-Migrinter* [en ligne]. 13. Consulté le 01.10.2019 sur : <https://journals.openedition.org/e-migrinter>

Bourdeau-Lepage, L. (2012) Introduction La ville, miroir de nos sociétés. In Bourdeau-Lepage, L (dir). *Regards sur la ville*. Economica Anthropos, Paris : 1-6.

Bourdeau-Lepage, L. (2013) Nature(s) en ville. *Métropolitiques* [en ligne]. Consulté le 02.10.2019 sur : <http://www.metropolitiques.eu/nature-s-en-ville.html>

Bourdeau-Lepage, L. (2017a) Nature en ville, l'esprit d'une alliance. In Bourdeau-Lepage, L (dir). *Nature en ville Désirs et Controverses*. La librairie des territoires, Bruguères : 13-34.

Bourdeau-Lepage, L. (2017b) Ville et nature, vers une nouvelle alliance ? In Hamman, P (dir). *Ruralité, nature et environnement. Entre savoirs et imaginaires*. ERES, Toulouse : 359-374.

Bourhis, M. (2016) *Analyse des processus d'engagement dans un projet de territoire Exemple de l'« économie turquoise » dans les Côtes-d'Armor* (Thèse de doctorat en géographie, Aménagement, Université de Bretagne Sud, Lorient)

Boutefeu, F. (2009) La demande sociale de la nature en ville. Enquête auprès des habitants de l'agglomération lyonnaise. *Urbia*. 8 : 21-38.

Boussin, L. (2012) Chevreuils et sangliers : le retour du sauvage ? In Dalla Bernadina, S (dir). *L'appel du sauvage Refaire le monde dans les bois*. Presses Universitaires de Rennes, Rennes : 131-146.

Briand, J. (2016) Réglementer la présence des animaux en ville. *Histoire urbaine*. 47 (3) : 29-52.

Brocard, G., Derolez, V., Serais, O., Fiandrino, A., Lequette, C., Lescoulier, C., Benedetti, M., Couton, P. & Marty, D. (2010) *OMEGA Thau : outil de management environnemental et de gestion de l'avertissement des pollutions microbiologiques du bassin de Thau* [en ligne]. Novatech 2010. Conférences internationales sur les techniques et stratégies durables pour la gestion des eaux urbaines par temps de pluie. Consulté le 01.03.2019 sur : <https://archimer.ifremer.fr/doc/00042/15343/>

Bruté de Rémur, N. (1960) La reconstruction de Lorient. *Norais*. 26 : 147-160.

Burgat, F. (1997) *Animal, mon prochain*. Odile Jacob, Paris.

Cadiou, B. (1997a) La reproduction des goélands en milieu urbain : historique et situation actuelle en France. *Alauda*. 65 (3) : 209-227.

Cadiou, B. (1997b) Les goélands dans nos villes. *Penn ar Bed*. 165-166 : 80-85.

Cadiou, B. (2001) *Recensement des goélands nicheurs sur les toits de la ville de Lorient (Morbihan) en 2001*. Rapport Bretagne Vivante-SEPNB. Brest.

Cadiou, B., Ars, P. & Sonneck, M. (2003) *Bilan des opérations de contrôle des nuisances de la population de goélands dans la ville de Brest Finistère*. Rapport Bretagne Vivante-SEPNB, ACROBAT, Ville de Brest. Brest.

Cadiou, B., Ars, P. & Sonneck, M. (2004) *Bilan des opérations de contrôle des nuisances de la population de goélands dans la ville de Brest Finistère*. Rapport Bretagne Vivante-SEPNB, ACROBAT, Ville de Brest. Brest.

Cadiou, B., Dalis, S. & Geiger, Y. (2017) *Bilan des opérations de contrôle des nuisances de la population de goélands de la ville de Brest en 2016*. Rapport Bretagne Vivante-SEPNB, Alpiniste brestois du bâtiment, Ville de Brest. Brest.

Cadiou, B., Esnault, C. & Sonneck, M. (2005) *Bilan des opérations de contrôle des nuisances de la population de goélands dans la ville de Brest Finistère*. Rapport Bretagne Vivante-SEPNB, ACROBAT, Ville de Brest. Brest.

Cadiou, B., Esnault, C. & Sonneck, M. (2006) *Bilan des opérations de contrôle des nuisances de la population de goélands dans la ville de Brest Finistère*. Rapport Bretagne Vivante-SEPNB, ACROBAT, Ville de Brest. Brest.

Cadiou, B., Esnault, C. & Sonneck, M. (2008) *Bilan des opérations de contrôle des nuisances de la population de goélands de la ville de Brest, Finistère en 2007*. Rapport Bretagne Vivante-SEPNB, Alpiniste brestois du bâtiment, Ville de Brest. Brest.

Cadiou, B. & Fortin, M. (2010) Bilan des mesures de gestion des goélands sur les sites à sternes. *Penn ar Bed*. 208 : 24-29.

Cadiou, B., Heinrich, T. & Sonneck, M. (1999) *Bilan des opérations de contrôle des nuisances de la population de goélands dans la ville de Brest Finistère*. Rapport Bretagne Vivante-SEPNB, ACROBAT, Ville de Brest. Brest.

Cadiou, B. & Jonin, M. (1997) Limitation des effectifs de goélands argentés : éradication des adultes ou stérilisation des œufs ? In Clergeau, P (dir). *Un point sur...oiseaux à risques en ville et en campagne*. Éditions INRA, Paris : 291-304.

Cadiou, B. & les coordinateurs régionaux, départementaux et les coordinateurs-espèce. (2014) *Cinquième recensement national des oiseaux marins nicheurs en France Métropolitaine : bilan final 2009-2012*. Rapport GISOM & AAMP. Brest.

Cadiou, B., Monnat, J.-Y. & Pons, J.-M. (1997) Goélands argentés : problèmes urbains. In Clergeau, P (dir). *Un point sur...oiseaux à risques en ville et en campagne*. Éditions INRA, Paris : 69-83.

Cadiou, B., Poulain, M. & Gouédic, M. (1996) *Bilan des opérations de contrôle des nuisances de la population de goélands dans la ville de Brest Finistère*. Rapport Bretagne Vivante-SEPNB, ACROBAT, Ville de Brest. Brest.

Cadiou, B. & Yésou, P. (2006) Évolution des populations de goélands bruns, argentés et marins (*Larus fuscus*, *L. argentatus*, *L. marinus*) dans l'archipel de Molène (Bretagne, France) : Bilan de 50 ans de suivi des colonies. *La Terre et La Vie*. 61 : 159-174.

Cadiou, B., Yésou, P., Fortin, M., Mahéo, H., Derian, G., Provost, P. & Quéré, P. (2019) Îles ou villes : quel est l'habitat optimal pour la reproduction des goélands en Bretagne ? *Ornithos*. 26 (3) : 120-129.

Calenge, C. (1997) De la nature de la ville. *Les Annales de la recherche urbaine*. 74 : 12-20.

Callon, M. (1986) Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc. *L'année sociologique*. 36 : 169-208.

Callon, M. (2006) Quatre modèles pour décrire la dynamique de la science. In Akrich, A., Callon, M. & Latour, B (dir). *Sociologie de la traduction*. Presses des Mines, Paris : 201-251.

Camberlein, G. & Floté, D. (1979a) *Le goéland argenté en Bretagne : dynamique de population et gestion de l'espèce, éradication de goélands nicheurs sur certaines colonies de sternes, protection de la mytiliculture dans les côtes-du-nord*. Rapport SEPNEB/Ministère de la qualité de vie. Paris.

Camberlein, G. & Floté, D. (1979b) Le goéland argenté en Bretagne. Étude démographique et gestion de population. *Penn ar Bed*. 98 : 89-115.

Cavin, J. S., Ruegg, J. & Carron, C. (2010) La ville des défenseurs de la nature : vers une réconciliation ? *Natures Sciences Sociétés*. 18 (2) : 113-121.

CCI Hérault. (2017) *Étude retombées économiques des croisières 2017* [en ligne]. Consulté le 25.06.2020 sur : https://www.tourisme-sete.com/medias/documents/Presentation_Retombees_Croisieristes_2017.pdf

CCI Morbihan. (2019) *Résultats 2019 Tableau de bord* [en ligne]. Consulté le 20.04.2019 sur : <http://orient.port.fr/le-port-de-commerce/le-port-en-chiffres>

Celecia, J. (1999) L'écologie urbaine : la biodiversité et les enjeux contemporains des inventaires. In Lizet, B., Wolf, A.-E. & Celecia, J (dir). *Sauvages dans la ville*. Éditions scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris : 241-263.

Chansigaud, V. (2012) *Des hommes et des oiseaux*. Delachaux et Niestlé, Paris.

Chansigaud, V. (2014) *Histoire de l'ornithologie*. Delachaux et Niestlé, Paris.

Chanvallon, S. (2009) *Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime* (Thèse de doctorat en anthropologie et ethnologie, Université de Rennes 2, Rennes)

Charbonnier, P. (2013) La nature est-elle un fait social comme les autres ? Les rapports collectifs à l'environnement à la lumière de l'anthropologie. *Cahiers philosophiques*. 132 (1) : 75-95.

Chaumeil, L. (1939) Abrégé d'histoire de Lorient de la fondation (1666) à nos jours (1939). *Annales de Bretagne*. 1-2 : 66-87.

Chawla, L. (2017) Le soin de la nature chez les enfants et les adolescents. In Fleury, C. & Prévot, A.-C (dir). *Le souci de la nature*. CNRS EDITIONS, Paris : 191-217.

Chevalier, J. (1974) Espace de vie ou espace vécu ? L'ambiguïté et les fondements de la notion d'espace vécu. *Espace géographique*. 1 : 68.

Chopot, A. (2015) Les communautés plus qu'humaines. *Appareil* [en ligne]. 16. Consulté le 14/04/2020 sur : <https://journals.openedition.org/appareil/2228>

Claeys, C. & Sirost, O. (2010) Proliférantes natures. *Études rurales*. 185 : 9-22.

Claeys, C. & Thiann-Bo Morel, M. (2015) L'apport de la sociologie à l'analyse des invasions biologiques : retour d'expériences et pistes de recherche pour dépasser déceptions méthodologiques et irritations épistémologiques. *La Terre et La Vie*. 70 : 175-190.

Clavel, J. (2017) Expériences de Natures, investir l'écosomatique. In Fleury, C. & Prévot, A.-C (dir). *Le souci de la nature*. CNRS EDITIONS, Paris : 257-269.

Clément, G. (1999) Jardins en mouvement, friches urbaines et mécanismes de la vie. In Lizet, B., Wolf, A.-E. & Celecia, J (dir). *Sauvages dans la ville*. Éditions scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris : 157-177.

Clergeau, P. (1995) La maîtrise des oiseaux en milieux urbains. *Courrier de l'Environnement de l'INRA*. 26 : 5-12.

Clergeau, P. (1997a) La gestion des oiseaux à risques. In Clergeau, P (dir). *Un point sur...oiseaux à risques en ville et en campagne*. Éditions INRA, Paris : 7-24.

Clergeau, P. (1997b) Le concept de gestion intégrée appliqué aux oiseaux. In Clergeau, P (dir). *Un point sur...oiseaux à risques en ville et en campagne*. Éditions INRA, Paris : 363-374.

Clergeau, P. (2008) Préserver la nature dans la ville. *Annales des mines Responsabilité et environnement*. 52 (4) : 55-59.

Clergeau, P., Esterlingot, D., Chaperon, J. & Lerat, C. (1996) Difficultés de cohabitation entre l'Homme et l'animal : le cas des concentrations d'oiseaux en site urbain. *Natures Sciences Sociétés*. 4 (2) : 102-115.

Clergeau, P., Leroy, O. & Lenancker, P. (2015) Dynamique de population de la Perruche à collier *Psittacula krameri* introduite en Île-de-France. *Alauda*. 83 (3) : 165-174.

Clergeau, P. & Mennechez, G. (1997) L'étourneau sansonnet dans les villes. In Clergeau, P (dir). *Un point sur...oiseaux à risques en ville et en campagne*. Éditions INRA, Paris : 85-100.

Clergeau, P., Sauvage, A., Lemoine, A., Marchand, J.-P., Dubs, F. & Mennechez, G. (1997) Quels oiseaux dans la ville ? Une étude pluridisciplinaire d'un même gradient urbain. *Les Annales de la Recherche Urbaine*. 74 : 119-130.

Colon, P.-L. (2007) *Autour des pigeons Étude anthropologique des relations entre des savoirs et des pratiques de l'animal à partir d'un projet de recherche pluridisciplinaire* (Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de licencié en Information et Communication, Université de Liège Faculté de Philosophie et Lettres, Liège)

Colon, P.-L. & Lequarré, N. (2013) Le nourrissage des pigeons dans la région parisienne. *Ethnologie française*. 43 (1) : 155-162.

Copans, J. (1999) *L'enquête ethnologique de terrain*. Nathan, Paris.

Cottureau, D. (2017) La nature dans l'apprentissage tout au long de la vie. In Fleury, C. & Prévot, A.-C (dir). *Le souci de la nature*. CNRS EDITIONS, Paris : 245-255.

Courtin, E., Lechaux, B., Roullaud, E. & Woollven, M. (2012) Démêler les fils du récit comparatif. *Revue internationale de politique comparée*. 19 (1) : 7-17.

Cramp, S. (1971) Gulls nesting on buildings in Britain and Ireland. *British birds*. 64 : 476-487.

Crutzen, P. J. (2007) La géologie de l'humanité : l'anthropocène. *Écologie et politique*. 34 (1) : 141-148.

Dalla Bernardina, S. (1991) Une Personne pas tout à fait comme les autres. L'animal et son statut. *L'Homme*. 120 : 33-50.

Dalla Bernadina, S. (1993) *La nature sauvage et ses consommateurs : des stéréotypes du récit de chasse aux lieux communs de la prose écologiste* (Thèse de doctorat en lettres, Université Aix-Marseille 1, Aix-Marseille)

Dalla Bernadina, S. (2006) *L'éloquence des bêtes*. Métailié, Paris.

Dalla Bernadina, S. (2011) *Le retour du prédateur Mises en scène du sauvage dans la société post-rurale*. Presses Universitaires de Rennes, Rennes.

Dalla Bernadina, S. (2012a) Introduction Figures de la prédation. In Dalla Bernadina, S (dir). *L'appel du sauvage Refaire le monde dans les bois*. Presses Universitaires de Rennes, Rennes : 9-29.

Dalla Bernadina, S. (2012b) *L'appel du sauvage Refaire le monde dans les bois*. Presses Universitaires de Rennes, Rennes.

Daumas, M. (1960) L'essor du port de Sète. *L'Information géographique*. 24 (4) : 148-156.

De Beaulieu, F. (2003) *Des oiseaux et des Hommes*. Éditions Le Télégramme, Brest.

De Lemos Martins, M. (2011) Médias et mélancolie Le tragique, le baroque et le grotesque. *Sociétés*. 111 (1) : 17-25.

De Verdalle, T., Vigour, C. & Le Bianic, T. (2012) S'inscrire dans une démarche comparative Enjeux et controverses. *Terrains & Travaux*. 21 (2) : 5-21.

Debout, G. (1986) Heurs et malheurs du goéland argenté en France. *L'oiseau magazine*. 5 : 10-14.

Dehay, C. (2008) *Fidélité des pigeons (Columba livia) à un pigeonnier urbain* (Mémoire pour un diplôme d'EPHE des Sciences et Vie de la Terre, École Pratique des Hautes Études, Paris)

Delort, R. (1984) *Les animaux ont une histoire*. Éditions du Seuil, Paris.

Deluermoz, Q. & Jarrige, F. (2017) Introduction. Écrire l'histoire avec les animaux. *Revue d'histoire du XIX^e siècle*. 54 (1) : 15-29.

Depeau, S. (2006) De la représentation sociale à la cognition spatiale et environnementale : La notion de « représentation » en psychologie sociale et environnementale. *Eso Travaux et documents*. 25 : 7-17.

Derian, G. (2007) Paramètres reproducteurs du goéland argenté *Larus argentatus argentatus* en milieu urbain. *Alauda*. 75 (4) : 353-372.

Descola, P. (2002) L'anthropologie de la nature. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*. 57 (1) : 9-25.

Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Paris.

Descola, P. & Palsson, G. (1996) Introduction. In Descola, P. & Palsson, G (dir). *Nature and Society : Anthropological Perspectives*. Routledge, London : 1-23.

- Deslauriers, J.-P. (1991) *Recherche qualitative guide pratique*. Mc Graw-Hill, Montréal.
- Despret, V. (2014) *Que diraient les animaux, si...on leur posait les bonnes questions ?* La Découverte, Paris.
- Despret, V. (2019) *Habiter en oiseau*. Actes sud, Arles.
- Di Nitto, P.-R. (1999) *Comme un parfum d'Italie De Gaeta au golfe du Lion*. Espace Sud, Saint-Jean-De-Vedas.
- Digard, J.-P. (1988) Jalons pour une anthropologie de la domestication animale. *L'Homme*. 108 : 27-58.
- Digard, J.-P. (1993) Les nouveaux animaux dénaturés. *Études Rurales*. 129-130 : 169-178.
- Digard, J.-P. (1999) *Les français et leurs animaux*. Fayard, Paris.
- Diraison, M., Callard, B. & Fortin, M. (2017) *Recensement des effectifs de goélands urbains de la ville de Lorient*. Rapport Bretagne Vivante-SEPNB. Séné.
- Doise, W. (1989) Attitudes et représentations sociales. In Jodelet, D (dir). *Les représentations sociales*. Presses universitaires de France, Paris : 220-238.
- Douglas, M. (2001) *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*. La Découverte & Syros, Paris.
- Dubois, P. J. (2007) Les oiseaux allochtones en France : statut et interactions avec les espèces indigènes. *Ornithos*. 14 (6) : 329-374.
- Dubost, F. & Lizet, B. (2003) La nature dans la cité. *Communications*. 74 : 5-18.
- Dubreuil, C.-M. (2009) L'antispécisme, un mouvement de libération animale. *Ethnologie Française*. 39 (1) : 117-122.
- Duhem, C. (2004) *Goélands surabondants et ressources alimentaires anthropiques : cas des colonies insulaires de Goélands leucophées du littoral provençal* (Thèse de doctorat en biosciences de l'environnement, Université Paul Cézanne, Aix-Marseille)
- Durand, S. (2016) L'aménagement des zones portuaires languedociennes aux XVII^e et XVIII^e siècles. *Histoire Urbaine*. 45 (1) : 67-86.
- Estebanez, J. & Raad, L. (2016) Les indésirables. *Géographie et cultures*. 98 : 1-15.

- Favret-Saada, J. (1977) *Les mots, la mort, les sorts*. Gallimard, Paris.
- Fenneteau, H. (2015) *Enquête : entretien et questionnaire*. Dunod, Paris.
- Ferret, C. (2012) Vers une anthropologie de l'action. *L'Homme*. 202 : 113-140.
- Fleury, C. & Prévot, A.-C. (2017) *Le souci de la nature*. CNRS EDITIONS, Paris.
- Flipo, F. (2006) L'enjeu écologique : lecture critique de Bruno Latour. *Revue du MAUSS*. 481-495.
- Fortin, M., Leicher, M. & Cadiou, M. (2013) *Recensement des colonies de goélands urbains de l'agglomération lorientaise*. Rapport Bretagne Vivante-SEPNB. Séné.
- Frayse, B. (2000) La saisie des représentations pour comprendre la construction des identités. *Revue des sciences de l'éducation*. 26 (3) : 651-676.
- Frémont, A. (1974) Recherches sur l'espace vécu. *Espace géographique*. 3 : 231-238.
- Fritsch, P. (2002) Santé animale et sauvegarde de la faune sauvage. Déplacements de frontières. *Espaces et sociétés*. 110-111 (3) : 207-224.
- Gaussent, J.-C. (1991) La construction navale en Languedoc au XVIII^e siècle. *Annales du Midi. Revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*. 193 : 41-61.
- Gélinaud, G., Derian, G. & Diraison, M. (2016) *Expertise écologique des populations d'oiseaux à l'échelle de la rade de Lorient Synthèse et analyse des connaissances existantes Bilan 2016*. Rapport Bretagne Vivante-SEPNB. Séné.
- Giraudon, D. & Riou, Y. (2013) *Traditions populaires de Bretagne Poissons et oiseaux de mer Dictons, légendes et croyances...* Éditions Yoran Embanner, Fouesnant.
- Goffman, E. (1963) *Stigma : Notes on the Management of Spoiled Identity*. Prentice-Hall, Englewood Cliffs.
- Gouabault, E. & Burton-Jeangros, C. (2010) L'ambivalence des relations humain-animal : une analyse socio-anthropologique du monde contemporain. *Sociologie et sociétés*. 42 (1) : 299-324.
- Gramaglia, C. (2002) Humains et goélands : interactions et conflits de proximité en Languedoc Roussillon. *Espaces et sociétés*. 110-111 : 167-188.
- Gramaglia, C. (2010) Les goélands leucopnée sont-ils trop nombreux ? L'émergence d'un problème public. *Études rurales*. 185 (1) : 133-148.

Guyonvarc'h, C. (2001) *Dossier de demande d'autorisation*. Service Communal d'Hygiène et de Santé. Lorient.

Guyonvarc'h, C. (2002) *Dossier de demande d'autorisation*. Service Communal d'Hygiène et de Santé. Lorient.

Laligant, S. (1999) La ville et le zaion Catégories de l'espace et de l'environnement chez les jeunes en difficulté (Jouy-Le-Moutier, Val d'Oise). In Lizet, B., Wolf, A.-E. & Celecia, J (dir). *Sauvages dans la ville*. Éditions scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris : 394-421.

Hardy-Hémery, O. (1997) Les cités-jardins au Nord de Paris, fin du XIX^e-XX^e siècle. De l'utopie hygiéniste au réalisme pragmatique. *Revue du Nord*. 320-321 : 643-681.

Harris, M. P. (1970) Rates and causes of increase of Some British gull populations. *Bird study*. 17 (4) : 325-335.

Haudricourt, A.-G. (1962) Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui. *L'Homme*. 1 : 40-50.

Henry, J. & Monnat, J.-Y. (1981) *Les oiseaux de la façade atlantique française*. Rapport SEPNB/M.E.R. Brest.

Hodak, C. (1999) Les animaux dans la cité : pour une histoire urbaine de la nature. *Genèses*. 37 : 156-169.

Hunt, J. D. (1996) *L'Art du jardin et son histoire*. Odile Jacob, Paris.

INSEE. (2019) *France, portrait social* [en ligne]. Consulté le 31.07.2020 sur : <https://insee.fr/fr/statistiques/4238395?sommaire=4238781>

INSEE. (2020a) *Dossier complet commune de Lorient (56121)* [en ligne]. Consulté le 31.07.2020 sur : https://www.insee.fr/fr/statistiques/2011101?geo=COM-56121#tableau-REV_G1

INSEE. (2020b) *Dossier complet commune de Sète (34301)* [en ligne]. Consulté le 31.07.2020 sur : https://www.insee.fr/fr/statistiques/2011101?geo=COM-34301#tableau-REV_G1

INSEE. (2020c) *Dossier complet France métropolitaine* [en ligne]. Consulté le 31.07.2020 sur : https://www.insee.fr/fr/statistiques/2011101?geo=FRANCE-1#tableau-SAL_G1

INSEE. (2020d) *Ménages fiscaux et revenu disponible en 2017* [en ligne]. Consulté le 31.07.2020 sur : https://www.insee.fr/fr/statistiques/2012717#tableau-TCRD_022_tab1_departements

INSEE Occitanie. (2017) *Une économie maritime peu développée* [en ligne]. 43. Consulté le 02.10.2019 sur : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2856418>

Jacob, Y. (2015) *Sternes de Bretagne 2014. Observatoire Régional des Oiseaux Marins en Bretagne (OROM)*. Rapport Bretagne Vivante-SEPNB. Brest.

Jaffeux, H. (2018) Préface. In Luglia, R (dir). *Sales bêtes ! Mauvaises herbes !* Presses universitaires de Rennes, Rennes : 7-9.

Janin, C. & Andres, L. (2008) Les friches : espaces en marge ou marges de manœuvre pour l'aménagement des territoires ? *Annales de géographie*. 663 (5) : 62-81.

Jerolmack, C. (2008) How Pigeons became rats : the cultural-spatial logic of problem animals. *Social problems*. 55 : 72-94.

Jodelet, D. (1989) Représentations sociales : un domaine en expansion. In Jodelet, D (dir). *Les représentations sociales*. Presses universitaires de France, Paris : 31-61.

Kellert, S. R. (1984) American Attitudes Toward and Knowledge of Animals : An Update. In Fox, M. W. & Mickley, L. D (dir). *Advances in animal welfare science*. The Humane Society of the United States, Washington : 177-213.

Kernalegenn, T. (2014) Bretagne, fragile bastion de l'écologie politique. *Parlement(s), Revue d'histoire politique*. 10 (2) : 69-84.

Lacaze, L. (2008) La théorie de l'étiquetage modifié, ou « l'analyse stigmatique » revisitée. *Nouvelle Revue psychosociologie*. 5 (1) : 183-199.

Latour, B. (1989) *La science en Action Introduction à la sociologie des sciences*. La découverte, Paris.

Latour, B. (1997) *Nous n'avons jamais été modernes*. La découverte & Syros, Paris.

Le Bouëdec, G. & Cérino, C. (2017) *Lorient ville portuaire Une nouvelle histoire, des origines à nos jours*. Presses Universitaires Rennes, Rennes.

Le Guillou, G. & Debout, G. (2012) Les oiseaux marins nicheurs dans les falaises cauchoises (Seine-Maritime), 1ère partie & 2e partie. *Alauda*. 80 : 65-74, 81-100.

Lebeurier, E. (1977) L'expansion du goéland argenté en Bretagne. *Penn ar Bed*. 89 : 70-76.

Legrand, M. (2015) *La mise en ordre écologique des parcs urbains. Savoirs, pratiques et paysages : exemple d'un parc francilien* (Thèse de doctorat en anthropologie sociale et d'ethnologie, Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris)

Lejeune, C. (2014) *Manuel d'analyse qualitative*. De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve.

Lemoine, A. & Sauvage, A. (1997) Urbains et oiseaux : une coexistence ambivalente. In Clergeau, P (dir). *Un point sur...oiseaux à risques en ville et en campagne*. Éditions INRA, Paris : 181-197.

Lizet, B. (2010) Du terrain vague à la friche paysagée Le square Juliette-Dodu, Paris, X^e. *Ethnologie française*. 40 (4) : 597-608.

Lizet, B., Wolf, A.-E. & Celecia, J. (1999) *Sauvages dans la ville*. Éditions scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris.

Lloyd, C., Tasker, M. L. & Partridge, K. (1991) *The Status of Seabirds in Britain and Ireland*. T. & A.D. Poyser, London.

Long, N. & Tonini, B. (2012) Les espaces verts urbains : étude exploratoire des pratiques et du ressenti des usagers. *Vertigo* [en ligne]. 12 (2). Consulté le 20.05.2020 sur : <https://journals.openedition.org/vertigo/12931>

Loose, D. (1997) Problèmes posés par les pigeons bisets en milieu urbain : vers une nouvelle approche ? In Clergeau, P (dir). *Un point sur...oiseaux à risques en ville et en campagne*. Éditions INRA, Paris : 345-361.

Lorient Agglomération. (2016) *L'avenir de la pêche se dessine à LORIENT-KEROMAN* [en ligne]. Dossier de presse. Consulté le 02.09.2019 sur : http://www.keroman.fr/Dossiers-et-communique.12482.0.html?&no_cache=1

LPO Hérault. (2012) *Évaluation des populations de Goélands leucophée (Larus michaellis) nicheurs en milieu urbain*. Rapport LPO. Hérault.

LPO Hérault. (2013) *Suivi et localisation des populations urbaines nicheuses de Goélands leucophées (Larus michaellis) sur la ville de Sète*. Rapport LPO. Hérault.

LPO Hérault. (2014) *Suivi et localisation des populations urbaines nicheuses de Goélands leucophées (Larus michaellis) sur la ville de Sète*. Rapport LPO. Hérault.

LPO Hérault. (2015) *Suivi et localisation des populations urbaines nicheuses de Goélands leucophées (Larus michaellis) sur la ville de Sète*. Rapport LPO. Hérault.

LPO Hérault. (2017) *Suivi et localisation des populations urbaines nicheuses de Goélands leucophaé (Larus michahellis) sur la ville de Sète*. Rapport LPO. Hérault.

Manceron, V. (2015) What is it like to be a bird ? Imagination zoologique et proximité à distance chez les amateurs d'oiseaux en Angleterre. In Cros, M., Bondaz, J. & Laugrand, F (dir). *Bêtes à pensées. Visions des mondes animaux*. Éditions des Archives contemporaines, Paris : 117-140.

Manceron, V. (2016) Exil ou agentivité ? Ce que l'anthropologie fabrique avec les animaux. *L'Année sociologique*. 66 (2) : 279-298.

Manusset, S. (2014) *Les « espaces verts » Un nouvel outil des politiques de santé publique ? Présentation Paysage, urbanisme & Santé, session 4* [en ligne]. Consulté le 09.07.2020 sur : http://www.sfse.org/userfiles/files/Congres_2014/Presentations_du_congres_2014/4_1_Sandrine_Manusset_2014_11_26.pdf

Manusset, S. (2017) Diversité des représentations et des attentes de la nature. In Bourdeau-Lepage, L (dir). *Nature en ville Désirs et Controverses*. La librairie des territoires, Bruguères : 56-63.

Maris, V. (2018) *La part sauvage du monde*. Éditions du Seuil, Paris.

Mathieu, N. (2000a) Des représentations et pratiques de la nature aux cultures de la nature chez les citadins : question générale et étude de cas (From representations and practices of nature towards culture of nature or urban inhabitants). *Bulletin de l'Association des géographes français*. 2 : 162-174.

Mathieu, N. (2000b) Repenser la nature dans la ville : un enjeu pour la géographie. *Natures Sciences Sociétés*. 8 (3) : 74-82.

Mauz, I. (2002) *Gens, cornes et crocs. Relations hommes-animaux et conceptions du monde, en Vanoise, au moment de l'arrivée des loups* (Thèse de doctorat en sciences de l'environnement, École National du Génie Rural, des Eaux et des Forêts ENGREF, Paris)

Mauz, I. (2005) *Gens, cornes et crocs*. Quae, Paris.

Méchin, C. (2011) Une espèce protégée qui dérange : le Hamster commun (*Cricetus cricetus* L.) en Alsace. *Anthropozoologica*. 46 (1) : 127-139.

Méchin, C. (2012) Une fable moderne : la cigogne et le hamster en Alsace. In Dalla Bernadina, S (dir). *L'appel du sauvage Refaire le monde dans les bois*. Presses Universitaires de Rennes, Rennes : 147-158.

Méchin, C. & Wintz, M. (2005) Enjeux sociaux, politiques et culturels de la présence du Grand Cormoran (*Phalacrocorax carbo* L.) dans le bassin rhénan et la zone des étangs lorrains. *Archives ouvertes pluridisciplinaire HAL* [en ligne]. Consulté le 20.05.2020 sur : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00550845>

Meinard, Y. (2017) Intérêts et limites de l'expérience de la biodiversité. In Fleury, C. & Prévot, A.-C (dir). *Le souci de la nature*. CNRS EDITIONS, Paris : 49-71.

Micoud, A. (1993) Vers un nouvel animal sauvage : le sauvage « naturalisé vivant » ? *Natures Sciences Sociétés*. 1(3) : 202-210.

Micoud, A. (2010) Sauvages ou domestiques, des catégories obsolètes ? *Sociétés*. 108 (2) : 99-107.

Migot, P. (1987) *Éléments de biologie des populations de goélands argentés Larus argentatus Pont. en Bretagne. Approche démographique* (Thèse de doctorat en sciences de la vie et de la santé, Université de Paris VI, Paris)

Migot, P. (1992) Demographic changes in french herring gull *Larus Argentatus* populations : a modelling approach and hypotheses concerning the regulation of numbers. *Ardea*. 80 : 161-169.

Moine, A. (2006) Le territoire comme un système complexe : un concept opératoire pour l'aménagement et la géographie. *L'Espace géographique*. 2 : 115-132.

Monaghan, P. & Coulson, J. C. (1977) Status of large gulls nesting on buildings. *Bird Study*. 24 (2) : 89-104.

Moreau, C. (2014) *La cohabitation entre les résidents de la zone périurbaine nord-est de la communauté métropolitaine de Montréal et les goélands à bec cerclé : quels problèmes pour quelles solutions ?* (Mémoire pour une maîtrise en sciences de l'environnement, Université du Québec, Montréal)

Morin, E. (1969) *La rumeur d'Orléans*. Éditions du seuil, Paris.

Morizot, B. (2018) Le devenir du sauvage à l'Anthropocène. In Beau, R. & Larrère, C (dir). *Penser l'anthropocène*. Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris : 249-264.

Morizot, B. (2020) *Manières d'être vivant*. Actes Sud, Arles.

Moscovici, S. (1961) *La psychanalyse, son image et son public*. PUF, Paris.

Mougenot, C. & Roussel, L. (2006) Peut-on vivre avec le ragondin ? Les représentations sociales reliées à un animal envahissant. *Natures Sciences Sociétés*. 14 : 22-31.

Mounet, C. (2006) Le monde agricole confronté au loup, au sanglier et à leurs partisans : un conflit d'usage et de représentation. *Revue de géographie alpine*. 4 : 89-98.

Mounet, C. (2008) Vivre avec des animaux « à problème » Le cas du loup et du sanglier dans les Alpes françaises. *Revue de géographie alpine*. 96 (3) : 55-64.

Mozère, L. (2002) La question des urbanités dans les villes chinoises en période de réformes économiques. *Espaces et sociétés*. 110-111 (3) : 247-274.

Mucchielli, A. (2004) *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*. Armand Colin, Paris.

Mudge, G. P. (1978) The Gull increase as illustrated by studies in the Bristol Channel. *Ibis*. 120 : 115-116.

Nières, C. (1988) *Histoire de Lorient*. Privat, Toulouse.

Olivier de Sardan, J.-P. (1995) La politique du terrain. Sur la production de données en anthropologie. *Enquêtes*. 1 : 71-112.

Pastoureau, M. (2004) *Une histoire symbolique du Moyen-Âge occidental*. Éditions du Seuil, Paris.

Pastoureau, M. & Simonnet, D. (2008) *Couleurs : Le grand livre*. Éditions du Panama, Paris.

Perrins, C. M. & Smith, S. B. (2000) The breeding *Larus* gulls on Skomer Island National Nature Reserve, Pembrokeshire. *Atlantic Seabirds*. 2 : 195-210.

Pinchemel, P. (1982) Aspects de la crise urbaine. *Études*. 2 : 205-218.

Plumauzille, C. & Rossigneux-Méheust, M. (2014) Le stigmaté ou « la différence comme catégorie utile d'analyse historique ». *Hypothèses*. 17 (1) : 215-228.

Podjed, D. (2013) De l'observation à la protection des oiseaux. Le tournant vers la protection de la nature chez les ornithologues amateurs slovènes. *Revue d'anthropologie des connaissances*. 7 (2) : 461-483.

Pons, J.-M. (1992) *Biologie de population du goéland argenté *Larus argentatus* et ressources alimentaires d'origine humaine. Cas de la colonie de Trébéron et de la fermeture de la décharge de Brest (Finistère)* (Thèse de doctorat en biologie, Université de Paris-Sud, Paris)

Port de Sète Sud de France & Région Occitanie. (2018) *Carole Delga inaugure plusieurs projets structurants pour le port de Sète-Frontignan* [en ligne]. Dossier de presse. Consulté le 20.10.2019 sur : <https://www.laregion.fr/Dossier-de-presse-La-Region-continue-d-investir-dans-le-Port-de>

Prévot, A.-C. & Fleury, C. (2017) De nouvelles expériences de nature pour une nouvelle société ? In Fleury, C. & Prévot, A.-C (dir). *Le souci de la nature*. CNRS EDITIONS, Paris : 9-22.

Raven, S. J. & Coulson, J. C. (1997) The distribution and abundance of *Larus* gulls nesting on buildings in Britain and Ireland. *Bird Study*. 44 : 13-34.

Reyes, N., Bahuchet, S. & Wahiche, J. (2015) Quelle définition des « petits métiers » de la pêche ? De l'analyse juridique à l'éthnoécologie des pêcheurs lagunaires languedociens. *Revue d'éthnoécologie* [en ligne]. 7. Consulté le 08.07.2020 sur : <https://journals.openedition.org/ethnoecologie/2221#quotation>

Reygrobellet, B. (2007) *La nature dans la ville Biodiversité et urbanisme*. Avis et rapports du Conseil Economique et Social République Française. 24. Les éditions des Journaux officiels.

Riguelle, W. (2018) Que la peste soit de l'animal ! La législation à l'encontre des animaux en période d'épidémies dans les villes des Pays-Bas méridionaux et de la principauté de Liège (1600-1670). In Luglia, R (dir). *Sales bêtes ! Mauvaises herbes !* Presses universitaires de Rennes, Rennes : 109-123.

Robert, A. & Yengué, J.-L. (2018) Les citoyens, un désir de nature « sous contrôle », « fleurie et propre ». *Métropoles* [en ligne]. 22. Consulté le 09.10.2019 sur : <https://journals.openedition.org/metropoles/5619#quotation>

Robert, C. (2017) *Rapport d'activité 2017 de la réserve naturelle François Le Bail de l'île de Groix*. Rapport d'activité de la Réserve Naturelle François Le Bail & Bretagne Vivante-SEPNB. Groix.

Roche, D. (2016) Histoire des animaux. Questions pour l'histoire des villes. *Histoire urbaine*. 47 (3) : 5-12.

Rock, P. (2005) Urban gulls : problems and solutions. *British birds*. 98 : 338-355.

Rock, P. (2013) Urban gulls. Why current control methods always fail. *Rivista Italiana di Ornitologia*. 82 (1-2) : 58-65.

Roncayolo, M. (2010) Comprendre la complexité de la ville : la crise urbaine est-elle une crise des représentations ? In Augustin, J.-P. & Favory, M (dir). *50 questions à la ville : Comment penser et agir sur la ville (autour de Jean Dumas)*. Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, Pessac : 427-431.

Royer, C. (2012) *L'éducation du chien et le citoyen de demain : contraintes et enjeux d'une insertion du chien dans la ville* (Thèse d'exercice de médecine vétérinaire, École Nationale Vétérinaire de Toulouse, Toulouse)

Sagnes, J. (1987) *Histoire de Sète*. Privat, Toulouse.

Salathé, T. (1983) La prédation du Flamant rose *Phoenicopterus ruber roseus* par le Goéland leucophée *Larus cachinnans* en Camargue. *La Terre et La Vie*. 37 : 87-115.

Savalois, N. (2012) *Partager l'espace avec une espèce protégée qui s'impose : approches croisées des relations entre habitants et goélands à Marseille* (Thèse de doctorat en anthropologie sociale et historique, École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Marseille)

SEPNB. & GOB. (1993) *Opération expérimentale de contrôle des nuisances de la population de goélands de la ville de Brest Finistère*. Rapport SEPNB & GOB. Brest.

Service Hygiène et Santé de la ville de Lorient. (2010) *Dossier de demande d'autorisation de stérilisation des œufs de goélands pour 2011-2012 et 2013*. Service Communal d'Hygiène et de Santé. Lorient.

Service Hygiène et Santé de la ville de Lorient. (2016) *Dossier de demande d'autorisation de stérilisation des œufs de goélands pour Lorient pour l'année 2017-2018 et 2019*. Service Communal d'Hygiène et de Santé. Lorient.

Sète Agglopôle Méditerranée. (2018) *Schéma de développement touristique du bassin de Thau. Observatoire du Tourisme. Présentation publique du lundi 5 novembre 2018* [en ligne]. Consulté le 03/12/2019 sur : https://www.tourisme-sete.com/medias/documents/Schema_de_developpement_touristique_du_bassin_de_Thau_2.pdf

SIEL. & CEN L-R. (2017) *Gestion expérimentale du goéland leucophée (Larus michahellis) sur les sites à laro-limicoles patrimoniaux Bilan du programme 2007-2016*. Rapport du programme SIEL & Conservatoire d'Espaces Naturels du Languedoc-Roussillon. Hérault.

Singer, P. (1993) *Libération animale*. Grasset, Paris.

Skandrani, Z. (2014) *Gouvernance de la biodiversité en milieux anthropiques : De l'intégration des conceptions de la nature à la considération des dynamiques socio-écologiques* (Thèse de doctorat en écologie, Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris)

Skandrani, Z., Daniel, L., Jacquelin, L., Leboucher, G., Bovet, D. & Prévot, A.-C. (2015) On Public Influence on People's Interactions with Ordinary Biodiversity. *Plos One* [en ligne]. 10 (7). Consulté le 20.03.2019 sur : <https://journals.plos.org/plosone/article?id=10.1371/journal.pone.0130215>

Spaans, A. L. (1971) On the feeding ecology of the herring gulls *Larus argentatus* Pont. in the Northern part of the Netherlands. *Ardea*. 59 : 75-187.

Stallybrass, P. & White, A. (1986) *The politics and Poetics of Transgression*. Cornell University Press, Ithaca.

Stoffaës, C. (2002) Développement durable : l'idéologie du siècle. *Revue d'économie financière*. 66 : 283-305.

Terrasson, F. (2007) *La peur de la nature. Au plus profond de notre inconscient, les vraies causes de la destruction de la nature*. Sang de la Terre, Paris.

Tétard, M. (2012) *Le sauvage dans la ville Une approche sociopolitique de la biodiversité urbaine*. (Mémoire de recherche, Institut d'Études Politiques, Toulouse)

Thibault, J. C., Zotier, R., Guyot, I. & Bretagnolle, V. (1996) Recent trends in breeding marine birds of the Mediterranean region with special reference to Corsica. *Colonial Waterbirds*. 19 : 31-40.

Thiériot, E. (2012) *Évaluation de différentes techniques d'effarouchement des goélands dans les lieux d'enfouissement technique* (Mémoire de maîtrise en biologie, Université du Québec à Montréal (UQAM), Montréal)

Thomas, A. (1984) Les goélands sont dans la ville. *Penn ar Bed*. 116 : 33-34.

Thomas, A. & Monnat, J.-Y. (1980) Éradication ponctuelle de Goélands argentés (*Larus argentatus*) sur une colonie de Guillemots de Troïl (*Uria aalge albionis*). *Penn ar Bed*. 102 : 337-338.

Tinbergen, N. (1975) *L'univers du goéland argenté*. Elsevier Séquoia, Bruxelles.

Triplet, P. (2017) *Dictionnaire encyclopédique de la diversité biologique et de la conservation de la nature* [en ligne]. Consulté le 20.05.2020 sur : <https://medwet.org/fr/2017/03/francais-nouvelle-edition-2017-du-dictionnaire-sur-la-diversite-biologique/>

Trotter, S. (2019a) Birds Behaving Badly : The Regulation of Seagulls and the Construction of Public Space. *Journal of Law and Society*. 46 (1) : 1-28.

Trotter, S. (2019b) The regulation of urban gulls in the UK : a study of control measures. *British bird*. 112 : 282-292.

Udo, N. (2016) *Quels sont les facteurs naturels et humains conduisant au statut public d'espèce invasive ? Le cas de l'ajonc d'Europe (Ulex europeaus) sur l'île de la réunion* (Thèse de doctorat en biologie, Université de Rennes 1, Rennes)

UNEP & Ipsos. (2013) *Jardins et espaces verts, l'exception culturelle française ?* [en ligne]. Consulté le 20.05.2020 sur : http://www.gre-mag.fr/site/wp-content/uploads/2014/12/dp_unep_ipsos_2013.pdf

UNEP & Ipsos. (2016) *Ville en vert, ville en vie : un nouveau modèle de société* [en ligne]. Consulté le 20.05.2020 sur : <http://www.lesentreprisesdupaysage.fr/decouvrir-l-uneep/publications/les-enqu%C3%AAtes-uneep>

Union des Ports de France. (s. d.) *Classement port de pêche 2016* [en ligne]. Consulté le 21.05.2019 sur : http://www.port.fr/sites/default/files/fichiers/2016-classement_pp.pdf

Vidal, V. (2018) *Etude sur les clientèles touristiques Enquête 2017* [en ligne]. Consulté le 26.06.2020 sur : https://www.tourisme-sete.com/medias/documents/ENQUETE_DE_CLIENTELE_TOURISTIQUE_2017_OT_SETE.pdf

Ville de Lorient. (2017) *Rapport de présentation du Plan local d'urbanisme de la ville de Lorient* [en ligne]. Consulté le 02.20.2019 sur : https://www.lorient.bzh/fileadmin/lorient.bzh/territoires/Urba/PLU/PLU_rapp_pres_tomes1-2_fev17.pdf

Ville de Sète. (2010) *Dossier de demande de dérogation pour la stérilisation des œufs. Gestion des goélands leucophée en milieu urbain*. Ville de Sète. Sète.

Ville de Sète. (2015) *Dossier de demande de dérogation pour la stérilisation des œufs. Gestion des goélands leucophée en milieu urbain*. Ville de Sète. Sète.

Ville de Sète. (2016) *Rapport de présentation du Plan local d'urbanisme rédigée* [en ligne]. Consulté le 02.20.2019 sur : <https://www.sete.fr/vie-quotidienne/se-loger/plan-local-durbanisme/>

Ville de Sète. (2018) *Bilan de campagne de stérilisation des œufs de goélands. Année 2018*. Ville de Sète. Sète.

Ville du Havre. (1993) *Colonies de goélands en zone urbaine. Nuisances. Explication du phénomène. Sa gestion*. Journées scientifiques et techniques 10-11 février 1993 au Havre. Ville du Havre Santé-Environnement. Le Havre.

Vincent, T. (1986) Nidification urbaine du Goéland argenté (*Larus argentatus*) première donnée pour le département de la Somme. *Avocette*. 10 (1) : 30-32.

Vincent, T. (1994) *Écologie et comportements des populations de Goélands argentés (Larus argentatus argenteus Brehm 1822) en milieu urbain : l'exemple de la ville du Havre (Seine-Maritime, France)* (Thèse de doctorat en biologie, Université de Rouen, Rouen)

Weber, J., Haag, D. & Durrer, H. (1994) Interaction Between Humans and Pigeons. *Anthrozoös*. 7 (1) : 55-59.

Werner, M. & Zimmermann, B. (2003) Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*. 58 (1) : 7-36.

Yedonou, G. (2019) *Les goélands dans les villes : nuisances et gestions* (Mémoire de master, Université d'Artois, Arras)

Sitographie

Alliance pour les Chiffres de la Presse et des Médias. *Classement audience presse quotidienne régionale 2020 V1*. ACPM L'Alliance pour les Chiffres de la Presse et des Médias [en ligne]. Consulté le 26.06.2017 sur : <https://www.acpm.fr/Les-chiffres/Audience-presse/OneNext-2020-V1/Resultats-par-etudes/OneNext2/Presse-Quotidienne-Regionale>

Bibliothèque Nationale de France. *Recueil Lorient en 1866*. BNF Gallica [en ligne]. Consulté le 20.08.2018 sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84469998>

Bretagne Vivante-SEPNB. *Notre équipe salariée*. Bretagne Vivante SEPNB [en ligne]. Consulté le 30.06.2020 sur : <https://www.bretagne-vivante.org/L-association/Notre-equipe-salariee>

Britz, Caroline. *Lorient : le trafic portuaire en hausse*. Mer et Marine toute l'actualité en maritime [en ligne]. 31 janvier 2019. Consulté le 22.06.2020 sur : <https://www.meretmarine.com/fr/content/lorient-le-traffic-portuaire-en-hausse>

CCI Hérault. *L'économie bleue Une nouvelle conquête*. CCI Hérault [en ligne]. 4 juillet 2017. Consulté le 25.05.2020 sur : <https://herault.cci.fr/actualites/leconomie-bleue-nouvelle-conquete>

CCI Morbihan. *L'histoire Héritage de la compagnie des Indes*. CCI Morbihan [en ligne]. Consulté le 09.11.2019 sur : <http://lorient.port.fr/le-port-de-commerce/historique>

CEN L-R. *Compétence et équipe salariée*. CEN L-R [en ligne]. Consulté le 30.06.2020 sur : <https://www.cenlr.org/content/comp%C3%A9tences-et-%C3%A9quipe-salari%C3%A9e>

CNTRL. *Portail lexical*. CNTRL [en ligne]. Consulté le 30.02.2019 sur : <https://www.cntrl.fr/>

Conseil départemental de l'Hérault. *L'économie maritime*. Département Hérault [en ligne]. Consulté le 11.01.2020 sur : <http://www.herault.fr/leconomie-maritime>

DataFrance. *Lorient*. DataFrance [en ligne]. Consulté le 03.12.2019 sur : <http://map.datafrance.info/population?coords.lat=47.74382544712708&coords.lng=-3.359198570251465&d.d1.id=revenus&d.d1.gr=iris&d.d1.y=2011&d.d1.gp=revenu-median&d.d1.on=1&d.d1.slug=d1&zoom=14>

DataFrance. *Sète*. DataFrance [en ligne]. Consulté le 03.12.2019 sur : <http://map.datafrance.info/population?coords.lat=43.39531898226323&coords.lng=3.6697340011596675&d.d1.id=revenus&d.d1.gr=iris&d.d1.y=2011&d.d1.gp=revenu-median&d.d1.on=1&d.d1.slug=d1&zoom=14>

DataFrance. *Sète Part des personnes de 60 à 74 ans*. Datafrance [en ligne]. Consulté le 23.04.2018 sur : https://datafrance.info/sete-34200/population/age?view=line&gp=PXX_POP6074

Département du Morbihan. *Keroman, la cité du poisson depuis 90 ans*. Archives du Morbihan Un service du département [en ligne]. Consulté le 11.01.2018 sur : <https://archives.morbihan.fr/voyagez-dans-le-temps/keroman-la-cite-du-poisson-depuis-90-ans/>

Département du Morbihan. *Presse ancienne*. Archives du Morbihan Un service du Département [en ligne]. Consulté le 12.11.2017 sur : <https://recherche.archives.morbihan.fr/archive/recherche/presse/n:21>

Géoconfluences. *Arts dormants/arts traînants*. Géoconfluences ressources de géographie pour les enseignants [en ligne]. Juillet 2014. Consulté le 24.06.2020 sur : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/arts-dormants-arts-trainants>

Géoconfluences. *Bassins, zones (d'emploi, de vie, etc)*. Géoconfluences ressources de géographie pour les enseignants [en ligne]. Octobre 2015. Consulté le 18.05.2020 sur : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/bassins-zones-demploi-de-vie-etc>

Grésillon Étienne & Bertrand Sajaloli, E. *Lire les rapports entre humains, nature et divin dans l'exemple du catholicisme*. Géoconfluences ressources de géographie pour les enseignants [en ligne]. 18 octobre 2016. Consulté le 25.02.2019 sur : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-thematiques/fait-religieux-et-construction-de-l-espace/articles-scientifiques/rapports-humains-et-nature-ecosystemes-catholiques>

INPN (Inventaire National du patrimoine naturel). *L'inventaire ZNIEFF*. INPN [en ligne]. Consulté le 03.02.2018 sur : <https://inpn.mnhn.fr/programme/inventaire-znieff/presentation>

INSEE. *Développement durable*. INSEE [en ligne]. 13 octobre 2016. Consulté le 01.10.2020 sur : <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1644>

INSEE. *Zone d'emploi*. INSEE [en ligne]. 13 octobre 2016. Consulté le 27.05.2020 sur : <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1361>

L'Antenne. *Les ports français en 2019*. L'antenne Les transports au quotidien [en ligne]. Consulté le 03.12.2019 sur : https://www.lantenne.com/Les-ports-francais-en-2018_a14374.html

Lorient Agglomération. *Lorient La Base continue d'investir pour la course au large*. Lorient Agglomération [en ligne]. 24 janvier 2019. Consulté le 03.12.2019 sur : <https://www.lorient-agglo.bzh/actualites/toutes-les-actualites/actualite/news/lorient-la-base-continue-dinvestir-pour-la-course-au-large/>

Lorient Agglomération. *Natura 2000*. Lorient Agglomération [en ligne]. Consulté le 03.12.2019 sur : <https://www.lorient-agglo.bzh/en-actions/natura-2000/>

Lorient Agglomération. *Pôle course au large*. Lorient Agglomération [en ligne]. Consulté le 03.12.2019 sur : <https://www.lorient-agglo.bzh/a-vivre/nautisme/pole-course-au-large/>

Lorient Port Center. *La construction navale : diversification et restructuration*. Lorient Port Center [en ligne]. Consulté le 14.10.2019 sur : <https://www.lorientportcenter.com/activites-maritimes/construction-reparation-navale>

Lorient Port Center. *La filière nautique : un pôle référence au niveau européen*. Lorient Port Center [en ligne]. Consulté le 20.10.2019 sur : <https://www.lorientportcenter.com/activites-maritimes/nautisme>

Lorient Port Center. *Port de commerce*. Lorient Port Center [en ligne]. Consulté le 14.10.2019 sur : <https://www.lorientportcenter.com/activites-maritimes/commerce>

LPO BRETAGNE. Societe.com [en ligne]. Consulté le 30.06.2020 sur : <https://www.societe.com/societe/lpo-bretagne-529562134.html>

Métropole et Ville de Brest. *La lutte contre la prolifération des goélands*. Brest.fr MÉTROPOLE & VILLE [en ligne]. Consulté le 12.08.2020 sur <https://www.brest.fr/vivre-ensemble-a-tous-ages/tranquillite-et-prevention/la-lutte-contre-la-proliferation-des-goelands-2012.html>

Montpellier Méditerranée Métropole. Mémonum Bibliothèque numérique patrimoniale Montpellier3M [en ligne]. Consulté le 27.03.2018 sur : <https://memonum-mediatheques.montpellier3m.fr/>

Office de tourisme. *L'hébergement touristique*. Sète cité maritime de caractère [en ligne]. Consulté le 20.11.2019 sur : <https://www.tourisme-sete.com/observatoire-tourisme-hotels-hotellerie.html>

ONU. *Actualités 2,5 milliards de personnes de plus habiteront dans les villes d'ici 2050*. Nations Unies Département des affaires économiques et sociales [en ligne]. 16 mai 2018. Consulté le 13.10.2019 sur : <https://www.un.org/development/desa/fr/news/population/2018-world-urbanization-prospects.html>

Ouest-France. Archives [en ligne]. Consulté le 14.10.2017 sur : <https://abonnement.ouest-france.fr/numerique/124098114>

Pics anti mouettes et goélands. [en ligne]. Consulté le 23.05.2019 sur : <https://www.produit-antinuisible.com/840-pics-anti-mouettes-et-goelands>

Port de Sète Sud de France. *La flotte*. Port de Sète Sud de France UN PORT UNE RÉGION LE MONDE [en ligne]. Consulté le 21/01/2018 sur : <http://www.sete.port.fr/fr/peche/la-creee/la-flotte>

Port de Sète Sud de France. *Pôle véhicules neufs*. Port de Sète Sud de France UN PORT UNE RÉGION LE MONDE [en ligne]. Consulté le 21/01/2018 sur : <http://www.sete.port.fr/fr/commerce/trafics-et-fileres/pole-vehicules-neufs>

Port de Sète Sud de France. *Un peu d'Histoire*. Port de Sète Sud de France UN PORT UE RÉGION LE MONDE [en ligne]. Consulté le 18.08.2020 sur : <http://www.sete.port.fr/fr/le-port/un-peu-dhistoire>

Préfet du Morbihan. *Règlement sanitaire départemental du Morbihan-2008*. Préfet du Morbihan Les services de l'Etat dans le Morbihan [en ligne]. Consulté le 05.02.2019 sur : <https://www.morbihan.gouv.fr/Publications/Publications-des-services/Reglement-sanitaire-departemental-du-Morbihan-2008>

Région Occitanie Pyrénées-Méditerranée. *Ressources La médiathèque numérique culturelle*. PATRIMOINES en OCCITANIE [en ligne]. Consulté le 04.02.2018 sur : <https://ressourcespatrimoines.laregion.fr/>

République française. Datagouv.fr [en ligne]. Consulté le 22.07.2019 sur : <https://www.data.gouv.fr/en/datasets/sites-dinteret-communautaire-sic-natura-2000/>

République Française. Légifrance Le service public de la diffusion du droit [en ligne]. Consulté le 18.02.2018 sur : <https://www.legifrance.gouv.fr/>

SEM Lorient Keroman. *Petite pêche, pêche côtière ou pêche hauturière ?* LORIENT PORT DE PECHE DE KEROMAN [en ligne]. Consulté le 01.06.2020 sur : <http://www.keroman.fr/Petite-peche-peche-co.12616.0.html>

Service communication de la ville de Sète. *La pointe courte*. Ville de Sète [en ligne]. Consulté le 15/08/2020 sur : <https://www.tourisme-sete.com/la-pointe-courte-sete.html>

SMBT. *Valoriser les activités maritimes Le port de Sète*. Syndicat Mixte du bassin de Thau, Thau un avenir responsable [en ligne]. Consulté le 21/01/2018 sur : <https://www.smbt.fr/content/le-port-de-s%C3%A8te>

SMBT. *Valoriser les activités maritimes Pêche*. Syndicat Mixte du bassin de Thau, Thau un avenir responsable [en ligne]. Consulté le 21/01/2018 sur : <https://www.smbt.fr/content/p%C3%aache>

UQAM. *L'étude du goéland sous tous ses angles*. Étude du comportement du goéland à bec cerclé en milieu urbain et périurbain dans une perspective de gestion intégrée [en ligne]. Consulté le 14.10.2019 sur : <http://goeland.uqam.ca/index.php/fr>

Vannes Golfe Habitat. [en ligne]. Consulté le 02.06.2018 sur : http://www.vgh.fr/upload/affiche_mobilisation_generale_vgh_contre_les_mouettes_et_goelands.jpg

Ville de Calais. *Calais ville propre*. Calais.fr [en ligne]. Consulté le 06.06.2018 sur : <https://www.calais.fr/fr/Ville-de-Calais/la-mairie/environnement/proprete-espaces-publics/5cb889af72e7e5207080ae0e/calais-ville-propre>

Ville de Dunkerque. *Goélands et mouettes, une présence à maîtriser ensemble*. Dunkerque [en ligne]. Consulté le 15.06.2018 sur : <https://www.ville-dunkerque.fr/vie-quotidienne/goelands-et-mouettes-une-presence-a-maitriser-ensemble/>

Ville de Lorient. *Enclos du port – Le projet*. Ville de Lorient [en ligne]. Consulté le 14.06.2018 sur : <https://www.lorient.bzh/territoire/grands-projets-urbains/enclos-du-port-peristyle/>

Ville de Lorient. *Archives et patrimoine, ville d'art et d'histoire*. Patrimoine.lorient.bzh [en ligne]. Consulté le 25.01.2018 sur : <https://patrimoine.lorient.bzh/histoire/>

Ville du Havre. *Animaux en ville Goélands*. Ville du Havre [en ligne]. Consulté le 30.06.2020 sur : <https://www.lehavre.fr/pratique/goelands>

Ville de Rimouski. *Programme de contrôle des goélands*. Ville de Rimouski [en ligne]. Consulté le 17.02.2018 sur : <https://rimouski.ca/rubrique/programme-de-contrôle-des-goelands>

Voler librement, le rêve de toujours. Dirisolar.com [en ligne]. Consulté le 21/11/2019 sur : http://dirisolar.com/Dirisolar/voler_librement.html

Table des annexes

Annexe 1 : Organigramme et calendrier du programme de recherche

Annexe 2 : Article du journal Havre Libre du vendredi 25 novembre 1983 concernant les premières plaintes apparues au Havre

Annexe 3 : Articles de journaux concernant les « attaques » de goéland au Royaume-Uni

Annexe 4 : Tielle de Sète

Annexe 5 : Les principales caractéristiques de la ville de Lorient et de Sète

Annexe 6 : Article de journaux concernant le goéland du centre-ville de Lorient

Annexe 7 : Extraits de tableaux Excel utilisés comme grille d'analyse

Annexe 8 : Histogramme de l'ensemble des représentations du goéland recueillies pendant l'enquête de terrain

Annexe 9 : Les représentations du goéland recueillies à Lorient et à Sète

Annexe 10 : Photographie d'une girouette posée sur un bateau pour empêcher les goélands de se poser

Annexe 11 : Récapitulatif de quelques caractéristiques sociologiques des habitants cités par un nom fictif dans le manuscrit

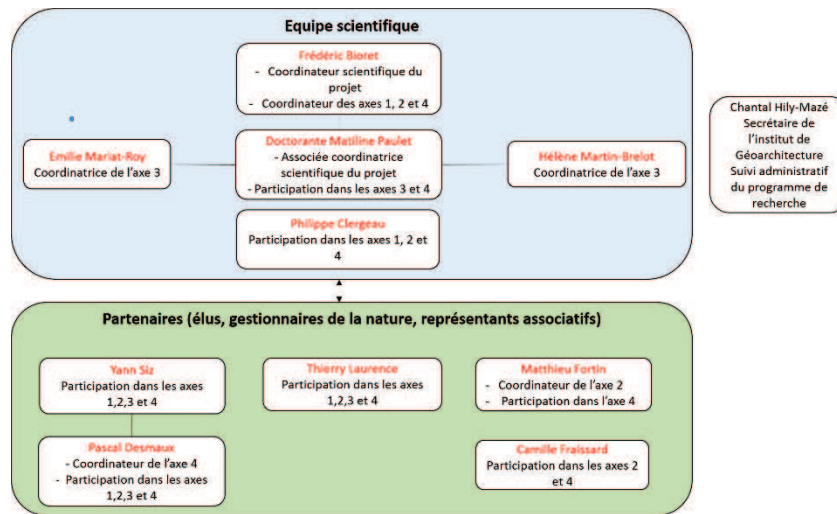
Annexe 12 : Article de journal évoquant l'amende qu'a eu un habitant pour avoir tué un goéland

Annexe 13 : Tableau récapitulatif des caractéristiques du discours de chaque catégorie d'enquêtés et de sa relation avec les goélands

Annexe 14 : Histogramme des représentations du goéland pour chaque catégorie d'enquêtés

Annexe 15 : Principales différences constatées entre les connaissances scientifiques et les savoirs empiriques de certains enquêtés sur les goélands

Annexe 1 : Organigramme et calendrier du programme de recherche « des goélands dans les villes du littoral français : vers une gestion intégrée, raisonnée et participative de l’oiseau ».



	2017			2018				2019				2020																								
	9	10	11	12	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	1	2	3	4	5	6	7	8												
AXE 1 : Aménagements urbains et dispositifs de gestion	Inventaire												Réalisation du recueil de données																							
AXE 2 : Les dynamiques de populations des goélands argentés et leucophées en France et sur les territoires d'études	Collecte des données	Réalisation du recueil de données																																		
AXE 3 : Les représentations sociales des habitants concernant les goélands dans les territoires d'études	Enquête ethnographique de terrain												Analyse des résultats																							
AXE 4 : Eléments de réponses pour une gestion raisonnée et intégrée de l'oiseau en ville													Compilation, confrontation, analyse des résultats de l'axe 1, 2 et 3												Réflexion, proposition de réponses pour une nouvelle gestion											
													Mise en œuvre des solutions apportées par le travail de recherche du programme																							
	2017			2018				2019				2020																								
	9	10	11	12	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	1	2	3	4	5	6	7	8												

Réunion 1 : Lancement du projet avec l'ensemble des partenaires du projet et rappel des missions et des objectifs de chacun

Réunion 2 : Bilan de l'axe 2 et préparation de l'axe 3 (préparation de l'enquête ethnographique et construction des entretiens)

Réunion 3 : Présentation des premiers résultats dans chacune des villes et réflexion

Réunions

Réunion 4 : Présentation des résultats du programme de recherche et réflexion collective avec l'ensemble des partenaires pour la mise en œuvre des solutions

Réunion 5 : Lancement et mise en œuvre des propositions de solutions apportées par le programme de recherche

Le programme a commencé un peu plus tard de ce qui a été prévu initialement du fait d'une lenteur des procédures administratifs pour avoir le financement. Au lieu de septembre 2017, il a commencé en février 2018.

HAVRE LIBRE DE VENDREDI 25 NOVEMBRE 1983

Vos gueules... les goélands !

Décidément, rien ne va plus dans notre paisible cité maritime. Voilà, que tombé du ciel, un oiseau de malheur trouble le sommeil de certains de nos concitoyens. Comme si les infernaux concerts de klaxon n'y suffisaient plus ! Ces coupables, ce sont ces magnifiques oiseaux de mer que sont les goélands argentés, et qui jusqu'à maintenant n'avaient inspiré que les poètes et les peintres du littoral. Leur cri, c'est bien sûr leurs cris stridents qui, jadis, nous rappelaient seulement la proche présence de l'immensité maritime. Car, le sachiez-vous, nous habitons au bord de la mer, une mer où paradoxe de la nature, vivent des oiseaux !

Mais trop c'est trop. Ce sont maintenant près de quarante couples (1) de ces animaux qui ont décidé impudemment de s'installer en ville. Chez nous, Mais l'homme, qui a toujours su préserver ses intérêts et défendre son territoire avec la plus âpre fermeté n'en restera pas là. Il allait faire quelque chose et en premier lieu saisir les instances publiques susceptibles de remédier à ce « fléau ».

À la demande des plaignants, une réunion publique d'information et de discussion ayant pour thème « les goélands argentés en centre-ville » s'est tenue, jeudi dernier au Muséum d'Histoire Naturelle, place du Vieux-Marché. Assistaient à cette réunion les représentants des différentes parties prenantes, M. Fouillard, adjoint au maire chargé entre autres des problèmes liés à la pollution ; le commandant Le Breton des sapeurs-pompiers du Havre ; M. Vincent, naturaliste au Muséum du Havre, M. Beteylle, représentant le Groupe d'ornithologie normand ; M. Migot, du Centre de recherche sur la biologie des populations d'oiseaux du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris ; les représentants d'associations de protections de la nature et bien sûr les plaignants.

Au cours de cette réunion, chacun put exposer son point de vue, confronter ses opinions et émettre des propositions d'action face à ce « problème ». De cette discussion, il ressortait qu'effectivement depuis quelques années, on assiste à un progrès de la colonisation du centre ville par ces oiseaux. Quelques quartiers sont particulièrement touchés : la rue Jules-Lescène et les environs de la place du Châliou, le boulevard de Strasbourg, les avenues René-Coty et Foch, et la rue d'Ingouville. Ces nouveaux « squatters », doués d'un sens de l'opportunité hors du commun, ne semblent plus vouloir nicher sur les creux de nos falaises, pourtant si jolies. Et c'est ici que se situe le véritable problème.

Ces oiseaux ne pensent qu'à remplir leur estomac et ma foi, ils ont jugé que la ville présentait à cet égard certains avantages. Les alléchantes décharges de détritiques, le pain complaisamment distribué par quelques inconscients, amoureux de la nature, sont pour eux, autant de cadeaux de la providence.

Malgré tout, le comportement plutôt opportuniste de ces oiseaux n'est pas nouveau. Ce qui a changé, c'est la ville qui, dans sa demesure, a favorisé l'implantation de nouveaux sites de reproduction toujours à cause de la stratégie facile de nourrissage du goéland, et de son aisance à s'adapter à l'environnement.

Voilà ! De cet état de fait, il ressort qu'un certain nombre de personnes ont décidé de prendre en main la destinée de ces oiseaux, par une concertation étroite entre les différentes parties concernées,

bien sûr, dans un premier temps, il n'est pas question de les supprimer purement et simplement mais divers dispositifs ont été mis en lumière pour tenter de freiner l'implantation des goélands en milieu urbain. Il fut notamment évoqué le fil ou le grillage, interdisant l'accès sur les toits et terrasses. Un procédé qui présente un inconvénient majeur dans la mesure où l'oiseau cherchera à nicher ailleurs. Certains de ces petits malins se servent même des ficelles pour confectionner leur nid. L'on pense alors à ces appareils imitant le cri des oiseaux de proie ou les appels de détresse des goélands. Là encore cette méthode par effarouchement ne marche qu'un temps jusqu'au moment où les oiseaux comprennent qu'ils n'ont rien à craindre. D'ailleurs en Seine-Maritime, il n'existe plus de prédateur de cette espèce. Derniers recours, l'introduction d'un véritable rapace genre faucon pellerin, dans leur milieu. Cette dernière possibilité s'avère elle aussi très précaire dans la mesure où il est très difficile de se procurer un tel oiseau. En outre, il n'est pas assuré qu'un rapace puisse évoluer avec succès au cœur d'une ville.

Cette dernière possibilité devait d'ailleurs laisser perplexe un représentant d'une association colombophile, craignant pour la vie de ses protégés...

Les goélands argentés étaient donc mis au pluri de notre société, leur cri laconiquement jugé comme une nuisance sonore au même titre que les incessantes pétarades qui nous assaillent quotidiennement. Au fait, ça sent un peu trop l'ode dans notre région, ne trouvez-vous pas ?

Bruno SOYER


Article n°1 : article issu de Franceinfotv.fr

Attaques de goélands dans le sud-est de l'Angleterre : "J'avais du sang sur la tête, j'ai eu très peur"

Les dernières semaines, les oiseaux marins ont blessé plusieurs personnes et tué des animaux domestiques. FranceTV info a recueilli des témoignages d'habitants, de victimes et de spécialistes.



Des goélands sur la plage de Brighton (Royaume-Uni), le 9 août 2015. (GILYN KIRK / AFP)

 **Elise Lambert**
France 13600015

Mé a joué à 13600015 (00:57)
publié le 13/08/2015 à 00:57

725

PARTAGES



Partager



Twitter



Partager



Envoyer

Ce ne sont pas Les oiseaux d'Alfred Hitchcock, mais ça commence à y ressembler. Depuis un mois, plusieurs cas d'attaques de goélands sur des promeneurs et des animaux domestiques préoccupent le comité de Curatorial, dans le sud-ouest de l'Angleterre (Royaume-Uni). La confusion est telle que le Premier ministre, David Cameron, a appelé à un débat national sur la question, fin juillet. FranceTV info a recueilli les témoignages de personnes concernées par la situation.

Une retraitée, un enfant, un chien et une tortue attaqués

Le 18 juillet, Sue Atkinson, une retraitée britannique de 66 ans, est en train de promener son chien, dans la petite ville d'Heiston, lorsqu'elle se fait attaquer par un goéland : "J'ai senti quelque chose arriver sur ma tête à toute allure, explique-t-elle à FranceTV info, je me suis aperçu que c'était un goéland. Il s'est éloigné puis est revenu me piquer le dessus de la tête. J'avais du sang sur la tête, j'ai eu très peur !" La retraitée se précipite chez



RECIT: "J'ai senti quelque chose à votre tête", le 18 juillet 2015, le nuit du le photo de Lorne, Louise Dignat, a été arrêté.



Fautes n'arrivait, confidences, blagues de cul, toutes les Moutons, une au début ultime.



elle et prévient ses voisins, qui la conduisent à l'hôpital. Après quelques points de suture, elle rentre à la maison, abasourdie par ce qu'elle vient de vivre. "Je n'avais pas de nourriture sur moi, j'ai marché à côté d'un poubier, la mère m'a sans doute attrapé pour défendre son petit."

Cornish pensioner rushed to hospital following seagull attack <http://t.co/yKDLU5u7Cr> pic.twitter.com/UeU0EdY3T

— Bath Chronicle (@BathChron) 24 Juillet 2015

Woman attacked by seagull shows head wound – video

More Environment videos



Fake nests fight real threat of extinction for the shy albatross



Terry the green sea turtle practises for release by swimming with



Our wild brown lands: 'We've hit rock bottom'



Wild elephant attacks vehicles in China

— news / nat

(vidéo en anglais)

Sue Atkison n'est pas la première "victime" des goélands. La veille, un enfant de 4 ans, James Bryce, a été attaqué alors qu'il mangeait un feuilleté à la saucisse à Saint Yves, également dans le comté de Cornouailles. La famille était en train de prendre son déjeuner lorsque l'oiseau s'est rué sur l'enfant pour lui voler son repas, mordant son doigt par la même occasion, relate [The Cornish man](#).

Deux jours auparavant, Roo, un chien de race yorkshire, a été tué dans le jardin de ses propriétaires, près de Newquay. Âgé de 8 ans, il a été attaqué à la tête et est mort de ses blessures. "Mon fils était avec Roo dans le jardin quand je l'ai entendu crier que le chien saignait, raconte Emily Vincent, la propriétaire du chien, sur [Telegraph](#) (en anglais). Il y avait du sang partout. C'était comme une scène de meurtre."



Page 2

— selfie liker (@MOOMISM) 1 Août 2015

En écho à cette frénésie médiatique, certaines villes de Cornouailles adoptent des dispositions pour prévenir les attaques. Ainsi, la commune de Truro repeint certains de ses lampadaires avec une peinture "anti-goélands" dont les reflets dissuadent les oiseaux de s'y poser. A Saint Yves, on hisse des drapeaux multicolores autour du port pour faire fuir les oiseaux agressifs.

Interrogé par la [BBC](#), David Cameron propose d'organiser un grand débat sur la question : "A la lecture des journaux ce matin, et vu l'agressivité des goélands, il est clair que nous avons un problème." Cependant, la situation n'est pas facile à résoudre. Le goéland argenté est en effet [une espèce protégée](#) dans le pays depuis 1981.

En cause : la pollution et la raréfaction des poissons

La population des goélands argentés a été réduite de moitié depuis les années 1970. Une étude menée entre 1969 et 1970 a comptabilisé 343 586 couples de goélands au Royaume-Uni. En 2000, ils ne sont plus que 149 177, explique la [BBC](#).

"A cause de la pollution dans les ports, de la diminution du nombre de poissons dans les mers et des maladies, les goélands disparaissent, explique Tony Whitehead, membre de RSPB (Royal society for the protection

es de goélands dans le sud-est de l'Angleterre : "J'avais du sang ...

of birds), contacté par francetv info. C'est pour ça qu'ils sont de plus en plus nombreux à rechercher de la nourriture dans les villes, à faire les poubelles et à installer leurs nids sur les toits des habitations."

Les villes de la côte de Cornouailles en ont l'habitude : la plupart ont installé des panneaux près des plages pour déconseiller aux promeneurs de nourrir les oiseaux.

Page 3

Le lendemain, une tortue domestique meurt après l'attaque d'un goéland à Likseard, à 60 kilomètres de Newquay : "Les goélands ont retourné la tortue et lui ont donné des coups de bec, comme Jane Byrne, la propriétaire, à la BBC. Nul ne connaît d'autres victimes ?"

VII
pr
fin

Le goéland, nouvel "ennemi public numéro 1"

Après ces attaques, les tabloïds britanniques se sont emparés de ces histoires pour en faire leurs gros titres, quitte à verser dans l'exagération. Le 23 juillet, le Daily Star titre : "Des goélands abusent souvent les immigrants à distance" ; le Mail raconte des témoignages de la ville de Whitehaven, située plus au Nord, dans le comté de Cumbria, où l'on qualifie les oiseaux

7

Attaques de goélands dans le sud-est de l'Angleterre : "J'avais du sang ..." <https://www.francetvinfo.fr/mor>

"l'ennemi public numéro 1" et de "rats volants". Le Telegraph évoque quant à lui un goéland européen "agressif", photographié en train de dévorer un agneau. Même le très sérieux quotidien Times évoque l'histoire des "goélands tueurs".



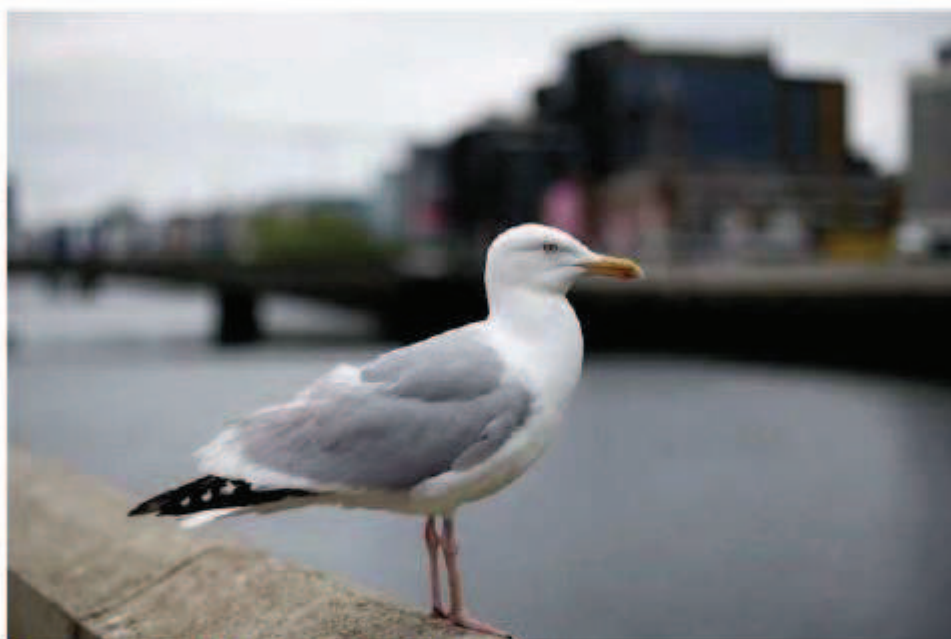
Page
4

Article n°2 : Article issu de Paris Match (journal numérique)

Enlevé par un goéland, le chihuahua Gizmo reste introuvable

Paris Match | Publié le 24/07/2019 à 12h19 | Mis à jour le 24/07/2019 à 12h23

[La Rédaction](#)



Un goéland (image d'illustration). REUTERS/Max Rossi

×Close

Un chihuahua est toujours porté disparu en Angleterre après avoir été enlevé par un goéland dimanche.

L'avis de recherche pour Gizmo n'a toujours rien donné. Dimanche, le chihuahua de 4 ans se trouvait dans le jardin de ses maîtres lorsqu'il a été emporté par un goéland à Paignton, dans le sud-ouest de l'Angleterre. «Mon compagnon se trouvait dans le jardin, en train d'étendre le linge, lorsqu'il a vu le goéland plonger. Il a pris Gizmo tellement loin qu'on ne pouvait plus le voir, a expliqué sa maîtresse Becca Hill au ["Devon Live"](#). Je ne sais pas s'il a été lâché quelque part ni où il se trouve maintenant».

Annexe 4 : Tielle de Sète

Article publié le 20 Mar 19 à 14:30 sur https://actu.fr/economie/sete-la-tielle-en-route-pour-lindication-geographique-protegee_23419729.html

Sète : la tielle en route pour l'Indication géographique protégée

C'est en 1937 qu'Adrienne Virduci fut la première à commercialiser la tielle, ce plat du pauvre né aux confluences de la Méditerranée dans des familles de pêcheurs italiens, installés à Sète.



Tielles de Sète

C'est en 1937 qu'Adrienne Virduci fut la première à commercialiser la tielle, ce plat du pauvre né aux confluences de la Méditerranée dans des familles de pêcheurs italiens, installés à Sète. Depuis trois générations, la qualité et l'authenticité de la tielle sétoise ont ainsi été respectées. C'est pour préserver cette tradition culinaire que les artisans locaux ont engagé une démarche d'obtention de l'Indication géographique protégée, l'IGP.

Ce mardi, François Commeinhes, maire de Sète, et Christian Dassé, président de l'APGS, l'Association pour la promotion de la gastronomie sétoise ont présenté aux médias de la capitale la démarche de labellisation IGP Tielle de Sète

Engagée depuis 2014 par une communauté d'artisans et d'industriels du bassin de Thau, cette démarche, placée sous la gouvernance de l'Association pour la promotion de la gastronomie

sétoise est activement soutenue par la Ville. Un dossier en cours qui devrait prochainement aboutir pour préserver cette institution de la gastronomie locale.

Un grand pas en avant

Pour rappel, en septembre 2014, l'APGS organise la 1^{ère} Fête de la Tielle de Sète pour favoriser la cohésion de ses membres et commencer à financer la démarche. Un succès total qui réunit plus de 2000 visiteurs, consommateurs de tielles. Depuis, organisée chaque année, la Fête de la Tielle de Sète est devenue un événement incontournable des festivités locales et attire toujours davantage d'amateurs.

En mai 2016, dans le cadre de l'avancement de la démarche IGP Tielle de Sète initiée par le président de la CCI de Sète, et par le président de l'APGS, Christian Dassé, une rencontre sur deux sites de production de tielles a eu lieu avec l'antenne régionale de l'INAO, avant la validation du Cahier des Charges IGP Tielle de Sète.

Première IGP du genre

En 2017, la commission permanente du Comité national des Indications Géographiques Protégées s'est réunie et a donné son accord pour le lancement de l'instruction du dossier.

Un avis favorable a été donné pour la nomination d'une commission d'enquête. Le dossier est en cours et devrait aboutir prochainement. « *Ce serait formidable pour les tiellistes du bassin de Thau et à priori ce serait la première IGP du genre, c'est à dire pour un produit alimentaire transformé* », a commenté Christian Dassé.

À suivre.

Annexe 5 : Les principales caractéristiques de la ville de Lorient et de Sète

	Lorient	Sète
Situation géographique		
Position géographique	Au fond d'une rade à l'embouchure de deux fleuves	Position quasi-insulaire
Superficie (km ²)	17,42	24
Facade maritime (km)	12	15
Climat	Climat tempéré de type océanique	Climat méditerranéen
Marqueur du paysage de la ville	La rade	Le Mont Saint-Clair, l'Étang de Thau
Histoire		
Naissance de la ville	1666	1666
Raison de sa naissance	Construction d'un port de commerce de la Compagnie des Indes	Construction d'un port de commerce et d'exportation pour les produits du Languedoc
Période de prospérité de la ville	XVIII ^e siècle	XIX ^e siècle
Base de sa prospérité au cours de son histoire	Commerce de la Compagnie des Indes, charbon, pêche	Commerce du vin et activité importante de tonnellerie
Date de construction du port de commerce	1666	1666
Date de construction du port de pêche	1927	1666
Autre élément important de son histoire	Ville détruite à plus de 90 % par la seconde guerre mondiale	Forte immigration de pêcheurs italiens et espagnol

Les principales caractéristiques géographiques et historiques de la ville de Lorient et de Sète

	Lorient	Sète
Caractéristique socio-économique		
Position de la ville dans l'agglomération	Ville centre	Ville centre
Nombre d'habitants	58 135	43 229
Évolution de la population	En baisse et récemment en stagnation Vieillesse de la population	En augmentation Vieillesse de la population
Densité de population (km ² /hab)	3 269,4	1 785,60
Part des habitants les plus représentés aujourd'hui	15-29 ans	60-74 ans
CSP la plus représentée	Retraité	Retraité
Taux de chômage (%)	19,4	21,6
Au niveau de l'emploi, les trois premières CSP les plus représentées	Employés, professions intermédiaires, ouvriers	Employés, professions intermédiaires, ouvriers
Les principaux secteurs d'emploi de la ville	secteur des services, du commerce et du transport, l'administration publique, de l'enseignement, de la santé et de l'action sociale	secteur des services, du commerce et du transport, l'administration publique, de l'enseignement, de la santé et de l'action sociale
Part des ménages imposés (%)	43	41
Taux de pauvreté (%)	20	24
Population la plus touchée par la pauvreté	moins de 30 ans	moins de 30 ans
Caractéristique des logements		
Taux de résidences principales (%)	88	70,2
Pourcentage de logements sociaux	Fort	Faible
Taux d'appartements (%)	73,7	81,2
Rythme de logements par année	Moyen	Fort

Les principales caractéristiques sociodémographiques et urbanistiques de la ville de Lorient et de Sète

	Lorient	Sète
Port de commerce		
Tonnes de marchandises traitées annuellement	2 449 688	4 000 000
Nombre de marchandises traitées annuellement en millions	entre 2,5 et 3	3
Classement sur le territoire	2 ^{ème} port de commerce en termes de tonnes de trafic en Bretagne 18 ^{ème} au plan national en termes de tonnes de trafic	10 ^{ème} au plan national en termes de tonnes de trafic
Nombre de croisiéristes fréquentant le port en 2014	5 000	150 000
Port de pêche		
Classement sur le territoire	1 ^{er} en termes de valeurs et 1 ^{er} en termes de tonnage au plan national	1 ^{er} en termes de valeurs et de tonnage au niveau de la Méditerranée 20 ^{ème} en termes de valeurs et 21 ^{ème} en termes de tonnage au plan national
Nombre de tonnes traitées	80 000	2 377
Chiffres d'affaire du port	84,6 millions	Pas d'informations
Nombre de bateaux appartenant à la flotille de la ville	130	60
Tourisme		
Nombre d'Hotels	16	15
Nombre de chambre en hôtel	486	506
Nombre de camping	0	1
Nombre de places de lits dans les autres hébergements collectifs (chambre d'hôtes, village vacances)	180	1 087

Les principaux secteurs économiques des villes de Lorient et de Sète

	Lorient	Sète
Espèce concernée	Goéland argenté	Goéland leucopnée
Nombre de goélands au premier comptage	1 550-2 280	400-501
Nombre de couple de goélands au dernier comptage	1 408-1 632 (port de pêche)	462-557
Evolution du nombre de goélands	En stagnation, voire en baisse	En stagnation
Dispositif existant	Stérilisation des oeufs Observatoire des goélands urbains Animation dans les écoles	Stérilisation des oeufs
Année de la première de campagne de stérilisation	2001	2009

La gestion du goéland à Lorient et à Sète

Caractéristiques historiques, géographiques, sociologiques et économiques semblables entre la ville de Lorient et de Sète	Caractéristiques historiques, géographiques, sociologiques et économiques différentes entre la ville de Lorient et de Sète
<ul style="list-style-type: none"> -Villes construites à la même époque et dans le même contexte historique -Histoires des villes liées à la mer et développement des villes à partir de leur port -Villes moyennes et villes-centres de leurs agglomérations -Fortes densités d'habitants au km² -Populations assez pauvres et âgées par rapport à la moyenne nationale -Même particularités de l'emploi -Communes résidentielles -Environnements naturels remarquables -Économies actuelles tournées vers la mer et liées à leurs ports (commerce, pêche, plaisance) 	<ul style="list-style-type: none"> -Urbanisme de Lorient marqué par la Seconde Guerre mondiale -Population sétoise un peu plus âgée que celle de Lorient -Augmentation de la population sétoise ces dernières années -Ville de Sète plus touristique que celle de Lorient -Cadre naturel différent (rade à Lorient, et étang, lido, position quasi insulaire à Sète) -Climat différent : océanique à Lorient et méditerranéen à Sète -Port de pêche plus récent à Lorient qu'à Sète -Port de pêche plus industriel à Lorient qu'à Sète -Localisation différente des ports de pêche : port au centre-ville à Sète/port situé à l'extérieur du centre-ville de Lorient -Au niveau national : port de pêche plus important en termes de valeur et de tonnage à Lorient qu'à Sète -Au niveau national : port de commerce plus important en termes de tonnes de marchandises traitées annuellement à Sète qu'à Lorient

Tableau récapitulatif concernant les ressemblances et les différences historiques, géographiques, sociologiques et économiques entre la ville de Lorient et de Sète

Article n°1 : Article sur CNEWS.fr publié le 27/12/2012

C NEWS L'Actu Le Direct Le Top Le Replay

MORBIHAN

UN GOÉLAND MÉCHANT SEME LA PEUR A LORIENT

Par CNEWS - Mis à jour le 27/12/2012 à 12:40
Publié le 27/12/2012 à 12:19



Un goéland méchant agresse les passants de Lorient[CC / TwicePix]

On est encore loin des Oiseaux d'Hitchcock. Pourtant, les habitants et les promeneurs du centre-ville de Lorient se méfient depuis quelques jours. La raison de leur angoisse ? Les méfaits d'un goéland agressif.

C'est le quotidien Ouest-France qui fait état de cette psychose toute relative. Dernière victime en date du volatile : une jeune femme qui mangeait un sandwich dans le centre du port breton. Littéralement agressée par l'oiseau marin, elle s'est sentie bousculée avant de recevoir des coups de bec sur la joue.

Ce n'est pas la première fois que le goéland de Lorient commet un tel forfait. Un commerçant local a repéré son manège. Tous les matins, aux alentours de 11h 30, il vient se poster sur un panneau ou une voiture pour attendre sa proie. L'année dernière, déjà, il s'était fait connaître en déroband le... chichi d'un plaisancier.

Selon des spécialistes de l'ornithologie, contactés par Ouest France, le goéland se serait trop habitué à la présence humaine. la seule façon de lui redonner un comportement normal consisterait à l'enfermer avec des congénères sauvages avant de le relâcher dans la nature.

Insolite. Un goéland agressif dans le centre-ville de Lorient

Modifié le 27/09/2013 à 02:48

Ecouter



Facebook

Twitter

Google+

Mail

Lire le journal numérique

De nombreux témoignages attestent de la présence d'un goéland particulièrement agressif dans le centre-ville de Lorient. Le vorace volatile pique sur les sandwiches, viennoiseries et même chichis...

« Comme si on me bousculait »

« J'ai sorti mon sandwich de son papier, j'étais prête à le croquer. J'ai alors senti un choc, comme si on me bousculait par derrière. C'est là que j'ai vu le goéland et senti ses coups de bec sur ma joue... » L'aventure qui est arrivée il y a quelques jours à cette jeune femme, rue Nayel, dans le centre-ville de Lorient, n'est pas un cas isolé. Loin de là.

Chaque matin vers 11 h 30

Un commerçant du secteur confirme « la présence, chaque matin vers 11 h 30, d'un gros goéland. Il se pose sur un panneau et une voiture et attend sa proie... » L'an dernier, le volatile a même été surpris en train de voler un chichi à la fête foraine...

Quelle solution ?

« C'est certainement un animal qui a été nourri dans un endroit précis et qui a perdu la peur de l'homme, analyse Didier Masci, responsable du centre de soins pour animaux sauvages « Volée de piafs », à Languidic.

Le spécialiste préconise, pour cela, de le récupérer et de le placer dans une volière avec d'autres oiseaux de son espèce puis de le relâcher. « Il serait obligé de se débrouiller, de chasser... »

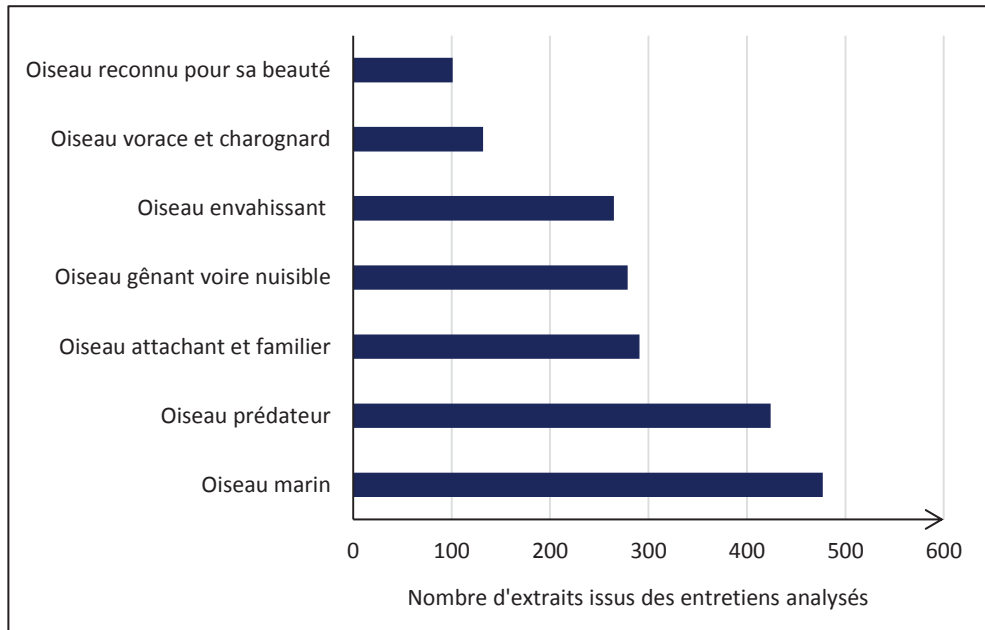
Tags Lorient

Annexe 7 : Extraits de tableaux Excel utilisés comme grille d'analyse

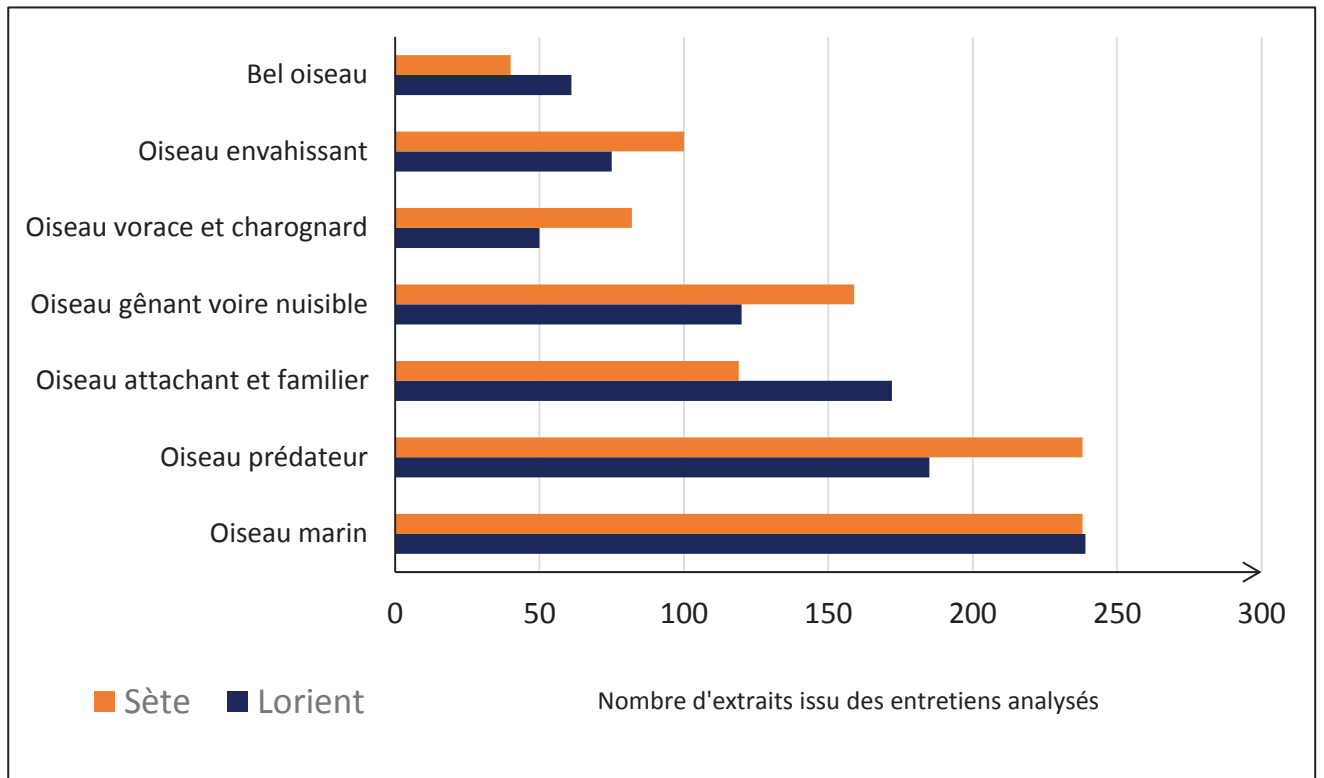
Nom de la personne	Appel Mairie ?	Vision des animaux, de la nature	Nids sur leur habitation (au moins une fois)	Expérience avec goéland	Moyens mis en place contre goéland	1ere image	Autre animal comparé au goéland ?
x	oui	elle a l'air d'aimer les oiseaux	oui	nid sur toit, goéland est rentré dans une crépine en haut de	rapace et vorace	plé, choucas	
x	oui	elle parait aimer et défend	non	nées au dessus, pêche avec amis, sauvet	mer, océan, yeux d'or, opportuniste, attachant	moineau, rat (dans l'imaginaire collectif), ren	
x	non	aime les animaux, aime obéir	non	nourrisse goéland, sauvetage goéland	côte, goéland sur la mer ou le port, cri	chat, chien, pigeon, tourterelle, écreuil, rat	
x	non	"gout pour le biotope en gé	non	ramassage des poussins sur le port de pe	rien	ours, renard, rat, hirondelle, cigogne, gyptaete	
x	oui	elle aime et elle dit qu'elle	non	petite fille qui a eu peur d'un goéland, no	rien	pigeon, rat, canards, coq, poule, vache avec g	
x	oui	elle se dit très nature	oui	nid sur toit, attaque	2 balais	Aucun laucun animal ne lui rappelle l'agressi	
x	oui	la femme dit qu'elle aime	oui	petit fille qui communique avec le goéland	rien	chien, plé, pigeon, rat, renard, sanglier	
x	oui	semble aimer	oui	petit fils qui communique avec le goéland	rien	pigeon	
x	oui	parait aimer	oui	oui (mie câline)	rien	pigeon	
x	oui	parait aimer	oui	nid sur toit, petits tombés dans le jardin d	rien	pigeon	
x	oui	aime et défend les animaux	non	nid sur toit, observation glélan, vu goéland	rien	pigeon	
x	oui	ne ferait jamais de mal à un	oui	nourrisse, sauvetage goélands sur le po	couleur blanc et gris avec bec jaune	pigeon	
x	oui	ne ferait jamais de mal à un	oui	goéland au dessus de son toit, goéland pi	vacances	pigeon, renard, ours, frelon asiatique, punais	
x	oui		oui	nid sur toit, goéland chez sa maman	oiseau destructeur et dangereux pour l'Hom	rat, ours	
x	oui		oui	nid sur toit	rien	rat	
x	oui		oui	nid sur toit	tuyau d'aérosage, cf image négative	pigeon de Paris, rat	

	P	AF	AG	AH	AI	AJ	AK	AL	AM	AN	AO	AP	AQ	AR	AS
4	Goéland toujours été en ville ?	oui	les goélands sur le toit	oui	oui	oui	oui	oui	service hygiène	non	non	mairie est ju	Que les habitants de la vi	lorsque j'explique le K3 à Lorient	Evocation des goélands de la décharge de Listel
5		oui	il a changé il y a	nourriture, te	négative	oui	oui	oui	stérilisation permise depuis	oui	non	elle ne voit p	positive	non	non
6		oui	il s'urbanise, mo	changement d	négative	non	non	oui	monté sur les toits et piquer les œufs, goéland protégé p	oui	oui	comprendre p	positive	oui	non
7		non	adaptation de l'o	nourriture en	négative	non	non	non	campagne de neutralisation qui	oui	non	voit moins d	ne voit pas ce qu'on peut non	non	non
8		non	il se rapproche d	chercher nour	négative	oui	oui	oui	Avant traitement internet	oui	non	il dit que la "	meilleure gestion des pou	non	non
9		oui	ils s'habituent à	de plus en plu	négative	oui	non	non	stérilisation, société privé qui non	oui	non	car il y a plu	aucune idée positive	non	non
10		oui	de plus en plus c	moins de pois	négative	oui et non	oui	non	ils envoient des gens pour stér	oui et non	oui	stérilisation rien faire car l'homme fai	plus de nour positive	non	non
11		oui et non	entrée dans la vi	nourriture en	négative	oui	oui	oui	dossier géré par l'ass	non	non	il trouve que	plus de nour positive	non	non
12		oui	plus agressif, plu	plus peur de	négative	oui	oui	oui	intervient que si journal de St	oui et non	oui	pas très cla	protégée dor	non	non
13		oui	se nourrisse da	ville sale	négative	oui	oui	oui	service qui s'occupe de la stérilisation des	oui	oui	résultats de la stérilisation pas toujour	dur de dire c	non	non
14		oui	il y en avait moir	pas d'idées	négative	non	non	oui	stérilisation des presse	oui	oui	faire en sorte	positive	non	non
15		je ne sais pas.	il dit qu'il n'a pas assez d'anné	négative et p	négative	oui	oui	oui	stérilisation par appel mairie	oui	non	car la mairie	chasser le g	oui	oui
16		non	moins de bats	négative	négative	non	non	non	stérilisation œufs	non	non	on fait que d	que les goélands ne soient	oui	oui
17		non	oiseau devienne	site propice à	négative et positive	non	non	non	stérilisation - enlever le nid ;	oui et non	oui	il a pas eu d	leur réserver positive	non	non
18		oui	ils viennent en	plus de pois	négative	oui	oui	oui	produit pour détruire les œuf	oui et non	oui	ils oublient	elle n'a pas positive	non	non
19		oui	ils mangent dans	pas assez de	négative	oui	oui	oui	amende de 130 euros à ceux qui	oui	oui	permet d'em	que personne ne leur don	oui	oui

Annexe 8 : Histogramme de l'ensemble des représentations du goéland recueillies pendant l'enquête de terrain



Annexe 9 : Les représentations du goéland recueillies à Lorient et à Sète



Annexe 10 : Photographie d'une girouette posée sur un bateau pour empêcher les oiseaux de se poser



Annexe 11 : Récapitulatif de quelques caractéristiques sociologiques des habitants cités par un nom fictif dans le manuscrit

	Paul	Marie	Jérôme	Charlotte	Jean	Jacques	Matthieu
Catégorie d'enquêtés	Défenseur	Défenseuse	Défenseur	Nourrisseuse	Nourrisseur	Nourrisseur	Nourrisseur
Ville de résidence	Hennebont	Ploemeur	Lorient	Sète	Sète	Lorient	Lorient
Âge	60-70 ans	40-50 ans	60-70 ans	40-50 ans	50-60 ans	60-70 ans	60-70 ans
CSP	Employé	Employé	Employé	Non renseignée	Cadre et profession intellectuelle supérieure	Cadre et profession intellectuelle supérieure	Employé
Origine	Extérieur à la Bretagne	Bretagne	Bretagne	Occitanie	Occitanie	Bretagne	Bretagne
Quartier de résidence			Merville	Château Vert	Mont Saint-Clair	Le Manio-Kervaric	Zone du port de pêche
Vit en maison/ en appartement	Maison	Maison	Maison	Maison	Maison	Appartement	Appartement
Nombre d'années vécues dans la ville	30	Longtemps	50	40	40	Non renseigné	10
Présence de nids sur son toit	Non	Non	Non	Oui	Non	Oui	Non
Appel mairie à propos des goélands	Non	Oui	Non	Non	Non	Non	Non

Annexe 12 : Article de journal évoquant l'amende qu'a eu un habitant pour avoir tué un goéland

Un retraité condamné pour avoir tué un goéland voleur de frites

Un tribunal britannique a condamné le bourreau de l'oiseau à payer une amende de 875 euros pour cruauté envers les animaux, relate le « Daily Mail ».

Par Le Point.fr

Modifié le 19/03/2019 à 06:27 - Publié le 18/03/2019 à 23:31 | Le Point.fr



La scène s'était déroulée sous les yeux horrifiés de plusieurs passants : certains enfants, sous le choc, s'étaient mis à pleurer.

© Philippe Roy / Philippe Roy / Aurimages

Au Royaume-Uni, les goélands sont protégés par une loi de 1981 : il est interdit de les tuer. Ce que devait ignorer John L., un retraité britannique qui s'est acharné sur l'un de ces oiseaux en juillet 2018 à Weston-super-Mare, une station balnéaire du sud-ouest de l'Angleterre. Selon le Daily Mail, le tort du goéland aurait été de lui avoir volé ses frites, qui étaient alors tombées par terre.

Pris de colère, le retraité avait saisi l'oiseau par les pattes, avant de le projeter contre un mur. La scène s'était déroulée sous les yeux horrifiés de plusieurs passants. Le journal britannique assure que certains enfants, sous le choc, s'étaient mis à pleurer.

« C'est de la vermine »

Face aux protestations d'une mère, le bourreau de l'oiseau aurait rétorqué : « C'est de la vermine. Vous devriez enseigner à vos enfants ce que c'est la vermine », explique au *Daily Mail* Rachel Beer, employée d'une confiserie, qui a assisté à la scène. Cette dernière va prendre des photos du goéland. « Je lui ai dit : *Pourquoi avez-vous fait cela ?* Il a juste haussé les épaules et s'est éloigné », raconte-t-elle concernant le retraité.

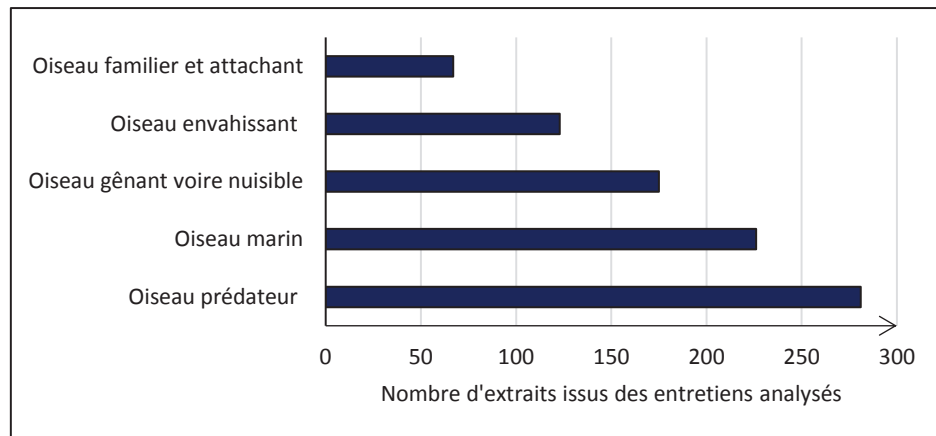
Ces clichés ont été envoyés à la Royal Society for the Prevention of Cruelty to Animals, une association de protection des animaux, qui a décidé de porter plainte contre John L : emmené par un passant chez un vétérinaire, l'oiseau est mort après plusieurs heures d'agonie. S'il a nié les faits qui lui ont été reprochés, John L. a été condamné à une amende de 750 livres, soit environ 875 euros, pour cruauté envers les animaux.

Article disponible sur : https://www.lepoint.fr/societe/un-retraite-condamne-pour-avoir-tue-un-goeland-voleur-de-frites-18-03-2019-2302150_23.php

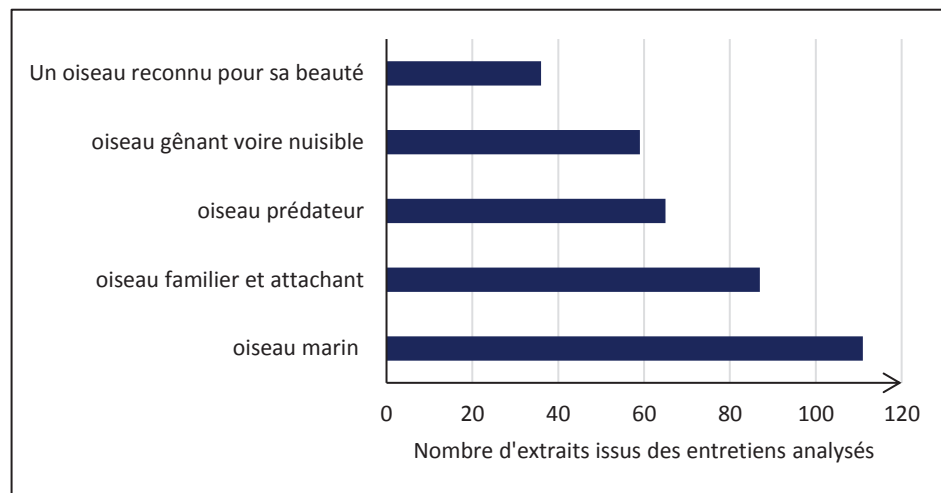
Annexe 13 : Tableau récapitulatif des caractéristiques du discours de chaque catégorie d'enquêtés et de sa relation avec les goélands

	Plaignants	Sympathisants	Naturalistes	Défenseurs	Nourrisseurs	Indifférents
Caractéristique de la relation entre l'Homme et le goéland						
Type d'interaction	Négative	Positive	Positive	Positive	Positive	Neutre
Engagement de l'habitant dans la relation	Moyenne ou forte	Faible	Moyenne	Forte	Forte	Faible
Goéland acteur de la relation	Oui	Non	Non	Non	Oui	Non
Relation symétrique ou asymétrique	Interaction symétrique	Interaction symétrique	Interaction symétrique	Interaction asymétrique	Interaction symétrique	Interaction symétrique
Seuil de tolérance à l'oiseau	Bas	Haut	Haut	Haut	Haut	Haut
Représentation d'un oiseau qui a changé de comportement	Oui	Oui	Non	Oui et non	Oui	Non
Acceptation du changement de comportement de l'oiseau	Non	Oui		Oui	Oui	
Représentation du goéland et de l'Homme						
Représentation positive ou négative du goéland	Négative	Positive	Positive	Positive	Positive	Neutre
Considération du goéland en terme d'individu ou d'espèce	Individu et espèce	Espèce	Espèce	Individu	Individu	Espèce
Place que tient le goéland en ville par rapport à l'humain	Adversaire	Cohabitant, Nature	Victime	Victime	Compagnon Protégé	Nature
Représentation de l'Homme	Positive	Positive et négative	Négative	Négative	Négative	Positive
Caractéristique du discours						
Opposition structurante et qui domine leurs répts	Nature/ville	Naturel/artificiel	Sauvage/domestique	Pas d'opposition dominante	Sauvage/domestique	Nature/culture
Type de discours	Anthropocentré	Anthropocentré	Ecocentré	Zoocentré et anthropocentré	Zoocentré et anthropocentré	Anthropocentré

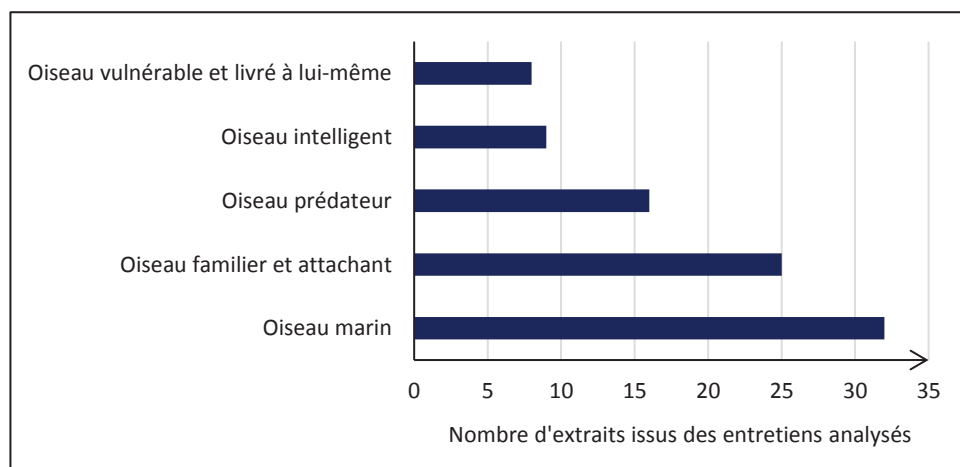
Annexe 14 : Histogramme des représentations du goéland pour chaque catégorie d'enquêtés



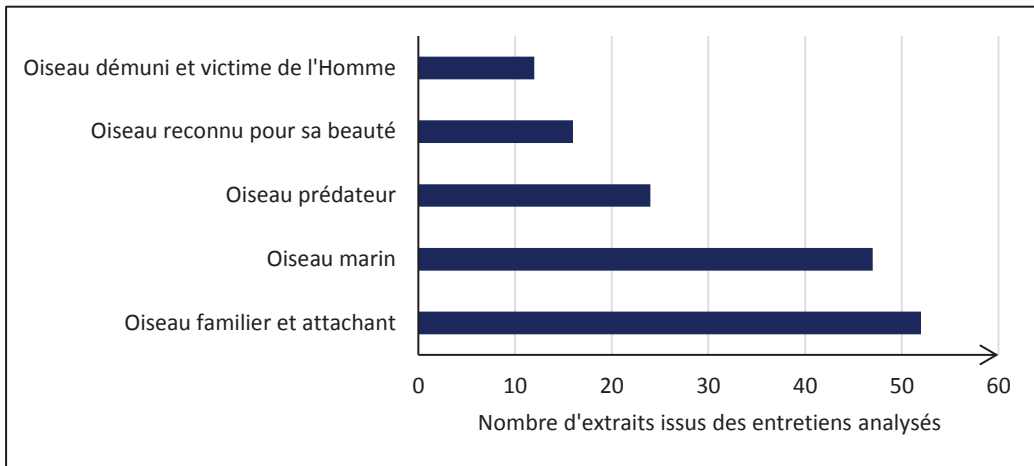
Les principales représentations du goéland des plaignants



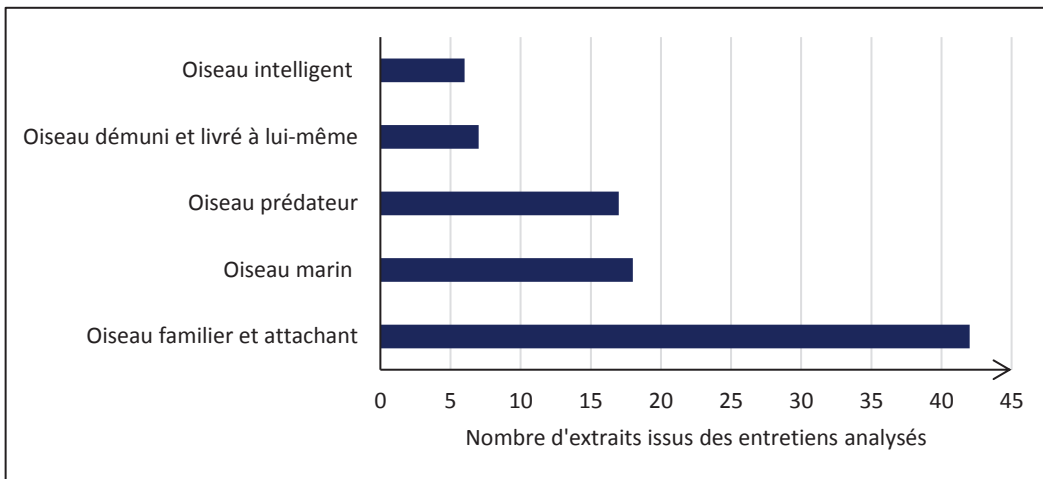
Les principales représentations du goéland des sympathisants



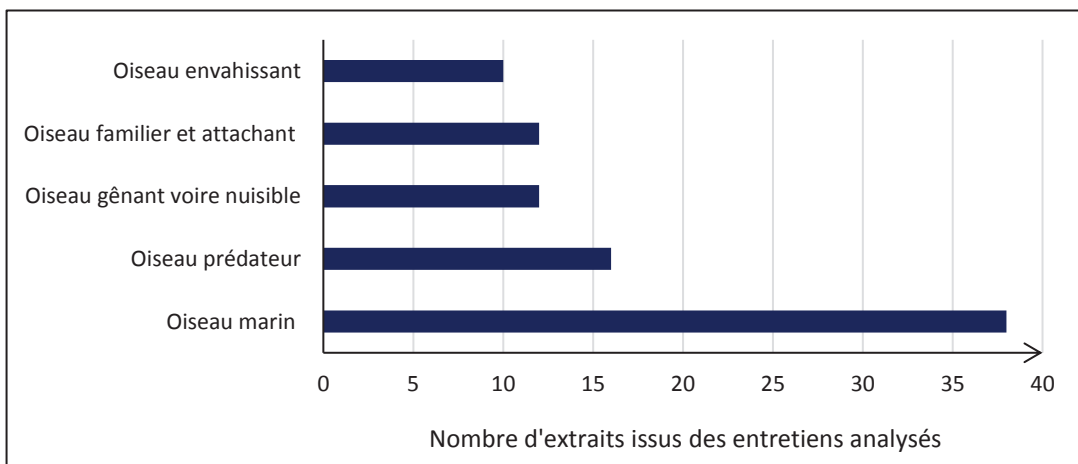
Les principales représentations du goéland des naturalistes



Les principales représentations du goéland des défenseurs



Les principales représentations du goéland des nourrisseurs



Les principales représentations du goéland des indifférents

Annexe 15 : Principales différences constatées entre les connaissances scientifiques et les savoirs empiriques de certains enquêtés sur les goélands

	Connaissances scientifiques	Connaissances des enquêtés
Durée de vie du goéland	Autour de 30 ans	Autour de 15 ans
Fonction de la tache rouge sur le bec du goéland	Nourrissage des poussins et des jeunes goélands	Fonction souvent non connue
Couleur de l'œil	Entre le jaune et le vert	Bleu
Régime alimentaire	Omnivore, opportuniste	Piscivore
Comportement alimentaire	Charognard, anthropophile	Prédateur et charognard
Sites d'alimentation des goélands urbains	Milieux urbains et milieux marins (à part pour quelques spécialistes qui se nourrissent qu'en ville)	Seulement dans les milieux urbains (ordures ménagères, poubelles, pigeon et passereaux des villes)
Manière dont le goéland procède pour attraper les poissons en mer	Il récupère les poissons à la surface morts ou vivants	Il plonge en profondeur et chasse les poissons
Comportement de défense	Comportement d'intimidation, le goéland attaque rarement les humains	Dangereux et agressif envers l'humain. Le goéland attaque les humains.
Comportement de reproduction	Ponte entre avril et juillet, un à trois œufs par an	L'animal pond des œufs en permanence, toute l'année et à un rythme élevé
Évolution ces dernières décennies de l'effectif de la population de goélands en France	Diminution de l'effectif global des populations en France	Augmentation de l'effectif global des populations en France
Raisons pour lesquelles les goélands ont quitté leur milieu naturel	Écofragmentation des habitats naturels du goéland, étalement urbain, compétition avec d'autres espèces de goélands dans les milieux naturels, fermeture des décharges	Moins de nourriture dans les milieux naturels et littoraux, fermeture des décharges
Raisons pour lesquelles les goélands viennent en ville	Pour la nourriture, pour les sites de nidification. La ville offre aussi aux goélands une protection contre certains de leurs prédateurs	Pour la nourriture

Outre ce tableau, la méconnaissance du goéland s'aperçoit par la confusion que font certains enquêtés entre la mouette et le goéland. Beaucoup d'habitants confondent effectivement les deux espèces et ne distinguent pas leurs différences morphologiques. Un Sétois nous a d'ailleurs

déclaré que la mouette était la femelle du goéland. De plus, à part les naturalistes, peu d'enquêtés savent identifier les différentes espèces de goéland.

Table des figures

Figure 1 : Exemples d'éléments historiques marquant les relations entre les Hommes et la nature en ville du XVII ^e à nos jours	30
Figure 2 : Goéland argenté.....	49
Figure 3 : Goéland leucophée	49
Figure 4 : Répartition des goélands argentés en France (Cadiou et al., 2014)	50
Figure 5 : Répartition des goélands leucophées en France (Cadiou et al., 2014)	50
Figure 6 : Goéland adulte et ses poussins sur le port de Lorient (2018).....	51
Figure 7 : Jeune goéland avec un plumage noir et blanc (2018).....	52
Figure 8 : Récapitulatif du calendrier du goéland argenté.....	53
Figure 9 : Évolution des effectifs de goélands argentés nicheurs en France entre 1955 et 2012 (Abolivier et al., 2019)	55
Figure 10 : Évolution des effectifs de goélands leucophée nicheurs en France de 1920 à 2012 (Abolivier et al., 2019)	56
Figure 11 : Évolution des effectifs de goélands argentés (nombre de couples reproducteurs) et taux moyen d'accroissement annuel pour quelques colonies naturelles (Cadiou et al., 1997)	58
Figure 12 : Évolution des populations de goélands argentés dans les colonies naturelles et urbaines en France de 1987 à 2012 (Abolivier et al., 2019)	59
Figure 13 : Évolution des effectifs nicheurs de goélands argentés en Bretagne dans les colonies naturelles et urbaines (la part représentée par les nicheurs urbains est indiquée en pourcentage) (Cadiou et al., 2019)	59
Figure 14 : Synthèse sur les phases de dynamique des populations de goélands (les cadres rouges indiquent les actions de l'Homme qui ont influencé l'évolution des effectifs d'oiseaux)	61
Figure 15 : Évolution des effectifs reproducteurs de goélands argentés en France entre 1955 et 2012 et identification des différentes phases de dynamiques écologiques des populations (d'après Abolivier et al., 2019)	61
Figure 16 : Extrait d'un article du journal Ouest-France datant du 16/05/1979	63
Figure 17 : Bilan des opérations de contrôle des goélands en Bretagne (Cadiou & Fortin, 2010)	63
Figure 18 : Évolution des effectifs nicheurs de goéland leucophée et des laro-limicoles entre 2000 et 2015 sur les étangs palavasiens (SIEL & CEN L-R, 2017)	64
Figure 19 : Article du quotidien Ouest-France du 06/08/2017	65
Figure 20 : Évolution du nombre de villes colonisées par les goélands argentés nicheurs en France (Abolivier et al., 2019)	67
Figure 21 : Évolution du nombre de villes colonisées par les goélands leucophées nicheurs en France (Abolivier et al., 2019)	67
Figure 22 : Article du journal Ouest-France du 19-20 juin 1993 concernant la première stérilisation effectuée à Brest	72
Figure 23 : Évolution de la population nicheuse de goélands urbains à Brest de 1993 à 2017 (Cadiou et al., 2017)	74
Figure 24 : Évolution des plaintes de 1996 à 2017 enregistrées au service action sanitaire de la Mairie de Brest avant, durant ou après les campagnes de stérilisation (de 1996 à 1998, les plaintes enregistrées avant et pendant la campagne étaient regroupées sans distinction ; en 2012, les plaintes n'ont pas été enregistrées de manière systématique) (Cadiou <i>et al.</i> , 2017).....	75
Figure 25 : Faux -hibou sur l'un des bâtiments du port de Lorient.....	76
Figure 26 : Pic anti-goélands	77
Figure 27 : Fils sur les toits de la ville de Rimouski (Québec).....	77
Figure 28 : Cônes sur les toits de la ville de Rimouski (Québec).....	77

Figure 29 : Affiche de Vannes Golfe Habitat	78
Figure 30 : Affiche de la ville de Dunkerque.....	78
Figure 31 : Affiche de la ville de Calais	78
Figure 32 : Les dynamiques écologiques des populations de goélands face à la mise en lumière du « problème goéland » dans le cas du goéland argenté.....	82
Figure 33 : D'un problème de société à un problème scientifique	85
Figure 34 : D'un problème de société à une question scientifique.....	86
Figure 35 : Le positionnement théorique de la thèse	97
Figure 36 : Présentation générale de la ville de Lorient (2020)	104
Figure 37 : Présentation générale de la ville de Sète (2020).....	105
Figure 38 : Hôtel des ventes et la Tour de la découverte à Lorient au XIX ^e siècle	108
Figure 39 : Le port de Sète en 1845 et ses bateaux de pêche à la voile.....	110
Figure 40 : Le plan de la ville de Sète en 1860	111
Figure 41 : Immeubles de style haussmannien sur l'Avenue Victor (2020)	111
Figure 42 : Revenu mensuel médian en 2007 (Ville de Lorient, 2017).....	113
Figure 43 : Nombre d'emplois dans les pôles maritimes du pays de Lorient en 2016.....	114
Figure 44 : Les entreprises de l'économie maritime de 20 salariées et plus à l'échelle du pays de Lorient (Audélor, 2013)	115
Figure 45 : Évolution du nombre de croisiéristes de 2010 à 2018 (CCI Morbihan, cité par Audélor, 2019a).....	116
Figure 46 : Nombre d'emplois maritimes et part dans l'emploi total, par zone d'emploi en 2013 (INSEE Occitanie, 2017)	118
Figure 47 : Évolution du trafic de passagers (Ville de Sète, 2016)	119
Figure 48 : Théâtre de la mer (2018).....	120
Figure 49 : Zones Natura 2000 au sein de Lorient Agglomération.....	122
Figure 50 : Évolution des effectifs de couples de goélands argentés entre 1999 et 2017 (Robert, 2017)	123
Figure 51 : Le réseau Natura 2000 autour de la ville de Sète (Ville de Sète, 2016)	124
Figure 52 : Un des trois blocs de la base des sous-marins en 1942	125
Figure 53 : Les baraques de la reconstruction à Lorient	125
Figure 54 : Immeuble rue de Liège dans le centre-ville de Lorient (2020).....	126
Figure 55 : Ensemble « La Banane » à Lorient.....	126
Figure 56 : Hôtel de ville reconstruit au lendemain de la Seconde Guerre mondiale à Lorient	127
Figure 57 : Immeubles de la place Alsace Lorraine à Lorient (2020).....	127
Figure 58 : Vue de la base des sous-marins actuelle et de la cité de voile (bâtiment violet foncé sur la photo) à Lorient.....	128
Figure 59 : Quai du centre-ville de Sète (2018).....	128
Figure 60 : Le quartier haut avec son linge aux fenêtres à Sète (2018)	129
Figure 61 : Quartier de la Pointe Courte à Sète.....	129
Figure 62 : Évolution de la population de Sète du XIX ^e siècle à nos jours.....	130
Figure 63 : Évolution du pourcentage des personnes de 60 à 74 ans entre 2006 et 2012	131
Figure 64 : Évolution de la fréquentation des hôtels de 2004 à 2016	132
Figure 65 : Évolution de la population de Lorient du XIX ^e siècle à nos jours	132
Figure 66 : Inauguration du port de pêche le 17 juillet 1927	135
Figure 67 : Atelier de mareyage dans le port de Lorient (2018)	136
Figure 68 : Conserverie Groix & Nature sur le port de pêche de Lorient (2020)	136
Figure 69 : Chalutier devant la criée au port de Sète	137
Figure 70 : Panneau d'un pêcheur qui propose directement son poisson à la vente (2018).....	138

Figure 71 : Évolution du nombre de nids stérilisés pour la zone résidentielle de Lorient entre 2002 et 2017.....	141
Figure 72 : Évolution du nombre de nids stérilisés pour l'ensemble de la ville de Lorient entre 2002 et 2017.....	141
Figure 73 : Répartition des goélands argentés dans la commune de Lorient en 2012 (Fortin et al., 2013)	144
Figure 74: Colonie de goélands sur le K3 (2018).....	148
Figure 75 : Nids de goélands sur la colonie du K3 (2018)	148
Figure 76 : Sortie sur l'Observatoire des goélands avec des enfants d'une école de Lorient. Les élèves observent les oiseaux aux jumelles (2018)	148
Figure 77 : Sortie sur l'Observatoire des goélands avec des enfants d'une école de Lorient. Les élèves observent les oiseaux aux longues-vues (2018).....	148
Figure 78 : Évolution du nombre de nids stérilisés à Sète entre 2009 et 2018	150
Figure 79 : Évolution du nombre de plaintes entre 2010 et 2018 reçues par la municipalité à Sète.	151
Figure 80 : Répartition des nids comptabilisés dans la ville de Sète en 2017 (un nid = un couple de goélands) (LPO Hérault, 2017)	153
Figure 81 : Participation à la stérilisation des œufs à Sète (2018).....	177
Figure 82 : Animation sur les goélands dans une école à Lorient (2018)	177
Figure 83 : Échange avec des enfants lors d'une animation sur les goélands à Lorient (2018).....	177
Figure 84 : Sortie en mer sur un chalutier à Sète (2018)	177
Figure 85 : Nombre d'habitants interrogés en fonction de leur âge à Lorient et à Sète	181
Figure 86 : Répartition des habitants interrogés dans la ville de Lorient	182
Figure 87 : Répartition des habitants interrogés dans la ville de Sète.....	183
Figure 88 : Nombre d'enquêtés par catégorie d'habitants.....	184
Figure 89 : Acteurs institutionnels et associatifs, établissements publics ou semi-publics et entreprises privées liés directement ou indirectement à la gestion des goélands en milieu naturel et urbain	192
Figure 90 : Exemple de codage d'un propos issu d'un entretien d'un habitant de Sète	194
Figure 91 : Nombre d'articles recensés en fonction de l'année dans la presse ancienne départementale du Morbihan et de l'Hérault.....	205
Figure 92 : Occurrences du mot « goéland » par registre dans les articles issus du département du Morbihan et de l'Hérault.....	206
Figure 93 : Nombre d'articles recensés en fonction de l'année dans les archives du quotidien Ouest-France.....	209
Figure 94 : Nombre d'articles recensés en fonction de l'année dans le corpus de presse contemporaine issu de l'alerte.....	211
Figure 95 : Carte de vœux de la ville de Sète	230
Figure 96 : Ensemble des représentations recueillies concernant les goélands et ordre de leur apparition en fonction de la nidification de l'oiseau en ville	281
Figure 97 : Article du journal Ouest-France - Janvier 1986.....	289
Figure 98 : Article du journal Ouest-France du 26/02/1997	293
Figure 99 : Évolution des images véhiculées par la presse de 1840 à 2019 (les mots en rouge correspondent aux représentations qui n'ont pas été relevées dans la presse précédente étudiée) 301	
Figure 100 : L'évolution d'un « bon goéland » en un « mauvais goéland ».....	311
Figure 101 : Filet contre l'installation du goéland sur la terrasse d'un enquêté à Sète (2018)	318
Figure 102 : Lance-pierre acheté par une plaignante à Sète (2018).....	318
Figure 103 : Goélands en train d'essayer de récupérer des restes de poissons dans des caisses de mareyeurs (2018)	333

Figure 104 : Voiture recouverte de fiente sur la zone du port (2018)	334
Figure 105 : Goélands écrasés dans les rues du port de commerce (2018).....	334
Figure 106 : Journal Ouest-France du 12/07/2013	336
Figure 107 : Logo de l'association Sea Shepherd réalisé pour l'opération de sauvetage des goélands	338
Figure 108 : Décorations à base de filets fabriquées par le pêcheur de La Pointe Courte (2018)	362
Figure 109 : Les multiples attitudes des citoyens vis-à-vis de la présence du goéland en ville	365
Figure 110 : Les principales représentations du goéland des plaignants.....	368
Figure 111 : Les principales représentations du goéland des sympathisants	368
Figure 112 : Le monde des plaignants et le monde des sympathisants.....	369
Figure 113 : Magazine Municipal Lorient Mag n°315.....	405
Figure 114 : Magazine municipal Lorient Mag n°326.....	405
Figure 115 : Influence de la distribution spatiale des populations de goélands sur les représentations de l'oiseau à Lorient et à Sète	413
Figure 116 : Raisonnement de certains enquêtés pour expliquer la raison de la présence des goélands en ville	428
Figure 117 : Le goéland, indicateur de crise écologique	432
Figure 118 : Facteurs d'influences des représentations du goéland.....	434
Figure 119 : Facteurs d'influences pluriels sur les représentations : les bulles avec un contour rouge représentent les facteurs les plus susceptibles d'influencer les représentations des habitants.....	439
Figure 120 : Principes d'une gestion qui favorise des représentations positives de l'oiseau	446

Table des tableaux

Tableau 1 : Classification des différentes attitudes envers les animaux dans la société américaine d'après Stephen Kellert (1984)	38
Tableau 2 : Bilan des effectifs nicheurs de goéland argenté dans la ville de Lorient (Abolivier et al., 2019)	146
Tableau 3 : Évolution de la population de Goélands leucophées nicheurs dans la ville de Sète de 1982 à 2017 (Abolivier et al., 2019)	154
Tableau 4 : Quelques éléments différents entre la ville de Lorient et de Sète concernant leur expérience avec l'oiseau	157
Tableau 5 : Grille thématique d'entretien.....	174
Tableau 6 : Caractéristiques des différentes catégories d'habitants.....	185
Tableau 7 : Structures territoriales et associatives, établissements publics ou semi-publics et entreprises privées interrogés lors de l'enquête de terrain (il est indiqué, entre parenthèses, la fonction de la personne interrogée)	188
Tableau 8 : Surnoms donnés aux goélands dans la ville de Lorient et de Sète.....	237
Tableau 9 : Champ lexical du nuisible relevé dans les discours des enquêtés	271
Tableau 10 : Champ lexical du combat et de la guerre recueilli dans le discours des plaignants	315
Tableau 11 : Actions entreprises et dispositifs mis au point par les plaignants contre les goélands .	316
Tableau 12 : Rappel de quelques caractéristiques sociologiques des nourrisseurs rencontrés.....	356
Tableau 13 : Manière des plaignants et des sympathisants d'appréhender les nuisances et d'interpréter les comportements des goélands en ville	371
Tableau 14 : Synthèse des procédés et manière dont chaque catégorie d'enquêtés parle l'une de l'autre et se situe l'une par rapport à l'autre (les éléments soulignés correspondent à ce que les plaignants et « Les Autres » ont en commun)	384
Tableau 15 : Influence du goéland sur les représentations des citoyens (d'après André-Georges Haudricourt (1962) et Nathalie Savalois (2012)).....	416

Table des matières

Introduction générale : D'une démarche individuelle de recherche à un projet collectif et appliqué	13
Chapitre 1 : Une étude au service d'une meilleure compréhension des relations entre les citoyens et la nature	21
I. L'ÉMERGENCE D'UN NOUVEL INTERÊT DES FRANÇAIS POUR LA NATURE EN VILLE	25
1. L'histoire de la relation entre l'Homme et la nature en ville du XVIII ^e au XX ^e siècle	25
a. Du XVIII ^e au XX ^e siècle : une nature végétale et maîtrisée	25
b. La fin du XX ^e siècle et le début du XXI ^e siècle : l'émergence d'une nature institutionnalisée	27
2. Les attentes actuelles des citoyens vis-à-vis de la nature	31
a. Un désir de nature végétale et maîtrisée	31
b. Vers un rapport à la nature différencié	34
3. Un intérêt renouvelé pour le monde animal	37
a. Une nouvelle sensibilité à l'animal	37
b. En ville, un sauvage qui dérange	40
II. L'IRRUPTION D'UNE ESPÈCE SAUVAGE EN MILIEU URBAIN AU XX ^e SIECLE : LE CAS D'UN OISEAU MARIN	49
1. Le goéland : biologie, écologie et dynamique des populations	49
a. Morphologie, répartition géographique et comportements de reproduction et alimentaire ...	49
b. Les dynamiques écologiques des populations de goélands	54
2. La mise en lumière du conflit Homme/goéland et l'arrivée de l'oiseau en ville	62
a. Les prémices d'un conflit entre l'Homme et l'oiseau	62
b. L'institutionnalisation du « problème goéland »	66
3. La prise en main par les pouvoirs publics : les dispositifs de gestion du goéland en ville	70
a. Les villes du Havre et de Brest, pionnières en matière de gestion des goélands en France	70
b. Les différentes méthodes de gestion du goéland en ville : des résultats peu satisfaisants	75
III. UNE PROBLÉMATIQUE D'ORDRE SOCIAL ET SCIENTIFIQUE	83
1. D'un problème de société à une question scientifique	83
a. Un problème de société : une gestion peu satisfaisante et des plaintes des habitants	83
b. Un manque de connaissance sur les relations Homme/animal en milieu urbain	86
2. Les objectifs et hypothèses de la thèse	87
a. Des objectifs de recherche fondamentale et appliquée	87
b. Les hypothèses de recherche : des représentations à explorer	89
3. Un cadre théorique qui relève de plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales	91
Chapitre 2 : Enjeux et intérêts d'une analyse comparative de deux communes portuaires pour appréhender les relations entre les goélands et les Hommes	101

I.	DEUX TERRITOIRES COMPARABLES AVEC DES CARACTÉRISTIQUES PROPRES.....	107
1.	Lorient et Sète, deux villes qui se ressemblent	107
a.	Des villes construites à partir de leur port.....	107
b.	Deux villes aux populations sociologiquement similaires	112
c.	Des économies tournées vers la mer	113
d.	Deux villes avec des environnements remarquables.....	121
2.	Lorient et Sète, deux villes présentant des différences significatives	125
a.	Lorient, une ville marquée par l’urbanisme de la reconstruction	125
b.	Sète, une « presque île » ensoleillée de plus en plus attrayante pour une nouvelle catégorie d’habitants	130
c.	Des ports de pêche et de commerce aux spécialités marquées	134
II.	DEUX VILLES CONCERNÉES PAR L’INSTALLATION DU GOÉLAND.....	139
1.	Lorient, une ville avec une population de goélands régulée et valorisée	139
a.	Les premières installations du goéland et la prise en charge par la municipalité	139
b.	Une responsabilité de plus en plus importante de la ville de Lorient vis-à-vis de sa colonie de goélands	143
2.	Sète, une ville avec une population de goélands rapidement maîtrisée	148
a.	Une prise en charge municipale récente de la nidification du goéland en ville.....	148
b.	Une stagnation, voire une baisse du nombre de goélands à Sète	152
3.	Lorient et Sète : deux histoires avec le goéland	155
a.	Un « problème goéland » décalé historiquement	155
b.	Les spécificités de Lorient et de Sète quant à leur gestion du goéland	158
III.	L’INTÉRÊT D’UNE ANALYSE COMPARATIVE	161
1.	Lorient et Sète, deux villes avec des caractéristiques sociales, économiques et naturelles comparables	161
2.	Les spécificités de chaque ville, des indicateurs précieux pour interroger les représentations	162
3.	Une analyse comparative pour comprendre l’évolution des représentations.....	163
	Chapitre 3 : Une méthodologie de recherche axée sur les représentations des citoyens	169
I.	UNE ENQUÊTE DE TERRAIN ETHNOLOGIQUE POUR RECUEILLIR LES REPRÉSENTATIONS DES HABITANTS	173
1.	La conduite de l’enquête ethnologique de terrain	173
a.	L’entretien, le face-à-face avec les enquêtés.....	173
b.	Vivre et observer le quotidien des habitants	175
2.	Description des enquêtés	180
a.	Des habitants avec des profils sociologiques variés.....	180
b.	Des acteurs issus des collectivités territoriales, d’établissements publics ou privés, et d’associations naturalistes.....	186

II.	L'ANALYSE DES DONNÉES RECUEILLIES SUR LE TERRAIN.....	193
1.	L'analyse des entretiens et le travail d'écriture.....	193
a.	La transcription et le codage.....	193
b.	Comprendre le sens des propos, interpréter les entretiens puis écrire.....	195
2.	Se positionner par rapport au terrain, comprendre et dépasser les difficultés de la méthodologie utilisée.....	197
a.	La subjectivité du chercheur, un biais à contrôler.....	198
b.	La place de l'enquêté, le souci du dictaphone et les autres outils mobilisés.....	199
III.	UNE RECHERCHE DOCUMENTAIRE POUR COMPRENDRE LES IMAGES VÉHICULÉES SUR LES GOÉLANDS.....	203
1.	Une recherche dans la presse ancienne départementale.....	203
a.	Comprendre les représentations passées du goéland.....	203
b.	Les caractéristiques des journaux et articles analysés.....	205
2.	Une recherche dans la presse contemporaine.....	207
a.	Comprendre le « problème goéland » et les images véhiculées.....	207
b.	Comprendre l'influence de la presse contemporaine sur les représentations des habitants...	209
3.	Une recherche dans les ouvrages littéraires.....	211
	Chapitre 4 : Évolution des représentations : d'un bel oiseau marin à un oiseau prédateur, envahissant et gênant	219
I.	LE GOÉLAND, UN BEL OISEAU MARIN FAMILIER À L'HABITANT.....	223
1.	Un oiseau unanimement marin.....	223
a.	Le goéland, un oiseau associé au milieu marin.....	223
b.	Une représentation rattachée à un univers maritime.....	225
c.	Une représentation à laquelle tiennent les habitants.....	228
2.	Un oiseau familier et attachant.....	230
a.	Une histoire commune entre l'Homme et l'oiseau.....	230
b.	Un oiseau qui a développé des comportements et des sentiments humains.....	233
c.	Un oiseau attachant.....	237
3.	Un oiseau reconnu pour sa beauté.....	240
a.	Des couleurs et une prestance appréciées.....	240
b.	Le vol du goéland, un pouvoir qui fascine les humains.....	243
c.	Une beauté « située ».....	245
II.	LE GOÉLAND, UN OISEAU QUI A CHANGÉ SELON LES CITADINS.....	251
1.	Un oiseau à l'allure de prédateur.....	251
a.	Un oiseau imposant avec un bec et un vol de rapace.....	251
b.	Un oiseau au comportement de prédateur.....	253
c.	Un oiseau qui fait peur aux habitants.....	256

2.	Un oiseau envahissant.....	259
a.	Des goélands jugés trop nombreux en ville	259
b.	Des goélands qui occupent l'espace des Hommes	261
c.	Un statut de protection de l'oiseau qui ne fait pas consensus	263
3.	Un oiseau de plus en plus gênant, voire nuisible	264
a.	Un oiseau causant du tort aux citoyens.....	265
b.	Un oiseau « effronté » et « incivique ».....	269
c.	Un oiseau jugé nuisible par des habitants.....	271
4.	Un charognard urbain et vorace.....	274
a.	Un oiseau au comportement alimentaire de charognard.....	274
b.	Un charognard sale et vorace	277
c.	Un statut de sauvage remis en cause	279
III.	DES RECHERCHES DOCUMENTAIRES QUI TÉMOIGNENT D'UNE ÉVOLUTION DES REPRÉSENTATIONS DU GOÉLAND ET D'UN LIEN ENTRE LES IMAGES VÉHICULÉES PAR LA PRESSE ET LES REPRÉSENTATIONS RECUEILLIES SUR LE TERRAIN	283
1.	Des représentations actuelles qui rejoignent les images véhiculées par la presse ancienne....	283
a.	Un oiseau éternellement blanc et marin, à la fois prédateur et charognard.....	283
b.	Des différences révélatrices d'une évolution des représentations	287
2.	Une incidence non négligeable de la presse contemporaine sur les représentations de l'oiseau recueillies pendant l'enquête	288
a.	Entre 1960 et 2000 : la « fabrication » d'un oiseau gênant, envahissant et agressif	288
b.	Entre 2013 et 2019 : l'émergence d'un nouveau regard sur la nidification du goéland en ville 295	
3.	Un décalage entre les images véhiculées par les ouvrages littéraires et les représentations recueillies au cours de l'enquête.....	302

**Chapitre 5 : Des Hommes et des mondes : analyse de la position qu'occupe chaque catégorie
d'enquêtés par rapport à l'oiseau et par rapport aux autres habitants.....** 307

I.	UNE DIVERSITÉ DE RELATIONS ENTRE L'HOMME ET L'OISEAU RÉVÉLATRICE D'UN RAPPORT AU MONDE DIFFERENCIÉ	311
1.	Un oiseau rejeté par les plaignants	311
a.	Une évolution des comportements de l'oiseau non acceptée	311
b.	Une relation entre l'Homme et l'animal « inutile » et « dangereuse »	313
c.	Des habitants qui agissent contre les goélands	315
2.	Un oiseau accepté par les sympathisants et les naturalistes	320
a.	Un oiseau apprécié en ville	320
b.	Des nuisances qui n'affectent pas les habitants	324
c.	Les particularités des naturalistes	327
3.	Des goélands protégés par des défenseurs.....	332

a.	Le port de Lorient : un contexte propice à une défense de l’oiseau	332
b.	Une préoccupation pour la souffrance animale	340
c.	Une vision pessimiste des Hommes et du monde dans lequel ils vivent.....	343
4.	Le goéland, compagnon des nourrisseurs.....	345
a.	L’origine du nourrissage et son évolution en une relation intime	345
b.	L’oiseau du nourrisseur, un goéland pas comme les autres	350
c.	Un groupe diversifié d’habitants animés par un même besoin de sociabilité	353
5.	L’indifférence de certains habitants.....	356
a.	Une apparente neutralité de l’habitant vis-à-vis du goéland.....	356
b.	Une indifférence qui dévoile une résignation.....	359
c.	Le cas particulier de la relation du pêcheur à l’oiseau	361
II.	DES HABITANTS QUI PRENNENT POSITION DANS LE MONDE	367
1.	Les mondes séparés des plaignants et des sympathisants	367
a.	Une apparente ressemblance des discours et des représentations de l’oiseau.....	367
b.	Des habitants engagés différemment avec l’oiseau et le monde qui les entoure.....	370
2.	Des plaignants contre « Les Autres »	374
a.	Des plaignants et des nuisances discrédités.....	375
b.	À Sète, des plaignants associés à des « gens d’ailleurs » et des « faux sétois ».....	378
c.	Des plaignants qui stigmatisent	380
d.	Des mondes qui demandent à s’écouter.....	383
3.	Des nourrisseurs stigmatisés	385
a.	Ce que disent les citoyens sur les nourrisseurs	385
b.	Des nourrisseurs qui adoptent différentes postures vis-à-vis des critiques	387
	Chapitre 6 : Des représentations du goéland influencées par plusieurs facteurs et révélatrices d’un mal-être	393
I.	APPROCHE DYNAMIQUE DES REPRÉSENTATIONS : DES RELATIONS ENTRE L’HOMME ET L’OISEAU S’INSCRIVANT DANS UN TERRITOIRE ET UN ANIMAL PARTICIPANT PLEINEMENT À LA CONSTRUCTION DES REPRÉSENTATIONS.....	397
1.	Des modes d’habiter et de cohabiter avec le goéland inscrits dans des territoires.....	397
a.	Un cadre naturel et urbain influençant les relations entre les goélands et les habitants.....	397
b.	Des représentations du goéland liées à l’histoire de la ville et à celle du port de pêche.....	399
c.	Un profil sociologique et une tradition naturaliste participant au rapport des citoyens avec les goélands.....	401
2.	Le rôle des dispositifs de gestion de l’oiseau dans la construction des représentations.....	403
a.	Les conséquences du dispositif de stérilisation des œufs et de sa communication sur les représentations des citoyens	403
b.	Des modes de gestions susceptibles de transformer le rapport au goéland en ville	406

c.	Des lois qui marginalisent ceux qui nourrissent les goélands	409
3.	Le rôle de l’oiseau dans la construction des représentations	412
a.	La distribution spatiale des populations de goéland dans la ville et l’influence sur les représentations	412
b.	Des représentations influencées par l’installation récente des goélands en milieu urbain et par leurs comportements en ville	414
II.	LE GOÉLAND EN VILLE, UN RÉVÉLATEUR DE MAL-ÊTRE ET DE CHANGEMENT SOCIÉTAL ET ENVIRONNEMENTAL	417
1.	Un goéland révélateur de mal-être social	417
a.	Un rapport négatif de certains enquêtés à leur lieu de vie	417
b.	L’oiseau, un révélateur d’une crise des représentations de la ville	422
2.	Le goéland en ville, symptôme d’une société et d’une planète qui se dégradent	424
a.	Une société humaine vivement critiquée	424
b.	Le goéland, un indicateur de la crise écologique	429
	Conclusion : S’inspirer des diverses « manières de faire » avec l’oiseau afin d’engager une cohabitation durable entre les citadins et les goélands	437
	Bibliographie	455
	Sitographie	477
	Table des annexes	483
	Annexe 1 : Organigramme et calendrier du programme de recherche « des goélands dans les villes du littoral français : vers une gestion intégrée, raisonnée et participative de l’oiseau ».	485
	Annexe 2 : Article du journal Havre Libre du vendredi 25 novembre 1983 concernant les premières plaintes apparues au Havre	487
	Annexe 3 : Articles de journaux concernant les « attaques » de goéland au Royaume-Uni	489
	Annexe 4 : Tielle de Sète	493
	Annexe 5 : Les principales caractéristiques de la ville de Lorient et de Sète	495
	Annexe 6 : Article de journaux concernant le goéland du centre-ville de Lorient	499
	Annexe 7 : Extraits de tableaux Excel utilisés comme grille d’analyse	501
	Annexe 8 : Histogramme de l’ensemble des représentations du goéland recueillies pendant l’enquête de terrain	503
	Annexe 9 : Les représentations du goéland recueillies à Lorient et à Sète	505
	Annexe 10 : Photographie d’une girouette posée sur un bateau pour empêcher les oiseaux de se poser	507
	Annexe 11 : Récapitulatif de quelques caractéristiques sociologiques des habitants cités par un nom fictif dans le manuscrit	509
	Annexe 12 : Article de journal évoquant l’amende qu’a eu un habitant pour avoir tué un goéland	511
	Annexe 13 : Tableau récapitulatif des caractéristiques du discours de chaque catégorie d’enquêtés et de sa relation avec les goélands	513

Annexe 14 : Histogramme des représentations du goéland pour chaque catégorie d'enquêtés..	515
Annexe 15 : Principales différences constatées entre les connaissances scientifiques et les savoirs empiriques de certains enquêtés sur les goélands	517
Table des figures	519
Table des tableaux	523

Titre : Des oiseaux marins en ville : analyse comparée en milieu portuaire des représentations du goéland (*Larus argentatus*, *Larus michahellis*) en lien avec l'évolution des dynamiques écologiques des populations

Mots clés : ville, représentation, goéland, France, anthropologie

Résumé : La nidification du goéland (*Larus argentatus*, *Larus michahellis*) dans les villes françaises a commencé dans les années 1970. Depuis plusieurs décennies, les services municipaux reçoivent des plaintes de citoyens qui se disent « gênés » par la présence de ces oiseaux qui occasionnent des nuisances (bruit, salissures ...). Des dispositifs de gestion de l'oiseau en ville ont été mis en place dans les années 1990. La thèse étudie les représentations sociales des goélands et leurs évolutions dans le cadre d'une analyse comparative entre deux villes littorales et portuaires. Il s'agit de comprendre comment les territoires, les dynamiques des populations de goéland et les dispositifs de gestion participent de la construction du regard que portent les habitants sur ces oiseaux. La méthodologie mobilisée consiste en une enquête ethnologique et une recherche documentaire dans la presse ancienne, contemporaine et dans les ouvrages littéraires. Les résultats révèlent qu'il existe une diversité de relations entre l'Homme et les goélands en ville (défenseurs, nourrisseurs, plaignants...). Par ailleurs, l'analyse dévoile que les représentations des habitants ont évolué depuis l'installation du goéland en ville: d'un bel oiseau marin, il est devenu un oiseau agressif, envahissant et gênant. Ce sont principalement les dynamiques écologiques des populations de goélands et la presse contemporaine qui ont participé de la construction de ces représentations. Enfin, l'oiseau cristallise la peur des citoyens face à un monde qui change et où ils se reconnaissent plus. Il est un indicateur d'une crise écologique ressentie sensiblement à hauteur d'Homme et vécue localement en contexte urbain.

Title : Seabirds in the city : comparative analysis gull's (*Larus argentatus*, *Larus michahellis*) representations in a port environment in relation to the evolution of the ecological dynamics of their populations

Keywords : city, representation, gull, France, anthropology

Abstract : Gull (*Larus argentatus*, *Larus michahellis*) nesting in French cities started in the 1970s. Since then, municipal services constantly receive complaints from inhabitants who are annoyed by the presence of these birds which cause nuisance (noise, dirt...). In several cities, birds managing systems were set up in the 1990s. The thesis studies the social representations of gulls and their evolutions as part of a comparative analysis between two coastal towns and ports. It is a question of understanding how territories, seagull population dynamics and management systems participate in the construction of the social representations of gulls. The methodology used consists of an ethnological field survey and a documentary research in both historic and contemporary press and in literary works. The research results reveal that there is a diversity of relationships between humans and gulls in the cities (advocates, feeders, complainants...). In addition, the analysis reveals that the representations which inhabitants have of the seagull evolved since the installation of the bird in the cities: from a beautiful sea bird to an urban bird, aggressive, invasive and annoying bird. The ecological dynamics of gull populations and the contemporary press strongly influence the way inhabitants consider these animals. Finally, the bird crystallizes the fear of inhabitants about a changing world where they no longer recognize themselves. It's an indicator of an ecological crisis substantially felt at human height and experienced locally in urban context.